This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER LIBRARY
HX Q4J5 I

Lp 16.32

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

SATIRE

DE PÉTRONE,

CHEVALIER ROMAIN.

SATIRE

DE PÉTRONE,

CHEVALIER ROMAIN.

NOUVELLE TRADUCTION,
par le Citoyen D.*****

SUIVIE

de Considérations sur la Matrone d'Éphèse, et d'un Conte Chinois sur le même sujet.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE BERTRANDET.

A PARIS,

Chez GERARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arts, N°. 44.

1803.

Lp 16.32

Harvard College Library
Bowie Collection
Gift of
Mrs. E. D. Brandegee
Nov. 9, 1908

VIE

DE PÉTRONE,

AVEC quelques lettres sur sa personne et sur ses ouvrages.

PÉTRONE naquit aux environs de Marseille. Son père exerçoit probablement quelque magistrature supérieure dans la Gaule Narbonnoise. Il était chevalier romain. Sa famille, selon toute apparence, étoit celle des Pétrone, originaire des Sabins, qui avoit donné beaucoup de grands hommes à la république. Publius Pétrone, qui eut le gouvernement de l'Égypte après la disgrace de Cornélius Gallus, poète et courtisan sous Auguste, pouvoit être son aïeul.

Pétrone dut étudier sous les maîtres les plus habiles. On sait quelle éducation recevoient alors à Rome les enfans des familles opulentes : les sciences et les arts environnoient leur berceau, pour ne les quitter dans aucune époque de leur vie. Pétrone en sentit

tous les charmes, en connut tous les secrets; et l'on voit, par ses ouvrages, qu'il sut puiser aux sources du bon goût, et qu'il en acquit toute la délicatesse.

Lorsqu'il eut pris la robe virile, il parut à la cour de Claude. Messaline..... celle qui s'enveloppoit la tête d'un voile à la chûte du jour..... celle qui, femme de l'empereur, eut l'incroyable audace d'épouser en public Silius son amant..... cette femme, à laquelle il ne manquoit que le charme de la pudeur, faisoit alors les délices et l'opprobre de cette cour dissolue.

Quels changemens dans les mœurs des romains ! les descendans des Cincinnatus, des Catons, des Scipions, des Brutus, aux genoux de Messaline, esclaves d'un despote imbécille, qui, d'un clin-d'œil, au moindre soupçon, sur les plaintes d'un affranchi, pour des tracasseries de boudoir, faisoit tomber leurs têtes sous la hache des centurions de sa garde !

Cependant ces mêmes romains, esclaves de Claude et de Messaline, avoient applaudi au meurtre de Caligula; mais dans le grand âge de l'espèce humaine de ce siècle, les ames, susceptibles encore de haïr les tyrans, étoient trop énervées pour produire les efforts qui

détruisent la tyrannie. A ces époques de la vie morale des nations, quand le luxe et la mollesse ont corrompu le plus grand nombre, et amené l'ignorance et l'oubli des élémens de la liberté, si l'extrême oppression leur inspire quelquefois des résolutions violentes, la crise, loin de terminer le mal, n'est qu'un mouvement convulsif qui l'aggrave; on continue à souffrir sous de nouveaux tyrans, et la révolution se réduit à d'inutiles différences dans le nom des victimes et des bourreaux.

Il falloit que Pétrone eût reçu de la nature des goûts bien dociles, des penchans bien modérés, pour échapper à l'influence contagieuse des exemples qui l'environnoient. Je crois qu'une ame ardente, malgré les leçons d'un maître chaste et sévère, malgré les conseils et les soins d'un père vertueux, se seroit fondue dans le foyer de tant de passions, de tant de vices, de tant d'intrigues.

Il eut le bonheur de glisser sur l'abyme; la légèreté de ses goûts, jointe à un tact délicat sur les convenances morales, le soutinrent à la surface. Il aima les plaisirs sans s'y livrer: à table, il ne cessoit pas d'être un convive aimable; en amour, il n'ôtoit jamais aux graces leur ceinture.

Je suis tenté de croire que Sénèque pensoit à Pétrone, et faisoit indirectement l'éloge de ses mœurs, quand il a dit : La morale d'Épicure est saine et même austère pour celui qui l'approfondit ; il renferme la volupté dans les limites les plus étroites, et lui impose la loi que Zénon prescrit à la vertu ; il veut qu'elle soit subordonnée à la nature, et ce qui suffit à la nature, n'est presque rien pour la débauche.

C'est d'après ces principes que Pétrone jouissoit des plaisirs : il vouloit que son esprit les goûtât plus encore que ses sens. Doué de toutes les graces et de tous les talens, il étoit le modèle de tous les hommes aimables, et restés fidèles aux lois de la décence et de l'honneur. Il donnoit la plus grande partie du jour au sommeil, et toute la nuit aux plaisirs, aux affaires ou à l'étude.

Sa maison étoit le rendez-vous de tous les honnêtes-gens de la cour et de la ville : il faisoit le bonheur de cette société choisie. La liberté de ses manières n'ôtoit rien à leur délicatesse ; plus elles étoient faciles, et plus elles plaisoient, parce qu'elles avoient toujours les graces de la nature, et le charme de la simplicité. Il se faisoit honneur de sa fortune, et

ne la prodiguoit pas, dépensant son bien avec discernement, et comme un homme habile dans la science des voluptés: il les touchoit à peine; et si sa conduite offroit les apparences du vice, au moins la contagion n'alloit pas jusqu'à son ame. C'étoit, si j'ose le dire, un habit indécent qu'il portoit avec grace, et sans choquer les regards de la vertu : c'est Tacite qui nous l'apprend ; ce censeur si rigoureux du vice, n'a pas osé soupçonner Pétrone, ni douter de sa délicatesse et de sa modération dans les plaisirs.

Après avoir passé sa jeunesse dans les amusemens conformes aux goûts de cet âge avide de distractions agréables, jaloux de prouver qu'il étoit capable de se distinguer d'une autre manière, il se mêla dans la foule des candidats ou prétendans aux dignités de l'empire, et obtint le gouvernement de la Bythinie. Le proconsul porta dans l'exercice de ses fonctions, cette douce philosophie qui avoit dirigé ses actions dans sa vie privée, et fit, sans compromettre les intérêts du prince, le bonheur des peuples confiés à son administration. Il y a des hommes qui ne sont déplacés nulle part, parce que leur génie flexible se prête à tout. Tel fut Pétrone dans son gouvernement :

il ne cessa pas d'y être au niveau de ses devoirs, et l'homme public y fit estimer l'homme aimable.

Pendant son absence, Claude avoit été empoisonné, avec des champignons, par la fameuse Locuste, empoisonneuse en titre dans cette horrible cour. La force du tempérament de Claude alloit triompher du poison : Agrippine s'adresse au médecin Xénophon; et celui-ci, qui d'un coup-d'œil a calculé le prix du crime, sous prétexte de faciliter le vomissement, se sert d'une plume enduite d'un poison plus subtil, qui termine à-la-fois la vie de l'empereur et les inquiétudes de sa criminelle épouse.

C'est sous de pareils auspices que Néron étoit parvenu au trône. Comment Sénèque et Burrhus ont-ils pu ne pas voir dans les crimes de la mère, un présage infaillible de la conduite exécrable du fils? Ignoroient-ils que les enfans de la couleuvre ont des poisons comme elle? Il est plus probable que l'ambition leur ferma les yeux, et mit en défaut leur conscience philosophique.

Lorsque Pétrone eut quitté la Bythinie, Néron, pour récompenser ses services, le nomma consul, sans doute subrogé, car son

nom ne paroît pas dans les fastes consulaires. Cette nouvelle dignité l'approchoit plus souvent du prince : il sut lui plaire. César l'honora d'abord de son estime, ensuite de son amitié. Alors ses vices et sa cruauté fermentoient dans leurs germes ; mais ses maîtres étoient trop intéressés à faire oublier l'infortuné Britannicus, pour ne pas opposer tous leurs efforts au développement de ses mauvaises qualités. Le tigre, trop jeune encore, secouoit les barreaux de sa cage, sans pouvoir les briser.

Pétrone cultivoit avec soin la bienveillance de Néron. Souvent, pour le délasser des soins du trône, il préparoit tout-à-coup les fêtes les plus brillantes, où son génie facile allioit au charme de la surprise, la décence et la variété des plaisirs. Un prince tel que Néron, devoit être fou d'un homme qui savoit si bien l'amuser, qui le dédommageoit avec tant d'art des sacrifices qu'il faisoit à la nécessité de s'observer encore. Il lui donna sa confiance, et en fit l'intendant de ses plaisirs : une fête ne pouvoit lui plaire, si Pétrone ne l'avoit ordonnée ; son goût seul faisoit loi dans les amusemens de la cour ; et c'est de-là que lui vint le surnom d'*Arbiter elegantiarum*, arbitre du bon goût.

Cependant, malgré la vigilance et les soins de Sénèque et de Burrhus, Néron est entraîné par la pente invincible de son caractère. Entouré d'un troupeau d'esclaves corrompus, et de femmes perdues qui applaudissoient à la perversité de ses penchans, il échappe à ses maîtres, et déjà franchit dans sa pensée la borne connue de la débauche et du crime : ni leurs leçons, ni leurs conseils, ni l'adresse ingénieuse de Pétrone, ne peuvent substituer dans l'ame du jeune dissolu, à la fureur des voluptés illicites et grossières, le goût des plaisirs purs et délicats ; et bientôt, abandonné sans réserve à ses passions, il ne laisse plus aucun doute aux romains, à l'univers, sur les malheurs qui les attendent.

Pétrone ne tarda pas à s'appercevoir que Néron se cachoit de lui, s'échappoit souvent et outroit les plaisirs. Ce prince oublie la dignité de son rang, et compromet la majesté du trône : il erre la nuit dans les rues, court les lieux de débauche, pille les marchands, frappe, insulte, est frappé, insulté ; et un jeune sénateur, après l'avoir battu, lui et sa suite, est assez mal-adroit pour le reconnoître, et assez lâche pour se tuer.

Alors la faveur de Pétrone s'évanouit

insensiblement : les plaisirs qu'il offroit au prince ne pouvoient plus flatter une ame avide de tous les excès ; d'ailleurs le crédit dont il jouissoit, lui avait attiré la jalousie et la haîne de tous ceux qui prétendoient aux bonnes graces de Néron; et parmi ses ennemis, Tigellin, dont la perversité profonde s'accordoit si bien avec les penchans du prince, étoit le plus dangereux. Son goût pour le crime et la débauche enchanta Néron, qui lui donna bientôt toute sa faveur. Ce monstre subalterne connoissoit Pétrone plus habile que lui dans la science des voluptés, et redoutoit son ancien ascendant sur Néron ; il jura sa mort. Les scélérats, les Tigellins de tous les tems, ne soupçonneront jamais qu'il y ait des hommes assez généreux pour préférer la disgrace à l'infamie, et l'honneur à la fortune.

Enfin Néron se souilla du meurtre de sa mère. Raconterai-je cet événement? Je n'ose dépasser de si loin les bornes de mon sujet ; cependant quels tableaux à tracer! Un fils qui ordonne la mort de sa mère : tout un peuple, d'abord tremblant pour elle, applaudissant ensuite à ce forfait exécrable ; un philosophe qui écrit au sénat pour justifier le parricide ; tous les gens de bien dans la consternation,

glacés d'effroi, se taisant sur le crime, ou souriant à l'assassin, parce que la hache du bourreau étincelle sur leurs têtes!.... C'est en vain que la distance des siècles sépare les générations ; le crime, plus fort que le tems, les rapproche : les passions changent d'objets, mais les malheurs qu'elles font naître, empruntent, de la marche uniforme de la nature, des traits de ressemblance qui font frémir. Alors on est tenté de croire que l'espèce humaine roule dans un cercle de calamités et de crimes, aussi nécessaires dans le système du monde moral, que les discordes conservatrices des élémens dans le monde matériel.

Néron, livré sans réserve à Tigellin, ne voit plus Pétrone qu'avec indifférence, et bientôt il ne peut plus souffrir un témoin si délicat de ses infamies. Le courtisan s'éloigne ; c'est alors que Néron, affranchi de toute espèce de frein, délasse sa cruauté dans tous les genres de débauche. On ne peut plus décider s'il est plus cruel qu'impudique, ou plus impudique que cruel. Il épouse l'eunuque Sporus, et il est épousé par l'affranchi Doriphore. Après un de ces festins où l'on voyoit la profusion, la crapule, la joie tumultueuse confondre toutes les bienséances, il se couvre la tête

d'un voile nuptial; les aruspices sont appelés, la dot est stipulée, le lit préparé, les flambeaux de l'hymen allumés : il se marie de nouveau à Pythagoras, l'un des acteurs de la fête, et se soumet, à la clarté des lumières, à ce que la nuit couvre de ses ombres dans l'union légitime des deux sexes.

Pétrone étoit trop ami du repos pour braver les orages de cette cour dissolue, où tous les plaisirs portoient l'empreinte exécrable des passions du prince et de son favori, où l'art de gouverner n'étoit plus qu'un système complet d'assassinats. Aussi n'avoit-il pas attendu les ordres de Néron pour s'en exiler. On croit que ce fut après sa retraite, qu'il composa cette satire ingénieuse, où, sous des noms empruntés, il décrit, avec tant de force et de finesse, les vices du prince, et la dépravation de sa cour.

La haine de Tigellin avoit suivi Pétrone dans son exil volontaire : aussi travailloit-il à sa perte, et n'attendoit-il que le moment de l'effectuer. La circonstance se présenta d'elle-même : une voix secrette avertissoit Néron que tous les témoins vertueux de sa jeunesse avoient horreur de ses crimes : leur vie étoit un supplice pour sa mémoire; il les faisoit

mourir tour-à-tour ; et Tigellin trouva bientôt le moment favorable pour désigner Pétrone à la férocité du tyran.

Le courtisan est perdu, dit l'illustre auteur de l'*Essai sur la vie de Sénèque*, quand son maître a rougi ou pâli à son aspect ; et bientôt il se trouve des ames basses, qui conseillent à celui-ci de s'en délivrer par l'exil ; des ames sanguinaires, par la mort. Dans tous les gouvernemens corrompus, royaumes ou républiques, il y aura toujours des scélérats mercenaires, vivant, selon les circonstances, du meurtre ou de la délation. Que la férocité d'un tyran, que les soupçons d'un sénat ombrageux, que les clameurs d'un peuple égaré par des conseils perfides, les avertissent, et ils diront : Parlez ; quel est l'homme innocent ou vertueux qu'il faut vous immoler ? nous voilà prêts. . . . . Que leur importent l'infamie, la haine des gens de bien, pourvu qu'on les paie et qu'on les protége !

Lorsque le philosophe, à la cour ou dans les assemblées du peuple, désespère de faire le bien, il s'en éloigne, et renonce à la fonction inutile et périlleuse d'éclairer son prince ou ses concitoyens. Ce sacrifice de l'ambition, cette conduite forte et courageuse est une

vertu dans tous les tems; mais elle est indispensable, sur-tout quand la tyrannie, renversant les bâses essentielles de l'ordre social, confond les hommes instruits avec les ignorans, et les honnêtes-gens avec les fripons; enfin, lorsqu'il y a moins de courage à dédaigner les emplois publics qu'à les accepter, parce que la disgrace et l'infortune sont les moindres malheurs qu'on puisse en attendre.

En effet, au milieu des brigues et des cabales de l'ambition, parmi cette foule de calomniateurs qui empoisonnent les meilleures actions; entouré d'envieux, qui falsifient vos écrits ou vos discours pour se ménager d'infames avantages; épié par des politiques ombrageux, qui ne cherchent que l'occasion de vous perdre dans la faveur du peuple ou du souverain; circonvenu par une nuée de méchans subalternes, qui ne pressentent jamais la tendance vertueuse de vos vues, que pour vous prêter des intentions absurdes ou criminelles : qu'a-t-on de mieux à faire, que de cacher sa vie?

Pétrone, aussi bien que Sénèque, avoit porté ce courage et ces principes à la cour : ils le suivirent dans sa retraite. Il y vivoit dans cette douce et voluptueuse nonchalance, dans ce

repos modéré de l'ame et des sens, qui avoient fait sa gloire et son bonheur dans toutes les conditions de sa vie; mais il ne devoit pas en jouir plus long-tems. Tigellin, profitant des sombres défiances de son maître, lui disoit que Pétrone étoit trop ami de Scévinus pour n'avoir pas trempé dans la conjuration de Pison. Ce soupçon dicta son arrêt de mort. Cependant l'imposture étoit si grossière, le caractère de Pétrone rendoit l'accusation tellement invraisemblable, que l'on se crut obligé de faire entendre contre lui un de ses esclaves, suborné par Tigellin. Le dénonciateur resta libre, et tous les autres esclaves furent mis au secret, afin d'ôter à leur maître tout moyen de se justifier.

Quel gouvernement que celui qui fait de la délation une profession publique et avouée! Où est alors le maître en sûreté contre son esclave, le citoyen contre les dépositaires de l'autorité? Dans ces circonstances, la vie n'est à personne, et il n'y a point de fortune qui n'expose à la mort son misérable tenancier. Est-ce par des raisons de police qu'on essaiera de justifier cet affreux moyen? Il n'y a qu'un tyran qui puisse remplir les maisons et les rues de scélérats à gages pour interroger le

mécontentement, espionner le désespoir, et signaler les physionomies qui l'expriment.

Enfin Néron, porté par caractère, exercé par habitude à satisfaire promptement sa haine et sa vengeance, ordonne, dans un voyage qu'il faisoit en Campanie, d'arrêter Pétrone à Cumes. Le philosophe, averti des ordres du tyran, ne s'effraya point à la vue du danger. Des principes de sa secte, il avoit encore embrassé ceux qui détachent, lorsque la circonstance l'exige, de la vie, de la fortune, de tous les biens au centre desquels on peut être malheureux, pour les échanger contre la résignation qui accepte l'adversité, et le courage qui la supporte.

Pétrone n'avoit pas été au-devant de la mort, mais il ne trembla point à son approche. Cependant le tribunal sanguinaire du prince délibéroit encore : on hésitoit de faire mourir un homme de cette considération. Néron et Tigellin délibérer en pareil cas!..... On a vu depuis des tyrans moins scrupuleux et plus expéditifs..... Pétrone, qui devinoit sa destinée, prévint la fantaisie de ses bourreaux.

Dans ces tems malheureux, on savoit quitter sans foiblesse une vie qui n'étoit pas à soi : ce courage sera de tous les tems où

les circonstances seront propres à l'inspirer ; or, il n'en est pas de plus favorables au mépris de la mort, que celles où un geste, un mot, une médisance, le ressentiment d'un homme en place, la haine d'un scélérat, une grande fortune, la délation d'un valet mécontent ou corrompu, vous envoient au supplice dans le moment le plus inattendu.

Pétrone craignoit une mort précipitée, et il crut devoir anticiper sur la visite du centurion. Il appela les plaisirs et la mollesse à ses derniers momens, et descendit au tombeau avec la même nonchalance qu'il auroit continué de vivre : il se fit ouvrir les veines, les fermoit de tems en tems, s'entretenoit avec ses amis, régloit les affaires de sa maison, laissoit de nouveau couler son sang, et n'approchoit du dernier terme de la vie que par des gradations, pour ainsi dire, insensibles.

Sa mort fut conforme à ses principes : il ne parla point de l'immortalité de l'ame, ne fit aucun effort pour lever le rideau qui cachoit l'avenir à ses yeux, oublia l'éternité pour ne s'occuper que des courts instans qui lui restoient, ne s'entretint que de sujets rians, de vers légers, d'images gracieuses, et cacha sous des fleurs, aux yeux timides et délicats de la volupté,

volupté, si j'ose m'exprimer ainsi, tous les pas qu'il faisoit vers le tombeau.

Il me semble l'entendre, un moment avant son dernier soupir, répéter à ses amis placés autour de son lit funéraire, l'adieu voluptueux exprimé dans ces vers, qu'un moderne, auquel on les attribue, a traduits sans doute sur quelque manuscrit inconnu de cet aimable Épicurien :

Voici donc mon heure dernière.
Venez, bergères et bergers,
Venez me fermer la paupière.
Qu'au murmure de vos baisers
Tout doucement mon ame soit éteinte.
Mourir ainsi dans les bras de l'amour,
C'est du trépas ne pas sentir l'atteinte,
C'est s'endormir sur la fin d'un beau jour.

Pétrone n'eut pas la bassesse, en mourant, de léguer ses biens à Néron. Croiroit-on que c'étoit un usage presque religieux parmi les victimes de sa férocité? Elles remplissoient leurs testamens des éloges du tyran et de ses favoris. Pétrone ne leur laissa que la satire ingénieuse qu'il avoit composée contre eux; il brisa même un vase murrin, pour en priver Néron qui s'en seroit emparé. Il mourut sous le consulat de C. Suet. Paulinus et de

L. Pontius Telesinus, l'an 66 de l'ère chrétienne, un an après Lucain.

Nota. J'avois fait suivre la vie de Pétrone d'observations sur sa personne et sur ses ouvrages ; mais j'ai cru devoir les supprimer, et leur substituer les lettres suivantes, parce qu'elles m'ont semblé remplir le même objet d'une manière plus dramatique, et plus propre à jeter quelque intérêt sur les points discutés.

PREMIÈRE LETTRE.

Je vous envoie, mon respectable ami, la vie de Pétrone et la traduction de son ouvrage. Tout cela vous plaira-t-il ? Vous avez en morale des principes si sévères, que je n'ose l'espérer. L'ami de Sénèque ne peut l'être de Pétrone; et les couleurs avantageuses sous lesquelles j'ai peint celui-ci, blesseront sans doute vos stoïques regards. Vous avez l'austérité des disciples du portique, et vous préférez à la robe de pourpre d'Épicure, le manteau grossier de Zénon. Ce goût exclusif est-il bien philosophique ? Je voudrois vous voir plus tolérant : ne juger les hommes que d'après ses propres opinions, c'est se condamner, ce me semble, au tourment de n'aimer et de n'estimer presque personne.

Je ne dis pas cela pour vous : votre ame est sensible, et l'amitié est un besoin pour elle. Qui le sait mieux que moi ? Mais l'âpreté de vos principes m'effraie, et je voudrois vous en guérir, au moins en faveur de

Pétrone. Que m'importent les autres objets de votre haine ou de vos mépris ? je les abandonne à toute la rigueur de vos jugemens : je n'ai rien de commun avec eux ; on ne pensera jamais à moi en prononçant leurs noms, et l'ombre odieuse qui noircit leur mémoire, ne s'étendra pas sur la mienne.

Je ne suis pas dans le même cas vis-à-vis de Pétrone : la traduction que j'ai faite de son ouvrage, si elle n'est pas indigne de l'original, m'associe à sa réputation ; et si l'auteur mérite des qualifications flétrissantes, je vais les partager : c'est un malheur auquel je ne pourrois me résigner ; mais les censeurs de Pétrone et de son ouvrage ont-ils fondé, sur des motifs légitimes, la sentence qu'ils ont portée contre eux ? J'aime à croire le contraire, et j'ai, pour me le persuader, les autorités les plus respectables. Je vais essayer d'abord de justifier l'estime que j'ai cru devoir, dans la vie de l'auteur, inspirer pour sa personne.

Tacite a parlé favorablement de Pétrone : c'est que Pétrone, sans doute, le méritoit ; car Tacite ne laisse pas échapper aisément des aveux honorables à la mémoire des personnes dont il juge à propos de conserver le souvenir.

Avare de louanges, c'est toujours avec réflexion qu'il blâme ou qu'il approuve : le vice ne trouve jamais grace à ses yeux; et quand il ne fait pas de reproches, son silence vaut un éloge. Or, dans ce qu'il dit de Pétrone, je ne vois aucun terme improbateur : s'il nous apprend que personne n'a poussé plus loin la recherche de la volupté, ou, pour me servir de ses expressions, l'érudition du luxe et des plaisirs, il n'oublie pas d'observer qu'il y portoit toujours, outre le mérite de la retenue, le caractère d'une politesse ingénieuse et d'une délicatesse exquise.

Mais, sous ces traits-là même, lui trouvez-vous l'air d'un efféminé méprisable? le blâmez-vous d'avoir amusé son maître, en inventant chaque jour des fêtes nouvelles? lui faites-vous un crime enfin d'avoir donné long-tems à la cour de Néron la douce et voluptueuse empreinte de son caractère et de son génie? Je vous répondrai qu'il est loin de n'avoir que ce faible mérite : proconsul en Bythinie, il mérita l'amour des peuples confiés à ses soins; et, depuis la chûte de la république, aucun romain, si l'on excepte les grands généraux, ne fit plus d'honneur aux faisceaux consulaires.

Il est vrai qu'au lieu d'assujétir sa vie à sa dignité, comme font presque tous les hommes, et d'y rapporter tous ses chagrins et tous ses plaisirs, Pétrone, d'un esprit supérieur à ses emplois, les ramenoit à lui-même, et, pour m'exprimer à la manière de Montaigne, ne renonçait pas à l'homme en faveur du magistrat; mais, en cela, je ne vois qu'un motif de plus d'estimer sa personne : il n'y a que l'homme de génie qui soit au niveau des grandes places, sans avoir besoin d'efforts, et qui ait le talent d'accorder son bonheur avec les devoirs qu'elles imposent. Un homme vulgaire en est l'esclave, et ne fait que gémir, s'il est honnête homme, sur les chaînes dorées qu'il porte.

Je viens de vous offrir, en faveur de Pétrone, des motifs qui me semblent propres à lui procurer votre estime; mais peut-être n'êtes-vous pas tout-à-fait convaincu? Je le crains, et pressens votre obstination. Mais, pour achever de vous persuader, je vais vous parler de sa mort. Dites-moi, en est-il une plus belle dans l'antiquité? Il ne me paroît pas possible d'en citer une qu'on puisse lui préférer. En effet, il a mis dans ses derniers momens une douceur charmante, une

sécurité inaltérable ; en un mot, aucun des anciens, parmi lesquels les morts célèbres sont si nombreuses, n'a porté dans la sienne ce calme philosophique, cet abandon de soi-même, ce détachement sans réserve, dont Pétrone a eu le courage d'ennoblir le dernier acte de sa vie.

Vous ne m'opposerez sûrement pas la mort de Caton? J'y trouve du chagrin et même de la colère ; j'y vois plus d'orgueil que de mépris pour la vie ; et je ne sais si son naturel farouche n'alla pas jusqu'à la fureur, quand il déchira ses entrailles. Je ne trouve pas même autant de résignation dans la mort de Socrate. Il la vit en homme sage, je l'avoue, et but la ciguë avec assez d'indifférence ; cependant il tâtonnoit comme un voyageur timide, égaré la nuit dans un bois où il cherche le chemin qui doit le conduire à sa destination. Incertain de sa condition dans l'autre vie, ce fut dans sa prison le sujet de tous ses entretiens avec ses amis. On seroit du moins tenté de croire qu'il avoit besoin de traiter cette matière pour affermir son courage ; qu'il tâchoit de s'étourdir par des sophismes sur le sacrifice de sa vie ; qu'il eût été plus résigné, s'il avait eu le secret de la

nature, et qu'il mettoit des restrictions à son dévouement.

Enfin la mort fut pour Socrate un objet de la plus haute importance, et son esprit n'oublia rien de ce qui pouvoit l'en consoler. Pétrone, au contraire, se fit de la sienne une espèce d'amusement; et jamais personne n'a quitté la vie avec plus d'aisance, avec moins de regrets apparens. Sa mort ne nous laisse qu'une image de la vie : nulle action, nulle parole, nulle circonstance qui marquent l'embarras d'un mourant; c'est pour lui proprement que mourir est cesser de vivre; et si le *vixit* des romains n'eût pas existé, Pétrone, à sa dernière heure, en auroit fourni l'idée.

Vous m'avouerez que voilà bien des motifs d'aimer Pétrone, d'estimer son caractère. Vous le connoissiez bien peu, je le sais : il m'est autrefois arrivé de vous en parler, et chaque fois, soit indifférence, soit mépris pour sa personne et pour ses ouvrages, vous avez esquivé la conversation; et mon esprit vous faisoit alors honneur de cette réserve, car je pensois comme vous sur son compte, d'après l'idée très-fausse que j'en avais prise dans quelques critiques. Le tems m'a guéri de mon injuste prévention; mais peut-être vous

aveugle-t-elle encore; et je dois en redouter l'influence dans le jugement que vous porterez de ma traduction.

C'est pour cela que j'ai tâché, autant pour moi-même que pour Pétrone, d'ajouter dans cette lettre à l'idée avantageuse qu'a dû vous en donner la courte histoire de sa vie; et, pour vaincre la rigueur de vos principes, j'ai voulu la combattre par de nouveaux argumens. J'ai la douce espérance d'avoir atteint mon but. Cependant ma tâche est loin d'être remplie : après vous avoir entretenu du personnel de Pétrone, il me reste à faire avec vous l'examen de ses ouvrages. Mais le permettrez-vous? c'est devant Zénon que j'entreprends l'éloge d'Épicure : raison pour moi de redouter la sévérité de mon juge. Voudrez-vous seulement m'écouter? je vous le demande en grace.

Mais faites-mieux encore : opposez à mes raisonnemens et vos propres idées et celles des critiques défavorables à Pétrone et à son ouvrage : j'y répondrai. Ce combat littéraire, dans lequel nous nous couvririons, vous des armes des censeurs de Pétrone, moi du bouclier de ses apologistes, serviroit, je pense, mieux qu'un simple discours, tel que je me

l'étois proposé d'abord, à confirmer les reproches ou les éloges que mérite l'homme et l'auteur. Je reprendrai mon premier projet, si vous n'avez la bonté de m'encourager.

Je suis, etc.

RÉPONSE.

Vous avez raison de craindre, mon ami, la persévérance de mon mépris pour Pétrone et pour ses ouvrages. Sa vie, que j'ai lue d'abord, m'a indigné; et je ne vous passe aucune des qualifications honorables que vous donnez à sa philosophie, soit dans le cours de son existence, soit au moment de sa mort. Comment votre cœur n'a-t-il pas défendu votre esprit de cette aveugle prévention en sa faveur? Cet homme n'eut rien de remarquable que son amour pour les plaisirs, et son indifférence pour la vertu, s'il est possible de nommer ainsi les outrages qu'il lui fit pendant sa vie, et le mépris qu'il affecte pour elle dans ses ouvrages.

Si je le suis à la cour de Néron, le rôle qu'il y joue me fait horreur. Les goûts de César n'étoient pas un secret pour lui : courtisan délié, libertin pétillant d'esprit, il connoissoit la violence et la dépravation naturelle des penchans du jeune prince; et c'est lui qui se charge d'alimenter ses passions naissantes,

et d'en accroître le ressort! Il ne prêche que la libéralité à un empereur déjà prodigue, que la mollesse à un voluptueux; il le jette dans toutes sortes de luxe et de profusion; il enivre de voluptés un jeune homme dissolu par caractère; et tout ce qu'il trouve d'énergie dans son ame, il s'en empare pour l'asservir sans retour à l'amour effréné des plaisirs.

Quel indigne et lâche emploi! je ne connois pas de célébrité plus avilissante que celle de Pétrone à cette époque. Que Tacite pense autrement, je n'en suis pas surpris : les anciens étoient gâtés par leur mauvaise morale; il y avoit alors de si grandes obscurités sur la véritable vertu, sur l'exacte bienséance, que je ne vois aucun homme célèbre de ces tems éloignés, quelque beaux qu'on nous les fasse, qui soit tout-à-fait sans reproches à cet égard. Pétrone en mérite plus qu'un autre, et Tacite auroit dû l'accuser d'avoir accéléré dans le cœur de Néron, le développement prodigieux de sa perversité.

Il est à mes yeux le plus coupable de ses corrupteurs; et voici sur quoi je fonde mon opinion : Doué d'un esprit aimable, mais frivole, il devoit jeter le ridicule à pleines mains sur les vertus qui brilloient encore, soit à la

cour, soit au sénat. Si par hasard les noms de Traséas et d'Helvidius sont prononcés dans les entretiens du prince et des compagnons de ses plaisirs, j'entends cet essaim d'étourdis, et sur-tout Pétrone, épuiser contre eux les traits malins du bel-esprit, et tracer d'avance, dans l'ame sanguinaire de leur maître, l'arrêt de mort de ces vertueux citoyens. Du mépris de la vertu jusqu'au crime, il n'y a qu'un pas, sur-tout pour un despote; et quand Pétrone la rend ridicule aux yeux du jeune tigre, il me semble le voir aiguiser les dents du monstre, et le disposer au carnage.

Vous me reprocherez peut-être d'aller plus loin que l'histoire sur la conduite de Pétrone, et de n'alléguer contre lui que des conjectures. Dites-moi, se tromperoit-on, si l'on conjecturoit un jour que les jeunes courtisans de Louis XVI et de sa frivole épouse, s'efforçoient d'égayer leurs maîtres aux dépens des Traséas et des Helvidius de la cour? Illustre Turgot, vertueux Malesherbes, c'est en vain que le génie de la France élevoit sa voix suppliante pour vous maintenir au poste que l'estime du prince vous avoit confié: de prétendus bons mots, la honte de l'esprit humain, d'impudens sarcasmes, des méchancetés

triviales, en forçant vos maîtres trop foibles à rougir de vos vertus, les ont décidés à sacrifier au ridicule les avantages inappréciables de vos services rendus et projetés.

Ou je me trompe, ou de pareilles conjectures, si l'histoire étoit muette, seroient des vérités. Ainsi, loin d'estimer Pétrone, je ne vois dans sa conduite et dans son caractère, que des motifs de haïr sa mémoire. Vous admirez sa mort? vous lui trouvez plus de courage, dans ce moment difficile, qu'à Socrate, à Caton? C'est à regret que je mêle ces noms sacrés à celui de l'intendant des plaisirs de Néron. Quelle satire dans cette seule qualification! je n'en connois pas de plus avilissante. Le proxénète de Néron, qu'il se nomme Pétrone ou Tigellin, n'est à mes yeux que le dernier des hommes. Et vous pensez que sa mort est la plus belle de l'antiquité? Je ne ferai pas au héros d'Utique, au fils de Sophronisque, l'injure de les venger de vos blasphêmes : leurs noms suffisent à leur gloire, et les sophismes d'un jeune homme n'en obscurciront jamais l'éclat.

Mais, sans parler de la mort de Socrate et de Caton, je vois, parmi les contemporains même de Pétrone, plusieurs romains qui sont

morts avec autant de fermeté, autant d'indifférence et plus de dignité. Rien de plus touchant, par exemple, que la mort de Vétus, de Sentia sa belle-mère, et de Pollutia sa fille, et je ne puis résister à l'envie de l'opposer au tableau que vous avez fait des derniers momens de Pétrone.

Pollutia venoit de recevoir dans le pan de sa robe la tête sanglante de son époux, quand on vint, de la part de Néron, leur signifier à tous les trois qu'il falloit quitter la vie. Vétus abandonne tout à ses esclaves, excepté trois lits sur lesquels ces trois victimes se font couper les veines avec le même fer, dans le même appartement, n'ayant de vêtemens que ce qu'en exige la pudeur; ensuite on les plonge dans le bain où ils expirent, le père, les yeux attachés sur sa fille, l'aïeule sur sa petite-fille, celle-ci sur les deux autres; tous trois invoquant en même-tems les Dieux, tous trois les conjurant de hâter leur mort, et de leur épargner la douleur de survivre à ce qu'ils ont de plus cher. La nature suivit l'ordre de l'âge : Sentia mourut la première, et Pollutia la dernière.

Que cette mort est auguste et solemnelle! combien la pieuse résignation de ces trois

victimes répand d'intérêt sur leur sacrifice! comme le lecteur vertueux franchit doucement avec elles l'espace immense de l'éternité! L'image de la mort n'inspire auprès de leurs restes inanimés que de grandes et magnifiques pensées; et l'on s'écarte avec horreur du cadavre de Pétrone : on craint de trouver le néant autour de son lit funéraire.

Philosophes inhumains, niez donc les droits et la nécessité d'une religion! Héraclites modernes, qui pleurez avec tant de faste sur les malheurs de l'espèce humaine, et qui prétendez la venger de ses oppresseurs, ah! ne ravissez point à la vertu qui souffre, les seules consolations qui lui restent, et laissez au crime les terreurs dont l'idée d'un Dieu l'environne! Si vous détestez les tyrans, pourquoi donc servez-vous leurs fureurs? Vos systêmes, accablans pour les opprimés, portent la sécurité dans l'ame de leurs bourreaux. De vaines clameurs contre le crime ne l'atteignent pas dans sa caverne : toutes les avenues en sont fermées à la puissance de l'homme; la religion seule, quelque nom qu'elle porte, peut y introduire son flambeau vengeur, et forcer le tigre qui vous brave de trembler à son tour. Et cette voix terrible qui l'épouvante,

l'épouvante, qui anticipe sur les tourmens d'une autre vie, seroit celle des préjugés et de l'erreur! Philantropes hypocrites, gardez-vous de l'étouffer! Sans elle, Néron couvert de crimes, Néron parricide, l'assassin de Britannicus, le bourreau de tant de romains vertueux, vivoit heureux pendant quatorze ans, et justifioit le désespoir de Brutus.

Vous devez me pardonner ces réflexions; elles naissent de mon sujet, et peut-être, avant de finir, en ferai-je encore de pareilles. Vous devez trouver tout simple, qu'en vous parlant d'un Épicurien célèbre, je me passionne contre l'affreux systême de sa secte. A ce titre, Pétrone mérite de nouveaux reproches : sans mœurs, sans religion, l'oracle et l'idole de la cour, il étoit pour Néron, dans l'ame duquel se trouvoit le germe de tous les crimes, le plus dangereux des modèles. Néron n'attendoit que l'occasion d'être vicieux et féroce impunément; et les exemples de Pétrone lui ont donné le courage de la saisir aussitôt qu'elle s'est présentée. C'est en vain que Sénèque essayoit d'introduire jusqu'à son cœur les leçons de la sagesse : Pétrone agitoit autour du jeune dissolu le

grelot de la folie, et couvroit de ses sons corrupteurs la voix du philosophe.

Pétrone plus sage eût secondé les vues de Sénèque et de Burrhus, au lieu de les contrarier par ses conseils et ses exemples. Mais un Epicurien réfléchit-il ? rien n'existe pour lui au-delà des jouissances qu'il s'est créées. Pétrone ne songeoit qu'à semer de fleurs les marches du trône, sans s'inquiéter si le monstre ne les couvriroit pas un jour du plus pur sang des romains : voilà sur-tout le crime que je lui reproche. Pouvoit-il ignorer que tous les biens et tous les maux reposent dans les mains des maîtres de la terre, et qu'il leur faut une morale vigoureuse et proportionnée à leurs immenses devoirs ? Il auroit dû songer que cette morale est sans force pour eux, si, n'apercevant derrière elle aucune sanction, ils la considèrent comme une de ces règles humaines qu'ils ont le pouvoir de briser, et l'habitude d'assouplir et de modifier à leur gré. Mais un Épicurien, s'il connoît ces vérités, n'y donne qu'une attention subordonnée à l'intérêt du moment; car, dans son système, le vice et la vertu dépendent d'un calcul.

Affreux système qui n'assigne d'autre terme

aux attentats des hommes puissans, que l'accord fortuit de leurs intérêts avec l'intérêt général! En effet, où placer la borne qui les arrêtera dans la carrière du crime, si ce double intérêt demeure séparé, et s'ils sont d'ailleurs parvenus à ce degré d'aveuglement, où l'avenir ne paroît à leurs yeux qu'une étendue monotone, un espace sans couleur et sans forme, dans lequel s'anéantit pour eux le but magnifique que la religion présente à la vertu? Le meurtre seul du tyran pourra mettre alors un terme à ses crimes.

Vous voyez que vos raisonnemens en faveur de Pétrone, ne m'ont pas aveuglé sur son compte. Combien je blâme votre engouement pour sa personne et ses ouvrages! Si je connoissois moins l'honnêteté naturelle de votre ame, je renoncerois à votre amitié, parce que je cesserois de vous estimer. Je vous plains, si vous n'avez pas de meilleures raisons pour justifier ses ouvrages, et je ne crois pas que vous puissiez en trouver; car la tache qu'ils impriment sur sa mémoire est ineffaçable. Cependant, si mes vérités ne vous déplaisent pas, et pourvu que vous laissiez le champ libre à mes réflexions, je consens à écouter vos observations sur l'ouvrage que

vous avez malheureusement traduit, dans l'espoir que mes conseils vous détermineront à livrer votre travail aux flammes, ou du moins à le garder toujours dans votre portefeuille.

Je suis, etc.

DEUXIÈME LETTRE.

Vous devenez injuste, mon digne ami, à force de sévérité. Ce n'est pas de cette manière, permettez-moi de le dire, qu'il faut juger les anciens; nous avons acquis des idées nouvelles, dont la critique n'a pas droit de s'autoriser dans l'examen de leurs mœurs et de leurs ouvrages. En effet, chez eux, les écoles étoient nombreuses, divisées dans leurs systêmes; et les principes, soumis à des influences opposées, répandoient, dans le monde moral, des variétés infinies, que l'intolérance des cultes religieux rend très-rares, ou du moins presque insensibles chez les modernes. Au tems de Pétrone, il n'y avoit plus qu'un vain simulacre de religion parmi les romains; et pourvu qu'on obéît aux ordres de César, on étoit parfaitement libre sur le reste : chacun, selon ses goûts et son caractère, pouvoit choisir sa doctrine, et y conformer sa conduite.

Cette liberté, préjudiciable peut-être aux mœurs, mais que le gouvernement romain

voyoit avec indifférence, ne seroit-il pas absurde de faire à Pétrone un crime d'en avoir usé? Il eut, pour adopter la philosophie d'Épicure, le droit que Sénèque avoit eu d'embrasser la doctrine de Zénon. Dans cette confusion de systèmes qui partageoient alors les écoles, il falloit qu'il fît un choix; et quand il décida qu'il coucheroit sur un lit de roses, au lieu de se livrer aux stoïques austérités de Traséas et d'Helvidius, il n'eut, comme eux, d'autre tort que de prendre le parti le plus conforme au caractère que la nature lui avoit donné.

Vous me direz qu'Helvidius et Traséas, si Néron s'étoit déclaré leur ami, auroient corrigé, par leurs conseils et leurs exemples, les penchans vicieux du prince, et que Pétrone leur donna par les siens plus de force et d'intensité? Je ne saurois le croire: Néron fut ce qu'il devoit être; la nature en avoit fait un monstre, et la même puissance qui plaça dans l'aconit un poison mortel, créa Néron pour commettre des crimes. Il ne dépendoit ni de Sénèque, ni de Pétrone, ni de Traséas, ni d'Helvidius, de changer son caractère; et si ce prodige eût été possible, il me semble que Pétrone avoit seul

les talens et les qualités nécessaires pour l'opérer.

La morale du Portique avoit quelque chose de sauvage : un stoïcien fermoit son ame aux plus douces affections de la nature; et loin que son inflexible rigidité s'amollît à la voix du plaisir, il nioit même que la douleur fût un mal. Avouez que cette doctrine, sublime peut-être, mais certainement outrée, ne pouvoit qu'exaspérer le naturel féroce de Néron, et donner à son ame une trempe invulnérable aux cris de l'humanité souffrante; que les moyens qu'employoit Pétrone, auroient été plus efficaces, si le caractère du prince eût été susceptible de quelque tendance au bien. Une morale douce et toujours à la portée de l'homme, des plaisirs délicats et toujours variés, des fêtes brillantes, des conversations et des jeux où le génie aimable de Pétrone n'oublioit jamais d'allier les grâces à la décence : combien de séductions réunies pour assouplir un caractère moins violemment emporté vers le crime! Puisque le monstre eut la force d'y résister, il me semble évident que la nature l'avoit fait,

Pour laver dans le sang ses bras ensanglantés.

Autant vaudroit enfin, si vous accusez

Pétrone de la corruption démesurée de Néron, que vous fissiez un crime à Sénèque d'avoir échoué dans ses efforts pour l'humaniser; mais aucun des deux ne mérite ce reproche, et je crois que tout homme impartial en conviendra.

Si Pétrone a corrompu Néron, certes le disciple a bien mal profité des leçons du maître. En effet, l'un nioit l'existence des dieux, ou du moins ne leur rendoit aucun culte; et l'autre, dont le cœur, pour me servir de l'expression de Juvénal, distilloit sans cesse la sueur des remords, inondoit les temples du sang des victimes. — Néron superstitieux, direz-vous? les philosophes de son tems n'avoient donc pas le secret d'apprivoiser avec le crime, et d'étouffer la voix importune des préjugés? Il en est plusieurs parmi les modernes qui auroient fait un lit de fleurs à la conscience de Néron: ils ont brisé la bâse essentielle de la morale, en abattant cette colonne mystérieuse, si j'ose le dire, élevée par la religion, qui en plaçoit la cîme dans le ciel, et l'autre extrêmité dans les enfers. — Vous accuserez ces philosophes tant qu'il vous plaira, je les abandonne à vos reproches, injustes ou mérités, pourvu

que vous confessiez, comme je pense vous l'avoir prouvé, que Néron ne dut sa perversité qu'à lui-même, que Pétrone en est innocent, et fut à-la-fois, conformément à l'idée que Tacite nous en a laissée, un homme infiniment aimable, et un honnête homme.

Mais cet aveu que je vous demande, vous ne le ferez sûrement pas, au moins sans restrictions. A vous dire vrai, je conçois cette réserve à certains égards, et je redoute ses prétextes. En effet, un courtisan célèbre, pour peu que sa conduite prête à la censure, ne doit pas compter sur l'indulgence de la postérité. Si le maître qu'il a servi fut un monstre, on l'accuse des crimes qu'il n'a pas prévenus, et l'exécration que l'un inspire, s'étend sur la mémoire de l'autre. Cependant, pourroit-on, sans injustice, avoir de Pétrone un pareil souvenir? Il a fait une satire amère des vices de Néron, de ses débauches, de toutes les infamies dont il s'est rendu coupable: preuve certaine qu'il les avoit en horreur. Seulement, je desirerois qu'il eût fait paraître plutôt son ouvrage, ne fût-ce qu'après sa disgrace; mais il attendit la veille ou le jour de sa mort; et cette vengeance trop tardive lui fait peut-être peu d'honneur:

pardonner cette petitesse, et j'aime encore mieux le soufflet que Caton donne à l'esclave

---

Pierre Belon prétendoit que ces vases étoient d'une espèce de coquillages ; ce qui ne répugne pas moins au témoignage de Pline.

Cardan, Mercurialis, Scaliger, Kempfer, M. Mariette, dans son traité *des Pierres gravées*, et l'éditeur de la nouvelle traduction de Sénèque, ont avancé que les murrins étoient de porcelaine. M. l'abbé le Blond a combattu cette assertion. Cependant ce vers de Properce : *Murreaque in Parthis poscula cocta focis*, semble favoriser l'opinion des savans que nous venons de citer. Mais si l'on considère, 1°. que les murrins étant très-rares et d'un prix exorbitant, on a dû chercher à les imiter ; 2°. que, selon Pline, on en fit avec du verre, et qui coûtoient beaucoup moins : on sentira que c'est à ces murrins factices, que le vers de Properce fait allusion.

On trouve, dans les mémoires de l'académie de Cortone, une dissertation, dans laquelle M. Janhon de Saint-Laurent, essaie de prouver que ces vases étoient d'agathe onix ou sardonix. C'est aussi le sentiment de M. l'abbé le Blond. M. Larcher, après avoir pesé cette opinion, après l'avoir confrontée aux deux passages où Pline parle de ces vases, en conclut que, pour savoir à quoi s'en tenir à cet égard, il faut faire de nouvelles recherches, et sur-tout ne pas perdre de vue la description que Pline nous a laissée de ces vases si célèbres.

Ces recherches, le citoyen Mongez les a faites, et

qui vient troubler ses derniers momens. La colère d'un enfant qui brise ses joujoux, parce

---

croit avoir trouvé la solution du problême dans un passage de Valérius, naturaliste suédois. C'est dans une dissertation qu'il a lue à l'Institut national, dont il est membre, dans le cours de l'an V, que ce savant a jetté cette lumière tardive sur la matière de ces vases. Voici les termes dans lesquels on a rendu compte de sa découverte dans l'extrait rendu public des travaux de l'Institut. Les Kalmouks, dit Valérius, d'après un voyageur de sa nation, emploient le cacholong, variété opaline de la Calcédoine, à faire des vases et des idoles. Le pays des Kalmouks confine au nord-est avec l'ancien royaume des Parthes, qui vendoient ces beaux vases aux Romains. On sait d'ailleurs que ces peuples conservent les mêmes usages depuis un temps immémorial. On peut donc reconnaître la matière des murrins dans celle des vases fabriqués encore aujourd'hui chez cette nation. Le citoyen Mongez a tâché de prouver que leur matière n'étoit ni la porcelaine, ni la myrrhe, ni le benjoin, mais qu'il falloit la chercher dans le règne minéral. L'auteur, après avoir rejeté les pierres opaques, les gemmes entièrement transparentes, les onix et les sardonix, s'est fixé au girasol et au cacholong, qui n'est lui-même que du girasol un peu plus mêlé d'argile.

Les Romains vouloient de ces vases à tout prix. Néron porta son goût pour eux jusqu'à la démence : il en avoit rassemblé autant qu'il avoit pu ; et, lorsqu'il

que sa mère lui reproche son indocilité, ne lui fournit pas l'idée d'une vengeance plus ridicule. Cependant Pétrone, en brisant son vase, crut frapper la fibre sensible du tyran qui portoit son goût pour cet objet de luxe jusqu'à l'idolâtrie, et cette considération le rend peut-être excusable : c'étoit une occasion unique d'entamer le cœur du monstre ; et lorsqu'on voit, dans la foule des romains qu'il immoloit tous les jours à sa férocité, le plus grand nombre le combler d'éloges dans leurs testamens, il me semble qu'il faut être bien difficile pour ne pas applaudir à la vengeance de Pétrone.

Au surplus, je ne prétends pas que Pétrone ne mérite aucun reproche : il étoit homme. J'ai voulu seulement prouver qu'on exagère ses torts, et lui restituer la portion

---

s'en brisoit un, il ne rougissoit pas d'en recueillir les débris, de leur élever un tombeau, et de les y placer avec autant d'appareil que s'il eût célébré les funérailles d'un héros. Ainsi donc, j'ai eu raison de dire que Pétrone, possesseur d'un de ces vases précieux, et persuadé qu'en le brisant, c'étoit comme s'il en eût enfoncé les éclats dans le cœur déchiré du tyran, ne peut être blâmé d'avoir infligé ce supplice au bourreau des Romains.

d'estime dont il me paroît digne, et que lui refusent des critiques trop sévères. Ai-je atteint mon but? je n'ose l'assurer. Il y a tant de manières d'envisager les hommes et les choses! Quoi qu'il en soit, dans les discussions auxquelles je me suis livré, je n'ai eu en vue que la vérité; et si je me suis trompé, du moins je ne mérite pas qu'on me soupçonne d'avoir voulu procurer au vice aimable une estime qui n'est due qu'à la vertu.

J'avais l'intention de faire dans cette lettre l'examen critique de l'ouvrage que j'ai traduit; mais vos observations m'ont forcé à m'écarter de mon plan; et si j'ai tort d'avoir trop suivi l'impulsion que vous m'avez donnée, j'espère du moins qu'on approuvera le motif de ma prolixité : vous aviez mis la mémoire de Pétrone au gibet de l'opinion, et j'ai dû faire tous mes efforts pour infirmer un arrêt dont l'amour de la vérité, autant que ma qualité de traducteur, m'obligeoit à vous démontrer l'injustice.

Je poursuivrai dans la lettre suivante la tâche que je me suis imposée. Mais avant de l'entreprendre, permettez-moi de jeter un coup-d'œil sur les autres ouvrages de

l'auteur : il paroît qu'il en a composé un assez grand nombre. Outre sa satire, que le tems a respectée, on fait mention de plusieurs autres qui sont depuis long-tems perdus pour la postérité, et c'est des lambeaux qui nous en restent, que je vais vous entretenir le plus succinctement qu'il me sera possible.

Fabius Fulgentius-Planciades parle d'un de ses écrits, intitulé *Euscius*. On n'en connoît presque plus que le titre. Cet ouvrage étoit en vers. Il n'en reste, à l'exception de quelques vers isolés, et qui n'offrent aucune idée intéressante, que le morceau suivant qui me semble plein de graces et de délicatesse :

Fœda est in coitu, et brevis voluptas,
Et tædet veneris statim peractæ.
Non ergò, ut pecudes libidinosæ,
Cœci protinùs irruamus illùc :
Nam languescit amor, perítque flamma.
Sed sic, sic sine fine feriati,
Et tecum jaceamus osculantes.
Hìc nullus labor est, ruborque nullus.
Hoc juvit, juvat et diù juvabit,
Hoc non deficit, incipitque semper (1).

(1) L'ami auquel nous écrivions, n'avoit pas besoin qu'on lui traduisît les fragmens que nous citons. Mais, depuis que nous avons pris le parti de publier ces lettres, nous avons cru devoir réparer cette omission volontaire, en faveur de ceux de nos lecteurs qui n'entendent pas la langue latine.

Qui

Qui peut brusquer les faveurs d'une belle !
Je veux long-temps brûler à ses genoux ;
De son flambeau, s'il presse l'étincelle,
L'amour en moi n'excite que dégoûts.
Aimons toujours avec délicatesse,
Et dans l'éclat de leurs feux indiscrets,
Dans les transports de leur sauvage ivresse,
N'imitons pas les hôtes des forêts.
L'amour pour eux est un éclair qui passe,
Et qui s'éteint par défaut d'aliment :
Au cœur de l'homme, il offre plus d'espace,
Et mille attraits qu'il tient du sentiment.
Oh ! qu'il est doux, près de l'objet qu'on aime,
De recevoir ses baisers caressans,
De les attendre, ou d'en donner soi-même,
Et d'embraser par degrés tous ses sens !
C'est là qu'aimer est une œuvre divine !
Tout plaît alors, tout charme ; et pour le cœur,
Le sentiment qui sans cesse y domine,
Sans cesse étend la sphère du bonheur.

L'homme qui conçut cette idée, ne pouvoit être, à mon avis, qu'un homme infiniment aimable, et qui avoit le sentiment le plus exquis des convenances morales.

Le même auteur attribue à Pétrone un autre écrit, qui avoit pour titre *Albutia*. Selon lui, le but de cet ouvrage, mêlé de prose et de vers, étoit de venger les femmes du reproche qu'on leur fait d'être causeuses. Dans ce cas, Pétrone y justifioit sans doute, en homme spirituel et sensible, l'intention de la nature. En effet, n'est-ce pas à cette

légèreté des femmes, toujours si aimable, quand les graces l'accompagnent, que nous devons tous nos plaisirs ? Si la nature n'avoit pas établi ce contraste charmant entre ce sexe et l'autre, qu'elle fait naître farouche, sombre, mélancolique, il me semble qu'elle auroit manqué son but, en destinant le genre-humain, comme on le croit, à vivre en société. Soit dit en passant, je crois que de pareils ouvrages ne paroissent que dans les grands jours de la corruption chez les peuples civilisés : c'est alors que les femmes ont besoin qu'un écrivain généreux prenne leur défense contre les hommes qui ont toujours pour elles, à cette époque, l'injustice et l'insolence des esclaves, parce qu'ils s'imaginent que ce lâche dépit les venge du mépris qu'ils leur inspirent.

D'autres critiques ont cru que cet ouvrage étoit une satire contre les amans d'Albutia, dame romaine que Pétrone aima beaucoup. Mais un Épicurien aussi conséquent que notre auteur, peut-il se fâcher contre les amans d'une jolie femme, fût-elle sa maîtresse ? Il reçoit ses préférences comme une faveur, et ne les exige jamais comme une dette. Mais faut-il être épicurien pour penser ainsi? Nous

pensons qu'il suffit d'être un galant homme, et ce mot, nous le prenons dans son acception la plus favorable.

Quelques-uns ont pensé que cet ouvrage étoit une pièce à la louange d'Albucilla, si fameuse sous l'empire de Tibère, par le nombre de ses amans, et par son mariage avec Satrius Secundus, un de ces animaux féroces, dit Sénèque, que Séjan nourrissoit de sang humain. Cette conjecture est la moins fondée: Albucilla fut accusée d'adultère et d'impiété envers le prince, la vingt-troisième année du règne de Tibère; elle voulut se tuer, manqua son coup, et fut renfermée par l'ordre du sénat. Cet évènement date de trente ans au moins avant la mort de Pétrone, et à cette époque il n'étoit pas encore en âge de composer des écrits pour le public.

Quoi qu'il en soit, cet ouvrage devoit être charmant, s'il est possible encore d'en juger par les fragmens qui nous restent, et je ne puis résister au plaisir de vous faire connoître ceux qui m'ont le plus frappé: que de graces et de bon sens dans cet avis au beau sexe!

Non est forma satis; nec quæ vult bella videri,
Debet vulgari more placere sibi.

Dicta, sales, lusus, sermonis gratia, risus,
Vincunt naturæ candidioris opus.

Les seuls charmes reçus des mains de la nature,
Ne sont pas suffisans pour captiver les cœurs :
Il faut y joindre encore une aimable culture
Des graces, de l'esprit, des talens enchanteurs.

Voyez comme en quatre vers il peint tous les tourmens de l'envie! je n'en ai vu nulle part un tableau plus énergique :

Qui vultur jecor intimum pererrat,
Et pectus trahit, intimasque fibras,
Non est quem lepidi vocant poetæ,
Sed cordis mala, livor atque luctus.

Ce vautour dévorant dont parlent les poëtes,
Bourreau de Prométhée, en proie à sa fureur,
Est l'emblème odieux des angoisses secrètes
Qui tourmentent l'envie, et déchirent son cœur.

Avez-vous besoin de justifier à vos yeux le mépris et la haine que vous inspirent le luxe et l'insolence d'un parvenu? Lisez les vers suivans; mais gardez-vous de les prendre pour une production nouvelle : je vous proteste qu'ils sont de Pétrone :

. . . . . *Famuli cognatâ fece sepulti,*
In testâ mersas luxuriantur opes.
Vilis servus habet regni bona; cellâque capti
Deridet festram, Romuleamque casam.
Idcircò virtus jacet obruta cœno :
Nequitiæ classes candida vela ferunt.

D'un peuple de valets, nous sommes les victimes.
En vain, dans leur enfance, ils portoient des lambeaux;
Tout l'or de la patrie est le prix de leurs crimes;
Et, tandis qu'on devroit dresser leurs échafauds,
Pour ces brigands sortis des lieux les plus infimes,
Les palais de nos rois ne sont pas assez beaux.
La bassesse triomphe, et l'opulence enivre
Ces insectes nourris au sein du déshonneur;
Et la honte, ou l'effroi qui devroit les poursuivre,
Prend les traits de l'orgueil sur leurs fronts sans pudeur.

Je n'oublierois aucun de ces fragmens, si le mérite des pensées, la grace et l'énergie du style régloient seuls le choix de mes citations; mais cette lettre est déjà trop longue, et j'abuse peut-être de votre patience. Cependant je veux, avant de finir, vous montrer Pétrone, ici s'expliquant sur les vils manèges des cours, sur la bassesse et l'indiscrétion des esclaves titrés qui environnent les princes pour les trahir, avec toute l'âpreté d'un disciple du Portique; et, ce qui vaut mieux encore, selon moi, parlant ailleurs du lien sympatique qui rapproche les infortunés, avec une vérité d'expression qui dénote l'ame la plus sensible. Je cite ces derniers fragmens avec d'autant plus de plaisir, qu'ils achèveront peut-être de vous prouver, s'il est vrai qu'on puisse juger un homme sur ses écrits, que Pétrone joignoit au cou-

rage de l'esprit une ame facile à s'attendrir. Voici d'abord ses vers sur le peuple frivole et méchant des cours :

. . . . Citiùs flammas mortales ore tenebunt
Quàm secreta tegant : quidquid dimittis in aulâ,
Effluit, et subitis rumoribus oppida pulsat.
Nec satis est vulgasse fidem : simulatiùs exit
Proditionis opus, famamque onerare laborat.
Sic commissa verens avidus reserare minister
Fodit humum, regisque latentes prodidit aures ;
Concepit nam terra sonos, calamique loquentes
Invenere Midam, qualem narraverat index.

Un courtisan tiendroit un brasier dans sa bouche,
Plutôt que dans son cœur un secret confié.
Si vous osez lui faire un récit qui vous touche,
Il ne dormira point qu'il ne l'ait publié.
Mais c'est encor trop peu de votre foi trahie :
Avez-vous entendu ces bruits accusateurs,
Ces affreux sifflemens des serpens de l'envie !
C'est sur vous que le monstre exerce ses fureurs.
Sur les défauts cachés qu'il connoît à son maître,
Tremblant de réveiller les échos indiscrets,
Un ministre fidèle, et qui veut toujours l'être,
Auroit-il de son prince enterré les secrets !
Mystère superflu ! précaution frivole !
La terre a retenu tous les sons de sa voix,
Et les roseaux voisins ont trouvé la parole,
Pour dire que Midas est l'opprobre des rois.

Je vous le demande, est-il possible d'employer des couleurs plus vraies et plus fortes ? Je n'ai jamais lu des vers tournés d'une manière plus ingénieuse, et je doute qu'on trouve

chez les anciens et les modernes une peinture plus vive de la malignité systématique des courtisans, et de leur empressement à se faire les échos de la médisance et de la calomnie. Les vers suivans, d'un style plus simple, mais convenable au sujet, sont l'expression d'un sentiment trop estimable pour ne pas vous intéresser vivement; votre belle ame est faite pour en apprécier tout le charme :

Naufragus, ejectâ nudus rate, quærit eodem
Percussum telo, cui sua fata legat.
Grandine, qui segetes et totum perdidit annum,
In simili deflet tristia fata sinu.
Funera conciliant miseros, orbique parentes
Conjungunt gemitus, et facit hora pares.
Nos quoque confusis feriemus sydera verbis,
Et fama est junctas fortius ire preces.

Si j'ai vu mes moissons de la grêle couvertes,
Si les vents et la mer ont brisé mon vaisseau,
Si j'ai long-tems erré sur des rives désertes,
Si j'ai mis ou mon père, ou ma mère au tombeau
Je cherche pour conter mes tristes infortunes,
Des mortels éprouvés par les mêmes malheurs :
Le sort qui nous donna des misères communes,
Réunit nos regrets, et confond nos douleurs.
Voulez-vous appaiser un ciel inexorable ?
Mortels, rassemblez-vous en chœurs religieux,
Implorez de concert sa bonté secourable :
La prière en commun fait violence aux Dieux.

Je ne sais si vous me pardonnerez ces nombreuses citations; peut-être me blâmerez-vous

d'avoir passé mon tems à coudre des lambeaux qui, dans leur isolement, n'ont rien de propre à piquer la curiosité. J'ai pensé différemment, et je ne me le reprocherai pas, à moins que vous ne me prouviez que la tête d'une belle statue, ou d'autres parties de ce chef-d'œuvre, si le tems en avoit détruit le reste, ne mériteroient aucune attention des connoisseurs.

Je suis, etc.

TROISIÈME LETTRE.

Je ressemble, si j'ose le dire dans un sujet si frivole, à un voyageur qui traverse des mers orageuses, qui franchit mille écueils semés sur sa route, avant d'arriver aux contrées lointaines qu'il doit parcourir, pour y observer les productions de la nature et le génie des peuples qui les habitent. Il n'a pas encore vaincu tous les dangers, et de nouvelles difficultés l'attendent dans ses recherches laborieuses. Comme lui, j'ai eu le bonheur, du moins je me l'imagine, de mettre derrière moi les obstacles qui m'ont empêché jusqu'à présent d'aborder le sujet que je me propose de traiter dans cette lettre. Mais, pourrai-je conserver l'équilibre sur l'arêne glissante où je suis prêt à m'exposer, et recueillir, dans mes courses nouvelles, des résultats satisfaisans pour la gloire de Pétrone? Il faut, pour détruire ce doute ou le confirmer, que je tente l'entreprise; et c'est ce que je vais faire de mon mieux, mais en homme disposé à tous les évènemens, et prêt à sacrifier ses

opinions, si l'intérêt du goût et de la vérité l'exige.

De tous les ouvrages de Pétrone, si l'on en excepte les fragmens dont j'ai parlé, nous n'avons plus que sa fameuse satire contre les débauches de Néron et de sa cour. Elle est du genre de celles que Varron avoit composées à l'imitation de Ménippe, en mêlant la prose avec les vers, et qu'il avoit intitulées *Satires Ménippées*. Cette manière d'écrire se renouvela en France, avec quelque éclat, vers la fin du seizième siècle; et le Satiricon d'Espagne, qu'on nomme aussi satire Ménippée, l'Argénis et l'Euphormion de Barclay, sont, dans ce genre de compositions, des ouvrages recherchés.

Le mot *satiricon*, placé à la tête de l'ouvrage de Pétrone, et qui paroit une invention des premiers copistes, prouve qu'ils ont considéré cette production comme une véritable satire. C'est l'idée qu'en a eue Jean de Sarisberi. Avant lui, Macrobe en avoit pensé de même: ils la regardent tous deux comme un roman où l'auteur fait la satire des mœurs de son tems.

Je laisse de côté les raisons sur lesquelles se fondent les critiques, pour prouver que cet écrit est une satire contre Néron et contre sa

cour. Nodot, de Lavaur, Desjardins, et les auteurs de l'*Hist. littér. de la France*, sont de cet avis. Il me semble qu'il est plus sage d'adopter leur opinion que de la combattre : elle est simple, naturelle, et s'explique d'elle-même; tandis que celle de leurs adversaires s'embarrasse dans des problêmes interminables. Pourquoi douter, lorsqu'on tient la vraisemblance? Il vaut mieux, ce me semble, au moins dans les choses indifférentes, quand l'évidence nous échappe, nous contenter de son ombre, que de nous fatiguer sans succès à poursuivre sa lumière qui nous fuit. Il est si doux d'être crédule et paresseux sans danger pour soi, sans dommage pour les autres!

Malheureusement cet article n'est pas le seul qui divise les critiques. Ce ne sont plus les motifs et l'intention de l'auteur qui les partagent; c'est sur sa manière d'écrire, sur le mérite de sa production qu'ils disputent. Il en est qui l'ont envisagée comme un ramas indigeste d'obscénités. M. de Voltaire, dont l'opinion en matière de goût est d'un si grand poids, a dit dans son discours de réception à l'académie française, en parlant des travaux littéraires de M. le président Bouhier, qu'il remplaçoit : — Il traduisit le poëme de

Pétrone sur la guerre civile, non qu'il pensât que cette déclamation, pleine de pensées fausses, approchât de la sage et élégante noblesse de Virgile : il savoit que la satire de Pétrone, quoique semée de traits charmans, n'est que le caprice d'un jeune homme obscur, qui n'eut de frein ni dans ses mœurs, ni dans son style. —

Cependant M. de Voltaire avoue ensuite que des hommes qui passent pour des modèles de goût et de volupté, estiment tout dans Pétrone. Il me semble que ces jugemens opposés prouvent en sa faveur, et qu'au moins, s'il n'est pas digne de toute l'admiration des uns, il ne mérite pas tout le mépris des autres. Quand les juges restent ainsi partagés, la cause soumise à leur décision n'est pas encore perdue, et l'on conserve l'espoir de la gagner, malgré l'autorité de quelques suffrages imposans, qui se sont déclarés contre elle.

Sans doute, il y a des défauts dans l'ouvrage de Pétrone : ses admirateurs ne l'ont jamais nié; mais ils soutiennent que son style est généralement très-pur, énergique, noble, élevé; que sa douceur, son élégance, sa délicatesse sont inimitables; que le tour aisé qu'il donne à ses pensées, y ajoute un charme que

l'on trouveroit difficilement ailleurs; et, si j'ose l'avouer, je crois qu'ils ont raison.

Ses vers, ajoutent-ils, ont presque toujours une pureté, une finesse, un sens exquis. Tels sont, entr'autres, ceux dans lesquels, au commencement de son ouvrage, il trace un plan de conduite et d'étude aux jeunes gens qui veulent se rendre habiles dans les belles-lettres. Si l'on doit en croire les critiques les plus éclairés, il est peu de vers latins où l'on trouve plus de poésie et des idées plus justes.

Le poëme sur la guerre civile est le plus considérable des morceaux de poésie dont Pétrone a semé son ouvrage. On dit que cet écrivain, rempli de feu et d'enthousiasme, dégoûté de la gazette ampoulée de Lucain, choqué de l'enflure et du ton déclamatoire de ce poète, du gigantesque échafaudage de ses pensées, a fait ce poëme pour opposer Pharsale à Pharsale. Dans ce cas, il devoit donc éviter les défauts que l'on reproche à Lucain; mais il faut avouer qu'il n'a pas toujours su s'en garantir.

Toutefois ses écarts ne sont pas fréquens, et n'obscurcissent pas les beautés dont ce poëme étincelle. — Quelle force, dit l'abbé Desfontaines! quelle finesse dans la peinture

des vices des romains, et des défauts de leur gouvernement! que d'esprit dans ses fictions! Ces beautés sont relevées par un style mâle et nerveux, qui force de pardonner quelques fautes contre l'élocution, et certains tours dignes d'un rhéteur. —

Des critiques habiles ont préféré ce poëme à la Pharsale. Leur admiration me semble exagérée. On y trouve, en effet, ainsi que l'annonce l'abbé Desfontaines, des détails pleins de poésie, de force et de raison; l'auteur y peint à grands traits le luxe et la corruption des romains; il n'est pas possible d'employer des couleurs plus animées: ses pensées et son style s'élèvent toujours à la hauteur des choses et des hommes dont il parle. Je me plais à l'avouer; mais je crois en même-tems qu'il faut être bien aveugle ou bien injuste pour soutenir que les beautés de ce poëme, qui, d'ailleurs, n'est nullement dans le goût de l'Épopée, égalent les traits de force et de génie épars dans la Pharsale.

S'il m'étoit même permis de dire mon avis, je déclarerois que la prose de Pétrone me semble préférable à sa poésie: il n'est pas possible de narrer avec plus de grace, de peindre avec plus de vivacité, de s'exprimer

avec plus de force. Dans le cours de son ouvrage, quoiqu'il fasse le personnage d'un jeune homme, il montre toute l'expérience d'un vieillard : comme un espion plein de ruses et de finesse, il parcourt la terre et les mers pour y observer les scènes diverses de la vie et les faiblesses de l'humanité; il entre dans toutes les parties de plaisir; il se met de tous les voyages; il se mêle dans toutes les assemblées; il se glisse à la cour, au barreau, dans les écoles, dans les cabinets d'étude, dans les salles de festin, dans les ménages, et il en rapporte fidèlement tout ce qu'il a vu, pour le censurer avec autant d'esprit que de délicatesse, et dans des termes qui charment toujours son lecteur.

Tantôt c'est une critique vive et tranchante des prévarications que commettoient les juges, et des platitudes ampoulées, ou des injures grossières dont les avocats semoient leurs plaidoyers; tantôt c'est une satire mordante des orgies clandestines des prêtres, du luxe et de la prodigalité des tables, de la coquetterie et de la dépravation du beau sexe, et des infamies qui se passoient dans les bains publics. Ici, c'est une sortie violente contre l'hypocrisie, l'orgueil et la perversité systé-

matique des philosophes, contre la corruption des instituteurs de la jeunesse, contre l'ignorance de son siècle, et le dépérissement accéléré des arts et des sciences; ailleurs, il verse le ridicule sur ces vieillards imbécilles et dénaturés, qui disposoient de leur fortune, au préjudice de leurs héritiers légitimes, pour enrichir les flatteurs impudens qui les avoient séduits; et il crayonne de la manière la plus piquante, les fraudes, les supercheries et les bassesses de ces derniers pour se supplanter les uns les autres.

Voilà ce qui a fait dire que la manière d'écrire de Pétrone censure plutôt la débauche qu'elle ne l'autorise : on ajoute, qu'elle est moins graveleuse que celle de Catulle, de Martial, de tant d'autres; que dans ses descriptions les plus vives des scènes les plus scandaleuses, il adoucit toujours le tableau par des teintes sur lesquelles l'œil de la pudeur glisse sans effroi; qu'enfin, ce n'est pas le goût du libertinage qui l'a inspiré, mais le chagrin d'un philosophe qu'indignoient les vices de ses contemporains.

On ne se contente pas de ces éloges; et, si l'on en croit les admirateurs de Pétrone, tout est exquis dans son ouvrage : soit qu'il attaque, disent-ils,

disent-ils, les travers de l'esprit, ou qu'il traduise au grand jour les foiblesses du cœur, il est toujours également admirable. La différence des caractères qu'il peint, change sa manière, mais n'en altère jamais la force et la supériorité. La grace ou la vigueur du trait, le charme de l'expression, le distinguent encore plus que le mérite des pensées ; il est le seul de tous les anciens qui ait connu la véritable galanterie ; il a su tracer la ligne qui la sépare de l'amour et de ses emportemens ; et, comme elle consiste sur-tout dans les graces du style, il a mis tout l'art possible dans le sien, sans cesser d'être simple et naturel.

C'est à tort, continuent-ils, qu'on reproche à Petrone l'irrégularité de son plan. On lui eût fait grace de cette critique injuste, si l'on avoit fait attention que son ouvrage est moins un récit qu'une action, où tous les personnages, ainsi qu'il convient aux acteurs d'une orgie, sont dans un mouvement déréglé et convulsif; et que l'auteur, dans le délire d'une telle action, a dû, comme les personnages qu'il mettoit en scène, affecter une aberration, une ivresse, une extravagance perpétuelle. Ainsi le désordre de cette composition ingénieuse est moins un défaut qu'un

effet de l'art, et prouve que Pétrone entendoit mieux son sujet que ses censeurs. — Voilà, mon respectable ami, des éloges trop bien circonstanciés pour être suspects. Il me semble que les modernes dont je les emprunte, n'auroient osé les répéter en faveur d'un ouvrage ancien, s'il ne les méritoit pas. Aussi, n'insisterai-je pas davantage, parce que je croirois faire injure à votre esprit, d'élever même un doute sur votre conviction.

Malheureusement cet ouvrage paroît avoir fait, en passant à travers les siècles, des pertes considérables, et, dans son état actuel, n'être, si j'ose le dire, que les débris d'un plus grand édifice. Je vous dirai sur quoi je fonde cette opinion, que j'étends beaucoup plus loin qu'on ne l'a jamais fait, après vous avoir instruit de la destinée de ce qui nous reste. On n'a connu jusqu'en 1663, qu'une partie de ce que contiennent les éditions plus modernes; mais, dans le cours de cette même année, on découvrit à Traw, en Dalmatie, un manuscrit qui renfermoit, outre les œuvres de Catulle, de Tibulle et de Properce, le festin de Trimalcion.

La découverte de ce fragment fit grand bruit, et l'Europe savante se divisa en trois

partis, qui mirent dans cette affaire autant d'importance, que s'il eût été question de juger les droits d'un prétendant au trône des Césars. L'Italie adopta l'authenticité de ce fragment ; la France et la Hollande le rejetèrent : l'Allemagne resta neutre, et Reinesius commenta le manuscrit sans oser se déclarer : l'Angleterre, occupée des projets de Charles II et de la réédification de Londres incendié, ne parut pas dans cette contestation littéraire ; enfin, la lecture de ce morceau singulier dissipa peu-à-peu les préjugés, et personne aujourd'hui ne doute qu'il ne soit de Pétrone.

De bons juges prétendent que cela n'auroit jamais dû faire la matière d'une discussion sérieuse. En effet, ce manuscrit est daté de 1423, et, à cette époque, il n'y avoit pas d'écrivains assez délicats, assez versés dans la langue latine pour imiter le style de Pétrone, au point de faire illusion aux savans du siècle où ce fragment a vu le jour ; et s'il s'en est trouvé qui lui ont contesté sa noble origine, c'est bien moins parce qu'ils en doutoient, que par un effet de cette maladie, trop commune parmi les gens de lettres, qui leur fait presque toujours préférer le plaisir bruyant

et cruel de se contrarier, à la respectable et paisible envie de s'éclairer.

L'ouvrage de Pétrone fut imprimé jusqu'en 1668 avec ce supplément. Mais, dans cette même année, Nodot, que je vous ferai connoître dans la suite de cette lettre, prétendit avoir trouvé un nouveau fragment à Belgrade. Les contestations qui avoient signalé la découverte du premier, éclatèrent avec plus de vivacité contre celui-ci. On fit paroître des volumes pour en combattre et soutenir l'authenticité. Cependant, malgré de très-fortes preuves en supposition d'origine, il est maintenant lié au reste de l'ouvrage; et si les doutes ne sont pas entièrement dissipés, du moins on semble d'accord pour le tolérer, parce qu'il donne à cette production ingénieuse un ensemble qu'elle n'auroit pas sans ce supplément.

Avant la découverte des fragmens de Traw et de Belgrade, Pierre Pithou avoit déjà trouvé des additions au premier manuscrit de Pétrone : il en possédoit un qui avoit été pris dans la ville de Bude par Mathias Corvin. Ainsi, les exemplaires les plus complets de Pétrone nous sont venus de la Hongrie. Pithou trouvoit ce livre scandaleux, et ne vouloit pas

le publier; mais il prêta son manuscrit à son frère François Pithou, qui fut moins scrupuleux. Celui-ci le mit au jour; et, dans la préface dont il décora l'édition, il fit une espèce d'amende honorable à son frère, pour l'engager à lui pardonner son infidélité.

Nodot et Desjardins, les seuls traducteurs modernes de Pétrone, que je connoisse, ont fait usage de tous ces fragmens, et j'ai suivi leur exemple, parce qu'à l'aide du manuscrit de Belgrade, l'ouvrage de Pétrone forme un tout infiniment agréable, et qu'il n'offre, sans les intercalations qu'il a fournies, que les tronçons d'une statue mutilée. Cependant, je suis loin de garantir l'authenticité de ces dernières additions; j'avoue même qu'après les avoir lues et méditées dans le cours de mon travail, j'ai toujours partagé l'avis des critiques qui les ont rejetées. Je ne connois pas assez toutes les finesses de la langue latine pour en dire la raison; mais je sentois ainsi.

Mais qu'on admette, ou non, l'authenticité de ces restaurations successives, je doute encore que cet ouvrage soit tel qu'il est sorti des mains de l'auteur. Plus je l'ai lu, et plus ce soupçon a pris de consistance dans mon

esprit : les sens brisés sont si fréquens, les défauts de transitions sont si marqués et si nombreux, qu'il est impossible d'en lire plusieurs pages de suite, et souvent même quelques phrases, sans découvrir la main paresseuse et mutilatrice d'un abréviateur sans jugement et sans goût. Le titre du fragment que l'on découvrit à Traw, vient encore à l'appui de cette opinion : en effet, le roman de Pétrone n'offre pas une seule division dans son ensemble ; toute l'action marche sans le moindre repos, et le copiste annonce l'avoir extrait des XVe et XVIe livres de l'ouvrage.

J'avois pressenti le travail d'un abréviateur mal-adroit, avant de connoître cette particularité, qui a pour moi toute la force d'une preuve. En effet, comment concevoir que ce fragment, qui contient le Souper de Trimalcion, et compose à-peu-près la moitié de l'ouvrage dans son état actuel, ne soit qu'un extrait de deux livres seulement ? En ce cas, ces deux livres étoient d'une longueur extraordinaire, et les quatorze qui précèdent, resserrés jusqu'au ridicule, puisqu'ils auroient occupé presque trois fois moins d'espace. Dans la traduction de Nodot, vis-à-vis de laquelle il a placé le texte, les faits qui se

passent avant le festin de Trimalcion, ne comprennent que 104 pages, qui cependant auroient été divisées en quatorze livres, tandis que l'éternelle orgie de Trimalcion, qui contient 216 pages, auroit été renfermée dans deux livres, dont elle n'est même qu'un extrait. De telles proportions seroient absurdes; et il faudroit les voir de ses yeux pour se persuader que Pétrone, qui ne manquoit ni de goût, ni de génie, eût pu tantôt resserrer sont sujet dans des cadres presque imperceptibles, et tantôt l'étendre sur des surfaces, pour ainsi dire, sans limites.

J'aime mieux croire qu'une main barbare a mutilé l'ouvrage original de Pétrone. Si mes preuves n'alloient pas, aux yeux de certaines personnes, jusqu'à l'évidence, je les prierois de lire l'ouvrage avec une attention nouvelle, et je suis presque sûr qu'elles seroient ensuite de mon avis. Au surplus, mon digne ami, je ne suis pas esclave de mes opinions, vous le savez; et si celle que je viens d'avancer, choque les règles de la saine critique, je suis tout prêt à l'abandonner. Mais j'ai cru devoir la manifester, parce qu'elle entache l'abréviateur présumé de Pétrone, et qu'elle venge celui-ci du reproche, qu'on

pourroit lui faire, d'avoir souvent mal lié ses idées, et d'avoir coupé le sens de ses phrases avec une brusquerie désespérante pour ses lecteurs.

Malgré ces mutilations évidentes, des savans dont le nombre impose, et respectables sur-tout par leurs lumières, ont regardé la satire de Pétrone, telle qu'elle est, comme un des monumens les plus précieux qui nous restent de l'antiquité; et des littérateurs en foule, parmi lesquels je vois des prélats illustres, des magistrats révérés, des noms célèbres dans l'histoire des cours de l'Europe, ont commenté cet ouvrage, ou l'ont honoré de leurs éloges.

Comment donc se fait-il qu'il y ait si peu de traductions d'un écrit si vanté? On a dit que la difficulté de l'entreprise en étoit cause. Je le crois également, et j'en expliquerai bientôt la raison. D'ailleurs les gens de lettres, qui avoient assez de talens pour traduire Pétrone avec succès, ou l'ont dédaigné, ou ont préféré des occupations moins ingrates et plus utiles à leur gloire. Quoi qu'il en soit, l'abbé de Marolles, avant la découverte du fragment de Belgrade; Nodot, qui a défendu avec chaleur la vérité de ce fragment;

Vénète, auteur du *Tableau de l'Amour conjugal*; et Desjardins, maître des requêtes, sont, jusqu'à présent, les seuls qui aient traduit Pétrone en français.

La traduction de l'infatigable abbé de Marolles a eu le sort de toutes celles qu'il a faites. Nodot est exact dans la sienne; mais c'est Vulcain qui manie les flèches de l'Amour. Dans son style, on ne reconnoît plus Pétrone; ses héros sont devenus des bourgeois dissolus, qui ne mettent pas plus de goût et de délicatesse dans leur langage que dans leurs plaisirs. Néanmoins, on doit lui savoir gré de son travail : il a très-bien saisi le sens de l'original, et ses notes sur le texte en rendent l'intelligence beaucoup plus facile. Je ne connois pas la traduction de Vénète, annoncée par les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, et je l'ai cherchée en vain dans toutes les bibliothèques publiques de Paris.

Celle de Desjardins est écrite avec grace, et sa lecture doit faire plaisir à ceux qui n'entendent pas le latin. Si cet écrivain avoit fait plus d'efforts pour attraper les tons divers de son modèle, pour mieux saisir les couleurs du tableau qu'il copioit, pour ne pas trop en affoiblir la finesse et la légèreté, pour

donner à ses coups de pinceau, trop souvent infidèles, ou la grace ou la vigueur de l'original, il m'auroit certainement ôté l'envie de courir après lui le hasard de l'entreprise; mais si son style est coulant et gracieux, il manque d'élégance, d'énergie et souvent de fidélité, sur-tout dans les morceaux de poésie.

De Lavaur, avocat au parlement, qui avoit une mémoire prodigieuse et une littérature immense, a traduit le *Festin de Trimalcion*, et l'a fait imprimer sous le titre d'*Histoire secrète de Néron*. Ses recherches historiques et ses notes littéraires sur ce morceau précieux de la satire de Pétrone, sont très-savantes. Malheureusement son style n'a rien des graces ni de la finesse de l'original. Pétrone vous place à la table de l'empereur; il vous fait sentir que vous êtes à la cour, malgré le voile burlesque sous lequel il affecte de la cacher à vos regards; il vous donne ses yeux pour observer les personnages qu'il met sur la scène, et son esprit pour les juger. De Lavaur, au contraire, vous fait souper chez un Turcaret grossièrement fastueux; et vous êtes aussi lourd que l'épais financier, aussi ridicule que ses convives. Du reste, on

lui doit beaucoup de reconnoissance pour les peines qu'il s'est données : il a répandu le plus grand jour sur ce texte obscur et difficile ; grace à ses notes, on est à son aise à la table de Trimalcion ; si l'on y jeûne, ce n'est point par ignorance : on peut demander de tout, on connoît tous les plats, on nomme tous les mets, on est au fait de tous les usages, et l'on pourroit, au besoin, servir de maître-d'hôtel à César.

En portant un arrêt si sévère contre les traducteurs de Pétrone, je crains d'avoir écrit ma propre condamnation. Si aucun d'eux n'a réussi, c'est sans doute qu'il est impossible de faire passer les beautés de cet auteur dans une autre langue. — Presque tous les tableaux de Pétrone, a dit un de ses modernes admirateurs, sont des miniatures dont le coloris s'altère au moindre toucher. Ce sont autant de fleurs, pour ainsi dire, qui veulent être vues sur la tige même où elles sont écloses, et qui perdent leur éclat et leur parfum, si on les en sépare. D'ailleurs, ajoute-t-il, comment un traducteur pourroit-il, dans le silence du cabinet, se remplir de ce feu que Pétrone puisoit dans le spectacle journalier des fêtes de la cour, dans les plaisirs de la table, dans

l'entretien de ses amis, au milieu d'un peuple qui sacrifioit tout à ses amusemens, qu'il portoit à l'excès dans tous les genres ? Cet auteur est un de ceux qu'il faut laisser dans leur idiôme naturel, parce qu'il seroit plus aisé de l'égaler que de le traduire. —

Il ne faut donc pas s'étonner que Pétrone ait eu si peu de traducteurs : tout le monde n'est pas dans les mêmes circonstances qui l'ont inspiré. Mais, en supposant même qu'un de nos littérateurs distingués auroit eu cet avantage, il n'y a point de doute qu'il n'eût mieux aimé courir les risques d'un ouvrage original, que d'exposer sa réputation contre les ennuis et les difficultés qu'offre à chaque pas la traduction de Pétrone. Cet auteur, en effet, n'a pas eu l'art de répandre dans son roman un intérêt bien vif ; et comme le charme principal de cet ouvrage est plus dans le style que dans les faits, dans le coloris que dans le sujet, il faudroit, pour atteindre aux beautés de l'original, pouvoir rendre l'expression même ; mais trop souvent la langue s'y refuse ou la décence s'y oppose.

Puisque j'ai jugé la traduction de Pétrone si difficile et presque impossible, direz-vous, pourquoi donc, après avoir eu la maladresse,

de l'entreprendre, puis-je être assez fou pour la publier? Je crains que ma réponse ne vous paroisse puérile : quoi qu'il en soit, j'ai vu tant de beautés dans cet ouvrage, que je n'ai pu résister à l'envie d'en faire passer quelques-unes dans notre littérature. C'étoient pour moi les pommes d'or du jardin des Hespérides; et leur éclat m'a tellement séduit, que j'ai bravé tous les périls pour les cueillir. Au surplus, pour parler sans figure, quel mal y auroit-il que j'eusse fait un mauvais livre de plus? C'est, à mon avis, le moindre désordre que l'on puisse causer dans le monde.

Cette idée m'a parfaitement tranquillisé sur les suites de mon entreprise; mais il y avoit, dans le parti que j'ai pris de livrer mon travail au public, un autre point sur lequel mon esprit n'étoit pas d'acord avec ma conscience. Pour les concilier, je n'ai pas voulu que ma traduction vît le jour sous la forme légère d'un pamphlet libertin, et j'ai tâché de lui donner la consistance d'une production sérieuse. En conséquence, j'ai fait, sur les mœurs, les usages, les coutumes des anciens, des recherches convenables à mon texte, et j'ai fondé mon excuse, aux yeux des hommes sensés, sur les accessoires estimables dont j'ai environné

mon sujet; enfin, j'ai fait tous mes efforts pour ne pas mériter le reproche d'avoir travaillé pour les menus-plaisirs du vice; et, si je ne me trompe, cet aveu suffit à ma justification.

RÉPONSE.

Cet aveu suffire à votre justification ! l'amitié même ne me fournit pas de raisons pour vous excuser. C'est dans ses écrits sur-tout, que l'homme de lettres est comptable de la sagesse et de la pureté de sa morale ; et vous débutez dans la carrière par une traduction de Pétrone ! Vous ne pouviez y paroître sous des auspices moins honorables. Aurez-vous du moins la précaution de garder l'anonyme ? C'est une ressource honteuse ; et cependant vous ferez bien de l'employer, si vous persistez, contre mes avis, à donner votre ouvrage au public : certes, un pareil oubli des bienséances vous rendroit indigne de l'estime et de l'amitié de tout homme honnête et délicat.

Vous pleurerez un jour votre indiscrétion. L'exemple d'un épicurien célèbre de l'autre siècle, devoit vous en préserver. Dans sa jeunesse, il avoit prodigué des éloges à Pétrone ; mais il ne voulut pas mourir sans les avoir démentis. — J'étois autrefois trop indulgent, s'écrie-t-il ! Dans le feu de l'âge, en ces

premiers embrasemens des passions, on ne se doute pas de cette sage froideur qui mûrit la raison de l'homme au déclin de sa vie, et l'on fait ses délices des auteurs qui ont peint sous des traits séduisans, les mêmes folies, où le penchant nous entraîne. Le libertinage et les débauches du style de Pétrone, loin de causer le moindre dégoût, ont alors un charme auquel on se livre avec une sorte d'ivresse, et c'est avec la dernière impudence que l'on sourit à ses peintures licencieuses.

Je m'avise peut-être un peu tard, continue-t-il, de faire ces réflexions; mais c'est ordinairement lorsqu'il est arrivé au bout de sa carrière, et lorsqu'il jette les yeux sur la route qu'il a tenue, que l'homme s'apperçoit de ses égaremens. C'en est un, sans doute; et je ne crois pas qu'il y en ait de plus grave, que de s'adresser, ainsi que Pétrone et tant d'autres, à tous les hommes de son tems, à leur postérité, sans avoir à leur dire que des choses dont la décence et la vertu sont forcées de rougir.

Ignorent-ils donc, ces coupables écrivains, qu'au fond de l'ame humaine, il existe un orgueil secret qui fait retentir bien haut, malgré tous les ravages même de la corruption dans les

les mœurs publiques, les noms magnifiques de la gloire, de l'honnêteté, de toutes les bienséances sociales, et qui nous oblige à nous offenser de ces manières trop libres, comme d'une insulte personnelle? Dans ce cas, ils devroient au moins songer, qu'au défaut de cet orgueil, l'intérêt seul de la société s'éleveroit contre leur audace contagieuse, pour la flétrir d'un mépris ineffaçable, et qu'enfin la pudeur de tout un sexe, sentiment inaltérable dont la nature elle-même voulut l'embellir, sera toujours prêt à s'armer pour repousser les outrages de l'écrivain prévaricateur, et venger ses droits méconnus. —

Cette amende-honorable de St.-Evremond, cet aveu énergique et touchant de sa coupable admiration pour Pétrone, auroit dû vous guérir de la vôtre et même l'empêcher de naître; car vous en aviez connoissance, avant que vous eussiez besoin d'en profiter. Pétrone alors, vous me l'avez dit, n'étoit jamais tombé dans vos mains; et vous m'assuriez, avec cette aimable vivacité d'expression que l'amour de la vertu met dans la bouche de la jeunesse, quand le feu des passions n'a pas encore altéré son innocence, que vous ne liriez de vos jours cet

infâme historien des vices les plus honteux de l'humanité.

Quel retour sur vous-même avez-vous donc fait pour changer à ce point d'opinion? J'aime à supposer, pour votre excuse, que les vains sophismes des admirateurs de Pétrone vous ont persuadé qu'il avoit eu la généreuse intention de censurer les vices de son tems, et qu'il a eu dans son ouvrage le même but que Horace et Juvénal dans leurs satires. Mais, quelle supposition! elle touche à l'absurdité : deux pages de Pétrone auroient dû suffire pour vous convaincre que les bonnes mœurs ne lui ont pas tant d'obligation. Je vois dans tous ses tableaux le peintre complaisant et quelquefois agréable de la débauche, et jamais le censeur de la corruption. Certes, s'il avoit voulu nous laisser une morale ingénieuse dans la description des voluptés, il auroit tâché de nous en inspirer quelque dégoût; mais c'est-là que paroît le vice avec toutes les graces de l'auteur; c'est-là que l'homme aimable, mais immoral, étale avec le plus de soin le libertinage étudié de son esprit.

Auroit-il manqué, s'il avoit eu l'intention d'instruire ses lecteurs par une voie plus fine et plus cachée que celle des préceptes, d'offrir

quelque exemple de la justice des dieux ou des hommes sur Encolpe et sur Ascylte, vagabonds couverts de tous les crimes? Il n'avoit que ce moyen d'expier l'immoralité de ses tableaux; et, loin d'en faire usage, il montre toujours le vice heureusement protégé, et le ridicule sévèrement puni. Ne semble-t-il pas prendre plaisir, par exemple, à raconter la pieuse frayeur et le naufrage anticipé de l'homme le moins odieux qu'il introduit sur la scène, le pauvre Licas, dont il n'accuse point la probité, et dont le cœur est plein de la crainte des dieux qui l'abandonnent, tandis qu'à la honte de leur providence, ou plutôt de l'écrivain pervers qui la méconnoît, les coupables aventuriers que porte le navire de ce malheureux, se sauvent par une sorte de miracle?

Me direz-vous qu'Eumolpe est puni par la justice des hommes? j'ai droit d'en douter. L'histoire de son supplice semble faire plutôt partie d'une note très-ancienne, qu'appartenir au texte de Pétrone; mais quand même elle y tiendroit véritablement, le châtiment de ce poète intrigant et crapuleux arrive trop tard pour justifier l'auteur. C'étoit à Pergame, après que ce vil personnage eut corrompu son

élève, et violé, par un crime qui méritoit le dernier supplice, les saintes lois de l'hospitalité, et non pas à Crotone, qu'il devoit le montrer entre les mains du bourreau. M'objecterez-vous que les anciens étoient moins sévères que nous à cet égard ? dans ce cas, je me contenterai de vous répondre qu'il faut jeter un voile impénétrable sur ces infamies ; et ne pas remuer de pareilles ordures, d'où s'exhale un poison mortel pour les mœurs.

Le jour avantageux sous lequel les admirateurs de Pétrone ont envisagé son ouvrage, n'atténuera jamais la force et la justesse de ces réflexions. Que la prévention est aveugle ! A peine osent-ils lui reprocher l'indécence de ses tableaux, et même, s'ils en parlent, c'est pour le justifier. —De son tems, disent-ils, le philosophe arrachoit sans ménagement le masque du vice, et le montroit dans toute sa nudité ; ce ton libre et tranchant étoit l'enseigne du courage et de la sagesse. —Quoi ! la vertu parloit à Rome la langue des Sybarites ? je n'en ai jamais vu d'exemples ; mais s'en trouvât-il, je douterois encore. Non, jamais on ne me persuadera que peindre la débauche sous le déshabillé des graces, que donner au vice un fard qui l'embellit, que le couvrir d'une

gaze officieuse pour ne lui laisser que l'élégance et la séduction des formes, soit un moyen de corriger les mœurs, de raffermir la vertu qui chancelle, et de porter la honte et le remords dans le cœur d'un libertin.

En effet, quel homme a l'ame assez pure, assez détachée des sens, pour pénétrer sans danger dans les antres secrets de la débauche, pour assister avec indifférence à ses honteux mystères? S'il aime la vertu, si les glaces de l'âge n'assurent pas à ses sens un calme inaltérable, qu'il ne lise jamais Pétrone : le poison qui s'échappe de ses pages impures, est mortel pour un cœur où circule le feu de la jeunesse. Il ne faut voir le vice qu'au bout de sa carrière, abreuvé de regrets, d'amertumes, de mépris, et succombant sous le poids des souffrances et du malheur. Si on le considère au milieu de ses jouissances, le dégoût même ne suffira pas toujours pour garantir de l'étincelle électrique.... Faudroit-il regretter les siècles où l'imprimerie ne multiplioit pas ces productions pestilentielles? nous en sommes inondés. Un père n'est plus certain de veiller avec succès sur les mœurs de son fils; et, tandis qu'une mère chaste sommeille, sa fille, à la pâle lueur d'une lampe mystérieuse, s'enivre d'un poison

dont la rapide et brûlante énergie fait à son cœur une plaie qui ne guérira jamais.

Je vous ai dit que vous pleureriez un jour votre indiscrétion, et j'aime à le croire pour votre honneur. En effet, il est peu d'hommes, nés pour être honnêtes, qui, dans l'âge d'une raison éclairée, n'aient rougi de la facilité avec laquelle ils peuvent s'être prêtés, dans leur jeunesse, à ce genre odieux de compositions littéraires. Eh! comment soutenir l'idée d'avoir empoisonné les mœurs publiques? comment se pardonner d'avoir allumé, dans des cœurs encore innocens, le feu des passions dangereuses, d'avoir accru la contagion du vice dans les rangs d'une jeunesse indisciplinée, d'avoir enfin fourni de nouveaux alimens à la corruption dans toutes les classes de la société? Le don précieux de penser et d'écrire peut-il s'avilir davantage? et le Parnasse doit-il, comme la trop fertile Égypte, produire indifféremment et des plantes vénéneuses, et des végétaux nourriciers?

Cela peut être, si ces ordures, comme paroît le croire l'éditeur des lettres de Mirabeau, tiennent dans le système moral la même place que les poisons dans les mélanges salutaires de la médecine. Mais êtes-vous fait pour

adopter un pareil paradoxe ? Il y a long-tems qu'on a pris soin d'avertir tous les jeunes gens qui s'adonnent aux lettres, que la licence de leurs essais ne peut faire présumer d'eux qu'un défaut d'éducation, de goût et d'esprit. Qu'ils laissent donc tomber cette lyre molle et voluptueuse sur laquelle le frère efféminé d'Hector ne chantoit, au rapport d'Ælien, que des airs de débauche, et faits pour séduire la beauté foible et sans défense ! C'est aujourd'hui, plus que jamais, qu'ils doivent rendre aux Muses un culte conforme à leur chaste et céleste origine : nos oreilles républicaines, accoutumées aux chants de la victoire, ne peuvent plus se plaire qu'aux mâles accens de la lyre d'Alcée, qu'aux sons belliqueux de la trompette d'Homère.

Vous le savez, c'est sur-tout par leurs écrits qu'il faut juger les gens de lettres ; et quelle idée prendra-t-on de leur conduite, s'ils mettent au jour des ouvrages licencieux ? comment ne pas supposer de justes rapports entre leurs actions et leurs idées habituelles ? On ne croira jamais que des hommes sans cesse entourés d'une atmosphère infecte, puissent n'en pas contracter l'odeur. Combien, par de tels écarts, ne nuisent-ils pas à la dignité des

lettres ? Ils compromettent la décence et la vertu, dont ils doivent être, si j'ose le dire, les apôtres et les prêtres, parce que le commun des lecteurs est bientôt tenté de les regarder comme des chimères, quand il les voit abandonnées, trahies par leurs défenseurs naturels. Sous ce point de vue, les débauches de l'esprit ont donc les conséquences les plus funestes pour la société ; et, dans ce cas, qu'importe que les gens de lettres aient des mœurs dans le cercle étroit de leur cotterie, si le public, qui ne les connoît que par leurs ouvrages, les croit livrés à tous les vices ? Dites-moi, quel cas feroit-on d'un magistrat, intègre dans ses jugemens, tandis qu'il blasphémeroit, dans des écrits publics, contre la justice et les lois ?... Au surplus, il est un tems dans la vie, où les hommes en général sont plus touchés des mœurs, que de la beauté, de l'esprit et des avantages de la science, qui, après tout, ne feront jamais la principale partie du mérite même d'un auteur ; et cette seule considération devroit suffire pour empêcher les gens de lettres de se livrer trop légèrement à leur imagination, et les rendre infiniment circonspects sur la publicité de leurs ouvrages.

Vous pensiez comme moi sur tous ces points,

mon aimable ami, quand nous vivions ensemble ; aussi j'espérois alors que vos productions, si vous preniez jamais le parti dangereux d'écrire pour le public, feroient estimer votre esprit, sans déshonorer vos mœurs. Et c'est par la version de Pétrone que vous essayez vos talens littéraires ! Vous ne pouviez vous exposer à une célébrité plus déplorable. Je sais trop combien ces sortes d'ouvrages sont recherchés, et j'en frémis pour vous ; enfin, bonne ou mauvaise, votre traduction, si j'en crois mes pressentimens, vous coûtera le repos du reste de vos jours.

Je ne pense pas heureusement qu'elle ait beaucoup de vogue, et cette idée me console à demi de votre imprudence ; ainsi, loin de vous reprocher les libertés excessives que vous avez prises en traduisant, comme elles nuiront sûrement au succès de votre ouvrage, je trouve du plaisir à vous en féliciter. Vous alléguerez en vain l'exemple des traducteurs modernes, qui veulent plaire à quelque prix que ce soit, et qui soutiennent, contre tous les principes, que la meilleure des traductions est celle dont la lecture offre le plus d'agrémens : on n'admettra pas plus votre excuse que leur paradoxe.

Quel doit être, en effet, le but d'un traducteur? c'est sans doute de donner une juste idée de l'ouvrage qu'il traduit; et, dans ce cas, le roman de Pétrone étoit pour vous un tableau dont vous deviez rendre exactement l'ordonnance, le dessin, le coloris, les défauts et les beautés; vous deviez traduire non-seulement toutes les pensées de l'auteur, mais tous leurs accessoires, conserver toutes ses métaphores, toutes ses images; et quand vous trouviez un mot qui est bas dans sa langue, le rendre par un mot qui ne fût pas plus noble dans la nôtre.

Je ne crois pas qu'on puisse raisonnablement transiger sur cette règle en matière de traductions. Tous les littérateurs vraiment éclairés pensent de même; et les versions littérales leur paroissent les plus fidèles, et par conséquent les meilleures, parce qu'elles ont le double avantage de conserver aux originaux leur physionomie nationale et leur caractère personnel. Ils veulent enfin, sous les mots français que le traducteur emploie, sentir la phrase grecque ou latine; et je suis entièrement de leur avis. En effet, n'est-ce pas plutôt le génie de l'auteur original, que celui de son traducteur, qu'on veut connoître? et si vous

lui ôtez son costume, et lui donnez vos vêtemens et votre masque, à quels signes voulez-vous que je distingue son origine, et les traits particuliers de sa figure? vous me le montrez sous des formes étrangères qui le rendent méconnoissable.

Cependant, à travers les changemens que vous faites subir à ses écrits, je découvre encore des restes de leur constitution primitive, qui ont résisté à tous vos efforts, parce qu'il en est des productions de l'esprit comme des œuvres de la nature, que l'art peut quelquefois défigurer, mais sur lesquelles il est toujours contraint de laisser quelques traces de leur origine; et ces débris antiques, mêlés à vos décorations modernes, jettent sur l'ensemble des ouvrages que vous traduisez de cette manière, un mélange incohérent de formes et de couleurs, qui choquent également le goût et la raison.

Je ne connois aucune traduction où ces défauts soient aussi sensibles que dans la vôtre. J'y vois, il est vrai, des personnages qui ont des noms romains; mais comme vous les avez dépouillés de leur costume, et qu'ils ne conservent, dans leurs propos ou leurs récits, aucun des tours propres au génie de leur langue,

vous m'obligez à chercher long-tems leur identité, avant de pouvoir m'en assurer. Le cachet de Pétrone est effacé sous l'empreinte du vôtre; et lorsque j'en apperçois encore quelques traces, où l'eau-forte de votre éponge a passé sans les détruire, je ne sais ce qui m'indigne le plus, ou de cette espèce de crime littéraire, ou du coupable emploi de vos talens sur un pareil sujet.

Que Voltaire avoit bien raison de dire que cet ouvrage scandaleux n'étoit que la production d'un jeune homme, qui n'avoit de frein ni dans ses mœurs, ni dans son style! En effet, comment se persuader que le Pétrone dont parle Tacite, en soit l'auteur? quelle apparence que cet efféminé, au moment de mourir, ait écrit un ouvrage de si longue haleine? Il est vrai qu'il fit, selon Tacite, la relation des orgies de l'empereur, nomma les acteurs mâles et femelles de ces scènes monstrueuses, et adressa au prince, avant d'expirer, ce pamphlet satirique inspiré par la vengeance; mais ce récit ne dénote nullement l'ouvrage que nous avons sous le nom de Pétrone; et des recherches que j'ai faites à ce sujet, depuis votre première lettre, m'ont démontré que c'est à tort qu'on le lui attribue.

1°. Suivant le texte de Tacite, Pétrone ne décrivit les débauches de Néron qu'après avoir résolu de mourir, ou même qu'après s'être fait ouvrir les veines; et par conséquent l'écrit qu'il envoya à Néron, devoit être très-court. Dans de pareilles circonstances, on ne dicte pas des volumes à son secrétaire; et cependant l'ouvrage qui nous reste, déjà trop volumineux pour un mourant, étoit beaucoup plus étendu quand il sortit des mains de l'auteur; vous l'avez dit vous-même. 2°. Dans l'écrit que reçut Néron, Pétrone nommoit les courtisans des deux sexes que le prince associoit à ses débauches; et dans l'ouvrage que vous avez traduit, tous les personnages ont des noms supposés. 3°. Pétrone avoit borné son écrit aux débauches secrètes de Néron; et dans l'ouvrage que nous avons, l'auteur décrit les vices de son siècle, et y fait même entrer des épisodes : il plaisante sur l'inconstance des femmes; il déclame contre la fausse éloquence des rhéteurs; il se plaint de la décadence des beaux-arts; il donne des règles pour le poëme épique, et propose l'exemple d'un ouvrage de cette nature dans un essai sur la guerre civile. 4°. Enfin, les aventures qu'il raconte, ne désignent ni la cour de

Néron, ni les débauches secrètes de cet empereur : les personnages sont des gens du commun, et même de la lie du peuple, des affranchis, des esclaves, des vagabonds et des filoux.

Que n'ai-je pu vous faire toutes ces observations, avant que vous commençassiez la traduction de Pétrone! elles vous auroient sûrement ôté l'envie de l'entreprendre. Vous auriez dû me consulter sur le choix de vos occupations littéraires. Que de regrets je vous aurois épargnés! Il est affreux pour moi de détruire une illusion qui semble charmer votre esprit; mais qui vous dira la vérité, si je garde le silence? Les journalistes? C'est-là ce que je redoute. Plus ils vous adresseront de reproches ou d'éloges, plus je vous plaindrai de les avoir mérités. Évitez un pareil malheur, mon jeune ami; brûlez votre ouvrage, ou du moins ne permettez jamais qu'il sorte de votre porte-feuille. Qu'y perdrez-vous? Un peu de célébrité? Mais, en supposant même que vous l'obteniez, n'est-ce pas payer trop cher cette espèce d'éclat, que l'acheter au prix de votre réputation? Suivez plutôt l'avis que je vous donne: l'amitié vous en prie, et l'honneur et la vertu vous l'ordonnent.

QUATRIÈME LETTRE.

Vous affirmez, mon respectable ami, trois choses auxquelles je ne mets pas une égale importance; ainsi je ne m'étendrai pas beaucoup sur les deux premières, parce que je les juge assez indifférentes; et je réserverai tous mes efforts pour mieux traiter la troisième, à laquelle j'attache le plus grand intérêt.

1°. Vous assurez que le Pétrone dont parle Tacite, n'est pas l'auteur de l'ouvrage que j'ai traduit. Pour répondre à cette assertion, j'emprunterai de Saint-Evremond, qui n'avoit pas alors chanté la palinodie, un passage qui me paroît sans réplique. — On ne sauroit douter, dit-il, que Pétrone n'ait voulu décrire les débauches de Néron, et que ce prince ne soit le principal objet de son roman satirique; mais de savoir si les personnes auxquelles il y fait jouer un rôle, sont véritables ou feintes, s'il nous donne des caractères peints de fantaisie, ou le propre naturel de certaines gens, la chose est difficile à

décider, et l'on ne peut raisonnablement l'assurer. Quant à moi, je pense qu'il n'y a dans Pétrone aucun personnage qui ne puisse convenir à Néron : sous le nom de Trimalcion, il se moque apparemment de sa magnificence ridicule et de l'extravagance de ses plaisirs. Eumolpe nous représente sa passion déréglée pour la poésie et pour le théâtre ; et, par une agréable disposition des personnes imaginées, l'auteur touche diverses impertinences de l'empereur et le désordre ordinaire de sa vie. —

Vous prétendez que Pétrone, au moment de mourir, n'a pas pu écrire un ouvrage aussi volumineux ; et qui vous assure qu'il l'ait composé dans cette circonstance ? Tacite ne le dit pas. Il est même plus que probable, d'après les expressions de cet auteur, que Pétrone avoit depuis long-tems écrit cette satire, et qu'il ne fit, avant de l'adresser à Néron, qu'y ajouter une clef, comme celle du Télémaque, ou des Caractères de la Bruyère. Ce petit travail étoit très-compatible avec les soins d'un homme mourant sans inquiétude et sans regret. Au reste, le plus grand nombre des savans est d'accord sur cet article ; et je crois qu'il suffit de lire attentivement le festin de Trimalcion pour être entièrement de leur avis.

avis. Il s'y trouve, en effet, mille petits traits qui ne peuvent nullement convenir à un simple particulier, et qui s'appliquent naturellement à l'empereur : de Lavaur, dans ses notes, l'a presque démontré jusqu'à l'évidence. Mais j'aime mieux vous y renvoyer, si vous persistez dans votre opinion, que d'enfler ma lettre, sans nécessité, de tous les passages accumulés par sa vaste érudition.

2°. J'ai fait ma version, dites-vous, d'après de faux principes, et c'est un très-mauvais ouvrage. Comme ce n'est pas avec des raisonnemens que je peux infirmer cet arrêt rigoureux, je m'interdirai toutes réflexions à cet égard, et j'attendrai le jugement du public. C'est lui seul qui doit prononcer en dernier ressort sur ces sortes de contestations ; et tout ce que nous pourrions dire, vous, pour lui faire adopter votre opinion sur mon ouvrage, moi, pour le prévenir en ma faveur, seroit parfaitement inutile, puisque son goût est toujours le seul oracle qu'il consulte en pareil cas. Cependant, par respect pour vos lumières, je crois devoir vous rendre compte des principes que j'ai suivis, et je vais le faire avec toute la franchise que vous me connoissez.

Je prévoyois quelle seroit votre tactique, dans l'espèce de combat où je me suis engagé avec vous, et vos critiques ne m'ont pas causé la moindre surprise : je m'y attendois ; et vous le croirez sans peine, quand j'aurai mis sous vos yeux les règles que j'ai observées dans mon travail. La principale, je vous l'avoue, a été l'envie de plaire; et, pour y parvenir, j'ai bien moins tâché de traduire littéralement, que de rendre la délicatesse des sentimens de l'auteur, la finesse de ses pensées, et d'en exprimer le charme d'une manière conforme au génie de notre langue.

— Les traductions littérales sont les moins fidèles, a dit l'abbé de Mongault, traducteur d'Hérodien. On est revenu de ces versions barbares, où, sous des phrases françaises, on ne sentoit que des tours grecs et latins. On a reconnu que cette servitude, en faisant perdre aux anciens les beautés qui sont propres à leur langue, ne leur communiquoit pas les agrémens de la nôtre. — C'est d'après ces principes, que j'ai traduit la prose de Pétrone : seulement j'ai eu soin, autant que je l'ai pu, avec un texte souvent obscur, et quelquefois inintelligible, de ne

pas en porter les conséquences au-delà des bornes que prescrivent le goût et la raison.

— Une traduction en vers, a dit un journaliste, très-bon juge en cette matière, ne peut et ne doit pas même être littérale. Le poëte, guidé par une intelligence fine et délicate, doit entrer dans l'esprit de l'auteur qu'il traduit, et souvent lui prêter son imagination, non-seulement pour saisir tous ses sentimens, toutes ses pensées, et leur donner l'expression convenable, mais encore pour communiquer à ses lecteurs les sensations qu'il a reçues, quoiqu'elles ne soient pas verbalement exprimées dans l'ouvrage sur lequel il exerce ses talens : il semble avoir étendu une pensée ou une image, mais il n'a fait que rendre je ne sais quelle force secrète de la langue originale, et suppléer à l'infériorité de la sienne. — C'est encore d'après ces principes que j'ai traduit tous les vers de Pétrone, et je ne saurois croire que j'aie eu tort de les suivre.

Il y a plus : c'étoit une nécessité pour moi, sous peine d'être barbare ; et je vais vous le prouver par une autorité bien respectable. — Je me flatte, dit M. le président Bouhier dans sa dernière note sur sa traduction du

poëme de la guerre civile, qu'on ne m'accusera pas d'avoir beaucoup ajouté au poëte, et encore moins de l'avoir paraphrasé, suivant la méthode ordinaire, mais très-condamnable, des traducteurs. La mienne y est très-opposée, comme on a pu le voir dans quelques pièces que j'ai traduites exprès pour prouver que notre langue n'est ni moins riche, ni moins serrée que la latine; mais on n'y peut réussir qu'en choisissant des originaux qui soient écrits avec autant de clarté que d'élégance, comme Virgile, Horace, Ovide. Il n'en est pas de même de Pétrone, dont le sens est quelquefois si obscur, qu'on se rendroit inintelligible, si, pour développer ses idées, on ne leur donnoit un peu plus d'étendue. — Cet aveu d'un des hommes de ce siècle qui aient eu le plus de goût et d'érudition, suffit, ce me semble, pour justifier toutes mes libertés sur le texte que j'ai traduit, parce que je crois n'en avoir pris que d'indispensables.

Je ne sais si ma traduction sera lue; mais j'affirmerois le contraire, si j'avois, comme vous l'exigez, mesuré mon sujet à l'équerre. Que seroit-ce, si j'avois porté cette exactitude, je ne dis pas seulement dans les métaphores, les allusions et les proverbes surannés

de l'auteur, mais dans les nombreux passages de son texte, où les commentateurs les plus clairvoyans n'ont trouvé que le désespoir de n'y rien comprendre, soit parce que l'ignorance des copistes les a mutilés, soit parce qu'ils touchent à des mœurs et à des usages dont la trace est effacée? Je ne pouvois avoir qu'un but, c'étoit de rendre la lecture de ma traduction supportable; et je l'aurois manqué si je n'avois cherché que le mérite de la fidélité et d'une élégance routinière. Marchant, comme tous les traducteurs, entre deux écueils également redoutables, la servitude et la licence, je me suis efforcé de les éviter l'un et l'autre; mais le dernier ne m'a pas effrayé, toutes les fois qu'il ne m'est pas resté d'autre asyle contre la certitude du naufrage: c'est le nom que je donne au malheur de produire un ouvrage ennuyeux.

— Qu'attendre, en effet, dit le célèbre et vertueux traducteur de Juvénal, de ces timides esprits qui n'osent envisager leur modèle que le compas à la main? qui le calquent servilement, et dont tous les efforts se bornent à lever, des morceaux les plus brillans et les plus animés, un plan froid et sans vie? Poètes divins, grands orateurs, et vous qui

sûtes marquer vos écrits au sceau de l'immortalité, ce n'est qu'en éprouvant vos transports, qu'en brûlant de votre feu qu'un traducteur, bien pénétré de vos sujets, fera passer dans sa langue quelques-unes des beautés dont étincellent vos ouvrages. Il faut une ame vaste pour contenir votre ame, un esprit souple et hardi pour se plier au vôtre et l'atteindre; il vous faudroit vous-mêmes, et peut-être éprouveriez-vous les douleurs d'un second enfantement. — C'est avec toute la réserve convenable à mes foibles moyens, mon digne ami, que je cite en ma faveur ce morceau plein de force, de chaleur et de vérité. De grace, gardez-vous donc de me taxer d'orgueil!.... loin de prétendre m'emparer, pour ma défense, de la massue d'Hercule, je ne cherche qu'à me cacher sous la peau du lion qui lui sert de bouclier.

Au surplus, si ma traduction ne réussit pas, je n'en accuserai que l'insuffisance de mes talens, et jamais les principes que je viens de professer. Mais, qu'importent même les principes qui m'ont guidé dans mon travail? si j'amuse mes lecteurs, ils ne s'en informeront guère; et si je les ennuie, ils chercheront encore moins à les connoître. Dans le premier cas, on s'occupe des sensations agréables

qu'on éprouve, sans en rechercher ni critiquer la cause; et dans le second, l'indifférence, qui n'est nullement curieuse, abandonne également sans examen, l'ouvrage qui la fit naître à sa triste destinée.

C'est pour cela que je n'ai pas la plus petite inquiétude sur le sort de ma traduction. J'attends l'évènement en paix; et si vos menaces se réalisent, je vous jure que je verrai ma disgrace avec une parfaite résignation, et surtout que je la supporterai sans mot dire : l'auteur que l'on siffle, et l'amant que l'on chasse, a dit un des plus aimables écrivains de nos jours, sont plus sots de moitié quand ils se plaignent. Enfin, l'auteur malheureux et l'homme en place que trahit la fortune, ont cela de commun qu'il n'y a de remède à leur disgrace que dans le courage de la patience; je le sais, et je vous proteste que je ne l'oublierai pas au besoin.

3°. Je m'attendois encore plus, je l'avoue, à votre dernière assertion qu'aux précédentes. Je l'avois prévue, mon respectable ami, et j'ai dû me mettre à portée d'y répondre. C'est ce que j'ai fait, avec toute l'attention dont je suis capable, avant même d'entreprendre la traduction de Pétrone. Effrayé de la sévérité

stoïque de ses censeurs, j'ai voulu approfondir les scrupules qu'ils m'avaient inspirés; et l'examen impartial de leurs motifs a totalement dissipé l'illusion qu'ils m'avoient faite. Mais les autorités qui l'ont heureusement détruite, obtiendront-elles le même succès sur votre esprit? je n'ose m'en flatter. Cependant, comme je citerai des noms respectables, que j'alléguerai des suffrages illustres, j'espère, sinon que vous serez enfin de mon avis, du moins que vous prendrez à cet égard des sentimens plus modérés.

Les auteurs d'ouvrages semblables au roman de Pétrone, donnent la plus mauvaise idée de leurs mœurs, et se déshonorent, selon vous, aux yeux de leurs contemporains, et dans le souvenir de la postérité. Avant d'opposer à cette assertion cruelle l'exemple et l'opinion des hommes les plus célèbres de l'antiquité, permettez que je fasse une première réflexion, que je crois propre à disposer favorablement votre esprit prévenu. Tout n'est vice ou vertu, sagesse ou libertinage, que relativement, et jamais absolument. Que peuvent donc produire, dans une société rendue docile au joug de la morale et des lois, au mouvement perfectionné de la volonté générale, des pensées

fines, délicates, sur cet instinct nécessaire et impérieux qui attire un sexe vers l'autre, sinon plus d'agrémens, de douceur et de politesse dans la langue du desir, et dans la science du bonheur? Jusques-là, je vois plutôt un bien qu'un mal. Quel reproche ferez-vous donc raisonnablement à l'auteur? Certes, ce ne sera ni le sage, ni le philosophe, ni le politique, ni le législateur, ni le guerrier républicain, qui, d'après une expression heureuse sur l'amour et ses accessoires, d'après quelques idées voluptueusement rendues, iront troubler l'ordre social, trahir l'amitié, tromper, envahir le monde, et le sacrifier au plaisir fugitif d'une sensation voluptueuse.

Il ne reste donc plus de votre bord, que les sots, les dévots, les esclaves, les tartufes, et les anciens marchands de sagesse et de vertus monacales. Mais êtes-vous fait pour demeurer dans leurs rangs? seroit-ce l'austérité de vos principes qui vous y retiendroit?.... Vous êtes philosophe, et à ce titre, voyez comment Pline le jeune, auteur de plusieurs petits poëmes dans le genre des Priapées, répondoit à ses censeurs : — Ceux qui ne savent pas, dit-il, que les personnages les plus savans, les plus vertueux, les plus irrépréhensibles, ont

écrit de ces bagatelles, me font honneur; quand ils sont surpris que j'y consacre mes loisirs; mais j'ose me flatter que les lecteurs éclairés, qui connoissent mes garants et mes guides, me pardonneront aisément de marcher sur les traces de tant d'hommes illustres, qu'il n'est pas moins glorieux d'imiter dans leurs amusemens que dans leurs occupations sérieuses. Peut-il y avoir quelque honte à faire ce qu'ont fait Cicéron, Messala, Hortensius, Sylla, Catulle, Scevola, Sulpitius, Varron, les Torquatus, Sénèque, Lucceïus, et de nos jours Virginius Rufus? Les exemples des particuliers ne suffisent-ils pas? je citerai Jules-César, Auguste, Nerva, Titus. Mais sans m'autoriser de ces exemples illustres, c'est assez pour ma justification, que des gens de bien tels que Virgile, Corn. Népos, Ennius et Accius, que je devois nommer les premiers, soient connus de tout le monde pour s'être permis les mêmes jeux d'esprit : il est vrai qu'ils n'ont pas eu place au sénat, mais la probité n'admet ni rang ni distinction. —

Ausone, également jaloux de prévenir les soupçons injustes que la malveillance pouvoit élever contre ses mœurs, à l'occasion du *Cento Nuptialis*, allégua, comme Pline, l'exemple

de plusieurs personnes irrépréhensibles dans leur conduite, qui se donnoient beaucoup de licence dans leurs compositions poétiques. — Quand vous aurez lu cette bagatelle, dit-il à ses amis, défendez-moi, par vos témoignages honorables, contre les clameurs hypocrites de ces hommes dont le maintien grave et philosophique cache les mœurs d'un satyre. Ignorent-ils donc qu'il suffit, pour justifier un poète de ces écarts d'imagination, que sa vie soit sans taches? Martial le disoit à ses contemporains ; et tous les hommes instruits savent que Pline, licencieux dans ses poëmes, avoit des mœurs à l'abri de la censure; que Sulpitius faisoit des vers libertins, et que son front, où brilloient la candeur et la modestie, étoit l'image de son cœur ; enfin qu'Apulée, qui vivoit comme un sage, est extrêmement tendre dans ses poésies, qu'il a l'austérité de Zénon dans ses ouvrages philosophiques, et que ses lettres à Cérellia sont brûlantes comme les dythirambes érotiques de Sapho. —

Direz-vous qu'Ausone et Pline ne sont pas suffisamment justifiés par les exemples dont ils s'autorisent? vous ne le persuaderez à personne ; et le respect de toutes les générations pour la mémoire des hommes célèbres qu'ils

citent, prouve, sans réplique, qu'un poète ne peut se déshonorer que par ses mœurs, et non par ses écrits, à moins qu'il n'y fasse l'apologie du vice. En effet, quels reproches fondés à cet égard pourroit-on leur faire ? Leurs pièces libres ne sont qu'un jeu d'esprit dont ils trouvoient l'excuse dans l'innocence de leur conduite : c'étoient pour eux des espèces de caricatures, auxquelles leur imagination sourioit sans remords, parce que la contagion des idées obscènes qui en faisaient le fond ou l'ornement, n'altéroit point l'honnêteté de leurs penchans. Ils composoient ces petits poëmes pour débiter des pensées ingénieuses; ils cédoient à la tentation d'immortaliser les élans fugitifs de leur sensibilité; et, pour y parvenir, pour se prêter au goût d'une infinité de lecteurs, qui trouvent dans ces sortes de compositions un sel et des agrémens dont ils sont enchantés, leur vers libre et tranchant faisoit sauter la ceinture des graces, et soulevoit ou déchiroit le voile de la pudeur. A la rigueur, peut-être auroient-ils mieux fait de résister à la tentation; mais enfin quel étoit le résultat de ces inspirations éphémères ? De simples paroles qui n'effleuroient pas même

la vertu de ces auteurs, auxquels on peut appliquer le témoignage honorable que l'empereur Adrien rendoit à Voconius, en disant qu'il étoit licencieux dans ses vers, mais chaste dans ses mœurs.

Au fait, rien n'égaleroit l'extravagance des opinions que l'on auroit de tous ceux qui ont écrit, si on les jugeoit sur leurs ouvrages : dans ce cas, Virgile seroit un grand homme de guerre, et Dioscoride un infâme empoisonneur; Salluste rayé, pour ses débauches, du tableau des sénateurs, accusé deux fois d'adultère, éclipseroit la gloire de Caton; les belles sentences de Sénèque sur le mépris des honneurs et des richesses, seroient des garants irrécusables de son amour pour la pauvreté; les pieuses méditations de l'Arétin prouveroient qu'il fut un modèle accompli de toutes les vertus chrétiennes; c'est en vain qu'Ausone et Pline le jeune auroient eu des mœurs irréprochables : le Centon du premier, et les Hendécasyllabes de l'autre, ne nous permettroient pas de croire à leurs vertus; Platon même et Xénophon, auteurs de poésies licencieuses, ne seroient plus que des libertins hypocrites; le peintre sublime de Lovelace auroit donné, comme son héros, un breuvage assoupissant

à Clarisse pour la violer à son aise ; et l'on ne pourroit douter que l'honnête Diderot n'eût puisé dans son cœur les récits crapuleux de ses *Bijoux indiscrets*.

Je ne connois pas de règle plus fausse dans ses applications : ses résultats mettent sur la même ligne Catulle qui chante tous les genres de débauche, et Lucrèce qui décrit, en physicien, les illusions de nos sens et le jeu mécanique de nos organes. Direz-vous qu'ils diffèrent par l'intention ? que l'un fait l'éloge de ses vices, que l'autre est un philosophe qui n'écrit que pour vous éclairer ? Je n'admets point cette frivole distinction : leurs peintures produisent le même effet sur mon imagination ; les traits enflammés dont ils peignent les passions, font battre mon cœur avec une égale violence ; et le poète de la nature n'est pas moins dangereux pour mes sens que le chantre du plaisir.

Cette règle absurde attache au même gibet les noms de l'infâme historien de Justine, et de l'aimable auteur de la Pucelle : l'un donne à la volupté le caractère d'une furie, et la fait rugir comme un tigre dans ses affreuses jouissances ; cependant il lui conserve assez d'attraits pour enflammer le cœur le plus

paisible; et la licence d'expressions et d'images, de conseils et d'exemples atroces, qui règne dans ses tableaux, ne laisse pas d'asyle à l'innocence contre sa contagion. L'autre, avec des peintures plus riantes, est-il moins coupable dans votre sens? Le poison qu'il vous fait respirer, émane, il est vrai, du sein des fleurs; mais ce poison, malgré la noblesse de son origine, n'est-il pas aussi dangereux? je ne crois pas qu'on ose le nier. Ainsi, d'après vos principes, il faudra que la postérité les flétrisse tous deux d'un égal mépris. Cependant le premier qui, sans doute, avoit le sang allumé par le souffle des Euménides, a fait l'apologie de tous les vices et de tous les crimes; et Voltaire, en attachant au cou des graces le grelot de la folie, en couvrant de sa marote le visage austère de la raison, en donnant à l'amour un grain de libertinage et d'effronterie, n'avait d'autre but que d'enchanter ses lecteurs, et non pas de les corrompre.

C'est pour me prêter, en quelque façon, à vos idées, que je veux bien attribuer aux deux ouvrages dont je viens de parler, une telle influence sur les mœurs de ceux qui les lisent; car je ne crois aux livres aucun pouvoir de

cette espèce ; et la preuve, c'est que la corruption des mœurs est la même à-peu-près dans tous les siècles : l'histoire l'atteste ; et d'ailleurs, pour soutenir le contraire, il faudroit n'avoir aucune connoissance du cœur humain. En effet, l'homme ignorant, et l'homme qui sait beaucoup, ont reçu de la nature les mêmes passions ; et l'empire qu'elles exercent sur les organes de l'un et de l'autre, à de légères modifications près, qu'elles doivent aux circonstances, les asservit également dans tous les tems et dans tous les lieux. Nos grossiers aïeux, par exemple, qui ne connoissoient d'autres livres que d'insipides légendes compilées par des moines imbécilles, avoient tous nos vices ; et ces demi-sauvages, qui n'avoient pas même le frein de la décence dont nous sommes esclaves, l'emportoient encore sur nous par la violence de leurs penchans, et l'irritabilité de leurs desirs.

Croyez-moi, mon respectable ami, laissons les gens de lettres suivre en liberté l'impulsion de leur génie. Et pourquoi les empêcheroit-on de s'y livrer ? leurs productions ne causent, je vous jure, ni bien ni mal, et n'influent pas plus sur les mœurs que sur le gouvernement et l'intérêt général de la société.

Vous

Vous faut-il de nouvelles preuves pour vous en convaincre ? Jamais les grecs n'ont porté la corruption plus loin que pendant la vie de Socrate et de Platon ; le livre d'Aristote sur la politique, n'a pas d'un seul moment retardé l'esclavage des enfans dégénérés des vainqueurs de Platée et de Marathon ; c'est à la veille du triumvirat que Cicéron publioit les Philippiques, et rappeloit les romains à la liberté ; c'est sous le règne de Néron, que Sénèque écrivoit sur la vertu ; enfin, c'est entre les règnes de Domitien et de Commode, que Tacite peignoit l'ame de Tibère.

Il résulte de ces observations, si je ne me trompe, que les productions de l'esprit sont des choses indifférentes, qui n'ont d'importance réelle, ni pour l'écrivain qui les donne, ni pour la société qui les reçoit ; qu'un auteur, sur-tout s'il se renferme dans les bornes que j'ai posées, n'est responsable que de ses talens ; que les seules qualités de son esprit sont du ressort de la critique ; et qu'enfin si ses lecteurs, au lieu de se borner à juger son génie, s'arrogent le droit de sonder le fond de son ame pour y surprendre le secret de sa moralité, ils outrepassent leurs pouvoirs, compromettent leur juridiction, et

s'exposent au malheur de calomnier un homme de bien.

Si ces conséquences pouvoient être contestées, que d'hommes estimables seroient perdus de réputation ! et, sans parler des écrivains de l'antiquité, combien parmi les modernes ! Ainsi donc, Joseph Scaliger, qui a fait des notes sur Catulle ; Janus Douza, qui a commenté Pétrone ; Daniel Heinsius et le président Maynard, l'un et l'autre auteurs de Priapées ; tant d'autres qu'il seroit trop long de nommer, passeroient pour avoir eu des mœurs dissolues. Des écrivains, en cheveux blancs, glacés par l'âge, et livrés toute leur vie à des occupations sérieuses, éprouveroient la même injustice, parce qu'ils auroient essayé de charmer l'ennui de leurs vieilles années, en composant des chansons érotiques, ou de petits poëmes licencieux. Tel seroit, par exemple, le sort de Jovien Pontanus, qui s'amusa, pour ainsi dire, au bord de sa tombe, à faire pour une jeune personne qui laissoit voir sa gorge, des vers latins plus que grivois, dont voici la traduction :

Belle Chloé, couvrez, je vous en prie,
Couvrez les lys de vos tétons charmans,
Sinon craignez l'érotique furie
Où ce beau sein peut porter vos amans.

Moi-même, hélas ! dont la triste vieillesse
A disloqué les antiques ressorts,
En le voyant, je sens de la jeunesse
Tous les desirs et les brûlans transports.
A quels dangers ce spectacle m'expose !
Voilez donc vîte, et ce sein virginal,
Et ces boutons brillans comme la rose,
Sous les baisers du zéphyr matinal,
Entre des lys nouvellement éclose.
A tous les yeux, de ces tétons divins,
Pourquoi montrer la neige éblouissante ?
Invitez-vous à de tendres larcins,
Des amateurs la bouche impatiente ?
Pour les charmer, ce beau sein découvert,
Ne dit-il pas : — Touchez, touchez sans crainte !
Lorsqu'à vos yeux ce trésor est offert,
Je vous défends la réserve et la feinte. —
Si tel n'est pas votre amoureux dessein,
Voilez l'éclat de ces formes divines,
Ou bien tremblez que ce tant joli sein
Ne soit pillé par des mains libertines.
Qu'il seroit doux d'en moissonner les fleurs !
Moi-même, hélas ! glacé par la vieillesse,
Quand j'apperçois ces tétons enchanteurs,
Je sens encore, au gré de mon ivresse,
Tous les transports et les tendres fureurs
Que j'éprouvois aux jours de ma jeunesse.....
Voilez donc vîte, et ce sein virginal,
Et ces boutons brillans comme la rose,
Sous les baisers du zéphyr matinal,
Entre des lys nouvellement éclose.

Jugez Pontanus d'après vos maximes, et ce vieillard, respectable à tant de titres, n'est plus qu'un vil corrupteur, sur-tout si l'on vous apprend que cette pièce a été choisie

parmi d'autres qui sont beaucoup moins modérées.

J'entasse les exemples, parce que ce luxe d'érudition me semble nécessaire. En effet, je traite une question qu'on n'a pas encore osé discuter franchement; et, pour détruire les préjugés qui se sont opposés, jusqu'à présent, à sa solution, pour convaincre les chastes partisans de l'opinion contraire, je crois ne pouvoir leur offrir un trop grand nombre d'autorités respectables. Certes, je serois plus économe de citations, si le scrupule et la mauvaise-foi n'avoient pris à tâche d'embrouiller cette question par des chicanes de toute espèce, et si l'hypocrisie ne les avoit répétées de siècle en siècle, dans la crainte, sans doute, que sa neutralité ne la trahît.

Je ne connois que Bayle qui ait eu le courage d'aborder, dans plusieurs articles, ce sujet difficile; et, je l'avoue, tout ce qu'on trouvera de solide et de concluant dans cette discussion, c'est à lui que je le dois. Je ne pouvois pas, je crois, suivre un guide plus intelligent: aussi continuerai-je à faire usage des conseils et des armes qu'il fournit à mon inexpérience. Couvert du bouclier d'Achille, j'aurai peut-être le sort de Patrocle; mais

l'incertitude de la victoire ne m'intimide pas assez pour m'obliger à quitter le champ de bataille, avant d'avoir tenté tous les moyens d'obtenir la gloire du succès.

Bayle est plein de sens, et paroît dans toutes ses discussions chercher la vérité de bonne-foi. Toujours simple et négligé dans son style, on ne peut lui supposer d'autre prétention que d'éclairer ses lecteurs; mais écoutez-le lui-même, et vous m'approuverez sûrement de le prendre pour arbitre dans la cause que je plaide. —Raconter, dit-il, des aventures galantes et scandaleuses, faire l'apologie de plaisirs infâmes, et s'efforcer, par des tableaux exagérés à dessein, d'inspirer aux lecteurs le goût des mêmes voluptés; ou faire un roman dans lequel on égaie ses récits, sans applaudir au libertinage des acteurs que l'on met en scène, mais dont on décrit les folies avec des termes pleins de chaleur, et charmans par leur naïveté, sont deux choses que séparent des intervalles immenses : la première est un délit grave, inexcusable, et digne des plus sévères punitions; mais l'autre peut n'être qu'un jeu d'esprit, et ne donne pas le droit d'en tirer des conséquences préjudiciables à la moralité de l'auteur. —Tel est le cas où se trouve Pétrone;

et l'on ne peut, sans injustice, lui refuser la faveur de cette dernière hypothèse.

Ajoutez qu'il y a des poètes et des critiques qui se sont si bien familiarisés avec ces objets qu'on prétend si dangereux, que leur vertu n'en reçoit pas la plus légère atteinte. Juste-Lipse, entre autres, proteste que la lecture de Pétrone ne lui touchoit que l'esprit. — Je ne connois, dit-il, aucun livre où l'auteur ait mis plus de graces, de finesse et de légèreté. Qu'on lui reproche tant qu'on voudra la nudité de ses tableaux, ils charment mes yeux sans blesser mon cœur, dans lequel ils ne laissent pas plus de traces qu'une barque sur la surface d'un lac, long-tems après qu'elle y a passé. Peut-être l'ouvrage de Pétrone en imprime-t-il de plus durables dans un cœur déjà corrompu; mais il ne procurera jamais qu'une récréation innocente au lecteur chaste et vertueux : c'est ainsi qu'un convive, à moitié privé de sa raison, achève de la noyer dans les vins plus généreux qu'on lui verse au dessert, tandis que son voisin, plus sobre et plus délicat, use du même plaisir sans altérer la sienne. —

Un homme de lettres, dans le siècle dernier, écrivait de Bruxelles à l'un de ses amis :

—M. l'archiduc, fort de sa seule vertu, résiste à toutes les beautés de la cour. Il les regarde comme des feux qui l'éclairent, et qui ne l'échauffent pas :

Comme dans un jardin rempli de fleurs nouvelles,
Dont l'éclat fait des yeux le plus noble plaisir,
Un sage curieux contemple les plus belles,
Mais sans songer à les cueillir. —

C'est ainsi qu'un homme sensé lit Pétrone ; et d'ailleurs, s'il éprouve une émotion trop vive, il se garde bien de la reprocher à l'auteur, il n'accuse que lui-même de cet excès de sensibilité, et ferme le livre sans mot dire, parce qu'il se respecte trop pour avouer qu'une étincelle aussi légère suffit pour enflammer son cœur. Il se rappelle que le plus éloquent des pères de l'église, Saint-Jean Chrysostôme, faisoit ses délices des comédies d'Aristophane, sans cesser d'être vertueux, et que St.-Jérôme lisoit souvent Plaute, sans renoncer à ses chastes austérités. Enfin, malgré la vivacité de ses sensations, il est trop circonspect pour s'imaginer qu'un roman ou des vers qui produisent un mauvais effet sur son cœur, quand il les lit, aient fait sur l'auteur, quand il les a composés, une semblable impression; et il ne doute pas que d'autres lecteurs ne se contentent

d'admirer seulement, dans les idées qu'il trouve contagieuses, les beautés poétiques dont l'auteur a eu l'art de les revêtir.

Le désordre de ses sens, quand il lit des ouvrages de cette espèce, n'est donc pas une raison pour lui d'attribuer à l'auteur un tempérament aussi chatouilleux que le sien. Et pourquoi lui feroit-il cette injure? Il connoît l'étonnante diversité des caractères et des inclinations que les hommes reçoivent de la nature; et sa raison lui défend de juger, d'après ses propres sensations, des mœurs de l'écrivain dont la lecture lui cause des impressions qui alarment sa vertu. Mais cette réflexion n'est pas la seule qui le garantit, dans cette occasion, du danger de commettre une injustice : il n'ignore pas que le monde a toujours été rempli d'hypocrites qui déclament contre le vice, et qui n'ont de vertu que dans leurs discours; qui composent des ouvrages graves et sévères, et qui n'ont des mœurs que dans leurs écrits : plein de cette idée, il ne veut juger les hommes que sur leur conduite, et jamais sur les productions équivoques de leur esprit.

Il sait également que plusieurs écrivains ont été d'autant plus scrupuleux et plus chastes

dans leurs ouvrages, qu'ils craignoient qu'un grain de licence dans leurs expressions ou dans leurs images, ne confirmât les bruits désavantageux qui couroient sur leur moralité; tandis que d'autres auteurs, pleins de confiance dans la bonne et juste opinion qu'on avoit de leur sagesse, n'y ont pas regardé de si près, et se sont donné, pour rendre leurs productions plus piquantes et plus agréables, la plus grande liberté; et cette idée l'empêche encore, lorsqu'un auteur a usé de ce privilège, de soupçonner ses mœurs sur des apparences aussi frivoles.

D'ailleurs, nous avons sur la décence et la vertu, je vous l'ai déjà dit, des idées nouvellement acquises, d'après lesquelles il seroit injuste et déraisonnable de juger la conduite et les écrits des anciens. En effet, tandis que la morale et les dogmes des religions modernes, aussi tristes que sévères, nous obligent d'étouffer la voix de la nature, de la combattre sans cesse dans le plus impérieux de ses besoins, et de ne porter vers le ciel que des regards inquiets et des esprits épouvantés; chez les anciens, au contraire, toutes les passions avoient des autels, et tous leurs dieux n'étoient que l'amour

et la volupté sous des noms et des attributs différens.

Quelle dépravation devoit résulter d'un pareil système religieux! mais aussi quelle injustice il y auroit à nous de reprocher aux anciens de n'avoir pas eu des vertus dont ils ne pouvoient pas même avoir l'idée! Les cérémonies religieuses n'étoient souvent que des cours de prostitutions, ou des prostitutions mêmes : on entretenoit au Capitole, dit S. Augustin, des femmes consacrées aux plaisirs du dieu, et ce dieu leur faisoit des enfans. Dans plusieurs villes de l'Italie, et sur-tout à Lavinium, on portoit en procession, pendant les fêtes de Bacchus, les attributs distinctifs de son sexe, et c'étoit à la matrone la plus respectable qu'étoit réservé l'honneur de les couronner. Les fêtes d'Isis étoient encore plus indécentes : le culte de Priape n'étoit pas moins scandaleux. A Corinthe, il y avoit un temple où l'on adressoit sans cesse des prières aux dieux pour la multiplication des filles publiques. Enfin, si je voulois vous conduire à Samos, dans la Sardaigne, à Lesbos, à Babylone, et dans mille autres lieux, je vous montrerois des usages religieux, ou des établissemens civils, qui outragent tellement la

pudeur, dans le système perfectionné de la civilisation actuelle, que nous osons à peine y ajouter foi, quoiqu'ils soient certifiés par les monumens les plus authentiques de l'histoire.

Mais sans faire un si long voyage, parcourez seulement la Grèce et l'Italie, et vous n'aurez besoin que d'un coup-d'œil pour vous convaincre qu'il régnoit, parmi les peuples célèbres qui ont jadis habité ces contrées délicieuses, des vices qui, selon nous, révoltent la nature, et qui paroissoient alors très-naturels; du moins on est tenté de le croire, quand on voit avec quelle indifférence en parlent Plutarque et les autres historiens de l'antiquité. Je pourrois vous rapporter beaucoup d'autres preuves de la justesse de ma réflexion, mais je me contenterai de vous citer les bucoliques de Virgile. Ses bergers, dans plusieurs églogues, s'aiment d'amour de la meilleure foi du monde; et vous devez vous rappeler, entr'autres exemples, quelle ardente passion le bel Alexis inspire au désolé Corydon. Pensez-vous que ce poète ait puisé de pareils sentimens dans le délire de son imagination? Il a peint des mœurs véritables: la beauté mâle et femelle enflammoit également les anciens; et tous les charmes de

l'amour, toutes ses délices, tous ses transports, ils les éprouvoient aussi souvent pour leur sexe que pour l'autre.

Ame de l'univers, céleste Vénus, source et lien de tout ce qui respire, qu'est donc devenue ta puissance sur les hommes, quand ils osent ainsi troubler l'ordre établi par toi-même, violer tes lois, et dénaturer à ce point ton culte adorable ? O toi ! qui par l'amour unis tous les anneaux de la chaîne immense des êtres ! Déesse de la beauté ! rends-lui tout son empire ! épargne désormais cet affront à la nature, et verse également ta divine influence sur le cœur de tous les mortels !..... Mais, que dis-je ? depuis long-tems ton triomphe n'est plus douteux ! la lumière qui nous luit, a jeté sur tes obscurs blasphémateurs toute l'horreur qu'ils méritent, et la nature n'arme plus en vain contre un penchant sacrilège la plus belle moitié du monde.

Il n'est donc pas étonnant que Virgile ait fait agir et parler ses bergers selon cet usage infâme, ni que Pétrone et tant d'autres aient donné des mœurs de cette espèce aux personnages qu'ils ont mis en scène ; et ils l'ont pu, sans partager le même déréglement. En effet, la philosophie avoit depuis long-tems

essayé de venger la nature des outrages multipliés que les hommes lui faisoient dans leurs plaisirs; et malgré l'autorité de l'usage, malgré la contagion de l'exemple, une morale plus chaste et plus pure avoit de nombreux partisans, qui ne se permettoient que les seules affections de l'ame ou des sens avouées par la vertu. Mais ces exceptions, en dérogeant à l'empire de la coutume, ne la détruisoient pas: les mœurs publiques offroient toujours les mêmes imperfections; et le poète, ou le romancier, s'il vouloit peindre fidèlement, ne pouvoit employer dans ses tableaux, ainsi que l'historien, que des couleurs analogues au ton général de la société. Ceci posé, l'exactitude du peintre n'est sûrement pas un crime, et ne prouve nullement qu'il ressentoit les passions dont il a eu l'art d'exprimer les différens caractères. Bayle va vous le démontrer par de nouveaux exemples:

— Depuis long-tems, dit-il, nos meilleurs romans sont faits par des femmes; cependant a-t-on droit de dire qu'elles composent l'histoire de leurs galanteries, ou qu'elles approuvent que leurs héroïnes se laissent percer si vivement des traits de l'amour? Pour moi, je pense qu'elles peuvent faire de ces ouvrages

dans la seule vue de montrer leurs talens et leur esprit dans l'art de peindre les passions et de tracer des caractères. A-t-on dit qu'Amyot en France et Pierre Moll en Allemagne, aient eu des mœurs dépravées, parce qu'ils ont traduit *Daphnis et Chloé*, roman pastoral de Longus? Cependant cet ouvrage contient des scènes extrêmement graveleuses : à peine avez-vous lu cinq ou six pages, que vous trouvez Daphnis extasié d'un baiser que sa bergère vient de lui donner. Ce baiser, s'écrie-t-il, est d'une douceur ravissante : il transporte mon esprit, fait battre mon cœur avec violence, et *liquéfie* mon ame. Peu après, il baise la gorge de Chloé : autre enchantement! nouvelle extase! Plus loin, la tendre fille vient le surprendre au sortir du bain. Il est tout nu : tout lui plaît dans la personne de son amant ; elle passe en revue tous ses charmes, et n'excepte pas même de son admiration certaine forme efflorescente, dont la vue la fait fondre d'amour. Vous croyez peut-être qu'après avoir rassasié ses yeux, elle court se cacher? Vous vous trompez : elle s'élance vers Daphnis, le baise, on ne dit pas en quel endroit, et l'aide à se r'habiller. —

Croyez-moi, mon digne ami, dans nos

rapports physiques et moraux avec les objets qui nous environnent, il n'y a rien d'essentiellement bon ou mauvais par soi-même, et le bien ou le mal qui s'y trouve, dépend de l'usage que chacun de nous, selon ses goûts et son caractère, fait de ses sensations et de ses pensées. C'est ainsi que l'araignée pompe son venin dans le calice des mêmes fleurs où l'abeille recueille les douces substances dont elle compose son miel : je veux dire que les hommes, en dépit des livres, n'ont jamais que leurs bonnes ou mauvaises qualités naturelles. Il est vrai que l'éducation peut améliorer les unes et corriger les autres dans une foule d'individus; mais le cachet de la nature reste toujours; et quoiqu'on fasse pour en altérer la forme originelle, toutes nos actions conservent son empreinte. Ce ne sont pas certainement les rêveries politiques des Platons anciens et modernes qui rendoient Robespierre insatiable de sang humain; sa férocité étoit dans son cœur. Avoient-ils lu le *Contrat social*, l'*Esprit des lois*, les *Entretiens de Phocion*, *Sidney*, *Hobbes*, et tant d'autres, les assassins aux ordres de ce Néron plébéïen? Le plus grand nombre ne savoit pas lire. L'un, malgré ses lumières, et les autres, malgré

leur ignorance, buvoient le sang de leurs concitoyens avec une égale avidité.

Une autre preuve, selon moi, que les livres, quels qué soient les objets qu'ils traitent, n'ont aucune influence sur les mœurs publiques, ni sur les passions particulières de l'homme, c'est que les Turcs, par exemple, qui ne lisent jamais, qui ne connoissent ni Catulle, ni Pétrone, les Turcs violeroient les anges que respectèrent les habitans de Sodôme, s'ils se présentoient dans leurs sérails. Voulez-vous suivre avec Raynal les sauvages habitans du Nouveau-Monde dans leurs courses lointaines, vous trouverez dans les peuplades ignorantes et vagabondes de ces contrées barbares, des associations socratiques. Cependant, ces images vivantes de l'homme à son ébauche, n'ont jamais lu les couplets hérétiques d'Anacréon et d'Horace. Ainsi donc les passions humaines sont à-peu-près les mêmes dans tous les degrés de civilisation; et parmi les nations éclairées, les hommes dignes de connoître et de servir la vertu, ne cesseront pas d'être à genoux devant elle, et de lui rendre un culte assidu, malgré tous les romans et toutes les poésies que vous proscrivez impitoyablement; tandis que les méchans, ceux qui

qui sont instruits, et ceux qui ne savent pas même lire, continueront de se livrer à la perversité de leurs penchans.

Concluez donc, avec moi, mon respectable ami, qu'on ne peut déterminer d'une manière précise, la circonférence de la sphère dans laquelle un écrivain doit se renfermer, pour mériter le blâme ou la louange; qu'on peut, avec un cœur chaste et des mœurs irréprochables, composer des écrits qui peignent librement les foiblesses humaines; que ces sortes d'ouvrages amusent les ames honnêtes, sans porter une atteinte dangereuse à leur vertu; qu'un auteur n'est pas responsable de la mauvaise impression que peut faire son ouvrage sur un cœur dépravé; qu'autant vaudroit enfin, si l'on avoit l'injustice de le lui reprocher, qu'on fît un crime à l'auteur de la nature d'avoir donné place à la vigne dans l'ordre de la création, parce qu'il y a des hommes qui font le plus coupable abus de la liqueur enchanteresse qu'elle nous donne.

Je suis, etc.

CLEF

OU

TABLE ALPHABÉTIQUE,

CONTENANT l'explication des principaux personnages de la satire de Pétrone.

AGAMEMNON, professeur d'éloquence, dont le caractère est celui d'un vrai pédant, et sous le nom duquel Pétrone, qui avoit en vue tous les déclamateurs de son tems, a particulièrement prétendu désigner Sénèque, précepteur de Néron, et philosophe Stoïcien; aussi ce prince, sous le nom de *Trimalcion*, l'appelle-t-il son maître, dans le festin qu'il fait à ses amis. L'auteur lui a donné le nom d'un grand roi, peut-être à l'imitation de Varron, qui a aussi peint un déclamateur sous le même nom d'Agamemnon, à cause que dans Homère, ce chef des Grecs harangue comme un déclamateur. Nous voyons que Martial en a désigné un autre sous celui du roi Attale: et il appelle ces harangueurs publics, *des rois superbes et bouffis*. En effet, anciennement on donnoit assez souvent ce titre emphatique aux rhéteurs, pour se moquer de la vaine pompe de leur éloquence, et de l'enflure de leur style. D'ailleurs, Sénèque, qui prêchoit la pauvreté et la frugalité, au milieu des richesses et de l'abondance d'une table somptueuse, n'étoit rien moins que ce qu'il vouloit paroître; ce que Suillius, qu'il avoit fait accuser d'avoir pris de l'argent pour plaider les causes de ses parties, contre la défense de la loi *Cincia*, fit assez entendre, en lui reprochant, suivant le rapport de Tacite: *qu'il avoit toujours eu une animosité fort grande contre les amis de Claudius; que n'ayant jamais fait que des études foibles et inutiles, et étant accoutumé*

à l'ignorance des jeunes écoliers, il portoit envie à ceux qui, doués d'une éloquence mâle et non corrompue, l'employoit pour la défense de leurs concitoyens; que pour lui, il avoit été trésorier de Germanicus, au lieu que Sénèque avoit porté l'adultère dans la maison de ce prince; qu'il étoit facile de juger lequel étoit le plus coupable, ou celui qui avoit reçu quelque récompense volontaire d'un travail honnête, et tel qu'est la peine qu'on prend à soutenir une cause au barreau, ou bien celui qui corrompt des dames de la première qualité: par quelle sorte de sagesse, et par quels préceptes de philosophie, en quatre ans qu'il avoit possédé les bonnes graces de Néron, il avoit acquis trois millions de bien; qu'il recherchoit dans Rome tous ceux qui n'avoient point d'enfans, et qu'en les faisant tomber dans les pièges qu'il leur tendoit, il les obligeoit de faire des testamens en sa faveur: que par ses usures exorbitantes il épuisoit l'Italie et les provinces, etc. J'ai rapporté exprès ce passage presqu'entier, parce qu'il a beaucoup de rapport à mille traits de satire contre Sénèque qu'on trouvera dans cet ouvrage.

ASCYLTE, en grec, signifie *infatigable*. Ce nom convient fort à ce jeune homme, qui étoit bien fait, très-vigoureux, et doué des plus beaux dons de la nature. On verra, dans le tome second, l'aventure qui lui arrive à ce sujet.

La conduite d'Ascylte, d'Encolpe et de Giton, est le portrait de la vie déréglée des jeunes gens. Ces trois personnages étoient associés à toute sorte de friponneries et de débauches.

CHRYSIS, suivante de Circé, et sa confidente. Ce nom est grec, et signifie *dorée*, c'est-à-dire, *belle*. On donnoit cette épithète à Vénus, et les courtisanes anciennes portoient volontiers ce nom.

CIRCÉ, dame de Crotone, amoureuse de Polyénos. On peut conjecturer que l'auteur a voulu parler de Silia, dame romaine, qui avoit été mariée à un sénateur. Tacite, en parlant de Pétrone, dit qu'elle fut envoyée en exil pour n'avoir pu lui cacher, par un motif particulier, l'aventure qui lui étoit arrivée

avec Néron. Mais si ce Prince, perdu de débauches, sans pudeur, et qui se donnoit en spectacle au milieu de Rome, a pu être piqué de voir ses plaisirs tournés en ridicule dans cette satire, il y a beaucoup d'apparence que la peinture de ses foiblesses est l'endroit qui lui a été le plus sensible, et que par conséquent cette aventure regarde plutôt Silia que toute autre.

Corax, valet d'Eumolpe.

Doris, femme de Lycas et maîtresse d'Encolpe.

Échion. Voyez Ganymède.

Embasicète, nom qu'on donnoit à certains débauchés fort insolens, et dont on se servoit, comme d'une manière d'Incubes, pour lutiner ceux qui vouloient faire les réservés dans les débauches. Celui-ci chante une chanson, et fait toutes les actions convenables à son emploi.

Encolpe tire son origine d'un mot grec, qui signifie, *je m'insinue.* Pétrone donne ce nom à ce personnage, parce qu'il raconte du commencement jusqu'à la fin toutes les aventures qui sont décrites dans ce roman; et que, par des morales fréquentes, il insinue l'horreur du vice, qu'il dépeint dans des récits naturels. Voyez Ascylte.

Énothée, prêtresse de Priape.

Énothée et Prosélénos entreprennent, l'une par des enchantemens, et l'autre par des sacrifices, de rétablir les forces de Polyénos, et font voir combien Néron étoit adonné aux superstitions.

Ésius, passager dans le vaisseau de Lycas, et qui est cause des troubles qui y arrivent. Tout ce qui se passe dans ce vaisseau, peut n'avoir été mis que pour soutenir le roman.

Eumolpe, poète outré et en mauvais équipage; homme d'ailleurs fort débauché, et qui essuie plusieurs disgraces. L'auteur représente sous ce nom la manie de Néron à faire des vers, manie dont il fut

possédé à un tel degré, qu'il immola à sa jalousie tous ceux qui y réussissoient mieux que lui. C'est aussi pourquoi Pétrone lui fait composer un poëme sur la guerre civile, pour l'opposer à la Pharsale de Lucain, que ce prince fit mourir; et comme ce poëme, qu'il donne seulement pour un essai, est parfaitement beau en son genre, c'est en même-tems une critique délicate de l'ouvrage de Lucain, qui a plutôt écrit en historien qu'en poëte. Et c'est ainsi que notre auteur raille ces deux poëtes rivaux, l'un par l'autre Il est nécessaire de remarquer aussi, qu'il n'a voulu donner à Néron aucun personnage qui lui convienne en général, afin de se conserver la liberté de représenter les différens caractères de ce prince, chacun avec son ridicule particulier, sous différens noms, dont les principaux sont, TRIMALCION, EUMOLPE et POLYÉNOS.

FORTUNATA, épouse de Trimalcion. Cette femme, de basse naissance, (et qui même avoit été esclave, ainsi que son mari le lui reprocha lui-même) est le portrait d'Actée, affranchie de Néron, qui en étoit si éperduement amoureux, que voulant l'épouser à toute force, il gagna des personnes consulaires pour assurer au sénat qu'elle étoit issue d'un sang illustre.

GANYMÈDE, ECHION, NICÉROS, PHILÉROS, PLOCRIME, SELEUCUS; troupe d'affranchis conviés au festin de Trimalcion, qui font entre-eux une conversation de la portée de leur esprit et conforme à leur état. Elle renferme une satire de la manière dont plusieurs personnes de ce tems-là avoient fait fortune.

GITON signifie en grec, *voisin*, terme d'amour, comme qui diroit, *mon inséparable*. Aussi Giton n'abandonne point Encolpe dans tout ce roman, sinon lorsqu'Ascylte le lui enlève. Voyez ASCILTE.

HABINNAS, petit magistrat, qui entre accompagné de sa femme chez Trimalcion, vers la fin du repas, avec une suite et une majesté de préteur, et auquel celui-ci commande de lui faire bâtir un mausolée,

dont il trace le plan suivant son génie ; ce qui est une raillerie piquante du dessein que Néron avoit formé de faire ériger un monument éternel à sa mémoire.

Herméros, affranchi de Trimalcion, fort impudent.

Lycas, capitaine de vaisseau, homme fort débauché, et qui éprouve la colère des Dieux.

Lycurgue, chevalier romain, ami d'Ascylte, et dont la maison de campagne est pillée par une plaisante aventure.

Nicéros. Voyez Ganymède.

Norbanus, Tigellin, capitaine des gardes de Néron, et son favori.

Pannychis, petite fille fort jolie. Ce nom est grec, et veut dire *veille*. Il convient fort aux courtisanes, parce qu'anciennement les plus grandes débauches se faisoient pendant la nuit, comme cela se pratique encore aujourd'hui par un raffinement de volupté, et particulièrement à Rome. L'histoire de Pannychis, de Psyché et de Quartilla, peut renfermer des vérités qui nous sont inconnues ; en tout cas elle est tout-à-fait divertissante, et fait voir l'adresse, l'effronterie et la débauche des courtisanes.

Phyleros. Voyez Ganymède.

Philumène, autre dame de Crotone, qui s'étoit autrefois servie de sa beauté pour attraper des successions, et qui vient, sur la réputation qu'avoit Eumolpe d'être riche, lui présenter son fils et sa fille, tous deux fort jeunes et très-bien faits, afin qu'ils puissent profiter de ses bons enseignemens. Pétrone décrit sous le nom d'Eumolpe, l'usage qu'en fit Néron, *novitate stupri*, comme dit Tacite.

Plocrime. Voyez Ganymède.

Polyénos, nom pris par Encolpe, travesti en esclave dans Crotone, et sous lequel Pétrone décrit une aventure arrivée à Néron avec une dame romaine.

Le caractère de Polyénos est extrêmement galant, et peut faire honneur à Néron. Si l'on est surpris que l'auteur en ait usé de la sorte, il faut d'ailleurs considérer qu'il l'a représenté sous le vil personnage d'un esclave, dont cet empereur prenoit souvent l'habit pour parcourir pendant la nuit les lieux infâmes, et que cette aventure consiste dans une impuissance dont la longue description ne pouvoit que mortifier ce prince, par la découverte de ses foiblesses. De plus, on peut croire que Pétrone a été bien aise d'embellir son ouvrage, et de se faire honneur à lui-même, par l'esprit qui brille dans toutes ces descriptions galantes.

Proselénos, sorcière, que Chrysis amène à Polyénos. Voyez Enothée.

Psiché, suivante de Quartilla. Ce mot, en grec, signifie *ame*. C'étoit un nom de tendresse qu'on donnoit aux courtisanes. Voy. Juvénal, sat. 6, et Martial, liv. 10, épig. 68. Voyez aussi Pannychis.

Quartilla, prêtresse de Priape. Voy. Pannychis.

Scintilla, femme d'Habinnas. Caractère de ces femmes superficielles, qui n'ont rien de solide.

Seleucus. Voyez Ganymède.

Tigellin. Voyez Norbanus.

Trimalcion. Ce nom est composé de deux mots grecs, qui signifient en latin *ter mollis*, pour exprimer un homme consommé en toute sorte de débauches. C'est le nom d'un riche affranchi qui donne un festin superbe; homme vain, savant, mais d'un esprit faux et d'un goût bizarre : l'auteur en fait son héros ridicule, et charge extrêmement son portrait, afin qu'il ressemble mieux à Néron. Bourdelot assure qu'on voyoit anciennement cet empereur représenté sur des médaillons, avec ces mots : C. NERO. AUGUST. IMP., et sur le revers, TRIMALCHIO. Ce qui fait encore connoître, selon ce commentateur, combien se trompent ceux qui prétendent que Pétrone a voulu peindre Sénèque sous ce nom.

Néron est aussi représenté sous le personnage d'un affranchi, par deux raisons; l'une, pour montrer qu'il s'étoit assimilé, par ses vices, avec ces sortes de gens; l'autre, pour reprocher à ce prince la trop grande familiarité dans laquelle il vivoit avec eux; ce qui a fait dire à Tacite, *que jamais les affranchis n'avoient eu plus de crédit que du tems de Néron.*

Tryphène, courtisane parfaitement belle, aimée de Lycas, et à qui il arrive de plaisantes aventures avec Encolpe et Giton.

Les lieux où se passent toutes ces aventures, sont NAPLES et CROTONE, que l'auteur a choisis pour faire sous leur nom le portrait de ROME au naturel.

SATIRE

DE

PÉTRONE.

Je vous promets depuis long-tems le récit de mes aventures. Réunis par le goût des arts et des sciences, nous en faisons l'objet habituel de nos conversations; mais à ces entretiens sérieux, nous substituons quelquefois des sujets plus amis de la gaîté, et je profite aujourd'hui de cette liberté pour remplir ma promesse.

Fabr. Vegento a porté le flambeau de la philosophie au fond du sanctuaire; il a démasqué les prêtres et déchiré le voile mystérieux de leurs vains oracles: qu'il me prête aujourd'hui ses crayons véridiques, et je livre également à votre indignation cette autre espèce de fanatiques, charlatans littéraires, déclamateurs furibonds, qui ne cessent de crier sous nos portiques et par-tout où la rage de parler les conduit: « Citoyens, c'est en défendant votre

liberté que j'ai reçu ces blessures ! c'est à votre service que cet œil me fut enlevé ! c'est en combattant pour vous qu'un sabre ennemi m'a coupé les muscles des jambes ! elles ne peuvent plus me porter, et j'ai besoin d'un guide qui me ramène dans le sein de ma famille. »

Abus qu'on pourroit tolérer, s'ils ouvroient aux jeunes gens la carrière de l'éloquence ! Mais à quoi leur servent ces amplifications ampoulées, ces textes emphatiques, et ce vain luxe de paroles ? Le *forum*, lorsqu'ensuite ils se hasardent d'y paroître, le *forum*, où triomphoit jadis l'éloquence romaine, n'est plus que le témoin déshonoré de leurs déclamations orientales, et de la décadence accélérée du plus noble de tous les arts.

Mais, doit-on s'étonner que le bon-sens naturel des enfans s'éteigne dans les écoles ? Jamais on n'y met sous leurs yeux le tableau réel de la société; on ne leur donne à traiter que des sujets fantastiques, que des frivolités absurdes : des pirates descendus sur le rivage, et préparant des chaînes; des tyrans qui écrivent des arrêts de mort, qui ordonnent à des fils d'égorger leurs pères; des oracles consultés durant les ravages de la peste, et répondant

qu'il faut immoler de jeunes vierges aux dieux; enfin, des évènemens gigantesques, ou des matières mielleuses et soporifiques : tel est le sujet éternel de leurs compositions.

Prétendre que nos jeunes gens s'éclairent, se forment le goût par de semblables moyens, autant vaudroit exiger d'un homme qui ne sort pas d'une atmosphère infecte, qu'il n'en prenne pas l'odeur. N'en déplaise aux rhéteurs de nos jours, eux seuls ont perdu l'éloquence. Oui, c'est en lui donnant le ton emphatique de l'école et du théâtre, en préférant à sa noble simplicité, des termes sonores, mais vides de sens, qu'ils ont précipité sa chûte.

Méthode meurtrière pour le génie naissant! On n'avoit pas adopté dans les écoles l'usage des déclamations, quand Sophocle, Euripide trouvèrent des termes pour exprimer leurs idées; lorsque Pindare et les neuf Lyriques, craignant de s'égarer sur les traces du chantre d'Achille, se renfermèrent dans les bornes de l'ode. Vous faut-il une autorité plus imposante? Voyez Démosthène et Platon : certes, l'histoire ne vous dit pas qu'un pédant les ait formés, dans les vains exercices de l'école, au grand art de l'éloquence.

Cet art ne souffre pas d'ornemens ambitieux,

ni d'éclatantes superfluités : il emprunte toute sa majesté de la nature, et ses graces sont chastes et simples comme elle. Ce style enflé, ce luxe oratoire, tel qu'un vent contagieux, a passé de l'Orient dans la Grèce, dépravé le goût des jeunes gens, et corrompu les sources de l'éloquence. Depuis cette époque, on n'a pas vu paroître un historien, un orateur, un poète même, qui ait su se garantir de l'épidémie générale; et toutes les productions littéraires, frappées en naissant de ce vice étranger, n'obtiennent, comme certains insectes, qu'une existence à peine entrevue. La peinture a eu le même sort, depuis que les égyptiens ont osé réduire les règles de cet art sublime, et renfermer son génie dans des bornes trop étroites.

C'est ainsi qu'un jour, sous le portique, je m'élevois contre ces abus, lorsqu'Agamemnon survint et se mêla parmi mes auditeurs. Après m'avoir toisé d'un coup-d'œil impatient, où se peignoit le chagrin de me voir écouté plus favorablement qu'il ne l'avoit été dans l'école voisine, d'où ce rhéteur sortoit inondé de sueur : « Jeune homme, me dit-il, puisque ton goût s'est préservé de la contagion, et que ton esprit est resté fidèle aux lois du bons-sens

et de la raison, je t'estime trop pour te laisser tes préventions, et je vais déchirer le voile qui cache à tes regards les causes secrètes de la méthode vicieuse que tu reproches aux rhéteurs.

» S'il est vrai qu'il faut être fou avec les insensés, les maîtres sont innocens des griefs dont tu les accuses. Est-ce leur faute, s'ils sont obligés de se prêter au goût de leurs élèves ? Sans cette complaisance, dit Cicéron, les écoles seroient désertes. Pour tout dire en peu de mots, le maître d'éloquence ressemble au flatteur qui, pour s'ouvrir les palais des grands, et trouver place à leur table, s'efforce de leur plaire, en charmant leurs oreilles, ou plutôt au pêcheur qui se morfond sur son rocher solitaire, si, pour attirer les poissons, il n'a pas eu soin d'amorcer sa ligne.

» Les parens seuls sont coupables et méritent des reproches. Permettent-ils qu'on assujettisse leurs enfans, dans le cours de leur éducation, à des règles sévères ? Ils sacrifient tout, leurs espérances même, à l'ambition prématurée de briller dans leur postérité. L'orgueil paternel lance un jeune homme dans la carrière du barreau, avant qu'il ait pu digérer ses études et mûrir ses connoissances ; on avoue que

l'éloquence est le fruit d'un travail pénible, des plus longues méditations, le premier des arts; et on suppose que des enfans à peine hors du berceau puissent y atteindre! Je vous le répète, les parens seuls sont coupables; mais qu'ils nous laissent suivre un plan méthodique dans l'éducation de la jeunesse; qu'ils nous permettent d'astreindre ses études à des lois austères, de meubler par degrés sa raison des trésors de la philosophie, de l'obliger à mesurer son travail sur les difficultés, et sa patience sur le succès; enfin, que nous puissions l'accoutumer à ne se décider dans le choix des termes, que d'après le sentiment de leur justesse, et dans l'emploi des formes et des couleurs, que d'après la connoissance approfondie des modèles, et le beau, le grand seul alors auront droit de lui plaire, et l'éloquence reprendra son antique éclat.

« Mais dans la jeunesse, on passe son tems à de frivoles exercices, en vaines dissipations; et pour comble de folie, après avoir été, dans l'âge mûr, la fable du barreau, on s'obstine, en cheveux blancs, à fermer les yeux sur les vices d'une pareille éducation..... Au surplus, gardez-vous de penser que je méprise les productions d'un génie abondant et facile. J'aime

l'impétueux abandon de Lucilius; et, pour vous prouver combien je fais cas de ces brusques inspirations de l'esprit, je vais essayer, sans autre préparation, de vous rendre mes idées, dans la langue des Muses, sur la matière que nous traitons.

Si la voix des Neuf-Sœurs vous charme et vous attire,
Si le Dieu des beaux-arts, si Phébus vous inspire,
Chérissez avant tout et respectez les mœurs.
De la cour et des grands méprisez les faveurs;
N'allez point à leur table, où s'assied l'insolence,
Caresser leur orgueil, adorer leur puissance,
Esclave de leurs goûts, imiter leurs excès,
Et borner l'art de plaire à ces honteux succès.
A la frugalité, consacrez votre vie.
Elle entretient la force et le feu du génie.
Fuyez sur-tout, fuyez ces jeux déshonorés,
Par un peuple grossier au théâtre adorés;
Mais il faut, jeune encor, qu'un fils de Calliope,
Aux remparts de Tarente, aux champs de Parthenope,
Sous leur ciel enchanteur, aux bords riants des mers,
Exerce ses talens dans l'art brillant des vers,
Et sans cesse abreuvé des eaux de Castalie,
Qu'il aille dans Athène épurer son génie.
Bientôt plein de Socrate, élève de Platon,
Livrant à leurs conseils son ame et sa raison,
Qu'il ose à son esprit abandonner les rênes,
Et monte à la tribune où tonnoit Demosthènes.
Alors du camp des Grecs aux tentes des Romains,
Habile à s'emparer des trésors des Latins,
Sur les bancs du Forum, pour venger l'innocence,
Qu'il s'efforce d'atteindre à leur mâle éloquence,
Qu'il peigne les horreurs des tragiques repas,
Des héros du vieux tems la gloire et les combats,

Dans son vol incertain la fortune légère,
Qui donne ou qui ravit sa faveur passagère,
Et porte en ses discours, pleins d'un noble abandon,
Les foudres que lançoit la voix de Cicéron :
C'est alors qu'en leur cours, pareil au cours de l'onde,
Les vers s'échapperont de sa verve féconde. »

J'écoutois avidement, et je ne m'étois pas aperçu qu'Ascylte m'avoit quitté. Cette longue dissertation m'avoit échauffé la tête, et je méditois profondément sur son objet, lorsqu'une troupe de jeunes gens inonda le portique, et me tira de ma rêverie. Leurs propos malins m'apprirent qu'ils sortoient de l'école; que je ne sais quel rhéteur y avoit improvisé contre le discours d'Agamemnon; qu'il l'avoit mis en lambeaux, et n'en avoit épargné ni l'ordonnance, ni les pensées, ni le style. Ils aiguisoient encore les traits de la critique, et rioient aux éclats.

Je profite du mouvement qu'ils causent dans le grouppe qui m'environne, et, me glissant à travers la foule, je cours à la poursuite d'Ascylte. Mais ce fut en vain que je cherchai ses traces : je m'égarois dans les rues, j'ignorois le nom de celle où notre auberge étoit située; et, de quelque côté que je portasse mes pas, je tournois sur un cercle, au centre duquel je revenois toujours. Fatigué de ma course,

course, et trempé de sueur, je m'adresse à une petite vieille qui vendoit des herbes : — Ma bonne, pourriez-vous m'indiquer où je demeure? — Cette naïveté la fait sourire ; et après un *pourquoi pas*, prononcé d'un ton leste et assuré, elle se lève, et marche devant moi; je la prends pour une personne inspirée, et je la suis : elle gagne une rue détournée, s'arrête sur le seuil d'une maison, m'engage à le franchir, et le franchit après moi; puis fermant la porte, elle lève son voile, me caresse d'un coup-d'œil, et me dit en souriant : Voici votre demeure.

Je lui jurois que je ne connoissois pas cette maison, lorsque, portant mes regards dans l'intérieur, je vois des femmes et des hommes nus qui alloient et venoient avec mystère. Je reconnois sans peine, mais trop tard, le piége où j'étois tombé ; je donne la petite vieille à tous les diables ; et couvrant ma tête d'un pan de ma robe, je m'élance à travers cette infâme demeure, pour m'échapper par la porte opposée.

J'étois près de sortir, lorsqu'Ascylte, épuisé de fatigue, à moitié mort, vient s'offrir à ma vue. Voici, dis-je, en moi-même, une autre dupe de la perfide vieille; et pendant

ce petit soliloque, je le salue, et lui demande en riant, quel démon l'a conduit dans ce mauvais lieu ? — Si vous saviez, me dit-il, en essuyant de ses mains la sueur qui lui couvroit le visage ; si vous saviez, Encolpe, tout ce qui m'est arrivé ! — Quoi donc, mon pauvre ami? — A ce soupir profond, qui vient de m'échapper, vous devriez deviner mon histoire : j'avois parcouru toute la ville sans retrouver notre auberge ; un vieillard, un père de famille, m'aborde civilement, et s'offre pour me conduire. Nous marchons ; il prend les plus obscurs détours, me dépose dans cette maison, et..... Mais faut-il tout vous dire, Encolpe ? Déjà la maîtresse des cérémonies avoit touché son tribut ordinaire ; déjà je voyois tous les apprêts de mon supplice ; et si je n'avois été le plus fort, les larmes que vous me voyez répandre, seroient celles d'une jeune vierge qui pleure une foiblesse involontaire.

Tandis qu'Ascylte me raconte sa lamentable histoire, l'amoureux vieillard, suivi d'une femme assez jolie, revient à la charge. Il lève sur Ascylte un œil suppliant, le presse de rentrer, et prodigue les soumissions et les cajoleries pour le séduire. Il lui propose

même de monter au rang de Jupiter, et consent à n'être que Ganymède. Sa compagne ne faisoit pas moins d'instances pour me déterminer à la suivre. Nous les suivons; et ils nous conduisent entre deux rangs de cellules remplies d'acteurs des deux sexes, que je crus, à leurs transports effrénés, ivres de batyrion.

Ils s'électrisent en nous voyant; ils prennent des attitudes plus lascives : ils épuisent tous les moyens propres à porter dans nos veines le feu qui les dévore. L'un d'eux, en habit de combat, s'élance sur Ascylte, le renverse, le place..... Mais je vole à son secours; et, grace à nos forces réunies, il se tire des griffes du satyre, gagne la porte, s'enfuit, et me laisse seul en bute aux assauts qu'il vient d'esquiver; mais ma contenance fière et déterminée impose à mon adversaire, et il me permet de sortir.

Je parcourus encore presque toute la ville. Enfin, comme à travers un brouillard, sur une borne, au bout de la rue, j'aperçois Giton, et je cours à lui. Il se lève; et tandis que nous rentrons, je lui demande s'il nous a fait préparer à dîner; mais il s'assied sur le lit, il ne me répond que par des pleurs,

et il passe son pouce sur ses yeux pour en éclaircir le nuage. Sa tristesse me pénètre, et je l'interroge avec attendrissement sur la cause de ses larmes; cependant je ne triomphai de sa discrétion qu'à force de menaces. — Votre frère ou votre ami, me dit-il enfin, vous a devancé. J'étois seul : il me parle un langage alarmant pour la pudeur; je résiste: il s'obstine ; je jette les hauts cris. Alors il tire son épée : Si tu t'avises de faire la Lucrèce, me dit-il, je n'aurai pas moins de courage que Tarquin. — A ce récit, je saute aux yeux d'Ascylte, et l'accable de reproches et d'injures; mais il se fâche à son tour, me menace de la voix et du geste, et, d'un ton furieux et terrible : .... Quoi ! dit-il, tu te permets l'injure, vil gladiateur échappé des charniers de l'amphithéâtre ! qui es-tu ?... est-il de plus lâche escroc, de voleur nocturne plus à craindre que toi ?.... tes premiers plaisirs firent rougir la nature, et sa vengeance qui te suit par-tout, te condamne aux plus honteuses jouissances. Osas-tu jamais approcher d'une honnête femme ?.... Que fait Giton dans cette auberge ?.... Tu séduisis ma jeunesse.... c'étoit dans un jardin; les fleurs s'y fanèrent à notre aspect..... Cet enfant est une autre

victime que tu immoles à tes goûts crapuleux. — Mais, pourquoi n'as-tu pas écouté le discours d'Agamemnon ? dans quel dessein m'as-tu quitté ? — Tête sans cervelle ! je mourois de faim ; que voulois-tu que je fisse ? que je prêtasse l'oreille aux sottises de ce déclamateur ? C'est toi seul qui dois rougir : tu n'écoutas ses vers avec complaisance que pour escroquer un dîner. — A la fin, le ridicule de cette dispute nous égaya, et nous nous expliquâmes sans aigreur.

Cependant, j'avois toujours sur le cœur la perfidie d'Ascylte. — Nos humeurs, lui dis-je, ne sympathisent pas ; il faut nous séparer : partageons nos nippes, et tentons, vous d'un côté, moi de l'autre, d'adoucir la rigueur de notre destinée : Vous avez du goût, des connoissances, faites le métier d'homme de lettres. Pour ne pas me trouver sur vos traces, je vous promets de suivre une route opposée. C'est le seul parti qui nous convienne ; autrement, nos querelles ne finiroient pas, et nous serions à-la-fois le scandale et la fable de la ville. — J'accepte vos propositions ; mais il me faut un logement ; j'ai besoin d'un frère : demain je chercherai l'un et l'autre, et nous signerons ensuite, puisque vous le

voulez, notre acte de divorce. — Non, point de délais : dans l'exécution des affaires essentielles, les retards me déplaisent. — C'est l'amour qui me rendoit si pressant. Depuis long-tems je desirois qu'Ascylte me quittât : je ne pouvois, dans sa société, approcher de Giton qu'à la dérobée, et je voulois me livrer sans gêne à ma passion pour cet enfant.

Ascylte ne répond à mon empressement que par un silence farouche, et disparoît comme un éclair. Un départ si brusque me parut de mauvais augure, parce que je connoissois la vivacité de ses passions, et l'excès de son amour pour mon jeune petit frère ; aussi je pris le parti de le suivre pous observer ses démarches, et prévenir ses projets de vengeance ; mais il sut se dérober à mes recherches, et ce fut en vain que je courus long-tems sur ses traces.

Après avoir fureté dans tous les quartiers de la ville, de retour auprès de Giton, je le presse dans mes bras, sur mon cœur, je m'enivre de ses caresses, et je nage dans un océan de volupté. Nous préludions à de nouveaux plaisirs, lorsqu'Ascylte, qui s'est approché de la porte, à pas de loup, l'enfonce, me surprend dans les bras de mon frère, remplit

la chambre de ses ris immodérés, et lève le voile que la pudeur avoit étendu sur nos secrets mystères. — Voilà donc, s'écrie-t-il, voilà donc, très-chaste frère, l'amusement auquel vous consacrez l'intervalle de mes absences! Quelle espèce de traité scellez-vous dans ces embrassemens? — Passe encore s'il s'étoit contenté de cet amer persifflage; mais il avoit une ceinture de cuir, qu'il détache de ses reins, et il m'étrille jusqu'au sang, pour m'apprendre, dit-il avec un souris moqueur, à ne jamais lui faire d'inciviles propositions.

L'excès de la surprise avoit glacé ma langue, et la colère même ne put me desserrer les dents. Je pris donc le parti de rire de l'injure et des coups que j'avois reçus. Pouvois-je faire autrement, à moins de me couper la gorge avec mon rival? Ainsi je fis mentir mon visage, et feignis une gaîté qui n'étoit pas dans mon cœur : le front d'Ascylte s'éclaircit aussi. — Tu te plonges, me dit-il en riant, dans les bras de la volupté, et tu ne penses pas que nos fonds sont épuisés, que tout est prêt à nous manquer. Dans la belle saison, le séjour de la ville offre peu de ressources à l'industrie, mais la campagne nous en promet; tous

nos amis y sont, et il faut aller vivre à leurs dépens, et partager leurs plaisirs.

La nécessité me força d'étouffer mes ressentimens, et d'approuver le parti qu'il proposoit. Aussitôt Giton se chargea de nos hardes, et nous sortîmes de la ville. Ascylte avoit des droits au souvenir d'un chevalier romain, nommé Lycurgue, autrefois son frère, et nous prîmes le chemin de la campagne qu'il habitoit alors. Nous fûmes très-bien reçus. La compagnie étoit nombreuse, et elle s'empressa de nous procurer toute sorte d'amusemens. Tryphène en étoit l'ame : jamais beauté n'eut plus de graces et d'éclat. Elle étoit venue avec Lycas, très-riche marin, qui possédoit des biens considérables dans le voisinage, et à une très-petite distance de la mer.

Il me seroit impossible de vous raconter tous les genres de plaisirs que nous offrit ce séjour enchanteur. Cependant la table de Lycurgue étoit servie avec frugalité. Mais de quelles privations l'amour ne dédommage-t-il pas ? il ne lui fallut qu'un moment pour nous assortir. Mon cœur ne résista point aux charmes de Tryphène, qui reçut l'aveu de ma passion sans colère, et ne me laissa point soupirer. Lycas s'en apperçut, et prit la chose de

la meilleure grace du monde; il prétendit plaisamment que j'écornois son domaine, et que je devois l'en dédommager : son amour pour Tryphène n'avoit plus le charme de la nouveauté, et il consentit à ne pas s'opposer à mon bonheur, pourvu que je fusse le prix de sa complaisance.

Je lui avois inspiré la passion la plus vive; ses persécutions ne finissoient pas, mais elles m'obsédoient sans m'attendrir, et mon amour pour Tryphène lui fermoit mes oreilles et mon cœur. Loin de le rebuter, ma rigueur enflamma ses desirs, et il chercha toutes les occasions de me surprendre; mais j'esquivai ses ruses. Ce fut même en vain qu'il s'introduisit une nuit dans ma chambre : je restai insensible à ses prières. Mes refus alors portent son amour aux derniers excès; il ne demande plus, il veut user des droits du plus fort; mais je pousse des cris qui font retentir le château : tout le monde se lève au bruit, et Lycurgue, arrivé le premier, me sauve la honte et le regret d'une défaite inévitable.

Lycas, malgré cet échec, ne perd pas l'espoir de réussir; et s'imaginant que sa maison seroit plus commode que le château de Lycurgue, pour mettre à fin son entreprise

amoureuse, il me prie d'y venir passer quelques jours. J'oppose un refus formel à ses instances; mais incapable de se décourager, il charge Tryphène d'obtenir mon aveu; et cette femme voluptueuse, espérant de son côté jouir plus à son aise de ma passion pour elle, me donne de si bonnes raisons que je consens à partir.

Lycurgue avoit repris ses anciennes habitudes avec Ascylte, et il voulut le garder. On convint qu'il resteroit, et que Giton et moi suivrions Lycas. Ma complaisance avoit tourné la tête à l'amoureux marin; il étoit dans une ivresse qui ne lui permit pas de remettre notre départ au lendemain. Nous fîmes à l'instant nos adieux, et nous arrivâmes le même jour à la campagne de Lycas: notez qu'avant de nous séparer, nous nous étions jurés, Ascylte et moi, de rapporter fidèlement à la masse commune les résultats de notre industrie.

Lycas avoit si bien pris ses mesures que, dans la route, j'étois à côté de lui, et Tryphène auprès de Giton. Il connoissoit le caractère inconstant de cette femme, et il ne doutoit pas que son jeune et charmant voisin ne l'enflammât. Ce qu'il avoit prévu ne manqua pas d'arriver; je m'en apperçus aisément; Lycas, de son côté, s'empressa de me le faire remarquer.

Son manége lui réussit au gré de ses desirs, car ma rigueur à son égard s'adoucit. Il fut enchanté : il espéroit enfin que l'infidélité de ma sœur exciteroit mon dépit, et que je le mettrois de moitié dans ma vengeance.

Giton faisoit de son mieux pour plaire à Tryphène; aussi dépérissoit-il à vue-d'œil : c'étoit une double plaie pour mon cœur. Cependant Lycas avoit toujours pour moi les attentions les plus délicates, et son ingénieuse tendresse m'offroit chaque jour de nouveaux amusemens; son épouse même, qui étoit une femme charmante, s'intéressoit à mes plaisirs aussi vivement que son mari : elle s'appeloit Doris. Doris mit tant de graces dans ses procédés à mon égard, qu'elle prit bientôt dans mon cœur la place de Tryphène, et me rendit presque insensible à l'infidélité de Giton. Mon amour, pour s'expliquer, employa d'abord le langage des yeux; les siens s'ouvrirent avec une douceur ravissante pour m'y laisser lire sa réponse : cet entretien muet fut l'interprête de nos sentimens, et nous mit d'intelligence sans trahir notre secret.

Je m'étois apperçu que Lycas étoit jaloux de son épouse. Elle avoit découvert qu'il m'aimoit. Ainsi chacun de nous avoit eu son motif

pour tenir sa langue captive. La première entrevue qu'il nous fut permis d'avoir en secret, acheva de nous éclairer sur nos communs sentimens. Je lui fis avec candeur l'histoire des folies de son mari, et de ma constante sévérité; mais en femme prudente, elle me conseilla d'être plus traitable, et cet oracle me décida : je fis donc le bonheur de Lycas, et son épouse fit le mien.

Cependant il fallut que Tryphène permît à Giton d'abandonner la lice, et de se reposer de ses fatigues : elle avoit, en peu de jours, épuisé les ressources précoces de cet enfant. Incapable de dormir sur ses lauriers, et toujours pressée d'en cueillir de nouveaux, elle revint à moi; mais je fus insensible à ce retour forcé de bienveillance. Mes dédains la rendent furieuse; elle s'attache à mes pas, épie mes démarches secrètes, et découvre enfin le mystère de ma double intrigue. Mes complaisances pour Lycas ne la fâchoient pas, elles ne lui faisoient aucun tort. Ce ne fut donc qu'à ma passion pour Doris qu'elle déclara la guerre; c'étoit à ses yeux un vol que je lui faisois. Lycas, instruit par elle, immole l'amour à la jalousie, et se prépare à la vengeance; mais une des femmes de Tryphène en

prévient Doris, qui, pour écarter l'orage, s'interdit à l'instant ses plaisirs, et mit un terme à nos entrevues.

Cette nouvelle, que Doris s'empressa de me faire parvenir, me mit en fureur; je vomis cent imprécations contre la perfidie de Tryphène et l'ingratitude de Lycas, et je résolus à l'instant de quitter sa maison. Giton étoit trop sensible au procédé de Tryphène à son égard pour ne pas approuver mon projet, et nous ne différâmes notre fuite que jusqu'au lendemain. La fortune nous seconda : l'Isis, vaisseau richement chargé, qui appartenoit à Lycas, avoit échoué la veille sur la côte voisine, et nous résolûmes de sortir, sous prétexte d'aller le voir, et de profiter de cette occasion pour fuir nos persécuteurs.

Nous partîmes le lendemain à la pointe du jour. Les gardes du vaisseau nous avoient vus chez Lycas, et ils s'empressèrent de nous en faire les honneurs : on n'en reçut jamais plus mal-à-propos, car leur présence nous lioit les mains. Cependant je trouve moyen de m'esquiver, le rusé Giton feint de ne pas s'en apercevoir; je monte à la poupe, où je fais main-basse sur l'habillement précieux de la statue d'Isis, et sur son sistre d'argent : enfin

je plie, avec la même rapidité, les meilleurs effets de la toilette du capitaine, et je descends à terre, le long d'un cable, sans être vu que de Giton, qui trouve aussi le moment de s'échapper, et de me rejoindre sans malencontre, en trompant avec la même adresse les gardiens du navire.

J'étale à ses regards les dépouilles des vaincus, et je lui propose en même-tems de retourner chez Lycurgue : ce que nous fîmes à l'instant; mais malgré les ailes que la frayeur nous donnoit, nous ne pûmes arriver que le lendemain. En peu de mots, je mis Ascylte au fait de nos désagrémens, et de la vengeance que j'en avais tirée; et il nous conseilla, pour prévenir Lycurgue en notre faveur, d'attribuer notre évasion clandestine à de nouvelles persécutions de l'amoureux Lycas : nous profitâmes de l'avis ; et, persuadé par nos discours, notre hôte jura de nous défendre envers et contre tous.

Notre départ fut un secret pour la maison de Lycas, jusqu'au réveil de Tryphène et de Doris. Tous les matins, à l'heure de la toilette, nous allions leur faire notre cour, et nous y manquions pour la première fois. Sitôt qu'on s'aperçut de notre absence, Lycas fit

courir sur nos traces, sur-tout du côté de la mer. On lui rapporta que nous avions été voir le vaisseau, mais on ne lui dit rien du vol que j'avais fait, parce qu'on ne s'en étoit pas encore aperçu.

Notre évasion piqua jusqu'au vif l'irrascible marin. Il soupçonna Doris de l'avoir favorisée, et versa sur elle les flots amers de sa bile. Je ne dirai pas quel fut l'effet de cet orage, je n'en ai pas été témoin ; je sais seulement que l'auteur de ce désordre, la chaste Tryphène fit entendre à Lycas que nous n'avions pu choisir d'autre asyle que la maison de Lycurgue, et qu'il falloit, à tout hasard, aller nous y chercher : elle voulut même l'accompagner pour nous accabler de reproches, nous abreuver d'outrages, et jouir de notre confusion.

Le lendemain, dès l'aube du jour, ils partirent en grande hâte, et se rendirent chez Lycurge dans l'espoir de nous y rencontrer ; mais nous n'étions pas au logis quand ils arrivèrent : Lycurge nous avoit menés à une fête que l'on célébroit, en l'honneur d'Hercule, dans une petite ville du voisinage. On leur apprit où nous étions, et ils s'empressèrent de se remettre en route. Ils nous trouvèrent

sous le portique du temple. La vue d'Éaque et de Rhadamanthe nous auroit moins effrayés. Lycas se plaint amèrement de notre évasion, mais Lycurgue garde un front sourcilleux et mécontent; sa fermeté me rassure, et j'accuse Lycas à mon tour. Je lui reproche, dans les termes les plus énergiques, ses honteuses violences à mon égard chez Lycurgue et chez lui; Tryphène veut élever la voix, mes cris couvrent les siens. Le peuple se pressoit autour de nous: c'est à son tribunal que j'en appelle; je lui raconte en détail l'histoire scandaleuse de cette femme, et je produis en preuve la figure mourante de Giton, et ma propre maigreur. Ce coup de théâtre abat nos ennemis, et les couvre de confusion. Aux éclats de rire de l'assemblée, ils s'éloignent, la rage dans le cœur, et rêvant aux moyens de se venger. Ils n'avoient pas manqué de s'apercevoir que Lycurgue étoit prévenu contre eux, et ils allèrent l'attendre chez lui, pour tâcher de l'intéresser en leur faveur.

La fête dura jusqu'à la nuit, et nous ne pûmes retourner au château. Nous couchâmes, à moitié chemin, dans une ferme de Lycurgue. Le lendemain, tandis que nous dormions encore, il retourne chez lui pour

expédier

expédier quelques affaires, et y trouve Lycas et Tryphène qui le flattent, le caressent, et s'emparent si adroitement de son esprit, qu'il consent à nous remettre entre leurs mains. Cet homme, naturellement perfide et cruel, aiguise lui-même le poignard de nos persécuteurs, et conseille à Lycas d'aller chercher main-forte, tandis que lui-même il viendra s'assurer de nous dans sa ferme.

Il arrive, et nous aborde avec un front sévère et dédaigneux : celui de Lycas ne l'eût pas été davantage. Il se frotte gravement les mains, nous reproche avec aigreur d'avoir surpris sa confiance, emmène Ascylte sans lui permettre de dire un mot en notre faveur, et nous enferme dans la chambre où nous avions couché : après ce procédé outrageant, il prend avec Ascylte le chemin du château, et ordonne à ses gens de nous garder jusqu'à son retour.

Pendant la route, Ascylte essaya, sans succès, de toucher son cœur : il fut insensible à ses prières, aux caresses de l'amour, aux larmes de la douleur. Ascylte indigné, forme à l'instant le projet de briser nos fers ; et, pour l'exécuter plus aisément, il lui fait le soir même une mauvaise querelle, et refuse de partager

son lit. Enfin, tandis que tout le monde étoit dans la ferveur du premier sommeil, il plie nos hardes, les emporte, sort du château par une brêche qu'il avoit remarquée, et arrive avant le jour à la ferme, où il entre sans obstacle, et pénètre jusqu'à la porte de notre prison. Les gardes en avoient la clef; mais comme la serrure et la porte n'offroient qu'une légère résistance, il les fit sauter sans bruit, et vint nous réveiller. Hélas ! les rigueurs de la fortune n'avoient pu nous ravir les douceurs du sommeil : nous dormions sous sa roue.

Nos gardes avoient veillé fort tard, et dormoient profondément : Ascylte ne fit pas assez de bruit pour troubler leur repos. Il nous raconte en peu de mots ce qu'il a fait pour nous tirer d'embarras, et nous presse de partir. Pendant que je m'habille à la hâte, il me vient dans l'esprit d'égorger nos gardes et de piller la ferme. Je consulte Ascylte sur mon idée : il approuve le pillage, mais il refuse de répandre du sang. Comme il connoissoit tous les êtres du logis, il ouvre un garde-meuble, et nous y fait entrer; nous nous chargeons des effets les plus précieux, et nous décampons avant le jour. Nous prenons des chemins

détournés, et nous ne cessons de courir jusqu'à ce que nous soyons en sûreté.

Pendant que nous nous reposions de notre fatigue, Ascylte se félicita d'avoir volé Lycurgue : c'étoit en effet le plus avare des hommes, et Ascylte avoit bien droit de s'en plaindre. Aucun salaire pour les fatigues de la nuit, table affamée pendant le jour : cet homme étoit si ladre, qu'avec des biens immenses il se refusoit même le nécessaire.

Au sein des eaux, le malheureux Tantale,
Brûlé de soif près du flot qui s'enfuit,
Des fruits divers qu'à ses yeux l'onde étale,
Ne peut nourrir la faim qui le poursuit.
Tel est l'avare au sein de l'opulence :
De ses trésors il tremble d'approcher ;
Pour les grossir il vit dans l'indigence,
Et meurt de faim plutôt que d'y toucher.

Ascylte proposoit de nous rendre le même jour à Naples ; mais je lui fis voir qu'il y auroit de l'imprudence à nous renfermer dans une ville où l'on pourroit nous chercher, et qu'il valoit mieux profiter de nos fonds pour courir le pays. Il crut, ainsi que moi, que c'étoit le parti le plus sage ; et comme nous étions à peu de distance d'un gros bourg, peuplé de belles maisons de campagne, où plusieurs de nos amis jouissoient des agrémens de la

belle saison, nous en prîmes le chemin; mais nous n'en avions pas fait la moitié, qu'il survint un orage violent qui nous força d'entrer dans un village voisin.

Nous trouvâmes l'auberge pleine de voyageurs : ils étoient venus, comme nous, s'y mettre à couvert de la pluie qui tomboit par torrens. Confondus dans la foule, nous pouvions aisément chercher et saisir l'occasion de faire un coup-de-main; Ascylte la trouva : il voit un petit sac à terre, et le ramasse : quelle surprise! il étoit rempli de pièces d'or. Nous promettons un sacrifice à Mercure, une offrande à nos génies tutélaires; et, craignant qu'on ne reclame le trésor, nous sortons sans bruit par la porte de derrière, où nous rencontrons un esclave qui venoit de seller des chevaux, et qui rentre au logis où quelque souvenir le rappelle. Je profite lestement de son absence pour détacher de l'une des selles un superbe manteau; et filant le long des murs du village, nous gagnons à grands pas un bois voisin.

Nous ne savions comment cacher notre or : on pouvoit nous accuser de l'avoir volé, et nous craignions d'être dévalisés à notre tour.

Après de mûres délibérations, nous prîmes le parti de nous enfoncer dans l'épaisseur de

ce bois, où nous profitâmes de notre sécurité pour coudre nos pièces, en détail, dans la doublure d'une vieille tunique, que je mis ensuite sur mes épaules. Ascylte s'étoit chargé du manteau, et nous retournions à la ville par des sentiers détournés, lorsqu'à la lisière du bois, nous entendîmes à côté de nous des gens qui disoient : Ils ne peuvent nous échapper, ils sont dans le bois; partageons-nous pour les rencontrer plus facilement.

Ces mots nous glacent de frayeur : Ascylte et Giton se glissent dans des broussailles, et fuient vers la ville; mais je n'ose les suivre, et je rentre dans le bois, où je perds ma robe sans m'en appercevoir, tant la crainte avoit troublé mes sens et ma raison; enfin la lassitude m'oblige à me coucher au pied d'un arbre, et c'est-là seulement que mes yeux s'ouvrent sur la perte que j'ai faite. Le chagrin me rend des forces, et je cours à la recherche de mon trésor; mais je perdis mes peines, et j'allai, pour essayer de me reposer de tant de fatigue, m'enfoncer dans l'endroit le plus sombre et le plus solitaire du bois, où je restai quatre heures dans les angoisses du désespoir.

Cependant l'horreur de cette solitude m'arrache à ce mortel assoupissement, et je cherche

une issue pour rentrer dans la plaine. A quelque distance de ma retraite, je rencontre un paysan, et lui demande le chemin de la ville, en me plaignant du hasard qui m'a long-tems égaré dans le bois. Je lui fis pitié. En effet, quoique j'eusse rappelé tout mon courage pour l'aborder hardiment, j'étois plus pâle que la mort, et crotté des pieds à la tête. Il s'informa si j'avois rencontré quelqu'un; mais je l'assurai positivement que je n'avois vu personne. Ensuite, devinant sans doute mon embarras, il s'offrit de lui-même à me conduire au grand chemin de la ville. A peine avions-nous quitté la traverse, qu'il rencontra deux de ses amis qui lui dirent, qu'après avoir battu tous les sentiers du bois, ils n'avoient trouvé qu'une vieille robe qu'ils étalèrent : c'étoit la mienne; j'en connoissois la valeur, et cependant je n'osai la réclamer. Le dépit et le chagrin accrurent ma lassitude, et je fus forcé de rallentir mes pas : ces rustres n'y prirent pas garde, et me laissèrent derrière eux.

Il étoit la nuit noire avant que j'arrivasse à la ville. Il y avoit encore loin de la porte à notre auberge, et j'eus plusieurs fois besoin de ranimer mes forces épuisées pour gagner

mon gîte. Ascylte, excédé de fatigue, étoit couché : je me jetai sur un lit, à côté du sien, sans pouvoir proférer un mot ; mais il s'étoit aperçu d'abord que je n'avois plus ma robe, et il m'en demanda très-vivement des nouvelles. Ma réponse expira sur mes lèvres ; mes yeux seuls s'expliquèrent. Mes forces cependant revinrent peu-à-peu, et je lui contai mon infortune. Il crut d'abord que je voulois plaisanter ; ensuite il s'imagina, malgré l'abondance de mes larmes, que je le trompois pour exercer sa part du trésor.

Giton, présent à cette scène, étoit aussi consterné que moi ; sa douleur ajoutoit encore à la mienne ; et quand, pour surcroît, je me figurois qu'on étoit peut-être à nos trousses, je me sentois prêt à défaillir. Mon désespoir fit peu d'impression sur Ascylte, qui avoit l'esprit plus tranquille, parce qu'il avoit éprouvé moins de traverses : il blâma sur-tout mes terreurs, et tâcha de me persuader qu'on ne nous connoissoit pas, que personne ne nous avoit vus, et qu'en conséquence nous devions être sans alarmes. Cependant nous crûmes qu'il étoit prudent de ne pas nous montrer, et nous feignîmes d'être indisposés, afin de pouvoir, sans craindre les soupçons de notre hôte,

rester plus long-tems au lit; mais le défaut d'argent nous força d'en sortir, et d'aller dès le lendemain vendre quelques nippes pour nous remettre en fonds.

Cependant nous n'eûmes garde de nous rendre au marché avant la chûte du jour: c'étoit l'heure des fripons. Nous vîmes bientôt que les vendeurs et les acheteurs avoient également besoin de l'absence du soleil, et nous attendîmes qu'il fût presque nuit pour mettre en vente le manteau que j'avois volé. Placé dans un coin, j'en déroule une extrémité, afin que son éclat attire les chalands, et presque aussitôt un paysan, que suivoit une femme couverte d'un voile, s'approche, et s'arrêtant vis-à-vis du manteau, le dévore de ses deux yeux. Les regards d'Ascylte ne se fixent pas moins avidement sur la robe du rustre, et ce qu'il voit le fait pâlir et lui coupe la parole. Je ne l'envisageois pas non plus sans émotion; ses traits me rappeloient ceux du paysan qui avoit trouvé mon trésor, et je ne me trompois pas, c'étoit lui-même. Ascylte, trop rusé pour négliger les procédés nécessaires en pareilles circonstances, aborde le campagnard sous prétexte de marchander sa robe, la tâte doucement, et bientôt ne doute plus que

toutes les pièces d'or n'y soient encore. Que les jeux de la fortune sont étonnans! Le bonhomme étoit loin de soupçonner que ces lambeaux cachoient un trésor, et n'auroit pas mis en vente, avec plus d'indifférence, la dépouille d'un crocheteur.

Ascylte, après s'être assuré que je n'étois pas un dépositaire infidèle, me tire à l'écart: — Sais-tu, me dit-il, que nous avons retrouvé le trésor dont la perte me tenoit tant au cœur? il est là, dans cette robe, et tout entier. Comment faire? de quels moyens nous servir pour nous en remettre en possession? — Ce discours me fit tressaillir de joie; je retrouvois mon argent, et j'étois lavé d'un soupçon qui m'affligeoit. Je fus d'avis de ne pas employer de détours, de réclamer la robe, et de recourir à la justice, si le rustre ne vouloit pas la restituer de bonne grace; mais Ascylte en redoutoit les formalités, et certes il avoit raison:

Que font les lois, quand l'intérêt décide,
Quand l'avarice, à l'argent du plus fort
Livre le foible, ou l'indigent timide,
Qui perd ses droits faute d'un coffre-fort!
Des magistrats que l'on voit à leurs tables,
Nourrir leur faim des plus vils alimens,
Pour augmenter leurs richesses coupables,
Au poids de l'or vendent leurs jugemens.
Plutus seul règne où régnoit la justice;

un secret pour nous ; ils espéroient que la crainte d'être accusés de vol nous empêcheroit de paroître au tribunal, et qu'ils se partageroient l'étoffe ou le prix du manteau ; mais Mercure, qui nous protégeoit sans doute, fit échouer leur projet de conquête, et la pièce finit par un coup de théâtre qui plut également aux parties intéressées. Le campagnard, indigné que nous fissions tant de bruit pour un vil chiffon, jeta la robe au nez d'Ascylte, et nous somma de déposer le manteau qui méritoit seul l'attention de la justice : nous n'eûmes garde de contester davantage ; et, transportés de l'heureuse issue de cette aventure, nous courons à toutes jambes regagner notre auberge. Là, porte close, ivres de joie, nous rions à notre aise aux dépens des propriétaires du manteau, et sur-tout des limiers de la chicane, qui, malgré la finesse de leur odorat, n'avoient pas deviné notre trésor.

Tandis que nous décousions la doublure de la robe pour en tirer les pièces d'or, nous entendîmes quelqu'un demander à notre hôte quels étoient les deux hommes qui venoient d'entrer chez lui. La question de ce curieux me fit frémir. Sitôt qu'il fut dehors, je descendis pour prendre à mon tour des informations

sur son compte : l'hôte me répondit que l'huissier du prétoire, chargé de la police des étrangers, nous avoit vus rentrer, et qu'il étoit venu demander, ainsi que ses fonctions l'exigeoient, quels étoient nos noms, notre patrie et nos professions, afin de nous noter dans les registres publics : il me fit cette réponse d'un air qui m'alarma. Notre sûreté me parut problématique ; et laissant à Giton le soin de nous préparer à souper, Ascylte et moi, pour éviter une surprise malencontreuse, nous sortîmes de l'auberge, avec la résolution de n'y revenir que bien avant dans la nuit.

Comme la prudence nous conseilloit de fuir les rues fréquentées, nous allâmes rôder dans les quartiers les plus solitaires. Nous avancions lentement dans l'obscurité, quand nous aperçûmes deux femmes voilées, dont la mise et la démarche nous intéressèrent vivement, et que nous suivîmes de loin jusqu'à la porte d'un petit temple où elles entrèrent, et d'où s'échappoit un bruit semblable à des cris qui sortent du fond d'un antre. La curiosité nous entraîna sur leurs pas, et nous vîmes un troupeau de femmes, ivres comme des bacchantes, et criant aussi fort, qui célébroient les mystères de Priape. Il nous fut

impossible d'observer les détails de cette singulière cérémonie ; en nous voyant, ces furies poussèrent des cris qui firent trembler la voûte du temple, et s'élancèrent pour nous arrêter ; mais une prompte fuite nous garantit de leurs emportemens.

Nous avions en quatre sauts regagné notre auberge, quand tout-à-coup quelqu'un frappe, à coups redoublés, à la porte de notre humble réduit. Nous demandons en tremblant qui c'étoit ; mais, pour toute réponse, on nous dit d'ouvrir, et qu'ensuite on nous l'apprendra : ce ton n'étoit pas propre à nous rassurer ; cependant nous allions ouvrir, quand la porte, mal affermie sur ses gonds, s'en détache, tombe, et nous laisse voir une femme voilée, que nous reconnoissons bientôt pour la compagne de notre homme au manteau. — Vous pensiez, nous dit-elle, m'avoir impunément insultée ? Vous voyez en moi la suivante de Quartilla ; j'arrive avec elle du temple de Priape, où nous avons célébré ses mystères redoutables. C'est vous dont la présence sacrilége a profané le sanctuaire du Dieu. Ma maîtresse est sur mes pas, et veut vous parler ; toutefois soyez sans inquiétude : loin de s'offenser de votre étourderie, de prétendre vous

en punir, elle remercie les Dieux d'avoir offert à ses regards vos intéressantes physionomies.

Nous cherchions encore une réponse à cette harangue aigre-douce qui nous avoit décontenancés, quand la présence de Quartilla, accompagnée d'une jeune fille, vint mettre le comble à notre embarras. Sans dire un mot, elle s'assied sur mon lit, et l'arrose long-tems de ses larmes. Nous n'osions essayer de la consoler, et Melpomène, en grand deuil, eût obtenu de nous un silence moins religieux; cependant elle juge à propos de mettre un terme à ses pleurs, lève son voile, et nous montrant un front sévère, se frotte les mains, fait craquer ses doigts, et nous dit: — Quel démon préside à votre étoile? où avez-vous pris tant d'audace? à quelle école vous êtes-vous perfectionnés dans l'art de tromper la bonne-foi d'autrui, et de vivre à ses dépens? Votre destinée me fait frémir; le bras vengeur des Dieux va s'étendre sur vous. Quel sacrilége le fut jamais impunément? c'est dans ce pays sur-tout que son supplice est inévitable, car on y trouve un Dieu plus facilement qu'un homme, et le châtiment y atteint l'impie avec la rapidité de la foudre. Cependant, gardez-vous de penser que la soif de la vengeance

m'amène ici ; j'immole mes ressentimens à l'intérêt que votre âge inspire ; vous n'êtes qu'étourdis, et si vous avez commis un grand crime, vous étiez loin, sans doute, d'en soupçonner l'énormité.

— Croiriez-vous que la nuit dernière, dans l'horreur d'un songe, je sentis un frisson mortel, que je crus avoir la fièvre, que je consultai Priape sur le moyen d'obtenir ma guérison ; qu'il m'ordonna de vous chercher, de vous indiquer la cause de mon mal, et m'assura que vous aviez pour le guérir un remède infaillible. Mais le soin de ma santé m'occupe foiblement. Puis-je encore aimer la vie, quand j'éprouve de mortelles inquiétudes, quand le désespoir est dans mon cœur ? Jeunes imprudens, mon état déplorable est votre ouvrage : je crains votre indiscrétion ; vous pouvez compromettre la sainteté des autels de Priape ; peut-être irez-vous révéler ses mystères, et publier les secrets du Dieu ? Ah ! n'éclairez jamais ces augustes obscurités ! J'élève vers vous mes mains suppliantes, et vous conjure de ne parler qu'avec un respect religieux des choses que vous avez vues, et de ne pas divulguer des secrets qui ont traversé les siècles, sans sortir, même pour un grand

nombre

nombre d'initiés, de leurs ténèbres majestueuses. —

A cette prière, Quartilla fit succéder d'abondantes larmes, de profonds soupirs, de larges sanglots, et se pressa le visage et le sein sur mon lit. Sensible à sa douleur, je tâchai de la consoler, et l'engageai de reprendre sa sérénité. Je fis plus, pour achever de rétablir le calme dans son cœur, et éclaircir le nuage qui voiloit ses beaux yeux, non-seulement je lui promis de n'ouvrir jamais la bouche sur les mystères que le hasard m'avoit révélés, mais je lui jurai que s'il falloit même, pour chasser sa fièvre, un autre remède que le spécifique indiqué par l'oracle, j'étois prêt à m'immoler sans réserve aux vues de la Providence.

Mon dévouement lui rendit sa gaîté, et me valut un baiser. Passant même alors de l'excès de la douleur à la joie la plus vive, et s'amusant à jouer avec les boucles de mes cheveux, que sa main délicate séparoit et réunissoit avec grace: — Je veux, dit-elle, que nous fassions la paix, et que l'intimité la plus étroite s'établisse entre nous; mais si vous m'aviez refusé le remède que je vous demande, mes ordres étoient donnés, et demain je vengeois avec

éclat, et cet affront, et la majesté du Dieu que vous avez offensé.

Il est affreux, le mépris qu'on inspire.
Mais qu'il est doux de régner sur un cœur!
Pouvoir charmant! délicieux empire!
J'en suis avide, et j'en fais mon bonheur.
O mes amis, je suis vraiment ravie
De ne songer avec vous qu'au plaisir,
Et de régner sur votre ame attendrie,
Quand je tremblois de n'avoir qu'à punir!
Le sage ajoute à l'éclat de sa gloire,
En oubliant des outrages reçus,
Et le héros, aux droits de la victoire,
Quand il pardonne à ceux qu'il a vaincus. —

Après ces mots prononcés d'un air grave, Quartilla prévint nos suffrages en claquant des mains, et sa sévérité s'évapora en éclats de rire si prodigieux, que nous craignîmes de la voir suffoquer. Bientôt sa suivante, et la petite fille qu'elle avoit amenée, nous causèrent les mêmes alarmes : la chambre retentissoit de leur bruyante gaîté. Tandis que, promenant nos regards étonnés, tantôt sur nous-mêmes, tantôt sur ces femmes, nous nous demandions quel charme avoit pu changer si rapidement leurs masques, Quartilla reprit tout-à-coup la parole, et nous dit : — J'ai donné des ordres pour qu'aucun mortel n'approchât aujourd'hui de cette auberge : je

veux prendre à loisir, et sans craindre les importuns, le remède qui doit éteindre ma fièvre. —

Ces paroles firent pâlir Ascylte. Pour moi, je crus sentir couler dans mes veines tous les glaçons du nord, et je ne pus dire un mot, quoique je ne redoutasse aucun évènement fâcheux : en effet, si elles étoient trois femmes, nous étions trois hommes; et si nous avions peu de courage, elles en avoient encore moins. D'ailleurs, dans ces sortes d'escrimes, l'homme a toujours l'avantage; et quand même il ne nous seroit resté de nos facultés viriles que celle de nous battre, nous étions encore sûrs de la victoire. Cependant, comme il faut tout prévoir, j'avois déjà, malgré l'improbabilité d'une attaque, formé l'ordre de bataille : je tenois tête à Quartilla; j'opposois Ascylte à la suivante, et Giton pelottoit avec la petite fille.

Tandis que je roulois ce plan dans ma tête, Quartilla, qui ne perdoit pas la sienne, vient m'inviter à composer ensemble le remède dont elle avoit besoin ; mais mon insuffisance absolue la met en fureur; et, s'élançant comme un éclair, elle sort de l'auberge, et ramène l'instant d'après une troupe d'inconnus,

auxquels elle ordonne de nous transporter dans son palais.

Nos yeux s'ouvrirent sans intérêt sur la beauté et la richesse de ses appartemens : le désespoir avoit glacé nos cœurs ; nous étions persuadés qu'on nous menoit à la mort. Cependant j'eus la force de dire à Quartilla : — Madame, si vous nous destinez au supplice, je vous conjure d'en accélérer les apprêts et la fin : le crime que nous avons commis est au-dessous d'une vengeance étudiée, et ne mérite pas que vous prolongiez nos tourmens.

J'étois assis sur un tapis que sa suivante, qui se nommoit Psyché, avoit étendu sur le parquet. Psyché provoqua par mille moyens le réveil de mes sens. Mais, hélas ! elle épuisa sans succès toutes les ressources de l'art : la fatigue et l'inquiétude avoient détendu tous mes ressorts; et Psyché auroit aussi facilement ranimé la cendre d'un mort.

Ascylte, qui avoit trop d'expérience pour ignorer combien il est dangereux d'intervenir dans les affaires d'autrui, s'étoit enveloppé la tête dans son manteau pour ne pas voir ce qui se passoit entre Psyché et moi. L'abandon dans lequel il me laissoit, enhardit la rage de ce lutin qui, détachant deux cordons de sa

chaussure, me lia les pieds avec l'un et les mains avec l'autre.

— Ces chaînes, lui dis-je, servent mal les vœux de ta maîtresse : me voilà moins en etat que jamais de les satisfaire. — Je l'avoue, répond-elle ; mais je possède un spécifique infaillible, et je vais vous l'administrer. — A l'instant elle apporte un vase rempli de satyrion, me fait des contes si ridicules et si burlesques, qu'elle vient à bout, tandis que j'ouvre la bouche pour rire malgré moi, de me faire avaler presque toute la liqueur, et jette le reste au dos d'Ascylte, qui ne le sentit pas, pour se venger de la froideur qu'il lui témoignoit.

Cependant Ascylte, las sans doute de son triste *à parte*, se retourne, et voyant une coupe dans la main de Psyché, lui reproche gaîment de n'avoir pas daigné lui offrir à boire. Psyché, que je trahis par un éclat de rire, répond à cette sémonce par des battemens de mains, et lui jure que, loin de l'avoir oublié, c'est lui-même qui vient de vider la coupe. Cette plaisanterie plut à sa maîtresse, que je vis rire cette fois avec les graces de la décence. Giton rioit aussi de tout son cœur ; et la jeune élève de Quartilla, charmée de la gaîté de ce

bel enfant, se jeta à son cou, et lui prodigua mille baisers qu'il reçut avec la plus aimable vivacité.

Excédés de ces tracasseries, quelquefois nous voulions jeter les hauts cris; mais les précautions de Quartilla nous avoient mis dans l'impossibilité de recevoir aucun secours. D'ailleurs, quand nous faisions mine d'ouvrir la bouche pour en appeler, Psyché me piquoit les joues avec une longue épingle de toilette, et sa petite compagne frottoit de toute sa force les lèvres d'Ascylte avec un pinceau qu'elle abreuvoit de satyrion. Pour comble d'infortune, un de ces prostitués qui vendent leurs talens à la débauche, entre dans la salle, portant sur une robe couleur de myrthe, toutes les autres marques de la licence la plus effrénée, figure à nos yeux les attitudes, les approches, les enlacemens les plus lascifs, et de sa bouche, empoisonnée par d'horribles usages, nous couvre de baisers qui nous suffoquent. Je serois mort de dégoût, si Quartilla, qui présidoit à cette scène dans le costume le plus lubrique, un sceptre de baleine à la main, n'eût à propos ordonné de nous faire grace, en nous obligeant à jurer par tous les dieux de l'Olympe, de garder, sur

tout ce qui venoit de se passer, un silence éternel.

Alors il se présenta plusieurs femmes qui nous frottèrent le corps avec des essences pour nous délasser. Ainsi préparés, on nous conduisit dans la salle des festins, où nous trouvâmes trois lits dressés devant une table servie avec magnificence. Quartilla nous invite à nous asseoir; nous prenons place, et chacun de nous débute en personne affamée. Les mets étoient délicieux : notre appétit y fit honneur; et nous noyâmes dans des flots de Falerne le souvenir de nos chagrins et de nos fatigues. Cet exercice, ami du repos, et que prolongea l'intervalle de plusieurs services, nous livroit sans défense au besoin de dormir; et nous allions y succomber, quand l'infatigable Quartilla s'écrie que ce n'est pas pour la donner au sommeil, qu'elle a consacré cette nuit à Priape. Le ton véhément de ce reproche ne put arracher Ascylte à son assoupissement, et Psyché, toujours piquée de son indifférence, en profita pour lui barbouiller adroitement le visage et les épaules d'un mêlange de suieet de charbon.

Moi-même, après tant de traverses, je cédai, malgré moi, au charme impérieux du

sommeil : tout le monde l'éprouvoit également; et Morphée avoit mis au même niveau le maître et l'esclave. Les uns dormoient étendus aux pieds de ceux qui étoient sur des lits; d'autres sommeilloient, appuyés contre les murs ; quelques-uns s'étoient couchés pêle-mêle sur le seuil même de la porte; et les lampes, prêtes à manquer d'aliment, ne donnoient plus qu'une clarté mourante. Tout-à-coup deux esclaves syriens, qui avoient jugé l'occasion favorable pour un vol, laissent tomber une bouteille de vin qu'ils se disputoient autour du buffet; ils renversent le buffet même, qui roule et se disperse avec un tintamare épouvantable, tandis qu'une femme, qui ronfloit sur un lit voisin, et qu'une assiette va frapper au front, pousse des hurlemens capables de fendre la tête d'un sourd. Les syriens, trahis par ces accidens divers, au lieu de courir les risques de la fuite, s'étendent prudemment le long d'un lit, et contrefont si bien les marques d'un profond sommeil, qu'ils ne semblent pas avoir quitté la place.

Cependant le trycliniarche, éveillé par ce vacarme, avoit ranimé les lampes expirantes; et les autres esclaves, après avoir, à force de

frottemens, secoué les pavots du sommeil, reprenoient chacun leur office, quand parut une joueuse de cymbales, dont la bruyante harmonie acheva de réveiller tout le monde, et rappela la gaîté. Quartilla se remit à table, et nous versa les vins les plus exquis. Tandis qu'elle s'enivroit une seconde fois, le mime odieux, dont la danse immonde avoit déjà fait mon supplice, reparut sur la scène. Il étoit bien digne de figurer dans cette orgie. Jamais bateleur plus infâme ne réunit des traits plus offensans pour la pudeur. Il préluda par des battemens de mains, et chanta ces vers :

Jeunes rivaux de Ganymède,
Accourez tous dans ce séjour ;
Que la gaîté vous y précède :
Aimez et dansez tour-à-tour.
Dans vos danses voluptueuses,
Dans vos lubriques libertés,
Dans vos étreintes amoureuses,
Épuisez l'art des voluptés.

Et vous, impudiques apôtres
Du Dieu qui préside aux jardins,
Venez, soyez encor des nôtres.
Paroissez, vieillards libertins ;
Et par une adroite imposture,
Dans vos organes abattus,
Sachez contraindre la nature
A porter de nouveaux tributs
A l'insatiable luxure.

A peine a-t-il fini de chanter, qu'il m'applique

un baiser qui fait bondir mon cœur ; et qu'il s'élance sur mon lit où, malgré les efforts que j'oppose à sa rage, l'infâme déploie, mais en vain, dans les assauts qu'il livre à mes sens, tous les secrets de son horrible tactique. Il suoit à grosses gouttes ; la sueur imbiboit le plâtre dont il avoit rempli ses rides ; et sa figure, où ruisseloit ce hideux mêlange, ressembloit à un vieux mur sur lequel la pluie, pendant un orage, se mêle et coule avec le sable et le limon qu'elle a détachés.

Je ne pus retenir plus long-tems mes larmes : des flots d'une mortelle amertume se pressoient sur mon cœur, et j'éprouvois toutes les angoisses d'une longue et pénible agonie. — Madame, dis-je à Quartilla, est-ce donc à vos ordres que cet homme exécrable obéit, et vous ai-je l'obligation des infamies qu'il me fait essuyer ? — Eh ! mais sans doute, répond-elle en battant des mains sans effort. Qui vous a donné tant de pénétration ? quoi ! vous demandez si c'est par mes ordres que cet homme vous lutine pour vous réchauffer ? En vérité, vous voyez de trop loin ; c'est un hommage qu'il faut vous rendre. — Cette ironie cruelle me ferma la bouche. Cependant, furieux de faire seul les frais de cette affreuse

cérémonie, je réplique presque aussi-tôt : Vous avez raison, madame ; mais souffrirez-vous qu'Ascylte jouisse seul ici des douceurs du repos, et qu'il ne reçoive aucune éclaboussure de l'orage qui tombe à ses côtés ? — C'est à votre tour de bien dire, s'écrie-t-elle. — A sa voix, l'intrépide écuyer change de monture, et reprend sur Ascylte son inconcevable et désespérant manége.

Giton, témoin de cette scène, rioit aux larmes, et sa gaîté naïve et bruyante attire les regards de Quartilla. — Quel est cet enfant, demande-t-elle avec le plus vif empressement ? d'où est-il ? son nom, sa condition ? — Madame, cet enfant est mon frère. — Pourquoi donc ne m'a-t-il pas encore baisée ? Qu'il approche. — Elle lui tend les bras, aide sa timidité, et tandis qu'elle presse d'une bouche avide ses lèvres vermeilles, d'une main plus avide encore, qu'elle glisse dans le sein de cet enfant, elle y interroge la nature, pèse ses moyens, et s'écrie : — Je veux demain pressurer ce jeune fruit ; je veux devoir à la saveur de son parfum naissant mon réveil aux plaisirs : aujourd'hui, ce seroit pour moi moins qu'une fraise dans la bouche d'un éléphant. —

Dans ce moment, Psyché s'approcha de sa

maîtresse, et lui dit, en souriant, quelque chose à l'oreille. — Tu parles d'or, répond aussitôt Quartilla! Je le veux; cela sera, tout-à-l'heure. Oui, oui, qu'on prépare l'autel, je vais y conduire la victime. — Elle appelle Pannichis (c'étoit cette petite fille dont j'ai déjà parlé plusieurs fois) : elle étoit de la plus jolie figure, et n'avoit guère plus de sept ans. Cependant Quartilla avoit conçu l'affreux projet de disposer, en faveur de Giton, des prémices de cette jeune vierge : l'idée de cet hymen excita les plus vifs applaudissemens, et chacun voulut contribuer aux apprêts.

Je fus le seul que ce projet affligea. J'affirme que ces noces sont prématurées, que le fruit tient à l'arbre par des liens que Giton ne pourra briser; enfin que la jeunesse et la timidité de ces enfans, auxquels la nature n'a pas encore fait les avances nécessaires, les rendent tous les deux également incapables d'un pareil effort. — Perdez-vous la tête, me dit Quartilla? étois-je donc plus formée quand j'eus le courage qu'il faut à Pannichis? Je veux être l'éternel objet du courroux des Dieux, si je me souviens d'avoir jamais été vierge. A peine hors du berceau, je cherchois les caresses des enfans de mon âge; plus grande,

il me fallut des alimens plus solides, et j'en pris de toutes les mains en état de m'en offrir : c'est ainsi que j'ai marqué toutes les époques de ma vie. — Une pareille réponse n'admettoit pas de réplique ; elle me fit plier comme un osier : voyant même que je n'avois pas d'autre moyen pour surveiller ces furies, pour les empêcher d'abuser de l'inexpérience de Giton, que de paroître aussi déraisonnable qu'elles, je donne l'exemple, et presse la cérémonie nuptiale.

Déjà Psyché avoit posé le bandeau fatal sur le front de la victime ; déjà le monstre qui venoit de nous harceler si cruellement, Ascylte et moi, avoit allumé le flambeau de l'hymen, et précédoit un cortége de femmes dans l'ivresse, qui chantoient l'épithalame ; déjà le lit étoit orné de son impudique pavillon. Quartilla, que ce spectacle enflammoit, se lève elle-même, et prend Giton par la main pour le conduire à la couche nuptiale : il vit ces apprêts sans frayeur, et sa jeune épouse entendit le mot d'hymen sans pâlir.

On les laisse sous la garde du Dieu qui préside à ces mystères secrets, et nous restons à la porte du temple. Mais Quartilla n'avoit pas oublié de la laisser entr'ouverte, et son œil avide et brûlant dévoroit les attitudes, les

mouvemens, tous les charmes que ce spectacle offroit à sa lubricité. Voulant aussi m'en procurer la vue, elle passa autour de mon cou son bras tremblant et convulsif, et réunit nos deux têtes sur l'ouverture qu'elle s'étoit ménagée : nos joues se touchoient ; et, dans ses distractions, elle avançoit de tems en tems sur ma bouche deux lèvres enflammées, que je sentois frémir de volupté.

Je ne pouvois plus résister à l'impatience que me causoit l'extrême lubricité de cette femme, et je rêvois aux moyens de m'en affranchir et de m'échapper. Ascylte, à qui je parvins à le dire tout bas, approuva mon dessein. Il étoit également excédé des lutineries de Psyché, et ne songeoit qu'à s'en délivrer. Mais comment partir ? nous ne pouvions nous y résoudre sans emmener Giton ; il falloit le soustraire à la licence effrénée des furies qui peuploient cette maison. C'est de quoi nous nous occupions, chacun de notre côté, quand Pannichis, à qui l'inexpérience et la légèreté de son poids font perdre l'à-plomb, tombe du lit, entraîne Giton dans sa chûte, et se fait une meurtrissure à la tête. Ses cris effrayent Quartilla, qui s'élance pour la secourir ; et, dans le même instant, nous nous emparons de

Giton, qui ne s'étoit fait aucun mal, et nous nous sauvons à notre auberge, où, graces aux Dieux, on nous laissa tranquilles.

Le lendemain, quand nous fûmes suffisamment reposés de notre laborieuse aventure, nous sortîmes pour affaire, et nous rencontrâmes deux de nos ravisseurs. Sitôt qu'Ascylte les aperçut, il s'élança sur l'un d'eux, et, le laissant en un clin-d'œil presque mort sur la place, il vint m'aider à dépêcher mon adversaire, qui ripostoit à mes coups de la manière la plus vigoureuse : nos forces réunies ne purent l'entamer; il nous blessa l'un et l'autre, et nous obligea de l'abandonner sans avoir pu lui faire une égratignure.

Nous étions invités à souper le soir même chez Trimalcion, qui devoit affranchir plusieurs esclaves; mais la prudence nous conseilloit, au lieu d'aller nous montrer dans cette fête, de retourner à notre auberge pour y prendre du repos et panser nos plaies : c'est le parti que nous prîmes. Nous nous étions couchés après avoir versé de l'huile et du vin sur les parties que les griffes de mon adversaire avoient écorchées, ou que ses poignets avoient meurtries; mais ne pouvant dormir, nous pensâmes à celui de nos ravisseurs

qu'Ascylte avoit laissé sur le carreau, et aux suites fâcheuses que cet évènement pouvoit avoir. Tandis que nous délibérions tristement sur les moyens de nous soustraire à l'orage que nous croyions prêt à gronder sur nos têtes, survint un esclave d'Agamemnon, qui nous effraya par sa brusque apparition. — Eh quoi! s'écria-t-il, ne savez-vous pas chez qui l'on soupe aujourd'hui? C'est chez Trimalcion, chez le plus somptueux des hommes, chez ce Crésus qui, pour mieux compter chacune des soustractions que le tems fait au nombre de ses jours, gage un trompette qui lui annonce toutes les heures que marque son horloge. — Cet avis nous fait bientôt oublier tous nos maux; nous nous habillons à la hâte, et, suivis de Giton, qui nous rendoit volontairement les services d'un esclave, nous courons au rendez-vous.

Nous trouvâmes, en avant du palais de Trimalcion, de vastes emplacemens séparés par des barrières, au sein desquelles tourbillonnoit un peuple de joueurs: ils formoient des groupes tumultueux que nous examinions tour-à-tour, et dont le coup-d'œil bizarre nous récréa beaucoup. Nous aperçûmes enfin le héros de la fête, vêtu d'une camisolle

camisolle jaune, chaussé de sandales très-légères, et jouant à la paume avec des esclaves dont la beauté, les graces et la jeunesse fixèrent bien moins notre attention que le costume ridicule de leur maître, dont la tête chauve, sur-tout, formoit le contraste le plus risible avec leur chevelure élégante et touffue. Les balles qui tomboient à terre, n'étoient plus dignes de servir à leur amusement : un esclave, portant une corbeille remplie de ces hochets, n'avoit d'autre emploi que d'en fournir aux joueurs malheureux ou maladroits. Nous vîmes, entr'autres choses très-nouvelles pour nous, deux eunuques qui, placés aux extrémités de l'espace occupé par les joueurs, avoient soin, l'un de tenir toujours prêt, pour les petits besoins du maître, un pot-de-chambre d'argent; l'autre de compter, non pas les balles dont on devoit se servir, mais celles dont on ne se servoit plus, parce qu'elles avoient touché la terre.

Ménélaüs vint nous tirer, dans ce moment, de l'extase que nous causoient de si rares magnificences.—Voilà, nous dit-il, celui qui nous donne ce soir à souper : l'exercice auquel vous le voyez livré, est le prélude du festin. — Il alloit en dire davantage, quand Trimalcion

nous offrit un nouvel échantillon de son faste et de sa délicatesse. Il fait craquer ses doigts, et à ce signal l'eunuque accourt, et tend l'officieuse aiguière; ce besoin satisfait, il demande de l'eau et se lave les mains, qu'il essuie légèrement aux cheveux d'un esclave. Nous n'avions pas assez de tems pour passer en revue tous les prodiges qui nous environnoient, et nous entrâmes dans la salle des bains chauds, d'où nous sortîmes, après le tems convenable, pour aller nous rafraîchir dans la salle opposée.

Trois esclaves avoient parfumé d'essences l'heureux Trimalcion déjà sorti du bain, et l'essuyoient avec des frottoirs, non de chanvre ou de lin, mais de la laine la plus fine et la plus douce. Pendant ce service, comme ils buvoient à l'envi d'excellent vin, et que, dans leur turbulente avidité, ils en versoient quelquefois à terre: — Buvez, mes enfans, leur disoit Trimalcion, buvez, il est de mon crû! — Sa toilette achevée, on l'enveloppe, avant de sortir, d'une robe à long duvet, couleur écarlate, dont les vastes et moëlleux contours entretiennent son corps dans la plus douce température: quatre coureurs, couverts d'habits superbes, marchoient devant sa litière,

à côté de laquelle on traînoit, sur un petit fauteuil à roulettes, l'amour et les délices de Trimalcion, l'objet de ses plus tendres complaisances, un adolescent, dont la figure exténuée annonçoit déjà la langueur de la décrépitude, chassieux et si laid, qu'il servoit d'ombre à son maître : Trimalcion, penché à son oreille, un flageolet à la main, en jouoit tendrement, et si bas, qu'il sembloit lui confier des secrets. Enivrés de tant de belles choses, nous suivions, avec Agamemnon, ce majestueux cortége. Arrivés à la porte du palais, nous lûmes cette inscription dessinée en gros caractères sur le frontispice : *Tout esclave qui sortira sans permission, aura cent coups de fouet.*

Un esclave habillé de vert, ceint d'une écharpe incarnate, et commis à la garde de cette porte, épluchoit des pois dans un bassin d'argent. Une cage dorée, suspendue sur le seuil, renfermoit une pie qui, par le mélange éclatant de ses couleurs, autant que par ses *bonjours* gracieux, attiroit les regards des passans. Tandis que je promenois les miens sur tant de merveilles, la vue d'un dogue enchaîné, peint sur le mur, à ma gauche, non loin de la loge du portier, avec cette terrible

inscription : *Gare le chien*, me fit une telle illusion que je pensai tomber à la renverse, et me casser les jambes ; heureusement j'en fus quitte pour la peur, et les éclats de rire des témoins. Revenu de mon burlesque effroi, je continuai l'examen de ce mur. Parmi les tableaux les plus piquans de cette galerie, l'un représentoit un marché d'esclaves : le principal personnage étoit Trimalcion dans le costume d'un homme libre, un caducée à la main, entrant dans Rome sur un char conduit par Minerve ; dans un autre il apprenoit à calculer, et devenoit trésorier-général de l'empire ; dans un troisième, Mercure l'enlevoit par le menton, et le plaçoit sur un tribunal : la Fortune versoit à ses pieds la corne d'abondance, et les Parques filoient d'or et de soie sa brillante destinée. Notez que l'artiste avoit eu soin d'aider, par des inscriptions aussi pompeuses que détaillées, l'intelligence des curieux.

Cette ressource me manquant dans l'examen des autres tableaux, je priai le concierge de m'en expliquer les sujets. — Vous voyez, me dit-il, au milieu de la galerie, l'Iliade et l'Odyssée ; à main gauche un combat de gladiateurs. — Je le quittai pour observer un peu

plus loin de jeunes esclaves que l'écuyer du maître exerçoit à la course ; mais l'intérêt que je pris à ce spectacle, ne m'empêcha pas de remarquer dans l'angle de ce vaste portique, une grande armoire, où les images en argent des Lares protecteurs de la famille, étoient étalées, une statue de Vénus en marbre, et un coffret d'or qui renfermoit la premiere barbe de Trimalcion.

Nous n'avions jeté sur tant d'objets admirables qu'un coup-d'œil rapide, afin d'arriver plus vîte à la salle du festin, où nous sentions que l'heure alloit réunir tous les convives, et nous regrettions de nous en aller si vîte, lorsqu'arrivés dans l'intérieur, nous vîmes l'intendant de Trimalcion, qui recevoit des comptes. Ce faste affecté, si ridicule dans un pareil moment, absorba nos regrets par la surprise qu'il nous causa, et qui fut sans bornes, quand ma vue embrassa toutes les décorations de cet appartement. J'aperçus sur les jambages de la porte un trophée en bronze de haches et de faisceaux, posé sur des éperons de galère, avec cette inscription : *A Gaïus Pompée Trimalcion, Sévir Augustal, Cinname, son trésorier.* De deux tableaux placés à côté, l'un portoit cette annonce : *le trois et*

le lendemain des Kalendes de janvier, Gaïus, notre maître, soupe en ville; l'autre représentoit les phases de la lune, le cours des planètes, et les jours heureux et malheureux, indiqués par des points blancs et noirs : deux lustres pendus à la voûte jetoient le plus vif éclat sur tous ces détails.

Nous allions quitter l'examen de tant de merveilles pour entrer dans la salle du festin, lorsqu'un esclave, chargé de surveiller l'ordre de la marche, se mit à crier : *Du pied droit;* nous nous arrêtâmes pour prendre le pas d'ordonnance. Nous étions en mesure, et la phalange alloit s'ébranler, quand un autre esclave, dépouillé de ses vêtemens, tombe à nos pieds, et nous conjure de le sauver du châtiment auquel on venoit de le condamner pour une faute très-légère; du moins assuroit-il que le délit ne valoit pas trente sous.

Nous faisons volte-face, et partant du pied droit, nous allons au bureau du trésorier, pour le prier de pardonner à ce misérable : nous le trouvons qui comptoit de l'or. —C'est moins la perte de ma robe, dit-il en nous mesurant d'un coup-d'œil superbe, c'est moins le vol qu'on m'en a fait, tandis que j'étois dans le bain, que la négligence de ce butor qui

m'irrite. Invité par un de mes cliens à un festin qu'il donnoit pour célébrer le jour de ma naissance, j'en ai reçu cette robe avant de nous mettre à table; c'est à Tyr que l'étoffe avoit été colorée : j'avoue cependant qu'elle n'étoit plus neuve, et je fais grace au coupable en votre faveur.

Après les plus vifs remerciemens pour une clémence aussi rare, nous revînmes sur nos pas pour entrer dans la salle du festin. Tandis que les rangs défiloient, l'esclave pour lequel nous venions d'intercéder, accourt au-devant de nous, et, pour nous témoigner sa reconnoissance, nous suffoque de ses vigoureuses et bruyantes embrassades.—Vous verrez, nous dit-il ensuite, comme je sais payer un bienfait! Je préside au buffet; c'est par mes mains que passe le vin du maître, et je vous promets son meilleur.

Enfin nous entrons, et l'ordre s'établit. Sitôt que nous fûmes assis, des esclaves égyptiens nous versèrent de l'eau à la neige sur les mains, et firent place à d'autres qui nous lavèrent les pieds, et en détachèrent les cors et les durillons avec une adresse admirable. Je fus très-surpris de les entendre chanter pendant qu'ils s'acquittoient d'un office si pénible.

Étoit-ce chez Trimalcion un accessoire essentiel du service? il étoit si contraire à l'usage, que je voulus m'en assurer. Je demande à boire: aussitôt un esclave m'apporte une coupe, en fredonnant un air qui m'écorche les oreilles: cela ne se passoit pas autrement chez Trimalcion; aussi se croyoit-on moins à la table d'un père de famille, qu'à un repas de comédie.

Tout le monde étoit à table : Trimalcion seul étoit encore absent; et, contre l'usage, la place d'honneur l'attendoit. On n'en servit pas moins l'entrée, qui étoit magnifique : au milieu de la table, étoit un petit âne en bronze de Corinthe, aux flancs duquel étoient attachés deux sachets remplis, l'un d'olives blanches, et l'autre de noires. Sur son dos étoient les hors-d'œuvres dans deux plats d'argent, au bord desquels on lisoit le nom du maître, et le poids de leur volume. Des mets de différentes sortes garnissoient les alentours : là, dans des bassins, élevés sur des arceaux qui leur donnoient la forme des ponts sacrés où l'on égorge les victimes, des loirs nageoient dans le miel et dans le jus de pavot; ici, des saucisses brûlantes sur des grils d'argent; au-dessous, des prunes de Syrie, avec des grains de pommes de Grenade.

Notre appétit répondoit à la pompeuse abondance de ce service, et nous nous hâtions de le satisfaire, lorsqu'aux sons d'une symphonie bruyante, parut Trimalcion, porté par des esclaves qui le posèrent bien doucement sur un amas de petits coussins : cette scène arracha des éclats de rire à quelques étourdis. Il falloit être, il est vrai, bien maître de soi pour se tenir, à la vue de ce ridicule personnage, dans les bornes de la décence. On avoit affublé sa tête, après l'avoir rasée, d'un voile d'écarlate ; une serviette immense bordée, comme le laticlave, de longues franges qui flottoient sur ses vêtemens, étoit passée autour de son cou : il portoit au petit doigt de sa main gauche un grand anneau doré ; au bougt du doigt suivant, un anneau plus petit semé d'étoiles d'acier très-brillantes, et qui me parut d'or pur ; enfin son bras droit, qu'il découvrit négligemment pour achever de nous éblouir du faste de sa toilette, étoit armé d'un large brasselet d'ivoire couvert de lames d'or. — Amis, nous dit-il en portant à sa bouche un cure-dent d'argent, je me suis fait violence pour venir vous trouver ; mais craignant pour vous l'ennui de mon absence, j'ai fait un effort pour interrompre une partie à laquelle

je prenais le plus grand plaisir, et que je vais continuer, si vous le permettez. — A l'instant un esclave pose devant lui un damier de bois de térébinte, dont les cases étoient de cristal, et, par un raffinement d'élégance, les dames, d'or et d'argent, au lieu d'être, selon l'usage, blanches et noires, et d'os ou d'ivoire.

Tandis qu'il achevoit de dépeupler les cases de son adversaire, on apporta, quoiqu'on ne fût pas encore à la fin du premier service, un plateau sur lequel étoit une corbeille où reposoit le simulacre en bois d'une poule domestique qui sembloit, dans l'attitude que l'artiste lui avoit donnée, étendre ses ailes sur des œufs, et les couver. Aussitôt deux esclaves, aux accords de l'orchestre, s'en approchent, fouillent dans la paille de la corbeille, et en retirent des œufs de paon, qu'ils s'empressent d'offrir aux convives. Ce coup de théâtre attira les regards de Trimalcion. — Mes amis, nous dit-il, c'est par mes ordres qu'on a mis des œufs de paon sous cette poule, et je crains fort que vous n'y trouviez des petits prêts d'éclore ; cependant essayons, peut-être sont-ils encore assez frais pour les avaler.

On nous avoit servi des cuillers très-lourdes pour les casser, quoiqu'ils ne fussent que d'une

pâte extrêmement fragile ; mais la forme et la couleur me faisoient tellement illusion, que la crainte de trouver un poulet dans le mien, m'avoit déterminé à n'y pas toucher : ce fut un vieux parasite qui me tira de mon erreur. — Il y a là-dedans, disoit-il tout bas, en ouvrant le sien, je ne sais quoi qui doit être excellent. — Ce petit monologue me donne assez d'assurance pour casser mon œuf, et j'y trouve un bec-figue enseveli dans des jaunes d'œufs très-délicatement assaisonnés.

Trimalcion, après avoir terminé sa partie, et mis son estomac au niveau des nôtres, annonçoit à ceux qui préféroient le vin d'entrée, qu'il leur laissoit la liberté du choix, quand tout-à-coup l'orchestre éclate et donne le signal à un chœur d'esclaves d'enlever le premier service. Tandis qu'ils s'en acquittoient en chantant, l'un des acteurs de cette scène tumultueuse, sans doute étourdi du vacarme, laisse tomber un plat d'argent, que son voisin ramasse : Trimalcion, qui s'en aperçoit, fait punir cette gaucherie de quelques soufflets, et ordonne de la réparer. Un garçon d'office, armé d'un balai, pousse le plat sur un tas d'ordures.

Alors deux Éthiopiens à longues chevelures,

portant de petites outres semblables à celles dont on se sert pour arroser l'arène de l'amphithéâtre, entrent dans la salle, et font le tour de la table, en nous versant, au lieu d'eau, du vin pur, pour nous laver les mains. Comment tenir à cet excès de magnificence ? Il arracha des cris d'admiration. Enchanté de ce brouhaha flatteur, Trimalcion s'écrie : — Amis, le Dieu des combats déteste la gêne. Ce peuple d'esclaves nous étouffe ; et je vais, pour respirer plus à notre aise, en réduire le nombre à celui des convives. — Il dit, et déjà son ordre étoit exécuté.

Au même instant, nous vîmes arriver des bataillons de bouteilles de verre bouchées avec le plus grand soin, et datées du consulat d'Opimius. Tandis que nos regards avides parcouroient les écriteaux attachés au cou des bouteilles, Trimalcion, battant des mains, s'écrie : hélas ! il est donc vrai que l'homme vit moins long-tems que le vin ! ! ! c'est pour cela qu'il faut en boire, en boire abondamment ! le vin renferme le principe essentiel de la vie. Je vous donne celui-ci pour du véritable opimien. J'avois hier meilleure compagnie, et celui que j'ai fait servir étoit moins bon.

On versoit à grands flots, on buvoit de même, et l'on faisoit assaut d'esprit sur le luxe et la délicatesse du souper de Trimalcion, quand parut un esclave avec un squélète d'argent qu'il posa sur la table. Cette machine avoit, comme un être animé, le jeu des muscles et des articulations. Tandis que l'esclave en faisoit travailler les ressorts, et nous enchantait par la variété des mouvemens et des attitudes qu'il savoit lui donner, Trimalcion déclamoit ces vers :

Hélas ! hélas ! que l'homme est peu de chose !
Léger phosphore, à peine il est produit,
Que son éclat, dont un souffle dispose,
Baisse et s'éteint dans l'ombre de la nuit.
Un fil, un rien du néant nous sépare.
Hâtons-nous donc, hâtons-nous de jouir,
Et du destin que le sort nous prépare,
Consolons-nous dans le sein du plaisir.

Tandis que ces vers et les applaudissemens des convives se heurtoient au passage, on vit paroître un nouveau service. Si sa magnificence ne répondit pas à notre attente, au moins il nous surprit extrêmement par sa nouveauté : la machine sur laquelle il étoit placé, avoit la forme d'un globe qui représentoit les douze signes du zodiaque, où les mets étoient distribués dans l'ordre de leurs

rapports avec ces constellations : on avoit mis des pois sur le bélier, un jarret de bœuf sur le taureau, des rognons sur les gémeaux, une couronne sur l'écrevisse, des figues d'Afrique sur le lion ; la fressure d'une génisse sur la vierge, une tourte dans l'un des bassins de la balance, un gâteau dans l'autre, certains poissons de mer sur le scorpion, un lièvre sur le sagittaire, une langouste sur le capricorne, une oye sur le verseau, deux surmulets sur les poissons. Au sommet, tapissé d'un jeune gazon, étoit un rayon de miel blanc.

Après qu'on eut mis ce vaste édifice en place, un esclave égyptien fit le tour de la table pour distribuer aux convives du pain qu'il portoit dans une corbeille d'argent ; et, dans cet intervalle, il écorchoit, d'une voix efféminée et plus insipide que les drogues dont il usoit pour la conserver, des couplets en l'honneur des sauces. Des mets si communs ne réveilloient pas l'appétit des convives, et la gaîté sommeilloit. Trimalcion s'en aperçut, et s'écria : — Mangeons, mes amis, mangeons ! c'est pour manger qu'on est à table. —

Ces mots servent de signal à l'orchestre, et à quatre esclaves qui s'approchent de la table en dansant, enlèvent la partie supérieure

du globe, et nous laissent voir des ragoûts qui nous parfument : une panse de sanglier, un lièvre avec des ailes et dans l'attitude de Pégase quand il franchit les sommets d'Hélicon. Aux quatre coins, des satyres tenoient dans leurs bras de petites outres, d'où couloient, dans des plats remplis de poissons exquis, des torrens d'un court-bouillon délicieux.

Ce nouveau prodige arrache aux esclaves une bordée d'applaudissemens, auxquels les convives s'empressent de s'unir. La vue de ces mets délicats avoit ranimé l'appétit et la joie. Trimalcion paroissoit enchanté : — Coupez, s'écria-t-il ! — Et les viandes sont à l'instant dépecées et servies. L'esclave, chargé de cet emploi, s'en acquittoit, au bruit de la musique, avec tant d'adresse et de précision, avec des gestes si rapides, des mouvemens si réguliers, qu'on l'eût pris pour un musicien du cirque, jouant de l'orgue hydraulique pendant la course des chars...

— Coupez, coupez, disoit sans cesse Trimalcion ! — Je n'attachois aucun sens à ce mot répété si souvent. Étoit-ce une galanterie, une politesse, énigmatique pour moi seul ? Je fis part de mon embarras à l'un de mes

voisins, qui étoit une vieille connoissance de Trimalcion, et devoit avoir la clef des usages les plus singuliers de la maison. — Cet esclave, me dit-il, s'appelle *Coupé*. Coupez dans la bouche de son maître a deux acceptions : il nomme à la fois l'esclave, et lui marque son devoir. —

Je n'avois plus envie de manger; et, pour satisfaire ma curiosité sur une foule de choses qui la piquoient vivement, je continuai de causer avec mon voisin. Après plusieurs questions qu'il résolut avec complaisance, je lui demandai qu'elle étoit une femme que j'avois vue sans cesse aller et venir depuis qu'on étoit à table. — « C'est Fortunata, me dit-il; c'est l'épouse de Trimalcion. Heureuse femme! elle mesure l'or au boisseau. Qu'étoit-elle néanmoins avant son élévation ? elle vivoit ignorée dans une boulangerie où ses mains pétrissoient journellement le pain des esclaves. Je ne sais par quel enchantement elle s'est ouvert les cieux. Elle est l'amé de Trimalcion qui ne voit que par ses yeux. Lui diroit-elle qu'il est nuit à midi, il n'oseroit en douter. Ce Crésus ne peut avoir l'œil à tout, et elle est le génie qui veille à son immense fortune. Elle semble se multiplier pour suffire

à

à tous les détails ; et vous la trouvez toujours où vous ne l'attendiez pas. Elle est sobre, de bon conseil, et vaut en un mot plus que son pesant d'or. Mais sa langue a le poison de la vipère et la loquacité d'une pie. Vous aime-t-elle ? oh ! c'est de tout son cœur. Lui déplaisez-vous ? sa haine est plus indiscrète que l'écho.

— La fortune épuisa pour Trimalcion ses faveurs intarissables : l'étendue de ses domaines lasseroit les ailes d'un vautour ; il a des capitaux immenses dans les fonds publics ; le patrimoine de plusieurs familles opulentes ne vaut pas les épargnes de son trésorier. J'essayerois en vain de compter ses esclaves : le nombre en est si grand, que dix sur mille ne le connoissent pas ; son nom seul les fait tous trembler. Il n'achète rien pour sa table ; il a tout sans sortir de chez lui ; désirât-il l'impossible, du lait de poule, par exemple ? je crois qu'il en trouveroit. La laine de ses troupeaux n'étoit pas assez fine : il a fait acheter des moutons à Tarente. Le miel de ses ruches n'étoit pas assez délicat : il a fait venir des abeilles de l'Attique, et les a mêlées avec les siennes. Ces jours passés, il a rêvé que les champignons et les morilles de l'Inde, auxquels on ne songea de la vie, valoient mieux

que les nôtres ; aussitôt il écrivit qu'on lui envoyât des bords du Gange de la graine de ces végétaux qui n'en produisent pas. Ses chevaux et ses mulets sont tous nés dans ses haras. Voyez-vous ces lits si nombreux et si renflés ? il n'en est pas un seul dont la laine ne soit teinte en pourpre ou en écarlate. Heureux mortel ! il n'a pas un désir qu'il ne puisse satisfaire.

— Croyez que ses affranchis sont des hommes respectables ; admirez leur embonpoint : quel air de jubilation ! J'en vois un là-bas, au bout de ce lit ; donnez-vous la peine de l'examiner : naguère il portoit du bois ; c'étoit moins que rien. Maintenant il est cousu d'or. Comment l'a-t-il gagné ? je l'ignore : je n'ai rien vu ; mais on dit qu'il a eu le secret de s'emparer du chapeau d'un incube, et de le forcer à lui céder son trésor. Qu'il le garde ; je n'envie pas son bonheur. Cependant son maître a le droit de le souffleter encore ; mais qu'à cela ne tienne ! il a de quoi s'en consoler. C'est du moins un désagrément presqu'insensible pour un homme qui vient de se loger dans un palais.

— Voyez-vous cet autre à la place de l'affranchi de César ? c'est encore un enfant gâté de la fortune ; il s'est vu des monceaux d'or ;

mais la mine en est tarie, et il doit à tout le monde. Gardez-vous de penser que ce soit précisément sa faute : sa bonté seule l'a perdu ; des scélérats d'affranchis l'ont ruiné. Il avoit une cour alors ; il est seul aujourd'hui : plus de cuisinier, plus d'amis : l'infortuné n'en a pas ; il traitoit les siens comme un roi ; l'art et la nature s'épuisoient pour satisfaire au luxe de sa table ; et, pour tout dire en peu de mots, on y perdoit plus de vin dans un repas, qu'il ne s'en boit ailleurs. Cependant quel métier pensez-vous qu'il ait fait pour s'élever à cet excès d'opulence ? il moissonnoit sur la cendre des morts ; il étoit l'architecte et le décorateur de leur dernier asyle. Quand il a vu ses actions baisser, pour appaiser ses créanciers, il a fait afficher dans tous les carrefours la vente de son superflu. —

La voix de Trimalcion l'empêcha de continuer. — Il faut égayer notre vin, disoit-il, le coude appuyé sur la table ; il faut en boire assez pour mettre à la nage les poissons dont on vient de nous régaler. Continuez donc de le répandre à grands flots, et ne vous chagrinez pas de voir enlever les plats qui couvroient la table ; c'est pour faire place à d'autres. Vous seriez-vous crus au dernier service ?

je ne vous pardonnerois pas même d'avoir pu le soupçonner ; ce seroit me dire que je ne mérite pas toute ma renommée. Quoi qu'il en soit, que notre esprit s'évertue à rendre plus piquant le reste du repas ; et, pour varier nos plaisirs, mêlons avec art, aux propos joyeux, des dissertations savantes.

— Que la cendre de mon bienfaiteur repose en paix ! c'est à lui que je dois le poste éclatant que j'occupe dans le monde : ma fortune est telle, qu'il n'y a pas d'évènemens qui puissent la renverser, à moins que la terre ne s'écroule ; les productions les plus rares du globe sont devenues pour moi des choses ordinaires ; mon sort est au-dessus de l'ambition d'un homme ; enfin je goûte le charme inconcevable de ne pouvoir former un vœu stérile. Savez-vous dans quel esprit j'ai fait dresser ce globe colossal, et quelle intention présidoit à la distribution des mets placés dans ses divers compartimens ? Prêtez-moi l'oreille : Le ciel est le séjour de douze divinités dont il prend tour-à-tour la figure. Il cède à leur influence opposée, et la répand sur toute la création. Ainsi ceux qui reçoivent le jour sous l'ascendant du bélier, ont d'immenses troupeaux, le caractère indomptable, l'air

impérieux, le génie mordant et satirique, un goût déterminé pour les disputes de l'école et du barreau. Le bélier se retire, et cède sa place au taureau, qui condamne ceux qui naissent sous son règne, aux travaux grossiers de la campagne, à vivre de leurs sueurs. Il existe entre ceux à la naissance desquels président les gémeaux, une invincible sympathie : ils ne sont jamais seuls ; sans cesse attirés l'un vers l'autre, ils deviennent inséparables ; on les voit toujours porter le même joug, tracer le même sillon : les ruelles sont peuplées de leurs couples fraternels. Je suis né sous le signe de l'écrevisse ; aussi, pareil à cette constellation, j'étends mon pouvoir sur l'un et l'autre élément ; c'est un droit que je tiens de l'immensité de mes possessions ; et la couronne placée sur ce signe, indique mon horoscope. Les enfans du lion sont des mangeurs insatiables, ne respirent que les armes, les combats, brûlent de la soif de commander. Sous la vierge, naissent les hommes timides, lâches, toujours prêts à fuir, à recevoir des fers ; sous la balance, les charlatans, les gens d'affaires, tous les trafiqueurs subalternes ; sous le scorpion, les empoisonneurs et les assassins ; sous le sagittaire, les filoux, tous

les fripons adroits qui vous caressent d'une main, quand ils vous dépouillent de l'autre; sous le capricorne, les crocheteurs, tous ceux dont la peau s'endurcit aux travaux les plus pénibles; sous le verseau, les cabaretiers et les ivrognes; enfin sous les poissons, les cuisiniers et les rhéteurs. Ainsi va le monde! il tourne comme une meule; et ce mouvement est toujours un mal pour les hommes, soit qu'il les fasse naître ou mourir. Quant au gazon qui tapissoit le milieu du globe, et au rayon de miel qui le couvroit, croyez qu'ils servoient à l'ordre général de mon plan, car je ne fais rien sans intention. La terre, arrondie comme un œuf, occupe le milieu du monde, et récèle en son sein les germes inépuisables de tous les biens : le miel et le gazon réunis, étoient l'emblême des soins prévoyans et féconds de cette mère commune. —

Ce commentaire astrologique avoit enlevé les suffrages des auditeurs. A les en croire, Hipparque, Aratus, comparés à Trimalcion, étoient des hommes ordinaires. Enfin ce nuage d'encens s'éclaircit, et tout le monde se leva pour faire place à des esclaves qui couvrirent les lits de tapis qui représentoient des sujets de chasse brodés en soie. Nous ne savions à

quoi tendoit cet appareil, quand tout-à-coup le son des cors retentit aux portes de la salle, où s'élance, avec des cris affreux, une meute de chiens de Laconie, que suivoit un énorme sanglier porté sur un large plateau. Sa hure étoit coëffée d'un bonnet d'affranchi, et ses défenses portoient deux corbeilles tissues de branches de palmier, et remplies, l'une, de dattes de la Palestine, l'autre, de dattes de la Thébaïde. Un groupe de marcassins moulés en pâte cuite au four, et pendus à ses mamelles, en nous indiquant le sexe de cet animal, nous disoit encore, par leur attitude, qu'ils étoient ses enfans. Trimalcion fit à quelques convives la galanterie de les leur offrir, en leur permettant de les emporter.

Coupé ne se présenta point pour dépecer ce sanglier. Ce fut un grand estaffier, à triples moustaches, armé d'un large poignard, botté jusqu'à la ceinture, en uniforme de chasseur. Il frappe, et des flancs entr'ouverts de l'animal, il sort une volée de grives que des esclaves, avec des roseaux enduits de glu, attrapent dans la minute. Après avoir ordonné de les apprêter, et de les servir sur-le-champ: — Mais voyez donc, s'écria Trimalcion, voyez si cet animal qui avaloit des

oiseaux, n'a pas de même avalé le gland de la forêt! — Aussitôt des esclaves s'approchent des corbeilles, en retirent les dattes, dont ils font des lots égaux, et s'empressent de les distribuer aux convives.

Au milieu du bruit que causoit le jeu compliqué de tant de machines, j'étois sans mot dire à ma place, où la nouveauté du spectacle me livroit à une foule de réflexions qui s'embrouilloient dans ma tête, et que je m'efforçois d'éclaircir. Mais ce fut en vain que je torturois mon esprit pour me rendre raison du bonnet dont on avoit coëffé la hure du sanglier. Las de me perdre dans un océan de conjectures, je pris le parti de recourir à mon interprète, et de lui demander le mot de l'énigme qui faisoit l'objet de mes graves méditations. — D'où venez-vous, me répondit-il? votre esclave ne seroit pas embarrassé d'une pareille question. Le sens en est clair; il saute aux yeux : hier Trimalcion fit servir ce sanglier sur la fin du repas; les convives refusèrent d'y toucher : on le renvoya; c'étoit lui rendre la liberté; et rien de plus naturel qu'il porte aujourd'hui le bonnet d'affranchi. — Je rougis de mon ignorance, et, dans la crainte de passer pour un homme qui n'avoit jamais

approché de la table des grands ; je n'eus garde de pousser plus loin ma curiosité.

Pendant cet entretien, un jeune esclave, beau comme l'amour, et couronné de pampre et de lierre, faisoit le tour de la table, avec un panier de raisins à son bras : tantôt il se donnoit les noms divers du Dieu qui préside à la vigne, tantôt il chantoit des vers de son maître. Au son de sa voix argentine, Trimalcion se tourna vers ce jeune homme, et lui dit : — Bacchus, je t'affranchis. — Bacchus aussitôt court au sanglier, le décoëffe, et se couvre de son bonnet. — Vous avouerez, ajouta Trimalcion, que je dispose à mon gré de la joie et de la liberté, puisque je viens d'en affranchir le père. — On applaudit à ce bon mot, et chacun baise à son tour le moderne Bacchus.

Trimalcion, tourmenté d'un besoin que les dieux seuls, dit-on, n'éprouvent pas, sortit de table, et nous laissa la liberté de causer à notre aise : elle attendoit, pour éclater, l'absence du tyran. — Qu'est-ce qu'un jour, s'écria l'un des convives, après avoir fait remplir son verre ? un espace insensible, un éclair à peine entrevu. Quel motif pour profiter du tems ! il n'est qu'un moyen d'en jouir,

c'est d'aller du lit à la table. Depuis quelques jours la froidure est insupportable. A peine ai-je pu me réchauffer dans le bain; et, pour retrouver ma chaleur accoutumée, j'ai pris le parti d'avaler des flots de vin. C'est la meilleure des fourrures. Mais ces libations copieuses me brouillent la cervelle, et je ne suis plus qu'un sot....—

— Il a raison, dit Séleucus, il a raison!!! l'usage des bains est pernicieux. Aussi n'ai-je garde d'en prendre tous les jours. Se baigner souvent, c'est se tuer en détail. L'eau mine et dévore; elle a des dents invisibles; elle ronge insensiblement le corps le plus robuste; elle en fait un squélette. J'aime mieux boire: quand j'ai le cœur entouré de vingt rasades, je brave la froidure. Je n'ai pas eu le tems de me baigner aujourd'hui; j'étois à des funérailles. Chrysante, le beau Chrysante est mort. C'est vraiment dommage! il est toujours devant mes yeux; il me semble qu'il me nomme; je crois lui parler encore. — Hélas! l'homme est un ballon gonflé de vent qui s'élève et tombe au hasard: c'est moins qu'une mouche; elle a du moins quelques propriétés; mais nous, en avons-nous aucune? Nous ressemblons à ces petites bouteilles, que la

pluie, en tombant, élève à la surface des eaux. Que diroit-on, si Chrysante n'eût pas observé le régime le plus sévère? Il a fait pendant cinq jours une diète absolue. Vains ménagemens! ils n'ont servi qu'à le faire mourir à jeun. La paix de l'ame est le seul baume de la vie. Sans elle, les secours de l'art ne valent pas un coup d'épée dans l'eau. C'est en vain qu'on prodigua tous les soins, les attentions les plus délicates pour arrêter son ame au passage; elle a voulu partir. Si vous voyiez comme on le regrette! il a donné la liberté à quelques esclaves. Son épouse même a répandu des larmes. Douleur affectée! un rayon de joie perçoit à travers le nuage. Qu'auroit-elle fait, s'il n'eût pas été le meilleur des maris? O femmes! femmes! vous ressemblez au milan, qu'on tâche en vain d'apprivoiser; votre ame est insensible aux bienfaits; autant vaudroit les jeter dans un puits: vous voyez toutes mourir un mari du même œil qu'un prisonnier voit briser ses fers....—

— Eh! laissons en paix la cendre des morts, s'écrie Philéros, et parlons des vivans! Chrysante a subi son sort. De quoi peut-il se plaindre? Il a vécu sans reproche; il est mort de même. On l'a vu sans le sol. Qu'importe! il

n'en laisse pas moins un million dans ses coffres. Aussi ne se piquoit-il pas d'une fausse délicatesse : il eût avec ses dents ramassé une obole dans un tas d'ordures. Il n'a fait de sa vie un pas en arrière, et s'est arrondi comme un rayon de miel. Je voudrois me taire ; mais la vérité l'emporte ! Avouez qu'il étoit bavard, pointilleux, se fâchoit d'un mot, et soufflоit partout la discorde. Son frère valoit mieux que lui : je n'ai connu personne d'un commerce plus sûr ; il avoit le cœur excellent, la main toujours ouverte pour ses amis, et faisoit bonne chère. Il est vrai que son début dans le monde n'a pas eu d'éclat ; il jeûnoit souvent, alloit l'oreille basse et le corps penché ; mais une vendange abondante lui redressa la taille. Il vendit sa récolte autant qu'il voulut. Il fit mieux : légataire avec Chrysante d'un immense héritage, il en vola les trois-quarts à son frère. C'est alors qu'il prit les airs d'un consul ; il devint l'idole de la société : on le citoit comme un modèle. Chrysante fut assez déraisonnable pour prendre de l'humeur ; il vit d'un œil jaloux la fortune de son frère, et légua son patrimoine à je ne sais quel inconnu. Tout le monde le blâma : qui fuit les siens s'égare. Il croyoit à ses

affranchis comme à des oracles ; c'est par leurs conseils qu'il a fait cette sottise. Ouvrir l'oreille à tous les propos, est un défaut impardonnable, sur-tout dans un homme du monde, parce qu'il n'est pas de ridicules et d'imprudences auxquels ce travers ne l'expose. Cependant son étoile a triomphé jusqu'à ses derniers momens. Il n'avoit pas le tems d'espérer ; le bien lui venoit de tous les côtés : c'étoit le fils aîné de la fortune ; le plomb se changeoit en or dans ses mains ; il surnageoit où tout autre se seroit noyé : le sort, en prévenant tous ses vœux, le dispensoit même de cette grosse portion de bon sens que la nature départit au commun des hommes. A quel âge croyez-vous qu'il est mort ? à soixante ans et plus. Mais personne ne s'en doutoit : son teint toujours frais et vermeil, ses cheveux toujours noirs lui donnoient l'air d'un jeune homme. Il avoit une santé de fer. Jeune encore, lorsque je l'ai connu, il avoit pour les plaisirs un goût violent, des moyens prodigieux ; je crois qu'il eût osé défier Hercule dans le plus incroyable de ses travaux. Il étoit le mari de tous les jeunes gens, l'amant de toutes les femmes ; il n'eût pas respecté sa mère : il eût violé sa sœur sur l'autel de Vesta.

oppresseurs, est hardi comme un lion, devient, en leur présence, plus timide et plus poltron qu'un renard. Déjà le prix des denrées m'a forcé de vendre mes habits et mes meubles ; et, s'il ne diminue, il faudra bientôt que je vende ma chaumière. Que deviendrons-nous, si les dieux n'ont pas pitié de nos malheurs ? En vérité, je crois que nous les devons à leur courroux vengeur : aujourd'hui leurs temples sont déserts ; plus de sacrifices ni d'expiations ; on ne brûle pas un grain d'encens en leur honneur : l'intérêt seul a des autels. Autrefois, dans les tems de sécheresse, les femmes de tous les rangs, le front voilé, les pieds nuds, les cheveux épars, avec un cœur chaste, alloient en procession dans les vallées et sur les montagnes implorer Jupiter pluvieux. A l'instant s'ouvroient, ou ne s'ouvroient pas les cataractes du ciel ; et le peuple reconnoissant, ou riche d'espérances, se croyoit heureux et remplissoit les temples. Que les tems et les mœurs sont changés ! tous les cœurs sont de glace envers les dieux ; on n'a plus de confiance en leur pouvoir ; on les respecte moins que des animaux inutiles. Aussi voyez ce qu'il en résulte ! ils sont indifférens sur nos calamités ; ils ne feroient pas un geste pour

écarter

écarter de nous la famine; et si quelques gouttes de leur salive suffisoient pour fertiliser nos champs arides, ils ne prendroient pas la peine de cracher.... —

— Au moins ils devroient tonner, tonner sur toi, dit Échion. Quels discours! des blasphêmes! Mords ta langue, ou change de propos. Tu crois voir un désordre? il n'est que dans tes idées. Ainsi va le monde : tantôt d'une façon, tantôt d'une autre; la vie est un enchaînement de chances opposées. Rien n'interrompt l'ordre des jours, ils se suivent; mais aucuns ne se ressemblent. Hier ton cheval est mort? sèche tes pleurs, demain tu mettras ta femme au tombeau. Il est vrai que ce climat seroit l'Élysée de la terre, s'il étoit peuplé d'honnêtes gens. Mais qui peut lui reprocher de ne nourrir que des fripons? ce n'est pas sa faute, sans doute. Ganymède, ne soyons pas si difficiles; le milieu du ciel est par-tout. A cent lieues d'ici, tu dirois, j'en suis sûr, qu'on voit des cochons rôtis courir par troupeaux dans nos campagnes. Au reste, de quoi te plains-tu? n'allons-nous pas avoir un spectacle superbe? Mon patron Titus donne incessamment un combat d'affranchis. Moins généreux, il eût pu n'employer que des

gladiateurs, mais sa grande ame va toujours au-delà des moyens ordinaires. Il a le cœur d'Achille, quand il a du vin dans la tête ; c'est alors qu'il veut voir couler des flots de sang. Vous le verrez dans les jeux qu'il prépare ! Il fera de l'arène un champ de carnage; il voudra que les combattans s'égorgent sans pitié. Direz-vous qu'il fait une folie ? il a de quoi la payer. Son père, qui vient de mourir, outre d'immenses domaines, a laissé des coffres qui regorgent d'or. Il le dépensera : que lui importe ? Il est encore un de nos plus riches citoyens, et son nom sera cité dans tous les âges. Son épouse aime à conduire un char de bataille : au lieu de s'en fâcher, de crier au scandale, il a fait acheter pour elle des chevaux numides qui ne touchent pas la terre. Oh ! qu'il se gardera bien d'imiter Glycon, qui a surpris son trésorier dans les bras de la sienne ! Le peuple aura beau jaser, les Catons du jour murmurer, les libertins plaisanter, il sera plus sourd à leurs cris qu'Ulysse aux chants des syrènes. Mais, à propos de Glycon, que dites-vous de cet insensé, qui, faute de preuves, a dépensé son argent à corrompre les juges de son trésorier ? C'étoit envoyer son honneur à l'amphithéâtre avec sa victime. Quel crime avoit

commis cet esclave? pouvoit-il ne pas obéir aux volontés de sa maîtresse? C'est elle seule qu'il falloit punir; mais qui n'ose battre l'âne, frappe sur les paniers. Après tout, que pouvoit attendre Glycon de la fille d'Hermogène? qu'elle fût honnête femme? autant eût valu qu'il se flattât de couper les ongles d'un vautour, à l'instant qu'il traverse l'horison : les enfans de la couleuvre ont des poisons comme elle. Glycon, par sa vengeance, s'est couvert d'une honte ineffaçable; mais que nous importe son déshonneur? j'aime mieux vous parler du festin que Mammea doit nous donner. On dit que chaque convive recevra deux deniers d'or. S'il nous fait cette galanterie, puisse-t-il supplanter Norbanus, et jouir seul de la faveur du prince! Comme il en profiteroit! vous le verriez voguer à pleines voiles; il seroit l'idole de la cour et de la ville. De bonne-foi, quel bien Norbanus nous a-t-il fait? à quel titre pourrions-nous le regretter? Citerez-vous le spectacle qu'il nous a donné? ah! taisons-nous sur cette infamie! Afin d'épargner la dépense, il avoit gagé des gladiateurs si vieux et si cassés, qu'un souffle les eût renversés : j'en ai vu, dans l'amphithéâtre, de moins décrépits, exposés aux bêtes. Le soir il

fit combattre une autre troupe aux flambeaux; jamais combat de coqs ne fut si ridicule : l'un boitoit, l'autre avoit la goutte; celui-ci portoit son bras gauche en écharpe, celui-là se blessoit pour quitter l'arène, quoique son adversaire lui cédât la victoire. Cependant on vit un Thrace, assez haut de stature, se présenter avec grace, et se battre de franc-jeu; mais, au total, la troupe étoit la fleur des poltrons, et Norbanus eût fait de vains efforts pour en trouver de plus vils et de plus ignobles. — Qu'en pensez-vous, me dit-il, en nous quittant? je vous ai donné du plaisir. — Et moi des applaudissemens, lui répondis-je. Voulez-vous compter? certes, je n'aurai pas de peine à vous prouver que je vous ai donné beaucoup plus que je n'ai reçu; cependant je vous tiens quitte : une main lave l'autre. — Agamemnon, vous me lorgnez de travers; il me semble vous entendre dire : Se taira-t-il? le fâcheux plaisant! maudit causeur! C'est votre faute; il falloit entrer en lice, et je n'aurois eu garde d'y paroître : un champion tel que vous m'auroit épouvanté. Je sais que nous ne marchons pas sous les mêmes enseignes; nos propos vous font pitié; vous riez sous cape à nos dépens. Grand homme! un peu plus d'indulgence! pourquoi

ce front sourcilleux ? de grace, apprivoisez la science! A propos, laissez-vous donc tenter! Je veux vous voir à ma campagne, vous régaler dans ma chaumière. Cependant la chaleur de la saison ne permet pas d'y avoir d'abondantes provisions; mais qu'à cela ne tienne, vous ne mourrez pas de faim; ma basse-cour est bonne, et nous aurons des œufs, des poulets de l'année. Savez-vous que le plus jeune de mes fils, mon cher Cicaron, touche à l'âge où je dois l'envoyer à votre école ? il sait déjà quatre oraisons, et les déclame à ravir. Aimable enfant! vous le verrez; il vous aimera de tout son cœur; vous n'aurez jamais eu disciple plus fidèle. Il se livre à tout ce qu'il fait avec un zèle, une ardeur! on ne peut l'arracher à ses livres quand il étudie. Il a des graces, de la figure; mais il est d'une santé bien délicate. Il avoit trois chardonnerets dont il étoit fou; je les ai tués : il se desséchoit les poumons à les siffler. Je lui ai dit que la belette les avoit mangés. Il s'est fait un amusement plus paisible : il peint. Au reste, il sait déjà le grec, et débute assez bien dans les lettres latines. Il feroit mieux encore, si son maître pouvoit l'astreindre davantage; mais le petit drôle est d'une espiéglerie indomptable;

il ne peut rester en place. Souvent, lorsque l'on croit qu'il travaille avec ardeur, il chasse aux papillons dans la plaine, ou perd son tems à d'autres frivolités. Son aîné a pour les sciences des dispositions moins heureuses. Avec moins de goût pour la dissipation, il est plus curieux, écoute et retient tout ce qu'on dit, mais n'en comprend pas un mot : en revanche, à l'aide de sa mémoire, il enseigne aux autres ce qu'il ne sait pas. Il n'est pas d'enfant plus facile à gouverner : si peu qu'on lui donne, il est toujours content, et ne demande jamais rien. Comme je le destine aux affaires, je veux qu'il connoisse les lois, et j'ai fait acheter pour lui des livres de chicane. C'est la science la plus utile, qui nourrit le mieux son homme : il a pour ce métier plus d'esprit qu'il n'en faut. Cependant, s'il ne mord pas à l'hameçon, je le ferai barbier, ou crieur public, ou solliciteur de procès : de pareils états sont l'ancre de la fortune, et l'on y prospère en dépit de tous les vents. Je lui dis tous les jours : Mon cher fils, c'est pour toi seul que tu t'instruis. Regarde Philéros ! s'il n'eût pas étudié le droit, il n'auroit pas de pain : porte-faix, il y a quelques années, il est aujourd'hui rival en richesses de Norbanus. La

science est un trésor, et le talent ne meurt jamais. —

Tel étoit le ton général de la conversation; ce flux et reflux tumultueux et rapide de niaiseries et d'impertinences achevoit de tourner toutes les têtes, quand Trimalcion, le visage enflammé, le front en sueur, rentra dans la salle. Après avoir essuyé sa figure, lavé ses mains avec de l'eau parfumée, et repris un moment son haleine : — Pardon, mes amis, nous dit-il, pardon d'une absence aussi longue; mais depuis plusieurs jours mon ventre est un volcan muet et stérile, où, malgré mes efforts, le bitume enraciné brûle et s'éteint tour-à-tour sans pouvoir se frayer un passage. Il faudroit un agent étranger pour ouvrir le cratère, et les gens de l'art n'en connoissent pas d'assez puissans : néanmoins un mélange d'écorce de grenade, de cire et de vinaigre, a produit quelque effet. Je sens même encore les approches d'une explosion; un désordre souterrain l'annonce et la prépare : ne me forcez pas à l'étouffer, et disposez vos oreilles à ses orageux préludes. Au reste, si quelqu'un de vous étoit travaillé d'un pareil mal, je le dispense du tourment de l'endurer; qu'il se mette à son aise : en pareil cas, on ne peut commander à la nature;

Jupiter même ordonneroit en vain cet effort; l'excès du supplice affranchiroit de l'obéissance. Vous riez, Fortunata? Cependant vous avez plus que personne besoin de complaisance à cet égard; toutes les nuits, tandis que vous dormez, vos bruyantes indiscrétions troublent mon sommeil. Quoi qu'il en soit, j'ai toujours voulu qu'à ma table on fût absolument sans gêne sur cet article. Les médecins ne défendent-ils pas de se faire la moindre violence? je suis de leur avis. Un vent qu'on enchaîne, est un ennemi mortel; j'en ai vu plus d'un exemple. La vapeur monte à la tête, et reflue avec effort; il vaut mieux céder. Quand un secret pèse, au lieu d'étouffer, il faut le dire à tout le monde. Il y a plus, si l'un de vous éprouvoit un besoin plus sérieux, je le préviens qu'à deux pas d'ici sont des chaises, de l'eau, toutes les propretés nécessaires; et, s'il veut m'obliger, il en usera sans cérémonie. —

Après d'emphatiques remerciemens, et de longs éclats de rire, entremêlés d'abondantes rasades, je crus que le dernier service alloit paroître: on ne pouvoit pas plus mal imaginer: le dessert, chez Trimalcion, n'arrivoit pas sitôt, et nous n'étions pas à la moitié du

repas. L'orchestre jouoit différens airs; on avoit desservi pendant cet intervalle, et la table dépouillée, attendoit qu'on la couvrît de nouveau. Mais figurez-vous ma surprise, quand la porte, en s'ouvrant, me laisse voir trois cochons blancs comme la neige, qui entrent dans la salle, conduits par un esclave : ils avoient des sonnettes à leurs cous, et faisoient un tintamarre horrible. — L'un a deux ans, nous dit leur gardien, l'autre en a trois, et celui-ci pourroit être leur aïeul. — Je pensois que ces animaux étoient dressés à quelque espèce de combat, et qu'on alloit nous régaler d'un spectacle inconnu jusqu'à présent parmi nous; mais Trimalcion, impatient d'éclairer notre incertitude, s'écria : Mes amis, quel est celui des trois qui vous paroît le meilleur? on va vous le servir à l'instant. Si un cuisinier de province fait cuire un coq, un faisan dans un quart-d'heure, il faut moins de tems chez moi pour apprêter et servir un bœuf. — Aussitôt il fait venir un de ses cuisiniers, et, pour nous ôter l'embarras du choix, condamne à la mort le plus vieux des cochons. — Quelle est ta décurie, demande-t-il à cet esclave? — Je suis de la quarantième. — Es-tu né chez moi? ou t'a-t-on acheté? — Ni l'un ni l'autre : je suis

une portion du legs que vous a fait Pansa. — Je te donne un moment pour égorger, cuire, assaisonner et servir cet animal; si tu tardes, je te condamne aux plus vils emplois dans ma cuisine.— L'esclave, effrayé de la menace, se sauve avec l'énorme gibier qu'il est chargé d'apprêter.

Alors Trimalcion jetant sur l'assemblée un coup-d'œil gracieux : — Si le vin ne vous plaît pas, dit-il, j'en ferai donner du meilleur; je veux qu'il invite à boire largement. Graces aux dieux, je n'en achète pas. Trouvez-vous que celui-ci rappelle son buveur? Il croît dans une de mes vignes que je n'ai jamais visitée. Elle est située, m'a-t-on dit, dans les environs de Terracine et de Tarente. A propos de Tarente! j'ai le projet de joindre la Sicile aux langues de terre que je possède dans le voisinage, afin que je puisse aller en Afrique, si la fantaisie m'en vient, sans sortir de mes possessions. Que dites-vous de cette idée?..... Mais pourquoi vous taire obstinément, Agamemnon? vous devriez nous régaler du discours que vous avez fait aujourd'hui, ou du moins nous en donner l'analyse. Sans être orateur, les secrets de l'art ne me sont pas inconnus; j'en ai fait une assez longue étude.

Douteriez-vous de mon goût pour les belles-lettres? apprenez donc que j'ai trois bibliothèques, deux de livres latins, et l'autre d'auteurs grecs. —

Aussitôt Agamemnon prit la parole. Un pauvre avoit pour ennemi, dit-il, un homme puissamment riche. — Qu'est-ce qu'un pauvre, interrompit Trimalcion? — Le rhéteur, sans paroître choqué de cette étrange question, répondit: Un pauvre est un homme qui ne possède rien. — Il ne peut donc avoir de procès, réplique vivement Trimalcion: qui n'a rien, ne plaide pas; le fait est jugé. — Nous applaudîmes en chœur à la justesse de cette réflexion. Encouragé par nos suffrages, il s'écrie: Agamemnon! vous souvient-il des douze travaux d'Hercule? vous rappelez-vous sur-tout de la fable d'Ulysse, et comment le cyclope lui coupa le pouce avec un fétu de paille? j'ai lu tout cela dans Homère quand j'étois enfant. Croiriez-vous que j'ai vu de mes yeux la Sibylle de Cumes? elle étoit dans une bouteille. Lorsque les enfans lui demandoient: Sibylle, que veux-tu? elle répondoit toujours qu'elle vouloit mourir.

Trimalcion s'essoufflioit encore à débiter ces extravagances, quand parurent des esclaves

pour servir le cochon. On se récrie sur tant de célérité ; on jure qu'il auroit fallu plus de tems ailleurs pour cuire un chapon. Cet animal avoit un embonpoint si prodigieux, que le sanglier dont nous avions vanté la grosseur, ne nous sembloit plus qu'un marcassin. On se taisoit d'étonnement et d'admiration. Le maître avoit aussi paru prendre plaisir à l'examiner, quand tout-à-coup changeant de visage, il s'écrie avec fureur : Quoi ! l'on n'a pas vidé cet animal ? non, je le jure, il ne l'est pas ! Qu'on amène l'empoisonneur que j'ai chargé de l'apprêter. — L'esclave arrive, et, d'un air triste et suppliant, confesse avoir oublié d'éventrer l'animal. — Comment oublié, reprend Trimalcion ! le butor fait cet aveu du même ton que s'il s'accusoit d'avoir oublié l'assaisonnement d'un ragoût. Habit bas, et qu'on mette en lambeaux ses reins et ses épaules ! — Nu comme un ver, il se place entre deux bourreaux ; mais à la vue des fouets qui déjà fendent l'air, tout le monde s'intéresse en faveur du coupable, et chacun s'empresse d'implorer sa grace. — Un pareil oubli, dit-on, n'est pas extraordinaire : aujourd'hui sa faute est excusable ; mais si jamais il y retombe, il ne méritera plus que son maître la lui pardonne.

Je fus plus sévère, et ne dis pas un mot pour sa défense. Oublier de vider un cochon, dis-je à l'oreille de mon voisin! je ne voudrois pas qu'on oubliât de vider un poisson. Cet esclave a commis une affreuse bévue, et s'il m'appartenoit, je le ferois fouetter sans miséricorde. Je croyois que Trimalcion ne seroit pas moins inexorable; mais il trompa mon attente, et prenant un air serein: — Allons, dit-il, puisque ta mémoire est si mauvaise, il faut réparer son erreur: éventre cet animal en ma présence. — Aussitôt l'esclave remet sa robe, se saisit d'un couteau, et, d'un air embarrassé, taillade en plusieurs endroits le ventre de l'animal. A l'instant, entraînés par leur propre poids, tombent, dans des bassins préparés pour les recevoir, des monceaux de saucisses et de boudin: à la vue de ce prodige, il s'élève un cri général; les esclaves sur-tout font un vacarme épouvantable, et portent leur maître aux nues.

Trimalcion, charmé de l'effet de cette nouvelle scène, accorde au cuisinier l'honneur de boire en sa présence, lui donne une couronne d'argent, et lui fait verser du vin dans un vase d'airain de Corinthe. Agamemnon, quand l'esclave eut avalé sa rasade, prit le vase pour

l'examiner de plus près. Trimalcion, qui le remarqua, lui dit : Dans l'univers, il n'y a que moi qui possède un métal si précieux. — Va-t-il se vanter d'en avoir des services complets, disois-je en moi-même ? j'attendois de lui cet excès d'impertinence ; mais, contre mon attente, il ne fut que plaisant. — Ce que je viens d'avancer vous paroît peut-être incroyable ? rien de plus vrai cependant. L'esclave, orfévre de ma maison, se nomme Corinthe, et l'airain qu'il travaille est pour moi seul ; nul ne partage avec moi les vases qui sortent de ses mains. Y êtes-vous ? je le crois, ma preuve est sans réplique. Au reste, il s'en faut bien que j'ignore à quel évènement l'airain de Corinthe a dû sa naissance ; et, pour vous montrer que je ne suis pas un sot, je vais vous conter cette histoire.

— Après le sac de Troye, Annibal, plus fripon qu'un valet de comédie, ordonna de jeter dans un fourneau toutes les statues d'airain, d'or et d'argent, qu'il trouva dans la ville. Vous concevez quel mélange résulta de cette fonte commune ; il s'en forma le plus riche des métaux. C'est de ce triple alliage, dont les arts s'emparèrent, que l'on fit ces statues, ces coupes, ces bassins merveilleux et si rares,

qu'il n'est donné qu'aux maîtres du monde de pouvoir en acheter. Telle est l'origine de l'airain de Corinthe : composé des trois métaux les plus précieux, il n'est ni l'un ni l'autre. Cependant, si j'ose le dire, j'aimerois mieux le verre, s'il étoit malléable : on le méprise à cause de sa fragilité ; mais avouez qu'il seroit préférable à l'or, s'il en avoit la solidité. Un artiste eut autrefois le secret de lui donner la consistance de l'or et de l'argent : un jour il achève un vase de cette matière, et le trouve, en sortant de ses mains, si brillant et si pur, qu'il le croit digne de l'empereur, et va le lui offrir.

— César en fait l'éloge, avoue que c'est un chef-d'œuvre, et le reçoit avec joie. Non-content d'être admiré, l'artiste a l'ambition de prétendre à un succès plus éclatant ; et, pour achever d'étonner les spectateurs, d'exalter la bienveillance du prince, il lui redemande le vase, et le jette à terre de toutes ses forces : un tel choc eût endommagé le métal le plus susceptible de résistance. César est saisi de crainte, et croit le vase en mille pièces ; mais il eût été d'airain qu'il n'auroit pas reçu d'atteintes plus légères, et quelques coups de marteau suffirent pour lui rendre

l'égalité de ses proportions foiblement altérées dans quelques endroits. L'artiste rayonnoit de joie; il voyoit le ciel ouvert; il se flattoit que le peuple alloit le révérer comme un dieu, et que César ne pouvoit se dispenser de l'honorer de son estime et de son amitié; mais qu'il calculoit mal! vous allez en juger. — Possédez-vous seul ce secret, lui demanda César? — Il n'est connu que de moi, répondit l'artiste. — En ce cas, qu'on l'enterre avec vous, répliqua l'empereur. — Et il ordonne à l'instant de lui couper la tête. Il vouloit que l'or et l'argent fussent toujours préférés, et ne doutoit pas que ces deux métaux ne perdissent leur valeur, si le secret de l'artiste devenoit public.

— Je viens de vous prouver qu'on peut rendre le verre malléable. Oseroit-on le nier? je confondrois l'incrédule en deux mots: je lui montrerois l'artiste en présence de César, son chef-d'œuvre offert au prince, l'effort qu'il fit pour le briser, l'effroi de l'empereur, le vase à peine endommagé, le marteau qui l'a réparé, l'artiste occupé de sa grandeur prochaine, exclu du ciel avant d'y monter; et tandis qu'il marche à la mort, César qui froidement raisonne, et plaide en faveur de l'or

et

et de l'argent. Je suis fou de ce dernier métal, et j'en ai des coupes qui sont aussi grandes que des urnes. L'une d'elles est d'un travail exquis : l'artiste y a représenté Cassandre égorgeant ses enfans : on croit les voir expirer, entendre leur dernier soupir. Je possède une aiguière où l'on voit Dédale enfermant Niobé dans le cheval de Troye. On y voit mieux que cela : Mercure et l'Amour, dans l'ivresse, y sont gravés dans une attitude ravissante. Quelle expression ! le plus froid buveur d'eau seroit forcé de croire, en voyant leur union mystérieuse, que Bacchus est le père du bonheur et de la volupté. Tous mes vases d'argent sont massifs ; et, depuis que j'en achète, ou fais fabriquer, je n'ai jamais permis qu'on en vendît un seul. —

Tandis qu'il débitoit ces rêves de l'orgueil et de l'ignorance, un esclave eut le malheur de laisser tomber un vase. — Étourdi, s'écrie Trimalcion ! punis-toi de tes propres mains. — L'esclave, à genoux, imploroit son pardon. — Que me veux-tu, lui dit son maître ? ne diroit-on pas que je te fais une injustice ? est-ce ma faute, à moi, si tu n'es qu'un sot. Obéis, et tâche de t'amender. — Enfin, sur nos instances réitérées, Trimalcion lui pardonne.

Aussitôt l'esclave est sur ses jambes, et, courant autour de la table, crie à tue-tête : plus d'eau ! plus d'eau ! le vin seul doit être de la fête. — Ce coup de théâtre amusa beaucoup : on caressa l'esclave, et l'on fit des complimens à son maître. Agamemnon sur-tout loua cette scène en homme instruit parfaitement dans l'art d'amorcer un dîner.

La fumée de cet encens, et vingt rasades nouvelles achevant de détraquer le cerveau de Trimalcion : — Eh quoi ! s'écrie-t-il dans son délire bachique, aucun de vous n'est assez galant pour prier Fortunata de danser ? Proposez-lui la cordace ; elle s'en acquitte à ravir. Mais pourquoi ne la danserois-je pas moi-même ? — Aussitôt il sort de table, et le voilà qui prélude, et contrefait les gestes du comédien Syrus. Ses esclaves crioient *bravo* ou se pâmoient d'admiration. J'ai vu le moment que, sans la présence d'esprit de Fortunata, cet homme alloit nous forcer à donner de honteux applaudissemens à ses gambades ; mais s'approchant de son oreille, elle lui représenta sans doute qu'un pareil rôle étoit indigne de lui, et qu'il devoit se respecter davantage. Il falloit voir alors ses incertitudes et l'inégalité de son humeur ! ce spectacle eût

déridé le front le plus sauvage : tantôt il se laissoit subjuguer par son épouse, et tantôt il vouloit se livrer à son goût effréné pour la danse. Je suis sûr qu'il auroit fini par danser. Mais, grace au garde de ses archives, qui vint lui proposer d'entendre la lecture du journal de sa maison, il ne dansa pas, et consentit à prêter l'oreille à l'esclave qui, d'un ton gravement ridicule, lut les détails suivans :

Le sept des calendes de juillet, dans les domaines que Trimalcion possède aux environs de Cumes, il est né trente garçons et quarante filles : il est sorti de ses granges quinze cents muids de blé qu'on a serrés dans ses greniers : on a mis au joug cinq cents bœufs : l'esclave Mithridate a été pendu pour avoir murmuré contre son maître : on a remis dans les caisses cent sesterces qu'il n'a pas été possible d'employer : le même jour le feu prit à la maison de Nasta, et l'on n'a pu garantir des flammes les jardins de Pompée. — Eh quoi ! depuis quand m'appartiennent ces jardins, demanda Trimalcion ? — Ils ne sont à vous que de l'année dernière, répondit le lecteur ; et je n'ai pas encore eu le tems de les porter en compte. — Quels que soient les biens qu'on m'achète, reprit Trimalcion, bouillant

de colère, je vous défends de m'en parler jamais, si vous passez six mois sans m'en instruire. — L'esclave lut ensuite les ordonnances des édiles ; les biens légués à son maître ; les noms de ses fermiers ; l'aventure d'une affranchie que l'inspecteur avoit surprise en flagrant délit avec le concierge des bains, et qu'il avoit chassée ; les causes de l'exil du maître d'hôtel à Bayes ; les malversations du trésorier ; et enfin l'histoire de quelques différends survenus et réglés entre les esclaves de la chambre.

Après cette lecture insipide, entrèrent des baladins. Aussitôt le chef de la bande, armé d'une échelle qu'il dresse et tient en équilibre sur son menton, fait le tour de la table, tandis qu'un enfant, qui porte entre ses dents un vase plein d'eau, gravit cet escalier périlleux, et s'élève jusqu'à l'extrémité, où, tour-à-tour, il se balance et passe dans des cercles enflammés. Trimalcion seul admiroit ces tours de force. — On ne fait pas assez de cas, s'écria-t-il dans son extase, de cet art merveilleux ! je donnerois tous les spectacles du monde pour une pareille scène, ou un combat de cailles. J'ai fait un jour la folie d'acheter une troupe de comédiens héroïques. Mais je n'ai jamais

voulu qu'ils chaussassent le cothurne devant moi, et je ne leur ai permis de jouer que des pièces dans le genre des farces attellanes. —

A peine avoit-il dit cette dernière sottise, que l'enfant perché sur l'échelle perd l'à-plomb, et tombe sur l'imbécille discoureur. Sa chûte arrache un cri général. On craint, non pas qu'il ait brisé le crâne de son maître, car on eût vu sans regret sauter la cervelle de ce vil sardanapale, mais que le repas ne finisse par un enterrement, et que les ris ne soient remplacés par des chants funéraires. Cependant Trimalcion faisoit d'horribles grimaces. Penché sur son bras blessé, que, de l'autre, il soutenoit douloureusement, il poussoit de profonds soupirs, tandis que Fortunata, les cheveux épars, accusant le ciel et la terre, passoit un flacon d'odeurs sous le nez du patient, en frottoit ses tempes, et s'égosilloit pour appeler les médecins, qu'elle appeloit encore au moment qu'ils cherchoient la blessure.

Pendant cet intervalle, l'auteur du désastre embrassoit nos genoux, et demandoit sa liberté. C'est encore une comédie, pensois-je en moi-même, et nous devrons quelque farce extraordinaire à cet accident prétendu. J'avois

toujours présent à mon esprit, le début tragique et le résultat ridicule de l'histoire du cuisinier, accusé de n'avoir pas vuidé le pourceau que l'on venoit de nous servir. Aussi regardois-je autour de moi si les murs de la salle ne s'ouvroient pas pour nous offrir quelque nouveau prodige. Je ne pouvois m'ôter cette idée de la tête : tout m'y ramenoit malgré moi; et je crus ne devoir plus en douter, quand je vis condamner au fouet un esclave, et pourquoi ? parce qu'au lieu d'envelopper le bras malade de son maître avec des bandes d'écarlate, il avoit employé du linge blanc. Vous riez de mes conjectures ? admirez-en plutôt la justesse : au lieu de commander que l'enfant fût puni, Trimalcion lui accorda sa liberté. — Il ne faut pas qu'on puisse dire, s'écria-t-il, qu'un homme comme moi ait été blessé par un esclave. — Ce résultat, si contraire à l'humeur du tyran, surprit tout le monde et moi-même, autant qu'un prodige.

Nous faisions, après avoir loué sans mesure tant de clémence et de magnanimité, des raisonnemens à perte de vue sur les dangers que court l'homme à chaque pas qu'il fait dans la carrière de la vie. — C'est parler d'or, dit Trimalcion; et cette pensée mérite bien qu'on

l'habille de la livrée des muses. — Aussitôt il demande ses tablettes, et, sans rêver trop long-tems, il enfante et récite ces vers :

Que dans ses jeux la fortune est étrange !
C'est bien souvent, quand on ne songe à rien,
Quand on jouit d'un bonheur sans mélange,
Que tout-à-coup le mal succède au bien.
Tels qui chez eux avoient soupé la veille,
Dans les enfers jeûnent le lendemain.
Apporte donc ma meilleure bouteille,
Esclave, alerte ! et verse-nous du vin.

Ce madrigal philosophique amena la conversation sur les poètes. Nous les passâmes tous en revue ; et le Thrace Marsus fut mis au-dessus de tous les autres. — Mon maître ! dit au grave Agamemnon le burlesque époux de Fortunata, vous avez sûrement comparé Publius et Cicéron. Quelle est votre opinion sur ces deux grands hommes? Le dernier, je crois, a plus d'éloquence, et l'autre, plus d'urbanité. Voici des vers de Publius, qui, selon moi, sont pleins de graces et de génie :

Le luxe aujourd'hui sans pudeur,
A tous les excès s'abandonne.
Sourds aux reproches de l'honneur,
Aux cris de Mars et de Bellone,
Les romains ont mis leur bonheur
Dans les froids plaisirs qu'environne
L'éclat d'un faste corrupteur.

Le faisan, le coq de bruyère,
La poule des bords africains,
Et la cicogne hospitalière,
Sont réservés pour nos festins.
En vain le paon nous empoisonne,
C'est pour nous le premier des mets ;
Et l'éclat des rubis qu'il donne,
S'unit, par de savans apprêts,
A la pourpre de Babylone,
Sur les pompeux colifichets
Dont le beau sexe ambitionne
L'honneur de masquer ses attraits.
Pourquoi ce luxe de parure !
Les fleurs seules de la santé,
Les seuls charmes de la nature
Devroient suffire à la beauté.
Pourquoi les feux de la topaze,
La calcédoine et le saphir,
Sur ce corps charmant où la gaze
Flotte à longs plis sans le couvrir !
Qu'elle est légère et transparente !
On la croiroit du vent tissu ;
L'onde est moins claire et moins brillante,
Et l'amour n'est pas aussi nu.
Pourquoi l'émeraude et les perles
Sur ce sein formé pour l'amour !
L'aurore en sème de moins belles
Aux portes du palais du jour :
A vos épouses infidelles,
Pourquoi des dons si précieux !
Vénus, parmi les immortelles,
N'a pas ce faste ambitieux.
Époux incapables d'alarmes,
Ce luxe vain cache un écueil,
Où bientôt maudissant leurs charmes,
Vos tristes compagnes en deuil,
Vous reprocheront par leurs larmes,

Et leur opprobre et votre orgueil.
Le chaste dieu de l'hymenée
Veut qu'on respecte ses faveurs,
Et n'embellit la destinée
Que des époux amis des mœurs;
Il veut dans son ardeur jalouse,
Des cœurs à lui plaire assidus.
Ah! tous les charmes d'une épouse
Sont dans l'éclat de ses vertus.

— Savez-vous, ajouta-t-il presque sans reprendre haleine, savez-vous quelle est la science, après les belles-lettres, qu'il est le plus difficile d'acquérir ? Je crois qu'il n'en est pas qui demande plus d'étude que la banque et la médecine. Un banquier ne connoît tous les secrets de sa profession, un médecin, toutes les profondeurs de son art, qu'après de longues et pénibles observations. En effet, de quelles lumières n'ont-ils pas besoin, l'un pour discerner l'alliage dans les monnoies d'or et d'argent, l'autre pour voir ce qui se passe dans les entrailles de l'homme, souvent même pour découvrir sous les fleurs de la santé, le germe d'une maladie naissante? Cependant je vous avoue que je donnerois tous les banquiers et les médecins de la terre pour un troupeau de bœufs ou de brebis. Il n'est pas d'animaux plus utiles à l'homme : les bœufs labourent le champ qui lui donne du pain; et

les brebis, pour le vêtir, lui cèdent leurs soyeux vêtemens. Et néanmoins, pour prix de leurs services, l'ingrat les égorge et les mange ! Mais les abeilles me semblent bien plus intéressantes encore. Qu'elles ont d'esprit et d'intelligence ! je leur crois une origine céleste, et je gagerois ma tête que le miel est leur ouvrage, quoiqu'on dise que cette substance délicieuse est l'ambroisie même qu'elles vont ravir à la table des dieux. Mais pourquoi ce dard dont les arma la nature? hélas! il est l'emblême de ce poison secret qui s'attache à nos plaisirs, dont la douceur est toujours mêlée de quelque amertume. —

Tandis que Trimalcion débitoit ces niaiseries d'un air capable, arrive un esclave qui fait le tour de la table, avec un vase rempli de billets de loterie, dont les convives s'emparent l'un après l'autre. On s'attendoit à des lots magnifiques; mais l'on ne trouva dans les billets que des jeux de mots bizarres, des plaisanteries satiriques, des leçons triviales, des promesses ridicules, et quelques lots de la plus mince valeur.

Cette farce excitoit à rire. Ascylte, entr'autres, ne gardoit pas de mesure, et rioit aux larmes. Un des affranchis de Trimalcion

s'offensa de ses éclats immodérés. — Pourquoi cette insultante gaîté, s'écria-t-il? refuserois-tu, jeune écervelé, d'admirer tant de magnificence? es-tu plus riche que mon maître? ta table est-elle mieux servie que la sienne? Rends grace à la distance qui nous sépare; si nous partagions le même lit, c'est par un soufflet que je t'aurois imposé silence. De quel droit te moques-tu des autres? tu n'as pas figure humaine: aussi crains-tu de la montrer au grand jour. Comme le hibou, tu ne sors que la nuit. Je refuserois de t'acheter, s'il falloit te payer d'un verre d'eau. Lâche! tu souffrirois, sans mot dire, le dernier des outrages; tu l'enfuirois, si je te crachois au visage. Certes, je ne me fâche pas aisément; mais qui n'entreroit en colère à la vue de ce reptile? Tu ris au lieu de rougir! tu trouves donc plaisant qu'on t'entretienne de ton ignominie? Quel est ton père? serois-tu né dans l'ordre équestre? moi, je naquis sur le trône; et si j'ai porté des fers au lieu du diadême, c'est que j'ai mieux aimé servir que commander; c'est que j'ai préféré le droit de cité dans Rome, aux vains honneurs d'une royauté tributaire. Je tiens un rang dans le monde; j'y suis considéré: personne ne m'y regarde de

travers; je suis l'égal de tous : je marche le front levé; je ne dois pas un sol; je traverse le forum les yeux ouverts, et sans craindre d'y rencontrer un créancier. J'ai acheté des terres; j'ai meublé ma cuisine : tous les jours je nourris vingt bouches, sans compter mon chien. J'ai payé mille deniers la liberté de ma femme, et ses cheveux ne servent plus d'essuie-mains à son maître. On m'a conféré gratuitement et sur mon seul mérite, la dignité de sévir; enfin je mourrai sans reproches, et mes mânes reposeront en paix dans la tombe.

— Mais, toi, que fais-tu dans le monde? tu n'y recueilles que des mépris, tandis que j'y reçois à chaque pas des honneurs qui ne me laissent pas le tems de regarder derrière moi. Myope pour toi seul, et lynx pour tous les autres, tu vois un moucheron sur l'habit de ton voisin, et tu n'aperçois pas une araignée sur le tien. Quoi! tu t'avises de rire ici à nos dépens? ce n'est qu'à tes yeux que nous paroissons ridicules; et ton maître, homme grave et sensé, est enchanté de tout ce que nous faisons. Tu n'es qu'un enfant; si l'on te pressoit les narines, il en sortiroit encore du lait. Méprisable argile! tu n'as pas

plus de consistance qu'un verre déjà fêlé. Es-tu donc si riche ? eh bien ! dîne et soupe deux fois. L'odeur d'une bonne réputation m'a toujours semblé préférable à toutes les richesses. Aussi je ne me suis jamais fait tirer l'oreille pour rendre un service. Esclave pendant quarante années, on m'a toujours pris dans le monde pour un homme libre ; mais il est vrai que j'avois mes cheveux quand j'arrivai dans cette colonie ; le palais du prince n'étoit pas encore bâti ; je fis les délices de mon maître ; je m'appliquois sans cesse à lui plaire : c'étoit un homme de la plus haute importance ; il avoit l'ame grande, et les goûts les plus nobles : toute ta personne ne vaut pas les rognures de son petit ongle. J'avois de nombreux ennemis dans sa maison ; on me dressoit des piéges de tous côtés ; mais, grace à mon génie, j'ai franchi tous les écueils qu'on semoit sur mes pas. Telle est mon histoire. Certes, il est plus facile de recevoir de son père une fortune pareille à la mienne, que de l'acquérir comme moi par son industrie. Eh bien ! te voilà confondu ! tu n'oses desserrer les dents ! un vieux bouc a l'air moins bête, quand il rumine, au bord d'un chemin, sur un tas de pierres rassemblées autour d'une statue de Mercure. —

Giton, qui se tenoit les côtés de rire depuis le commencement de cette scène burlesque, éclate alors plus bruyamment qu'Ascylte, et attire sur lui les flots de bile que versoit l'insipide déclamateur. — Et toi aussi, petite pie babillarde, s'écria-t-il ? sommes-nous donc au tems des Saturnales ? d'où te vient tant d'audace ? esclave effronté ! tu sors des bornes du respect. As-tu donc oublié que les corbeaux t'attendent sur la croix ? Si mon voisin n'imploroit ma pitié pour toi, je t'aurois déjà remontré ton devoir de manière à ne l'oublier de ta vie. Tu me sembles plus impertinent encore que ton maître, qui est d'une grossièreté révoltante, et je n'en suis pas étonné : tel maître, tel valet. Je ne manque jamais aux lois de la politesse ; mais, dans ce moment, je te rosserois de tout mon cœur, car je suis dans l'occasion d'une violence extrême, et, sur-tout quand j'ai bu, je ne connoîtrois pas ma mère. Certes, je me garderai bien de faire une esclandre ici ; mais sois sûr que je saurai te rencontrer ailleurs. Je ne ferai pas plus de grace au vil pédant qui tolère tes sottises, et je consens à perdre l'usage de tous mes membres, s'il échappe à ma vengeance, si tu ne tombes toi-même sous

ma main, si je vous laisse un seul cheveu sur la tête, si je ne vous coupe les oreilles, si je ne vous crache au visage, eussiez-vous la barbe d'or de nos dieux! enfin je saurai vous forcer à mourir de faim; vous n'oserez plus manger : une sorcière invisible, instrument de ma haine, versera des poisons sur vos alimens.

— Je ne suis, graces aux Dieux, ni géomètre, ni littérateur, ni philosophe; mais je me connois en pierreries, et je donnerois des leçons sur la science des nombres au plus rusé de nos banquiers. Voudrois-tu, ver-luisant, me mettre à l'épreuve sur cet article? je consens d'entrer en lice avec toi; mais prends-y garde! je veux en deux minutes, sans le secours de la rhétorique, t'arracher l'aveu de ton ignorance. Sais-tu que j'ai les bras longs? j'atteins mon ennemi à toutes les distances. Tu pâlis! pourquoi fais-tu l'insolent? sans ton effronterie, je ne me serois pas aperçu de ton existence, et, dans la frayeur que te causent mes justes menaces, tu ne te trémousserois pas comme une souris qui se noie dans un vase d'eau. Crois-tu m'en imposer avec tes anneaux d'un or plus pâle que du buis? tu devrois plutôt les cacher; je suis sûr que tu les as

dérobés à ta maîtresse. En es-tu si fier? eh bien! allons ensemble sur la place, et je réponds d'y trouver plus de crédit sur cette bague de fer, que toi sur ton or malade. Mais comment me montrer avec toi dans les rues? il feroit beau m'y voir avec ce renard mouillé! les passans me prendroient pour l'exécuteur des jugemens criminels. Qu'il doit rougir, ton maître, d'avoir fait un pareil élève! ah! ce n'est pas ainsi que de mon tems on instruisoit la jeunesse. — Enfans! nous disoit-on sans cesse, c'est pour vous seuls que vous travaillez; ne regardez jamais derrière vous; prenez garde d'offenser un homme puissant; ne vous arrêtez jamais pour compter les enseignes. — Qu'en est-il arrivé? j'ai acquis des talens qui m'ont, comme tu vois, conduit à la fortune, et je ne dois aux Dieux que des actions de graces. —

Ascylte avoit enfin reçu la balle, et ripostoit avec vigueur, quand Trimalcion, qu'avoit enchanté l'éloquence de son affranchi, s'écria: — Mes amis, laissez là les termes injurieux; parlez-vous sans aigreur. Et toi, Herméros, pardonne à ton jeune adversaire. A son âge, le sang bouillonne dans les veines, et tu lui dois l'exemple de la modération. Dans ces sortes

sortes de combats, l'honneur de la victoire est tout entier pour celui qui la dédaigne et la laisse échapper. Mais où ton cœur a-t-il donc pris tant de fierté ? Je t'ai vu jadis sous l'habit d'eunuque, d'une douceur inaltérable; tu te prêtois, sans te lasser, à toutes nos fantaisies; tu répondois, sans t'offenser, à tous nos sarcasmes. Crois-moi, reprends ton humeur bénigne, et livrons-nous à la joie : les homéristes vont entrer. — Ces mots leur servirent de signal, et dans l'instant ils entrèrent dans la salle, qu'ils firent retentir du bruit des lances et des boucliers dont ils étoient armés. Après qu'ils eurent pris place, et pendant qu'ils déclamoient, dans une attitude ridiculement héroïque, des vers de l'Iliade, Trimalcion, qui s'étoit fait asseoir vis-à-vis d'eux sur une pile de carreaux, lisoit à haute voix un livre latin. Mais interrompant tout-à-coup cette musique barbare : — Savez-vous, nous dit-il, quel est le sujet des vers qu'ils récitent ? je vais vous l'expliquer : Diomède et Ganymède étoient frères ; Hélène étoit leur sœur ; Agamemnon l'enleva, et mit à sa place la biche de Diane. Telle est la fable du poëme. Homère y raconte les combats des Troyens et des peuples du Latium. Agamemnon fut vainqueur,

et consentit qu'Achille épousât sa fille Iphigénie. Ce qui mit, comme vous allez le voir, Ajax en fureur. —

A peine achevoit-il ce lumineux récit, qu'au milieu des clameurs de la troupe homérique, au bruit des trépignemens d'un monde d'esclaves qui remplissoient la salle, on apporta, dans un immense bassin, un veau coëffé d'un casque : après venoit Ajax armé d'un sabre, qu'il faisoit brandir comme un frénétique, et avec lequel découpant l'animal dans tous les sens, aussitôt qu'il fut en place, il le mit en pièces en un clin-d'œil. Nous admirions encore son adresse et sa promptitude à distribuer les morceaux sur la pointe de son sabre, quand le plancher supérieur vint à craquer de toutes parts avec un bruit horrible. Je me lève épouvanté, et regarde de tous mes yeux si quelque danseur de corde, se faisant jour à travers le toit de la maison, ne va pas voltiger sur nos têtes. Tous les convives partageoient mon effroi, et sembloient s'attendre à recevoir un envoyé des Dieux. Mais tout-à-coup le plancher s'entr'ouvre, et nous laisse voir un cercle immense qui, se détachant du faîte, s'abaisse insensiblement, et s'arrête au-dessus de la table ; et, tandis que nous admirons les

couronnes d'or qui décorent sa circonférence, et que nous respirons l'odeur des parfums qu'exhalent de petites boîtes placées dans les intervalles, le plateau qui fermoit ce cercle prodigieux, s'en sépare, et nous offre, en se posant sur la table, des pâtisseries sans nombre, au milieu desquelles s'élève un priape d'une taille gigantesque, et dont le vaste sein étoit rempli de raisins et de fruits de toutes les espèces.

On dévore des yeux ce pompeux service, et chacun s'empresse, sur les instances de Trimalcion, d'en prendre sa part. Alors la gaîté, prête à s'éteindre, étincelle encore une fois parmi les convives, et, s'exaltant par l'odeur des parfums que répandoient toutes ces friandises, achève de tourner toutes les têtes. Le délire est à son comble ; et, comme par inspiration, présumant une intention religieuse dans ces parfums prodigués avec tant d'appareil, chacun se lève à-la-fois, et nous prions les dieux de combler de félicités l'empereur, père de la patrie. Après cet acte de religion, Ascylte et moi, voyant quelques-uns des convives s'approprier les restes du dessert, nous tâchâmes de les gagner de vîtesse, moi sur-tout qui croyois ne pouvoir en donner assez à mon cher Giton.

J'en avois rempli ses poches, quand deux jeunes esclaves, vêtus de longues tuniques blanches, marchant d'un pas solemnel, et portant sur une table les images des dieux domestiques de Trimalcion, entrèrent dans la salle, précédés d'un autre esclave, vêtu comme eux, faisant des libations, et répétant à chaque pas : *Cesdon*, *Felicion*, *Lucron*, dieux de l'industrie, du bonheur et de la fortune, soyez-nous propices! l'image de Trimalcion figuroit dans cette imposante cérémonie ; et comme chacun s'empressa de la baiser respectueusement, nous ne pûmes nous dispenser, Ascylte et moi, de lui rendre le même hommage. Un vœu général pour le bonheur et la santé de chaque convive, termina cette scène religieuse.

Alors Trimalcion se tourna vers Nicéros, et d'un ton doucereux : — Vous que j'ai vu le ton d'un repas, mon ami, avez-vous donc [illegible]êtes. Tous [illegible]? vous ne dites mot. Allons, [illegible]oi, et sembloie[illegible]tre ordinaire, et contez-[illegible]é des Dieux. Ma[illegible] vos aventures. Vous [illegible]ntr'ouvre, et nous [illegible] le monde. — Ni-[illegible] qui, se détachant d[illegible]terie, répondit [illegible]ment, et s'arrête au[illegible]evoir jamais [illegible]tandis que nous a[illegible]e, si mon

cœur ne tressaille pas de joie quand je vous vois en gaîté; et, par cette raison, je vais vous conter une histoire des plus amusantes. Cependant je crains ces savans qui vous environnent; je tremble qu'ils n'éclatent de rire. Mais, après tout, quel tort me fait celui qui rit? en pareil cas, je m'inquiète peu du ridicule, et je ne suis sensible qu'à la joie que j'inspire. — Après cet exorde, il commença son récit en ces termes :

— Je servois encore, et mon maître habitoit la maison qu'occupe aujourd'hui Gaville. Là, les Dieux voulurent que je devinsse amoureux de Mélisse, qui venoit tout récemment d'épouser le cabaretier Térence. C'étoit bien la plus jolie petite femme qu'il fût possible d'aimer. Cependant je vous jure que mes sens avoient moins de part que mon cœur à mon attachement pour elle : c'est son caractère que j'idolâtrois. Elle alloit au-devant de tous mes vœux; sa douceur étoit inaltérable; sa complaisance étoit sans bornes, et jamais je ne surpris un terme négatif dans sa bouche. Sitôt que j'avois quelque argent, je le lui confiois; et de la vie elle ne s'est permis d'en détourner une obole à son profit.

Son mari mourut à la campagne. Lorsque

j'en fus informé, je résolus d'aller pleurer avec ma jolie veuve. Le malheur est, comme vous le savez, la pierre de touche de l'amitié. Heureusement mon maître étoit allé depuis quelques jours à Capoue pour y conclure différens marchés; et, profitant de l'occasion, je me mis en route, au premier chant du coq, avec un de mes amis. C'étoit un vieux soldat, une espèce de démon, qui logeoit sous le même toit que moi.

La nuit étoit très-belle, et l'on y voyoit presque comme en plein midi. Cependant je n'entrai qu'en frissonnant dans un cimetière qu'il nous falloit traverser; et, pour m'enhardir, je frédonnois un air, en m'amusant à compter les étoiles. Mais imaginez, s'il est possible, l'excès de ma surprise et de ma frayeur, lorsque, jetant les yeux sur mon compagnon de voyage, je le vis, les regards fixés sur les astres, dans l'attitude d'un homme qui fait des conjurations, se dépouiller de ses habits, les ranger sur le bord du chemin, pisser dessus, et bientôt ne plus offrir à ma vue qu'un loup d'une taille gigantesque, qui tout-à-coup fit retentir d'un long hurlement cet asyle paisible de la mort, et s'enfuit dans un bois voisin. Gardez-vous de penser que

j'invente à plaisir! je ne mentirois pas pour un empire.

Je vous avoue que j'avois totalement perdu la tête, et que je ne savois plus où j'en étois. Cependant je repris tant soit peu mes sens, et je fis deux pas en avant pour ramasser les vêtemens du magicien; mais, ô prodige! ma main ne toucha qu'un tas de pierres. On ne meurt pas de frayeur, puisque je suis encore en vie. Enfin j'eus le courage de mettre l'épée à la main, et, frappant l'air à droite et à gauche pour écarter les esprits malins, je ne fis qu'un saut jusqu'à la maison de mon amie. Mais à peine eus-je franchi le seuil de sa porte, que je tombai sans connoissance; la sueur couloit à flots de tout mon corps; mes yeux étoient glacés; et l'on eut toutes les peines du monde à me tirer de ma mortelle défaillance.

Ma chère Mélisse me gronda tendrement d'avoir choisi la nuit pour me mettre en route. — Si vous étiez venu plus tôt, ajouta-t-elle, vous nous auriez aidés à chasser d'ici un loup qui s'y est introduit, et qui a fait un carnage horrible dans notre bergerie. Au reste, il n'a pas lieu de s'applaudir du tour qu'il nous a joué, car un de nos valets lui a passé le fer d'une lance à travers le cou. —

Ce récit me fit tellement ouvrir les yeux, que je les crus prêts à quitter leurs orbites. Dans l'effroi que me causoient ces bizarres évènemens, je laissai ma jeune veuve dès que le jour parut, et, la tête toujours pleine des visions de la nuit, je courus, comme un homme échappé des mains d'une troupe de voleurs, pour regagner mon logis.

J'avois repris, pour arriver plus tôt, le chemin que j'avois suivi la nuit; et quand je fus dans le cimetière, je regardai du coin de l'œil l'endroit où j'avois vu les vêtemens de mon homme transformés en pierres; mais je ne vis à leur place que des grumeaux de sang caillé. Enfin j'arrive au logis, et, pour surcroît d'étonnement, j'y trouve mon brave dans son lit, faisant panser son cou qui saignoit encore. Je connus alors qu'il prenoit toutes les formes qu'il vouloit; et, dès ce moment, on m'auroit plutôt assommé que de me faire asseoir à la même table que lui. Libre à vous, messieurs, de croire ou de ne pas croire! mais je veux mourir, si j'ai menti d'un mot. —

Cette histoire étonnoit jusqu'à l'extase, et causoit un profond silence. — Je vous crois, Nicéros, dit Trimalcion, je vous crois; et,

pendant votre récit, j'ai senti plusieurs fois mes cheveux se dresser d'horreur, parce que vous êtes incapable de raconter des balivernes, et que d'ailleurs vous narrez avec autant d'élégance que de précision. Mais je ne veux pas être en reste avec vous, et je vais aussi vous conter une histoire qui ne sera pas moins intéressante que la vôtre : J'étois jeune, ami des plaisirs, et j'avois les plus beaux cheveux du monde. A cette époque de ma vie, j'eus la douleur de voir mourir un jeune homme charmant, dont je faisois mes délices. L'on n'a jamais vu créature plus belle et plus aimable. Sa mère étoit inconsolable de sa mort ; et je lui tenois compagnie avec plusieurs de ses amis venus pour là consoler. Tandis que, mêlant nos larmes aux siennes, nous tâchions de charmer sa vive affliction, des magiciennes sautèrent sur le corps du défunt avec l'avide empressement d'un chien qui poursuit un lièvre. Nous avions avec nous un cappadocien d'une taille gigantesque, vrai capanée, qui eût osé couper la barbe au Dieu qui lance le tonnerre. Ce fut lui, sans doute, qui, initié dans ces sortes de mystères, devina l'entreprise des monstres, et nous instruisit de leur présence. Aussitôt cet homme intrépide

met l'épée à la main, et, se couvrant le bras de son manteau en guise de bouclier, chasse ces mégères à grands coups de son arme, qu'il passe au travers du corps de l'une d'elles, précisément à l'endroit où je me touche. Que les Dieux me préservent toute ma vie d'un pareil accident! Un cri lugubre et plaintif frappa nos oreilles; et cependant, je vous le jure, nous ne vîmes aucune de ces furies. Après les avoir mises en fuite, notre brave cappadocien rentre chez lui, et se jette à moitié mort sur un lit. On cherche aussitôt la cause de sa foiblesse, et nous lui trouvons tous les membres livides et meurtris, comme s'il eût été roué de coups de bâton. Ces traces sanglantes du pouvoir invisible de ces monstres nous glacèrent d'effroi. Enfin nous laissâmes le malade reposer, et chacun de nous s'empressa de retourner auprès du mort et de sa mère en pleurs. Mais figurez-vous, s'il est possible, sa surprise et la nôtre, quand, se jetant sur son fils pour l'embrasser encore, elle ne trouva plus que le simulacre de son corps, parce que les sorcières en avoient enlevé la chair, le cœur et les intestins. Croyez-moi, ces femmes qui courent la nuit, ont une puissance prodigieuse, et causent, quand cela

leur plaît, des catastrophes étranges. Quoi qu'il en soit, le cappadocien ne put recouvrer la santé, et mourut frénétique à quelques jours de-là. —

La fin de cette histoire nous trouva tous bouche béante, l'œil fixe, et dans l'attitude de la plus entière crédulité. Chacun de nous, dans un transport involontaire, baisa religieusement la table, et nous priâmes les sorcières de dormir toute la nuit, et de nous laisser, après souper, rejoindre paisiblement nos pénates. J'avois à peine fait cette prière, que j'éprouvai tous les symptômes de l'ivresse: le nombre des lumières me sembloit augmenté de moitié, et je croyois voir les murs de la salle danser autour de moi.

Le profond silence où nous avoit jetés le récit de Trimalcion, duroit encore, quand l'insipide personnage s'adressant à l'un de ses voisins : — Vous serez donc muet toute la soirée, Plocrime? Que sont devenus ces talens qui faisoient autrefois les délices de vos amis? Vous chantiez à ravir; personne ne déclamoit comme vous les vers amoureux de nos comédies. — Hélas! répond Plocrime, mes plus beaux ans sont envolés! mon char est sur le penchant de sa course, et tout m'annonce

qu'il faut me résoudre à dételer. Dans ma jeunesse, j'avois la voix souple, harmonieuse, infatigable; et, dans le chant et la déclamation, je n'avois d'égal qu'Appellète. J'étois encore un des meilleurs danseurs de mon tems. — Aussitôt, pour nous donner sans doute un échantillon de ses rares talens, il pose ses doigts sur sa bouche, et le voilà qui nous perce le tympan de je ne sais quel sifflement sauvage, qu'il nous dit être une invention des grecs, et dont Trimalcion, par des sons aigres et flûtés, aggravoit encore l'écorchante harmonie. Celui-ci, pendant ce tintamare burlesque, s'inclinoit amoureusement sur l'épaule de Crésus, son mignon, dont les yeux chassieux et les dents plus noires que des mûres, offensoient également l'odorat et la vue, qu'il achevoit de révolter en pétrissant de la viande et du pain qu'il donnoit à une petite chienne noire, grasse à faire peur, et emmaillottée dans une bande de soie verte.

Le service que Crésus rendoit à sa chienne, rappelant à Trimalcion le souvenir de son dogue: — Je veux voir, dit-il, le gardien de la maison, le conservateur de la famille. Qu'on amène Scylax! — A l'instant paroît un esclave, tenant à la chaîne un chien monstrueux,

auquel il commande de se coucher devant la table. A peine y est-il étendu, que Trimalcion lui jette des morceaux de pain blanc, et se vante de n'avoir pas un meilleur ami dans sa maison. Crésus, jaloux de cet éloge, met sa chienne à terre, et l'agace contre Scylax qui, selon l'usage des gros chiens, hurle de tous ses poumons, et montre à son foible ennemi deux énormes mâchoires, dont il menace de le dévorer. On ne s'entendoit plus, et le désordre sembloit ne pas pouvoir augmenter, quand tout-à-coup une lampe tombe du plafond sur la table, brise tous les vases de cristal, et couvre plusieurs convives de ses brûlantes et sales éclaboussures.

Trimalcion, trop vain pour paroître affecté de cet accident, embrasse son vilain petit ami, et lui propose de jouer ensemble au cheval fondu. Crésus, sans se le faire répéter, l'enfourche à l'instant, lui donne de la main des claques légères sur les épaules, et lui fait, en riant de toutes ses forces, cent sortes de niches toutes plus niaises les unes que les autres. Cependant Trimalcion s'ennuie bientôt de ce jeu ridicule, et, reprenant sa place, demande une coupe immense, qu'il fait remplir et vuider tour-à-tour par les esclaves assis

à nos pieds, en ordonnant que si l'un d'eux la refuse, on la lui jette au travers du visage. C'est ainsi que les faveurs même de cet homme bizarre et capricieux, étoient toujours entremêlées de quelques conditions offensantes ou cruelles.

Cette scène, digne des saturnales, finissoit, lorsqu'un licteur frappe à la porte de la salle, l'ouvre, et laisse passer un homme en robe blanche, qu'à son nombreux cortège, à l'air de majesté qu'il se donnoit, je pris pour le préteur. Dans cette pensée, j'allois mettre les pieds à terre, quoiqu'ils fussent nus, et me lever par respect pour ce grave personnage; mais Agamemnon, riant de ma simplicité: — Ne vous dérangez pas, me dit-il à l'oreille; on ne bouge pas pour cela. Ce n'est rien que le Sévir Habinnas, maçon de son métier, et qui n'a pas son égal dans cette colonie pour bâtir solidement un tombeau. — Rassuré par ce petit éclaircissement, je me contentai de regarder de tous mes yeux l'illustre Habinnas. Il étoit ivre, et marchoit appuyé sur l'épaule de sa femme; ses cheveux, couverts de plusieurs couronnes, étoient inondés de parfums qui couloient sur son front et sur ses yeux. Ce magistrat tailleur de pierres, alla

sans façon s'asseoir à la place d'honneur, et demanda tout de suite de l'eau et du vin.

Trimalcion, charmé de l'enjouement bachique d'Habinnas, s'arme lui-même d'un plus grand verre, et demande à son ami s'il est content du repas auquel il vient d'assister. — Rien n'y manquoit que vous, répondit Habinnas; et, malgré la magnificence du festin, je vous proteste que mon cœur étoit ici. Scyssa célébroit l'anniversaire de la mort de Misellus, cet esclave qu'il affranchit à son dernier soupir, et dont il hérita plus de cinquante mille écus. Aussi son maître nous a splendidement régalés; et jamais on n'a tant arrosé la cendre d'un mort. — Mais enfin que vous a-t-on servi, s'écria Trimalcion? — Je le dirai, s'il m'en souvient, réplique Habinnas; mais j'ai la mémoire si mauvaise, qu'il m'arrive même quelquefois d'oublier mon nom. Cependant je me rappelle encore que le premier service étoit composé d'un cochon couronné, qu'on avoit entouré de saucisses, de géziers et de betteraves. Nous avions du pain bis, que je préfère au pain blanc, parce qu'il est fortifiant, et qu'en pareil cas je consulte toujours bien moins mon goût que l'intérêt de ma santé.

— On servit ensuite des tourtes froides,

dont je n'ai pas avalé deux bouchées ; mais le miel d'Espagne dont elles étoient remplies, avoit un degré de chaleur qui rendoit plus vaporeux et plus sensible son parfum naturel, et j'en ai beaucoup mangé. Les pois-chiches et les lupins ne m'ont nullement tenté. Quoique je n'aime pas les pommes, j'en ai pris deux pour mon esclave favori, qui me boude et me chagrine, quand je rentre à la maison les mains vuides. Je l'oublie souvent ; mais ma femme a toujours la complaisance de m'en faire souvenir. Je puis encore citer un excellent morceau d'une jeune ourse. Scintilla voulut en goûter, et faillit vomir jusqu'à ses entrailles. Mais, moi qui vous parle, persuadé que l'homme dont l'ours se régale, quand il en trouve l'occasion, lui doit au moins la représaille, j'en ai mangé plus d'une livre, parce qu'il avoit un goût de sanglier dont je raffolle.

— Enfin, que vous dirai-je ? je crois qu'on nous servit encore un fromage mou, du vin cuit, des escargots de toutes les espèces, des foies gras, des fressures en hachis, des œufs chaperonnés, des raves, et, entre autres choses plus appétissantes les unes que les autres, des poissons de mer à coquilles, qu'on mit incivilement

incivilement au pillage, et dont se passèrent tous ceux qui ne furent pas d'humeur à faire le coup de poing pour s'en procurer. — Mais à propos, Gaïus, pourquoi donc ne vois-je pas ici Fortunata? — Comment? ne la connoissez-vous pas, Habinnas? elle ne boiroit pas un verre d'eau, comme vous savez, avant d'avoir serré l'argenterie, et distribué les restes du repas aux esclaves. — Je le sais, Gaïus, je le sais; et cependant, si je ne la vois pas paroître, je décampe à l'instant. —

Trimalcion, pour complaire à son ami, fit signe à tous ses esclaves d'appeler sa femme; et sur-le-champ le nom de Fortunata retentit à plusieurs reprises dans toute la maison. Elle arrive aussitôt dans l'attirail leste et fastueux, à-la-fois, d'une ménagère du grand ton : une ceinture verd-céladon retroussoit sa robe sur une tunique couleur de cerise, qui, loin de cacher ses brodequins couverts de broderies d'or, permettoit à l'œil de s'égarer jusqu'au dessus des jarretières. Après avoir essuyé ses mains à un linge passé autour de son cou, elle embrassa Scintilla, qui lui fit à son tour les plus vives caresses.

Ces deux femmes paroissoient enchantées de se voir. Cependant les petites confidences

furent bientôt épuisées ; et, pour soutenir la conversation, les deux amies n'eurent d'autre expédient que de la diriger sur leur parure. Ce fut d'abord Fortunata qui en fit les frais : elle ôta ses bracelets, quoique avec peine, pour les montrer de plus près à Scintilla, qui n'eut garde de ne pas s'extasier sur leur beauté ; ensuite elle détacha ses jarretières, et porta la complaisance jusqu'à se décoiffer, pour mieux offrir à l'admiration de son amie le réseau de son bonnet, qu'elle dit être de l'or le plus pur.

La vue de ces bijoux chatouille vivement la vanité de Trimalcion lui-même, qui charge à l'instant les femmes de Fortunata d'apporter tous ses diamans. — Voyez, dit-il après qu'on les eut étalés, quel attirail embarrassant pour une femme ! Voici des bracelets qui doivent peser six livres ; en voilà d'autres qui sont presque une fois plus lourds. — Et pour convaincre tout le monde qu'il n'en imposoit pas, il fit venir des balances, et les bracelets furent pesés à la ronde par tous les convives.

Scintilla, impatiente de donner à son tour un échantillon du luxe de sa toilette, détache de son cou une petite boîte d'or, et en tire deux bijoux dont on vante à l'envi l'éclat

et la richesse. — On m'assure, dit-elle avec une indifférence affectée, qu'il est impossible d'en voir de plus beaux, et c'est un présent de mon mari. — Ah! je ne m'en souviens que trop, réplique Habinnas! tu m'as tourmenté comme un lutin pour m'obliger à t'acheter ces fastueuses bagatelles. Je vous jure, mes amis, que si j'avois une fille, je lui couperois les oreilles. Pauvres maris! ils se ruinent pour alimenter le luxe de leurs femmes! Un homme ne daigneroit pas ramasser les objets les plus coûteux de leur parure. Mais qu'y faire? leurs desirs sont des ordres absolus, et c'est une nécessité d'y obéir, comme de rendre chaude l'eau qu'on a bue froide. —

Ces réflexions ne plurent pas davantage à Fortunata qu'à son amie; mais, loin d'en paroître offensées, toutes deux en plaisantèrent; et même, pour mieux cacher leur dépit, elles affectoient la plus grande gaîté, et se combloient de caresses : le vin leur avoit échauffé la tête, et ne leur permettoit pas de modérer leurs transports. — Jamais femme, disoit l'une, n'a su comme vous régler et conduire un ménage. — Vous avez et vous méritez, disoit l'autre, toute la tendresse d'un époux

que vous rendez le plus heureux des hommes. —Tandis qu'étroitement embrassées, elles faisoient ainsi leur éloge réciproque, Habinnas, qu'ennuyoient sans doute ces fadeurs, se lève en tapinois, s'empare des pieds de Fortunata, et les lui rabat sur la tête. Celle-ci, qui sent ses jupons rouler sur sa figure, pousse un cri qui force Habinnas de lâcher prise, et de la laisser reprendre une attitude plus décente. Honteuse de cette aventure, elle se jette dans les bras de Scintilla pour cacher sa rougeur.

Sitôt que ce petit orage fut passé, Trimalcion fit signe aux esclaves d'apporter le dernier service. A l'instant, les premières tables sont enlevées, de nouvelles dressées, et l'on couvre le parquet d'une poussière si brillante, qu'elle avoit l'éclat du diamant : je n'avois jamais été témoin d'une pareille magnificence. — J'avoue, dit Trimalcion, quand ces apprêts furent terminés, qu'on pourroit se passer de ce nouveau service; mais puisque les tables sont mises, il faut voir si les mets qu'on va nous offrir, auront encore quelqu'attrait pour nous, et réveilleront notre appétit.

Pendant cet entr'acte, l'esclave égyptien qui distribuoit l'eau tiède aux convives, s'avisa tout-à-coup de contrefaire le chant du

rossignol ; mais Trimalcion lui cria de changer de ton, ou de se taire. Nous n'eûmes pas le tems de nous réjouir de son silence, car aussitôt l'esclave d'Habinnas, sans doute par l'ordre de son maître, entonna le cinquième livre de l'Énéïde. Jamais voix plus aigre et plus fausse n'écorcha mes oreilles : le barbare estropioit tous les vers, détonnoit à chaque syllabe, et mêloit aux vers sublimes du chantre d'Énée, des vers empruntés des farces atellanes. Qui le croiroit ? j'allois me boucher les oreilles pour ne pas entendre les vers de Virgile ; mais je n'eus pas heureusement besoin de cette précaution, parce que les poumons épuisés du saltimbanque le forcèrent de s'arrêter. — Eh bien ! s'écrie son maître à l'instant, n'êtes-vous pas émerveillé de son prodigieux savoir ? je vous le donne en cent pour trouver son pareil parmi les muletiers et les autres bouffons du cirque. C'est sur-tout dans les cas désespérés que brille son génie. Il sait tous les métiers, et personne ne fait mieux que lui des souliers, du pain et même la cuisine : en un mot, c'est le valet des Muses ; et sans ses fréquens accès de folie, sans sa paresse, que rien ne peut dompter, il n'auroit aucun défaut. Cependant je dois encore avouer qu'il louche ; mais cette

imperfection, loin de me déplaire, ne le rend que plus aimable à mes yeux, car tel est, dit-on, le regard de Vénus. Combien croiriez-vous qu'un pareil trésor m'a coûté? pas plus de trois cents deniers : à la vérité, l'un de ses yeux étoit si malade alors, que depuis il l'a perdu sans ressource. — Ah! ce sont là ses plus petits défauts, interrompit Scintilla! il n'y a pas de plus effronté menteur, ni de fripon plus rusé ; et, pour surcroît d'infamie, il est plus que moi la femme de mon mari : je creverois de dépit, si je ne le voyois un jour expirer sur la croix. —

Cette apostrophe fit rire Trimalcion.—Quoi! cet esclave, s'écria-t-il, partage avec vous le cœur de son maître! que je reconnois bien là mon digne ami! personne ne sait mieux que lui ne se passer de rien ; il saisit toutes les occasions de varier ses plaisirs, et certes, il a raison. Pourquoi donc êtes-vous jalouse? Croyez-moi, soyez plus complaisante, et je vous promets à ce prix de ne pas raconter votre propre histoire. Est-il aucun de nous qui ne fasse ou n'ait fait des fredaines? moi qui vous parle, j'ai rôti le balai tout comme un autre, et c'est pour cela que j'ai de l'indulgence pour tout le monde. Mon maître ne

pensoit pas aussi bien : il apprit un jour que j'étois amoureux d'un jeune homme qui s'appeloit Ammea, et il m'exila dans une de ses métairies. Mais, chut!!! je laisse à d'autres le soin de faire mon éloge. —

L'esclave, encouragé par ces impertinences, tire de sa poche une espèce de flûte, et nous assomme des sons baroques de cet instrument sauvage; tandis qu'Habinnas, pour faire le second dessus, siffle de toutes ses forces, et achève de nous fendre la tête. Ce n'est pas tout; le butor, enhardi par les coups-d'œil approbateurs de son maître, s'élance au milieu de la salle, et là, chante, gambade, et contrefait tous les bouffons qui servent, dans les carrefours, aux plaisirs de la plus vile populace, jusqu'à ce qu'Habinnas, enchanté de son jeu, l'appelle, l'embrasse, lui présente des rafraîchissemens, l'assure qu'il vient de faire des merveilles, et lui promet pour récompense une paire de bottines.

Nous n'aurions pas vu le terme de toutes ces platitudes révoltantes, si l'on n'eût apporté le dernier service. On n'en imagina jamais un plus étrange : c'étoit, entr'autres choses, une oye monstrueuse, entourée de poissons et d'oiseaux de toute espèce, des

poulardes farcies, des grives excessivement grasses, des raisins secs et des noix confites, avec des coins qui ressembloient à de petits hérissons, parce qu'on y avoit fiché des brins de canelle taillés en forme d'épines. L'oye, surtout, attiroit nos regards par son embonpoint prodigieux. — Vous croyez que c'en est une, s'écria Trimalcion charmé de notre erreur? eh bien! l'apparence vous trompe, mes amis, et cette oye, ces poissons et ces oiseaux sont faits avec la viande d'un seul animal. — Je me flattois de voir mieux que tous les autres; et regardant Agamemnon d'un air fin qui lui dévoiloit toute ma confiance: — Ces mets sont artificiels, lui dis-je à voix basse; et j'ai vu souvent à Rome, pendant les Saturnales, étaler dans les rues, des tables somptueusement servies, qui n'offroient rien de plus réel. — Pourquoi tant vous tourmenter, continua Trimalcion? je vous proteste encore que cette oye, ces poissons et ces oiseaux sont l'ouvrage de mon cuisinier, et c'est avec un cochon qu'il les a fabriqués. Je ne crois pas qu'il existe un homme plus précieux. Voulez-vous qu'il vous donne la preuve de son génie? à l'instant, et sous vos yeux, de la fressure il va faire un poisson; avec le lard, un ramier;

du jambon, une tourterelle ; de l'épaule, une poularde. Je n'ai pas voulu qu'un homme qui possédoit d'aussi rares talens, portât un nom vulgaire, et à force de chercher, j'en ai trouvé un qui lui convient à merveille : il s'appelle Dédale. Pour lui prouver combien je suis content de son service, j'ai fait venir pour lui des couteaux de la Norique : on n'en a jamais eu de meilleurs, et je veux que vous en fassiez l'expérience. — Il se les fit apporter, les admira de nouveau, et nous proposa gracieusement d'en essayer la pointe sur nos joues.

Dans ce moment, entrèrent deux esclaves qui faisoient un tapage épouvantable. L'un et l'autre avoient une cruche immense suspendue à leur cou par une forte courroie, et ils se battoient pour s'arracher leur fardeau. Trimalcion veut les mettre d'accord ; mais c'est en vain qu'il prononce sur leur différend : ils ne cessent de se battre qu'après avoir, de deux coups de bâton assénés avec force, mis réciproquement leurs cruches en pièces. Jusques-là, nous avions cru que ces esclaves étoient ivres, et nous redoutions pour eux un châtiment égal à leur insolence ; mais nous fûmes bientôt rassurés, lorsque jetant les yeux

sur le parquet, nous vîmes, au milieu des débris épars des deux cruches, des huitres et des moules qu'un esclave se hâta de ramasser, et qu'il vint nous offrir.

Pour augmenter l'éclat de cette scène, le cuisinier par excellence de Trimalcion, cet homme divin dont il venoit de porter les talens jusqu'aux nues, apporta sur un gril d'argent des escargots qu'il s'empressa de distribuer à tous les convives, en chantant d'une voix si forte et si horriblement dissonnante, que l'oreille du Thrace le plus épais en eût été déchirée. J'ai honte de raconter le trait suivant, car il est jusqu'à présent sans exemple dans nos mœurs. De jeunes esclaves, couverts d'habits éclatans, et dont le Dieu de la jeunesse eût envié les charmes, entrelassèrent de guirlandes de fleurs nos jambes et nos cuisses, sur lesquelles ils répandirent des essences précieuses qu'ils portoient dans des flacons d'argent, et dont ils parfumèrent ensuite les lampes et les vases qui contenoient le vin.

Déjà Fortunata, transformée en bacchante, avoit dansé plusieurs fois, et dansoit encore; et Scintilla, trop ivre pour conserver l'usage de sa langue, applaudissoit du geste, quand Trimalcion mit fin à cette scène singulière,

en disant: Je permets à Philargyre de s'asseoir à ma table; j'accorde encore cet honneur à Carrion, comme à l'un des plus chauds partisans de la quadrille verte; et toi, Minophile, dis à ta femme que je lui fais la même grace. —A ces mots, qui servirent de signal à la licence, une foule d'esclaves inonda la salle, et peu s'en fallut que nous n'ayions été forcés de leur céder nos lits. Le seigneur Dédale vint se placer au-dessus de moi: je m'en aperçus à l'instant, car il sentoit la cuisine à pleine gorge; et cette odeur, au défaut de sa voix glapissante, eût suffi pour m'avertir de son voisinage. A peine avoit-il pris séance, qu'il se mit à beugler des vers sur le ton, suivant lui, de Thespis le tragique; et après un éloge aussi trivial qu'ampoulé de la quadrille verte, il paria contre son maître de remporter le prix de la course, aux jeux prochains du cirque.

—Mes amis, s'écria Trimalcion, charmé de ce défi superbe, les esclaves sont aussi des hommes! ils ont sucé le même lait que nous; et quoique la fortune les traite en marâtre, ils sont nos égaux aux yeux de la nature. Tous les miens, si les dieux prolongent ma carrière, connoîtront tour-à-tour, de mon vivant, les douceurs de la liberté; mais que je

vive ou que je meure, cet avantage ne peut leur échapper, car je les affranchis tous par mon testament. En outre, je lègue à Philargyre, sa femme, et l'une de mes plus belles métairies avec ses dépendances; je donne à mon fidèle Carrion la propriété d'une île toute entière, avec le produit du vingtième, et un lit garni; j'institue Fortunata mon héritière universelle, et je la recommande à tous mes amis. Vous êtes surpris, peut-être, que je ne fasse pas un secret de mes dernières volontés? je les publie, afin que toute ma maison me chérisse autant que si j'étois dans la tombe. —

—N'y descendez jamais, s'écria le troupeau d'esclaves qui nous environnoient! vivez pour être toujours adoré! — Ce cri de la reconnoissance toucha Trimalcion qui, pour donner à l'assemblée un témoignage authentique de sa munificence, envoya chercher son testament, et le lut tout entier, quoi qu'il fût, à chaque mot, interrompu par les sanglots et les gémissemens de toute la famille. — Et vous, mon cher Habinnas, dit-il ensuite, travaillez-vous à mon tombeau? il y a déjà bien long-tems que je vous ai prié de vous en occuper. N'oubliez pas, sur-tout, de placer aux pieds de ma statue l'image de ma petite chienne.

Je veux que les bas-reliefs destinés à éterniser la mémoire de mes grandes actions, représentent des couronnes, des boîtes de parfums, et tous les combats que j'ai livrés. Vous rappelez-vous quelles dimensions doit avoir ce monument? vous êtes convenu, je crois, de lui donner cent pieds de diamètre sur deux cents de profondeur. Je me suis encore mis dans la tête de l'environner de vergers et de vignes, parce qu'ayant toujours eu, pendant ma vie, le plus grand soin de mes terres, je ne veux pas qu'on me reproche, après ma mort, de laisser sans culture les champs destinés à servir d'asyle à ma cendre. Je n'aurai garde de laisser à mon héritier la propriété de ce monument, et je veux qu'une inscription lui retrace ma volonté suprême à cet égard. Je n'oublierai pas non plus de prendre les précautions nécessaires pour forcer les passans à respecter ma dernière demeure, et j'en confierai la garde, par un codicile que je ferai tout exprès, à l'un de mes affranchis, qui veillera le jour et la nuit pour en écarter tous ceux qui seroient tentés d'y venir faire leurs ordures. Il me semble que vous devez sculpter sur les murs des vaisseaux voguant à pleines voiles. Mais avec quels attributs me

représenterez-vous ? je veux qu'on me voye assis sur un tribunal, en robe de pourpre ; cinq anneaux d'or à mes doigts, un sac d'argent à la main, faisant, comme dans la dernière fête que j'ai donnée, des largesses au peuple : bien entendu qu'on apercevra tout autour de moi, si vous n'imaginez rien de mieux, des tables, des lits, et un monde de convives dans les transports de la joie. Songez sur-tout qu'il faut placer à ma droite la statue de Fortunata tenant une colombe à la main ; à ma gauche, mon cher Ciccaron conduisant ma chatte à la lesse ; à mes pieds, des amphores pleines de vin, qui seront toutes hermétiquement bouchées, à l'exception d'une seule qui sera renversée, et sur laquelle un enfant, couronné de pampres desséchés, versera des pleurs. J'exige encore qu'au centre de la façade, il y ait un cadran, où tous ceux qui viendront regarder l'heure, soient forcés de lire mon nom écrit en lettres d'or. J'ai déjà fait mon épitaphe ; écoutez-la, vous me direz ensuite si elle est digne de moi :

ICI REPOSE GAÏUS POMPÉE TRIMALCION,
DIGNE ÉMULE DE MÉCÈNE.
QUOIQU'ABSENT, IL FUT NOMMÉ SÉVIR.

ON LUI OFFRIT DE PLUS GRANDS HONNEURS QU'IL REFUSA.
IL FUT PIEUX, VAILLANT ET FIDÈLE.
NÉ PAUVRE, IL PARVINT A UNE GRANDE FORTUNE.
SES HÉRITIERS ONT TROUVÉ TROIS CENT MILLE SESTERCES DANS SES COFFRES.
IL A TOUTE SA VIE DÉTESTÉ LES PHILOSOPHES.
PASSANT, JE TE SOUHAITE LA MÊME DESTINÉE.

Trimalcion, qui s'étoit attendri par degrés, arrosa d'un ruisseau de larmes les derniers mots de son épitaphe. Fortunata pleuroit avec lui, Habinnas pleuroit, tous les esclaves pleuroient, et je crois que j'allois pleurer aussi, quand Trimalcion, l'objet de tant de larmes, essuyant brusquement les siennes: — Puisque la mort est inévitable, s'écria-t-il, quel tort n'aurions-nous pas de négliger les occasions de jouir agréablement de la vie? C'est pour cela que je veux aujourd'hui vous procurer tous les plaisirs à-la-fois. Quittez donc la table, et suivez-moi dans le bain : vous serez enchantés de vous y trouver, car je vous garantis qu'il est chaud comme un four. — Je vous suis, dit Habinnas; j'aime l'eau, et je me baigne volontiers deux fois par jour. —

Sa complaisance parut faire le plus grand plaisir à Trimalcion, qui sortit aussitôt de la salle avec lui.

Je n'eus garde de bouger. — Ascylte, quel est votre avis, lui dis-je à l'oreille? la vue seule du bain va me donner la mort. Je crois qu'il faut nous éloigner, et, tandis qu'ils courent tous au bain, nous échapper dans la foule, et regagner notre auberge. — Ma proposition lui plut, et nous sortîmes. Giton guidoit nos pas incertains, et nous avancions heureusement malgré le vin que nous avions bu; mais arrivés à la porte, un gros chien d'attache fit un tel tapage, qu'Ascylte, épouvanté, tomba dans un bassin. Pour moi qui, même à jeun, avois pensé me rompre le cou à l'aspect d'un dogue en peinture, quand j'étois entré dans cette maison, je perdis si complètement la tête, qu'en approchant du bassin pour secourir Ascylte, je tombai sur lui; mais, par bonheur pour nous, le portier sortit de sa loge, gronda l'incivil animal, et nous tira du gouffre où nous barbottions comme des canards. Giton, plus calme et plus avisé que nous, avoit d'abord jeté dans la gueule du chien tous les morceaux qu'il emportoit dans ses poches, et, par ce sacrifice, l'avoit enfin

enfin forcé de supprimer ces effroyables hurlemens.

Mouillés jusqu'aux os, transis de froid, nous conjurâmes notre libérateur de nous mettre dehors. Mais, pour surcroît d'infortune, il nous proteste que cela lui est impossible ; que nous étions arrivés tantôt par cette porte, et qu'il falloit sortir par un autre côté ; que c'étoit l'ordre du maître et l'usage invariable de la maison, les jours de gala. Que faire ? comment sortir de ce nouveau labyrinthe ? Nous étions dans un état déplorable, et, trop convaincus qu'il falloit nous baigner ce soir-là, nous priâmes le portier de nous conduire à la salle des bains. Avant d'y entrer, nous quittâmes nos vêtemens, que Giton se chargea de faire sécher. Quel spectacle frappa nos regards ! Trimalcion, nu des pieds à la tête, se tenoit debout dans sa baignoire, et nous ne pûmes éviter ce coup-d'œil aussi dégoûtant que scandaleux. L'infame avoit pris cette attitude pour bavarder plus à son aise. Enfin, lassé d'être sur ses jambes, il s'assied dans sa baignoire. Mais, pour le malheur de nos oreilles, cette salle avoit un écho qui lui suggéra l'envie de chanter ; et le voilà qui entonne, d'une voix qui fait trembler la voûte,

des vers de Ménécrates, dont le barbare, dans son ivresse, non-content d'estropier la mesure, bredouille tellement tous les mots, que je fus obligé de demander quel en étoit l'auteur.

Les convives n'étoient pas plus raisonnables. Les uns dansoient des rondes; d'autres chatouilloient leurs voisins, qui rioient à se rompre les veines; quelques-uns faisoient des tours de force : les mains liées par derrière, ils se renversoient pour ramasser des anneaux, ou, posant un genou à terre, ils faisoient un cercle du reste de leurs corps pour se baiser les doigts du pied. Fatigués de ces extravagances, Ascylte et moi nous laissâmes ce troupeau d'ivrognes pour aller dans la salle voisine, où ils ne tardèrent pas de se rassembler tous. Le léger repos que nous y prîmes, dissipa les plus grosses fumées du vin : nous passâmes ensuite dans une autre salle, où Fortunata nous attendoit avec des rafraîchissemens préparés avec un faste dont nous n'avions pas encore eu d'exemple : les lustres répandoient une clarté brillante, que réfléchissoient des tables d'argent, des vases d'or, des coupes de vermeil, et qui se jouoit dans les flots d'un vin pur, coulant par vingt tuyaux du fond d'un buffet magnifique.

— Amis, dit alors Trimalcion, c'est aujourd'hui qu'on coupe la première barbe à mon esclave favori, et je veux, pour célébrer cet évènement, que le soleil nous trouve à table au milieu des verres et des bouteilles.— Le chant d'un coq lui coupa la parole. Il frémit, verse du vin sous la table, en asperge les lustres, et passe son anneau de la main gauche à la droite. —Ce n'est jamais en vain, s'écrie-t-il ensuite, que cet oracle se fait entendre, et certainement le feu prendra dans le voisinage, ou quelqu'un doit bientôt y mourir. Loin de nous ce triste présage! qu'on cherche cet oiseau de mauvais augure, et je promets une couronne à qui me le livrera. Mais quoi! voici ce prophète de malheur? qu'on lui coupe le cou, et mangeons-le tout-à-l'heure. — Aussitôt Dédale s'en empare, l'égorge, le plume en deux tours de main, et le fait cuire à grand feu, tandis que Fortunata broye elle-même, dans un égrugeoir de buis, le poivre nécessaire pour l'assaisonner : ce ragoût fut prêt dans la minute. — Gardez-le pour vous, dit à ses esclaves l'officieux Trimalcion; je me rappelle avec chagrin que vous n'avez pas encore soupé, et je veux que vous ayiez le plaisir de le manger. Retirez-vous, et

faites place à d'autres. — Aussitôt ceux-ci s'avancent, et ceux-là défilent en criant tous à-la-fois : Bon soir, Gaïus, salut à Gaïus!

Alors la discorde entra dans la salle pour n'en plus sortir. L'un des nouveaux venus, jeune homme d'une assez jolie figure, devint l'objet de toutes les attentions de son maître, qui lui fit tant de caresses, lui donna tant de baisers, que Fortunata, cédant à son juste dépit, réclama ses droits avec fureur, accabla d'injures son infidèle époux, l'accusa des goûts les plus honteux, lui reprocha de déshonorer son sexe par ses hideux penchans, et finit par lui dire qu'un chien, dans ses amours, respectoit plus que lui les lois de la décence. Trimalcion, pour toute réponse à cette vigoureuse apostrophe, envoie son verre à la tête de Fortunata, qui jette des cris effroyables, et se cache le visage dans ses deux mains. Scintilla, qui croit que ce coup vient d'éborgner sa bonne amie, la prend dans ses bras, et la couvre de sa robe, tandis que le bel esclave, auteur involontaire de cet accident, court chercher de l'eau fraîche, et revient, d'un air consterné, présenter le vase à sa maîtresse qui ne mugit plus, mais pousse de profonds soupirs, et verse un torrent de larmes.

Ce spectacle, loin d'attendrir Trimalcion, semble exciter encore sa colère. — Cette insolente coquine oublie donc, s'écrie-t-il, le néant d'où je l'ai tirée ? Sans moi, que feroit-elle aujourd'hui ? le pain grossier des gens de son espèce. Échappée de sa boulangerie, et fière de mes bontés, elle ose imiter la grenouille, et s'enfler comme elle ! Mais laissons-la faire, mon souffle seul anéantira la pécore. On a bien raison de dire qu'on ne ment pas à son origine ! elle naquit dans la fange, et la vilaine ne peut pas déroger. Quoi ! dans un corps femelle, l'audace et la grossièreté d'un soldat ! oh ! je saurai te mettre à la raison, ou j'y perdrai la mienne. Je n'avois pas deux sols, quand on m'offrit une femme avec cent mille écus de dot ; et j'ai pu la refuser ! et c'est pour cette dévergondée que j'ai fait une pareille sottise ! Hier encore on me reprochoit d'avoir, en l'épousant, égorgé ma postérité. Et moi, bon-homme, toujours amant, toujours ensorcelé, je n'ai pas le courage de briser ces liens honteux ! Va ! je veux qu'après ma mort, le regret t'amène sur ma tombe, et qu'on te voie, aux dépens de tes ongles, pâle, échevelée, dans l'aveugle espoir de me ressusciter, essayer de me déterrer. Mais, pour

assurer dès aujourd'hui ma vengeance, Habinnas, je vous défends de placer sa statue sur mon tombeau : elle est femme à troubler le calme de mon dernier asyle. Enfin, pour lui prouver toute mon indignation, je veux qu'on lui refuse, à mon dernier soupir, l'honneur de m'embrasser. —

Après cet éclat foudroyant, il se tut pour reprendre haleine, et le sensible Habinnas profita de son silence pour le prier de modérer sa colère. — De grace, pardonnez à Fortunata, lui dit-il. Eh! qui ne s'oublie pas quelquefois? Les hommes ne sont pas des dieux. — Sans doute, reprend Scintilla en pleurs; et qui le sait mieux que notre ami? Gaïus, mon cher Gaïus, appaisez-vous! je vous en conjure par votre génie. — Ces cajoleries, ce ton suppliant fendirent le cœur à Trimalcion, qui répondit, en pleurant à son tour : — Habinnas, si j'ai tort, je vous permets de me cracher à la figure. A la vérité, j'ai baisé ce jeune homme, je l'ai baisé tendrement, à plusieurs reprises; et cependant je vous jure que ce n'est pas à cause de sa beauté. Mais est-ce ma faute, à moi, s'il a toutes les qualités de l'esprit et du cœur, et si j'y suis sensible? Imaginez qu'il sait déjà dix déclamations;

qu'il lit à livre ouvert; qu'il vend tous les jours une portion de sa nourriture ; et qu'il s'est donné sur cette épargne un coffre et deux tasses. Et je pourrois ne pas l'aimer? On l'exigerait en vain. Je veux l'aimer, et j'entends qu'on le trouve bon. Mais madame ne peut s'y résoudre. C'est pourtant un parti qu'il faut prendre, entendez-vous? Contente des droits que je consens à vous donner sur mon cœur, gardez-vous d'attenter à la liberté de ses penchans; sans quoi, ma petite amazone, je vous montrerai des dents qui ne vous feront pas moins de mal, qu'à la colombe les serres du milan qui la plume. Vous me connoissez; vous savez que j'ai de la tête, et qu'un vouloir y tient plus fort qu'un clou dans une solive. Ainsi, tenez-vous avertie pour le reste de vos jours, et ne vous avisez jamais de mettre mon indulgence à pareille épreuve.... Mais cessons de quereller; et vous, mes amis, songez qu'il faut à tout prix acquérir des richesses, afin de jouir de tous les agrémens qu'elles procurent.

— J'étois comme vous un pauvre hère; mais mon adresse m'a valu des trésors, et mon immense avoir est le fruit de ma persévérance. C'est le cœur qui fait l'homme. Privés de ce véhicule, tous les talens sont inutiles, et je

ne donnerois pas un verre d'eau pour les posséder. J'achetois loyalement, et je vendois de même. Mais je suis trop modeste pour me vanter, et je ne veux que me réjouir avec vous de mes prospérités. Quand j'arrivai d'Asie, je n'étois pas plus haut que ce chandelier. Impatient de grandir, j'étudiois deux fois par jour les progrès de ma taille; et, pour faire pousser ma barbe, je me frottois les joues tous les matins avec de l'huile que je dérobois aux lampes. J'ai fait quatorze ans les délices de mon maître, et je n'en rougis pas : j'obéissois, et partant je remplissois un devoir. Sa femme n'eut pas moins d'amitié pour moi, et je partageois la couche nuptiale, tantôt avec lui, et tantôt avec elle..... Mais vous n'ignorez pas mon histoire; et je ne veux pas étendre davantage le détail de mes glorieuses aventures.

— Au fait, j'acquis, graces aux dieux, un pouvoir absolu dans la maison. C'est alors que je montrai du caractère! Enfin mon maître mourut, et me nomma son héritier, conjointement avec César. Mon lot eût satisfait l'ambition d'un sénateur. Mais comme on n'a jamais assez de fortune, je me jetai dans le commerce, pour augmenter la mienne. J'équipai donc cinq vaisseaux pour Rome, et les

chargeai de vin. Vous croyez peut-être que je fus heureux ? c'est tout le contraire, car ma petite flotte fit naufrage, et la mer m'engloutit dans un jour plus d'un million. Cent autres auroient été désespérés. Moi, je ne songeai qu'aux moyens de réparer ma perte, et je remis en mer cinq navires, plus forts et plus grands que les premiers, qui partirent sous de meilleurs auspices, et me rapportèrent des monceaux d'or en échange du vin, du lard, des légumes, des parfums et des esclaves dont je les avais chargés. Ce coup de vigueur fit éclat, et je passai pour un homme d'un courage à l'épreuve des revers. Je dois dire à la louange de Fortunata, qu'elle a mis dans cette affaire un dévouement prodigieux. J'en reçus cent pièces d'or. Cette somme qui étoit le prix de ses bijoux et de ses habits, fut la source de ma nouvelle fortune ; et je crois lui devoir, après les dieux, les deux millions que je gagnai dans cette seule entreprise. Je prélevai d'abord mes premières avances, et j'employai le surplus à racheter du domaine impérial les terres que mon maître avoit léguées à César, à m'élever un palais, à bâtir des haras, et à nourrir des chevaux que je vendis au poids de l'or.

— Je n'éprouvai depuis aucun échec ; et tout me réussit au-delà de mes vœux. Enfin, quand je me suis vu plus riche que tous mes compatriotes ensemble, je quittai le commerce, et je me contentai, pour ne pas laisser dormir mon argent, de le prêter aux affranchis. Je voulus même bientôt abandonner cette espèce de négoce, afin de vivre comme les dieux d'Épicure ; mais un astrologue grec, nommé Serapa, qui vint par hasard dans cette colonie, m'en détourna par ses avis. Cet homme savoit tout ; c'étoit le confident des dieux : il me fit toute l'histoire de ma vie ; il me rappela même des particularités dont je n'avois plus le moindre souvenir : on eût dit enfin qu'il ne m'avoit pas quitté depuis mon enfance ; et j'aurois cru qu'il lisoit dans mes entrailles, s'il avoit pu me dire ce que j'avois mangé la veille à mon souper.

— Mais, à propos, vous y étiez, Habinnas ! n'est-il pas vrai qu'il me disoit : vous souffrez qu'une femme vous gouverne, et soit maîtresse absolue chez vous ! Vous placez mal vos affections ; on oublie vos bienfaits ; la trahison s'arme en secret contre vous ; on en veut à vos grands biens. Prenez-y garde ! vous nourrissez une vipère dans votre sein. Il

me dit bien d'autres choses que je ne puis répéter. Vous saurez seulement que je serai de ce monde encore trente ans, quatre mois et deux jours, et que je dois incessamment recueillir une immense succession. Mais qu'elle arrive, ou non, tous mes vœux seront remplis, si je puis réunir à mon domaine toutes les terres de la Pouille. En attendant, je suis, comme vous le voyez, assez bien logé. Croiroit-on qu'à la place de cet édifice étoit jadis une chaumière? j'en ai fait un palais, où nos douze grands dieux ne rougiroient pas d'avoir leurs autels. On trouve, au rez-de-chaussée, quatre salles à manger, vingt chambres à coucher, et deux galeries en marbre; au premier étage, mon appartement et celui de cet aspic femelle: un sénateur ne seroit pas à l'étroit dans la loge de mon portier; mille étrangers peuvent coucher à l'aise dans le pavillon voisin, que Scaurus, dans les voyages qu'il fait ici, préfère à la belle maison que son père lui a laissée sur le bord de la mer. Je ne finirois pas avant la nuit prochaine, si je voulois vous décrire toutes les parties intéressantes de ma maison, et j'aime mieux vous les montrer tout-à-l'heure. Croyez-moi, l'or est le tarif du mérite personnel; et l'éclat de ce métal

vaut mieux que toutes les trompettes de la renommée. C'est à lui que je dois tous les honneurs qui m'environnent. J'étois un ver de terre, et je suis aujourd'hui plus qu'un roi. En voulez-vous la preuve ? Stiche, apporte mon vêtement funéraire, et les parfums avec lesquels on doit embaumer mon corps. —

Stiche vole et revient avec un tapis blanc et une robe prétexte, qu'il étale aux yeux des convives. — Voyez, dit Trimalcion, palpez cette laine, et dites-moi s'il en est d'aussi belle et d'aussi moëlleuse. Stiche, prends garde aux rats et aux vers ! je te fais brûler tout vif, s'il arrive qu'ils y touchent. Je veux que ma gloire éclate dans mes funérailles ; je veux que la magnificence de cette cérémonie étonne et charme la multitude. Voulez-vous juger des essences destinées à parfumer mon corps ? Stiche, ouvre cette phiole, et fais-la respirer à tout le monde. C'est du nard le plus pur. Qu'en dites-vous ? J'espère qu'il me fera dans ma tombe autant de bien qu'il me fait de plaisir aujourd'hui. Mais qu'on nous verse du Falerne à plein verre ! je veux que vous croyiez assister au repas qui suivra mes funérailles. — Et, pour rendre l'illusion complète, il ordonne de faire entrer ses trompettes, de la

coucher sur des carreaux, de nous figurer qu'il est mort, et placé sur son lit de parade. Ses ordres sont à l'instant exécutés, et les trompettes sonnent, du ton le plus lugubre, une marche funèbre. Mais, heureusement pour nos oreilles, cet affreux concert ne dura pas long-tems, parce que le voisinage épouvanté fut aussitôt sur pied, et que les gardes du quartier, qui nous crurent dévorés par les flammes, n'écoutant que leur zèle, enfoncèrent la porte de la rue, et se répandirent dans le palais avec tous les instrumens nécessaires pour éteindre un incendie.

FIN DU TOME PREMIER.

NOTES

DU TOME PREMIER.

PAGE 137. *Fabr. Végento.* Je suis surpris que Pétrone s'autorise du nom de ce personnage, dont Tacite parle avec un mépris mérité. Ce mauvais citoyen fut accusé par Talius Geminus, la huitième année du règne de Néron, d'avoir fait, contre les sénateurs et les pontifes, un libelle qu'il appeloit ses codiciles, et d'avoir vendu les faveurs du prince. Néron prit connoissance de l'affaire; et Végento, convaincu du crime dont on l'accusoit, fut chassé de l'Italie : ses livres même furent défendus et brûlés. Cette circonstance, ajoute Tacite, leur donna d'abord une vogue prodigieuse; mais on les oublia sitôt qu'il fut possible de se les procurer sans péril. Au reste, c'est peut-être à tort que nous reprochons à Pétrone d'avoir cité, pour justifier sa sortie contre les déclamateurs, l'exemple de ce Végento : en effet, ce nom mal-sonnant ne se trouve que dans les nouveaux fragmens trouvés à Belgrade, dont l'authenticité est au moins problématique.

Page 137. *Ces déclamateurs furibonds.* La déclamation consistoit chez les Grecs, à se mettre en état de parler indifféremment sur toutes sortes de sujets, et à soutenir également le pour et le contre. Chez les Romains on donnoit ce nom à des discours ou harangues, composés sur des sujets de pure invention, que les rhéteurs faisoient composer à leurs élèves, afin de les exercer. Ces déclamations, de l'aveu de Quintilien, qui en parle, comme on va le voir, à-peu-près

dans les mêmes termes que Pétrone emploiera quelques lignes plus bas, furent à Rome une des principales causes de la corruption de l'éloquence. — Ces prestiges, dit-il, ces réponses d'oracles, tous ces fléaux imaginaires qui désolent un pays, ces marâtres plus cruelles que celles des poëtes tragiques, cent autres choses dont on nous fait de vaines descriptions, tous ces lieux communs, enfin, n'ont aucun rapport avec l'art oratoire, et la pratique du barreau.

Page 139. *Lorsque Pindare et les neuf Lyriques.* Pindare, Bachilide, Sapho, Anacréon, Sthésicore, Simonide, Ibice, Alcée, Alcmane, Corinne. Voici comme une épigramme de l'anthologie, traduite du grec par Megiserus, caractérise ces poëtes célèbres, à l'exception de Corinne, dont elle ne parle pas : silence qui réduit à neuf, au lieu de dix, selon Pétrone, le nombre des Lyriques.

Pindare, musarum sacrum os, facundaque siren
Bacchilides, Sapphus, gratiaque Æoliæ,
Scripta senis teji, quique ipsum imitatus Homerum
Sthesicore, eximium carmine nomen habes :
Musa Simonidis inclyta, tuque lepore suavis
Ibice, gratus erat cui puerilis amor :
Quique tyrannorum diis sæpe cruore litasti
Alcæi mucro, jura tuens patriæ :
Et vos Alcmanis cantus ; estote benigni,
Principium et finem contrahitis lyricæ.

Pindare, à qui les Neuf-Sœurs dévoilèrent tous les secrets de la langue des dieux, excelle à chanter les héros ; les vers de Bachilite ont l'harmonie du chant des sirènes ; Sapho fait répéter les siens à tous les cœurs passionnés ; tout le monde chante les couplets de l'aimable et voluptueux vieillard de Théos ; Sthésicore a souvent les élans sublimes d'Homère, qu'il a pris pour modèle ; quels charmes n'ont pas les élégies de Simonide ? Ibice est plein de graces, et communique à ses lecteurs son amoureuse ivresse ; le vers

d'Alcée, plus tranchant qu'un poignard, va jusques dans le cœur des tyrans venger les droits sacrés de la patrie ; les poésies d'Alcmane sont toujours chères aux amans. A ces poëtes immortels, commence et finit le triomphe de la muse lyrique.

Page 140. *La peinture a eu le même sort, etc.* Quelques commentateurs ont cru éluder l'obscurité de ce passage, renfermée dans le mot *compendiaria*, dit Winckelman, dans son Essai sur l'histoire de l'art chez les anciens, en citant quelques auteurs latins où ce mot se rencontre. C'est au moyen de cette érudition de dictionnaire, que Burmann, selon sa coutume, tâche de contenter ses lecteurs. D'autres savans, entre autres Fr. Junius, ont avoué de bonne-foi qu'ils n'entendoient rien à ce passage, et qu'ils n'y trouvoient pas même matière à faire des conjectures ; mais ces interprètes n'avoient pas les connoissances suffisantes de l'art, ni l'occasion d'examiner les restes des peintures antiques. Un millier de tableaux et plus, qu'on a tirés des ruines d'Herculanum et des autres villes ensevelies par le Vésuve, m'autorisent peut-être à hasarder avec plus de vraisemblance une conjecture sur le passage en question.

Ce qui donne lieu à cette conjecture, ce sont quelques-unes de ces peintures, composées de bandes larges et étroites, d'un peu plus d'un palme de largeur : ces bandes ont différentes séparations, entre lesquelles on trouve représentées de petites figures dans la manière égyptienne. Entre ces séparations remplies de figures, et sur la bordure de ces tableaux, on a pratiqué des formes et des ornemens d'un goût très-baroque. Cette sorte de peinture égyptienne, ornée de petites figures, et composée d'idées les plus bizarres, paroît être ce que Pétrone appelle *Ars compendiaria Ægyptiorum*. Il lui a sans doute donné ce nom, parce que ce genre étoit une imitation des Égyptiens, qui décoroient leurs édifices de pareils ornemens,

ornemens. La haute Égypte offre encore aujourd'hui des palais et des temples portés sur des colonnes d'une grandeur énorme : les colonnes, ainsi que les plafonds de ces édifices, sont entièrement incrustés d'hiéroglyphes, et couverts ensuite de couches de peinture.

C'est à ce fracas de signes et d'images, que Pétrone compare les ornemens remplis d'une multitude de petites figures insipides, qui étoient alors le principal objet de la peinture. On aura donné le nom de *compendiariæ artis* à ce genre, à cause de la multiplicité et de la diversité des choses entassées dans un espace resserré, et réduites en abrégé. Enfin, si l'on veut faire attention aux plaintes de Vitruve sur l'art de peindre de son tems, art dans lequel, selon son expression, il n'y avoit plus aucun principe de vérité, on pourroit croire qu'il a voulu désigner aussi ce que Pétrone dit de la manière des Égyptiens.

Winckelman a-t-il résolu la difficulté? Si j'ose le dire, il me semble qu'il auroit dû justifier, par des conjectures plus solides et plus lumineuses, le mépris avec lequel il parle du savant Burmann et de son érudition de dictionnaire. Je me rappelle que dans une de ses lettres, où il annonce à un ami une nouvelle édition de son Histoire de l'Art, il se flatte d'avoir trouvé le vrai sens de ce passage de Pétrone; mais si je ne me trompe, ce passage conserve encore toute son obscurité. Avec plus de bonne-foi, peut-être eût-il fini par avouer que c'est un de ces endroits si communs chez les écrivains de l'antiquité, sur lequel toute la sagacité des commentateurs, et même des connoisseurs en tableaux, ne peut jeter qu'une lumière équivoque.

Page 143. *J'aime l'impétueux abandon de Lucilius.* Pompée étoit, par sa mère, petit-neveu de Lucilius, et s'en faisoit honneur. Ce poëte laissa trente livres de satires dont il ne nous reste que quelques fragmens. On lui attribue une comédie et des hymnes. Il avoit

une facilité prodigieuse, et composoit, dit Horace, deux cents vers dans une heure, debout et tenant un de ses pieds en l'air : il a du piquant, de la finesse, mais ses vers sont durs. C'est une eau trouble qui avoit besoin d'être filtrée. Juvénal, qui le juge moins en détail, en fait un éloge étonnant par la force et l'énergie de l'expression. — Toutes les fois, dit-il, que l'ardent Lucilius s'arme de sa plume, non moins redoutable qu'un glaive étincelant, le criminel tremble, il rougit, et la sueur des remords dégoutte de son cœur palpitant. —

Ense velut stricto quoties Lucilius ardens
In fremuit, rubet auditor cui frigida mens est
Criminibus, Tacitâ sudant præcordia culpa.

Ces vers nous paroissent si beaux, que nous plaindrions ceux de nos lecteurs qui ne savent pas le latin, si nous n'avions employé, pour les leur faire connoître, la prose admirable du cit. Dussaulx. Nous leur procurerons plus d'une fois le même plaisir dans le cours de ces notes.

Page 144. *Que je ne sais quel rhéteur y avoit improvisé contre le discours d'Agamemnon.* On ne se contentoit pas de réfuter les discours des rhéteurs dans les écoles même où ils professoient, on les désoloit souvent par les plaisanteries les plus piquantes. Un jour Sénèque le père entre dans l'école de Cestius, au moment qu'il se disposoit à réfuter la Miloniène ; Cestius, après avoir jeté sur lui-même un regard de complaisance, selon son usage, dit : — Si j'étois gladiateur, je serois Fuscius ; pantomime, Batyle ; cheval, Melission. — Et comme tu es un fat, réplique à l'instant Sénèque, tu es un grand fat. — On éclate de rire, et l'on cherche des yeux l'écervelé qui a tenu ce propos. Les élèves s'assemblent autour de Sénèque, et le supplient de ne pas tourmenter leur maître : Sénèque y consent, à condition que Cestius déclarera juridiquement que

Cicéron étoit plus éloquent que lui; mais il fut impossible d'en obtenir cet aveu.

Page 147. *Remplies d'acteurs des deux sexes que je crus, etc. ivres de satyrion.* Le satyrion, dit Pline, est un fort stimulant pour l'appétit charnel. Il y en a de deux espèces : l'une, dont les feuilles sont plus longues que celles de l'olivier, la tige haute de quatre doigts, la fleur rouge, la racine double, et représentant la forme des testicules humains, qui renfle une année, et revient la suivante à son état naturel, alternativement. L'autre espèce de satyrion est surnommée *satyrios orkhis* ; et l'on croit que c'est la femelle. On la distingue de l'orkhis serapias, à l'espacement de ses nœuds, et à sa tige plus garnie de branches : employée seule, ou avec de la fleur de farine, elle sert à étuver et dissiper les tumeurs et autres maladies des parties naturelles. La racine de la première espèce, administrée dans du lait de brebis, donne une forte tension aux nerfs; et, prise dans de l'eau, elle les relâche.

Le satyrion décrit par les Grecs, a les feuilles du lys rouge, mais plus petites, et il n'en sort que trois : sa tige est lisse, haute d'une coudée, sans branches, et sa racine double. La bulbe inférieure, qui est la plus grosse, produit la plante mâle, et la femelle provient de la bulbe supérieure qui est la plus petite. Ils connoissent encore une autre espèce de satyrion, qu'ils appellent *erythraikon* : sa graine, semblable à celle du vitex, est lisse et plus grosse; sa racine est dure, a l'écorce rouge, et renferme une chair blanche d'un goût douceâtre. Ils prétendent que cette racine, en la tenant dans la main seulement, excite les desirs amoureux, et beaucoup plus fortement encore, si l'on en boit l'infusion dans du vin; que pour cette raison, on en fait boire aux béliers et aux boucs trop lents à saillir, et que les Sarmates en donnent aux chevaux qu'un travail trop continu a rendus paresseux

à s'accoupler : maladie appelée *pros-êd'anion.* On éteint les ardeurs produites par le satyrion, en buvant de l'eau de miel, ou une infusion de laitue. Les Grecs, en général, nomment satyrion toute espèce d'ingrédient propre à réchauffer les desirs, etc. *Traduct. du cit. Poinsinet.*

Page 158. *Tous les matins, à l'heure de la toilette, nous allions, etc.* Nous n'avons rien dans les auteurs qui détermine précisément la forme et la décoration de la toilette chez les anciens; mais, dans les matières contestables, la vraisemblance doit tenir lieu d'autorité; et d'après ce principe, dont nous n'osons cependant garantir la justesse, nous croyons pouvoir hasarder les détails suivans.

La situation des dames romaines à leur toilette, étoit la même que celle des modernes : entourées des esclaves qui s'acquittoient auprès d'elles de cet emploi, il falloit qu'elles se prêtassent aux mains qui les servoient, de la manière la plus simple et la plus commode pour elles et pour les autres. Lorsque Claudien nous représente Vénus à sa toilette, il la place dans un siège brillant, environnée des Graces, et souvent occupée elle-même à composer sa coëffure.

Une femme à sa toilette, soit qu'elle conduisît elle-même l'ouvrage de ses charmes, soit qu'elle apprît à régler ses regards, soit qu'elle étudiât ses mines et ses airs de tête, ne perdoit pas de vue son miroir, qui devoit poser à demeure.

Les nombreux détails de la toilette avoient multiplié les esclaves nécessaires à ce service. Il paroît que ces esclaves étoient toujours des femmes. Chacune d'elles étoit chargée d'un soin particulier : les unes étoient attachées à l'ornement des cheveux, soit pour les démêler ou les séparer en plusieurs parties, soit pour en former, avec ordre et par étage, des boucles et des nœuds différens; les autres répandoient les parfums. Toutes tiroient leur nom de la différence de

leurs fonctions : il y en avoit d'oisives et de préposées uniquement pour dire leur avis ; elles formoient une espèce de conseil qui traitoit la chose, dit Juvénal, aussi sérieusement que s'il eût été question de l'honneur ou de la vie d'un citoyen.

Les peignes étoient d'ivoire, mais plus communément de buis ; l'éguille, le poinçon, les fers étoient également en usage : les éguilles, ordinairement d'or ou d'argent, étoient différentes selon les diverses sortes d'arrangemens qu'on vouloit donner aux cheveux. Les fers ne ressembloient pas aux nôtres : ce n'étoit tout au plus qu'une grosse éguille que l'on chauffoit dans la cendre, et sur laquelle on rouloit les cheveux en boucles, que l'on arrêtoit par le moyen d'une épingle.

Page 165. *Coudre nos pièces en détail dans la doublure d'une vieille tunique.* C'étoit un habillement commun aux hommes et aux femmes, mais la forme en étoit différente : les femmes la portoient plus longue ; et, lorsqu'elles ne lui donnoient pas la longueur ordinaire, c'étoit sortir des bornes de la modestie, et prendre un air cavalier. On ne portoit pas alors d'autre chemise.

Les tuniques ou chemises des femmes étoient distinguées non-seulement par le volume, mais aussi par des manches qu'il n'étoit permis qu'à elles de porter : c'étoit dans les hommes, au tems de la république, une marque de mollesse. La tunique des femmes prenoit quelquefois si juste au cou, et descendoit si bas, que leur visage seulement étoit à découvert ; mais lorsque le luxe eut amené l'usage de l'or et des pierreries, la vanité gagna du terrein, les tuniques s'échancrèrent, et l'on offrit impunément les contours arrondis d'une belle gorge à l'admiration publique : souvent même, au rapport d'Ælien, les manches n'en étoient pas cousues ; et, du haut de l'épaule jusqu'au poignet, elles s'attachoient avec des agraffes d'or ou d'argent, de telle sorte qu'un côté de

la tunique posant à demeure sur l'épaule gauche, l'autre côté tomboit négligemment sur la partie supérieure du bras droit.

Il semble dans ce qu'Ovide nous rapporte lui-même de ses amoureux emportemens, que la tunique étoit fort étroite, et qu'il fut obligé de déchirer celle de Corinne :

Diripui tunicam.

Mais, par la suite, il paroît au contraire que le volume en étoit plus large, et laissoit plus de jeu :

Nec multum rara nocebat,
Pugnabat tunicâ se tamen illa tegi.

Vigenère cite ce passage pour prouver que les pointes des tuniques n'étoient pas cousues, et que les côtés en étoient ouverts à-peu-près comme à nos chemises d'hommes, ou comme à ces tuniques des filles de Sparte, dont parle Plutarque dans son parallèle de Lycurgue et de Numa.

Quoi qu'il en soit, cette sorte de tunique étoit immédiatement sur la peau : les femmes la serroient d'une ceinture, soit pour la retrousser, soit pour tenir en respect le nombre et l'arrangement des plis. Il y avoit, en marchant, de la grace et de la noblesse à relever, à la hauteur de la main, le lé du côté droit ; tout le bas de la jambe, alors, se trouvoit à découvert : c'est du moins ce que l'on voit dans les monumens conservés par Rubenius. Quelques femmes ne faisoient pas usage de la ceinture, et laissoient traîner leur tunique ; mais c'étoit un air de négligence et de coquetterie trop marqué.

Le nombre des tuniques s'augmenta insensiblement chez les Romains : Auguste en portoit jusqu'à quatre, sans compter une espèce de camisole qu'il avoit sur la peau. Les hommes s'empressèrent de suivre son exemple, et bientôt les femmes les imitèrent. Cependant elles n'en eurent jamais au-delà de

trois : la première étoit une simple chemise ; la seconde une espèce de rochet ; la troisième, enfin, qu'elles plaçoient sur les deux autres, complettoit leur habillement, et fit tomber la toge, ou du moins n'en laissa l'usage qu'aux hommes et aux courtisannes. La queue de cette dernière tunique étoit traînante, le bas, garni d'un tissu très-large d'or ou de pourpre, et le corps rayé de différentes couleurs.

Cette robe étoit fermée par-devant au moins jusqu'à la ceinture : la partie supérieure restoit ordinairement ouverte, et laissoit voir la seconde tunique, qui, sans doute, reçut une infinité de façons. Selon toute apparence, c'étoit sur la seconde tunique, ou corset, qu'étoient attachés les clous qui lui donnèrent le nom de laticlave.

Le laticlave, depuis Auguste, étoit l'ordre de l'empire, et celui du prince, qui en décoroit les principaux magistrats, les gouverneurs des provinces, les triomphateurs, et les pontifes même : la forme en étoit une espèce de clous assez larges, dont la couleur se distinguoit de celle du fond : il étoit cousu de l'un et de l'autre côté de la tunique, et placé sur l'estomach.

Les dames ne furent pas privées de cette décoration, dont l'honneur faisoit tout le prix. Parmi les présens qu'Aurélien fit à la princesse Hunila, qu'il marioit à Bonosus, l'un de ses plus célèbres capitaines, Vopiscus fait mention d'une tunique à clous d'or.

Par-dessus tout l'habillement dont nous venons de parler, les dames romaines portoient une mante, dont la queue extraordinairement traînante, se détachoit de tout le reste du corps, depuis les épaules où elle étoit attachée avec une agraffe le plus souvent garnie de pierreries, et se soutenoit à une longue distance par son propre poids : la partie supérieure portoit ordinairement sur l'épaule et sur le bras gauche, pour laisser plus de liberté au bras droit, que les femmes tenoient découvert comme les hommes, et formoit

de vin des côtes de la Grèce, et causoient les mêmes dommages à la république par leur ivrognerie, que les autres par leur avarice. Que conclure de ces exemples? Dix ans plus tôt, j'aurois dit qu'il faut une magistrature soldée par l'honneur attaché au maintien des lois, à l'exercice de ses fonctions, par de nobles préjugés d'état, supérieure aux terribles conseils de la soif et de la faim, et non stipendiée, et soumise aux inconvéniens d'un tarif arbitraire, et dépendant des besoins de l'empire.

Page 176. *Sans sortir, même pour un grand nombre d'initiés, de leurs ténèbres majestueuses.* Cependant je vais produire, dit Gonsalius de Salas, sur cet endroit du texte de Pétrone, un initié moins scrupuleux, qui révélera sans restriction le secret de ces saintes et mystérieuses orgies : c'est l'auteur de la trente-quatrième épigramme des priapées recueillies des anciens. Voici ses vers délateurs :

Quum sacrum fieret Deo salaci,
Conducta est pretio puella parvo,
Communis satis omnibus futura,
Quæ, quot nocte vivos peregit una,
Tot verpas tibi dedicat salignas.

Lorsqu'au Dieu des jardins on fait un sacrifice,
C'est un tendron vénal, une beauté novice,
Qui, conduite à l'autel par un peuple d'amans,
En but à leurs transports, y fait brûler l'encens,
Y soutient, au milieu de leurs chants d'allégresse,
Le choc alternatif de leur pieuse ivresse,
Et sur l'autel fumant de leurs mâles tributs,
Dépose en nombre égal à celui des vaincus,
En forme d'*ex-voto*, de dépouilles opimes,
Les images en bois des étranges victimes,
Qu'au Dieu toujours vainqueur dans les combats d'amour,
Son zèle infatigable immola tour-à-tour.

Si ces détails ne suffisent pas pour expliquer le mystère de ces dévotes saturnales, on peut voir dans la seconde partie des Antiquités de Boissard, une

Fannia : c'est Macrobe qui nous a conservé ce morceau curieux.

— Vous croyez, disoit Titius à ses auditeurs, vous croyez que vos magistrats donnent à l'étude des lois le tems qui précède l'heure des tribunaux? Ils le devroient, sans doute; mais qui de vous ignore qu'ils ne font autre chose que jouer, s'enivrer, se parfumer, et que, satisfaits d'apprendre par un esclave ce qui se passe sur la place publique, quels orateurs combattent pour ou contre l'objet de la délibération, combien de tribus l'accueillent favorablement, combien d'autres lui refusent leurs suffrages, ils attendent la dernière minute pour se rendre à leur poste; qu'ils se feroient un jeu de le laisser désert, s'ils ne craignoient la sévérité des peines dont la loi punit les absens, et qu'ils n'y arrivent qu'au milieu des retards multipliés que leur cause l'invincible besoin de s'arrêter à chaque pas pour rendre le vin qu'ils ont bu? Leurs fronts chagrins, sitôt qu'ils sont sur leurs siéges, peignent la contrainte et l'ennui. Cependant on appelle les causes, on plaide; mais l'orateur n'est pas à la fin de son exorde, que tous les juges bâillent de concert, et que l'un d'eux demande les témoins. Ils paroissent; va-t-il du moins les écouter? Il sort à l'instant même pour visiter l'urinal encore fumant des bachiques vapeurs de sa dernière déjection. Est-il de retour? il assure qu'il a tout entendu, prend ses tablettes, et tâche d'y lire sa correspondance du matin; mais ses yeux nagent dans les fumées du vin, et le sommeil ferme malgré lui ses paupières clignotantes. Va-t-on lui demander son avis? Que m'importent, répond-il, tous les sots propos dont on vient de nous étourdir? j'aime mieux boire, manger une grive bien grasse, ou me régaler d'une tranche de loup marin. —

Ces juges-là ne ressemblent pas à ceux dont parle Pétrone; mais certes ils n'étoient pas moins méprisables; et s'ils ne trahissoient pas leur conscience pour de l'argent, ils la vendoient sans doute pour un panier

l'infirme Nestor. Déjà les desirs veulent être assouvis; déjà chaque femme reconnoît qu'elle ne tient dans ses bras qu'une femme, et l'antre retentit de ces cris unanimes : Il est tems d'introduire les hommes. Mon amant dormiroit-il ? qu'on l'éveille. Point d'amant? je me livre aux esclaves. Point d'esclaves? qu'on appelle un manœuvre : à son défaut, l'approche d'une brute ne l'effrayeroit pas.

Page 187. *Cependant le tricliniarche, éveillé par ce vacarme, avoit ranimé les lampes, etc.* Chez les romains, le tricliniarche étoit l'esclave chargé de préparer le couvert dans le tricline, ou salle à manger, d'arranger les lits autour de la table, de dresser le buffet, et de surveiller l'ordonnance du service. Les salles à manger se nommoient *triclinia*, dit Varron, parce que l'ancien usage étoit d'y dresser trois lits. C'étoit la manière la plus honorable de traiter; et chaque lit ne devoit contenir au plus que trois convives. Macrobe, décrivant un repas de pontifes, dit, pour en exprimer la magnificence, qu'il n'y avoit que dix conviés, et que cependant on mangeoit dans deux salles : le lit de la gauche étoit le plus honorable, et celui de la droite, le dernier. L'ordre pour la première place sur chaque lit, étoit de n'avoir personne au-dessus de soi; tellement que le premier lit, et celui du milieu, étoient destinés aux étrangers; et le maître de la maison, avec sa famille, occupoit le troisième.

Dans la suite, quoiqu'on admit un plus grand nombre de lits, les salles à manger conservèrent le nom de *triclinia*. La table étoit au milieu de ces lits; les convives y étoient étendus de la ceinture en bas, le haut du corps droit, et soutenu par des carreaux : ils s'appuyoient sur le coude gauche, et avoient le bras droit libre. Cependant l'usage de s'asseoir à table étoit connu depuis long-tems. Duris, historien grec du tems de Ptolomée-Philadelphe, cité par Athénée, dans ses déipnosophistes, assure qu'on étoit quelque-

fois assis à la table d'Alexandre. Dans l'Odyssée, Homère fait asseoir les convives à la table du roi des Phéaciens; mais cet usage étoit le moins suivi dans l'antiquité; et il paroît qu'on trouvoit alors les lits plus commodes que les siéges.

Page 192. *Gage un trompette qui lui annonce toutes les heures que marque son horloge.* Les douze tables ne font mention que du lever et du coucher du soleil. Ce ne fut que quelques années après qu'on interposa, entre ces deux distances, l'heure du midi. Celui des crieurs publics qui marchoit à la suite des consuls, annonçoit cette heure, après avoir vu, de la salle du sénat, le soleil passer entre la tribune aux harangues et le græco-stase. Quant à la dernière heure, il l'annonçoit lorsque le soleil avoit baissé depuis la colonne Mœnia jusqu'à la prison.

Cette annonce parlée des heures, qui ne pouvoit avoir lieu que dans les jours de beau tems, subsista jusqu'à la première guerre punique. Fabius Vestalis avance que L. Papirius Cursor procura, le premier, aux romains un cadran solaire, onze ans avant la guerre de Pyrrhus, et qu'il le plaça au temple de Quirinus, lorsqu'il fit, pour remplir un vœu de son père, la dédicace de ce temple; d'un autre côté, Marcus Varron rapporte que le premier cadran public fut exposé sur une colonne, auprès de la tribune aux harangues, pendant la première guerre punique, et qu'il fut placé par le consul Marc. Valer. Messala, après la prise de Catine, ville de Sicile, d'où on l'avoit transporté l'an de Rome 491, trente ans après celui dont on attribue l'établissement à Papirius Cursor.

Quoique les lignes ne fussent pas justes dans le cadran de Messala, on ne le prit pas moins pour règle pendant quatre-vingt-dix ans, jusqu'à ce que Quint. Marcus Philippus, qui fut censeur avec Lucius Paulus, en fit tracer un autre plus exact à côté; et parmi les

ouvrages publics dûs aux censeurs, ce fut un de ceux dont on leur sut le plus de gré. Cependant on continua d'ignorer l'heure toutes les fois que le ciel étoit couvert, et l'on demeura dans cette incertitude jusqu'au lustre suivant, que Scipion Nasico essaya de faire, par le moyen de certaines mesures d'eau, le partage des heures de la nuit et du jour. Il fit choix d'un lieu couvert, où il plaça avec appareil cette nouvelle horloge, l'an de Rome 595; tant les romains s'avisèrent tard de mettre en pratique la méthode des divisions du jour.

C'étoit sûrement une horloge de cette dernière espèce, qui décoroit la salle à manger de Trimalcion. Ces mesures d'eau, employées par les romains, étoient une sorte de clepsydre à-peu-près semblable à celle des grecs, puisqu'il s'agissoit aussi d'un laps d'eau; cependant il y avoit, selon Vitruve, qui entre à cet égard dans des détails curieux, une différence formelle entre l'horloge des romains et celle des grecs. Chez ces derniers, Anaximènes de Milet, qui florissoit dans le quatrième siècle avant l'ère chrétienne, est l'inventeur de la théorie des ombres, autrement gnomonique; et ce fut à Lacédémone qu'il dressa sa première horloge.

Page 193. *Vêtu d'une camisole jaune..... chaussé de sandales très-légères, et jouant à la paume avec des esclaves dont la beauté, etc.* Ces sandales ne couvroient que le bout du pied, et laissoient le reste à découvert, si l'on en excepte pourtant l'espace occupé par les courroies qui servoient à les attacher. Suivant Aulugèle, il étoit indécent à des gens de qualité de se montrer en public avec cette chaussure, qui n'étoit en usage que dans les bains. Sans doute que la tunique, ou camisole jaune de Trimalcion, n'étoit pas une singularité moins étrange, car Pétrone, toujours fidèle à son plan, n'a du vêtir ce ridicule personnage d'une étoffe de cette couleur, que parce

qu'elle étoit un délit contre l'usage et le goût du tems.

Ces jeunes esclaves à longue chevelure, dont l'auteur environne son héros, présagent les inclinations monstrueuses qu'il va mettre à découvert dans la chaleur de l'éternelle orgie qui se prépare. Au tems de Saint-Ambroise, ces longues chevelures étoient encore l'enseigne de la plus infame prostitution : toutes ces têtes si richement fournies et parées, dit-il, n'appartiennent qu'à des hommes toujours prêts à se vendre pour les plus sales voluptés. *Nullus comatus qui non idem cinædus.* On voit, par ce seul trait, que Pétrone ne pouvoit ébaucher le portrait de Trimalcion d'une manière plus propre à disposer le lecteur à toutes les infamies que ce vil personnage va faire et débiter pour l'amusement de ses méprisables convives.

Page 194. *Il fait craquer ses doigts.* C'étoit l'usage des maîtres, que l'éclat du rang et de la fortune avoit rendus vains et superbes, de n'employer avec leurs esclaves que le langage des signes, parce qu'ils dédaignoient de leur adresser la parole. L'affranchi Pallas, accusé d'une conspiration contre Néron, lorsqu'on lui nomma pour ses complices quelques-uns de ses esclaves et de ses affranchis, se contenta de répondre : Je ne fais jamais entendre mes volontés chez moi que de l'œil ou du geste ; et s'il faut que je m'explique, je ne converse pas, j'écris.

Page 194. *Pour aller nous rafraîchir dans la salle opposée.* Ils passèrent des bains chauds dans les bains froids ; cependant ce n'étoit pas l'usage, au moins chez les gens délicats et voluptueux, d'aller si brusquement de l'un à l'autre : en sortant des thermes, ou bains chauds, on entroit dans les bains tièdes, d'où l'on se rendoit ensuite dans les bains froids. On alloit dans les premiers pour y suer, dans les seconds

pour s'y laver, et dans les derniers pour s'y raffermir la peau.

Au surplus, il paroît qu'on fit rarement usage du bain tiède, comme intermédiaire entre les deux autres. Outre la preuve que fournit ce passage de Pétrone, l'inscription suivante, que Sidoine Apollinaire avoit mise sur la porte de ses bains froids, ne permet pas d'en douter :

Intrate algentes, post torrida balnea, fluctus;
Ut solidet calidam limpha frigore cutem.

Le prix qu'il falloit payer dans les bains publics, étoit très-modique, et faisoit à-peu-près un liard de notre monnoie. Il paroit aussi qu'il y avoit des bains réservés pour les citoyens dans l'aisance, qui payoient selon leurs moyens. Les affaires à Rome ne finissoient qu'à six heures du soir; et ceux qui conservoient l'ancien usage, n'entroient pas avant cette heure dans les bains publics. D'abord on ne les ouvroit jamais avant deux ou trois heures après-midi; mais ensuite ils furent ouverts depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Alexandre-Sévère est le premier qui ait permis les bains publics pendant la nuit, dans les grandes chaleurs de l'été. Il n'y avoit, sous les règnes précédens, que les malades et les infirmes qui pussent devancer l'heure accoutumée; mais les riches avoient des bains domestiques, et les voluptueux se baignoient avant et après le repas. Aussi verrons-nous le souper de Trimalcion se terminer, comme il a commencé, par un bain général.

Il se passoit dans les bains publics, des indécences dont il est difficile de se faire une idée : au reste cet ouvrage en offre un exemple dans une scène assez plaisante dont Ascylte est le héros. La religion chrétienne, devenue dominante, a souvent, après d'inutiles anathèmes, demandé la clôture des bains aux empereurs; mais, moins ennemis de ces sortes d'abus, parce

parce qu'ils étoient moins intéressés à s'en fâcher, ils les ont presque toujours tolérés.

Page 194. *L'essuyoient avec des frottoirs, non de lin, etc.* Les anciens nommoient *strigilis*, frottoir, l'instrument dont ils se servoient pour cette opération. La matière de cette espèce de racloir étoit la corne, l'ivoire, ou le métal. On y distinguoit deux parties : le manche, *capulus*, dans le vide duquel on pouvoit, par les côtés, engager la main dont on empoignoit l'instrument; et la languette, ou spatule, *ligula*, courbée en demi-cercle, creusée en forme de gouttière, et arrondie dans son extrémité la plus éloignée du manche; ce qui faisoit une espèce de canal pour l'écoulement de l'eau, de la sueur, de l'huile, et de tout ce qui s'enlevoit de la peau par le mouvement de cette sorte d'étrille. Trimalcion, qui ne fait rien comme les autres, lui substitue des frottoirs de laine ou de coton. Au reste, la suite de cette note nous prouvera que l'instrument dont on vient de lire la description, n'obtenoit pas toujours la préférence, et que le frottoir de Trimalcion, quelque agréable qu'il dût être, ne paroît pas même avoir jamais été en usage.

On ne voit pas que les femmes aient eu l'habitude de se baigner aussi souvent que les hommes : c'est le matin, au sortir de leur lit, qu'elles s'occupoient ordinairement de cette toilette préparatoire. Quelques-unes se contentoient de se laver les pieds; d'autres portoient plus loin l'usage des bains : il y avoit même, selon Plaute, des femmes qui régloient, sur le plus ou le moins de débauche, la durée du bain, et la quantité d'eau qu'elles y faisoient entrer. Superstition ingénieuse, ajoute l'auteur dont j'emprunte ces détails, qui trouvoit des compensations au vice jusques dans la volupté même.

Quand une femme étoit sortie du bain, de jeunes esclaves, soit filles, soit garçons, suivant le goût de la maîtresse, lui essuyoient la peau, l'adoucissoient

et la polissoient avec la pierre-ponce, ou des peaux de cygne, y versoient des essences, l'épiloient, nétoyoient toutes les ouvertures, peignoient tous les cheveux que la nature a placés sur le corps, et terminoient cette longue toilette par pétrir voluptueusement toutes les jointures, pour les rendre plus souples. C'étoit au milieu de ces agréables détails, qu'une femme galante attendoit son amant. Ainsi préparée, et couverte d'une de ces gazes légères qui, selon l'ingénieuse expression de Pétrone, semblable à du vent tissu, laissoit briller tout l'éclat de ses charmes, elle passoit dans le cabinet des parfums, où, tandis qu'une musique enchanteresse versoit dans son ame une autre sorte de volupté, elle se livroit aux transports de l'amour.

Page 197. *Un coffret qui renfermoit la première barbe de Trimalcion.* Les romains conservoient leur première barbe avec une attention superstitieuse : ils adoptèrent assez tard l'usage de se raser. Varron nous apprend que les premiers barbiers vinrent de Sicile en Italie, l'an 454 de la fondation de Rome, amenés par Publ.-Ticinus-Mena : avant cette époque on ne s'y rasoit pas. Le second Scipion-l'Africain donna l'exemple de se faire la barbe chaque jour ; et depuis lui, parmi toutes les manières de se la faire, Auguste, dit Pline, employa constamment le tranchant de l'acier. On lit, dans Plaute, qu'il y avoit deux manières de se faire la barbe avec le fer : la première, en passant immédiatement le tranchant du fer le long de la peau ; la seconde, avec l'intermédiaire d'un peigne passé entre la peau et les ciseaux, pour ne courir aucun risque. Il y avoit encore d'autres manières de se faire la barbe, mais beaucoup moins usitées. Les efféminés cherchoient à l'extirper, en se l'arrachant peu-à-peu, ou en employant des épilatoires. Avant de passer aux romains, l'usage de se raser avoit pris naissance chez les macédoniens :

Athénée nous apprend que ce fut Alexandre-le-Grand qui en introduisit la mode, et qu'avant lui l'histoire n'en fournit pas d'exemple.

Page 199. *Invité par un de mes cliens à un festin, etc. j'en avois reçu cette robe, etc.* Les romains avoient pour la table des habits particuliers qu'ils y portoient toujours, et qu'ils ne pouvoient porter ailleurs. Quand ils mangeoient en ville, s'ils ne devoient pas en recevoir de leurs hôtes, ils en envoyoient de chez eux : la couleur en étoit arbitraire, tandis que l'habit public devoit toujours être blanc. L'habit de table des gens de qualité s'appeloit *synthesis* : Néron parut quelquefois en public avec ce costume ; et c'étoit une indécence que lui reproche Suétone. Je ne sais si dans les beaux jours de la république les femmes étoient aussi réduites à ne se montrer hors de chez elles qu'avec des habits blancs ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que sous Auguste elles choisissoient à leur gré la couleur de leurs vêtemens.

Page 201. *Amis, nous dit-il, en portant à sa bouche un cure-dent d'argent.* Les dames romaines avoient extrêmement soin de leurs dents : la plupart ne les lavoient qu'avec de l'eau pure ; d'autres se servoient d'une espèce de composition qu'elles faisoient venir d'Espagne, et dans laquelle il entroit de l'urine. — Affecter de montrer la propreté de ses dents, dit Catulle, c'est se vanter d'avoir usé d'un étrange gargarisme. —

Elles se servoient de petites brosses pour les nettoyer. Martial en envoie pour étrennes à une dame, et lui fait dire incivilement par le présent même : — Qu'ai-je de commun avec vous? je ne dois servir qu'à la jeunesse, et n'ai pas coutume de polir des dents postiches. — Elles avoient aussi l'usage des cure-dents. Ceux de lentisque étoient les meilleurs ; au défaut de

ceux-là elles prenoient des plumes : les plus élégantes en avoient d'argent comme celui de Trimalcion.

Nous apprenons de Martial que les mâchoires dégarnies se meubloient de dents postiches qui étoient de buis, et qu'on fixoit dans les alvéoles avec une espèce de résine. Certes, ces dents-là n'eussent pas ressemblé à de l'ivoire, si leurs inventeurs n'avoient pas en même-tems trouvé quelque moyen pour les blanchir. — C'est en vain, dit le même poëte à Lelia, que tu portes des dents et des cheveux d'emprunt; tu ne saurois cacher toutes tes difformités; et comme on n'achète pas des yeux, par exemple, il faut que tu restes borgne toute ta vie.

La grossièreté de Martial sert du moins à nous apprendre que l'art s'arrêtoit, dans la réparation des torts de l'âge ou de la nature, aux foibles moyens que nous venons d'indiquer, et n'alloit pas, comme de nos jours, jusqu'à déguiser la perte d'un œil; mais s'il n'obtenoit pas encore ce succès, il réussissoit du moins à donner aux yeux les proportions agréables qui leur manquoient; et les femmes qui les avoient enfoncés dans leurs orbites, trouvoient moyen de les amener à fleur de tête. — Elles se servoient pour cela, dit Tertullien, d'une poudre noire qu'elles faisoient brûler, et dont la vapeur agissoit sur les yeux de manière à les rendre plus saillans et plus ouverts. — Les expressions de Tertullien donnent l'idée d'un prodige. S'il eût consigné dans ses œuvres la description chimique de cette poudre, et conservé ce moyen de plaire à la postérité des femmes aimables de son tems, la reconnoissance de la plus belle moitié du genre humain vaudroit mieux aujourd'hui, ce me semble, pour sauver sa mémoire de l'oubli qui la menace, que ses volumineux écrits pour ou contre l'hérésie.

Page 202. *Fouillent dans la paille de la corbeille, et en retirent des œufs de paon.* Ils étoient si rares et si

estimés à Rome, qu'on les vendoit jusqu'à trente sous pièce. Varron et Pline nous apprennent qu'un troupeau de cent paons y produisoit près de mille écus de revenu : le paon lui-même devint un régal très-recherché parmi les romains. Ce fut le rival de Cicéron en éloquence, Q. Hortensius, qui fit le premier paroître des paons sur sa table; et il les mit tellement en vogue, qu'on n'osoit plus donner à manger sans en servir. La beauté, la rareté et la cherté de ces oiseaux leur tenoient lieu de goût; car leur chair, loin d'offrir un mets agréable, est coriace et de dure digestion. Gallien lui attribue toutes ces mauvaises qualités. — Conçoit-on, dit Juvénal, la voracité d'un homme qui se fait servir pour lui seul un sanglier tout entier? Au reste, gourmand, le châtiment suit de près ton intempérance, lorsque gonflé d'alimens, et l'estomach surchargé d'un paon mal digéré, tu cours, au sortir de table, te plonger dans le bain : de-là, tant de morts subites, tant de vieillards intestats. —

Page 205. *La machine..... avoit la forme d'un globe qui représentoit les douze signes du zodiaque.* C'étoit sans doute une chose singulière, mais non pas sans exemple. Alexis Thurius, poëte comique, plus ancien que Ménandre, et par conséquent antérieur de plusieurs siècles à Pétrone, décrit dans une de ses comédies, si l'on en croit Suidas, un repas à-peu-près semblable : — Après qu'on nous eut, dit-il, versé de l'eau sur les mains, on dressa une table sur laquelle on servit, non du fromage, des olives, des ragoûts, et d'autres mets communs dans des plats ordinaires, mais un bassin magnifique qui représentoit la moitié du ciel, et dans les divers compartimens duquel on avoit enchâssé tout ce qu'on voit de plus beau dans le firmament, des poissons, des chevreaux, des écrevisses, etc. Enfin nous portâmes les mains sur les astres, et nous ne quittâmes le ciel

qu'après l'avoir percé comme un crible. — D'après ce passage d'un poëte grec, il résulte que le bizarre service de Trimalcion n'étoit pas une nouveauté, mais une singularité renouvelée des grecs.

Page 210. *Pour avoir de la graine de ces végétaux (des champignons et des morilles) qui n'en produisent pas.* Les anciens n'ont jamais regardé les champignons, *fungi*, les morilles, *boleti*, les agarics, et toutes les productions de ce genre, que comme des excroissances produites par la fermentation des corps en pourriture; mais l'opinion des naturalistes les plus célèbres de nos jours, range les champignons parmi les plantes véritables.

Les plantes de cette famille sont dénuées de feuilles, de la plupart des organes qu'on observe dans les autres, et n'ont point de fleurs sensibles à la simple vue; mais la nature semble y avoir suppléé, en leur donnant des poussières, soit dispersées à leur extérieur, soit renfermées dans leur substance, et que le microscope fait apercevoir distinctement : leur substance, leur organisation et leurs variétés, ne permettent pas de douter qu'elles n'appartiennent au règne végétal.

Ceux qui soutiennent le système opposé, rangent les champignons dans la classe des ruchers d'insectes infiniment petits : ils pensent qu'ils ne sont qu'un madrépore terrestre, et que les modernes ont commis à l'égard des champignons, l'erreur des anciens à l'égard des coraux et des madrépores, qu'ils regardoient comme des plantes.

Ce n'est pas à nous qu'il appartient de décider ce procès; et nous n'avons voulu que suppléer à l'insuffisance du texte de Pétrone pour la satisfaction de nos lecteurs, qui seront sûrement de l'avis des botanistes auxquels les champignons paroissent de véritables plantes, quoiqu'on n'ait pas encore levé entièrement le voile que la nature a jeté sur les divers organes de ces végétaux.

Page 210. *Mais on dit qu'il a eu le secret de s'emparer du chapeau d'un incube.* Les anciens croyoient que les trésors cachés étoient gardés par des esprits qu'ils nommoient *incubones*, incubes. Dans le prologue de l'*Aulularia* de Plaute, un de ces lutins dit qu'il garde depuis long-tems dans la maison un trésor qui lui a été confié par l'aïeul du maître. La crédule antiquité étoit persuadée que lorsqu'on parvenoit à se saisir du chapeau d'un de ces esprits, on le forçoit à livrer son trésor.

Page 217. *Et nous laissa la liberté de causer à notre aise.* Pétrone, dont l'ouvrage, comme on l'a dit ci-devant, est une satire de Néron et de ses vils favoris, va faire parler ces derniers qui n'étoient, en grande partie, qu'un infame troupeau d'affranchis, et mettre dans leur bouche des propos conformes à la platitude de leurs sentimens et à la bassesse de leur origine. C'est Calot, si j'ose le dire, qui peint l'enfer de Milton. Les propos de ces vils personnages ont sans doute quelque chose de plaisant dans l'original : leur idiôme, moitié grec, moitié latin, jette dans leur conversation une espèce de ridicule qui n'est pas sans intérêt; mais je n'ai pu que le sentir trop foiblement pour le rendre, et je me suis contenté, faute de pouvoir prendre le ton de l'auteur, d'imiter son langage; je me suis contenté, dis-je, de tenir mon style, autant que je l'ai pu, au niveau des niaiseries et des impertinences qu'il fait débiter aux misérables originaux qu'il met en scène.

Page 220. *Il croyoit à ses affranchis comme à des oracles.* Les affranchis, dont parle Pétrone en cet endroit, et qu'il appelle *liberti*, conservoient des liens qui, sous plusieurs rapports, les attachoient encore à la servitude. — Son maître a toujours le droit de le souffleter, ou, suivant l'interprétation de Lavaur, il attend encore que son maître lui donne solemnellement la liberté, dit un peu plus loin l'interlocuteur

d'Encolpe, en parlant de l'un des convives, affranchi de Trimalcion : *Est tamen sub alapâ*, c'est-à-dire, il n'a pas encore reçu du magistrat le soufflet qui doit lui confirmer son indépendance. — Les affranchis envers lesquels on avoit rempli cette formalité singulière, s'appeloient *libertini*, et jouissoient d'une liberté absolue ; mais ceux qu'on n'y avoit pas encore soumis, étoient privés des droits de citoyen, n'avoient que la faculté du commerce et des contrats entre-vifs, et mouroient sans pouvoir disposer de leur fortune : ces derniers s'appeloient seulement *liberti*. Je ne sais si cette distinction ne souffre aucune difficulté, car j'ai vu ailleurs qu'on appeloit les affranchis *liberti*, et leurs enfans *libertini*.

Quoi qu'il en soit, tous ces *libertins* pullulоient à Rome dans les maisons des grands, où leurs vices et leur bassesse accéléroient les progrès de la corruption : ils ont souvent joué les premiers rôles à la cour des empereurs. Les poëtes et les historiens sont remplis d'invectives contre cette engeance pestilentielle. Alors les nations vaincues se vengeoient du vainqueur, en lui portant tous leurs vices ; alors le mal moral aboutissoit à Rome de toutes les parties du monde ; elle étoit le réceptacle de toutes les immondices du genre humain, et les plus contagieuses lui venoient de l'Asie, et sur-tout de la Grèce.

C'est de cette dernière contrée que sortoient ces légions d'aventuriers qui tomboient dans Rome comme des volées de vautours, et dont Juvénal, dans sa troisième satire, se plaint avec tant de véhémence. — Romains, s'écrie-t-il, je ne puis souffrir une ville remplie de grecs. Que dis-je ? cette ordure achéenne n'est que la moindre partie des étrangers qui fondent ici de toutes parts. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Oronte Syrien transmet au Tibre le langage, les mœurs et les instrumens du climat qu'il arrose, ainsi que les courtisanes dévouées à la prostitution dans les environs du cirque.

Tous ces grecs, partis en foule, les uns de Sicyone et d'Amydon, les autres d'Andros, de Samos, de Tralles ou d'Aballandes, viennent se poster d'abord sur les Esquilies ou sur le mont Viminal, afin de s'insinuer dans les maisons des grands, dont ils méditent la conquête. Personne ne réussit comme eux à surprendre les secrets des familles, à se faire craindre de leurs protecteurs. Dès que l'un d'eux a versé dans la crédule oreille du patron, quelques gouttes du poison naturel à ceux de son pays, tout autre ami perd ses droits, et la mémoire de ses anciens services est abolie.

Génie ardent, audace effrénée, débit prompt et rapide, tels sont ces intrus. Savez-vous ce que c'est qu'un grec? C'est un homme qui a tous les talens et tous les caractères : il est grammairien, rhéteur, géomètre, peintre, baigneur, augure, danseur de corde, médecin et magicien. Que n'est-il pas? Pour vous plaire, un grec affamé monteroit au ciel.

Flatteurs intrépides, un sot est toujours sûr de leurs éloges : à leurs regards serviles, la laideur se transforme en beauté, la foiblesse en vigueur : un malade efflanqué est Hercule; c'est Hercule lui-même étouffant le redoutable Antée : ils pâment de plaisir au son d'une voix plus aigre que le cri de cette volatile, qui, dans ses transports amoureux, pince la créte de sa femelle.

Nous pouvons flatter comme eux, mais le grec seul persuade. Où trouver son égal, soit qu'il joue le rôle de Thaïs, soit qu'il représente une matrone vénérable, ou Doris toute nue sortant du sein des ondes? L'acteur disparoît; c'est la voix d'une femme qui frappe mon oreille, et je crois distinguer les marques de son sexe. Ce talent merveilleux n'appartient pas exclusivement à Antiochus, à Démétrius, à Satroclès, au lascif Hœmus : c'est le talent de la nation; le grec naît comédien : tu ris? il éclate; pleures-tu? ses larmes coulent sans effort; si, malgré l'ardeur de la

canicule, tu fais allumer du feu, il endosse son manteau; te plains-tu de la chaleur au fort de l'hiver? mon homme sue : tout ce qu'on est convenu de respecter, il le brave, si son intérêt le demande; enfin, rien n'est sacré pour lui; rien n'est à couvert de sa lubricité, ni la mère, ni la fille encore vierge, ni l'époux encore jeune, ni le fils intact jusqu'alors. Que dis-je? faute d'objets semblables, il violeroit votre aïeule. —

Page 234. *Il croît dans une de mes vignes.... elle est située dans les environs de Terracine et de Tarente.* La première de ces villes est dans la campagne de Rome, et la seconde aux extrémités du royaume de Naples. Ce trait de satire passe l'exagération, si j'ose le dire : Néron, si c'est lui que Pétrone a en vue sous le nom de Trimalcion, étoit sans doute un monstre, mais non pas un ignorant. Quoi qu'il en soit, Trimalcion, dans la suite de son interminable souper, dira bien d'autres bêtises d'une pareille force; mais je me garderai, par respect pour mes lecteurs, d'en faire désormais la remarque.

Page 239. *J'aimerois mieux le verre, s'il étoit malléable.* Parmi les découvertes que nous devons aux anciens, il en est peu de plus utiles pour les commodités et les agrémens de la vie, que l'invention du verre. Cette découverte est due au hasard, et remonte à mille ans environ avant l'ère chrétienne. Pline dit que des marchands de nitre, qui traversoient la Phénicie, s'étant arrêtés sur les bords du fleuve Bélos, pour y faire cuire leur nourriture, mirent, à défaut de pierres, des morceaux de nitre pour soutenir leurs vases, et que ce nitre, mêlé avec le sable, se fondit à la chaleur du feu, et forma une liqueur claire et transparente, qui, s'étant figée, donna la première idée de la façon du verre.

Il est d'autant plus étonnant que les anciens n'aient

pas connu plus tôt l'art de rendre le verre propre à transmettre la lumière dans leurs maisons, et à conserver la représentation des objets, en appliquant l'étain derrière les glaces, que les progrès de la découverte du verre furent chez eux portés fort loin. En effet, quels beaux ouvrages n'ont-ils pas faits avec cette matière? Quoi de plus superbe, par exemple, que ces colonnes de verre d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses, qui décoroient le temple de l'île d'Aradus? Mais le plus fameux ouvrage en verre est le théâtre que Scaurus fit construire pendant qu'il étoit édile : ce théâtre avoit trois étages ornés de trois cent soixante colonnes. Le premier étage étoit tout de marbre; le second tout incrusté de verre en mosaïque: ornement jusqu'alors inconnu, et qui n'a jamais été imité depuis; le troisième étoit de bois doré. Les colonnes du premier étage avoient 38 pieds de hauteur : 3000 statues de bronze, placées entre les piliers, rendoient ce théâtre le plus noble et le plus somptueux que l'on ait jamais vu.

Outre cette manière d'employer le verre dans les grandes constructions, les anciens, aussi bien que les modernes, en ont fait usage dans la vie ordinaire. Pline nous apprend qu'il servoit à l'ornement des alcoves, et qu'on fit pour la première fois, sous le règne de Néron, des jattes et des coupes de verre blanc, qui imitoient fort bien le cristal de roche. Le verre trouvoit aussi place dans les bibliothèques des anciens; et les globes célestes, inventés par Archimède, en firent l'ornement principal, après qu'on en eut fabriqué de cette matière. Nous aurons lieu de parler des miroirs dans une des notes suivantes.

Il est probable, malgré l'opinion commune, que les télescopes, ou lunettes à longue vue, étoient connus des anciens; car un des Ptolomées avoit fait construire, dans la même île où l'on avoit élevé le fanal d'Alexandrie, une tour, ou un observatoire, du sommet duquel on pouvoit distinguer, à un

immense éloignement, les vaisseaux qui faisoient voile vers la côte : ce qui n'auroit pas été praticable sans le secours des télescopes ; car, s'il en faut croire l'ouvrage d'où je tire cette particularité, l'observateur, placé sur la tour, signaloit les vaisseaux en mer à une distance de cent lieues.

Les anciens se servoient aussi du verre dans leurs jeux, comme dans celui de paume de verre, *vitrea pila* : ceux qui s'amusoient à ce jeu, tenoient leurs deux mains en l'air, une pour attraper la paume qu'on leur avoit jetée, et l'autre pour la renvoyer. Le mérite de ce jeu consistoit à ne pas laisser tomber la balle, car celui qui la cassoit perdoit la partie. Un romain, nommé Ursus Togatus, fut l'inventeur de ce jeu. On a fait passer son nom à la postérité par une inscription qu'on peut voir dans la collection de Gruterus.

Les anciens connoissoient aussi l'art de peindre sur le verre, qui florissoit il y a quelques siècles en Europe, et dont il reste encore de très-beaux morceaux dans plusieurs églises. Selon Pline, ils y peignoient en toutes sortes de couleurs, et imitoient parfaitement toute espèce de pierres précieuses. L'usage du verre les suivoit jusques dans leurs tombeaux. Les romains ensevelissoient avec leurs amis, leurs parens, leurs bienfaiteurs, dans des urnes de verre qu'ils appeloient *lacrymales*, les pleurs qu'ils avoient versés à leur mort. Après l'établissement du christianisme, on ne se servit plus de ces urnes, quoiqu'on trouve quelquefois des phioles de verre dans les tombeaux des martyrs ; mais on croit qu'elles étoient remplies du sang qu'ils avoient répandu pour soutenir la vérité de la foi.

A l'égard des fenêtres vitrées, telles que les nôtres, on peut croire, d'après Saint-Jérôme, qu'elles étoient en usage dans le 5e. siècle. Avant ce tems les romains se servoient, pour leurs fenêtres, d'une espèce de talc qu'ils appeloient *pierre spéculaire*, et dont nous

aurons l'occasion de parler dans le cours de ces notes. Quant à l'histoire racontée par Trimalcion, elle ne mérite aucune croyance ; cependant il paroît, d'après Pline, que l'on croyoit de son tems le verre malléable ; mais cette opinion, dit l'auteur dont j'extrais cette note, est contraire aux principes de la philosophie naturelle ; et ce n'est qu'une de ces histoires fabuleuses par lesquelles des hommes, plus érudits qu'éclairés, en ont imposé au monde.

Page 242. *Proposez-lui la cordace.* Danse des grecs. Un des satyres suivans de Bacchus, dans sa conquête de l'Inde, en fut l'inventeur, et lui donna son nom : elle étoit gaie, vive, et du caractère de nos passe-piés, de nos gavottes légères, et de nos tambourins. Voilà tout ce que Bonnet dit de la cordace dans son histoire de la danse ; et c'est n'en donner, selon nous, qu'une idée bien imparfaite. Meursius, dans son *orchestrum*, prodigue l'érudition sur cette danse, et cite une multitude de passages empruntés d'auteurs grecs et latins qui en ont parlé ; mais nous n'avons pu faire aucun usage des lambeaux qu'il entasse sans choix et sans ordre, malgré l'extrême envie que nous avions d'offrir à nos lecteurs une description détaillée de cette danse.

Quoi qu'il en soit, elle devoit être d'une indécence rare, puisque Trimalcion veut en amuser l'ivresse de ses convives, et la sienne ; et nous croyons pouvoir, sans nous tromper, la ranger dans la classe des danses lascives. Les anciens ont ainsi nommé les différentes danses qui peignoient la volupté. Les grecs la connoissoient, et ils étoient dignes de la sentir ; mais bientôt, par l'habitude, ils la confondirent avec la licence. Les romains, moins délicats, et peut-être plus ardens pour le plaisir, commencèrent d'abord par où les grecs avoient fini.

C'est aux Bacchanales que les danses lascives durent leur origine. Les fêtes instituées par les Bacchantes

pour honorer Bacchus, dont on venoit de faire un dieu, étoient célébrées dans l'ivresse, et pendant les nuits. De-là, toutes les libertés qui s'y introduisirent : les grecs en firent leurs délices; et les romains les adoptèrent avec une espèce de fureur, lorsqu'ils eurent pris leurs mœurs, leurs arts et leurs vices.

Les danses lascives des grecs donnèrent aux romains l'idée de la danse nuptiale. C'étoit la peinture la plus dissolue de toutes les actions secrètes du mariage. La licence de cet exercice fut poussée si loin sous le règne de Tibère, que le sénat fut forcé de chasser de Rome, par un décret solemnel, tous les danseurs et tous les maîtres de danse; mais le mal étoit trop grand lorsqu'on y appliqua ce remède extrême, et la défense ne servit qu'à rendre ce plaisir plus piquant. Qui le croiroit? la jeunesse romaine prit la place des danseurs à gages qu'on avoit chassés. Le peuple imita la noblesse, et les sénateurs eux-mêmes n'eurent pas honte de se livrer à cet indigne exercice. Il n'y eut plus de distinction sur ce point entre les plus grands noms et la plus vile canaille de Rome. Enfin l'empereur Domitien, qui n'étoit rien moins que délicat sur les mœurs, se vit obligé d'exclure du sénat des pères conscripts qui s'étoient avilis au point d'exécuter en public ces sortes de danses.

Il y en avoit parmi les romains une foule d'autres qui n'étoient pas plus décentes, et dont il seroit trop long d'entretenir nos lecteurs. Ce peuple étoit extrême dans ses plaisirs comme dans son ambition; et il les exagéra, si j'ose le dire, comme l'étendue de son empire : aussi laissa-t-il à une énorme distance dans la carrière, les grecs, ses maîtres dans la science des voluptés. On pourroit faire un gros livre sur l'immense variété des jeux connus chez les anciens, et sur-tout chez les romains; et ce livre, à mon avis, seroit très-intéressant, s'il étoit écrit par un philosophe qui sût allier les graces à la sévérité. Quels tableaux à faire de ces romains si vantés! Ils portoient jusqu'à

la frénésie l'amour du plaisir, et le scandale de leurs vices me semble surpasser l'éclat de leurs conquêtes.

Page 245. *Je ne leur ai permis de jouer que des pièces dans le genre des farces atellanes.* Ces pièces étoient ainsi nommées, parce qu'elles avoient pris naissance dans Atella, ville de la Campanie, entre Naples et Capoue. Elles étoient ordinairement comiques, mais non pas absolument; elles n'excluoient pas tout sujet noble ou sérieux. C'étoit quelquefois des pastorales héroïques, telles que celle dont parle Suétone, dans la vie de Domitien, et qui rouloit sur les amours de Pâris et d'Œnone. Quelquefois aussi c'étoit un mélange bizarre de tragique et de comique. Les acteurs de ces pièces se nommoient *Atellans*, ou *Exodiaires*. On leur donnoit ce dernier nom, dit un ancien Scholiaste de Juvénal, parce qu'ils ne jouoient qu'à la fin des jeux, afin d'effacer, par les ris et la joie, l'impression contraire des tragédies. On pourroit, dit Vossius, appeler ces pièces *Comédies satiriques*; car elles étoient le plus ordinairement pleines de plaisanteries et de bons mots, comme les comédies grecques; mais elles n'étoient pas, comme celles-ci, représentées par des acteurs habillés en satyre. Le même auteur distingue les atellanes des mimes, en ce que ces dernières étoient des farces obscènes, et que les atellanes, long-tems après leur admission dans Rome, conservoient à tel point les règles de la décence, que les jeunes gens de la première qualité se chargeoient seuls de les jouer. Aussi, lorsqu'ils en eurent, dans la suite des tems, abandonné la représentation à des acteurs gagés, ceux-ci ne furent pas traités avec le même mépris que les acteurs des autres jeux scéniques. — Les Atellans, dit Valère-Maxime, n'étoient pas notés d'infamie. Ils ne perdoient pas les droits de suffrage dans les assemblées publiques, ni le privilége de servir dans les armées, aux mêmes conditions que les autres citoyens. —

Ces pièces, à mesure que la corruption des mœurs augmenta, perdirent leur caractère de décence et de gaîté, pour n'offrir que des scènes également offensantes pour le goût et pour la pudeur. Elles n'avoient déjà plus, au tems de Cicéron, qui s'en plaint dans une lettre à Pœtus, leur pureté originelle, et devenoient insensiblement ce qu'elles furent dans la suite, des chaires de pestilence, comme dit un ancien traducteur de l'éloquent Chrysostôme, et des écoles publiques de prostitution. Aussi firent-elles les délices des empereurs les plus dissolus. Le jeu d'un atellan fit tant de plaisir à Héliogabale, qu'il lui valut la charge de préfet du prétoire, une des premières de l'empire.

Il paroît cependant que les atellanes ne dégénérèrent jamais au ton de licence extrême où parvinrent les mimes et quelques autres jeux scéniques:—Quelle est, s'écrie le célèbre évêque d'Hippone? quel est cette mère Flore que ses adorateurs ne peuvent honorer, dans les jeux qu'on lui a consacrés, que par des turpitudes et des obscénités sans exemple? quelle est cette impudique divinité, dont on ne se concilie la faveur qu'en étalant sur un théâtre les vivantes images des plus sales et des plus honteuses pratiques de la débauche et de la prostitution?—Outre le libertinage effréné des paroles, si l'on en croit Lactance, le peuple obligeoit ordinairement les femmes qui jouoient les mimes, de se montrer toutes nues sur le théâtre, de s'y livrer à tous les mouvemens désordonnés de la licence la plus lascive, et d'y demeurer jusqu'à ce que les yeux des spectateurs fussent rassasiés de cet étrange spectacle. Jusqu'alors, du moins, tout étoit simulé. Mais Héliogabale, dit Lampride, contraignit les mimes à lui procurer le plaisir de la réalité; et l'on vit sur les théâtres à Rome de véritables adultères.

Les acteurs des atellanes portoient un masque, et se permettoient sous ce déguisement, même contre les

les empereurs, des libertés presque incroyables : sous Néron, l'un d'eux, nommé Datus, chanta un air qui commençoit par ces mots : *Bon jour, mon père, bon jour, ma mère*, et qui finissoit par ceux-ci : *Vous irez bientôt chez Pluton.* Par le geste d'un homme qui boit, il désigna la mort de Claude ; par celui d'une personne qui nage, la mort d'Agripine ; et par un mouvement circulaire de la main, il indiqua la perte méditée du sénat. Datus ne fut qu'exilé : sous Néron !...

Page 247. *Et le Thrace Marsus fut mis au-dessus de tous les autres.* Quelques critiques veulent que ce Marsus soit le poète de ce nom, auquel Martial attribue un poëme sur les Amazones, et dont les ouvrages n'existent plus, à l'exception du quatrain suivant sur la mort de Tibulle, dont il étoit contemporain, et qui mourut apparemment peu de jours après Virgile :

Te quoque Virgilio comitem non æqua, Tibulle,
Mors juvenem campos misit in Elysios,
Ne foret, aut Elegis molles qui fleret amores,
Aut caneret forti regia bella manu.

Lorsque le jeune amant de la belle Cynthie
Va rejoindre aux enfers le chantre de Didon,
Ce n'est point au hasard qu'il perd sitôt la vie :
La mort voulut ravir à la triste Italie,
En frappant à-la-fois ces rivaux d'Apollon,
L'héroïque Épopée, et la tendre Élégie.

D'autres critiques ont substitué Mopsus, poète tragique, à Marsus. Mais, dit M. Burman, on ne voit nulle part que ni l'un ni l'autre soient nés dans la Thrace. D'ailleurs, il est vraisemblable que les convives de Trimalcion, beaux esprits, qui affectoient la grécomanie, qui faisoient à l'envi parade de leur érudition, ont imaginé de citer plutôt quelque poète ancien de la Grèce, qu'un poète latin moderne ; et comme l'intention de Pétrone étoit de les tourner en ridicule, et de mettre dans tout son jour la bêtise

de ces fanfarons de science, il n'est pas étonnant qu'ils aient nommé précisément le plus mauvais. J'aime donc mieux croire, ajoute M. Burman, que les copistes, pour abréger le mot, ont écrit *Morsum* pour *Morsimum*. Morsimus étoit effectivement un poète tragique, que Suidas représente comme le plus méprisable des Pradons de la Grèce, et dont Aristophane se moque dans sa comédie des Grenouilles.

Page 247. *Vous avez sûrement comparé Publius et Cicéron.* Publius, né en Syrie, et conduit comme esclave à Rome, y acquit dans la suite beaucoup de célébrité par ses comédies bouffones, qui lui valurent l'estime et la protection de Jules-César. Décius Labérius, qui excelloit dans ce genre, appelé *mimique* par les anciens, venoit de mourir. Publius, qui avoit été quelque tems son rival, lui succéda, et obtint des succès plus éclatans encore que son prédécesseur. — Quelques anciens ont mis les pièces de ce mimographe au-dessus de tout ce que les poètes tragiques et comiques avoient produit de meilleur. Jules-César en faisoit un cas infini; et, après lui, Cassius Sévérus, et Sénèque le philosophe en jugèrent très-favorablement.

Néanmoins Sénèque, qui accorde, dans sa lettre sur *la tranquillité de l'ame*, tant de mérite à Publius, lui reproche, dans ses controverses, le luxe et la prodigalité des sentences, parce que ce défaut qui éblouit dans ses ouvrages, devint une manie assommante dans ses nombreux imitateurs. Ces sentences ont été recueillies sous les Antonins; et c'est tout ce qui nous reste de cet écrivain. Les deux Scaligers avoient pour lui une estime sans bornes. Le père en fait l'éloge le plus pompeux, et le fils y ajoute encore : à les en croire, toutes les railleries fines et agréables, échappées aux poètes de la Grèce, tous leurs bons mots, toutes leurs rencontres ingénieuses, ne valent pas les saillies aimables et spirituelles de Publius; et les

philosophes n'ont rien dit qui surpasse la justesse et la beauté de ses maximes. Ce rapport d'admiration, à des époques si éloignées, entre des hommes aussi bons juges des productions de l'esprit, que César, Cassius, Sénèque et les deux Scaligers, ne permet guère de douter des talens extraordinaires de Publius.

Néanmoins ses pièces n'eurent pas le même succès dans tous les tems : l'empereur Claude en raffoloit ; mais, à cette époque, le peuple jadis roi ne partageoit pas l'engouement du prince, et frondoit au théâtre l'admiration de l'auguste protecteur. Claude prit le parti d'user de rigueur ; et, tandis que Messaline remplissoit Rome et l'univers du scandale de ses débauches, plus soigneux de la gloire de Publius, que de l'honneur du lit impérial, il ordonnoit au censeur de prendre les précautions nécessaires pour forcer les romains à rire aux comédies de son poète favori. Si réellement Jules-César estimoit Publius, il est donc vrai qu'il peut se trouver un point de contact entre le génie d'un grand homme, et l'esprit d'une bête. Mais César, grand politique, avoit peut-être ses raisons pour protéger un poète qu'il croyoit propre à distraire les romains, tandis qu'il leur donnoit des fers ; et Claude ne voyoit sûrement pas la chose de si loin.

Quoi qu'il en soit, Cicéron, très-bon juge en littérature, ou n'aimoit pas le genre de Publius, ou méprisoit ses talens ; car il écrit à l'un de ses amis, qu'il a su se faire assez de violence pour assister sans ennui, pendant les jeux célébrés par César, aux pièces de Publius et de Labérius. Mais, pensât-on différemment sur le compte de ce poète, le parallèle que fait Trimalcion, n'en paroîtra sûrement pas moins absurde au lecteur sensé ; car l'auteur des *Offices*, des *Tusculanes*, et de tant d'autres ouvrages sérieux et sublimes, ne peut avoir aucun trait de ressemblance avec un poète comique, quelles que

soient les saillies aimables et spirituelles que celui-ci ait semées dans ses pièces.

Pline, dans son *histoire naturelle*, parle aussi de Publius, mais c'est pour l'offrir à la postérité comme un gourmand, qui, malgré les ordonnances des censeurs, faisoit servir sur sa table, lorsqu'il vécut en homme libre, la panse d'une truie. Il falloit que ce morceau, qui ne tenteroit aujourd'hui qu'un chasseur affamé, fût alors extrêmement recherché, et d'un luxe prodigieux, pour que Pline n'ait pas dédaigné de conserver le souvenir de cette particularité dans la vie de Publius. C'est sans doute la friandise fastueuse de ce poète, qui charme Trimalcion, et qui l'aveugle au point de le comparer à Cicéron.

Page 248. S'unit, par de savans apprêts,
A la pourpre de Babylone, etc.

Tertulien dit positivement, dans son traité *du Manteau*, qu'on voyoit à Rome des étoffes sorties des fabriques de Babylone, où brilloient des plumes de paon, que l'art faisoit servir à l'ornement du fond. Je ne sais s'il ne seroit pas raisonnable de penser que ce chrétien zélé exagère, et que les artistes babyloniens se contentoient de l'imitation. Mais, dans cette supposition même, on peut dire que le caprice de la mode et la bizarrerie du goût, n'ont jamais rien produit d'aussi complètement ridicule, et qu'une pareille étoffe, à l'éclat des couleurs près, n'étoit pas plus propre, dans ces tems éloignés, à faire l'habillement d'une jolie femme, que ne le seroit de nos jours une tapisserie de Bergame.

Le lin, la laine et la soie, ou le mélange de l'une et de l'autre de ces matières, formoient chez les anciens le fond de toutes les étoffes. Les couleurs et les ornemens en faisoient seuls le prix et la différence. Ainsi, d'un côté, la dépouille des animaux, les simples productions de la terre, l'ouvrage même des

vers; et, de l'autre, les coquillages de la mer, la graine des arbres, le suc des plantes, étoient employés chez les anciens, comme parmi nous, dans la composition de toutes les étoffes, à quelques exceptions près qui font honneur à l'insdustrie des modernes. C'est un beau coup-d'œil, dit l'auteur dont j'extrais cette note, que la contemplation de tout ce que l'art et le luxe ont fait passer d'un peuple à l'autre, de tout ce qu'ils ont déployé successivement de richesses et de beautés, à l'aide de ces moyens si simples dont le hasard a presque toujours décélé les propriétés et indiqué l'usage.

Les Phrygiens ont trouvé l'art de broder avec l'éguille. Leur ouvrage étoit relevé en bosse. Les Babyloniens, au contraire, ne formoient qu'un tissu varié seulement par la différence des couleurs; après quoi cependant ils ne laissoient pas d'employer l'éguille. Les uns et les autres rendoient également les figures. Mais il s'éleva long-tems après, à Alexandrie, de nouveaux ouvriers qui, avec la navette seulement, et des fils de différentes couleurs, portèrent plus loin la perfection de ces sortes d'ouvrages.

Ce n'est qu'à la suite des siècles néanmoins, et à des époques plus rapprochées de nous, que le luxe et l'insdustrie ont produit la variété des ressources et des moyens. En effet, la laine a été seule, pendant très-long-tems, la matière de toutes les étoffes. Pline, en nous disant que le luxe se jouoit de la nature, et qu'il a vu des toisons de béliers vivans teintes en écarlate, ne connoissoit encore, pour la fabrication de tous les habillemens, que la dépouille des troupeaux. La diversité des couleurs et de l'apprêt en constituoit seule la différence. De-là, ce fréquent usage des bains si nécessaires à la propreté. Je ne sais si cette remarque est très-exacte. Il y avoit des étoffes de soie et de lin long-tems avant Pline, quoique l'auteur que je copie, semble dire le contraire. Cependant il peut avoir raison d'avancer qu'alors la laine étoit encore

la seule matière des étoffes en usage pour l'habillement du plus grand nombre des citoyens. En effet, ce n'a été que sous le règne des empereurs, et longtems après la chûte de la république, que l'on a commencé à porter des tuniques ou chemises de lin. Vopiscus, dans la vie d'Aurélien, veut que la mode en soit venue d'Égypte. Néanmoins Dion nous apprend que Jules-César, dans les spectacles qu'il donna au peuple, couvrit le théâtre de voiles de soie. L'usage en passa bientôt dans les habits des plus riches citoyens; mais Tibère le proscrivit par un décret. Son successeur portoit une espèce de casaque de soie de couleur pourpre. Il se montra même quelquefois en public avec un habit de triomphe et une robe de cette matière. Il y a lieu de croire cependant que ces étoffes étoient mêlées, et que, jusqu'à Héliogabale, le luxe ne fournit pas d'exemple d'une robe toute de soie.

La couleur des étoffes, chez les anciens, comme parmi nous, varioit au gré des caprices de la mode. — Choisissez toujours, disoit Ovide aux femmes de son tems, les couleurs qui vous conviendront le plus. La même couleur ne sied pas à tout le monde. Le noir est ami des blondes: qui ne sait combien cette nuance étoit avantageuse à Briséis? Le blanc doit être la couleur favorite des brunes: vous en étiez vêtue, fille de Céphée, quand vous parûtes dans l'île de Sériphe. — La pourpre n'étoit pas la seule teinture des étoffes: le même poète parle d'un bleu qui ressemble à la couleur du ciel, quand il est sans nuages; d'une autre couleur qui ressemble à celle du bélier qui transporta Phryxus à Colchos, et dont les Argonautes conquirent la toison: il y a, selon lui, un beau vert de mer, dont il prétend que les nymphes sont habillées; il parle de la couleur qui teint les vêtemens de l'Aurore; de celle qui imite les myrthes de Paphos; et d'une infinité d'autres, dont il compare le nombre aux diverses nuances des fleurs du printems.

Page 248. Sur ce corps charmant où la gaze
Flotte à longs plis sans le couvrir.

Sénèque verse à grands flots sa bile philosophique sur cette espèce de robe. — Qu'y découvrez-vous, s'écrie-t-il, qui puisse défendre le corps ou la pudeur? Celle qui ne rougit pas de la porter, osera-t-elle assurer qu'elle est vêtue? On fait venir à grands frais de pareilles étoffes d'un pays inconnu jusqu'à présent au commerce, et pourquoi? afin d'étaler en public ce que les femmes dans le particulier n'osent découvrir à leurs adultères qu'avec quelques réserves. — Les romains se servoient, dans l'intérieur de leurs maisons, d'une espèce de robe-de-chambre plus ou moins légère, suivant la saison. C'étoit, selon toute apparence, dans ce négligé commode, que les femmes, qui avoient plusieurs sortes d'habillemens communs avec les hommes, se montroient au sortir du lit et du bain, et se présentoient à leur toilette. Le luxe et la galanterie qui avoient jeté quelques ornemens sur les parties les plus secrètes de l'habillement, ne laissoient pas sans doute dépourvue d'élégance et de richesse; une robe sous laquelle on recevoit ses amis particuliers, et les personnes les plus chères; et ne seroit-ce pas cette robe qui, s'éclaircissant encore au gré de la vanité, et s'embellissant sous les mains ingénieuses de la mode, finit par se produire en public sous la sauve-garde des charmes qu'elle offroit aux hommages d'un peuple peu scrupuleux sur la décence, et qui se montra toujours enthousiaste de la beauté?... Nous craignons que nos lecteurs ne trouvent cette question bien frivole. Cependant, loin de la supprimer, nous avons été tentés de lui donner tous les développemens dont elle est susceptible, dans l'espoir d'y trouver des résultats favorables à l'aimable fantaisie des belles qui ont essayé de reproduire, de nos jours, l'usage de ces robes antiques: si les peintres et les sculpteurs de la Grèce n'ont jamais eu d'égaux,

il nous semble qu'ils doivent leur supériorité à l'avantage qu'ils ont eu de vivre chez un peuple où la beauté s'offroit à leurs yeux presque sans voiles, et présentoit à leur imagination enchantée, tout ce que la nature a de plus aimable, de plus touchant, de plus propre à exalter la sensibilité, mère du génie. Le ciseau de Pygmalion n'auroit pas donné au marbre des charmes qui l'embrasèrent de tous les feux de l'amour, s'il n'avoit eu souvent sous les yeux le modèle de toutes les perfections de sa Galathée.

Page 248. Vénus, parmi les immortelles,
N'a point ce faste ambitieux.

Les pierreries étoient si communes à Rome, et le luxe en exagéroit si prodigieusement l'usage, au rapport de Pline, que les femmes les plus modestes et les plus simples n'osoient pas plus aller sans diamans, qu'un consul sans les marques de sa dignité. — J'ai vu, ajoute le même auteur, Lollia Paulina, femme de Caligula, se charger tellement de pierreries, même après sa répudiation, qu'elle n'avoit aucune partie de son corps qui n'en fût éblouissante; et ce n'étoit pas dans une cérémonie d'éclat, mais dans les circonstances les plus ordinaires. L'état qu'elle affectoit d'en montrer elle-même, se montoit à 40,000 sesterces, ou un million de livres, sans qu'on pût dire que ce fussent des présens du prince, ou les pierreries de l'empire : c'étoient celles de sa maison, et l'un des effets de la succession de Marcus Lollius, son oncle.— Ces pierres étoient gravées. Les romains, qui n'excellèrent jamais dans les arts, ne laissèrent pas de les aimer avec passion. Aussi, lorsqu'ils eurent pénétré dans la Grèce et dans l'Asie, enchantés de tant de belles productions, non-seulement ils en dépouillèrent les nations vaincues, mais ils attirèrent à Rome les graveurs les plus célèbres de la Grèce, tels que Dioscoride et Solon. On para les statues des dieux de ces sortes d'ornemens, et, comme on le verra plus

loin dans une note sur les anneaux, on monta des bagues pour toutes les saisons. Le luxe et la mollesse asiatique qui s'accrurent chez eux en proportion de leurs conquêtes, ne mirent plus de bornes au nombre et aux usages des pierres précieuses, telles que les émeraudes, les saphirs, les topazes, les améthistes, travaillées, pour la parure des deux sexes, par les mains les plus habiles. Les citoyens riches en décoroient leurs vêtemens, et en relevoient ainsi la magnificence. Les femmes les placèrent dans leurs coëffures : les bracelets, les agraffes, les ceintures, le bord des robes en furent parsemés, et souvent avec profusion. L'empereur Héliogabale porta cet excès si loin, qu'il faisoit mettre sur sa chaussure, suivant Lampride, des pierres gravées d'un prix inestimable, et qu'il ne vouloit plus revoir celles qui lui avoient une fois servi.

Page 249. **Ah ! tous les charmes d'une épouse**
Sont dans l'éclat de ses vertus.

Les vers de Publius sont-ils aussi beaux que le prétend Trimalcion ? Je n'ose dire mon avis, dans la crainte de me tromper. J'ai le malheur, quand je lis du latin, de ne sentir que le mérite des pensées, et de ne goûter qu'imparfaitement les beautés de style. L'harmonie des vers de Racine passe à mon ame, mais celle des vers de Virgile même, ne me frappe qu'à l'aide des connoissances acquises par l'étude. Or, quand l'esprit juge seul, il est rare, je crois, que ses décisions soient exactes. Du moins je ne m'en rapporte jamais aux jugemens isolés du mien sur cet article.

Quoi qu'il en soit, j'ai trouvé les vers de Publius extrêmement difficiles à traduire, et je n'ai pu en venir à bout qu'en prenant des licences qu'on me reprochera sans doute. Le ton de mes vers d'ailleurs pourra paroître trop sérieux, si on les compare à l'original. Je l'ai senti, et cependant je n'ai pas eu le courage de recommencer ma traduction. De tous

les hommes, ce sont les poètes, je pense, qui aiment le moins à réparer leurs sottises. Incapable d'un nouvel effort, j'ai prié un de mes amis de traduire le même morceau. L'essai qu'il fit à ma prière, n'est pas également heureux dans son ensemble; mais la fin me paroît d'un coloris si simple et si gracieux, que je ne puis me refuser au plaisir de la rapporter.

Le traducteur, après avoir conseillé au mari complaisant et fastueux que ruine la toilette de son épouse, de supprimer des dépenses qui ne servent qu'à multiplier ses heureux rivaux, termine la pièce par ces vers:

Pourquoi ce frais tissu, ce vêtement léger,
Que, d'une haleine caressante,
A son gré, le zéphyr enfle et fait voltiger,
Et cette gaze transparente,
Qui livre à nos regards ses charmes demi-nus!
Pourquoi ces diamans dont elle est rayonnante,
Et dont tes soins mal-entendus
Couvrent sa gorge éblouissante!
Oh! que j'aime bien mieux les attraits ingénus
D'une bergère intéressante
Que l'art trompeur de ta Vénus!
La parure la plus brillante,
Pour une beauté ravissante,
Qui frappe les regards doucement prévenus,
C'est la simplesse et l'innocence,
C'est la pudeur et la décence;
Et ses bijoux sont ses vertus.

On dira peut-être que c'est moins traduire qu'imiter. Nous avons déjà mérité nous-mêmes plus d'une fois un pareil reproche, et nous le mériterons encore à notre grand regret. Mais nous prions nos censeurs de s'exercer sur le texte de Pétrone, ou sur les morceaux qu'il cite, et nous osons presque assurer que cet essai les guérira de leur sévérité.

Page 250. *On s'attendoit à des lots magnifiques, et l'on ne trouva dans les billets que des jeux de mots bizarres, etc.* Le texte de Pétrone est beaucoup plus étendu; mais les idées qu'il présente, nous ont paru

si plates et si confuses, que nous avons cru devoir n'en offrir que l'aperçu. Cependant comme ces sortes de détails contribuent à peindre les usages de ces tems éloignés, nous aurions voulu les conserver; mais, après les avoir traduits de vingt manières, nous n'avons pu tirer de ce tableau, évidemment mutilé, qu'une copie tellement fastidieuse, qu'il a fallu nous résoudre à la supprimer.

Quelques empereurs se firent un amusement de ces sortes de loteries, qui étoient également en usage dans les maisons des grands. Pour que le tirage en fût plus piquant, il ne s'y trouvoit point de billets blancs, comme dans les loteries de cette espèce, dont Louis XIV renouvela la mémoire : tous les billets portoient, les uns, des lots très-riches, les autres, de simples bagatelles, ou des sentences et des plaisanteries, et ces derniers ne servoient pas moins à désespérer l'avidité ou l'orgueil des dupes, qu'à exciter les ris malins des spectateurs désintéressés.

Suétone a fait mention de ces loteries dans la vie d'Auguste et de Néron; et, pour suppléer à l'insuffisance du texte de Pétrone, je vais rapporter ce qu'il en dit. — Pendant les saturnales, et quelquefois même dans les fêtes qu'il donnoit à sa cour, Auguste établissoit des loteries, où les joueurs gagnoient des habits, de l'or ou de l'argent, des pièces d'ancienne et nouvelle monnoie étrangère et nationale, et souvent des choses de la plus mince valeur, telles que des éponges, des pelles à feu, des pincettes, des tuniques de poil de chèvre, et des lots encore plus bizarres. —

Le même historien dit que Néron faisoit en particulier de semblables loteries, et que dans les fêtes qu'il célébra *pro æternitate imperii*, pour l'éternelle durée de l'empire, il en ouvrit de publiques, où il fut, selon sa coutume dans ces sortes d'occasions, généreux et prodigue à l'excès. Louis XIV, comme nous l'avons dit, donna quelquefois le même divertissement à sa cour; mais la dignité naturelle du prince n'y

admettoit que des accessoires convenables à la majesté du trône.

Page 255. *Crois-tu m'en imposer avec tes anneaux d'un or plus pâle que du buis ?* D'abord on ne porta qu'un seul anneau ; puis un à chaque doigt ; enfin un à chaque phalange de chaque doigt. Peu-à-peu le luxe s'augmenta au point qu'on eut des anneaux pour chaque semaine. Ont eut aussi des anneaux d'hiver et des anneaux d'été. — Peut-on, s'écrie Juvénal, se refuser à la satire, lorsqu'on voit un échappé des bourbiers d'Egypte, un Crispinus, autrefois esclave dans Canope, rejeter nonchalamment sur ses épaules la pourpre tyrienne, et, les doigts en sueur, agiter dans l'air ses bagues d'été, trop délicat pour supporter des anneaux plus pesans ? — Lampride remarque que personne, à cet égard, ne porta le luxe aussi loin qu'Héliogabale, qui ne mit jamais deux fois le même anneau.

L'histoire nous montre les anneaux en usage chez tous les peuples dès la plus haute antiquité. Les sabins se servoient de l'anneau dès le tems de Romulus. Il y a apparence que ces peuples furent les premiers qui reçurent cet usage des grecs. Des sabins il passa aux romains. Pline ne sauroit nous apprendre lequel des rois de Rome l'a adopté le premier. Ce qui est certain, c'est que les statues de Numa et de Servius-Tullius furent les premières où l'on en trouva des marques. Les romains se contentèrent long-tems d'anneaux de fer, et Pline assure que Marius fut le premier qui en porta un d'or, dans son troisième consulat, l'an de Rome 650. Le même auteur dit qu'on porta les anneaux d'abord au quatrième doigt de la main, ensuite au second, ou index, puis au petit doigt, et enfin à tous les doigts, excepté celui du milieu.

Les romains avoient trois différentes sortes d'anneaux : la première servoit à distinguer les conditions et les qualités. Pline assure que d'abord il n'étoit pas permis aux sénateurs de porter un anneau

d'or, à moins qu'ils n'eussent été ambassadeurs dans quelque cour étrangère; qu'il ne leur étoit pas même permis de le porter en public, excepté dans les fêtes ou cérémonies nationales; et que le reste du tems ils portoient un anneau de fer. Ceux qui avoient eu les honneurs du triomphe, étoient assujétis à la même loi, qui cessa probablement d'être en vigueur, depuis que Marius avoit osé s'en affranchir. Le peuple portoit des anneaux d'argent, et les esclaves des anneaux de fer. Cependant l'anneau d'or fut quelquefois permis au peuple; et Sévère accorda à ses soldats la liberté de le porter. Auguste donna la même permission aux affranchis. Néron fit, à la vérité, dans la suite un réglement contraire; mais on cessa bientôt de l'observer.

Les anneaux de la seconde espèce étoient ceux qu'on appeloit anneaux de noces ou d'épousailles, *annuli sponsalitii*. Les anneaux de la troisième espèce étoient destinés à servir de sceaux, *annuli chirographi*. Tous ces anneaux étoient, ou d'un seul et unique métal, ou de plusieurs métaux mêlés, ou de deux métaux distingués. Avant qu'on eût commencé à orner les anneaux de pierres précieuses, et lorsque la gravure se faisoit encore sur le métal même, chacun portoit l'anneau à sa fantaisie, ou de la manière que nous avons précédemment indiquée. Mais quand on enchâssa des pierres dans les anneaux, on ne les porta plus qu'à la main gauche, et on se rendoit ridicule lorsqu'on les mettoit à la main droite.

Page 268. *Et dans le chant ou la déclamation, je n'avois d'égal qu'Apellète.* Cet artiste célèbre fut une des victimes de Caligula. Cet enragé prétendit, comme on le sait, passer pour Jupiter, et vouloit recevoir le même culte. Apellète s'avisa de faire le Calisthène, et Caligula fit l'Alexandre. Le malheureux périt au milieu des plus affreuses tortures. Caligula, témoin de son supplice, prenoit plaisir à l'entendre crier sous les coups, et trouvoit encore sa voix charmante.

Quelle musique que les cris d'un homme expirant sous le fer des bourreaux ! je conçois le mot de Vitellius à Bédriac ; je conçois qu'un homme ambitieux et cruel sente, avec une sorte de plaisir, l'odeur du cadavre d'un ennemi mort. Mais le mot de Caligula me semble le sublime de la férocité. La mère d'un de nos rois, l'exécrable Médicis, a répété le mot de Vitellius, à la vue du cadavre de l'illustre et malheureux Coligni. Il faut avouer que le trône inspire d'épouvantables saillies.

Page 274. *Et porta la complaisance jusqu'à se décoëffer, etc.* Les coëffures des femmes étoient infiniment variées, et cette partie de leur ajustement a été sujette à tant de révolutions, qu'il est impossible d'en donner une notice même approximative. Les modes changeoient alors comme aujourd'hui : en dix-neuf ans du règne de Marc-Aurèle, sa femme paroît avec trois ou quatre coëffures différentes. Nous ne devons cependant pas oublier une espèce de voile, ou coëffe, qui ramassoit et contenoit tous les cheveux. Le voile n'avoit d'abord été d'usage que dans les fonctions du sacerdoce ; mais les progrès du luxe en changèrent la destination, et la mode le fit tourner au profit de la vanité.

La mitre étoit encore une sorte de coëffure particulière aux femmes. Ce que le chapeau étoit aux hommes, la mitre l'étoit pour elles. Moins coupée que la mitre de nos évêques, elle avoit, comme elle, deux pendans que les dames ramenoient sur leurs joues. Cet ornement passa de mode. Sa forme choquoit-elle la décence ? ou les courtisanes, en l'adoptant, l'ont-elle déshonorée ? Quoi qu'il en soit, les femmes qui avoient quelque pudeur, n'osèrent plus porter la mitre, et les courtisanes seules en conservèrent l'usage. Il y a de quoi, sans doute, admirer le caprice du goût et la bizarrerie de la mode, qui ont placé sur la tête de nos évêques l'antique

enseigne du vice, et coëffé les successeurs des apôtres du bonnet de la licence et de la prostitution.

Page 276. *L'on couvre le parquet d'une poussière si brillante, etc.* Cette poudre étoit faite avec de la pierre spéculaire, ainsi nommée à cause de sa transparence, et dont les romains se servoient pour garnir leurs fenêtres, comme nous nous servons du verre. Elle étoit blanche, et se coupoit par feuillets, qui servoient, outre l'usage ci-dessus indiqué, aux litières des dames, comme le verre à nos caresses : on en faisoit aussi des ruches, afin de pouvoir y considérer le travail des abeilles. L'usage de ces pierres étoit si général, qu'il y avoit des ouvriers dont la profession n'avoit d'autre objet que celui de les travailler. Les savans sont partagés sur ce que c'étoit que cette pierre. M. de Valois penche à croire que c'est ce talc parfaitement blanc et transparent, dont il y a encore aujourd'hui une si grande quantité en Moscovie.

Outre la pierre spéculaire, les anciens en connoissoient une autre nommée *phangites*, qui ne cédoit pas à la première en transparence. On la tiroit de la Cappadoce : elle étoit blanche, et avoit la dureté du marbre. L'usage en commença du tems de Néron, qui s'en servit pour construire le temple de la Fortune, renfermé dans l'enceinte immense de ce riche palais, qu'il appela la *Maison Dorée*. Ces pierres répandoient une lumière éclatante dans ce temple, où il sembloit, selon l'expression de Pline, que le jour étoit plutôt enfermé qu'introduit.

Nous n'avons pas de preuve que la pierre spéculaire ait été employée à faire des miroirs. Mais l'histoire nous apprend que Domitien, agité de frayeurs et dévoré d'inquiétudes, avoit fait revêtir de carreaux de pierres phangites tous les murs de ses portiques, pour apercevoir, lorsqu'il s'y promenoit, tout ce qui se faisoit derrière lui, et pour se prémunir contre les dangers qui menaçoient sa vie.

Page 280. *Et cette oie, ces poissons et ces oiseaux sont faits avec de la viande d'un seul animal.* Les cuisiniers des anciens excelloient à dénaturer les substances, et à tromper le goût le plus exercé sur la saveur étrangère qu'ils savoient leur donner. Que l'art opère le prodige dont parle Pétrone en cet endroit, il n'y a peut-être pas lieu de s'en étonner : on conçoit, quelque étranger qu'on soit aux mystères de la cuisine des anciens, la possibilité de donner à une viande, à force de préparations, la forme, la couleur et le fumet d'une autre viande. Mais qu'on parvienne à faire des poissons avec des végétaux, ce résultat, si je ne me trompe, passe l'imagination. C'est pourtant ce qu'Athénée a l'air de conter de bonne foi : il rapporte qu'un cuisinier de Nicomède, roi de Bithynie, dans un voyage que ce prince fit en Scythie, et fort loin de la mer, entreprit de satisfaire l'envie qui vint à son maître de manger des harengs frais, et contrefit si bien la figure et le goût de ce poisson, que l'auguste voyageur, dupe de l'artifice, dit, en présence de toute sa cour, qu'il falloit convenir qu'un hareng étoit la meilleure chose du monde.

Parmi les mets qui composoient le dernier service à la table des anciens, nous ne devons pas oublier ceux que les auteurs, et Pétrone lui-même, ont désignés sous le nom de mattées, *matteæ*. C'étoit un mélange des viandes les plus délicates, mises en hachis sous diverses formes. Destinées à réveiller l'appétit déjà fatigué, on leur donnoit, comme à nos pâtés, les assaisonnemens les plus raffinés. Sénèque le philosophe en a blâmé la délicatesse : — Nos sybarites, dit-il, veulent savourer les sucs combinés de plusieurs substances, et dédaignent toute espèce d'alimens qui ne leur offriroit qu'une saveur isolée. L'art du cuisinier fait presque l'office de l'estomac, et peu s'en faut qu'il ne lui épargne le travail de la digestion.

Page 283. *J'accorde cet honneur à Carrion, comme*

à l'un des plus chauds partisans de la quadrille verte. Les romains donnoient le nom de *factions* aux différentes troupes ou quadrilles de combattans qui couroient sur des chars dans les jeux du cirque. Il y en avoit quatre principales, distinguées par autant de couleurs, le vert, le bleu, le rouge et le blanc. L'empereur Domitien y en ajouta deux autres, la pourpre et la dorée : dénomination prise de l'étoffe ou de l'ornement des casaques qu'elles portoient. Mais ces deux dernières ne subsistèrent pas plus d'un siècle; et le nombre des *factions* fut réduit aux quatre anciennes. Chacune d'elles avoit ses partisans déclarés à la cour et parmi le peuple. Caligula fut pour la faction verte, et Vitellius pour la bleue. La première avoit aussi la faveur de Néron. Il résulta quelquefois de grands désordres de l'intérêt trop vif que les spectateurs prirent à leurs *factions*. Les deux premières étoient en possession de la faveur publique. Le goût effréné de ce spectacle passa de Rome à Constantinople, où les quadrilles verte et bleue inspirèrent le même engouement, et causèrent des scènes bien plus sanglantes que dans l'ancienne métropole de l'empire. Sous Justinien, elles produisirent une rixe épouvantable, qui coûta la vie à 40,000 hommes.

Du pain et des spectacles, tel a toujours été le cri du peuple romain, depuis qu'il eut appris à jouir du fruit de ses conquêtes. Jamais nation n'a poussé si loin l'amour et la magnificence des jeux publics. Aussi les empereurs même qui ont régné avec le plus d'autorité, ont-ils toujours eu le plus grand soin de se procurer, aux yeux du peuple romain, le mérite de l'amuser. — Je vais combattre les ennemis de l'empire, dit Aurélien dans un de ses édits, et je ferai ensorte que les romains n'aient pas la plus légère inquiétude. Occupez-vous des jeux, occupez-vous du cirque. C'est notre partage de veiller aux affaires publiques : le vôtre est de vous livrer au plaisir. — Cet excès de complaisances et de cajoleries étoit nécessaire dans une ville

aussi populeuse, aussi remplie de richesses, où des citoyens jouissoient, si l'histoire n'enfle pas ses calculs, de plusieurs millions de revenu, où l'on ne plaçoit que dans la seconde classe ceux qui n'avoient qu'un million ou quinze cent mille livres de rente. Ces hommes oisifs et opulens devoient ne se croire faits que pour la volupté, et se contenter de rester spectateurs des travaux du prince, comme ils l'étoient des évènemens du cirque : avec cette différence seulement que ceux-ci les intéressoient davantage.

Page 298. *Mais un astrologue grec, nommé Serapa.* Les astrologues, que l'on nommoit aussi *généthliaques*, et plus généralement *mathématiciens*, ont joui d'une faveur sans bornes dans la crédule antiquité. Les plus grands hommes, les hommes les plus éclairés ajoutoient foi à leur vaine science; et Tacite, l'un des plus grands génies qui furent jamais, lui a rendu plus d'un hommage. Il faut l'avouer, les vices du cœur et les maladies de l'esprit, étoient alors en bien plus grand nombre qu'ils ne l'ont été dans tout le cours de ce siècle qui finit. Cependant il semble que Juvénal fut exempt du préjugé favorable à l'astrologie ; car il en fait la matière d'un de ses reproches aux femmes dans sa sixième satire : —A ce prêtre imposteur, dit-il, succède une juive pauvre, tremblante, et qui mendie à voix basse. C'est l'interprète des lois de Solime, la grande prêtresse de la forêt d'Aricie, et l'organe fidèle des célestes décrets. On lui donne, mais un peu moins qu'aux autres. Qui voudra des chimères à bon marché, peut s'adresser aux juifs. Un aruspice de Comagène ou d'Arménie, après avoir consulté le poumon d'une colombe palpitante, promet à celles qui le consultent, ou un tendre amant, ou l'ample héritage d'un riche célibataire. Il fouillera dans les entrailles d'un poulet, d'un chien, et quelquefois d'un enfant : crime dont il sera le délateur.

— Mais elles ont encore plus de confiance aux

Chaldéens : tout ce que prédit un astrologue de cette nation, leur semble émané du temple de Jupiter-Ammon. Le plus fameux, c'est celui qui fut le plus souvent exilé; celui qui, par ses manœuvres et ses prédictions vénales, fit périr un citoyen illustre et formidable à l'empereur Othon. Un astrologue n'est en crédit qu'autant qu'il a été chargé de chaînes, et qu'il a croupi dans la prison d'un camp. S'il n'a jamais été condamné, c'est un homme ordinaire ; mais s'il a vu la mort de près; si, par faveur, il a seulement été relégué dans les Cyclades, après avoir langui dans l'étroite Sériphe, s'il a enfin obtenu son rappel, on se l'arrache. Alors ton épouse, nouvelle Tanaquille, consulte ce grand homme sur la jaunisse de sa mère, et sur son trépas trop lent, après toutefois s'être informé du tien. Conduira-t-elle bientôt au bûcher ses oncles et ses sœurs? mais sur-tout son amant lui survivra-t-il? C'est la faveur la plus signalée qu'elle puisse obtenir des dieux.

L'ignorance générale des lois les plus simples de la nature, et l'assurance avec laquelle ces insensés osoient prédire l'avenir, faisoient qu'ils trouvoient toujours des dupes; et qu'après avoir été chassés par un arrêt du sénat, ou par un rescrit des empereurs, ils avoient encore assez de protection pour demeurer dans la ville. C'est une espèce d'hommes, disoit un ancien, qu'on chassera sans cesse de nos murs, et que le préjugé, plus fort que les lois et que la volonté du prince, y retiendra toujours. Cette maladie, commune aux grands comme aux petits, s'étendit aux âges suivans, et l'Europe en fut infectée jusqu'à nos jours. Elle étoit tellement répandue sous Catherine de Médicis, qu'on n'osoit rien entreprendre d'important, avant d'avoir consulté les astres; et sous le règne de Henri III et de Henri IV, il n'étoit question dans les entretiens de la cour, que des prédictions des astrologues. On vit encore, sur la fin du dernier siècle, le comte de Boulainvilliers,

homme d'ailleurs plein d'esprit et de savoir, tellement infatué de l'astrologie judiciaire, qu'il écrivit très-sérieusement sur cette prétendue science, qui peut-être aura des partisans tant qu'il y aura des hommes, parce que la crainte et le desir, favorables à cette antique superstition, ne cesseront pas, malgré les progrès des lumières, de tourmenter le cœur humain, et de lui donner sur l'avenir des inquiétudes qu'il s'efforcera toujours de dissiper.

Page 300. *Stiche vole, et revient avec.... et une robe prétexte.* La robe prétexte étoit une espèce de tunique blanche bordée de pourpre. Les fils des patriciens la prenoient au sortir de l'enfance, et ne la quittoient qu'à dix-sept ans. Les magistrats la portoient dans les solemnités publiques; le préteur ne la quittoit que lorsqu'il rendoit un jugement criminel défavorable à l'accusé; et, dans la même occasion, les magistrats qui avoient pris part au jugement, retournoient leurs robes en signe de deuil.

La prétexte étoit le costume ordinaire des patriciens. Cependant cette robe n'étoit pas la seule affectée à la naissance et aux dignités. Il y avoit encore la trabée, qui étoit une robe de pourpre à bandes, commune aux consuls, aux augures, aux diverses magistratures supérieures; mais elle avoit des nuances différentes pour chacune de ces dignités. Les premiers rois de Rome portoient la trabée.

Lorsque l'usage en fut devenu si général, les consuls y renoncèrent pour prendre une autre robe, qui, à cause de la variété de ses couleurs, portoit outre le nom de prétexte, celui de *toga palmata*, ou *toga picta*, toge peinte. Cette robe, qui étoit précédemment celle des triomphateurs, devint commune aux consuls et aux préteurs.

Fin des notes du premier volume.

TITI PETRONII

ARBITRI

EQUITIS ROMANI

SATYRICON.

« Jamdudum quæ mihi acciderunt vobis ita narrare pollicitus sum, ut hodie promissis stare decreverim ; nobis, ad scientias non solum explicandas, sed etiam ad hilaria colloquia fabulis jucundioribus animanda, opportune congregatis.

Fabr. Vejento de religionis erroribus jam nunc ingeniose locutus est, et detexit quo doloso vaticinandi furore sacerdotes mysteria, illis sæpe ignota, audacter publicant : » Sed num alio genere furiarum declamatores inquietantur, qui clamant, hæc vulnera pro libertate publica excepi, hunc oculum pro vobis impendi ; date mihi ducem, qui me ducat ad liberos meos, nam succisi poplites membra non sustinent.

Hæc ipsa tolerabilia essent, si ad eloquentiam ituris viam facerent : nunc et rerum tumore, et sententiarum vanissimo strepitu, hoc tantum proficiunt, ut, cum in forum venerint, putent se in alium terrarum orbem delatos. Et ideo ego adolescentulos existimo in scholis stultissimos fieri, quia nihil ex iis quœ in usu habemus, aut audiunt, aut vident ; sed

piratas cum catenis in littore stantes, et tyrannos edicta scribentes, quibus imperent filiis, ut patrum suorum capita præcidant; sed responsa in pestilentiam data, ut virgines tres, aut plures, immolentur; sed mellitos verborum globulos, et omnia dicta factaque quasi papavere et sesamo sparsa.

Qui inter hæc nutriuntur, non magis sapere possunt, quam bene olere qui in culina habitant. Pace vestra liceat dixisse, primi omnium eloquentiam perdidistis. Levibus enim atque inanibus sonis ludibria quædam excitando, effecistis ut corpus orationis enervaretur et caderet.

Nondum juvenes declamationibus continebantur, cum Sophocles, aut Euripides invenerunt verba quibus deberent loqui. Nondum umbraticus doctor ingenia deleverat, cum Pindarus, novemque lyrici, Homericis versibus canere timuerunt. Et ne poëtas quidem ad testimonium citem, certe neque Platona, neque Demosthenem, ad hoc genus exercitationis accessisse video. Grandis, et, ut ita dicam, pudica oratio non est maculosa, nec turgida, sed naturali pulchritudine exsurgit.

Nuper ventosa isthæc et enormis loquacitas Athenas ex Asia commigravit; animosque juvenum, ad magna surgentes, veluti pestilenti quodam sidere afflavit, simulque corrupta eloquentiæ regula stetit, et obmutuit.

Quis postea ad summam Thucididis, quis Hyperidis ad famam processit? ac ne carmen quidem sani coloris enituit: sed omnia, quasi eodem cibo pasta, non potuerunt usque ad

senectutem canescere. Pictura quoque non alium exitum fecit, postquam Ægyptiorum audacia tam magnæ artis compendiariam invenit.

« Hæc, taliaque olim declamabam, cum *Agamemnon* nobis se admovit; et oculo curioso inspiciens quem concionantem tam diligentius audiebant, » non passus est me diutius declamare in porticu, quam ipse in schola sudaverat: sed, adolescens, inquit, quoniam sermonem habes non publici saporis, et, quod rarissimum est, amas bonam mentem, non fraudabo te arte secreta. Minimum in his exercitationibus doctores peccant, qui necesse habent cum insanientibus furere. Nam, ni dixerint quæ adolescentuli probent, ut ait Cicero, SOLI IN SCHOLIS RELINQUENTUR. Sicut ficti adulatores, cùm cœnas divitum captant, nihil prius meditantur, quam id quod putant gratissimum auditoribus fore: nec enim aliter impetrabunt quod petunt, nisi quasdam insidias auribus fecerint. Sic eloquentiæ magister, nisi, tamquam piscator, eam imposuerit hamis escam, quam scierit appetituros esse pisciculos; sine spe prædæ moratur in scopulo.

Quid ergo est? parentes objurgatione digni sunt, qui nolunt liberos suos severa lege proficere. Primum enim, sicut omnia, spes quoque suas ambitioni donant: deinde, cum ad vota properant, cruda adhuc studia in forum propellunt; et eloquentiam, qua nihil esse majus confitentur, pueris induunt adhuc nascentibus. Quod si paterentur laborum gradus

fieri, ut studiosi juvenes lectione severa mitigarentur, ut sapientiæ præceptis animos componerent, ut verba atroci stilo effoderent, ut, quod vellent imitari, diu audirent; sibi nihil esset magnificum, quod pueris placeret: jam illa grandis oratio haberet majestatis suæ pondus. Nunc pueri in scholis ludunt, juvenes ridentur in foro; et quod utroque turpius est, quod quisquis perperam discit, in senectute confiteri non vult. Sed ne me putes improbasse schedium Lucillianæ humilitatis, quod sentio et ipse carmine effingam.

Artis severæ si quis amat effectus,
Mentemque magnis applicat, prius more
Frugalitatis lege palleat exacta:
Nec curet alto regiam trucem vultu,
Cliensque cœnas impotentium captet:
Nec perditis addictus obruat vino
Mentis calorem; neve plausor in scena
Sedeat redimitus histrionæ addictus.
Sed, sive armigeræ rident Tritonidis arces,
Seu Lacedæmonio tellus habitata colono,
Sirenumque domus: det primos versibus annos,
Mæoniumque bibat felici pectore fontem;
Mox, et Socratico plenus grege, mutet habenas
Liber, et ingentis quatiat Demosthenis arma.
Hinc Romana manus circumfluat, et modo Grajo
Exonerata sono mutet suffusa saporem.
Interdum subducta foro det pagina cursum,
Et Cortina, sonet celeri distincta meatu.
Dent epulas, et bella truci memorata canore:
Grandiaque indomiti Ciceronis verba minentur,
His animum succinge bonis; sic flumine largo
Plenus, Pierio diffundes pectores verba.

Dum hæc diligentius audio, non notavi mihi Ascylti fugam: et dum in hoc dictorum æstu totus incedo, ingens scholasticorum turba in porticum venit, ut apparebat, ab extemporali

declamatione nescio cujus, qui Agamemnonis suasoriam exceperat. Dum ergo juvenes sententias rident, ordinemque totius dictionis infamantæ, opportune subduxi me, et cursim Ascylton persequi cœpi. Sed nec viam diligenter tenebam, nec quo loco stabulum esset sciebam. Itaque quocumque ieram, eodem revertebar; donec in cursu fatigatus, et sudore jam madens, accedo aniculam quandam quæ agreste olus vendebat: et, rogo, inquam, mater, numquid scis ubi ego habitem? Delectata illa urbanitate tam stulta, et quidni sciam? inquit. Consurrexitque, et cœpit me præcedere. Divinam ego putabam: ac subinde, ut in locum secretiorem venimus, centonem anus urbana rejecit: et hîc, inquit, debes habitare.

Cum ego negarem me cognoscere domum, video quosdam, inter titulos, nudasque meretrices furtim conspaciantes. Tarde, imo jam sero intellexi, me in fornicem esse deductum. Execratus itaque aniculæ insidias, operui caput, et per medium lupanar fugere cœpi in aliam partem; cum ecce in ipso aditu occurrit mihi æque lassus ac moriens Ascyltos: putares ab eadem anicula esse deductum. Itaque ut ridens eum consalutavi, quid in loco tam deformi faceret, quæsivi. Sudorem ille manibus detersit, et, si scires, inquit, quæ mihi acciderunt....

Quid novi? inquam ego.

At ille deficiens, cum errarem, inquit, per totam civitatem, nec invenirem quo loco stabulum reliquissem, accessit ad me paterfamilias,

et ducem se itineris humanissime promisit. Per anfractus deinde obscurissimos egressus, in hunc locum me perduxit, prolatoque peculio, cœpit rogare stuprum. Jam pro cella meretrix assem exegerat, jam ille mihi injecerat manum; et nisi valentior fuissem, pœnas dedissem.

« Dum sortem suam mihi narrat Ascyltos, ipse paterfamilias, comitatus muliere haud inculta, supervenit; et respiciens ad Ascylton rogavit ut domum intraret, certiorem faciens nil timendum; sed cum patiens esse nollet, saltem agens foret. Aliunde mulier urgebat consensum ut secum venirem. Subsequimur ergo, et conducti inter titulos aspicimus complures utriusque sexus ludentes in cellis; » adeo ubique omnes mihi videbantur satyrion bibisse.

« Ut conspicimur, nos cynædica petulantia allicere conati sunt; statimque unus alte succinctus invadit Ascylton, et super eum, grabato prostratum, molere conatus est. Succurro statim patienti, *et junctis viribus molestum contempsimus.* Egreditur Ascyltos, et fugit, meque eorum libidini obnoxium relinquit : sed valentiorem viribus et animo illæsum dimisit.

Lustrata pœne urbe, quasi per caliginem vidi Gitona in crepidine semitæ, *limineque diversorii stantem*, et in eundem locum me conjeci. Cum quærerem numquid nobis in prandium frater parasset, consedit puer super lectum, et manantes lacrymas pollice extersit. Perturbatus ego habitu fratris, quid accidisset

quæsivi. At ille tarde quidem et invitus, sed postquam precibus et iracundiam miscui: tuus, inquit, iste frater, seu comes, paulo ante in conductum accucurrit, cœpitque mihi velle pudorem extorquere: cum ergo proclamarem, gladium strinxit: et, si Lucretia es, inquit, Tarquinium invenisti.

Quibus ego auditis, intentavi in oculos Ascylti manus; et, quid dicis, inquam, muliebris patientiæ scortum, cujus ne spiritus purus est?

Inhorrescere se finxit Ascyltos; mox sublatis fortius manibus, longe majore nisu clamavit: non taces inquit, gladiator obscœne, quem *hospitis homicidam* de ruina arena dimisit? Non taces, nocturne percussor, qui, ne tum quidem quum fortiter faceres, cum pura muliere pugnasti? cujus eadem ratione in viridario frater fui, qua nunc in diversorio puer est?

Subduxisti te, inquam, a præceptoris colloquio?

Quid ego, homo stultissime, facere debui, quum fame morerer? an videlicet audirem sententias, id est vitrea fracta, et somniorum interpretamenta? Multo me turpior es tu Hercule, qui ut foris cœnares, poëtam laudasti. Itaque ex turpissima lite in risum diffusi, pacatius ad reliqua successimus.

Rursus in memoriam revocatus injuriæ; Ascylte, inquam, intelligo nobis convenire non posse: itaque communes farcinulas partiamur, ac paupertatem nostram privatis quæstibus tentemus expellere. Et tu literas scis;

et ego, ne quæstibus tuis obstem, aliquid aliud promittam : alioqui mille causæ nos quotidie collident, et per totam urbem rumoribus different.

Non recusavit Ascyltos; et, hodie, inquit, quia tanquam scholastici ad cœnam promisimus, non perdamus noctem; cras autem, quia hoc libet, et habitationem mihi prospiciam, et aliquem fratrem.

Tardum est, inquam, differre quod placet. Hanc tam præcipitem divisionem libido faciebat. Jamdudum enim cupiebam amoliri custodem molestum, ut veterem cum Gitone meo rationem diducerem.

« Contumeliam ægre ferens Ascyltos, et silens, cum impetu egreditur. Tam præceps eruptio lævum augurabat : etenim nota erat mihi ejus animi impotentia, notus et amor impotens. Subsequor ergo abeuntem, exploraturus consilia, illisque obstiturus; sed oculis se subripuit meis, et frustra illum diu quæsivi.»

Postquam lustravi oculis totam urbem, in cellulam redii, oculisque tandem bona fide exactis, alligo arctissimis complexibus puerum, fruorque votis usque ad invidiam felicibus. Nec adhuc quidem omnia erant facta, cum Ascyltos furtim se foribus admovit, discussisque fortissime claustris, invenit me cum fratre ludentem : risu itaque plausuque cellulam implevit, opertumque amiculo evolvit. Et quid agebas, inquit, frater sanctissime? Quid vesti-contubernium facis? Nec se solum intra verba continuit, sed lorum de pera solvit, et me cœpit non perfunctorie verberare :

adjectis etiam petulantibus dictis : sic dividere cum fratre nolito?

« Res tam inopinata injuriam, ictusque silere constrinxit : casum igitur irrideo, et prudenter ; aliter enim præliandum erat cum æmulo. Hilaritate mentita animum illius sedavi. Subrisit etiam Ascyltos. Et tu, inquit, Encolpi, deliciis sepultus, non cogitas nos pecuniam deficere, et quæ supersunt nullius esse pretii ? In æstivis temporibus urbs sterilis est, rus erit fortunatius : eamus ad amicos. »

« Consilium probare coëgit necessitas, dolorisque sensum cohibere : itaque, onerato Gitone sarcinulis, urbe egredimur, et ad castellum Lycurgi, equitis rom. pergimus. Cum olim illi frater fuisset Ascyltos, pulchre nos accepit : cœtusque ibi congregatus jucundiora effecit oblectamenta. Imprimis erat Tryphæna, pulcherrima mulier, quæ venerat cum Lyca, navigii domino, et fundorum in vicinia maris possessore. »

« Quas in hoc loco gratissimo voluptates hausimus, nulla vox comprehendere potest, quamvis Lycurgi mensa frugalis esset. Scias oportet venerem nos omnes quam - primum conjunxisse. Formosa Tryphæna placuit mihi, et vota mea libens audivit : sed vix eam amplexui jungebam, cum Lycas indignatus raptas sibi furto delicias me de repetundis insimulavit. Illa enim erat vetus amor illius : itaque mercedem jacturæ sic festive aggressus est. Libidine concitatus me prosequitur. Tryphæna autem cor meum possidente, aures Lycæ negavi : denegatione tamen ardentior factus me

quoquo sequebatur, et meam noctu cellulam intravit: sed, precibus fastiditis, ad violentiam in me conversus, tam vehementer exclamavi; ut excitata familia, et Lycurgo favente, a molesti impetu liberatus evasi. »

« Ut denique Lycurgi domus illius votis non commoda videbatur, mihi suadere tentavit, ut hospitium suum peterem : sed repudiata propositione, autoritate Tryphænæ usus est. Eo libentius illa me rogavit Lycæ voluntati consentirem, quod ibi liberius vivere speraret : sequor igitur amorem; sed Lycurgus, cum Ascylto veteri ratione renovata, eum discedere non passus est. Propterea pacti sumus quod ille cum Lycurgo remaneret, nos autem Lycam sequeremur. Insuper et decrevimus quod unusquisque secundum occasionem prædaretur in communem usum. »

« Accepta propositione, incredibilis fuit Lycæ lætitia : acceleravit discessum, et continuo valere jubemus amicos, eodemque die ad ejus domum pervenimus. »

« Tam gnaviter res disposuerat Lycas, ut in itinere secundum me sederet, Tryphæna vero assideret Gitoni; idque propter notissimam sibi hujus mulieris inconstantiam ita struxerat: nec deceptus; arsit enim illa puerum statim, et id de facili perspexi. Lycas quoque illud mihi accurate notavit, jussitque credere. Quamobrem gratiosius illum accepi, et gaudio perfusus fuit; certus scilicet ex illata mihi à sorore injuria contemptum nasciturum : quo facto, Triphænæ succensus, eum libentius acciperem. »

« Sic res se habebat in ædibus Lycæ : Tryphæna Gitonem amore deperibat ; Gito ei serviebat toto pectore, et utrumque oculis meis minime gratum erat ; dum Lycas mihi placere cupidus, quotidie nova excogitabat oblectamenta, quæ Doris ejus formosa uxor certatim augebat ; et tam concinne, ut Tryphænam è corde meo statim expulerit. Oculorum nictu meus innotuit amor Doridi, et mihi blanda oculorum petulantia Doris annuit ; adeo ut hæc tacita loquela, linguam antecedens, quam animorum propensionem eodem momento sentieramus, furtim expresserit. »

« Zelotypia Lycæ jam mihi nota, causa erat silentii, et amor ipse animum mariti erga me patefecerat uxori. Ubi primum nobis licuit colloqui, quod deprehenderat retulit ; et candide fassus sum, narravique qua severitate semper illum exceperam. At mulier prudentissima, et nunc ingenio utendum est, inquit ; secundumque ejus consilia unius concessio fuit et possessio alterius. »

« Interim, dum attritus Giton vires reficit, Tryphæna ad me rediit ; sed repulsa ex amore in rabiem efferata est. Ardens ergo secutuleia meum cum utroque conjuge commercium detexit. Petulantiam erga me mariti nihil sibi auferentem sprevit. Doridis autem furtivos amores aggressa est ; notavitque Lycæ, qui, amorem Zelotypia superante, ad ultionem decurrit : at Doris, ancilla Tryphænæ admonita ut procellam averteret, a secreta familiaritate abstinuit. »

« Hæc ut intellexi, Tryphænæ perfidiam,

ingratumque animum Lycæ execratus, abeundi formavi consilium; et favit fortuna: pridie enim sacrum Isidi navigium, manubiis oneratum, vicinis scopulis alliserat. »

« Consilio igitur cum Gitone habito, libenter ille assensus est, quia Tryphæna exhaustum eum negligere videbatur: multo mane ergo ad mare proficiscimur, et navigium conscendimus eo facilius, quod custodibus Lycæ ministris noti eramus: sed cum nos comitatu semper honorarent, nec ideo nobis prædandi locus esset; Gitone cum eis relicto, opportune me subduxi, subrepsique in puppim ubi Isidis simulacrum erat, quod veste preciosa sistroque argenteo spoliavi, et alias manubias e diæta magistri sustuli, furtimque descendi per funem, Gitone solo advertente; qui se quoque custodibus subduxit, et clam me sequutus est. »

« Ut illum vidi, furtum ostendi, et Ascylton celeriter adire decrevimus: nec ante posterum diem Lycurgi domum licuit pervenire. Ascylton igitur accedens paucis narravi latrocinia, et quomodo amoris ludibrium fueramus. Nobis consilium dedit, Lycurgi animum in nostri gratiam occupare, et asserere novam Lycæ petulantiam migrationis nostræ furtivæ et præcipitis causam fuisse: quibus auditis, Lycurgus juravit se nobis adversus inimicos in præsidio semper futurum. »

« Fuga nostra latuit, donec Tryphæna dorisque expergefactæ surrexerunt; nos enim ad earum ornamentum matutinum quotidie urbanissime assidebamus: cum ergo præter morem

morem defuimus, Lycas exploratores misit, et præcipue ad maris littus, accepitque nos ad navigium ivisse, sed de latrocinio nihil; latebat quippe, nam puppis pelagus respiciebat, et magister in navigium nondum redierat.»

«Fuga denique nostra pro certo habita, et Lycas pertæsus fugæ, in Dorida, quam discessus causam autumabat, vehementer furit. Tacebo verborum manusve atrocitates, singulas ignoro: dicam tantum Tryphænam, perturbationis materiam, Lycæ suasisse ut apud Lycurgum refugium fortasse nostrum perquireret fugitivos; seque ipsam comitem voluit, ut contumelia nos pro merito obrueret.»

«Postero die proficiscuntur, et in castellum pervenere. Aberamus; nam Lycurgus ad Herculea sacra, quæ celebrabantur in oppidulo vicino, nos duxerat. Quod ut intellexerunt, obviam venerunt veloces, et in porticu templi occurrerunt. Quibus conspectis valde turbati fuimus: Lycas de fuga nostra apud Lycurgum vehementer conquestus est; sed tam constricta fronte altoque supercilio exceptus fuit, ut ego, audacior factus, gravia et turpia probra alta voce jeci in ejus libidinosos impetus, tum in Lycurgi, tum in propriis ædibus, in me factos: et Tryphæna obluctans etiam pœnas dedit, me turpitudinem ejus prædicante concionibus quæ ad clamorem confluxerant: et, pro veritatis argumento, Gitona exsuccum, meque tentiginem eretricis prope enectum, prodebam.»

«Ad concionum risus inimici obstupuere; mœstique, meditantes ultionem, recesserunt. Ut ergo Lycurgi animum notarunt a nobis esse

circumventum, domi eum expectare voluerunt, ut ab errore averterent.»

«Solemniis tardius finitis castellum adire non potuimus, et Lycurgus in villam medio itinere distantem nos conduxit, posteroque die adhuc dormientes reliquit, castellum petiturus ad negotia expedienda: ibi Lycam, Tryphænamque invenit expectantes, qui tam blande eum allocuti sunt, ut nos suis manibus imponere eum incitaverint. Lycurgus natura crudelis, et fidem servare nescius, qua ratione nos tradere jam meditans, Lycæ persuasit, ut auxilium iret quæsitum, dum ipse in villa nos daret custodiendos.»

«In villam venit, primaque fronte nos excepit ut Lycas ipse excepisset; et postquam, manibus inter se contritis, nostrum in Lycam mendacium exprobravit, in cella, qua discumbebamus, Ascylto excluso, nos includi jussit, noluitque etiam illi in defensionem nostram aures præbere; et postea Ascylton secum abducens in castellum, custodibus usque ad reditum nos tradidit.»

«Iter faciens incassum Ascyltos Lycurgi animum tentat effrangere: nihil preces, nihil amor, nihil lacrymæ promoverunt. Fratri ergo in mentem venit nos a vinculis liberare: et certe, Lycurgi contumaciæ succensens, dormire cum eo noluit; sicque, quod animo conceperat, facilius executus est.»

«Familia primo somno sepulta, Ascyltos nostras sarcinulas humeris imposuit, et per muri ruinam antea observatam transiens, diluculo ad villam pervenit, quam nullo obstante

intravit, cubiculumque petiit nostrum, quod custodes claudi curaverant. Apertura vero non difficilis : ligneum erat claustrum, cujus firmitatem inserto ferro laxavit, et sera delapsa nos excitavit : stertebamus enim invita fortuna. »

«Utque ob pervigilium altus custodes habebat somnus, ad fragorem soli expergiscimur, et Ascyltos ingressus paucis narravit quæ nostri gratia fecerat. Pluribus non opus fuit. Dum amicimur diligenter, mihi in mentem venit occidere custodes, villamque expilare. Consilium Ascylto declaravi : expilatio placuit, sed absque sanguine optabilem exitum dedit; omnes enim noscens ædium aditus in recessum supellectarium, quem ipse reseravit, nos conduxit; et quod pretiosius erat subducimus, dein summo mane egredimur, et vias publicas declinantes non quievimus, donec nos securos esse credidimus. »

«Tunc Ascyltos, collecto spiritu, exaggeravit quanta cum lætitia villam Lycurgi, hominis avarissimi, expilaverat : de cujus parcimonia juste conquerebatur ; nullam enim mercedem noctium acceperat, mensaque sicca et sterili victitarat : adeo quippe sordidus erat Lycurgus, ut, invitis opibus immensis, etiam quæ sunt vitæ necessaria sibi denegaret

Nec bibit inter aquas, nec poma natantia carpit
Tantalus infelix, quem sua vota premunt.
Divitis hæc magni facies erit, omnia cernens
Qui timet, et sicco concoquit ore famem.

Napolim eodem die intrare volebat Ascyltos; sed imprudenter est, inquam, eo nos

recipere, ubi, quantum conjicere licet, perquirendi sumus : absentes ergo pro tempore peregrinemur; habemus ut bene sit. Placuit consilium, et ad pagum progredimur prædiorum amœnitate formosissimum, ubi non pauci ex nostris familiaribus voluptate tempestiva fruebantur : sed vix ad medium itineris pervenimus, ecce nimbus urceatim detumens in vicum proximum fugere nos coëgit; et diversorium ingressi, notavimus se plures imbris vitandi causa eo recepisse. Impediebat frequentia ne observaremur : sic facilius in turba quid furari possemus curiosis investigamus oculis ; cum Ascyltos humi saccellum nemine advertente collegit, in quo multos invenit aureos. Hoc primo faustoque omine plurimum exultamus; timentes tamen ne quis illos repeteret, per pseudothyrum clam egredimur; ibique servum ephippiis equos instruentem videmus, qui aliquid oblitus, domum repetens, ab equis discessit; et, eo absente, superbum pallium ephippio alligatum, loris solutis, subripui : dein secundum mapalia in sylvam proximam effugimus. »

« In nemoris recessu, magis in tuto positi, de occultando auro jactavimus multa; ne aut latrocinii argui possemus, aut ipsimet expilari : tandem flatuimus illud pannis tunicæ detritæ intus consuere, quam ego postea scapulis imposui, curaque pallii Ascylto commissa, viis obliquis urbem petere destinamus; ast egredientes læva hæc audivimus : non effugient, nemus ingressi sunt, diversis perquiramus, ut facilius prehendi possint. »

«Hic auditis, terror ingens ita nos invasit, ut Ascyltos Gitonque secundum dumos ad urbem fugerint; ego vero tanta festinatione reduxi gradum, ut ex humeris, me non sentiente, pretiosa tunica ceciderit: fessusque tandem, et ulterius progredi impotens, sub tegmine arboris recubui, ubi primum jacturam tunicæ notavi: tum dolor vires restituit, surrexique ad thesaurum perquirendum; et diu frustra discurri, donec labore tristitiaque attritus in tenebrosius nemoris latibulum penetravi; ubi quatuor horis commoratus et in tam horrenda solitudine mœstus, exitum quæsivi. Sed procedens rusticum quemdam conspexi; tunc omni constantia mihi opus fuit, nec defuit: audacter ad illum progressus sum, et qua ad urbem iretur petii, conquérens me diu in sylva deerrare. Ille habitum meum miseratus, quia letho pallidior eram, lutoque oblitus, interrogavit num aliquem in sylva vidissem. Neminem, inquam: dein humanissime ad viam regiam me conduxit, ubi duos sibi familiares offendit, qui retulerunt se per omnes sylvæ semitas discurrisse; nihilque, præter tunicam quam ostenderunt, invenisse.»

«Illam repetere audacia non valuit, ut fas est credere, licet, quanti erat, probe nossem: tunc vehementius dolere cœpi, raptumque gemens thesaurum, rusticis non advertentibus, et ingravescente debilitate, solito lentius gradiebar.»

«Tardius igitur in urbem perveni, et stabulum intrans Ascylton semi mortuum grabatoque resolutum inveni; in alium quoque lectum

ipse decidi, et nequidem verbum proferre potui. Perturbatus ille quod tunicam mihi creditam non videret, præcipiti voce illam à me petiit: sed ego deficiens, quod vox negabat, oculorum languore explicui; viribus tandem paulatim redeuntibus, Ascylto infortunium declaravi: at me jocari putavit; et, quamvis ambitiosus lacrymarum imber sacramenti testis foret, plane revocavit in dubium; credens se aureis me fraudare velle. Giton inter hæc stans æque mœstus erat ac ego ipse, et dolor pueri tristitiam augebat meam; sed perquisitio quæ de nobis fiebat, magis torquebat animum: rem Ascylto declaravi, qui leviter commotus fuit, quia se feliciter à negotio expedierat, persuasus insuper nos esse securos, ignotos scilicet, et a nemine visos. Morbum tamen mentiri voluimus, ut diutius in cubiculo morari liceret; sed deficiente pecunia, citius quam statueramus, migrare, et cogente necessitate, manubia vendere oportuit.»

Veniebamus in forum deficiente jam die, in quo notavimus frequentiam rerum venalium, non quidem pretiosarum, sed tamen quarum fidem male ambulantem obscuritas temporis facillime tegeret. Cum ergo et ipsi raptum latrocinio pallium detulissemus, uti occasione opportunissima cœpimus, atque in quodam angulo laciniam extremam concutere, si quem forte emptorem splendida vestis posset adducere.

Nec diu moratus rusticus quidam, familiaris oculis meis, cum muliercula comite propius accessit, ac diligentius considerare pallium

cœpit : invicem Ascyltos injecit contemplationem super humeros rustici emptoris, ac subito exanimatus conticuit. Ac ne ipse quidem sine aliquo motu hominem conspexi; nam videbatur ille mihi esse, qui tuniculam in solitudine invenerat: plane is ipse erat. Sed cum Ascyltos timeret fidem oculorum, ne quid temere faceret, prius tanquam emptor propius accessit, detraxitque humeris laciniam, et diligentius tenuit. O lusum fortunæ mirabilem! Nam adhuc nec suturæ quidem attulerat rusticus curiosas manus, sed tanquam mendici spolium etiam fastidiose venditabat.

Ascyltos, postquam depositum esse inviolatum vidit, et personam vendentis contemptam, seduxit me paululum a turba : et, scis, inquit, frater, rediisse ad nos thesaurum de quo querebar? Illa est tunicula adhuc, ut apparet, intactis aureis plena. Quid igitur facimus, aut quo jure rem nostram vindicamus?

Exhilaratus ego, non tantum quia prædam videbam, sed etiam quod fortuna me a turpissima suspicione dimiserat; negavi circuitu agendum, sed plane jure civili dimicandum, ut si nollet alienam rem domino reddere, ad interdictum veniret.

Quid faciant leges, ubi sola pecunia regnat;
Aut ubi paupertas vincere nulla potest!
Ipsi, qui Cynica traducunt tempora cœna,
Nonnumquam nummis vendere verba solent.
Ergo judicium nihil est nisi publica merces,
Atque eques, in causa qui sedet, empta probat.

Contra Ascyltos leges timebat : et, quis, aiebat, hoc loco nos novit? aut quis habebit

dicentibus fidem? Mihi plane placet emere; quamvis nostrum sit, quod agnoscimus, et parvo ære recuperare potius thesaurum, quam in ambiguam litem descendere. Sed præter unum dipondium sicilicumque, quibus lupinos destinaveramus mercari, nihil ad manum erat: Itaque, ne interim præda discederet, vel minoris pallium addicere placuit, ut pretium majoris compendii leviorem faceret jacturam.

Cum primum ergo explicuimus mercem, mulier operto capite, quæ cum rustico steterat, inspectis diligentius signis, injecit utramque laciniæ manum, magnaque vociferatione latrones tenere clamavit.

Contra, nos perturbati, ni videremur nihil agere, et ipsi scissam et sordidam tenere cœpimus tunicam, atque eadem invidia proclamare nostra esse spolia quæ illi possiderent. Sed nullo genere par erat causa nostra; et conciones, quæ ad clamorem confluxerant, nostram scilicet de more ridebant invidiam, quod pro illa parte vindicabant pretiosissimam vestem, pro hac pannuciam ne centonibus quidem bonis dignam. Hîc Ascyltos plene risum discussit, qui, silentio facto: videmus, inquit, suam cuique rem esse carissimam; reddant nobis tunicam nostram, et pallium suum recipiant.

Etsi rustico, mulierique placebat permutatio, advocati tamen, jam pene nocturni, qui volebant pallium lucrifacere, flagitabant uti apud se utraque deponerentur, ac postero die judex querelam inspiceret; neque enim

res tantum, quæ viderentur in controversiam esse, sed longe aliud quæri; in utra parte scilicet latrocinii suspicio haberetur.

Jam sequestri placebant, et nescio quis ex concionibus calvus, tuberosissimæ frontis, qui solebat aliquando et ad causas agere, invaserat pallium, exhibiturumque crastino die affirmabat. Cæterum apparebat nihil aliud quæri, nisi ut semel deposita vestis inter prædones strangularetur, et nos metu criminis non veniremus ad constitutum. Idem plane et nos volebamus. Itaque utriusque partis votum casus adjuvit. Indignatus enim rusticus, quod nos centonem exhibendum postularemus, misit in faciem Ascylti tunicam; et liberatos querela jussit pallium deponere, quod solum litem faciebat. Ergo recuperato, ut putabamus, thesauro, in diversorium præcipites abimus, præclusisque foribus, ridere acumen non minus concionum quam calumniantium cœpimus, quod nobis ingenti calliditate pecuniam reddidissent.

« Quum aureos extraheremus tunicam dissuendo, audivimus aliquem a diversitore petentem quod hominum genus stabulum jam nunc intraverat. Hac voce perterritus, eo egresso, ad sciendum quid esset descendi; accepique Prætoris lictorem, qui pro officio curabat exterorum nomina inscribi in publicis codicibus, duos vidisse advenas domum ingredi, quorum nomina nondum in acta retulerat, et idcirco de illorum patria et occupatione inquirere. »

« Hæc ita perfunctorie narravit diversitor,

ut mihi suspicionem dederit nos hic non in tuto esse, atque, ne deprehenderemur, placuit egredi, nec nisi noctu domum repetere: itaque discedentes officium cœnæ Gitoni mandavimus. »

« Ut nobis in animo erat vias publicas declinare, per solitarias urbis regiones gradimur, et sub vesperum in loco semoto obvias habuimus duas mulieres stolatas, haud indecoras, quas lento gradu secuti sumus usque ad sacellum quod ingressæ sunt, et unde murmur insolitum, quasi voces ex antri penetralibus erumpentes, audivimus. Curiositas sacellum intrare etiam nos impulit; ibique complures bacchantium instar mulieres vidimus, quæ in manu dextra Priapinos fascinosos gestabant. Plus videre non licuit : nam ut nos animadverterunt, tam magnum clamorem sustulere, ut in tremuerit templi camera, et nos corripere conatæ sunt; sed velociter ad diversorium confugimus. »

Ut primum beneficio Gitonis præparata nos implevimus cœna, ostium satis audaci strepitu impulsum exsonuit. Cum et ipsi ergo pallidi rogaremus quis esset, aperi, inquit, jam scies. Dum loquimur, sera sua sponte delapsa cecidit, reclusæque subito fores admiserunt intrantem. Mulier autem erat operto capite, illa scilicet quæ paulo ante cum rustico steterat : et me derisisse, inquit, vos putabatis! Ego sum ancilla Quartillæ, cujus vos sacra ante cryptam turbastis. Ecce ipsa venit ad stabulum, petitque ut vobiscum liceat loqui. Nolite perturbari. Nec accusat errorem vestrum,

nec punit. Imo potius miratur, qui deus juvenes tam urbanos in suam regionem detulerit.

Tacentibus adhuc nobis, et ad neutram partem assentationem flectentibus, intravit ipsa una comitata virgine, sedensque super thorum meum, diu flevit. Ac ne tunc quidem nos ullum adjecimus verbum, sed attoniti expectavimus lacrymas ad ostentationem doloris paratas. Ut ergo tam ambitiosus detumuit imber, retexit superbum pallio caput; et manibus inter se usque ad articulorum strepitum contritis.

Quænam est, inquit, hæc audacia? aut ubi fabulas et antecessa latrocinia didicistis? misereor medius fidius vestri: neque enim impune quisquam, quod non licuit, adspexit. Utique nostra regio tam præsentibus plena est numinibus, ut facilius possis Deum quam hominem invenire. Ac ne me putetis ultionis causa huc venisse, ætate magis vestra commoveor, quam injuria mea. Imprudentes enim, ut adhuc puto, admisistis inexpiabile scelus. Ipsa quidem illa nocte vexata, tam perculoso inhorrui frigore, ut tertianæ etiam impetum timerem: et ideo medicinam somno petii, jussaque sum vos perquirere, atque impetum morbi monstrata subtilitate lenire. Sed de remedio non tam valde laboro. Major enim in præcordiis dolor sævit, qui me usque ad necessitatem mortis deducit: ne scilicet juvenili impulsi licentia, quod in sacello Priapi vidistis, vulgetis, Deorumque consilia proferatis in populum. Protendo igitur ad genua vestra supinas manus, petoque, et oro,

ne nocturnas religiones jocum risumque faciatis; neve traducere velitis tot annorum secreta, quæ mystæ vix omnes noverunt.

Secundum hanc deprecationem lacrymas rursus effudit, gemitibusque largis concussa, tota facie ac pectore thorum meum pressit. Ego eodem tempore et misericordia turbatus, et metu, bonum animum habere eam jussi, et de utroque esse securam. Nam neque sacra quemquam vulgaturum, et si quod præterea aliud remedium ad tertianam Deus illi monstrasset, adjuvaturos nos divinam providentiam vel periculo nostro.

Hilarior post hanc pollicitationem facta mulier, basiavit me spissius, et ex lacrymis in risum mota descendentes ab aure capillos meos dentata manu duxit: et facio, inquit, inducias vobiscum, et a constituta lite dimitto. Quod si non annuissetis de hac medicina quam peto, jam parata erat in crastinum turba, quæ et injuriam meam vindicaret, et dignitatem.

Contemni turpe est; legem donare, superbum.
Hoc amo, quod possum qualibet ire via.
Nam sane sapiens contemptu jurgia flectit;
Et, qui non jugulat, victor abire solet.

Complosis deinde manibus in tantum repente risum effusa est, ut timeremus. Idem ex altera parte et ancilla fecit, quæ prior venerat: idem virguncula, quæ una intraverat. Omnia mimico risu exsonuerant, cum interim nos, quæ tam repentina esset mutatio animorum facta, ignoraremus, ac modo nosmetipsos, modo mulieres intueremur: tandem, inquit

Quartilla, vetui hodie in hoc diversorio quemquam mortalium admitti, ut remedium tertianæ sine interpellatione a vobis acciperem.

Ut hæc dixit Quartilla, Ascyltos quidem paulisper obstupuit: ego autem frigidior hieme gallica factus, nullum potui verbum emittere. Sed ne quid tristius expectarem, comitatus faciebat. Tres enim erant mulierculæ, siquid vellent conari, infirmissimæ: scilicet contra nos, quibus, si nil aliud virile, sexus esset, quod auxiliaretur. Et præcincti certe altius eramus: imo ego sic jam paria composueram, ut si depugnandum foret, ipse cum Quartilla, consisterem, Ascyltos cum ancylla, Giton cum virgine.

« Dum hæc mente volvebam, accessit Quartilla ut tertianæ mederer; sed delusa spe furibunda egreditur, et reversa paulo-post nos invadi ab ignotis et in palatium superbissimum transferri jussit. »

Tunc vero excidit omnis constantia attonitis, et mors non dubia miserorum oculos cœpit obducere. *Ast Ego*, rogo, inquam, domina, si quid tristius paras, celerius confice: neque enim tam magnum facinus admisimus, ut debeamus torti perire.

Ancilla, quæ *Psyche* vocabatur, lodiculam in pavimento diligenter extendit, et sollicitavit inguina mea mille jam mortibus frigida.

Operuerat Ascyltos pallio caput, admonitus scilicet, periculosum esse alienis intervenire secretis. Interim duas institas ancilla

protulit de suris : alteraque pedes nostros adligavit, altera manus.

« Constrictus ita vinculis, non, inquam, hac ratione frui poterit votis domina tua. Fateor, inquit ancilla, sed alia medicamenta sunt mihi ad manum, et certiora; subitoque vas satyrio plenum attulit, et jocose fabuloseque multum jactitans ita effecit, ut fere totum liquorem exhauserim; et, quia nuper ejus blanditias spreverat Ascyltos, extrema satyrii portione ejus dorsum, illo non sentiente, sparsit. »

Ascyltos, jam deficiente fabularum contextu, quid ergo, inquit, non sum dignus qui bibam? Ancilla risu meo prodita complosit manus, et, apposui quidem, inquit, adolescens : solus totum medicamentum ebibisti?

Itane est, inquit Quartilla, quidquid satyrii fuit Encolpius ebibit? Non indecenti risu latera commovit. Ac ne Giton quidem ultimo risum tenuit, utique postquam virguncula cervicem ejus invasit, et non repugnanti puero innumerabilia oscula dedit.

Volebamus miseri exclamare; sed nec in auxilio erat quisquam; et hinc Psyche acu comatoria cupienti mihi invocare quiritium fidem, malas pungebat; illinc puella penicillo, quod et ipsum satyrio tinxerat, Ascylton opprimebat. Ultimo cinædus supervenit myrtea subornatus gausapila, cinguloque succinctus, modo extortis nos clunibus cecidit, modo basiis olidissimis inquinavit; donec Quartilla ballenatiam tenens virgam, alteque succincta, jussit infelicibus dari missionem. Uterque

nostrum religiosissimis juravit verbis, inter nos periturum esse tam horribile secretum.

Intraverunt palæstricæ quam plures, et nos lecythino perfusos oleo refecerunt. Utcumque igitur lassitudine abjecta, cænatoria repetimus, et in proximam cellam ducti sumus, in qua tres lecti strati erant, et reliquus lautitiarum apparatus splendidissime expositus. Jussi ergo discubuimus, et gustatione mirifica initiati, vino etiam Falerno inundamur. Excepti etiam pluribus ferculis cum laberemur in somnum, itane est, inquit Quartilla, etiam dormire vobis in mente est, cum sciatis Priapi genio pervigilium deberi?

Cum Ascyltos gravatus tot malis in somnum laberetur; illa, quæ injuria depulsa fuerat, ancilla, totam faciem ejus fuligine longa perfricuit, et non sentienti labra humerosque sopitis titionibus pinxit.

« Jam ego, etiam tot malis fatigatus, minimum veluti gustum hauseram somni : idem et tota intra forisque familia fecerat : atque alii circa pedes discumbentium sparsi jacebant, alii parietibus appliciti, quidam in ipso limine conjunctis marcebant capitibus : lucernæ quoque humore defectæ, tenue et extremum lumen spargebant; cum duo Syri, expilaturi lagenam, triclinium intraverunt : dumque inter argentum avidius rixantur, diductam fregerunt lagenam : cecidit etiam mensa cum argento, et ancillæ super torum marcentis excussum forte altius poculum caput fregit : ad quem ictum exclamavit illa, pariterque et fures prodidit, et partem ebriorum excitavit.

Syri illi, qui venerant ad prædam, postquam se deprehensos intellexerunt, pariter secundum lectum conciderunt, ut putares huc convenisse, et stertere tanquam olim dormientes cœperunt.

Jam et tricliniarches experrectus, lucernis occidentibus oleum infuderat, et pueri, detersis paulisper oculis, redierant ad ministerium, cum intrans cymbalistria, et concrepans æra, omnes excitavit. Refectum igitur est convivium, et rursus Quartilla ad bibendum revocavit. Adjuvit hilaritatem comessantis cymbalistria.

« Intrat cinædus homo omnium insulsissimus, et plane illa domo dignus, qui, ut infractis manibus congemuit, ejusmodi carmina effudit.

Huc huc convenite nunc spatalocinædi;
Pede tendite, cursum addite, convolate planta,
Femore facili, clune agili, et manu procace
Molles, veteres, deliaci manu recisi.

Consumptis versibus suis, immundissimo me basio conspuit: mox et super lectum venit, atque omni vi detexit recusantes. Super inguina mea diu multumque frustra moluit. Perfluebant per frontem sudantis acaciæ rivi; et inter rugas malarum tantum erat cretæ, ut putares detectum parietem nimbo laborare.

Non tenui ego diutius lacrymas: sed ad ultimam perductus tristitiam; quæso, inquam, domina, certe embasicœtam jusseras dari.

Complosit illa tenerius manus, et; O, inquit, hominem acutum, atque urbanitatis vernulæ fontem! quid, tu non intellexeras cinædum

cinædum embasicœtam vocari? Deinde, ne contubernali meo melius succederet : per fidem, inquam, vestram, Ascyltos in hoc triclinio solus ferias agit?

Ita? inquit Quartilla, et Ascylto embasicœtas detur. Ab hac voce equum cinædus mutavit, transituque ad comitem meum facto, clunibus eum basiisque distrivit.

Stabat inter hæc Giton, et risu dissolvebat ilia sua. Itaque conspicata eum Quartilla, cujus esset puer diligentissima sciscitatione quæsivit. Cum ego fratrem meum esse dixissem : quare ergo, inquit, me non basiavit? vocatumque ad se in osculum applicuit. Mox manum etiam demisit in sinum, et pertracto vasculo tam rudi; hoc, inquit, belle cras in promulside libidinis nostræ militabit : hodie enim post asellum diaria non sumo.

Cum hoc diceret, ad aurem ejus Psyche ridens accessit; et cum dixisset nescio quid, ita, ita, inquit Quartilla, bene monuisti : cur non, quia bellissima occasio est, devirginetur Pannychis nostra? Continuoque producta est puella satis bella, et quæ non plus quam septem annos habere videbatur, et ea ipsa, quæ primum cum Quartilla in cellam venerat nostram. Plaudentibus ergo universis, et postulantibus, nuptias fecerunt.

Obstupui ego, et nec Gitona, verecundissimum puerum, sufficere huic petulantiæ, affirmavi; nec puellam ejus ætatis esse, ut muliebris patientiæ legem possit accipere.

Ita? inquit Quartilla, minor est ista, quam ego fui, cum primum virum passa sum?

Junonem meam iratam habeam, si unquam me meminerim virginem fuisse : nam et infans cum paribus inquinata sum, et subinde prodeuntibus annis, majoribus me pueris applicui, donec ad hanc ætatem perveni. Hinc etiam puto proverbium natum illud :

Quæ tulerit vitulum, illa potest et tollere taurum.

Igitur ne majorem injuriam in secreto frater acciperet, consurrexi ad officium nuptiale.

Jam Psyche puellæ caput involverat flammeo ; jam embasicœtas præferebat facem ; jam ebriæ mulieres longum agmen plaudentes fecerant, thalamumque ingesta exornaverant veste. Tum Quartilla, jocantium quoque libidine accensa, et ipsa surrexit, correptumque Gitona in cubiculum traxit : sine dubio non repugnaverat puer, ac ne puella quidem tristis expaverat nuptiarum nomen. Itaque, cum inclusi jacerent, consedimus ante limen thalami, et imprimis Quartilla per rimam improbe diductam applicuerat oculum curiosum, lusumque puerilem libidinosa speculabatur diligentia. Me quoque ad idem spectaculum lenta manu traxit : et quia considerantium hæserant vultus, quidquid a spectaculo vacabat, commovebat valgiter labra, et me tamquam furtivis subinde oculis verberabat.

« Libidine Quartillæ ita fatigatus eram, ut recedendi vias meditarer. Ascylto mentem declaravi, quæ multum placuit : cupiebat se ex Psyches vexationibus expedire : idque nobis non difficile, ni Giton cubiculo fuisset inclusus : volebamus enim eum abducere, et

meretricum petulantiæ subtrahere. Hoc ipsum anxie meditabamur, cum Pannychis lecto cecidit, Gitonaque suo traxit pondere, illæsum tamen; puella autem capite leviter læsa tanto exclamavit, ut concitata terrore, præcipiti gressu accurrens, Quartilla nobis effugiendi locum dederit: nec mora; celeres in hospitium pervolamus nostrum, et continuo *abjecti in lectis sine metu reliquam exeginus noctem.* »

« Postero die egredientes duos ex nostris raptoribus offendimus, quos ut conspexit Ascyltos, alterum animose aggressus est; quo victo, et graviter vulnerato, mihi alterum urgenti præsto fuit: ille vero tam strenue se gerebat, ut nos ambos, sed leviter, vulneraverit, illæsusque effugerit. »

Venerat jam tertius dies, id est, expectatio liberæ cœnæ *apud Trimalcionem;* sed aliquot vulneribus confossis fuga magis placebat, quam quies. Itaque « in diversorium citissime abimus, et, haud alte vulnerati, in lecto plagas oleo et vino medemur. »

« Raptor tamen debellatus humi jacebat, et ne agnosceremur timebamus: » Cum *igitur* mœsti deliberaremus, quonam genere præsentem evitaremus procellam, unus servus Agamemnonis interpellavit trepidantes: et, quid? vos, inquit, nescitis, hodie apud quem fiat? Trimalchio, lautissimus homo, horologium in triclinio et buccinatorem habet subornatum, ut subinde sciat, quantum de vita perdiderit. Amicimur ergo diligenter, obliti omnium malorum, et Gitona, libentissime servile

officium tuentem usque hoc, jubemus in balneo sequi.

Nos interim *egressi* errare cœpimus, imo jocari magis, et circulis ludentum accedere; cum subito videmus senem calvum tunica vestitum russea, inter pueros capillatos ludentem pila. Nec tam pueri nos, quamquam erat operæ pretium, ad spectaculum duxerant, quam ipse paterfamiliæ, qui soleatus pila *sparsiva* exercebatur: nec eam amplius repetebat, quæ terram contigerat, sed follem plenum habebat servus, sufficiebatque ludentibus.

Notavimus etiam res novas. Nam duo spadones in diversa parte circuli stabant, quorum alter matellam tenebat argenteam, alter numerabat pilas: non quidem eas *quas* inter manus lusu expellente vibrabant; sed eas, quæ in terram decidebant.

Cum has miraremur lautitias, accurrit Menelaüs: et; hic est, inquit, aqud quem cubitum ponetis; et quid? jam principium cœnæ videtis.

Etiamnum loquebatur Menelaüs, cum Trimalchio, lautissimus homo, digitos concrepuit: ad quod signum matellam spado ludenti supposuit. Exonerata ille vesica, aquam poposcit ad manus, digitosque paululum aspersos in capite pueri tersit. Longum erat, singula excipere: itaque intravimus balneum, et sudore *madefacti*, momento temporis, ad frigidam eximus.

Jam Trimalchio unguento perfusus tergebatur, non linteis, sed palliis ex mollissima

lana factis. Tres interim iatraliptæ in conspectu ejus Falernum potabant : et cum plurimum rixantes effunderent, Trimalchio, hoc suum propinasse, dicebat. Hinc, involutus coccina gausapa, lecticæ impositus est, præcedentibus phaleratis cursoribus quatuor, et chiramaxio, in quo deliciæ ejus vehebantur, puer vetulus, lippus, domino Trimalchione deformior. Cum ergo afferretur, ad caput ejus cum minimis symphoniacis tibiis accessit, et tanquam in aurem aliquid secreto diceret, toto itinere cantavit. Sequimur nos jam admiratione saturi, et cum Agamemnone ad januam pervenimus, in cujus poste libellus erat, cum hac inscriptione fixus :

QUISQUIS SERVUS SINE DOMINICO JUSSU FORAS EXIERIT, ACCIPIET PLAGAS CENTUM.

In aditu autem ipso stabat ostiarius prasinatus, cerasino succinctus cingulo, atque in lance argentea pisum purgabat. Super limen autem cavea pendebat aurea, in qua pica varia intrantes salutabat. Cæterum ego, dum omnia stupeo, pene resupinatus crura mea fregi. Ad sinistram enim intrantibus, non longe ab ostiarii cella, canis ingens, catena vinctus, in pariete erat pictus, superque quadrata litera scriptum, CAVE CANEM: Et collegæ quidem mei riserunt. Ego autem, collecto spiritu, non destiti totum parietem persequi. Erat autem venalitium titulis pictum; et ipse Trimalchio capillatus caduceum tenebat, Minervaque ducente

tænia, *Romam* intrabat. Hinc quemadmodum ratiocinari didicisset, dein dispensator factus esset, omnia diligenter curiosus pictor cum inscriptione reddiderat. In deficiente vero jam porticu levatum mento in tribunal excelsum Mercurius rapiebat. Præsto erat fortuna, cornu abundanti copiosa, et tres parcæ aurea pensa torquentes.

Notavi etiam in porticu gregem cursorum cum magistro se exercentem. Præterea grande armarium in angulo vidi, in cujus ædicula erant lares argentei positi, Venerisque signum marmoreum, et pixis aurea non pusilla, in qua barbam ipsius conditam esse dicebant.

Interrogare ego atriensem cœpi, quas in media porticu picturas haberent : Iliada et Odysseam, inquit, ac *læva*, *bis* gladiatorium munus.

Ut non licebat multa etiam considerare, nos jam ad triclinium perveneramus, in cujus parte prima procurator rationes accipiebat : et, quod præcipue miratus sum, in postibus triclinii fasces erant cum securibus fixi, quorum imam partem quasi embolum navis æneum finiebat, in quo erat scriptum :

C. POMPEIO TRIMALCHIONI
VI. VIRO AUGUSTALI
CINNAMUS DISPENSATOR.

Sub eodem titulo, etiam lucerna bilychnis de camera pendebat ; et duæ tabulæ in utroque poste defixæ, quarum altera, si bene memini, hoc habebat inscriptum :

III. ET PRIDIE KAL. JAN.

C. NOSTER FORAS COENAT.

Altera lunæ cursum stellarumque VII. imagines pictas, et, qui dies boni, quique incommodi essent, distinguente bulla notabantur.

His repleti voluptatibus, cum conaremur in triclinium intrare, exclamavit unus ex pueris, qui super hoc officium erat positus: DEXTRO PEDE. Sine dubio paulisper trepidavimus, ne contra præceptum aliquis nostrum transiret. Cæterum, ut pariter movimus dextros gressus, servus nobis despoliatus procubuit ante pedes, et rogare cœpit, ut se pœnæ eriperemus: nec magnum esse peccatum suum, propter quod periclitaretur. Subducta enim sibi vestimenta dispensatoris in balneo, quæ vix fuissent xHS.

Retulimus ergo dextros pedes, dispensatoremque in precario aureos numerantem deprecati sumus, ut servo remitteret pœnam. Superbus ille sustulit vultum, et: non tam jactura me movet, inquit, quam negligentia nequissimi servi. Vestimenta mea cubitoria perdidit, quæ mihi natali meo cliens quidam donaverat, Tyria sine dubio, sed jam semel lota. Quidquid ergo est, dono vobis.

Obligati tam grandi beneficio, cum intrassemus triclinium, occurrit nobis ille idem servus, pro quo rogaveramus, et spississima basia stupentibus impegit, gratias agens humanitati nostræ. Ad summam, statim scietis, ait, cui dederitis beneficium. Vinum dominicum ministratoris gratia est.

Tandem ergo discubuimus, pueris Alexandrinis aquam in manus nivatam infundentibus, aliisque insequentibus ad pedes, ac paronychia cum ingenti subtilitate tollentibus. Ac ne in hoc quidem tam molesto tacebant officio, sed obiter cantabant. Ego expiriri volui an tota familia cantaret: itaque potionem poposci: paratissimus puer, non minus me acido cantico excepit: et quisquis aliquid rogatus erat ut daret. Pantomimorum, non patrisfamiliæ triclinium crederes.

Allatum est tum gustatio valde lauta: nam jam omnes discubuerant præter unum Trimalchionem, cui locus, novo more, primus servabatur. Cæterum in promulsidari asellus erat Corinthius cum bisaccio positus, qui habebat olivas, in altera parte albas, in altera nigras. Tegebant asellum duæ lances, in quarum marginibus nomen Trimalchionis inscriptum erat, et argenti pondus. Ponticuli etiam ferruminati sustinebant glires, melle et papavere sparsos. Fuerunt et tomacula ferventia supra craticulam argenteam posita, et infra craticulam Syriaca pruna cum granis Punici mali.

In his eramus lautitiis, cum ipse Trimalchio ad symphoniam allatus est, positusque inter cervicalia minutissima, expressit imprudentibus risum. Pallio enim coccineo adrasum excluserat caput, circaque oneratas veste cervices laticlaviam immiserat mappam, fimbriis hinc atque illinc pendentibus. Habebat etiam in minimo digito sinistræ manus annulum grandem subauratum; extremo vero articulo digiti sequentis minorem, ut mihi videbatur,

totum aureum, sed plane ferreis veluti stellis ferruminatum. Et, ne has tantum ostenderet divitias, dextrum nudavit lacertum, armilla aurea cultum, et eboreo circulo lamina splendente connexum. Ut deinde spina argentea dentes perfodit: amici, inquit, nondum mihi suave erat in triclinium venire; sed ne absentivus moræ vobis essem, omnem voluptatem mihi negavi. Permittitis tamen finiri lusum.

Sequebatur puer cum tabula terebinthina, et crystallinis tesseris: notavique rem omnium delicatissimam: pro calculis enim albis ac nigris, aureos argenteosque habebat denarios.

Interim dum ille omnium *calculorum* agmen inter lusum consumit, gustantibus adhuc nobis, repositorium allatum est cum *corbe*, in qua gallina erat lignea patentibus in orbem alis, quales esse solent, quæ incubant ova. Accessere continuo duo servi, et, symphonia strepente, scrutari paleam cœperunt; erutaque subinde pavonina ova divisere convivis.

Convertit ad hanc scenam Trimalchio vultum: et, amici, ait, pavonis ova gallinæ jussi supponi. Et, me Hercules, timeo ne jam concepta sint: tentemus tamen, si adhuc sorbilia sunt.

Accipimus nos cochlearia non minus selibras pendentia, ovaque ex farina pingui figurata pertundimus. Ego quidem pene projeci partem meam: nam videbatur mihi jam in pullum coisse. Deinde ut audivi veterem convivam: hic nescio quid boni debet esse! persecutus putamen manu, pinguissimam ficedulam inveni piperato vitello circumdatam.

Jam Trimalchio eadem omnia, lusu inter-

misso, poposcerat; feceratque potestatem; clara voce, si quis nostrum iterum vellet mulsum sumere: cum subito signum symphonia datur, et gustatoria pariter a choro cantate rapiuntur. Cæterum inter tumultum, cum forte paropsis excidisset, et puer jacentem sustulisset, animadvertit Trimalchio, colaphisque objurgare puerum, ac projicere rursus paropsidem jussit. Insecutus est supellecticarius, argentumque inter reliqua purgamenta scopis cœpit verrere.

Subinde intraverunt duo Æthiopes capillati, cum pusillis utribus, quales solent esse *quibus* arenam in amphitheatro spargunt; vinumque dedere in manus, aquam enim nemo porrexit.

Laudatus propter elegantias dominus: ÆQUUM, inquit, MARS AMAT. Itaque jussit senex suam cuique mensam assignari, additditque: obvii et per discessum servi minorem nobis æstum, sublata frequentia, facient.

Statim allatæ sunt amphoræ vitreæ diligenter gypsatæ, quarum in cervicibus pittacia erant affixa, cum hoc titulo:

FALERNUM OPIMIANUM
ANNORUM CENTUM.

Dum titulos perlegimus, complosit Trimalchio manus, et: heu, heu, inquit, ergo diutius vivit vinum, quam homuncio! Quare tangomenas faciamus. Vita vinum est. Verum opimianum præsto: heri non tam bonum posui, et multo honestiores cœnabant.

Potantibus ergo, et accuratissimas nobis

lautitias mirantibus, larvam argenteam attulit servus, sic aptatam, ut articuli ejus vertebræque laxatæ in omnem partem verterentur. Hanc cum super mensam semel iterumque abjecisset, et catenatio mobilis aliquot figuras exprimeret, Trimalchio adjecit :

Heu, heu, nos miseros, quam totus homuncio nil est!
Quàm fragilis tenero stamine vita cadit!
Sic erimus cuncti, postquam non auferet Orcus.
Ergo vivamus, dum licet esse bene.

Laudationem ferculum est insecutum, plane non pro expectatione magnum. Novitas tamen omnium convertit oculos. Repositorium enim rotundum, duodecim habebat signa in orbe disposita, super quæ proprium convenientemque materiæ structor imposuerat cibum. Super arietem, cicer arietinum : super taurum, bubale frustum : super geminos, testiculos, ac renes : super cancrum, coronam : super leonem, ficum africanam : super virginem, stericulam : super libram, stateram in cujus altera parte scriblita erat, in altera, placenta : super scorpionem, *scorpionem* pisciculum marinum : super sagittarium, *otopetam :* super capricornum, locustam marinam : super aquarium, anserem : super pisces, duos mullos. In medio autem cespes cum herbis excisus favum sustinebat.

Circumferebat ægyptius puer clibano argenteo panem, atque ipse etiam *tenerrima* voce, de *laserpiciato mimicum* canticum *extorsit.* Nos ut tristiores ad tam viles accessimus cibos : suadeo, inquit Trimalchio, cœnemus; hoc est jus cœnæ.

Hæc ut dixit, ad symphoniam IIII tripudiantes procurrerunt, superioremque partem repositorii abstulerunt. Quo facto, videmus infra, scilicet in altero ferculo, altilia et sumina, leporemque in medio pinnis subornatum, ut Pegasus videretur. Notavimus etiam circa angulos repositorii marsyas IIII ex quorum utriculis garum piperatum currebat super pisces, qui in Euripo natabant.

Damus omnes plausum a familia incœptum, et res electissimas ridentes aggredimur. Non minus et Trimalchio ejusmodi methodio lætus, carpe, inquit. Processit statim scissor, et ad symphoniam ita gesticulatus laceravit obsonium, ut putares essedarium hydraule cantante pugnare.

Ingerebat nihilominus Trimalchio lentissima voce: carpe! Ego suspicatus, ad aliquam urbanitatem toties iteratam vocem pertinere, non erubui eum, qui supra accumbebat, hoc ipsum interrogare. At ille, qui sæpius ejusmodi ludos spectaverat: vides, inquit, illum qui obsonium carpit? CARPUS vocatur. Itaque quotiescumque dicit: CARPE! eodem verbo et vocat et imperat.

Non potui amplius quidquam gustare; sed conversus ad eum, ut plurima exciperem, longe arcessere fabulas cœpi, suscitarique, quæ esset illa mulier, quæ huc atque illuc discurreret.

Uxor, inquit, Trimalchionis, Fortunata appellatur, quæ nummos modio metitur. Et modo quid fuit? ignoscet mihi genius tuus, noluisses de manu illius panem accipere. Nunc

nec quid, nec quare, in cœlum abiit, et Trimalchionis tapanta est. Ad summam, mero meridie si dixerit illi, tenebras esse, credet. Ipse nescit quid habeat, adeo zaplutus est; sed hæc eupatria providet omnia, et, ubi non putes, est. Sicca, sobria, bonorum consiliorum : est tamen malæ linguæ, pica pulvinaris : quem amat, amat; quem non amat, non amat.

Ipse Trimalchio fundos habet, quam milvi volant, et nummorum nummos : argentum in ostiarii illius cella plus jacet, quam quisquam in fortunis habet. Familia vero babæ! babæ! non, me-Hercules, puto decumam partem esse, quæ dominum suum novit. Ad summam, quemvis ex istis bacelis in rutæ folium conjiciet. Nec est, quod putes, illum quidquam emere; omnia domi nascuntur : lana, creta piper; lac gallinaceum, si quæsieris, invenies. Ad summam, parum illi bona lana nascebatur; arietes a Tarento emit, et eos curavit in gregem. Mel Atticum ut domi nasceretur, apes ab Athenis jussit afferri : obiter, ut vernaculæ quæ sunt, meliusculæ a Græculis fiant. Ecce intra hos dies scripsit, ut illi ex India semen boletorum mitteretur; nam mulam quidem nullam habet, quæ non ex onagro nata sit. Vides tot culcitas? nulla non aut conchyliatum, aut coccineum tomentum habet. Tanta est animi beatitudo! Reliquos autem collibertos ejus, cave contemnas. Valde succosi sunt. Vides illum, qui in imo imus recumbit? hodie sua octingenta possidet; de nihilo crevit : solebat modo collo suo ligna portare. Sed, *ut* dicunt, ego nihil scio, sed audivi quomodo incuboni pileum

rapuisset, et thesaurum invenit. Ego nemini invideo, si *quis* deus dedit; est tamen sub alapa, et non vult sibi male. Itaque proxime cum hoc titulo proscripsit.

C. POMPEIUS DIOGENES EX KALENDIS JULIIS COENACULUM LOCAT, IPSE ENIM DOMUM EMIT.

Quid ille, qui libertini loco jacet? quam bene se habuit? non impropero. Ille sestertium suum vidit decies; sed male vacillavit. Non puto illum capillos liberos habere; nec, me-Hercules! sua culpa, ipso enim homo melius non est; sed liberti scelerati, qui omnia ad se fecerunt. Scito autem, *quum* sociorum olla male fervet, et ubi semel res inclinata est, amici de medio. Et quam honestam negotiationem exercuit, quod illum sic vides? ecce libitinarius fuit. Solebat sic cænare, quomodo rex: apros gausapatos, opera pistoria, aves, cocos pistores: plus vini sub mensam effundebatur, quam aliquis in cella habet. Phantasma, non homo. Inclinatis quoque rebus suis, cum timeret, ne creditores illum conturbare existimarent, hoc titulo auctionem proscripsit:

JULIUS PROCULUS AUCTIONEM FACIET RERUM SUPERVACUARUM, *AD SOLVENDA DEBITA.*

Interpellavit tam dulces fabulas Trimalchio; nam jam sublatum erat ferculum, hilaresque

convivæ vino sermonibusque publicatis operam cœperant dare. Is ergo reclinatus in cubitum, hoc vinum, inquit, vos oportet suave faciatis. Pisces natare oportet. Rogo, me putatis illa cœna esse contentum, quam in theca repositorii videratis? Sic notus Ulysses? quid ergo est? oportet etiam inter cœnandum philologiam nosse.

Patrono meo ossa bene quiescant, qui me hominem inter homines voluit esse. Nam mihi nihil novi potest afferri, *omnium* sicut ille, melleam *habeo* praxim.

Cœlus hic, in quo duodecim dii habitant, in totidem se figuras convertit, et modo fit aries. Itaque quisquis nascitur illo signo, multa pecora habet, multum lanæ : caput præterea durum, frontem expudoratam, cornu acutum. Plurimi hoc signo scholastici nascuntur, et arietini.

Laudamus urbanitatem mathematici; itaque adjecit : Deinde totus cœlus taurulus fit. Itaque tunc calcitrosi nascuntur, et bubulci, et qui se ipsi pascunt. In geminis autem nascuntur bigæ, et boves, et colei, et qui utrosque parietes linunt. In cancro ego natus sum; ideo multis pedibus sto, et in mari, et in terra multa possideo : nam cancer, et hoc et illoc quadrat; et ideo jam dudum nihil super illum posui, ne genesim meam premerem. In leone cataphagæ nascuntur, et imperiosi. In virgine mulieres, et fugitivi, et compediti. In libra laniones, et unguentarii, et quicumque aliquid expediunt. In scorpione venenarii, et percussores. In sagittario strabones, qui.

holera spectant, lardum tollunt. In capricorno ærumnosi, quibus *propter* mala sua cornua nascuntur. In aquario caupones, et cucurbitæ. In piscibus obsonatores, et rhetores. Sic orbis vertitur, tanquam mola : et semper aliquid mali facit, ut homines aut nascantur, aut pereant. Quod autem in medio cespitem videtis, et super cespitem favum; nihil sine ratione facio. Terra mater est in medio, quasi ovum, corrotundata : et omnia bona in se habet, tanquam favus.

Sophos universi clamamus, et sublatis manibus ad camaram, juramus, Hipparchum Aratumque comparandos illi homines non fuisse; donec advenerunt ministri; ac toralia proposuerunt toris, in quibus retia erant picta, subsessoresque cum venabulis, et totus venationis apparatus. Nec dum sciebamus, mitteremus suspiciones nostras, cum extra triclinium clamor sublatus est ingens; et ecce canes Laconici etiam circa mensam discurrere cœperunt. Secutum est hos repositorium, in quo positus erat primæ magnitudinis aper, et quidem pileatus, e cujus dentibus sportellæ dependebant duæ, palmulis testæ, altera caryotis, altera Thebaïcis repleta. Circa autem, minores porcelli ex coptoplacentis facti, quasi uberibus imminerent, scropham esse positam, significabant : et hi quidem apophoreta fuerunt.

Cæterum ad scindendum aprum, non ille Carpus accessit, qui altilia laceraverat; sed barbatus, ingens, fasciis cruralibus alligatus, et alicula subornatus polymita; strictoque venatorio

venatorio cultro latus apri vehementer percussit, ex cujus plaga turdi evolaverunt. Parati aucupes cum arundinibus fuerunt, et eos, circa triclinium volantes, momento exceperunt. Inde, cum suum cuique jussisset referri Trimalchio, adjecit: etiam videte, quam porcus ille sylvaticus totam comederit glandem. Statim pueri ad sportellas accesserunt, quæ pendebant e dentibus, thebaïcasque, et caryotas ad numerum divisere cœnantibus.

Interim ego, qui privatum habebam secessum, in multas cogitationes diductus sum, quare aper pileatus intrasset. Postquam itaque omnes battologias consumpsi, duravi interrogare illum interpretem meum, quid me torqueret. At ille: plane etiam hoc servus tuus indicare potest: non enim ænigma est, sed res aperta. Hic aper; cum heri summam cœnam vindicasset, a convivis dimissus: itaque hodie tanquam libertus in convivium revertitur. Damnavi ego stuporem meum, et nihil amplius interrogavi, ne viderer nunquam inter honestos cœnasse.

Dum hæc loquimur, puer speciosus, vitibus hederisque redimitus, modo Bromium, interdum Lyæum, Euhyumque confessus, calathisco uvas circumtulit, et poëmata domini sui accutissima voce traduxit. Ad quem sonum conversus Trimalchio; dionysi, inquit, LIBER ESTO. Puer detraxit pileum apro, capitique suo imposuit. Tum Trimalchio rursus adjecit: non negabitis, me, inquit, habere Liberum patrem. Laudavimus dictum Trimalchionis, et circumeuntem puerum sane perbasiamus.

Ab hoc ferculo Trimalchio ad lasanum surrexit. Nos libertatem sine tyranno nacti, cœpimus invitare convivarum sermones. Clamat itaque primus, cum pateram acinam poposcisset.

Dies, inquit, nihil est; dum versas te, nox fit: itaque nihil est melius, quam de cubiculo recta in triclinium ire. Et *multum* frigus habuimus: vix me balneum calefecit; tamen calda potio vestiarius est. Staminarias duxi, et plane matus sum; vinum mihi in cerebrum abiit.

Excepit Seleucus fabulæ partem: et ego, inquit, non quotidie lavor; balaniscus enim fullo est. Aqua dentes habet, et cor nostrum quotidie liquescit; sed cum mulsi pultarium obduxi, frigori lœcos indico; nec sane lavare potui, fui enim hodie in funus. Homo bellus, tam bonus Chrysanthus animam ebulliit: modo, modo me appellavit: videor mihi cum illo loqui. *Heu! ast, heu!* utres inflati ambulamus, minores quam muscæ sumus; tamen aliquam virtutem habent: nos non pluris sumus, quam bullæ. Et quid? si non abstinax fuisset? quinque dies aquam in os suum non conjecit, non micam panis; tamen abiit. At plures medici illum perdiderunt, imo magis malus fatus; medicus enim nihil aliud est, quam animi consolatio. Tamen bene elatus est, vitali lecto, stragulis bonis; planctus est optime: manumisit aliquot, etiamsi maligne illum ploravit uxor. Quid, si non illam optime accepisset? sed mulier, milvinum genus, nemini nihil boni facere oportet; æque est enim,

ac si id puteum conjicias : sed antiquus amor carcer est.

Molestus fuit Phileros, qui proclamavit : vivorum meminerimus : ille habet, quod sibi debebatur : honeste vixit, honeste obiit : quid habet, quod queratur ? ab asse crevit, et paratus fuit, quadrantem de stercore mordicus tollere. Itaque crevit, quidquid crevit, tanquam favus. Puto me-Hercules ! illum reliquisse solidum centum ; et omnia in nummis habuit. De re tamen ego verum dicam, qui linguam caninam comedi. Duræ buccæ fuit, linguosus, discordia, non homo. Frater ejus fortis fuit, amicus amico, manu uncta, plena mensa : et inter initia malam parum pilavit ; sed recorrexit costas illius prima vindemia ; vendidit enim vinum, quantum ipse voluit : et, quod illius mentum sustulit, hæreditatem accepit, ex qua plus involavit, quam illi relictum est. Et ille stips, dum fratri suo irascitur, nescio, cui terræ filio, patrimonium legavit. Longe fugit, quisquis suos fugit. Habuit autem auricularios servos, qui illum pessumdederunt. Nunquam autem recte faciet, qui cito credit ; utique homo negotians. Tamen verum, quod frunitus est, quamdiu vixit, cui datum est, non cui destinatum. Plane fortunæ filius, in *cujus* manu plumbum aurum fiebat. Facile est autem, ubi omnia quadrata currunt. Et quod putas illum annos secum tulisse ? septuaginta, et supra ; sed corneolus fuit, ætatem bene ferebat, niger, tanquam corvus. Noveram hominem olim olearium ; et adhuc salax erat ; non, me-Hercules ! illum puto in domo canem

reliquisse. Imo etiam puellarius erat; omnis Minervæ homo : nec improbo : hoc solum enim secum tulit.

Hæc Phileros dixit; ista Ganymedes : narratis, quod nec ad cœlum, nec ad terram pertinet; cum interim nemo curat, quid annonam arctet. Non, me-Hercules! hodie buccam panis invenire potui. Et quomodo? siccitas perseverat : jam annum esurio. Ædilibus male eveniat, qui cum pistoribus colludunt : serva me, servabo te. Itaque populus minutus laborat; nam istæ majores maxillæ semper Saturnalia agunt. O si haberemus illos leones, quos ego hic inveni, cum primum ex Asia veni! Illud erat vivere. Similia Sicilia interior. Sed larvas sic istas perite aptabant, ut illis Jupiter iratus esset. Memini Safinium; tunc habitabat ad arcum veterem, me puero. Piper, non homo. Is, quacumque ibat, terram adurebat; sed rectus, sed certus, amicus amico, cum quo audacter posses in tenebris micare. Incuria autem quomodo? singulos, velut pilas tractabat : nec schemas loquebatur, sed directum, cum ageret. Porro, in foro sic illius vox crescebat, tanquam tuba; nec sudavit unquam, nec exspuit. Puto eum, nescio quid Asiatici habuisse. Et quam benignus! resalutare, nomina omnium reddere, tanquam unus de nobis. Itaque illo tempore annona pro luto erat. Asse panem, quem emisses, non potuisses cum altero devorare; nunc oculum bubulum vidi majorem. Heu, heu! quotidie pejus : hæc colonia retroversus crescit, tanquam cauda vituli. Sed quare? *nos* habemus ædilem trium

caunearum : qui sibi mavult assem, quam vitam nostram. Itaque domi gaudet : plus in die nummorum accipit, quam alter patrimonium habet. Jam scio, unde acceperit denarios mille aureos ; sed, si nos coleos haberemus, non tantum sibi placeret. Nunc populus est, domi leones, foras vulpes. Quod ad me attinet, jam pannos meos comedi ; et, si perseverat hæc annona, casulas meas vendam. Quid enim futurum est, si nec dii, nec homines, *hujus* coloniæ miserentur ? Ita meos fruniscar, ut ego puto omnia illa *cœlitibus* fieri. Nemo enim cœlum putat, nemo jejunium servat, nemo Jovem pili facit, sed omnes, opertis oculis, bona sua computant. Antea stolatæ ibant, nudis pedibus, in clivum, passis capillis, mentibus puris, et Jovem aquam exorabant ; itaque statim urceatim pluebat, et omnes ridebant. Nunc dii, tanquam mures ! Itaque pedes lanatos habent ; et quia nos religiosi non sumus, agri jacent. . . . . .

Oro te, inquit Echion centenarius, melius loquere. Modo sic, modo sic, inquit rusticus ; *qui* varium porcum perdiderat. Quod hodie non est, cras erit : sic vita truditur. Non, me-Hercules ! patria melior dici posset, si homines haberet ; sed laborat hoc tempore ; nec hæc sua : non debemus delicati esse : ubique medius cœlus est. Tu, si aliubi fueris, dices, hic porcos coctos ambulare. Et ecce habituri sumus munus excellens inter *dies festos*, familia non lanistitia, sed plurimi liberti. Et Titus noster magnum animum habet, et est caldior, ebrius, aut hoc, aut illud erit : quod utique :

nam illi domesticus sum. Non est *mittix*. Ferrum optimum daturus est, sine *fuga*; carnarium in medio, ut amphiteatrum videat : et habet, unde. Relictum est illi sestertium trecenties, *quum* decessit illius pater. Male ut quadringentæ impendat, non sentiet patrimonium illius, et sempiterno nominabitur. Jam mannos aliquot habet, et mulierem essedariam; et dispensatorem Glyconis, qui deprehensus est, cum dominam suam delectaret. Videbis populi rixam inter zelotypos, et amasiunculos. Glyco autem, sestertiarius homo, dispensatorem ad bestias dedit. Hoc est, se ipsum traducere. Quid servus peccavit, qui coactus est facere ? Magis illa matella digna fuit, quam taurus jactaret. Sed qui asinum non potest, stratum cædit. Quid autem Glyco putabat, Hermogenis filiam unquam bonum exitum facturam ? Ille milvo volanti poterat ungues resecare. Colubra restem non parit. Glyco, Glyco, dedit suos : itaque, quamdiu vixerit, habebit stigmam, nec illam nisi orcus delebit; sed sibi quisque peccat. Subolfacio, quod nobis epulum daturus est Mammea, et binos denarios mihi, et meis. Quod si hoc fecerit, eripias Norbano totum favorem : scias oportet, plenis velis hunc *vecturum*. Et revera, quid ille nobis boni fecit ? Dedit gladiatores sestertiarios, jam decrepitos, quos si sufflases, cecidissent ; jam meliores *bustuarios* vidi. *Addixit* de lucerna *pedites* : putares eos gallos gallinaceos : alter gurdus atta, alter loripes : tertiarius, *semi*-mortuus pro mortuo, qui habuit nervia præcisa. Unus alicujus staturæ

fuit Thrax, qui et ipse ad dictata pugnavit; ad summam, omnes postea secti sunt, adeo de magna turba ac hebete accesserant, plane fugæ meræ. Munus tamen, inquit, tibi dedi! Et ego tibi plodo. Computa: et tibi plus do, quam accepi. Manus manum lavat. Videris mihi, Agamemnon, dicere: quid iste argutat molestus? Quia tu, qui potes loqui, non loquere. Non es nostræ fasciæ, et ideo pauperum verba derides. Scimus, te præ literis fatuum esse. Quid ergo est? Aliqua die te persuadeam, ut ad villam venias, et videas casulas nostras; inveniemus, *quod* manducemus: pullum, ova. Belle erit; etiamsi hoc anno omnia tempestas dissipare paravit: inveniemus tamen, unde saturi fiamus. Etiam tibi discipulus crescit Cicaro meus, jam quatuor partes dicit; si vixerit, habebis ad latus servulum. Nam, quidquid illi vacat, caput de tabula non tollit: ingeniosus est, et bono filo, etiamsi *tam navus*, morbosus. Ego illi jam tres cardueles occidi, et dixi, quod mustela comedit; invenit tamen alias nervias; et libentissime pingit. Cæterum jam græculis calcem impingit, et latinas cœpit non male appetere, etiamsi magister ejus *illi* placens sit. Nec uno loco consistit, *petit*, dem litteras, sed non vult laborare. Est et alter, non quidem doctus, sed curiosus, qui plus docet, quam scit. Itaque feriatis diebus solet domum venire, et, quidquid dederis, contentus est. Emi ergo nunc puero aliquot libros rubricatos, quia volo illum, ad domus rationem, aliquid de jure gustare, habet hæc res panem, nam literis satis inquinatus est. Quod

si resilierit, destinavi illum artificium docere; aut tonsorium, aut præconem, aut certe causidicum, quod illi auferre non possit, nisi orcus. Ideo illi quotidie clamo: primigeni, crede mihi, quidquid discis, tibi discis. Vides Phileronem causidicum, si non didicisset, hodie famem a labris non abigeret. Modo, modo collo suo circumferebat onera venalia: nunc etiam adversus Norbanum se extendit. Literæ thesaurum est, et artificium nunquam moritur.

Ejusmodi fabulas vibrabant, cum Trimalchio intravit, et *deterso frontis* unguento, manus lavit, spatioque minimo interposito: ignoscite mihi, (inquit,) amici, multis jam diebus venter mihi non respondit: nec medici se inveniunt. Profuit mihi tamen malicorium, *et* tæda *ex* aceto. Spero tamen, jam ventrem pudere, ni sibi imponit; alioquin circa stomachum mihi sonat, putes taurum. Itaque, si quis vestrum voluerit sua rem causa facere, non est, quod illum pudeat. Nemo nostrum solide natus est. Ego nullum puto tam magnum tormentum esse, quam continere. Hocsolum vetare, ne Jovis potest. Rides, Fortunata, quæ soles me nocte desomnem facere? Nec tamen in triclinio ullum vetui facere, quod se juvet. Et medici vetant continere; vel, si quid plus venit, omnia foras parata sunt: aqua, lasanum, et cætera minutalia. Credite mihi, anathymiasis si in cerebrum it, in toto corpore fluctum facit. Multos scio sic periisse, dum nolunt sibi verum dicere.

Gratias agimus liberalitati, indulgentiæque

ejus, et subinde castigamus crebris potiunculis risum. Nec adhuc sciebamus, nos in medio lautitiarum, quod aiunt, clivo laborare : nam tum, mundatis ad symphoniam mensis, tres albi sues in triclinium adducti sunt, capistris et tintinnabulis culti, quorum unum bimum nomenculator esse dicebat, alterum trimum, tertium vero jam senem. Ego putabam, petauristarios intrasse, et porcos, sicut in circulis mos est, portenta aliqua facturos. Sed Trimalchio, expectatione discussa: quem, inquit, ex eis vultis in cœnam statim fieri? Gallum enim gallinaceum, phasiacum, et ejusmodi nænias rustici faciunt : mei coci etiam vitulos, *aheno* coctos, solent facere. Continuoque cocum vocari jussit, et, non expectata electione nostra, maximum natu jussit occidi : et clara voce: ex quota decuria es? Cum ille, ex quadragesima respondisset: emptitius, inquit, an domi natus es? Neutrum, inquit cocus, sed testamento Pansæ tibi relictus sum. Vide ergo, ait, ut diligenter ponas; si non, te jubebo in decuriam viatorum conjici. Et quidem cocum, potentia admonitum in culinam obsonium duxit.

Trimalchio autem miti ad nos vultu respexit: et vinum, inquit, si non placet, mutabo; vos illud oportet bonum faciatis. Deorum beneficio non emo, sed nunc, quidquid ad salivam facit, in suburbano nascitur *meo*, quod ego adhuc non novi. Dicitur confine esse Tarracinensibus, et Tarentinis. Nunc conjungere agellis Siciliam volo, ut, cum Africam libuerit ire, per meos fines navigem.

Sed narra tu mihi, Agamemnon, quam controversiam hodie declamasti. Ego autem si causas non ago in divisione, tamen literas didici; et, ne mi putes studia fastidita, tres bibliothecas habeo, unam græcam, alteras latinas. Dic ergo, si me amas, peristasin declamationis tuæ.

Cum dixisset Agamemnon: pauper, et dives inimici erant: ait Trimalchio, quid est pauper? Urbane, inquit Agamemnon, et nescio quam controversiam exposuit. Statim Trimalchio: hoc, inquit, si factum est, controversia non est; si factum non est, nihil est.

Hæc aliaque cum effusissimis prosequeremur laudationibus; rogo, inquit, Agamemnon mihi carissime, numquid duodecim ærumnas Herculis tenes, aut de Ulixe fabulam, quemadmodum illi Cyclops pollicem penicillo extorsit? Solebam hæc ego puer apud Homerum legere. Nam Sibyllam quidem, Cumis ego ipse oculis meis vidi, in ampulla pendere; et cum illi pueri dicerent, Sybilla, ti thelis? respondebat illa apothanin, thelo.

Nondum efflaverat omnia, cum repositorium cum sue ingenti mensam occupavit. Mirari nos celeritatem cœpimus, et jurare, ne gallum quidem gallinaceum tam cito percoqui potuisse; tanto quidem magis, quod longe major nobis porcus videbatur esse, quam paulo ante aper fuerat. Deinde magis magisque Trimalchio intuens eum: Quid? Quid, inquit, porcus hic non est exenteratus? Non, me-Hercules! est. Voca, voca cocum in medio.

Cum constitisset ad mensam cocus tristis, et diceret se oblitum esse exentenare. Quid oblitus? Trimalchio exclamat : putes illum piper, et cuminum non conjecisse? despolia.

Non fit mora : despoliatur cocus, atque inter duos tortores mœstus consistit. Deprecari tamen omnes cœperunt, et dicere : solet fieri, rogamus mittes; postea si fecerit, nemo nostrum pro illo rogabit.

Ego, crudelissimæ severitatis, non potui me tenere, sed inclinatus ad aurem Agamemnonis : plane, inquam, hic debet servus esse nequissimus; aliquis oblivisceretur porcum exenterare? non, me-Hercules! illi ignoscerem, si piscem præterissent. Ad non Trimalchio, qui relaxato in hilaritatem vultu : ergo, inquit, quia tam malæ memoriæ es, palam nobis illum exentera. Recepta cocus tunica, cultrum arripuit, porcique ventrem hinc, atque illinc, timida manu secuit. Nec mora, ex plagis ponderis inclinatione crescentibus, tomacula cum botulis effusa sunt.

Plausum, post hoc automatum, familia dedit, et gajo, feliciter! conclamavit : nec non cocus potione *honoratus est*, etiam argentea corona, poculumque in lance accepit Corinthia. Quam cum Agamemnon propius consideraret, ait Trimalchio : solus sum, qui vera Corinthia habeam.

Expectabam, ut pro reliqua insolentia diceret, sibi vasa Corintho adferri. Sed ille melius : et forsitan, inquit, quæris quare solus Corinthia vera possideam? quia scilicet ærarius, a quo emo, Corinthus vocatur; quid

est autem Corinthium, nisi quis Corinthum habeat? Et, ne me putetis nesapium esse: valde ne scio, unde primum Corinthia nata sint.

Cum Ilium captum est, Annibal, homo vafer, et magnus *scelio*, omnes statuas æneas, et aureas, et argenteas in unum rogum congessit, et eas incendit; facta sunt in unum æra miscellanea. Ita ex hac massa fabri sustulerunt, et fecerunt catilla, et paropsides, statuncula. Sic Corinthia nata sunt, ex omnibus in unum, nec hoc, nec illud. Ignoscetis mihi *quid* dixero: ego malo mihi vitrea; certe nolunt: Quod si non frangerentur, mallem mihi, quam aurum; nunc autem vilia sunt.

Faber fuit, qui vitrea vasa fecit tenacitatis tantæ, ut non magis, quam aurea vel argentea, frangerentur. Cum ergo phialam hujusmodi de vitro purissimo, et solo, ut putabat, dignam Cæsare fabricasset; cum munere suo, Cæsarem adiens, admissus est. Laudata est species muneris, commendata manus artificis, acceptata devotio donantis. Faber, ut admirationem intuentium verteret in stuporem, et sibi plenius gratiam conciliaret imperatoris; petitam de manu Cæsaris phialam recepit, eamque validius projecit in pavimentum tanto impetu, ut nec solidissima et constantissima æris materia maneret illæsa. Cæsar autem ad hæc non magis stupuit, quam expavit. At ille de terra sustulit phialam; quæ quidem non fracta erat, sed collisa, ac si æris substantia vitri speciem induisset. Deinde *martellum* de sinu proferens, vitrum correxit aptissime, et tanquam collisum vas æneum, crebris ictibus

reparavit. Quod facto, se cœlum Jovis tenere arbitratus est, eo quod familiaritatem Cæsaris, et admirationem omnium, se promeruisse credebat. Sed secus accidit. Quæsivit enim Cæsar, an alius sciret hanc condituram vitrorum. Quod cum negaret, eum decollari præcepit imperator, dicens: quia si hoc artificium innotesceret, aurum et argentum vilescerent, quasi lutum.

In argento plane studiosus sum. Habeo scyphos urnales plus minus. Quemadmodum Cassandra occidit filios suos! et pueri mortui jacent sic, uti vere putes. Habeo capidem, quam reliquit patronus meus, ubi Dædalus Nioben in equum Trojanum includit, et Hermerotes, *ut* signa essent veritatis in poculis. Habeo omnia ponderosa; meum enim, *intellige*, nulla pecunia vendo.

Hæc dum refert, puer calicem projecit; ad quem respiciens Trimalchio: cito, inquit, te ipsum cæde, quia nugax es. Statim puer, demisso labro, orare. At ille, quid me, inquit, rogas? tanquam ego tibi molestus sim: suadeo a te impetres, ne sis nugax. Tandem ergo, exoratus a nobis, missionem dedit puero. Illo dimisso, circa mensam percucurrit, et, aquam foras! vinum intro! clamavit. Excipimus urbanitatem jocantis, et ante omnes Agamemnon, qui sciebat, quibus meritis revocaretur ad cœnam.

Cæterum laudatus Trimalchio hilarius bibit. Etiam ebrio proximus, nemo, inquit, vestrum rogat Fortunatam meam, ut saltet? credite mihi, cordacem nemo melius ducit.

Atque ipse, erectis supra frontem manibus, Syrum histrionem exhibebat, concinente tota familia MA DIA PERITE! MA DIA! Et prodisset in medium, nisi Fortunata ad aurem accessisset : et, credo, dixerit non decere gravitatem ejus tam humiles ineptias. Nihil autem tam inæquale erat : nam modo *ad* Fortunatam suam revertebatur, modo ad naturam. Et plane interpellavit saltationis libidinem actuarius, qui tanquam urbis acta recitavit.

VII. Kal. Sextiles in prædio Cumano, quod est Trimalchionis, nati sunt pueri x x x. puellæ x L. sublata in horreum, ex area, tritici millia modiûm quingenta : boves domiti quingenti. Eodem die Mithridates servus in crucem actus est, quia gaii nostri genio maledixerat. Eodem die in arcam relatum est, quod collocari non potuit, sestertium centies. Eodem die incendium factum est in hortis Pompeianis, ortum nocte ex ædibus villici.

Quid ? inquit Trimalchio : quando mihi Pompeiani horti empti sunt?

Anno priore, inquit actuarius; et ideo in rationem nondum venerunt.

Excanduit Trimalchio, et : quicumque, inquit, mihi fundi empti fuerint, nisi intra sextum mensem sciero, in rationes meas inferri veto. Jam etiam edicta Ædilium recitabantur : et saltuariorum testamenta, quibus *Trimalchionem* cum elogio *hæredem statuebant*. Jam nomina villicorum : et repudiata a circumitore liberta, in balneatoris contubernio deprehensa : atriensis baias relegatus :

jam reus factus dispensator: et judicium inter cubicularios actum.

Petauristarii autem tandem venerunt: baro insulsissimus cum scalis constitit, puerumque jussit per gradus, et in summa parte, odaria saltare, circulos deinde ardentes transire, et dentibus amphoram sustinere. Mirabatur hæc solus Trimalchio, dicebatque ingratum artificium esse. Cœterum duo esse in rebus humanis, quæ libentissime spectaret, petauristarios, et coturnices, reliqua animalia et oramata tricas meras esse. Nam et comœdos, inquit, emeram, et malui illos atellanam facere, et choraulem meum jussi latine cantare.

Cum maxima hæc *diceret*, puer *in eum* delapsus est. Conclamavit familia, nec minus convivæ, non propter hominem tam putidum, cujus etiam cervices fractas libenter vidissent, sed propter malum exitum cœnæ, ne necesse haberent alienum mortuum plorare.

Ipse Trimalchio cum graviter ingemuisset, superque brachium tanquam læsum incubuisset, concurrere medici, et inter primos Fortunata, crinibus passis, cum scypho, miseramque se atque infelicem proclamavit.

At puer, qui ceciderat, circumibat jamdudum pedes nostros, et missionem rogabat. Pessime mihi erat, ne his precibus periculo aliquid catastrophæ quæreretur. Nec enim adhuc exciderat cocus ille, qui oblitus porcum exenterare. Itaque totum circumspicere triclinium cœpi, ne per parietem automaton aliquod exiret; utique, postquam servus verberari cœpit, qui brachium domini contusum

alba potius, quam conchyliata, involverat lana. Nec longe aberravit suspicio mea, in vicem enim cœnæ, venit decretum Trimalchionis, quo puerum jussit libefum esse, ne quis posset dicere, tantum virum esse a servo læsum.

Comprobamus nos factum, et quam in præcipiti res humanæ essent, vario sermone garrimus. Ita, inquit Trimalchio, non oportet hunc casum sine inscriptione transire; statimque codicillos poposcit, et, non diu cogitatione distorta, hæc recitavit.

Quod non expectes, ex transverso fit,
Et super nos fortuna negotia curat.
Quare da nobis vina Falerna, puer.

Ab hoc epigrammate cœpit poëtarum esse mentio, diuque summa carminis penes *Marsum*, Thracem, memorata est, donec Trimalchio: rogo, inquit, magister, quid putas inter Ciceronem, et Publium interesse? Ego alterum puto disertionem fuisse, alterum honestiorem. Quid enim his melius dici potest?

Luxuriæ *ritu* Martis marcent mœnia.
Tuo palato clausus pavo pascitur,
Plumato amictus aureo Babylonico;
Gallina tibi Numidica, tibi gallus spadò,
Ciconia etiam grata, peregrina, hospita,
Pietaticultrix, gracilipes, crotalistria,
Avis, exsul hiemis, titulus tepidi temporis,
Nequitiæ nidum in cacabo fecit *tuo*.
Quo margarita cara, tribacca, Indica!
An ut Matrona, ornata phaleris pelagiis
Tollat pedes indomita in strato extranco?
Smaragdum ad quam rem viridem, pretiosum vitrum!
Quo Carchedonios optas ignes lapideos,
Nisi ut *scintillet*? Probitas est carbunculus.
AEquum est, induere nuptam ventum textilem,
Palam prostare nudam in nebulâ linea!

Quod

Quod autem, inquit, putamus secundum litteras difficillimum esse artificium? Ego puto medicum, et nummularium. Medicus, qui scit quid homunciones intra præcordia sua habeant, et quando febris veniat. Etiamsi illos odi pessime, qui mihi jubent sæpe anatinam parari. Nummularius, qui per argentum æs videt.

Sunt mutæ laboriosissimæ boves, et oves: boves, quorum beneficio panem manducamus: oves, quia lana illæ nos gloriosos faciunt. Et facinus indignum! aliquis ovillam est, et tunicam habet. Apes enim ego divinas bestias puto, quæ mel vomunt: etiamsi dicuntur illud a Jove afferre; ideo autem pungunt, quia ubicumque dulce est, ibi et acidum invenies.

Jam etiam philosophos de negotio dejiciebat, cum pittacia in scypho circumferri cœperunt. Puerque super hoc positus officium apophoreta recitavit: argentum sceleratum! allata est perna, supra quam acetabula erant posita, cervical, offla, colaris. Allata est *seria sapæ*, et contumelia aerophagia: simul datæ sunt et cenchrides cum malo, porri, et persica, flagellum et cultrum: accepit passeres et muscarium, uvam passam, et mel Atticum, cœnatoria et forensia, offlam, et tabulas: accepit canalem, et pedale: lepus et solea est allata: murænam, et littoralem murem cum rana adligatum, fascemque betæ, diu risimus: sexcenta hujusmodi fuerunt, quæ jam ceciderunt memoria mea.

Cæterum Ascyltos intemperantis licentiæ,

cum omnia sublatis manibus eluderet, et usque ad lacrymas rideret; unus ex conlibertis Trimalchionis excanduit, is ipse qui supra me discumbebat: et, quid rides, inquit, berbex? an tibi non placent lautitiæ domini mei? tu enim beatior es, et convivare melius soles? Ita tutelam hujus loci habeam propitiam, ut ego, si secundum illum discumberem, jam illi alapam duxissem. Bellum pomum, qui rideat alios! *Lucifuga* nescio quis nocturnus, qui non valet lotium suum. Ad summam, si circumminxero illum, nesciet qua fugiat. Non me-Hercule! soleo cito fervere, sed in molli carne vermes nascuntur. Ridet: quid habet, quod rideat? Numquid pater fœtum emit *lana?* Eques romanus es? et ego regis filius. Quare ergo servivisti? quia ipse me dedi in servitutem, et malui civis romanus esse, quam tributarius: et nunc spero me sic vivere, ut nemini jocus sim. Homo inter *vos* homines capite aperto ambulo: assem ærarium nemini debeo. Constitutum habui nunquam: nemo mihi in foro dixit: redde quod debes. Glebulas emi, lamellulas paravi: viginti ventres pasco, et *canes:* contubernalem meam redemi, ne quis in illa manus tergeret: mille denarios pro capite solvi: Sevir gratis factus sum: spero sic moriar, ut mortuus non erubescam. Tu autem tam laboriosus es, ut post te non respicias? in alio pediculum vides, in te ricinum non vides? tibi soli ridiculi videmur? Ecce magister tuus, homo major natu; placemus illi: tu lacticulosus, nec mu, nec ma, argutas? vasus fictilis, imo lorus in aqua,

lentior, non melior. Tu beatior es? bis prande, bis cœna. Ego fidem meam malo, quam thesauros. Ad summam; quisquam me bis poposcit? Annis quadraginta servivi; nemo tamen scit, utrum servus essem, an liber: et puer capillatus in hanc coloniam veni: adhuc basilica non erat facta. Dedi tamen operam, ut domino satisfacerem, homini malisto et dignitoso, cujus pluris erat unguis, quam tu totus es: et habebam in domo qui mihi pedem opponerent hac, illac; tamen (*genii gratia*) enatavi. Hæc est vera: athletam in ingenuum nasci tam facile est, quam *accedere huc*. Quid nunc stupes, tanquam hircus *mercurialem?*

Post hoc dictum Giton, qui ad pedes stabat, risum jam diu compressum etiam indecenter effudit; quod cum animadvertisset adversarius Ascylti, flexit convicium in puerum: et, tu autem, inquit, etiam tu rides *pica* cirrata? O saturnalia! rogo, mensis december est? Quando vicesimam numerasti? Quid faciat crucis offla? corvorum cibaria. Curabo jam tibi Jovis iratus sit, et isti, qui tibi non imperat. Ita satur pane fiam: at ego istud conliberto meo dono; alioquin jam tibi deprædentiarium reddidissem. Bene nos non habemus, aut isti getæ, qui tibi non imperant. Plane, qualis dominus, talis et servus: vix me feneo; et sum natura caldus: ciceris jus cum cepi, matrem meam dupondii non facio. Recte; videbo te in publicum, mus, imo terræ tuber. Nec sursum nec deorsum crescam, nisi dominum tuum in rutæ folium conjecero: nec tibi

parsero, licet me-Hercules! Jovem olympicum clames : curabo longe tibi sit comula ista betalis, et dominus dupondiarus. Recte venies sub dentem; aut ego non me novi, aut non deridebis, licet barbam auream habeas. Sagana tibi irata sit curabo, et qui te primus condocefecit; non didici geometriam, *criticen* et *alogias meras ;* sed lapidarias scio, partes centum dico, ad æs, ad pondus, ad nummum, ad summam. Si quid vis, ego et tu, sponsiunculam ecce defero, lamia. Jam scies patrem tuum mercedes perdidisse; quamvis et rhetoricam *nescio.* Ecce quidem nobis longe nemo: late venio. Solve me ,dicam tibi, qui de nobis currit, et de loco non movetur : qui de nobis crescit, et minor fit. Curris, stupes, satagis, tanquam mus in matella. Ergo aut tace, aut meliorem noli molestare, qui te natum non putat; nisi, si me judicas annulos buxeos curare, quos amicæ tuæ involasti. Occuponem propitium! eamus in forum, et pecunias mutuemur : jam scies hoc ferrum fidem habere. Vah! bella res est *volpes* uda. Ita lucrum faciam, et ita bene moriar. *At* populus per exitum meum juret, nisi, te toga ubique perversa, fuero persecutus. Bella res, et iste, qui te hæc docet, mustum, non magister. Didicimus; dicebat enim magister : sunt vestra ; salve, recta domum, *cave majorem maledicas*, aut numeres mapalia. Nemo dupondium evadit. Ego quod, me sic vides, propter artificium meum diis gratias ago.

Cœperat Ascyltos respondere convicio, sed Trimalchio delectatus conliberti eloquentia :

agite, inquit, scordalias de medio; suaviter sit potius, et tu, Hermeros, parce adolescentulo : sanguen illi fervet, tu melior esto. SEMPER HAC IN RE QUI VINCITUR, VINCIT. Et tu cum esses capo : coco, coco. Atque *tum* cor non habebas. Simus ergo, quod melius est, apprime hilares, et Homeristas speremus.

Intravit factio statim, hastisque scuta concrepuit : ipse Trimalchio in pulvino consedit, et cum Homeristæ græcis versibus colloquerentur, ut insolenter solent, ille canora voce latine legebat librum. Mox silentio facto : scitis, inquit, quam fabulam agant?

Diomedes, et Ganymedes duo fratres fuerunt : horum soror erat Helena. Agamemnon illam rapuit, et Dianæ cervam subjecit. Ita nunc Homerus dicit, quemadmodum inter se pugnent Trojani et Parentini. Vicit scilicet, et Iphigeniam filiam suam Achilli dedit uxorem; ob eam rem Ajax insanit, et statim argumentum explicabit.

Hæc ut dixit Trimalchio, clamorem Homeristæ sustulerunt, interque familiam discurrentem vitulus in lance decumana elixus allatus est, et quidem galeatus. Secutus est Ajax; strictoque gladio, tanquam insaniret, concidit; ac modo versa, modo supina, gesticulatus, mucrone frusta collegit, mirantibusque vitulum partitus est. Nec diu mirari licuit tam elegantes strophas; nam repente lacunaria sonare cœperunt, totumque triclinium intremuit. Consternatus ego exsurrexi, et timui ne per tectum petauristarius aliquis descenderet: nec minus reliqui convivæ mirantes

erexere vultus, expectantes quid novi de cœlo nuntiaretur. Ecce autem diductis lacunaribus subito circulus ingens, de cupa videlicet grandi excussus dimittitur, cujus per totum orbem coronæ aureæ cum alabastris unguenti pendebant.

Dum hæc apophoreta jubemur sumere, respicimus ad mensam : jam illic repositorium cum placentis aliquot erat positum, quod medium Priapus a pistore factus tenebat ; gremioque satis amplo omnis generis poma, et uvas sustinebat, more vulgato.

Avidius ad pompam manus porreximus, et repente nova ludorum remissio hilaritatem hic refecit. Omnes enim placentæ, omniaque poma, etiam minima vexatione contacta, cœperunt effundere crocum, et usque ad nos molestus humor accedere.

Rati ergo sacrum esse fericulum tam religioso apparatu perfusum, consurreximus altius, et Augusto patri patriæ FELICITER diximus. Quibusdam tamen etiam post hanc venerationem poma rapientibus, et ipsas mappas implevimus. Ego præcipue, qui nullo satis amplo munere putabam me onerare Gitonis sinum.

Inter hæc, tres pueri candidas succincti tunicas intraverunt : quorum duo lares bullatos super mensam posuerunt : unus pateram vini circumferens, DII PROPITII clamabat. Aiebat autem unum Cerdonem, alterum Felicionem, tertium Lucronem vocari. Nos etiam *allatam* imaginem ipsius Trimalchionis, cum jam omnes basiarent, erubuimus præterire.

Postquam ergo omnes, bonam mentem, bonamque valetudinem sibi optarunt, Trimalchio ad Nicerotem respexit : et solebas, inquit, suavis esse in convictu ; nescio quid nunc taces, nec mutis. Oro te, sic felicem me videas, narra illud quod tibi usu venit.

Niceros delectatus affabilitate amici : omne me, inquit, lucrum transeat, nisi jam dudum gaudimonio dissilio, quod te talem video. Itaque hilaria mera sint, et si timeo istos scholasticos, ne rideant. Viderit. Narrabo tamen ; quid enim mihi aufert, qui ridet? Satius est rideri, quam derideri.

Hæc ubi dicta dedit, ——— Talem fabulam exorsus est. Cum adhuc servirem, habitabamus in vico angusto (nunc Gavillæ domus est:) ibi, quomodo dii volunt, amare cœpi uxorem Terentii cauponis : noveratis Melissam Tarentinam, pulcherrimum basiballum. Sed ego non me-Hercules! corporaliter, aut propter res venerias curavi ; sed magis quod bene morata fuit. Si quid ab illa petii, nunquam mihi negatum fuit : assem, semissem habui, in illius sinum demandavi ; nec unquam fefellit usum. Hujus conturbernalis ad villam supremum diem obiit. Itaque per scutum, per ocream ego agitavi quemadmodum ad illam pervenirem ; in angustiis autem amici apparent. Forte dominus Capuam exierat ad scruta scite expedienda. Nactus ego occasionem, persuadeo hospitem nostrum ut mecum ad quintum milliarium veniat : erat autem miles fortis tanquam orcus. Apocalemus nos circa gallicinia, (luna lucebat

tanquam meridie) venimus inter monimenta. Homo meus cœpit ad stellas facere, sed ego cantabundus et stellas numero. Deinde ut respexi ad comitem, ille exuit se, omnia vestimenta secundum viam posuit. Mihi in animo, in naso esse : stabam tanquam mortuus. At ille circumminxit vestimenta sua, et subito lupus factus est. Nolite me jocari putare; ut mentiar, nullius patrimonium tanti facio : sed quod cœperam dicere, postquam lupus factus est, ululare cœpit, et in silvas fugit. Ego primitus nesciebam ubi essem : deinde accessi ut vestimenta ejus tollerem : illa autem lapidea facta sunt. Qui mori timore, nisi ego? Gladium tamen strinxi, et, mota vi tota, umbras cecidi, donec ad villam amicæ meæ pervenirem. Ibi januam intravi, pene animam ebullivi : sudor mihi per bifurcum colabat : oculi mortui : vix unquam refectus sum. Melissa mea mirari cœpit, quod tam sero ambularem : et, si ante, inquit, venisses, saltem nobis adjutasses ; lupus enim villam intravit, et omnia pecora: tanquam lanius sanguinem illis misit. Nec tamen derisit, etiamsi fugit; servus enim noster lancea collum ejus trajecit. Hæc ut audivi, *aperire* oculos amplius non potui, sed luce clara huc nostri domum fugi, tanquam caupo compilatus : et postquam veni in illum locum, in quo lapidea vestimenta erant facta, nihil inveni nisi sanguinem. Ut vero domum veni, jacebat miles meus in lecto, tanquam bovis, et collum illius medicus curabat. Intellexi illum versipellem esse, nec postea cum illo panem gustare potui; non, si me occidisses.

Viderint, qui *de hoc* aliter in opinione sunt, ego si mentior, genios vestros iratos habeam.

Attonitis admiratione universis : salvo, inquit, tuo sermone, Trimalchio, si qua fides est, ut mihi pili inhorruerunt; quia scio Nicerotem nihil nugarum narrare. Imo certus est, et minime linguosus; nam et ipse vobis rem horribilem narrabo : asinus in tegulis.

Cum adhuc capillatus essem, (nam a puero vitam Chiam gessi) ipse nostri delicatus decessit, me-Hercules! margaritum, eccritus, et omnium numerûm. Cum ergo illum mater misella plangeret, et nos tum plures in tristimonia essemus, subito striges cœperunt, putares, canem leporem, persequi. Habebamus tunc hominem Cappadocem, longum, valde audaculum, et qui valebat Jovem iratum tollere. Hic audacter stricto gladio extra ostium percucurrit, involuta manu sinistra curiose, et mulierem, tanquam hoc loco, (salvum sit quod tango) mediam trajecit. Audimus gemitum; at plane (non mentiar) ipsas non vidimus: haro autem noster introversus se projecit in lectum, et corpus totum lividum habebat, quasi flagellis cæsus, quia scilicet illum tetigerat mala manus. Nos clauso ostio redimus iterum ad officium; sed dum mater amplexat corpus filii sui, tangit et videt manuciolum de stramentis factum : non cor habebat, non intestina, non quicquam : scilicet jam striges puerum involaverant, et supposuerant stramentitium vacuum. Rogo vos, oportet credatis, sunt mulieres plus sciæ, sunt nocturnæ, et quod sursum est, deorsum faciunt. Cæterum

baro ille longus, post hoc factum, nunquam coloris sui fuit; imo post paucos dies phreneticus periit.

Miramur nos, et pariter credimus, osculatique mensam, rogamus nocturnas, ut suis se teneant, dum redimus a cœna.

Et sane jam lucernæ mihi plures videbantur ardere, totumque triclinium esse mutatum; cum Trimalchio: tibi dico, inquit Plocrime, nihil narras? nihil nos delectaris? et solebas suavis esse, canturire, belle *diverbia* adIcere *melita*. Heu, heu! abistis dulces carycæ.

Jam, inquit ille, quadrigæ meæ decucurrerunt, ex quo podagricus factus sum; alioquin cum essem adolescentulus, cantando pæne phthisicus factus sum. Quid saltare? quid *diverbia*? quid tonstrinam? quem parem habui, nisi unum Apelletem? oppositaque ad os manu, nescio quid tetrum exsibilavit, quod postea græcum esse affirmabat: nec non Trimalchio ipse, cum tubicines esset imitatus, ad delicias suas respexit, quem Crœsum appellabat. Puer autem lippus, sordidissimis dentibus, catellam nigram atque indecenter pinguem prasina involvebat fascia, panemque semissem ponebat super torum, atque hoc, nausea recusantem saginabat. Quo admonitus officio Trimalchio Scylacem jussit adduci, præsidium domus, familiæque. Nec mora, ingentis formæ adductus est canis catena vinctus, admonitusque ostiarii calce ut cubaret, ante mensam se posuit. Tum Trimalchio jactans candidum panem: nemo, inquit, in domo mea me

plus amat. Indignatus puer, quod Scylacem tam effuse laudaret, catellam in terram deposuit, hortatusque ut ad rixam properaret : Scylax, canino scilicet usus ingenio, teterrimo latratu triclinium implevit, margaritamque Crœsi pæne laceravit. Nec intra rixam tumultus constitit, sed candelabrum etiam supra mensam eversum, et vasa omnia crystallina comminuit, et oleo ferventi aliquot convivas respersit.

Trimalchio, ne videretur jactura motus, basiavit puerum, ac jussit supra dorsum ascendere suum. Non moratus ille, usus equo, manuque plena scapulas ejus subinde verberavit, et inter risum proclamavit : bucca, bucca, quot sunc hic? repressus ergo aliquandiu Trimalchio camellam grandem jussit misceri, potiones dividi omnibus servis qui ad pedes sedebant, adjecta exceptione : si quis, inquit, noluerit accipere, caput illi perfunde. Interdiu severa, nunc hilaria.

Hanc humanitatem insecutæ suntMatteæ, quarum etiam recordatio me, si qua est dicenti fides, offendit. Singulæ enim gallinæ altiles pro turdis circumlatæ sunt, et ova anserina pileata, quæ ut comessemus, ambitiose a nobis Trimalchio petiit, dicens exossatas esse gallinas.

Inter hæc, triclinii valvas lictor percussit, amictusque veste alba, cum ingenti frequentia comissator intravit. Ego majestate conterritus prætorem putabam venisse. Itaque tentavi assurgere, et nudos pedes in terram deferre. Risit hanc trepidationem Agamemnon, et :

contine te, inquit, homo stultissime. Habinnas Sevir est idemque lapidarius, qui *videtur* monumenta optime facere.

Recreatus hoc sermone reposui cubitum, Habinnamque intrantem cum admiratione ingenti spectabam. Ille autem jam ebrius, uxoris suæ humeris imposuerat manus, oneratusque aliquot coronis, et unguento per frontem in oculos fluente, prætorio loco se posuit, continuoque vinum et caldam poposcit.

Delectatus hac Trimalchio hilaritate, et ipse capaciorem poposcit scyphum, quæsivitque quomodo acceptus esset?

Omnia, inquit, habuimus præter te: oculi enim mei hic erant: et, me-Hercules! bene fuit. Scissa sacrum novendiale servo suo Misello faciebat, quem mortuum manumiserat: et, puto, cum vicesimariis magnam mantissam habet: quinquaginta enim millibus existimant mortuum. Sed tamen suaviter fuit, etiamsi coacti sumus dimidias potiones super ossicula ejus effundere.

Tamen, inquit Trimalchio, quid habuistis in cœna?

Dicam, inquit, si potero: non tam bonæ memoriæ sum, ut frequenter nomem meum obliviscar. Habuimus tamen in primo ferculo porcum coronatum, et circa lucanicam, et gigeria optime facta, et certe betam, et panem autopyrum de suo sibi, quem ego malo quam candidum; et vires facit, et cum meæ rei causa facio non ploro. Sequens ferculum fuit scriblita frigida, et supra mel caldum

infusum excellens et Hispanum : itaque de scriblita quidem non minimum edi : de melle melius. Quæ tetigi circa, cicer et lupinum, calvæ arbitratu, et mala singula ; ego tamen duo sustuli, et ecce in mappa illigata habeo : nam, si aliquid muneris meo vernulæ non tulero, habebo convicium. Bene me admonet domina mea. In *prospectu* habuimus ursinæ frustum, de quo cum imprudens Scintilla gustasset, pæne intestina sua vomuit. Ego contra plus libram comedi, nam ipsum aprum sapiebat. Et si, inquam, ursus homuncionem comest, quanto magis homuncio debet ursum comesse ? In summa : habuimus caseum mollem, et sapam, et cochleas singulas, et *chordæ* frusta, et *hepatia* in catellis, et ova pileata, et rapam, et sinapi, et catillum congiarium, pax Palamedes ? et in alveo circumlata sunt oxygonia, unde *quidem* etiam improbiter nos pugno *sustulimus :* nam pernæ missionem dedimus. Sed narra mihi, Gaï, rogo, Fortunata quare non recumbit ?

Quomodo ? nosti illam, inquit Trimalchio, nisi argentum composuerit, nisi reliquias pueris diviserit, aquam in os suum non conjiciet.

Atqui, respondit Habinnas, nisi illa discumbit, ego me apocalo : et cœperat surgere, nisi signo dato Fortunata quater amplius a tota familia esset vocata. Venit ergo galbino succincta cingillo, ita ut infra cerasina appareret tunica, et periscelides tortæ, phœcasiaque inaurata. Tunc sudario manus tergens, quod in collo habebat, applicat se illi toro, in quo

Scintilla Habinnæ discumbebat uxor; osculataque plaudentem: est te, inquit, videre? Eo deinde perventum est, ut Fortunata armillas suas *crassissimas* detraheret lacertis, Scintillæque miranti ostenderet. Ultimo etiam periscelides solvit, et reticulum aureum quem ex obrusso esse dicebat.

Notavit hæc Trimalchio, jussitque afferri omnia: et, videtis, inquit, mulieris compedes? Sic nos baceli dispoliamur. Sex pondo et selibram *debent* habere, et ipse nihilominus habeo decem pondo armillam ex millesimis Mercurii factam. Ultimo etiam, ne mentiri videretur, stateram jussit afferri, et *singulorum* approbari pondus. Nec melior Scintilla; quæ de cervice sua capsellam detraxit aureolam, quam felicionem appellabat; inde duo crotalia protulit, et Fortunatæ invicem consideranda dedit: et, domini, inquit, mei beneficio nemo habet meliora.

Quid? inquit Habinnas, excatarizasti me, ut tibi emerem fabam vitream. Plane, si filiam haberem, auriculas illi præciderem. Mulieres si non essent, omnia pro luto haberemus: nunc hoc est caldum mejere, et frigidum potare.

Interim mulieres sauciæ inter se riserunt, ebriæque junxerunt oscula: dum altera diligentiam matris familiæ jactat: altera delicias et indulgentiam viri. Dumque sic cohærent, Habinnas furtim consurrexit, pedesque Fortunatæ *correptos* super lectum immisit. Ah! ah! illa proclamavit, aberrante tunica super genua. Composita ergo, in gremio Scintillæ,

indecentissimam rubore faciem sudario abscondit.

Interposito deinde spatio, cum secundas mensas Trimalchio jussisset afferri, sustulerunt servi omnes mensas, et alias attulerunt; scobemque croco et minio tinctam sparserunt, et, quod nunquam ante videram, ex lapide speculari pulverem tritum.

Statim Trimalchio : poteram, inquit, hoc ferculo esse contentus: secundas enim habetis mensas; si quid belli habes, affer.

Interim puer Alexandrinus, qui caldam ministrabat, luscinias cœpit imitari, clamante Trimalchione subinde : muta! Ecce alius ludus : servus, qui ad pedes Habinnæ sedebat, jussus, credo, a domino suo, proclamavit subito, canora voce :

Interea medium Æneas jam classe tenebat,
Certus inter, etc.

Nullus sonus unquam acidior percussit aures meas : nam, præter errantis barbariem, aut abjectum, aut diminutum clamorem, miscebat atellanicos versus; ut tunc primum me etiam Virgilius offenderit. Lassus tamen cum aliquando desisset, adjecit Habinnas : Et numquid didicit ? Sed ego ad circulatores eum mittendum *audiebam*. Itaque parem non habet, sive muliones volet, sive circulatores imitari. Desperatus valde ingeniosus est. Idem sutor est, idem cocus, idem pistor, omnis musæ mancipium. Duo tamen vitia habet, quæ si non haberet, esset omnium numerorum; *cerritus* est, et sterlit; nam quod strabo

est, non curo. Sicut Venus, spectat, ideo nihil tacet, vix oculo mortuo unquam : illum emi trecentis denariis.

Interpellavit loquentem Scintilla, et : plane, inquit, non omnia artificia servi nequam narras. *Agapa* est, at curabo stigma habeat.

Risit Trimalchio, et, adcognosco, inquit, cappadocem : nihil sibi defraudat, et, me-Hercules! laudo illum, hoc enim nemo *par extat:* tu autem Scintilla, noli zelotypa esse. Crede mihi, et vos novimus. Sic, me salvum habeatis, ut ego sic solebam ipsum Ammeam debatuere, ut etiam dominus suspicaretur, et ideo me in villicationem relegavit. Sed tace, lingua, dabo panem.

Tanquam laudatus esset nequissimus servus, lucernam de sinu fictilem protulit, et amplius semihora tubicines imitatus est, succinente Habinna, et inferius labrum manu deprimente. Ultimo, etiam in medium processit, et modo arundinibus quassis chaurolas imitatus est, modo lacernatus cum flagello mulionum fata egit; donec vocatum ad se Habinnas basiavit, potionemque illi porrexit, et, tanto melior, inquit, Massa, dono tibi caligas.

Nec ullus tot malorum finis fuisset, nisi epidipnis esset allata, turdis, siligine, uvis passis, nucibusque fartis. Insecuta sunt cydonia etiam mala spinis confixa, ut echinos efficerent: et hæc quidem tolerabilia erant, si non ferculum longe monstruosius effecisset, ut vel fame perire maluissemus. Nam cum positus esset, ut nos putabamus, anser altilis, circaque

circaque pisces, et omnium genera avium, inquit Trimalchio: quidquid videtis hic positum, de uno corpore est factum.

Ego, scilicet homo prudentissimus, statim intellexi quid esset, et respiciens Agamemnonem: mirabor, inquam, nisi omnia ista defricta sunt, aut certe de luto: vidi Romæ saturnalibus ejusmodi cœnarum imaginem fieri.

Necdum finieram sermonem, cum Trimalchio ait: ita crescam patrimonio, non corpore, ut ista cocus meus de porco fecit. Non potest esse pretiosior homo. Volueris, de vulva faciet piscem, de lardo palumbum, de perna turturem, de colo suis gallinam; et ideo, ingenio meo, impositum est illi nomen bellissimum; nam *Dædalus* vocatur: et quia bonam mentem habet, attulit illi Roma unus cultros Norico ferro; quos statim jussit afferri, inspectosque miratus est, et nobis potestatem fecit ut mucronem ad buccam probaremus.

Subito intraverunt duo servi, tanquam qui rixam *ob lorum* fecissent; certe in collo adhuc amphoras habebant. Cum ergo Trimalchio jus inter litigantes diceret, neuter sententiam tulit decernentis; sed alterius amphoram fuste percussit.

Consternati nos insolentia ebriorum, intentavimus oculos in prælientes, notavimusque ostrea, pectinesque e *testis* labentia, quæ collecta puer lance circumtulit.

Has lautitias æquavit ingeniosus cocus; in craticula enim argentea cochleas attulit, et

tremula teterrimaque voce cantavit. Pudet referre quæ sequuntur: inaudito enim more pueri capillati attulerunt unguentum in argentea pelvi, pedesque recumbentium unxerunt, cum ante crura, pedesque, talosque corollis vinxissent. Hinc ex eodem unguento in vinarium, atque lucernam liquatum est infusum.

Jam cœperat Fortunata velle saltare: jam Scintilla frequentius plaudebat, quam loquebatur; cum Trimalchio: permitto, inquit, Philargyre, et Carrio, *qui* prasianus es famosus, dic et Minophile contubernali tuæ discumbat.

Quid multa? pæne de lectis dejecti sumus; adeo totum triclinium familia occupaverat. Certe ergo notavi super me positum cocum, qui de porco anserem fecerat, muria condimentisque fœtentem: nec contentus fuit recumbere, sed continuo *Thespim* tragœdum cœpit imitari; et subinde dominum suum sponsione provocare, si prasinus proximis circensibus primam palmam.

Diffusus hac contentione Trimalchio: amici, inquit, et servi homines sunt, et æque unum lactem biberunt, etiamsi illos malus fatus oppresserit: tamen, me salvo, cito aquam liberam gustabunt. Ad summam, omnes illos in testamento meo manumitto.

Philargyro et fundum lego, et contubernalem suam. Carrioni quoque insulam, et vicesimam, et lectum stratum. Nam Fortunatam meam hæredem facio, et commendo illam omnibus amicis meis: et hæc omnia publico

ideo, ut familia mea jam nunc sic me amet, tanquam mortuum.

Gratias agere omnes indulgentiæ cœperant domini, cum ille oblitus nugarum exemplar testamenti jussit afferri, et totum a primo ad ultimum, ingemiscente familia, recitavit. Respiciens deinde Habinnam: quid dicis, inquit, amice carissime? ædificas monumentum meum, quemadmodum te jussi? Valde te rogo, ut secundum pedes statuæ meæ catellam *fingas*, et coronas, et unguenta, et peractas omnes pugnas, ut mihi contingat tuo beneficio post mortem vivere. Præterea ut sint in fronte pedes centum: in agrum pedes ducenti. Omne genus etiam pomorum volo sit circa cineres meos, et vinearum largiter. Valde enim falsum est, vivo quidem domos cultas esse; non curari eas ubi diutius nobis habitandum est: et ideo ante omnia adjici volo:

HOC MONUMENTUM
HÆREDEM NON SEQUATUR.

Cæterum erit mihi curæ, ut testamento caveam, ne mortuus injuriam accipiam: præponam enim unum ex libertis sepulcro meo, custodiæ causa, ne in monumentum meum populus cacatum currat. Te rogo, ut naves etiam monumenti mei facias plenis velis euntes, et me in tribunali sedentem prætextatum, cum annulis aureis quinque, et nummos in publico de sacculo effundentem; scis enim, quod epulum dedi, et binos denarios: facias, si tibi videtur, et triclinia; facies et totum

populum sibi suaviter facientem. Ad dexteram meam pones statuam Fortunatæ meæ columbam tenentem : et catellam cingulo alligatam ducat : et Cicaronem meum : et amphoras copiosas, gypsatas ne effluat vinum : et unam licet fractam sculpas, et super eam puerum plorantem : horologium in medio, ut quisquis horas inspiciet, velit, nolit, nomen meum legat. Inscriptio quoque vide diligenter si hæc satis idonea tibi videtur.

C. POMPEIUS TRIMALCHIO
MOECENATIANUS HIC REQUIESCIT.
HUIC SEVIRATUS ABSENTI
DECRETUS EST.
CUM POSSET IN OMNIBUS DECURIIS ESSE,
TAMEN NOLUIT.
PIUS, FORTIS, FIDELIS,
EX PARVO CREVIT.
SESTERTIUM RELIQUIT TRECENTIES:
NEC UNQUAM PHILOSOPHUM AUDIVIT.
VALE ET TU.

Hæc ut dixit Trimalchio, flere cœpit ubertim; flebat et Fortunata; flebat et Habinnas; tota denique familia, tanquam in funus rogata, lamentatione triclinium implevit. Imo jam cœperam etiam ego plorare, cum Trimalchio : ergo, inquit, cum sciamus nos morituros esse, quare non vivamus? Sic vos felices videam, conjiciamus nos in balneum, meo periculo, non pœnitebit : sic calet tanquam furnus.

Vero, vero, inquit Habinnas, de una die

duas facere mihi *metuo*: nudisque consurrexit pedibus, et Trimalchionem gaudentem subsequi.

Ego respiciens ad Ascylton: quid cogitas? inquam; ego enim, si videro balneum, statim expirabo.

Absentemur, ait ille; et dum illi balneum petunt, nos in turba exeamus.

Cum hæc placuissent, ducente per porticum Gitone ad januam venimus: ubi canis catenarius tanto nos tumultu excepit, ut Ascyltos etiam in piscinam ceciderit: nec non ego quoque ebrius, qui etiam pictum timueram canem, dum natanti opem fero, in eundem gurgitem tractus sum. Servavit nos tamen Atriensis, qui interventu suo, et canem placavit, et nos trementes extraxit in siccum. Et Giton quidem, jam dudum se ratione acutissima redemerat a cane; quidquid enim a nobis acceperat de cœna, latranti sparserat: at ille *evocatus* cibo furorem suppresserat.

Cæterum, cum algentes utique petissemus ab atriense, ut nos extra januam emitteret: erras, inquit, si putas te exire hac posse, qua venisti. Nemo unquam convivarum per eamdem januam emissus est; alia intrant, alia exeunt.

Quid faciamus? homines miserrimi, et novi generis labyrintho inclusi, quibus lavari jam cœperat notum esse. Ultro ergo rogavimus, ut nos ad balneum duceret: projectisque vestimentis, quæ Giton in aditu siccare cœpit, balneum intravimus, angustum scilicet,

et cisternæ frigidariæ simile, in qua Trimalchio *nudus* stabat, ac ne sic quidem putidissimam *ejus* actionem licuit nobis effugere: nam nihil melius esse dicebat, quam sine turba lavari; et eo loco *ipso* aliquando pistrinum fuisse. Deinde, ut lassatus consedit, invitatus balnei sono, diduxit usque ad camaram os ebrium, et cœpit Menecratis cantica lacerare, sicut illi dicebant qui linguam ejus intelligebant.

Cæteri convivæ circa labrum manibus nexis currebant, gingilismo et ingenti clamore exsonabant: alii autem, aut restrictis manibus annulos de pavimento conabantur tollere, aut posito genu cervices post terga flectere, et pedum extremos pollices tangere.

Nos dum alii sibi ludos faciunt, in solio quod Trimalchioni *pyriabatur*, descendimus. *Inde* ebrietate discussa in aliud triclinium deducti sumus, ubi Fortunata disposuerat lautitias; ita ut supra, lucernas, æneolosque piscatores notaverim: et mensas totas argenteas, calicesque circa fictiles inauratos: et vinum in conspectu sacco defluens.

Tum Trimalchio: amici, inquit, hodie servus meus barbatoriam facit, homo præfiscini, frugi, et mi carus. Itaque *tingomenas* faciamus, et usque in lucem cœnemus.

Hæc dicente eo gallus gallinaceus cantavit, qua voce confusus Trimalchio vinum sub mensa jussit effundi, lucernasque etiam mero spargi; imo annulum trajecit in dexteram manum: et, non sine causa, inquit, hic

buccino signum dedit : nam aut incendium oportet fiat, aut aliquis in vicinia animam abjiciet. Longe a nobis! itaque quisquis hunc indicem attulerit corollarium accipiet.

Dicto citius de vicinia gallus allatus est, quem Trimalchio jussit, ut *aheno* coctus fieret. Laceratus igitur ab illo doctissimo coco, qui paulo ante de porco aves piscesque fecerat, in cacabum est conjectus ; dumque dædalus potionem ferventissimam haurit, Fortunata mola buxea piper trivit.

Sumpta igitur *epidipni*, respiciens ad familiam Trimalchio : quid vos, inquit, adhuc non cœnastis ? abite, ut alii veniant ad officium.

Subiit igitur alia classis, et illi quidem exclamavere : vale Gaï : hi autem, ave Gaï.

Hinc primum hilaritas nostra turbata est ; nam cum puer non inspeciosus inter novos intrasset ministros, invasit eum Trimalchio, et osculari diutius cœpit. Itaque Fortunata, ut ex æquo jus firmum approbaret, maledicere Trimalchionem cœpit, et purgamentum, dedecusque prædicare, qui non contineret libidinem suam : ultimo etiam adjecit, canis!

Trimalchio contra confusus, offensus convicio calicem in faciem Fortunatæ immisit. Illa tanquam oculum perdidisset exclamavit, manusque trementes ad faciem suam admovit.

Consternata est etiam Scintilla, trepidantemque sinu suo texit : imo puer quoque officiosus urceolum frigidum ad malam ejus

admovit, super quem incumbens Fortunata gemere, ac flere cœpit.

Contra Trimalchio : Quid enim, inquit, ambubaja non me misit, si de mactra illam sustuli, hominem inter homines feci? at inflat se tanquam rana, et in sinum suum conspuit. Codex, non mulier. Sed hic, qui in pergula natus est, ædes non somniat. Ita genium meum propitium habeam, curabo domata sit Cassandra caligaria. Et ego, homo dupondiarius, sestertium centies accipere potui. Scis tu me non mentiri. Agatho unguentarius here proxime seduxit me, et : suadeo, inquit, non patiaris genus tuum interire. At ego, dum bona huic ago, et nolo videri levis, ipse mihi asciam in crus impegi. Recte curabo me ungúibus quæras : et, ut depræsentiarum intelligas quid tibi feceris : Habinna, nolo statuam ejus in monumento meo ponas, ne mortuus quidem lites habeam. Imo, ut sciat me posse malum dare, nolo me mortuum basiet.

Post hoc fulmen Habinnas rogare cœpit, ut jam desineret irasci : et, NEMO, inquit, NOSTRUM NON PECCAT ; HOMINES SUMUS NON DII. Idem et Scintilla flens dixit, ac per genium ejus, Gaium appellando, rogare cœpit ut effrangeretur.

Non tenuit ultra lacrymas Trimalchio, et : rogo, inquit, Habinna, sic peculium tuum fruniscaris ; si quid perperam feci, in faciem meam inspue. Puerum basiavi frugalissimum, non propter formam, sed quia frugi est ;

decem partes dicit : librum ab oculo legit: pretium sibi de diariis fecit : *artisellium* de suo paravit, et duas trullas. Non est dignus, quem in oculis feram ? sed Fortunata vetat. Ita tibi videtur, fulcipedia ? suadeo bonum tuum concoquas, milva, et me non facias ringentem, amasiuncula; alioquin experieris cerebrum meum. Nosti me, quid semel destinavi, clavo trabali fixum est. Sed vivorum meminerimus.

Vos rogo, amici, ut vobis suaviter sit; nam ego quoque tam fui, quam vos estis, sed virtute mea ad hoc perveni. Corculum est quod homines facit, cætera quisquilia omnia. Bene emo, bene vendo : alius alia vobis dicet; felicitate dissilio, tu autem stertera, etiamnum ploras ? jam curabo fatum tuum plores.

Sed, ut cœperam dicere, ad hanc me fortunam frugalitas mea perduxit. Tam magnus ex Asia veni, quam hic candelabrus est. Ad summam, quotidie me solebam ad illum metiri, et ut celerius rostrum barbatum haberem, labra de lucerna ungebam. Tamen ad delicias femina ipsi mei domini annos quatuordecim fui; nec turpe est quod dominus jubet. Ego tamen, et ipsi meæ dominæ satisfaciebam. Scitis quid dicam. Taceo quia non sum de gloriosis. Cæterum, quemadmodum di volunt, dominus in domo factus sum; et ecce cœpi ipsimi cerebellum. Quid multa ? cohæredem me Cæsari fecit, et accepi patrimonium laticlavium. Nemini tamen nihil satis est: concupivi negotiari. Ne multis vos morer, quinque naves ædificavi; oneravi vinum, et

tunc erat contra; aurum misi Roman. Putares me hoc jussisse : omnes naves naufragarunt. Factum, non fabula. Uno die Neptunus trecenties sestertium devoravit. Putatis me defecisse ? Non, me Hercules! mi hæc jactura gustui fuit; tanquam nihil facti: alteras feci majores, et meliores, et feliciores : ut nemo non me virum fortem diceret. Scis, magna navis magnam fortitudinem habet. Oneravi rursus vinum, lardum, fabam, seplasiaria, mancipia. Hoc loco Fortunata rem piam fecit, omne enim aurum suum, omnia vestimenta vendidit, et mi centum aureos in manu posuit : hoc fuit peculii mei fermentum. Cito *fit* quod dii volunt : uno cursu centies sestertium corrotundavi. Statim redemi fundos omnes, qui patroni mei fuerunt. Ædifico domum, venalitia coemo jumenta : quidquid tangebam crescebat tanquam favus. Postquam cœpi plus habere, quam tota patria mea habet; manum de tabula, sustuli me de negotiatione, et cœpi libertos fœnerare. Et sane nolente me negotium meum agere, exoravit mathematicus, qui venerat forte in coloniam nostram, græculus, Serapa momine, consiliator deorum. Hic mihi dixit etiam ea, quæ oblitus eram, ab acia et acu mi omnia exposuit. Intestina mea noverat, *et mihi dixisset* quid pridie cœnaveram. Putasses illum semper mecum habitasse.

Rogo, Habinna, puto, interfuisti: tu dominam de rebus *tuis* fecisti : tu parum felix in amicis es : nemo unquam tibi parem gratiam refert : tu latifundia possides : tu viperam sub

ala nutricas. Et cur vobis non dixerim, etiam nunc mi restare vitæ annos triginta, et menses quatuor, et dies duos? præterea cito accipiam hæreditatem.

Hæc mihi *dixit* fatus meus; quod si contigerit fundos Apuliæ jungere, satis *dives* pervenero. Interim dum Mercurius vigilat ædificavi hanc domum: ut scitis casa erat, nunc templum est; habet quatuor cœnationes, cubicula viginti, porticus marmoratas duas, susum cellationem, cubiculum in quo ipse dormio, viperæ hujus sessorium, hostiarii cellam perbonam; hospitium M. hospites capit. Ad summam, Scaurus cum huc venit, nusquam mavoluit hospitari, et habet ad mare paternum hospitium: et multa alia sunt, quæ statim vobis ostendam. Credite mihi: assem habeas, asse valeas: habes? habeberis. Sic amicus vester, qui fuit rana, nunc est rex.

Interim, Stiche, profer vitalia, in quibus volo me efferri. Profer et unguentum, et ex illa amphora gustum, ex qua jubeo lavari ossa mea.

Non est moratus Stichus, sed et stragulam albam, et prætextam in triclinium attulit, jussitque nos tentare an bonis lanis essent confectæ. Tum subridens: vide tu, inquit, Stiche, ne ista mures tangant, aut tineæ, alioquin te vivum comburam. Ego gloriosus volo efferri, ut totus mihi populus bene imprecetur.

Statim ampullam nardi aperuit, omnesque nos unxit: et, spero, inquit, futurum ut æque me mortuum juvet, tanquam vivum. Vinum

quidem in vinarium jussit infundi : et, putate vos, ait, ad parentalia mea invitatos esse.

Ibat res ad summan nauseam, cum Trimalchio ebrietate turpissima gravis, novum acroama, cornicines; in triclinium jussit adduci, fultusque cervicalibus multis extendit se supra torum extremum : et, fingite me, inquit, mortuum esse, dicite aliquid belli.

Consonuere cornicines funebri strepitu. Unus præcipue servus libitinarii illius, qui inter hos honestissimus erat, tam valde intonuit, ut totam concitaret viciniam. Itaque vigiles, qui custodiebant vicinam regionem, rati ardere Trimalchionis domum, effregerunt januam subito, et cum aqua securibusque tumultuari suo jure cœperunt. Nos occasionem opportunissimam nacti Agamemnoni verba dedimus, raptimque tam plane, quam ex incendio fugimus.

FINIS.

SATIRE
DE PÉTRONE,
CHEVALIER ROMAIN.

SATIRE

DE PÉTRONE,

CHEVALIER ROMAIN.

NOUVELLE TRADUCTION,
par le Citoyen D. *****

SUIVIE

de Considérations sur la Matrone d'Éphèse, et d'un Conte Chinois sur le même sujet.

TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE DE BERTRANDET.

À PARIS,

Chez GÉRARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arts, N°. 44.

1803.

SATIRE

DE

PÉTRONE.

Nous n'eûmes garde de perdre une occasion si favorable pour nous échapper; et, saluant sans bruit Agamemnon, nous nous enfuîmes comme des voleurs qui se croient découverts, ou comme des gens qui se seroient sauvés réellement du milieu d'un incendie. Mais malheureusement la nuit étoit très-noire; nous n'avions pas de lumière, et nous ne pouvions, à pareille heure, espérer d'en trouver nulle part. Pour surcroît d'infortune, nous étions encore ivres, et, ne sachant pas les chemins, ne pouvant discerner les objets, nous heurtions, à chaque pas, des pierres ou des gravois, qui nous mettoient les pieds en sang. Nous nous serions certainement égarés; et, sans la prévoyance de Giton, je ne doute pas que le jour ne nous eût surpris dans nos laborieuses aberrations. Mais, la veille, l'aimable enfant, dans la crainte de se perdre même en

plein jour, avoit eu la précaution de marquer les murs avec de la craie ; et sa blancheur nous servant de fanal, nous indiqua le chemin que nous devions suivre. Cependant nous n'étions pas au terme de nos traverses, et quand nous pensions n'avoir plus qu'à nous reposer, nous faillîmes passer le reste de la nuit dans la rue. Notre hôtesse, qui s'étoit enivrée, dormoit d'un sommeil si lourd, qu'on l'eût brûlée dans son lit plutôt que de la réveiller ; et nous aurions été sans doute forcés de coucher sur le seuil de la porte, s'il n'étoit survenu par hasard un voiturier qui, moins patient que nous, et se lassant de crier, passa un levier sous la porte, et la fit sauter sur ses gonds.

Je ne fus pas plutôt dans ma chambre, que je me mis au lit avec mon cher Giton. Le suc des viandes et les vapeurs du vin portoient dans mes veines un feu dévorant, et je m'empressai de l'éteindre dans les bras de mon jeune ami.

Quels plaisirs ! que d'amour ! sur nos lèvres brûlantes,
Nos ames s'élancoient, et cherchoient à s'unir.
Baisers délicieux ! caresses ravissantes !
Nos transports mutuels enflammoient le desir,
Et calmoient tour-à-tour ses fureurs renaissantes.
Momens voluptueux ! ah, puisqu'on doit mourir,
Que n'est-ce dans le cours de ces heures charmantes !
Sans doute aucun mortel n'auroit voulu vieillir.

Enfin les fatigues de la table et du lit me plongent dans un profond sommeil. Fatale sécurité ! Ascylte, qu'une éternelle démangeaison de nuire, éveille toujours à propos, Ascylte escamote Giton d'entre mes bras, et le porte dans son lit. Cet infame artisan de noirceurs abuse, au mépris du droit des gens, de sa frauduleuse conquête, et s'endort à son tour, rassasié de voluptés, sur le sein de mon frère, qui ne sentit pas, ou qui dissimula l'injure que me faisoit son lâche ravisseur. Je m'éveille avant eux, et pousse un cri de rage dans ma couche solitaire. Je fus d'abord tenté de leur passer mon épée au travers du corps, et de me venger, par leur trépas, de leur commune infidélité. Mais la vue de Giton m'attendrit malgré moi, et je me contente de lui donner quelques soufflets qui le réveillent. —Pour toi, profanateur impie des droits sacrés de l'amitié, dis-je au perfide Ascylte avec l'accent concentré de la fureur, et fixant sur lui des regards enflammés, ne crois pas avoir en vain violé la foi de nos traités ! je ne souffrirai pas que nous couchions désormais sous le même toit. Prends donc ce qui t'appartient, et cherche ailleurs l'aliment nécessaire à ton impure brutalité. — J'accepte tes offres,

répond-il fièrement ; mais, après avoir fidèlement partagé nos nippes, je prétends encore que Giton soit partagé de même. —

Je crus d'abord qu'il vouloit se venger de ma proposition par une mauvaise plaisanterie ; mais je me trompois : il prend précipitamment son sabre, et jure ses grands dieux qu'il ne consentira point à me laisser la jouissance exclusive du trésor que je réclame ; qu'il y prétend un droit égal au mien ; qu'il l'aura, ou que son sabre lui fera justice. Furieux, éperdu, je saute moi-même sur mon épée, et, retroussant mon manteau autour de mon bras, je me mets en défense. Mais Giton, glacé d'effroi, fondant en larmes, embrasse nos genoux, et s'oppose à notre fureur. — Souvenez-vous, s'écrioit-il, qu'hier encore, liés par le plus saint des nœuds, l'un nommoit l'autre son frère. Voudriez-vous donc, en ennemis mortels aujourd'hui, renouveler, dans cette obscure taverne, les horreurs du duel de Thèbes ? ah ! je vous conjure de vous concilier ; ou, s'il faut que l'un de nous perde la vie, voilà ma gorge, frappez ! c'est à moi seul de mourir, à moi qui cause entre deux amis ce démêlé sacrilége et barbare. —

Les pleurs et les prières de Giton nous désarmèrent. — Je consens à la paix, dit Ascylte; mais que cet enfant soit notre juge; et, pour nous mettre d'accord, qu'il se donne librement à celui de nous qu'il préfère. — Moi qui crois que Giton s'est fait une douce habitude de vivre à mes côtés, qu'il m'aime exclusivement, et qu'il n'est pas en son pouvoir de m'abandonner, j'accepte la proposition sans balancer, et prie mon jeune ami de choisir entre Ascylte et moi. Mais, qui le croiroit? le traître ne se donna pas même l'air de délibérer, et, comme s'il eût craint de paroître avoir un seul moment hésité, il fut aussi prompt que l'éclair à se jeter dans les bras de mon rival. La chûte de la foudre à mes pieds m'auroit moins suffoqué. Tremblant de tout mon corps, j'allai tomber sur mon lit. Je n'avois plus mes armes, mais je me serois tué de mes propres mains, si le desir et l'espoir de me venger ne m'eussent empêché d'attenter à ma vie. Compagnon d'armes et l'ami d'Ascylte depuis mon enfance, j'avois constamment partagé ses joies et ses traverses; et cependant l'ingrat, malgré l'excès de ma douleur, eut la barbarie d'emmener sa proie, et de m'abandonner, dans une ville étrangère,

au fond d'un méchant cabaret, seul, et privé de toute espèce de consolations.

On ne sert l'amitié qu'autant qu'elle est utile.
On en fait un calcul, un intérêt mobile.
Avez-vous des trésors ? je suis à vos genoux.
Les avez-vous perdus ? mon cœur n'est plus à vous.
Le monde est un théâtre où des farceurs à gages,
Différens d'intérêt, ainsi que de langages,
S'embrassent sans s'aimer, se trompent tour-à-tour,
Et n'ont rien de réel que le masque du jour.

Cependant je crus devoir abréger mes plaintes et sécher mes larmes. Nous attendions la visite de Ménélas, et, ne voulant pas m'offrir à ses yeux dans l'état où j'étois, je rassemble mes hardes, et je cours me loger dans le voisinage de la mer. C'étoit le quartier de la ville le plus solitaire. Je fus trois jours sans sortir; la plaie que je portois dans mon cœur, s'aigrit encore dans la solitude: j'éprouvois des angoisses mortelles, et je croyois expirer à chaque sanglot qui s'échappoit de ma poitrine. Quand l'excès de ma douleur ne m'ôtoit pas la faculté de me plaindre, je reprochois à la terre de m'avoir laissé sortir vivant de ses abîmes; à la mer, si funeste à tant de têtes innocentes, de m'avoir en vain montré ses gouffres entr'ouverts. — J'ai tué mon hôte, m'écriois-je; j'ai joué la justice, esquivé ma sentence de mort, et déserté l'amphithéâtre. Ah! n'ai-je

donc évité la punition de tous mes crimes, avec tant d'audace et de bonheur, que pour être enfin délaissé dans une taverne de la Grèce, en butte à toutes les horreurs de la solitude et de la pauvreté ? Peut-on se voir plus indignement trahi ? et par qui ? par un homme livré aux plus honteux déréglemens ; qui, de son propre aveu, a mérité l'échafaud ; qui ne doit sa liberté qu'à la plus infame complaisance ; qui ne connut jamais les transports de l'amour sans offenser la nature..... Que dis-je ? à qui sa mère en vain certifia son sexe ; qui se crut toujours la sœur de son frère ; qui prit l'habit d'une femme au lieu de la robe virile ; qui n'eut pas honte enfin d'usurper l'emploi des courtisanes dans les lieux consacrés à la débauche, et de mettre, comme elles, ses faveurs à l'encan. Et, pour surcroît d'ignominie, le traître vient de sacrifier à son impudique ardeur les droits sacrés de l'amitié ? et je pourrois lui pardonner un si cruel outrage ? ou je renonce à la qualité d'homme, et d'homme libre, ou je vengerai dans le sang du coupable ma honte et mon désespoir. —

A ces mots, je saisis mes armes, et, dans la crainte que ma foiblesse ne trahisse mon humeur guerrière, je leste mon estomac d'un

excellent dîner, que j'arrose largement du meilleur vin de mon auberge. Enfin je prends mon essor, et me voilà parcourant, comme un fou qui a brisé sa chaîne, les places et les portiques. Je ne respirois que sang, et je ne faisois point un pas, que je ne portasse la main d'un air furieux sur mon épée. Malheureusement ces accès de rage, ces gestes menaçans me firent remarquer d'un soldat dont l'extérieur barbare annonçoit un spadassin déterminé; et le rustre vint me demander, du ton le plus incivil, dans quelle légion je servois, et quelle étoit ma centurie. Je forgeai sans peine une réponse que je croyois plausible, et qui cependant ne me tira pas d'affaire. — Pourquoi, s'écria ce terrible homme, es-tu chaussé comme un baladin? seroit-ce l'usage dans ta légion? ta rougeur te trahit. Tu m'as fait un mensonge. A bas les armes, ou je te coupe les oreilles. — Tremblant de tous mes membres, je lui donne mon épée. Que faire alors? Honteux de me voir désarmé, je retourne au logis, où ma colère peu-à-peu s'évapore, et me laisse enfin dans une tranquillité d'ame, qui m'inspire une sorte de reconnaissance pour l'officieux aventurier qui venoit de faire échouer mes projets de vengeance.

Cependant j'eus des retours violens sur moi-même; l'amour crioit dans mon cœur, et ses cris demandoient du sang. Je ne pus même fermer l'œil de la nuit, et je la passai toute entière dans l'agitation la plus cruelle. Excédé d'inquiétudes, je me lève dès la pointe du jour, et je sors pour tâcher de dissiper les tumultueux fantômes de mon imagination. Après avoir erré long-tems, le hasard me conduisit sous un portique rempli des objets les plus propres à me distraire de mes funestes préoccupations. J'y vis un tableau de Zeuxis, dont la manière forte et sublime avoit triomphé du tems : j'en vis plusieurs de Protogène, où la nature étoit rendue avec tant de vérité, que j'eus besoin de les toucher pour me convaincre de mon illusion : je me prosternai devant les ouvrages d'Apelles ; ce grand homme savoit mettre tant de graces et d'expression dans ses figures, qu'on croyoit les voir respirer; mais il ne leur donnoit pas seulement la vie, elles avoient encore une ame : là, d'un vol majestueux et rapide, l'aigle de Jupiter enlevoit Ganymède, et s'élançoit avec le jeune dieu dans l'Olympe ouvert devant eux; ici, le charmant Hylas repoussoit les caresses de la Naïade qui bravoit ses rigueurs; plus loin, Apollon versoit

des larmes sur un disque ensanglanté, et couronnoit sa lyre muette d'un lis nouvellement éclos.

A la vue de ces tableaux, j'oubliai que j'étois dans un lieu public : — O Dieux, m'écriai-je, vous avez donc aimé comme les foibles mortels! Jupiter ne se plaît pas toujours parmi les beautés de l'Olympe, et l'Amour le conduit quelquefois sur la terre; mais il ne condamne personne aux ennuis du veuvage; et la Nymphe qui ravit Hylas, auroit certainement imposé silence à son cœur trop épris, si elle eût su qu'Hercule idolâtroit ce bel enfant. Enfin l'histoire des Dieux est pleine d'aventures galantes, mais je ne vois jamais entre eux d'odieuses rivalités. O combien je suis malheureux d'essuyer une infortune, dont cette histoire, si féconde en amoureux évènemens, ne m'offre aucun exemple! —

Tandis que j'étourdissois de mes plaintes inutiles l'écho du portique, un vieillard à cheveux blancs, et dont la physionomie, quoique annonçant un estomac souvent à jeun, avoit je ne sais quoi d'imposant, vint se placer à côté de moi. A son extérieur malpropre, aux lambeaux qui le couvroient à peine, je jugeai qu'il étoit homme de lettres,

et qu'il avoit, comme tous ses confrères, perdu son tems à se morfondre à la porte des riches qui l'avoient éconduit. — Je suis poète, me dit-il; et, si les couronnes sont la preuve du talent, j'occupe un rang distingué parmi les premiers génies du siècle. Mais j'aurois tort de me prévaloir des suffrages du public. Il est de si plats auteurs qui les obtiennent! — Si vous êtes, lui répondis-je, un des plus nobles citoyens de la république des lettres, pourquoi donc ce méchant habit? — Vous venez d'en dire la raison, répliqua-t-il, car l'amour des sciences n'a jamais enrichi personne.

Le marchand, sur les mers, favori de Neptune,
A ses heureux calculs asservit la fortune;
Le soldat s'enrichit aux dépens des vaincus;
Un vil flatteur s'endort sur des monceaux d'écus;
C'est en vain qu'au barreau l'avocat déraisonne,
Sans cesse dans ses mains l'or arrive et foisonne;
L'amant de la beauté qui trahit un époux,
Fait payer son bonheur des trésors du jaloux:
Leurs jours, abandonnés aux plaisirs, à la joie,
Sont, des mains de Plutus, filés d'or et de soie,
Et la nuit leur apporte, au gré de leurs desirs,
Des jeux encor plus doux, et de nouveaux plaisirs.
Le savant seul, hélas! étranger sur la terre,
Habillé de lambeaux, nourri par la misère,
Dans le temple des arts, sur le double vallon,
Cueille un laurier stérile, et meurt dans l'abandon.

— Ainsi va le monde, ajouta-t-il; et c'est en vain qu'on voudroit à cet égard se faire illusion. En effet, l'ami des mœurs, en opposant l'exemple des siennes à la corruption du siècle, forme aux yeux de ses contemporains un contraste offensant, dont ils se vengent par la haine. Aima-t-on jamais dans les autres les vertus qu'on n'a pas? Telle est aussi la destinée des savans, toujours vus de mauvais œil par les favoris de la fortune, parce que ceux-ci prétendent que la richesse seule doit placer l'homme au premier rang de l'ordre social. Et de-là leurs dédains systématiques, et leur implacable aversion pour les gens de lettres, afin que la livrée de la misère efface l'éclat de nos talens, et nous force de céder le pas à l'opulence. Vous soupirez? Vous êtes aussi surpris qu'indigné de voir la pauvreté compagne inséparable du génie? Ah! vous avez bien raison! le sort des savans mérite en effet toute la compassion des cœurs sensibles. — Je vous jure que le mien dans ce moment, lui répondis-je, est loin de prendre quelque intérêt aux disgraces des gens de lettres. J'ai bien d'autres sujets d'affliction. Si vous saviez combien je suis à plaindre! et je n'ai pas une ame à qui je puisse

compter mes malheurs. Cependant j'éprouve, comme tous les malheureux, le besoin de répandre mes peines dans le sein d'un ami. J'en avois un qui vient de me trahir indignement; qui m'a fait un vol dont je ne me consolerai jamais. Ah! s'il étoit moins coupable, je pourrois encore espérer de faire entrer le remords dans son ame. Mais il est incurablement gangrené par le goût et l'habitude du crime. — Mes plaintes attendrirent ce bon vieillard; et, pour prix de sa sensibilité, je lui racontai mon histoire toute entière. Il eut horreur de la perfidie d'Ascylte; il partagea tous mes chagrins; et, pour me distraire agréablement, il me fit en ces termes le récit d'une de ses galantes espiégleries:

— Je fis dans ma jeunesse le voyage d'Asie à la suite du questeur. Les plaisirs ne nous quittèrent jamais. Cependant je ne trouvai dans aucun de nos séjours autant d'agrémens qu'à Pergame. L'élégance et la propreté des maisons, mais sur-tout le fils de mon hôte, avoient pour mes yeux et pour mon cœur un charme toujours nouveau. Cet enfant étoit d'une beauté ravissante. Que de ruses pour m'en assurer la possession! redoutant pour ma tendresse l'œil vigilant du père, je me

déclarai dans sa maison l'apôtre infatigable des bonnes mœurs, et j'obtins en peu de tems toute sa confiance. Il falloit voir, quand la conversation tomboit sur l'amour antiphysique, quelle chaste horreur se peignoit sur mon front, avec quel zèle religieux je défendois les droits de la nature outragée, avec quel ton sévère je me plaignois de l'indécence même d'une pareille conversation! Ce stoïque patelinage eut un succès conforme à mes vues; car la mère s'engoua si fort de ma personne, qu'elle me pria de surveiller l'éducation de son fils. Je le menois aux écoles; je réglois ses études; je lui donnois des leçons; mais j'avois soin sur-tout de l'isoler dans ses loisirs, et j'écartois impitoyablement du logis, quiconque me sembloit capable d'entamer mon trésor.

— Un soir, après plusieurs jours de fêtes, le besoin de repos engagea de bonne heure toute la famille à se coucher. Je ne songeai d'abord qu'à dormir. Mais vers le milieu de la nuit, le sommeil s'éloigna de mes yeux, et je m'aperçus que mon élève veilloit aussi. — Alors, d'une voix timide et tremblante d'amour, j'adressai cette prière à Vénus: « Reine de Gnide, exauce, je t'en conjure, les vœux

secrets que forme mon cœur ! si tu permets que je baise ce bel enfant, sans l'éveiller, je fais vœu de lui donner demain deux tourterelles. » — Quel fut mon ravissement ! j'entendis aussitôt l'aimable enfant ronfler. Je m'approche, je respire un moment son haleine, et je lui dérobe légèrement quelques baisers. Content de cet essai, je sortis dès la pointe du jour pour acheter deux tourterelles, et revins promptement au logis acquitter ma promesse.

— La nuit suivante, mes vœux s'enhardirent, et j'adressai, mais d'un ton plus ferme, cette nouvelle prière à Vénus. — Souffrez, ô déesse, que ma main parcoure le corps de ce bel enfant, et se repose, sans l'éveiller, sur ses formes ravissantes ! tant de félicité dépend de vous; et, si je l'obtiens, je promets d'ajouter à ma première offrande deux coqs gaulois, toujours prêts à combattre. — Nouveau prodige ! je sentis mon élève s'approcher doucement, comme s'il eût craint que je ne me rendormisse. Oh ! comme je m'empressai de le tirer d'inquiétude ! je lui donnai l'avant-goût du bonheur suprême par les agaceries les plus vives, par les baisers les plus voluptueux, par les caresses les plus tendres, que je

prodiguois tour-à-tour à toutes les parties de son beau corps. Sitôt que le jour parut, je m'empressai d'aller faire l'emplette de mon offrande, et de l'apporter à mon élève.

— La troisième nuit donnoit carrière à la licence. Mon élève fit semblant de se livrer au sommeil ; mais je m'aperçus sans peine qu'il feignoit de dormir. Je le serre de plus près, et je prononce ces mots à son oreille : — O Vénus! voici le moment de mettre le comble à tes faveurs; ne laisse point ton ouvrage imparfait : à peine ai-je entrevu le sanctuaire de l'amour. Ah! si tu me permets d'y pénétrer, sans éveiller le dieu que j'y vais adorer, je fais vœu d'ajouter à mes autres offrandes un bidet de Macédoine.—Dieux! le charme opéra comme les nuits précédentes ; jamais mon élève n'avoit dormi si profondément : d'abord mes mains avides parcoururent toutes les parties de ce corps d'albâtre, et mes lèvres brûlantes en pillèrent les trésors. Enfin l'amour ne mit plus de réserve à ses faveurs, et reçut mon sacrifice tout entier.

— Je sortis aussi matin que les jours précédens, mais il s'en fallut bien que je revinsse aussi vîte. A mon retour, je trouvai mon élève sur le seuil de la porte, attendant avec impatience

impatience l'effet de ma promesse. — Où est donc le bidet, me dit-il avec inquiétude? — Je n'ai trouvé que des rosses sur le marché, lui répondis-je. D'ailleurs, sans compter qu'un cheval ne s'achète pas aussi facilement que des coqs et des tourterelles, j'ai craint qu'un pareil présent ne fît naître des soupçons qu'il est essentiel pour vous et pour moi d'écarter; et ces réflexions, après m'avoir promené longtems par la ville, ont fini par me ramener à la maison sans l'emplette projettée. Mais prenez patience, et je vous promets encore de remplir mes engagemens, aussitôt que je trouverai l'occasion favorable. — Je vis bien que mes excuses ne prenoient pas sur le cœur de l'enfant. Cependant il se tut; mais sa rougeur trahit son mécontentement.

— Je craignois que cette altercation ne fût l'écueil de mes plaisirs; mais je résolus de conserver mes avantages, en dépit de tous les obstacles. Au bout de quelques jours, je demandai ma grace à l'enfant, et j'implorai, dans les termes les plus passionnés, dans l'attitude la plus amoureuse, le retour de ses tendres complaisances. Mais toutes mes douceurs ne purent vaincre son fiel. — Dormez, ou j'éveillerai mon père,—étoit sa seule réponse à toutes

mes cajoleries. Cependant, comme le succès, en pareil cas, dépend toujours de la persévérance, loin de me décourager, je redouble la vivacité de mes attaques, et, malgré sa résistance, je m'élance sur la brèche, où, triomphant enfin des obstacles qu'il m'oppose, je parviens à planter l'étendard de la victoire.

— Je m'attendois à des fureurs; mais le vaincu trouva sans doute dans ma violence des charmes qui le consolèrent de sa défaite, car il fut de la plus grande douceur, et me reprocha seulement de l'avoir exposé, par mon ingratitude, aux railleries de ses camarades, auxquels il avoit annoncé, pendant l'école du matin, le joli petit cheval que je devois lui donner, et dont ils n'avoient pas manqué de lui demander des nouvelles. — Je ne vous ressemble pas, ajouta-t-il, et, pour vous le prouver, je vous permets de recommencer, si le jeu vous amuse. — La paix fut encore une fois jurée, et je la scellai de nouveau sur l'autel de l'amour.

— Fatigué de tant d'efforts pour joindre le myrthe à l'olive, j'allois m'endormir; mais la jeunesse de mon élève rendoit ses ressources inépuisables, et son appétit veilloit

encore. — Eh quoi ! me dit-il d'un petit ton boudeur et caressant, dormez-vous déjà ? — Sa jolie main, plus puissante que ses reproches, dissipa ma langueur. Nouveaux plaisirs, qui me coûtèrent le reste de mes forces. Enfin, couvert de sueur, et respirant à peine, je m'endormis encore. Mais, au bout d'une heure, à-peu-près, mon élève, qui sans doute avoit un lutin dans le corps, me réveille, et m'offre de nouveau le gage du combat. Excédé de lassitude, je le refuse avec humeur, et, pour obliger l'implacable enfant à me laisser en repos, je lui dis à mon tour : dormez, ou j'éveillerai votre père. —

Cette histoire avoit fait sourire mon esprit, et rendu le calme à mon cœur. J'en profitai pour examiner les tableaux avec plus d'attention ; pour interroger mon facétieux conteur sur plusieurs détails qui passoient ma portée ; pour lui demander sur-tout les causes de la décadence des arts, mais principalement de la peinture, dont on avoit à peine conservé les premiers élémens. — On ne peut les attribuer, me dit-il, qu'à cette soif insatiable de l'or qui tourmente tous les rangs de la société. Chez nos ancêtres, qui n'avoient d'autre passion que la vertu, tous les beaux-arts

fleurissoient à-la-fois, et l'on se disputoit à l'envi la gloire des découvertes utiles à la postérité. Démocrite, animé de cette noble ambition, s'entoura de fourneaux et d'alembics; et, tant qu'il vécut, il ne cessa de faire des expériences sur la nature et les propriétés des plantes et des minéraux. Eudoxe vieillit sur la cime d'un rocher, du haut duquel il examinoit, le jour et la nuit, le cours des astres et le mouvement du ciel. Chrysippe, pour donner plus de force à sa pensée, prit trois fois de l'ellébore. Mais, pour ne parler que des artistes, Myron, qui faisoit respirer le bronze, qui lui créoit une ame, Myron ne trouva personne qui voulût recueillir sa succession; et Lysippe est mort de faim sur un marbre, où son génie cherchoit à dépasser les bornes connues de la perfection.

— Que nous sommes loin de ces illustres modèles! esclaves des plus viles passions, nous avons fermé le temple des arts pour sacrifier à tous les vices; et ces antiques gymnases, où nos immortels aïeux ont fait tant d'efforts pour applanir à leur ingrate postérité les routes du savoir et de la vertu, sont remplacés par des théâtres élevés à la débauche, et par des écoles publiques de prostitution.

Aussi, seroit-ce en vain qu'on chercheroit aujourd'hui parmi nous les traces effacées de la morale, de la dialectique et de l'astronomie. Que va-t-on demander aux dieux dans les temples? le don de l'éloquence? le don de la sagesse? On ne leur demande pas même la santé du corps; et tous les vœux qu'on leur adresse, sont bassement intéressés.

— Voyez-vous cette foule d'adorateurs qui montent au capitole? Il n'en est pas un seul qui n'aille demander, ou la mort tardive d'un vieux parent, ou la découverte d'un trésor, ou tout au moins un supplément à sa fortune. Le sénat, l'appui de la justice, l'oracle de l'honneur, répand lui-même la contagion de l'exemple. Manqua-t-il jamais, dans les calamités publiques, d'offrir de l'or à Jupiter? Cet usage, qui semble attribuer à l'or le pouvoir d'appaiser les dieux, d'en obtenir des graces, donne un ressort plus puissant à la passion des richesses. Et comment, en effet, douter de leur importance exclusive, quand on croit que la faveur des dieux même en dépend? Cessez donc de vous étonner de la décadence des arts, et sur-tout de la peinture, dans un tems où les dieux et les hommes préfèrent l'éclat d'un lingot d'or aux chefs-d'œuvre

de Phydias et d'Apelles, de tous ces grecs dont la gloire est l'objet de nos mépris..... Mais je vois que ce tableau, représentant la ruine de Troye, s'est emparé de toute votre attention; et, pour vous l'expliquer, pour vous forcer à m'écouter, je vais le traduire dans la langue des dieux.

Les Grecs, las d'éprouver d'invincibles obstacles,
Insultoient à Calchas, accusoient ses oracles,
Et, malgré leur valeur, trahis par les destins,
Laissoient, après dix ans, respirer les Troyens;
Quand, sur l'ordre du Dieu qu'à Délos on adore,
Sortis de leurs vaisseaux, au réveil de l'aurore,
Dans les forêts d'Ida, des bataillons nombreux
Vont abattre le chêne et le pin sourcilleux.
L'art bientôt les rassemble, et d'un cheval énorme,
La hache et le compas leur font prendre la forme.
C'est un colosse immense, et qui peut dans son sein
Renfermer de soldats un formidable essaim.
L'élite des guerriers se dispute la gloire
D'attendre dans ses flancs la mort ou la victoire,
De punir Ilion, de venger le trépas
Des Grecs qui, sous ses murs, sont morts dans les combats.

Ces Troyens semblent vivre; et je crois les entendre,
Sur les débris fumans de leur patrie en cendre,
Accusant et les dieux et leurs lâches vainqueurs;
Eux-mêmes d'Ilion raconter les malheurs.

Hélas! nous pensions tous que, loin de nos rivages,
Un Dieu consolateur écartoit les orages.
Quels Troyens pouvoient croire à des perils nouveaux!
Nous avions vu les Grecs monter sur leurs vaisseaux,
Et Sinon nous montroit, pour garant de leur fuite,
Le colosse où Pyrrhus campoit avec sa suite.

— Les Grecs, nous disoit-il, l'ont offert à Pallas,
Et c'est le fruit d'un vœu conseillé par Calchas. —
L'exécrable imposteur, par ce hardi mensonge,
Dans l'abîme à son gré nous entraîne et nous plonge.

La paix, qui si long-tems nous ravit ses douceurs,
De ses bienfaits tardifs enivroit tous les cœurs;
Si l'on pleuroit encore, on pleuroit sans alarmes,
Et c'étoit de plaisir que l'on versoit des larmes.

Charmé du monument que les Grecs ont construit,
Le peuple dans nos murs veut qu'il soit introduit;
Mais Laocon l'apprend, il arrive, il s'écrie,
Et, d'un bras que guidoit l'amour de la patrie,
Lance sur le colosse un trait audacieux,
Qui, dans son vol rapide, arrêté par les dieux,
Rejaillit dans les airs, et reprenant sa course,
Vient à nos yeux surpris mourir presqu'à sa source.
Laocon prend alors à l'un de nos soldats
Un fer à deux tranchans taillé pour les combats,
S'élance, et de sa hache, aussi fier qu'intrépide,
Frappe à coups redoublés la machine homicide.
Dans ses flancs caverneux, les Grecs épouvantés
Laissent partir trois cris par l'écho répétés.
Leur voix les eût trahis, mais le bruit de la hache
Couvre aussitôt les cris que l'effroi leur arrache.

Enfin tandis qu'à Troye, où cent bras l'ont conduit,
On place le colosse et la mort qui le suit,
Un prodige nouveau vient d'une horreur subite,
Glacer nos chefs tremblans et la foule interdite :
Des rochers escarpés qui bordent Ténédos,
Où la mer en courroux lance et brise ses flots,
Avec un bruit semblable à celui qu'un navire
Fait en voguant la nuit au souffle de zéphire,
S'avancent deux serpens. L'exécrable Python
S'est offert moins terrible aux regards d'Apollon.
Le couple monstrueux sous ses traces profondes,
Aux deux bords opposés fait refluer les ondes.

De leurs yeux enflammés s'échappent des éclairs ;
Qui semblent des fanaux allumés sur les mers ;
Et leurs cris discordans, leur sifflement sauvage,
Font mugir autour d'eux les échos du rivage.

Deux fils de Laocoon, seuls fruits de son hymen,
L'attendoient à l'écart sur un tertre voisin,
Quand les monstres sur eux s'élançant par derrière,
S'abreuvent de leur sang qui rougit la poussière.
Enfans infortunés ! subissez votre sort !
Ces dards que vous bravez, vont vous donner la mort.
Que dis-je ? songez-vous à votre propre vie ?
Chacun dans ses efforts, pour son frère s'oublie,
Et s'offrant en victime à ce combat cruel,
N'écoute que la voix de l'amour fraternel.
Leurs amis sont en pleurs ; l'insensible vulgaire
Croit qu'un dieu les punit du crime de leur père.

Aussitôt Laocoon, pour sauver ses enfans,
Vole, arrive, saisit, et combat les serpens ;
Mais malgré son courage et l'ardeur qui l'anime,
Bientôt de sa tendresse il devient la victime,
Et sur ses fils mourans sous ses yeux paternels,
Il succombe, il expire au pied de nos autels,
Où nos dieux, en fuyant, au défaut du tonnerre,
Laissent le désespoir, la vengeance et la guerre.

L'astre des nuits, à peine au milieu de son cours,
Éclairoit d'Ilion les palais et les tours,
Qu'à la faveur du calme et du sommeil perfide,
Dont nous goûtions alors le charme parricide,
Sortis des flancs obscurs du fatal monument,
Et guidés par l'éclat des feux du firmament,
Tels qu'échappé du joug, aux champs de Thessalie,
Un coursier qui s'élance et franchit la prairie,
Les Grecs victorieux, après tant de hasards,
Circulent sans obstacle au sein de nos remparts.
La mort vole avec eux dans la ville endormie ;
Tout périt, tout s'embrase, et la troupe ennemie,

A nos propres foyers, aux lampes des tombeaux,
Aux autels des dieux même, allume les flambeaux,
Dont, malgré nos efforts, ses mains incendiaires
Embrasent sous nos yeux nos toits héréditaires.
Elle égorge Priam et sa postérité,
Embrassant de leurs dieux l'autel ensanglanté,
Massacre les vieillards au sein de leurs familles,
Les enfans au berceau, nos femmes et nos filles,
Et des maisons en feu, par un effort nouveau,
Dispersant les débris sur ce vaste tombeau,
Dans ces lieux où la mort reste encore après elle,
Laisse de nos malheurs une empreinte éternelle.

J'écoutois encore, quand une grêle de pierres qu'on fit pleuvoir autour de nous, avertit Eumolpe de se taire. Accoutumé depuis long-tems à de pareils suffrages, il se couvre la tête, et s'enfuit à toutes jambes. Craignant qu'on ne me prenne aussi pour un nourrisson des muses, je détale avec la même rapidité. — Ah! que vous avez là une horrible manie! dis-je au poète malencontreux, aussitôt que l'absence du danger m'eut permi de respirer; depuis deux heures que nous sommes ensemble, à peine avez-vous cessé d'avoir des vers à la bouche. Je ne m'étonne plus que les pavés volent après vous. J'en ferai provision, je vous jure, quand il m'arrivera de vous rencontrer; et s'il vous prend alors de pareils accès, je vous tire aussitôt du sang de la tête. — Jeune homme, répondit

Eumolpe en secouant les oreilles, tel est l'accueil que j'ai souvent reçu du public; et je n'ai jamais récité de suite dix de mes vers au théâtre, sans obtenir cet étrange applaudissement. Quoi qu'il en soit, je veux vivre en paix avec vous, et je consens, pour vous plaire, à ne parler qu'en prose le reste du jour. — Et moi, je vous promets à souper, répliquai-je, pour prix d'un si penible effort. —

Nous passâmes ensuite à mon auberge, où j'ordonnai notre souper, et, de-là, nous nous rendîmes au bain. Que je me sus gré d'y avoir été! en y entrant, la première personne que j'aperçois, c'est Giton, collé contre le mur, dans l'attitude de la douleur, et versant des larmes que j'attribue au regret de m'avoir abandonné. Je reste comme un terme, et crains de me faire illusion. Mais tandis que, pour me convaincre de sa présence, je l'examine des pieds à la tête, il lève les yeux sur moi, et s'élançant comme un trait: — O mon frère, s'écrie-t-il, ayez pitié de moi! où je ne vois pas briller des armes, je m'explique librement. Ne me laissez donc pas, je vous en conjure, au pouvoir d'un vil ravisseur, et punissez-moi de l'arrêt involontaire que j'ai

prononcé contre vous. Mon repentir est sans bornes; mais n'en mettez pas non plus à mon châtiment, si vous êtes toujours irrité. J'aime mieux mourir de vos mains, que de vivre sans vous plus long-tems. —

Je lui fermai la bouche, afin de ne pas attirer l'attention des curieux. Eumolpe avoit entamé le récit d'un poëme, et c'eût été dommage de le distraire. Je le laisse donc dans le bain, d'où sortant avec Giton par d'obscurs détours, je cours le cacher dans mon auberge. Entré chez moi, je pousse les verroux, et, pressant l'aimable fugitif dans mes bras, je sèche, par la chaleur de mes baisers, les traces encore humides de ses larmes. Il nous fut long-tems impossible de retrouver la parole. Le pauvre enfant poussoit des soupirs qui lui fendoient la poitrine. — Quelle honte pour moi, m'écriai-je enfin! trahi, sacrifié, je t'aime encore, j'ai tout oublié; et dans ce cœur où ton ingratitude avoit fait une plaie si profonde, j'en cherche en vain la cicatrice. Que diras-tu cependant pour ton excuse? N'est-ce pas volontairement que ton cœur infidèle a préféré la tendresse d'Ascylte à la mienne? avois-je donc mérité cet intolérable affront? Je ne me plaindrois pas, si j'avois choisi un

juge étranger ; mais c'est toi, toi-même, que j'avois rendu l'arbitre de mon sort. Combien tu m'as affligé ! ces pleurs que je répands dans ton sein, le souvenir seul de ma douleur les fait couler encore. —

La tendre vivacité de ces reproches, en donnant à Giton la mesure de son pouvoir sur mon cœur, changea sa contenance embarrassée. Il leva, d'un petit air triomphant, ses yeux timidement baissés jusqu'alors, essuya les miens avec un pan de sa robe, et prenant un ton caressant, mais décidé : — Rappelez-vous, mon cher Encolpe, les circonstances de cette malheureuse affaire. Est-ce moi qui vous ai trahi ? N'est-ce pas vous plutôt qui m'avez livré ? Quand je vous ai vu disposés l'un et l'autre à vous couper la gorge, j'ai cru devoir me ranger du côté du plus fort. Pourquoi mentirois-je ? c'est un sacrifice que j'ai fait à votre sûreté. — Je trouvai ces réflexions pleines de finesse et de bon sens, et, jetant mes bras autour du gentil discoureur, je l'assurai de sa grace toute entière, que je ratifiai par les plus tendres caresses.

Il étoit déjà nuit, et j'allois demander à souper, lorsqu'Eumolpe vint frapper à ma porte. Mais, avant d'ouvrir, je m'informai

s'il étoit seul, et même, comme je voyois Ascylte par-tout, je ne lui permis d'entrer qu'après m'être assuré, en regardant par le trou de la serrure, qu'il n'avoit personne avec lui. Il alla s'asseoir sur un petit lit de repos. — Voilà, s'écria-t-il à la vue de Giton, qui vint lui proposer de se rafraîchir, voilà le plus bel enfant que j'aie encore vu de mes deux yeux! l'échanson de Jupiter n'est pas plus joli. Que je vais faire un souper délicieux! verse, mon jeune ami, verse tout plein; je croirai boire l'ambroisie..... Ce vin m'a fait goûter les mêmes délices; et j'ai tout bu d'une haleine, car je n'ai jamais eu si soif. Mais, à propos, Encolpe, pourquoi donc m'avez-vous abandonné? J'ai cru qu'on me tueroit pour avoir déclamé des vers; et, comme au théâtre, on me fit taire à coups de pierres. Je vous appelois à grands cris, et me croyois à mon dernier jour. Heureusement un évènement singulier vint me tirer d'affaire. Les enragés qui s'étoient mis à mes trousses, me quittèrent pour courir après un jeune homme, nu comme un ver, écumant de rage, appelant Giton, et demandant ses habits d'une voix de stentor. Mais qu'ils étoient loin de le poursuivre, comme moi, pour l'assommer

de coups! tantôt ils l'admiroient en silence; et tantôt ils l'applaudissoient à grands cris. Et savez-vous pourquoi la foule s'empressoit ainsi sur ses pas? c'est qu'il auroit pu rivaliser avec le plus vigoureux des grisons d'Arcadie. On eût prodigué moins d'éloges à Priape en personne. Enfin, ne pouvant résister sans doute à des charmes si puissans, un je ne sais quel chevalier romain, qui m'auroit vu lapider sans froncer le sourcil, vint lui offrir un manteau, et l'emmena chez lui..... Pour moi, je m'aperçus au sortir du bain, qu'on avoit pris mes habits. On refusoit de me les rendre; et si je n'avois trouvé quelqu'un qui fut assez complaisant pour affirmer qu'ils m'appartenoient, j'eusse été forcé de produire en public ma triste nudité. Tant il est vrai qu'il vaut mieux être un beau garçon qu'un grand poète. —

J'avois changé vingt fois de couleur pendant le discours d'Eumolpe. D'abord son apostrophe à Giton m'avoit paru trop cavalière, et je craignois d'avoir introduit un nouvel Ascylte chez moi. Le récit de sa propre histoire m'avoit ensuite amusé; mais si les premiers détails de l'aventure d'Ascylte firent sur moi la même impression, j'enrageai de la voir finir si heureusement pour lui.

Néanmoins je ne fis pas semblant de le connoître, et j'ordonnai de nous servir à souper.

Les viandes étoient communes, mais succulentes, et furent du goût d'Eumolpe, qui mangea long-tems en poète affamé. Cependant il vint à bout de remplir son estomac à jeun, et de retrouver enfin l'usage de la parole : — C'est avec ces mets simples et salubres, dit-il, qu'ont vécu nos ancêtres. Pourquoi donc est-il aujourd'hui tant de bouches fastueusement délicates, qui ne veulent se nourrir que des alimens les plus rares? Dépravation vraiment déplorable! on méprise les jouissances faciles, et l'on se passionne jusqu'au délire pour celles que la nature a placées loin de nous, et qu'on achète à grand prix :

Il faut que quelque obstacle irrite nos desirs.
Obtient-on sans efforts, on jouit sans plaisirs.
On veut voir sur sa table, où le luxe préside,
Des faisans envoyés des bords de la Colchide;
On veut à ses amis servir dans un festin,
Des oiseaux engraissés sous le ciel africain,
Des végétaux mûris au soleil d'Arabie,
Et les vins parfumés des côtes de l'Asie;
L'oiseau de Philémon, trop commun de nos jours,
Est proscrit à la ville, et nourrit les faubourgs;
Il nous faut des poissons qu'aux plus lointains rivages,
On aille nous chercher à travers les naufrages;

L'abondance a rendu le barbeau plebeïen ;
On fait tout pour l'amour, et bien peu pour l'hymen ;
Le cinname aujourd'hui l'emporte sur la rose.
C'est l'obstacle qu'on aime encor plus que la chose. —

— Est-ce ainsi, lui dis-je, que vous tenez vos promesses ? Vous aviez juré de ne parler qu'en prose aujourd'hui. Pourquoi nous traiter si cruellement ? Nous n'avons jamais fait nombre parmi ceux qui vous ont jeté des pierres. Prenez-y garde, si quelqu'un dans l'auberge entend ronfler un seul hémistiche, il sonnera l'alarme, et les voisins viendront nous assommer. Avez-vous déjà perdu le souvenir du portique et du bain ? ou faut-il qu'on vous tue pour vous corriger ? Je me sauve, si vous ne vous hâtez d'enchaîner votre implacable démon. — Giton me ferma la bouche, me reprocha de pousser trop loin la plaisanterie, et de manquer aux lois de l'hospitalité. Enfin, tout ce que son cœur put lui inspirer en faveur d'Eumolpe, il le dit avec tant de graces, que je fus prêt à rougir de mes invectives, et que le poète enchanté s'écria : — Heureuse, ô trois fois heureuse la mère qui vous a donné la vie ! courage, mon enfant, aimez toujours la vertu. Il est bien rare de la voir unie à la beauté. Le service que vous venez de me

rendre, ne sortira jamais de ma mémoire; il vous a gagné mon cœur sans réserve; et je veux désormais consacrer mon génie à chanter vos louanges. Je veillerai sur vous avec la tendresse d'un père, et je m'engage à ne vous quitter de ma vie. Je ne crois pas qu'Encolpe s'y oppose, car je sais qu'il a un tendre engagement ailleurs. —

Mon aventure de la veille lui sauva la vie; car, si j'avois encore eu mon épée, je la lui passois au travers du corps. Mon sang bouilloit dans mes veines, et je mourois d'envie de me baigner dans le sien. Je n'avois pas été plus furieux contre Ascylte. Giton, trop avisé pour se tromper sur la cause de ma colère, prétexta qu'il avoit besoin de sortir, et s'éloigna. Grace à son absence, je me sentis bientôt un peu plus calme. — J'aime mieux cent fois, dis-je à Eumolpe, vous entendre déclamer des vers tout un jour, que d'écouter votre prose un seul instant, quand vous parlerez sur un tel chapitre. Je suis extrêmement colère, et vous êtes un vieux libertin; j'aime à la fureur; et l'objet de ma passion vous enflamme. Voyez, après cela, s'il est possible que nous sympatisions! cédez-moi donc la place, et décampez au plus vîte. —

Étourdi de cette apostrophe, Eumolpe ne perdit pas son tems à me demander une explication, et il quitta la table aussitôt. Mais quelle est ma surprise! il tire la porte sur lui, la ferme à double tour, et emporte la clef. Je m'imagine que c'est pour chercher Giton plus à son aise, et se sauver avec lui. Cette idée me réduit au désespoir, et je prends le parti de me pendre. J'étois mort, si, dans l'instant même où je passois mon cou dans le nœud fatal, Eumolpe et Giton, rentrant à la hâte, n'eussent coupé la corde. Giton fit un cri terrible, me prit dans ses bras, et me renversa sur mon lit. — Vous vous abusiez, me dit-il avec l'accent du désespoir, si vous avez cru me donner l'exemple de mourir. J'en avois formé le projet avant vous; et je me serois tué chez Ascylte, si j'avois pu trouver son épée. Je me proposois même, quand je vous ai rencontré, d'aller chercher la mort au fond d'un précipice. Mais, pour vous prouver qu'elle est toujours à portée du malheureux qui la desire, jouissez à votre tour du spectacle que vous me destiniez. —

A ces mots, il se jette sur un rasoir que tenoit le valet d'Eumolpe, en passe deux fois le tranchant sur sa gorge, et tombe à mes

pieds. Je pousse un cri d'effroi, et, ramassant l'arme fatale, j'essaie aussi de me couper le cou; mais, peine inutile! je ne m'effleurai pas même la peau. Giton ne s'étoit pas fait plus de mal; et cela n'est pas étonnant, puisque le rasoir victimaire n'étoit qu'un de ces tranchans émoussés, que les barbiers donnent aux apprentis pour exercer leur mal-adresse. Aussi le valet d'Eumolpe avoit-il vu sans frayeur l'usage que nous en faisions; et son maître avoit, par la même raison, considéré de sang-froid cette tragique pantomime.

Nous étions encore en scène, quand l'hôte entra pour servir le dessert. A la vue de nos étranges attitudes: — Êtes-vous ivres, s'écria-t-il, ou des esclaves fugitifs, ou plutôt l'un et l'autre? Qui a renversé ce lit? que machinez-vous ensemble? Je suis sûr que vous songiez à déloger sans payer; mais que la foudre m'écrase si vous en venez à bout. C'est à Marcus Manicius, et non pas à une pauvre veuve, que vous avez affaire, entendez-vous?— Quoi! tu nous menaces, effronté coquin, dit Eumolpe, en lui détachant un soufflet capable de lui briser la mâchoire? — L'hôte, armé d'un broc de terre que nous venions de vider, le jette à la tête d'Eumolpe, et s'enfuit à toutes

jambes. Eumolpe en fureur, et couvert de son sang, saute sur un grand chandelier de bois, galoppe sur les traces de Manicius, et fait pleuvoir une grêle de coups sur ses épaules.

Cette esclandre avoit jeté l'alarme dans l'auberge, et tout le monde accourut au bruit. Ravi de trouver l'occasion de me venger d'Eumolpe, et le voyant assailli par un monde de valets et d'ivrognes, je ferme ma porte sur lui, et je l'abandonne sans pitié au ressentiment de cette canaille. Armés au hasard, l'un d'une broche chargée de viandes à moitié cuites et brûlantes, l'autre d'une immense fourchette, celui-ci d'une écumoire, celui-là d'une pince, enfin, tous d'instrumens bizarres qu'ils avoient pillés dans la cuisine, ils frappoient de toutes leurs forces sur Eumolpe, qui s'essouffloit à parer les coups avec son chandelier. Je ne pus voir sur-tout, sans étouffer de rire, les sauts qu'il fit, les mouvemens qu'il se donna, pour esquiver les approches d'un gros chien, qu'une vieille, horriblement laide, ceinte d'un torchon sale à faire peur, et traînant ses deux pieds goutteux dans des sabots dépareillés, conduisoit par sa chaîne, qu'elle secouoit de ses deux

mains, en criant de tous ses poumons, pour exciter la fureur de cet animal contre le poète aux abois.

Nous regardions ce combat ridicule par le trou de la serrure, et j'échauffois de mon mieux l'ardeur des combattans. A chaque coup que recevoit Eumolpe, je poussois un cri de joie. Giton ne suivoit pas mon exemple. Toujours compatissant, il s'attendrissoit sur les dangers d'Eumolpe, et me pressoit de lui ouvrir la porte pour le sauver de la fureur de ses adversaires. Mais j'étois encore irrité, et, loin de souscrire à la prière de Giton, j'eus la barbarie de lui donner une chiquenaude, assez durement appliquée, pour lui imposer silence. Le pauvre enfant s'éloigna, les larmes aux yeux, et courut s'asseoir sur le lit. Il y resta seul. Je trouvois trop de plaisir à mon poste pour l'abandonner.

Mes yeux, toujours en sentinelle, épioient avidement tous les accidens du combat, et je m'enivrois de voir Eumolpe recevoir sans cesse de nouvelles estafilades, lorsqu'au plus fort de la mêlée, survint Bargate, procurateur du quartier, que l'on portoit dans un fauteuil, parce qu'il étoit perclus de ses deux jambes. Sa vue fit pâlir la milice de Manicius

et rendit tous les bras immobiles. Furieux d'avoir quitté son souper, il traita les combattans comme des bandits. Enfin, pendant qu'il les gourmandoit d'une voix terrible, il reconnut Eumolpe. — Eh quoi! c'est vous, s'écria-t-il, vous, le prince de nos poètes! et cette canaille ose vous insulter! — Puis s'approchant davantage, et baissant un peu la voix : — Ma femme, ajouta-t-il, ne cesse de me tourmenter. Si je vous suis cher, composez contre elle, je vous en conjure, une satire qui la fasse crever de rage, ou la mette à la raison.

Ils parlèrent plus bas, et je ne les entendis plus. Cependant j'écoutois encore, lorsqu'à la pâle lueur d'une torche que portoit un valet de ville, et qui répandoit plus de fumée que de lumière, un crieur public, suivi d'un groupe de curieux, entra dans l'auberge, et fit cette proclamation : — Un jeune homme, âgé de seize ans, s'est égaré dans le bain, deux ou trois heures avant la nuit. Il a les cheveux naturellement frisés; ses yeux sont beaux, sa figure très-jolie, et son air délicat. Il s'appelle Giton. Si quelqu'un le ramène, ou indique sa retraite, on lui comptera mille petits sesterces. — Cette annonce m'avoit

d'abord inquiété vivement. Mais qu'on se figure mon effroi, quand tout-à-coup, derrière le crieur, j'aperçois Ascylte, vêtu d'une robe chamarrée de diverses couleurs, et portant la récompense promise dans un bassin d'argent. Cependant je ne perdis pas la tête, et j'ordonnai vîte à Giton de se cacher sous le lit, d'entrelacer dans les sangles ses pieds et ses mains, de s'y attacher de toutes ses forces, comme autrefois Ulysse sous le ventre d'un bélier, et d'éluder, par cet artifice, les recherches de ses inquisiteurs. Giton s'empressa de m'obéir, et se tapit dans son asyle avec tant d'adresse, qu'il ne fut pas moins heureux que son modèle, quand il s'échappa des mains de Polyphême. De mon côté, pour ne laisser aucune prise au soupçon, j'étendis mes vêtemens sur mon lit, où j'imprimai, en me couchant de tout mon long, la forme de mon corps.

Ascylte, après avoir visité toutes les chambres, s'arrêta enfin devant la mienne avec ses furets. Elle étoit fermée, et cette circonstance lui fit penser qu'il touchoit au but de ses recherches. Ce fut en vain qu'on frappa; mais ce ne fut pas moins inutilement que je refusai d'ouvrir, car le valet de ville, appuyant sa hache entre la porte et le châssis,

fit sauter la serrure et les verroux. Alors je me jette aux pieds d'Ascylte ; je le conjure au nom de notre ancienne amitié, par le souvenir de notre longue fraternité, de ne pas mépriser les droits que j'avois eus sur son cœur ; et donnant à ma voix un accent plus hypocrite encore : — Je sais, Ascylte, je sais que vous êtes venu dans le dessein de m'arracher la vie ; car à quoi bon cette hache, si vous n'aviez l'intention de m'assassiner ? Satisfaites donc votre ressentiment : voilà ma gorge, immolez-moi : vos recherches, j'en suis certain, n'ont pas d'autre motif. —

Ascylte, indigné d'un pareil soupçon, jura qu'il n'avoit d'autre but que d'attraper son fugitif, et qu'il ne vouloit donner la mort à personne, sur-tout à un ami de vieille date, qu'il voyoit à ses genoux, et qu'il chérissoit encore, malgré l'évènement qui l'avoit contraint de renoncer à sa société. Pendant cette scène, il s'en passoit une autre qui me causoit la plus cruelle inquiétude : on visitoit tous les coins de ma chambre ; on sondoit même le dessous du lit avec un bâton que l'hôte avoit prêté. Mais, grace aux dieux sans doute, Giton en esquiva les atteintes, et mes bourreaux enfin s'en allèrent. J'allois sauter de joie, et

débarrasser Giton, lorsqu'Eumolpe entre comme un fou dans ma chambre, qui se trouvoit ouverte à tout venant, et d'un ton qui renouvelle toutes mes terreurs : — J'ai gagné mille sesterces, s'écrie-t-il ! je vais rappeler ces gens qui s'en vont, et je leur livrerai Giton. Vous méritez, de reste, un pareil tour de ma part. —

Je fis mon possible pour lui fermer la bouche, et calmer son ressentiment ; mais j'y perdis mes peines. Alors tombant à ses pieds : — Illustre nourrisson des muses, ô mon cher Eumolpe, lui dis-je, auriez-vous donc le courage d'assommer des mourans ? Hélas ! il n'est pas même en votre pouvoir d'accomplir votre odieux projet : Giton n'est plus ici ; Giton s'est enfui dans la foule, et j'ignore où il est allé ; que va-t-il devenir ? Courez sur ses traces, je vous en conjure, et ramenez-le dans mes bras, ou conduisez-le chez Ascylte : peu m'importe, pourvu que je sois rassuré sur son sort. — J'avois un air de bonne-foi, qui commençoit à le persuader, quand Giton, qui n'osoit souffler depuis long-tems, éternua trois fois avec tant de violence, qu'il fit trembler le lit. — Que les dieux vous gardent, dit aussitôt Eumolpe ! — Et levant le

matelas, il aperçut mon Ulysse, qu'un cyclope affamé auroit craint d'égratigner.

Piqué d'avoir été ma dupe, Eumolpe m'accabla de reproches injurieux : — Pris sur le fait, s'écrioit-il souvent, le scélérat osoit encore m'en imposer ! et si le Dieu qui règle les évènemens de cette vie, n'eût fait éternuer cet enfant, j'allois comme un sot passer la nuit à courir les auberges pour l'y chercher. — Furieux et confus, je ne disois mot. Mais Giton plus calme, et toujours officieux, s'avance d'un air attendri vers Eumolpe, panse ses plaies, lui ôte sa robe déchirée, le r'habille à ses dépens, et, pour achever de l'adoucir, lui donne un baiser. — Mon aimable père, lui disoit-il en même tems, soyez désormais notre protecteur ; nous n'en voulons pas d'autre. Si vous aimez Giton, veillez sur lui, je vous en conjure, et devenez l'arbitre de sa destinée. Mais quels vœux formai-je? il vaudroit mieux pour moi cesser d'être. Et plût aux dieux qu'une fournaise ardente, ou que la mer m'engloutît! je suis la cause et l'objet des plus affreuses dissentions entre mes amis, et ma mort seule y pourroit mettre un terme. —

Eumolpe, touché de nos malheurs, et

sur-tout attendri par les larmes et les cajoleries de Giton, ne songea plus qu'à nous consoler. — Vous avez l'un et l'autre perdu la tête, ajouta-t-il. Quoi! tous deux jeunes, aimables, pleins d'esprit, avec tant de moyens d'être heureux, vous traînez vos jours dans la misère! Qui peut donc vous forcer de marcher sur des ronces et des épines, quand il dépend de vous de ne trouver que des fleurs dans le sentier de la vie? Laissez là vos sottes inquiétudes sur l'avenir, et ne songez qu'aux moyens d'embellir le présent. Il ne m'est jamais arrivé de penser au lendemain. Je vis chaque jour, comme s'il devoit être le dernier de ma vie. Peu m'importe où je me trouve. Le monde est ma patrie. Suis-je mal dans un lieu? je me sauve dans un autre. Suivez mon exemple. Ascylte vous cause ici des transes continuelles? Allez chercher le repos ailleurs. Voulez-vous partir ce soir? il ne tient qu'à vous: je dois m'embarquer dans deux heures; le navire est en rade, et, si vous voulez, je vais vous y conduire. Le capitaine est de ma connoissance, et je vous promets qu'il vous recevra sans difficulté. —

Ce parti, qui me délivroit des persécutions d'Ascylte, et m'offroit l'espoir d'une vie plus

commode et plus tranquille, me parut trop avantageux pour ne pas l'adopter; et j'y souscrivis de tout mon cœur. La générosité d'Eumolpe me toucha même très-vivement, et je lui demandai, les larmes aux yeux, pardon de mes procédés injurieux. — La jalousie en a été la cause, ajoutai-je; et vous savez à quels égaremens cette odieuse passion nous entraîne. Mais je vous jure d'avoir désormais sur moi plus d'empire, et de vous respecter dans mes paroles et dans mes actions. Vous êtes philosophe, Eumolpe, et vous me devez, à ce titre, l'oubli total de mes torts envers vous. La neige séjourne sur un sol aride et sauvage, mais il suffit d'un rayon de soleil pour n'en laisser aucun vestige dans un terrein fertile. Il en est de même en nous de la colère : un cœur inculte et grossier en conserve longtems l'impression; mais elle passe comme l'éclair dans l'ame d'un philosophe. —

— Pour vous convaincre de cette vérité, répondit Eumolpe, je vous donne le baiser de paix. Mais partons au plus vîte, car le vaisseau ne tardera pas à quitter la rade. Hâtez-vous donc de faire vos paquets, et soyez mes guides, ou marchez sous mes auspices, si cela vous convient davantage. — Il parloit

encore, quand ma porte, ouverte à grand bruit, découvre à nos regards une espèce de fantôme qui nous fait reculer d'effroi. C'étoit un matelot d'une figure horrible, qu'ombrageoient deux épaisses et larges moustaches. Il venoit avertir Eumolpe du départ prochain du navire. Nous fûmes prêts à l'instant. Le valet d'Eumolpe se chargea de nos paquets, et nous sortîmes de l'auberge. A peine étions-nous entrés dans le vaisseau, qu'on déploya les voiles. Je n'eus garde d'oublier, en montant à bord, d'invoquer Castor et Pollux, et tous les astres amis des navigateurs.

Nous nous étions placés à l'écart du côté de la poupe. Eumolpe s'endormit aussitôt; mais il me fut impossible de fermer les yeux. Giton veilloit aussi. Mes réflexions étoient accablantes : il me sembloit qu'Eumolpe étoit un rival aussi dangereux qu'Ascylte, et je frémissois de me voir en sa société. Cependant mes idées s'éclaircirent, et je rougis enfin de mes alarmes. — Il est fâcheux, disois-je en moi-même, il est fâcheux sans doute que cet enfant lui plaise. Mais, après tout, la nature n'a-t-elle pas mis ses richesses en commun? et tous ses enfans n'y ont-ils pas le même droit? Le soleil luit pour tout le monde; la

lune et les étoiles éclairent également et les monstres sauvages, quand ils sortent de leurs repaires pour ensanglanter les forêts, et la biche, ou le daim timide, qui fuit devant eux. Qu'y a-t-il de plus beau que le crystal des fontaines, que le cours masjestueux des fleuves? Cependant il n'est pas pour leur usage de privilége exclusif; et ils coulent sans distinction pour tous les habitans de la terre. L'amour seul seroit-il donc exempt de cette loi générale? et dépendroit-il du plus fort de condamner le plus foible à d'éternelles privations? Je ne veux plus que des jouissances qui soient à la portée de tout le monde, et que je ne puisse interdire à personne. Au surplus, qu'ai-je à craindre d'un vieillard cacochyme? quand même il séduiroit l'objet de ma passion, les glaces de l'âge le forceroient sans doute à se contenter de ses vains desirs. —

Après avoir, par ces raisonnemens, trompé mon humeur jalouse, et rappelé le calme dans mon cœur, je tâchai de m'endormir. Mais la fortune avoit juré d'épuiser ma constance, et le son d'une voix irritée, qui partoit de la chambre de poupe, vint frapper mon oreille. C'étoit la voix d'un homme; je crus la reconnoître, et je tremblai de tous mes membres,

lorsque j'entendis la même voix proférer ces mots : — Comme il s'est joué de ma crédulité, le traître ! — Je partage tous vos ressentimens, répondit une femme avec chaleur. Comment ont-ils pu s'échapper ? Ah ! si quelque dieu faisoit tomber Giton sous ma main, avec quel plaisir je me vengerois de sa désertion ! — Ces mots épouvantèrent Giton. Pour moi, je crus que mon sang avoit cessé de couler dans mes veines; et, comme si j'eusse été travaillé d'un rêve affreux, je me trouvois tellement suffoqué, que ma langue resta long-tems comme inhérente à mon palais, malgré tous mes efforts pour la délier. A la fin, j'eus cependant la force de porter mes mains tremblantes sur Eumolpe, de le tirer par un pan de sa robe pour le réveiller, et de lui demander le nom du capitaine et ceux des passagers. — Eh ! que vous importe, me répond-il brusquement, fâché que j'eusse interrompu son sommeil ! m'avez-vous prié de vous cacher dans ce coin obscur tout exprès pour troubler mon repos ? que vous reviendra-t-il de savoir que ce navire appartient à Lycas, qui conduit à Tarente, sa patrie, une jolie femme appelée Tryphène ? —

— Que dites-vous, m'écriai-je avec l'accent

du désespoir ? Lycas et Tryphène ! nous sommes perdus, mon cher Eumolpe. O fortune ! me voilà sans retour couché sous ta roue. — Giton, frappé du même coup, ne put résister à sa violence. Renversé sur mon sein, le pauvre enfant y fut long-tems sans connoissance. Je me sentois moi-même sur le point de tomber en défaillance. Mais heureusement il nous prit à tous deux une forte sueur ; et cette nouvelle crise nous rendit enfin l'usage de nos sens. Sitôt que je pus me remuer, tombant aux pieds d'Eumolpe : — O mon père, lui dis-je, ayez pitié de nous, et conjurez l'orage affreux qui va crever sur nos têtes. Je vous en supplie, au nom de l'aimable objet de votre amour et du mien. Nous allons périr, si vous refusez de nous protéger. Conduits par vous-même à la mort, il est de votre honneur de nous mettre à l'abri du danger. — Qui ? moi ! vous conduire à la mort, répond Eumolpe, indigné d'un pareil reproche ! je vous jure par tous les dieux qu'il n'en est rien ; que je devois m'embarquer cette nuit sur ce navire ; et qu'en vous proposant de me suivre, je n'ai eu d'autre intention que de vous obliger. Quels piéges vous ai-je donc tendus ? quels périls avez-vous à craindre ? Lycas est un homme d'honneur,

d'honneur, un riche propriétaire, un négociant estimable, est le maître de ce vaisseau, qui sert à ses relations commerciales sur toutes les côtes de l'Italie. Tel est le corsaire le cyclope, avec lequel nous voyageons ; et je ne vois pas que Tryphène, aimable, belle, galante, soit un monstre à redouter davantage. —

— Eh ! voilà justement, s'écria Giton, les deux personnes que nous redoutons le plus dans le monde ! — Et il fit, en sanglotant, un détail abrégé de nos aventures avec elles. Eumolpe alors partagea nos alarmes. Muet, interdit, il cherchoit en vain dans sa tête un moyen de nous tirer de ce mauvais pas. — Voyons, dit-il enfin, le parti qu'il faut prendre. Figurez-vous que nous sommes dans la caverne de Polyphême, qu'il s'agit d'en sortir, et que l'adresse seule peut nous en ouvrir la porte, à moins qu'il ne vous semble plus court, pour obvier à tous les dangers, de nous jeter dans la mer. — Ce sera notre dernière résolution sans doute, observa Giton. Mais, en attendant, mon avis est que vous tâchiez de gagner le pilote avec ce que nous avons d'argent, et d'obtenir de lui qu'il relâche au port le plus voisin. Dites, pour le déterminer, qu'un de vos amis, tourmenté du mal de mer,

est prêt à rendre le dernier soupir. Montrez-lui beaucoup de tristesse; laissez couler des larmes : il les croira sincères, et peut-être en sera-t-il attendri. Je crois que cette ruse peut nous réussir. —

— Vous proposez l'impossible, dit Eumolpe. Où pourrions-nous aborder? Il n'est pas un seul port sur la côte voisine en état de recevoir ce grand vaisseau. D'ailleurs, il n'est pas vraisemblable qu'un homme, en si peu de tems, perde à ce point la santé. Si l'on me croit, qu'arrivera-t-il? Lycas rendra visite au malade. Comment alors nous sauver? Nous nous serons livrés nous-mêmes. Mais supposez que je réussisse à séduire le pilote, qu'il se détourne de sa route, qu'il prenne terre, et que Lycas ait oublié le prétendu mourant : débarquerons-nous sans être aperçus? ce seroit folie de compter sur une pareille chance. Vous couvrirez-vous la tête, en faisant les malades? tout l'équipage, par pitié, ira vous regarder sous le nez. Marcherez-vous à découvert? vous voilà sans défense exposés aux regards de vos ennemis. —

— Et pourquoi des conseils si timides, m'écriai-je? Il n'est de salut pour nous que dans une aveugle intrépidité : descendons par le

cable dans la chaloupe, brisons-en la chaîne, et confions nos destins aux hasards de la mer. Je n'entends pas, Eumolpe, vous associer à nos périls : il n'est pas juste que l'innocent s'expose avec le coupable. Ayez seulement la complaisance de nous prêter la main dans cette entreprise ; c'est tout ce que j'exige de votre amitié. — Bien dit, très-bien dit sans doute, interrompit Eumolpe, si la chose étoit praticable. Mais l'est-elle ? échapperons-nous aux regards vigilans du pilote ? sans cesse ils sont ouverts sur la manœuvre du vaisseau, et sur le cours des astres. Cependant j'avoue que cet obstacle n'est pas insurmontable : l'argus peut s'endormir, et rien n'empêcheroit qu'on ne profitât de son assoupissement pour s'évader. Mais dormira-t-il ? et quand il dormiroit, est-il bien sûr que nous passions si près de lui sans le réveiller ? car vous savez qu'il n'est pas d'autre chemin que la poupe, où son poste est établi, pour arriver à la chaloupe. Quoi qu'il en soit, faut-il encore vous accorder que nous pouvons sortir heureusement de ce dangereux défilé ? j'y consens ; mais vous n'en serez pas plus avancé, mon cher Encolpe : il vous reste à tuer ou noyer le matelot qui garde la

chaloupe. Vous sentez-vous capable d'un pareil coup de main ? consultez vos forces. Quant à moi, je suis prêt à vous suivre, et je ne me refuse à aucun danger, pourvu qu'il soit balancé par l'apparence du succès. C'est sans doute aussi votre opinion, car je ne puis croire que vous ayiez perdu la tête au point d'affronter gratuitement la mort. Ainsi, tout bien calculé, je crois qu'il faut rejeter votre expédient, et vous servir de celui que je vais vous proposer. Je vous enfermerai dans deux malles : je dirai qu'elles contiennent mes hardes ; j'aurai soin de vous laisser la faculté de respirer, et de recevoir des alimens ; je publierai demain matin que vous étiez des esclaves fugitifs, et que la crainte de retomber dans les mains d'un maître irrité, vous a déterminés à vous précipiter dans les flots ; enfin, quand nous aurons pris terre, je vous ferai débarquer comme des ballots. —

— Nous prenez-vous pour des marbres, répliquai-je à l'instant ? pouvons-nous suspendre nos fonctions animales ? et, sans parler du reste, ne peut-il pas nous prendre envie d'éternuer ? J'avoue pourtant qu'une fois en ma vie, je me suis servi de ce stratagème avec succès ; mais ce fut pour un moment. Y

pensez-vous? nous fût-il possible de garder tout un jour cette étrange prison, que deviendrons-nous, si le calme arrête le navire en mer, ou si la tempête l'écarte de sa route? On nous trouveroit à la fin rongés par les vers. Je vous jure que nous n'avons jamais appris le secret d'endurer si long-tems cette espèce de torture. Il faut, mon cher Eumolpe, s'aviser d'un autre moyen, et je crois l'avoir trouvé; vous me direz ce qu'il vous en semble. En qualité d'homme de lettres, vous devez avoir une forte provision d'encre: imbibez-nous-en des pieds à la tête; et ce vernis éthiopien, sans nous mettre au supplice, nous rendra méconnoissables aux yeux même de la haine. —

— Oui-da! reprit vivement Giton. Que ne proposez-vous aussi de nous circoncire? nous passerons pour des hébreux. Aimez-vous mieux que nous nous percions les oreilles? on nous prendra pour des arabes. Préférez-vous de blanchir nos visages avec de la craie? on nous croira gaulois. En vérité, votre expédient fait pitié. Qu'importe la couleur, quand le reste de la figure n'y répond pas? Pour ressembler à tel peuple, il ne suffit pas d'attraper un seul trait de sa physionomie; il faut, sous peine

de passer pour un jongleur, réunir tous les signes particuliers qui la caractérisent. Vous croyez qu'on peut mentir à son origine, en se barbouillant la figure d'un vernis étranger ? Désabusez-vous, mon cher Encolpe. Mille accidens imprévus peuvent détacher, au moment qu'on y pense le moins, ce masque infidèle. Mais, supposons le succès de cette première ruse, en serons-nous plus avancés ? Saurons-nous, conformément au costume qu'il nous aura plu d'adopter, ou nous enfler les lèvres, ou friser nos cheveux, ou cicatriser nos fronts, ou tourner nos jambes en bassets, ou marcher sur nos talons, ou laisser nos mentons sans barbe, ou les revêtir d'un poil exotique ? Avouez qu'il est impossible de porter le prestige à ce degré de perfection. C'est pour cela qu'il nous faut mourir. La mer nous offre un asyle ; hâtons-nous d'en profiter. Je vous donne l'avis d'un fou ; mais tel qu'il est, je ne vois pas d'autre moyen de nous soustraire à la rage de nos ennemis. —

— Que les dieux et les hommes vous préservent d'un pareil désespoir, s'écrie Eumolpe ! je ne souffrirai jamais que vous exécutiez cet affreux projet. Suivez plutôt l'avis que je vais vous donner : mon valet, vous

le savez, est barbier : permettez-lui de vous raser les cheveux et les sourcils ; ensuite on gravera sur vos fronts le sceau des esclaves fugitifs, et ce honteux stigmate achevera de vous défigurer si bien, que Lycas même et son dragon femelle ne pourront vous reconnoître. — Enfin ce parti prévalut, et nous en pressâmes l'exécution.

Le valet d'Eumolpe, à défaut de lumière, nous mena sans bruit au clair de la lune, dans l'endroit le plus isolé du navire. A l'instant nos cheveux et nos sourcils tombèrent, et nous reçûmes de la main d'Eumolpe les autres caractères essentiels de notre déguisement. Malgré nos précautions, cette étrange cérémonie ne se fit pas sans malencontre : un passager, tourmenté du mal de mer, se rendit au même endroit pour vomir plus à son aise, et nous prit sur le fait. Nous ignorions qu'on ne fait le sacrifice de ses cheveux sur un vaisseau, qu'à la dernière extrémité, et pour appaiser le dieu des tempêtes. Le bonhomme nous l'apprit, en nous reprochant cette action comme un sacrilége, et se hâta de retourner dans son lit. Nous en fîmes autant, malgré ses anathêmes que nous écoutâmes sans mot dire. Mais l'inquiétude et la tristesse nous suivirent

dans notre obscur réduit ; et nous fîmes, le reste de la nuit, de vains efforts pour nous endormir.

Le lendemain, sitôt qu'Eumolpe eut appris qu'il étoit jour chez Tryphène, il courut lui rendre ses hommages. Lycas étoit avec elle. Après les complimens d'usage, Eumolpe parla du beau tems, et de l'heureuse traversée qu'il promettoit. Lycas, au lieu de lui répondre, regarda Tryphène, et lui dit: — Cette nuit, madame, Priape m'a apparu en songe, et m'a assuré qu'il avoit exaucé mes vœux; qu'Encolpe étoit dans mon vaisseau; qu'il l'y avoit amené lui-même. — Tryphène tressaillit : — On diroit que nous avons dormi sur le même oreiller, répliqua-t-elle. J'ai cru voir, pendant mon sommeil, cette statue de Neptune, à laquelle j'ai trois fois adressé ma prière avant de m'embarquer à Bayes, et l'entendre prononcer cet oracle : tu trouveras Giton dans le vaisseau de Lycas.— N'en croyez rien, madame, interrompit Eumolpe. Epicure a prouvé, par des raisonnemens aussi solides qu'ingénieux, tout le mépris qu'on doit avoir pour ces sortes d'avertissemens ; et l'autorité de ce grand homme vaut mieux que tous les oracles :

Les sônges voltigeans dans l'épaisseur des ombres,
Compagnons du sommeil, quand il ferme nos yeux,
Et verse autour de nous des ténèbres plus sombres,
Ne sont pas aux mortels envoyés par les dieux;
Ils sont de nos penchans le produit ordinaire:
Dans le calme des nuits, pour charmer ses loisirs,
L'esprit, libre du poids qui l'attache à la terre,
Plane au-dessus des sens, et vit de souvenirs.
Le guerrier sur ses pas fait voler une armée,
S'élance au champ d'honneur, affronte les hasards,
Voit des rois au tombeau, des torrens de fumée,
Et dans des flots de sang s'écrouler des remparts.
Sur les bancs du Forum, l'orateur croit encore
Qu'il arrache un client à la rigueur des lois.
Le chasseur matinal se lève avec l'aurore,
Et des cris de ses chiens fait retentir les bois.
L'avare insatiable, en des caves profondes,
Cache ou trouve un trésor dont l'éclat l'éblouit.
Un marin voit les vents déchaînés sur les ondes,
Triomphe de leur rage, ou croit qu'il s'engloutit.
L'amour porte un billet qu'il dicte à la coquette.
La vieille offre de l'or à l'amant qui la suit.
Le chien chasse en rêvant, et l'agile levrette
Relance, au coin du feu, le lièvre qui s'enfuit.
Hélas! l'infortuné qui par hasard sommeille,
Rempli de souvenirs qui font couler ses pleurs,
Souvent ajoute encore aux chagrins de la veille,
Par un songe effrayant qui grossit ses malheurs.

Eumolpe perdit ses peines : on ne l'écoutoit même pas; et tandis qu'il déclamoit, l'indocile marin faisoit les expiations d'usage. Un songe étoit pour lui l'interprête des dieux ; et il alloit sortir pour visiter son navire, lorsque Æsius, témoin de notre toilette nocturne,

entra chez lui pour nous dénoncer. — Se raser, s'écria Lycas, sur une mer tranquille, au clair de la lune, à la vue des astres ennemis de la tempête ! je frémis d'un pareil sacrilége. Qu'on cherche les coupables. C'est avec leur sang que je veux purifier mon navire. — Ne cherchez pas plus loin, répondit Eumolpe ; j'ai fait seul le crime. Mais que je meure, si j'y entendois malice. Voici le fait : mes esclaves m'avoient offensé. Pour les punir, je leur avois défendu de couper leur barbe et leurs cheveux. Ils faisoient peur ; et j'ai craint qu'ils n'épouvantassent madame, si le hasard les offroit à sa vue. D'ailleurs les marques d'infamie écrites sur leurs fronts par mon ordre, étoient ensevelies sous leur coëffure sauvage, et je voulois que tout le monde ici connût leur crime et leur châtiment. Imaginez que ces deux drôles, après m'avoir volé, s'étoient enfuis chez une amie commune. Ils y faisoient bombance à mes dépens ; et je les ai surpris au milieu d'une orgie, environnés de bouteilles, et parfumés d'essences. Si j'étois moins ferme, ils m'auroient déjà dépouillé de ma dernière obole. — Nouveau motif pour les punir, s'écria Lycas ! le salut de mon vaisseau l'exige. Qu'on leur donne à chacun quarante

coups de cable sur les reins. — Cet arrêt n'éprouva que le retard nécessaire à notre traduction devant nos bourreaux. Qu'on se représente une légion de marins armés de cordes, et nous chétifs, attendant le signal de notre supplice, et l'on trouvera sûrement notre situation terrible. Je reçus trois décharges de suite avec la fermeté d'un Spartiate. Mais, au premier coup, Giton remplit le navire de ses cris. Tryphène les entendit et reconnut la voix du patient; elle en fut attendrie. Ses femmes en sont frappées comme elle, et, sans attendre ses ordres, volent au secours de l'aimable et malheureux enfant. Mais la beauté des formes qu'il étaloit aux yeux de ses flagellateurs, plus puissante que ses cris, avoit déjà désarmé leurs bras quand ces femmes arrivèrent sur la scène. — C'est Giton, s'écrient-elles aussitôt! barbares, épargnez cet enfant! Madame, c'est Giton! venez vîte l'arracher à la mort. —

A ce nom, que son cœur avoit prononcé d'avance, Thryphène accourt, suivie de Lycas, qui n'avoit pas eu besoin d'entendre le mien pour être sûr de me trouver avec Giton. Le chaste capitaine en doutoit si peu, qu'il ne prit pas la peine de m'envisager, et se contenta,

pour vérifier mon identité, de porter ses regards et sa main plus bas que ma ceinture. Qu'on s'étonne encore que la nourrice du roi d'Ithaque ait, sur une simple cicatrice, reconnu son auguste élève, après vingt ans d'absence! j'étois aussi défiguré qu'Ulysse; et ma virilité n'étoit pas plus sensible alors que la cicatrice du héros.

Tandis qu'il me devinoit avec tant de sagacité, Tryphène, dupe des caractères écrits sur nos fronts, demandoit, en pleurant, quels crimes nous avions commis, quel cachot nous avoit recélés, et quel bourreau nous avoit défigurés avec tant de barbarie. Elle avouoit ses ressentimens contre nous; mais, à l'en croire, elle auroit vengé moins cruellement ses propres injures, si nous étions tombés dans ses mains. — Et vous croyez, madame, s'écria Lycas furieux, vous croyez ces marques véritables, et vous y compatissez! plût aux dieux qu'on les eût gravées avec un fer brûlant! elles seroient ineffaçables, et je me croirois vengé. Mais soyez sûre qu'on veut encore nous jouer, et qu'on nous prépare, sous ces ridicules apparences, une perfidie nouvelle. — Cette apostrophe, loin d'irriter Tryphène, dissipe à ses yeux le prestige de

notre laideur artificielle : déjà cette femme voluptueuse entrevoit dans cette rencontre de nouveaux plaisirs pour elle ; cette idée, enflammant son imagination, fait succéder dans son cœur la tendresse à la haine ; elle prie Lycas d'oublier le passé, et de nous rendre son amitié. Mais ce marin grossier lui fermant la bouche : — Votre indulgence, s'écrie-t-il, outrage les dieux immortels. C'est oublier qu'ils protègent nos ressentimens contre ces misérables. Voulez-vous qu'ils les aient en vain conduits dans ce navire, et qu'ils nous aient fait l'inutile faveur de nous en instruire en songe ? Respectez l'arrêt du ciel. Nous ne pourrions sans crime pardonner à des coupables qu'il livre à notre justice. —

Cette harangue fanatique fit la plus vive impression sur Tryphène, et lui tourna la tête au point, qu'au lieu de s'opposer encore à notre supplice, elle en pressa l'exécution. On sait qu'elle avoit autant de motifs que Lycas de nous haïr : aussi ne fallut-il qu'une étincelle pour rallumer toute sa haine. Aussitôt Lycas donna de nouveaux ordres pour l'accomplissement de sa vengeance. — Pourquoi ces apprêts affreux, lui dit Eumolpe épouvanté ? Je vous conjure de vous laisser

fléchir. Ces malheureux implorent votre clémence. Que vous faut-il de plus pour leur pardonner ? Ils sont venus d'eux-mêmes se livrer à votre discrétion : désespérés d'avoir encouru votre haine, ils m'ont chargé, comme un ami commun, de les mettre à portée d'obtenir leur grace ; et c'est dans cette vue qu'ils ont passé sur votre bord. Cependant ils ignoroient, selon vous, qu'ils dussent vous y trouver. Quelle apparence ! S'exposa-t-on jamais sur la mer, sans connoître le patron du navire que l'on veut monter ? Si l'on ne sait pas son nom, c'est la première chose que l'on demande avant de s'embarquer. Quoi qu'il en soit, vous devez vous contenter des excuses qu'on vous a faites ; vous devez oublier vos ressentimens ; vous devez sur-tout respecter des hommes libres, que vous ne pouvez sans crime maltraiter plus long-tems. Le maître le plus cruel pardonne à l'esclave fugitif qui vient volontairement reprendre ses fers, et le vainqueur épargne le vaincu qui implore sa clémence. Que prétendez-vous faire ? qu'exigez-vous encore ? Vous voyez à vos pieds des jeunes gens aimables, bien nés, et, ce qui doit encore vous toucher davantage, avec lesquels vous avez vécu dans la

plus tendre intimité. Certes, quand même ils auroient volé votre argent, quand vous auriez à leur reprocher la plus noire des trahisons, vous êtes suffisamment vengé. Voyez-vous sur leurs fronts ces caractères destinés à flétrir des esclaves criminels? c'est un supplice volontaire qu'ils se sont infligé pour expier leurs torts à votre égard. —

— Oh! ne confondez pas les objets, interrompit Lycas avec aigreur. C'est en détail que je veux examiner, avec vous, leur justification : et d'abord, s'ils sont venus d'eux-mêmes se mettre dans mes mains, pourquoi se sont-ils fait raser la tête? Sous ce travestissement étrange, ils ressemblent moins à des coupables qui viennent demander grace, qu'à des scélérats qui cherchent l'occasion de faire un mauvais coup. En second lieu, s'il est vrai que vous leur prêtiez votre entremise pour obtenir leur pardon, pourquoi les cachiez-vous avec tant de précaution? Plaisant moyen de servir ses cliens, que de céler leur existence au tribunal qui doit les juger! Cessez donc de dissimuler, Eumolpe, et convenez qu'après les avoir vus dans le piége où le hasard les a conduits, vous avez vous-même inventé tous ces artifices pour les soustraire à mon

ressentiment; mais il falloit vous y prendre plus adroitement. Avez-vous espéré m'éblouir par l'étalage de leur condition, de leur jeunesse, de leurs talens, de notre ancienne liaison? Ce raisonnement n'a servi qu'à m'affermir dans mes projets de vengeance. En effet, que doit faire un homme offensé, quand il trouve l'occasion de prendre sa revanche? S'il fut l'ami du coupable, il doit le punir avec plus de rigueur, parce que, si ce n'est qu'un crime ordinaire de trahir un inconnu, c'est presque un parricide de trahir un ami. —

Eumolpe attaqua de toutes ses forces les argumens de cette bête féroce; et lorsqu'il les eut pulvérisés: — Je vois, ajouta-t-il, que tout le crime de ces infortunés, est seulement d'avoir fait raser leurs cheveux; au moins c'est à ce seul grief que vous devez maintenant réduire tous vos reproches. Mais je veux encore ôter ce dernier prétexte à vos ressentimens; et, pour y parvenir, il me suffira de vous conter le fait aussi simplement qu'il s'est passé. Mes deux amis vouloient, avant de se mettre en mer, débarrasser leur tête d'un poids incommode; mais un vent favorable invita tout-à-coup le pilote à déployer les voiles, et ce contre-tems inattendu les força de

de quitter le rivage, au moment qu'ils alloient exécuter leur projet. Ils se sont empressés de l'effectuer en arrivant à bord ; mais je vous jure qu'ils s'en seroient bien gardés, s'ils avoient été plus instruits des lois et de la religion des marins.—

Que n'ajoutez-vous, interrompit brusquement Lycas, qu'ils se sont fait tondre, parce qu'après avoir résolu de s'offrir devant nous en qualité de supplians, ils ont pensé que des fronts tannés rendroient leur situation plus touchante ! Mais que m'importent vos discours ? ne sais-je pas très-bien que vous ne me direz pas la vérité? C'est Encolpe seul que je veux interroger. Réponds-moi donc, infâme voleur ! apprends-moi quelle salamandre a brûlé tes sourcils ! à quelle divinité tu as consacré ta chevelure ! réponds donc!!! — La crainte du supplice avoit glacé ma langue, et paralysé mes lèvres immobiles. Désespéré de ma laideur, et suffoqué par la honte, je craignois d'ajouter encore au ridicule de ma situation, si je m'avisois de parler ou d'agir.

Cependant j'éprouvois une fureur secrète qui ne demandoit qu'à s'épancher. Aussi, dès qu'on eut entrepris de passer l'éponge sur nos

fronts pour effacer les caractères qu'on y voyoit imprimés, le chagrin de me voir barbouiller si vilainement la figure, me jeta dans un accès de rage qui me donna l'audace de résister à mes persécuteurs. Il est vrai qu'Eumolpe m'avoit donné l'exemple; car, après avoir juré d'employer bec et ongles pour empêcher qu'on ne violât le droit des gens à notre égard, voyant que ses menaces n'imposoient pas à nos bourreaux, il avoit opposé les coups de poings à leur féroce impatience. Son valet combattoit avec lui; deux passagers avoient également embrassé notre défense; mais, malgré ce renfort, nous ne pouvions pas espérer long-tems la victoire. Toutefois j'étois trop irrité pour implorer la clémence de nos ennemis; et, loin de chercher à les attendrir, je montrois à Tryphène mes dix doigts crochus, dont je menaçois de lui crever les yeux, ou de la dévisager, si Giton n'obtenoit à l'instant sa grace, et j'accompagnois cette attitude guerrière de tous les outrages propres à désespérer l'amour-propre d'une femme.

Mon audace avoit redoublé la fureur de Lycas, indigné que j'oubliasse ma propre cause, pour m'occuper de la défense d'un

autre avec tant de chaleur; je voyois aussi Tryphène étouffer de rage, et leurs yeux nous dévoroient d'avance. Heureusement les reproches que j'avois faits à cette furie, avoient divisé l'intérêt des spectateurs, parmi lesquels nous trouvâmes quelques auxiliaires qui rendirent la partie plus égale entre nous et nos ennemis.

Voilà donc deux armées en présence, et qui n'attendent, pour s'égorger, que le signal du combat. Notre escadron, armé de tous les ferremens que le hasard lui avoit offerts, se tenoit dans un repos majestueux. Mais les femmes de Tryphène ne nous permirent pas de garder long-tems cette position : les bras nuds, l'œil enflammé, l'insulte à la bouche, elles se hâtèrent de commencer les hostilités : leurs clameurs égaloient le bruit de plusieurs trompettes. La mêlée fut terrible, et tout étoit en combustion sur le vaisseau. Le pilote seul étoit à son poste, et enrageoit de ce vacarme épouvantable. Mais c'est en vain qu'il menaçoit, en jurant, d'abandonner le gouvernail, si l'on ne cessoit de crier et de se battre; on s'assommoit de part et d'autre avec une égale animosité. Si nos ennemis brûloient de se venger, nous n'avions pas moins d'ardeur à

défendre nos jours. Aussi, plusieurs braves des deux armées étoient hors de combat; des blessures profondes avoient été reçues; le sang ruisseloit sur le champ de bataille, et cependant ni l'un ni l'autre parti ne songeoit à la retraite.

On continuoit donc de se battre avec acharnement, quand Giton, s'élançant hors de la mêlée, un rasoir à la main, qu'il balance avec intrépidité sur cette partie du corps où le plaisir et la douleur produisent des sensations si vives, se met en devoir de se faire la plus horrible opération, afin de couper, s'écrie-t-il, la cause de nos funestes divisions. Mais Tryphène court s'opposer à la consommation du sacrifice, et ne prend nulle précaution pour cacher la cause du tendre intérêt qui l'anime. De mon côté, j'étale un désespoir non moins héroïque : armé d'un autre rasoir, je l'appuie sur ma gorge à plusieurs reprises. Cependant je n'avois pas plus envie de me couper le sifflet, que Giton de se faire eunuque. Mais on le crut, et nos tragiques attitudes, qui faisoient frémir tous les spectateurs, produisirent l'effet que nous en attendions, en rendant leurs bras immobiles. Giton, sur-tout, avoit un air de vérité dont tout le monde étoit

dupe. Mais il ne couroit aucun danger ; car il avoit le même rasoir qui nous avoit servi dans une scène à-peu-près semblable, une heure ou deux avant notre embarquement.

A ce spectacle, les deux armées avoient, comme je l'ai dit, cessé de combattre ; et le pilote, qui depuis long-tems épioit l'occasion de terminer un pareil désordre, profita de ce moment de calme pour proposer la paix aux puissances belligérantes. Il prit, selon l'usage, les paroles de l'un et de l'autre parti, et présentant à Tryphène un rameau d'olivier, dont il dépouilla la divinité tutélaire du navire, il la conduisit au milieu du tillac, où elle harangua les deux camps en ces termes :

Pourquoi vous assommer ! quel plaisir trouvez-vous
A donner tour-à-tour, à recevoir des coups !
Un Dieu veut-il ainsi venger les priviléges
D'un temple dépouillé par vos mains sacriléges ?
Sur ce bord criminel, Ménélas en fureur
Combat-il pour ravir Hélène à son vainqueur ?
Ou Médée, écumant d'amour et de colère,
Fuit-elle au prix du sang de son malheureux frère ?
J'y vois des citoyens qui devroient être amis.
Quel est donc le démon qui les a désunis ?
C'est l'amour méprisé, c'est sa voix vengeresse
Qui souffla dans nos cœurs cette homicide ivresse.
Barbares ! abjurez ce coupable transport,
Ou craignez qu'à l'instant pour vous mettre d'accord,
Le souverain des mers et le dieu des tempêtes
Ne déchaînent les vents et la mort sur vos têtes.

Ce discours, prononcé d'un son de voix qui décéloit la plus vive émotion, avoit insensiblement touché toutes les ames; et l'aimable orateur parloit encore, que tout le monde avoit déjà déposé les armes. Aussitôt Eumolpe profite de ce calme inespéré pour achever de conjurer l'orage; et il dresse en ces termes les articles de la pacification : Tryphène promet d'oublier ses griefs contre Giton, de vivre avec lui, comme s'il étoit sans reproche à son égard, et de n'en exiger aucune espèce d'amoureux services, à moins de lui compter d'avance cent deniers d'argent. De son côté, Lycas s'engage à voir Encolpe de bon œil, à le traiter en ami, à ne dormir dans le même lit que de son consentement, et, en cas de contravention sur ce dernier article, à lui payer deux fois la somme ci-dessus stipulée.— Ce traité convenant à toutes les parties intéressées, elles s'empressèrent de le ratifier par des sermens, et d'étouffer le dernier cri de la haine dans leurs embrassemens mutuels.

On fut bientôt de la plus parfaite intelligence; et du champ de bataille, nous passâmes à table, où les imprécations de la colère furent remplacées par les plus vives expressions de la franchise et de la cordialité, au

moins pour le plus grand nombre des convives. La chère étoit exquise, et l'on but les meilleurs vins. Nous étions déjà d'une gaîté voisine de l'ivresse, lorsque le vent cessa d'enfler les voiles du navire qui s'arrêta dans sa course. Alors ce fut fête pour tout le monde; et les matelots, forcés de suspendre leur manœuvre, consacrèrent ce moment de repos à divers amusemens. Les plus adroits, armés d'un harpon, saisissoient à fleur d'eau les poissons qui venoient s'y montrer; ceux-ci leur jetoient des hameçons couverts d'amorces qu'ils s'empressoient d'avaler, et les amenoient à bord, malgré leur résistance qui faisoit jaillir au loin l'onde amère; ceux-là plaçoient des gluaux sur les antennes, où venoit s'abattre une foule d'oiseaux de passage, qui s'efforçoient en vain de s'échapper, et qui, dans cette lutte mortelle, perdoient presque toutes leurs plumes, que l'on prenoit plaisir à voir, les unes s'élever dans les airs, et les autres raser longtems, avant de se mouiller, la surface des flots.

Déjà Tryphène folâtroit avec Giton d'un air tendre et passionné, et Lycas me sembloit prêt à me sourire, lorsque Eumolpe vint à la traverse, et par son étourderie retarda notre

entière réconciliation. Ce vieux fou, entre deux vins, et qui n'avoit plus qu'un petit nombre de cheveux blancs, trop rares pour lui couvrir la nuque, s'avisa de plaisanter sur les chauves. Il fit à ce sujet cent contes à dormir debout, jusqu'à ce qu'enfin le démon des vers s'emparant de son ame, il nous récita cette espèce d'élégie sur la perte des cheveux :

Le tems qui vole et fuit sans cesse,
Sur l'homme entasse les hivers ;
Et les glaçons de la vieillesse
Remplacent sur nos fronts déserts
Les beaux cheveux de la jeunesse.
Quel changement et quel revers !
La tête alors bise et tannée,
Ressemble à ces vieux champignons,
Que sur leur tige surannée,
On voit au penchant des vallons,
Quand l'hiver règne sur l'année,
Vivre encore sous les glaçons.
Que des dieux la faveur est traître !
Ils ne donnent que pour ravir ;
Les premiers charmes qu'ils font naître,
Sont les premiers qu'ils font mourir.
Tes cheveux flottoient sur ta tête,
Bouclés dans un ordre enchanteur,
Plus beaux que, dans un jour de fête,
Ceux de Phébus et de sa sœur.
Mais ce trésor de la jeunesse,
Par la faulx du tems dévoré,
Aux traits mortels de la vieillesse,
Livre ton chef déshonoré ;

Sur ton front la nature expire.
En contemplant sa nudité,
Le passant pousse un long sourire,
Et l'amour fuit épouvanté.
Cruelle époque de la vie!
Alors il n'est plus d'heureux jours.
On n'existe plus qu'en partie,
Quand on est mort pour les amours.

Le poète infatigable auroit sûrement épuisé la matière, si on lui en eût laissé la liberté; mais l'une des femmes de Tryphène vint heureusement dérouter sa verve, en priant Giton de descendre avec elle à fond de cale. Qu'y vont-ils faire? c'est ce que tout le monde se demanda d'abord, et ce que je me demandois encore, lorsqu'on les vit reparoître ensemble. L'aimable enfant avoit recouvré tous ses charmes, et devoit cette métamorphose à sa conductrice, qui l'avoit coëffé d'une perruque blonde à l'usage de sa maîtresse, et lui avoit même appliqué des sourcils avec tant d'adresse, qu'on eût pu les prendre pour l'ouvrage de la nature.

Tryphène ne pouvoit se lasser de le regarder. — C'est bien lui, s'écrioit-elle, émue jusqu'aux larmes, et lui donnant les plus tendres baisers! — Je n'étois pas moins charmé qu'elle de le revoir dans tout l'éclat de sa beauté. Cependant cette circonstance même

me rappeloit ma laideur, et j'en étois si désespéré, que j'aurois voulu pouvoir me cacher à tous les yeux. Je crois que j'aurois étouffé de chagrin, si l'obligeante soubrette n'étoit venue à mon secours. Mais heureusement elle eut pitié de moi; et, grace à son adresse qui me rendit des cheveux et des sourcils, comme à Giton, loin d'avoir à regretter un seul de mes avantages, on m'assura même que j'étois embelli.

Eumolpe, enchanté d'avoir forcé nos ennemis à nous accorder la paix, ne se possédoit pas de joie, et se livroit, pour alimenter l'alégresse commune, à toutes les saillies de son imagination. Il dit, entr'autres, cent folies sur la légèreté naturelle au beau sexe. — L'amour et l'indifférence se touchent dans le cœur d'une femme, ajouta-t-il. Vous en étiez adoré hier: demain vous obtiendrez à peine l'honneur d'un souvenir. La plus chaste des épouses, quand la passion s'en mêle, iroit violer la sainteté du lien conjugal dans le temple de la pudeur. Vous faut-il des exemples? les siècles passés en fourmillent. Mais il n'est pas besoin de les aller chercher à d'aussi grandes distances, et je vais, si vous le permettez, vous conter une histoire arrivée

de nos jours, qui suffira pour vous convaincre. Sa proposition fut vivement accueillie; on se tut; et il fit son récit en ces termes :

—Mon héroïne étoit d'Éphèse. Épouse aussi chaste que belle, il n'étoit bruit dans la Grèce que de ses charmes et de sa vertu. L'envie même étoit désarmée, et toutes les femmes la prenoient pour modèle. La mort lui enleva son mari. Que de larmes elle versa! son désespoir fut sans bornes. Une autre femme auroit tout uniment suivi la pompe funèbre avec les signes vulgaires de la douleur. Mais qu'étoit-ce pour elle d'avoir les cheveux épars, de répandre des pleurs, de se meurtrir le sein, de pousser de longs sanglots? Elle entra dans le tombeau du défunt, résolue à le suivre chez les morts. Là, s'asseyant près du cercueil, elle ne voulut plus vivre que de sa douleur. Sa famille, effrayée d'un pareil désespoir, craignit de pleurer bientôt son trépas, et fit mille efforts pour l'engager à s'exhumer. Mais il fut impossible d'ébranler sa constance; elle assura ses parens qu'elle étoit morte au monde; et ce fut même en vain qu'on employa, pour l'y ramener, l'autorité des magistrats.

Le jour alloit naître pour la troisième fois, depuis qu'elle avoit commencé son sacrifice;

et tout le monde la croyoit morte de faim près du cercueil de son mari. C'étoit dans la ville une affliction générale. Combien les hommes sur-tout admiroient son chaste dévouement! au sein de leurs familles, au milieu des cercles, sur les places publiques, ils l'exaltoient comme un prodige inoui d'amour et de fidélité conjugale.

Il y avoit près du tombeau des fourches patibulaires; et l'on y exposa par hasard, à cette époque, les cadavres de trois voleurs. Pendant la nuit, le soldat qui veilloit à ce que leurs parens ne vinssent les enlever pour leur donner la sépulture, aperçut, à travers un trou pratiqué dans le mur, la clarté de la lampe qui brûloit dans le monument. Les gémissemens même de l'inconsolable veuve arrivèrent jusqu'à ses oreilles. Sa curiosité fut si vive, qu'il ne put attendre au lendemain pour la satisfaire. Il descend donc dans le tombeau. Mais à l'aspect d'une femme, dont la beauté lui paroît plus qu'humaine, tous les contes populaires sur les revenans de l'autre monde, se réalisent dans son imagination. Glacé de frayeur, il reste immobile. Toutefois il vient à bout de se rassurer, et ce lugubre appareil qu'il dépouille enfin des chimères

de l'illusion, ce cercueil, une femme en pleurs, les soupirs et les sanglots qu'il entend, et la lampe qui éclaire tristement cette scène sépulcrale, tout lui dit qu'une épouse fidelle s'est ensevelie vivante dans le tombeau d'un homme adoré. Mais il conjecture en même-tems qu'elle aime encore la vie, puisqu'elle ne s'est pas poignardée; et cette pensée lui en inspire une autre qu'il s'empresse d'effectuer.

En deux sauts, il sort du monument, et y rentre avec son petit souper qu'il place à la portée de la belle veuve. — Touchez-y seulement pour vous empêcher de mourir, lui disoit-il. Si du moins votre désespoir servoit à quelque chose! mais il vous tue, sans ranimer votre époux dans sa tombe. Quel bien lui font aussi tous vos gémissemens? ils ne sont entendus que par l'écho enroué de ces voûtes funèbres. Songez d'ailleurs que la mort est le terme commun de tout ce qui reçoit la vie, et qu'il faut tôt ou tard que l'homme satisfasse à cette loi générale. —

Mais c'est en vain qu'il épuise tous les lieux communs en usage pour consoler une ame profondément affligée. Au lieu d'adoucir le désespoir de cette épouse incomparable, c'est alors qu'elle en rendoit l'expression plus vive

et plus touchante. Néanmoins le bon jeune homme, loin de se rebuter, réitère, avec de nouvelles instances, l'offre de son souper. Peine inutile! elle se frappe la poitrine, et s'arrache les cheveux avec plus de violence.

Cependant l'une des femmes de la trop sensible veuve, qui, par affection pour elle, avoit voulu s'enterrer aussi dans ce tombeau, et qui s'étoit jusques-là tenue à l'écart, vint joindre ses prières aux sollicitations du soldat. Tout ce qu'on peut dire, elle le dit pour vaincre la résistance de sa maîtresse. Mais voyant qu'elle conseille et supplie sans succès, elle adopte le parti de prêcher d'exemple, et s'en acquitte de manière à donner de l'appétit à ceux même qui n'auroient pas faim.

L'indomptable veuve résista même à la séduction de l'exemple. Mais sa morne indifférence ne fit pas perdre un coup de dents à l'avide soubrette, qui se remit à sermoner, sitôt que ce maigre repas eut rétabli l'équilibre dans ses humeurs. — Quel est votre but, lui disoit-elle? de vous laisser mourir de faim? de prévenir, par un trépas volontaire, l'ordre de la nature? Et qu'importe au défunt un pareil sacrifice? lui rendra-t-il la vie? ou pensez-vous qu'il y soit sensible? Défaites-vous de

cette erreur, dont la tendre complexion des femmes les rend seules susceptibles, et consentez à vivre, je vous en conjure. Votre époux lui-même vous en supplieroit, si les dieux lui permettoient de vous parler. Mais, à son défaut, la vue de son cercueil vaut mieux qu'un long discours sur le prix de la vie. —

Un mourant ne bat pas un medecin qui lui propose un remède salutaire : un homme affamé suit sans colère un ami qui lui propose à dîner. C'est par la même raison qu'enfin l'aimable et chaste veuve consentit sans humeur à rompre sa longue abstinence. Il est vrai qu'elle eut l'honneur de céder la dernière. Mais, tant est puissante la contagion de l'exemple ! elle but et mangea beaucoup mieux que la soubrette.

Vous savez par expérience qu'un desir satisfait ouvre le cœur humain à de nouvelles tentations. Ainsi le soldat, donnant carrière à son ambition, conçut aussitôt l'espoir d'un triomphe plus doux et plus flatteur. Mais comment se faire écouter d'une femme aussi fidelle à la mémoire de son mari ? Il n'eut besoin que d'ajouter à ses premiers raisonnemens sur la douceur d'être, le langage de la

passion. S'il n'avoit pas déplu comme consolateur, on trouva que l'amant avoit plus de graces et d'esprit encore. D'ailleurs l'officieuse soubrette secondoit avec chaleur ses tendres prétentions. — Gardez-vous, disoit-elle à sa maîtresse :

Gardez-vous d'emporter vos appas chez les morts.
Que vous servira-t-il d'en être regardée !
A l'amour des vivans réservez ces trésors,
Dont le monde avant vous n'avoit pas eu l'idée.
Que feriez-vous là-bas ? vous auriez des remords :
On meurt toujours trop tôt, quand on n'est pas ridée.

Comment résister à de pareils argumens? La chaste veuve cessa de l'être ; et, faute de mieux, on prétend même que ce fut sur le cercueil de l'époux tant pleuré, qu'elle célébra ses noces nouvelles. Quelle nuit pour la tendre veuve, après un si long jeûne ! Le soldat, au point du jour, fut obligé de retourner à son poste. La porte fut soigneusement fermée ; et quiconque auroit eu la curiosité de venir rôder autour du monument, auroit cru que la plus vertueuse des femmes étoit morte de douleur sur le tombeau de son mari.

Charmé de la beauté de sa maîtresse, et du secret de sa bonne fortune, le soldat fit venir de la ville toutes les provisions que sa bourse lui

lui permit d'acheter, et les porta, dès que la nuit fut venue, à sa charmante recluse. Nouveaux transports, que la jeunesse des deux amans rendoit toujours plus vifs et plus voluptueux. D'ailleurs le charme du mystère agissoit sur tous deux avec la même force, et renouveloit sans cesse la source de leurs plaisirs.

On ne manqua pas de se revoir encore le lendemain. Mais quel réveil pour le soldat! il s'aperçoit, en sortant du monument, que les parens de l'un des pendus ont enlevé son cadavre. A l'instant il revient conter à sa maîtresse sa triste aventure. — Je n'attendrai pas mon arrêt de mort, dit-il. Cette épée va prévenir la sévérité de mes juges. Je ne vous demande qu'une grace, avant de me frapper, c'est de m'enterrer auprès de votre époux. — Moi, que je consente à perdre en si peu de tems deux hommes que j'ai tant aimés, s'écrie la sensible veuve! les dieux m'en préservent. J'aime mieux pendre le mort que de voir périr le vivant. — Aussitôt on déloge le pauvre mari de son cercueil, et on l'attache au poteau dépouillé. Est-ce là un trait de prudence et de génie? Éphèse avoit appris presqu'en même-tems la disparition et le retour du pendu.

Toute la ville accourut pour voir ce prodige. Comment un mort avoit-il pu faire ce double voyage? Rien n'égala la surprise et l'admiration que cet étrange évènement causoit aux Éphésiens. —

Cette histoire, qui avoit beaucoup égayé tout le monde, fit rougir Tryphène, qui, pour cacher son visage, pencha sa tête sur le cou de Giton. Je ne la vis jamais si belle, parce que cet aimable embarras me sembloit lui prêter de nouveaux charmes. Pour Lycas, il prit la chose au tragique, et prétendit que le magistrat d'Éphèse, après avoir fait rapporter le corps du défunt dans le tombeau, auroit dû faire pendre son infidèle épouse à sa place. J'attribuai ce maussade emportement au souvenir de mon intrigue avec la sienne; et je craignois qu'il ne fît un nouvel éclat. Mais, grace au traité de paix, et sur-tout à la joie bruyante de l'assemblée, il n'osa pousser plus loin ses chastes invectives.

Je lui aurois pardonné bien volontiers de se fâcher contre Tryphène, qui ne cessoit de faire à Giton les plus vives agaceries. Tour-à-tour tendre, folâtre, complaisante, elle accabloit cet enfant de baisers, ou chiffonnoit les boucles de sa nouvelle chevelure, dont elle

réparoit ensuite le désordre avec autant de graces que d'adresse. Ce spectacle, amusant pour les autres, me causoit, à moi, la plus cruelle impatience. Je ne pouvois plus ni boire ni manger : chacune de leurs caresses faisoit à mon cœur une plaie profonde. Cependant ma jalouse fureur n'avoit pas encore un objet de préférence, et j'en voulois autant à Giton de me souffler une ancienne amie, qu'à Tryphène de s'approprier mes droits exclusifs à la tendresse de cet ingrat. L'un et l'autre offensoient également mon cœur, et les évènemens de la nuit dernière m'avoient causé des angoisses moins douloureuses que la vue de leur indiscrète ardeur. Tryphène, loin de se souvenir que j'avois été son amant, et d'avoir pour moi les attentions d'usage, me traitoit avec la plus froide indifférence ; et Giton, dans la crainte, sans doute, de lui déplaire, sembloit ne pas s'apercevoir de ma présence. Cet odieux abandon me suffoquoit d'amertume ; et, si mes larmes ne s'étoient ouvert un passage, j'aurois expiré de mon saisissement.

J'étois sorti de table pour cacher l'excès de ma douleur. Mais Lycas ne me laissa pas le tems de pleurer en liberté. J'avois dans ma tristesse, et sous ma perruque blonde, quelque

chose de si touchant, qu'il s'étoit enflammé de nouveau pour ma personne. Comme l'amour avoit humanisé sa haine et son orgueil! mais c'est en vain qu'il employa, pour m'attendrir, toutes les ruses, toutes les souplesses du cœur le plus passionné, je conservai imperturbablement le flegme de l'indifférence. Alors son amour rebuté se changea en fureur; et le brutal se disposoit à ravir militairement les faveurs que j'avois refusées à ses prières, quand, par bonheur, Tryphène accourut au bruit, et l'obligea de s'esquiver à la hâte.

Le désordre où Tryphène m'avoit surpris, avoit d'abord excité son appétit libertin; mais quand j'eus satisfait à toutes ses questions sur la violence de Lycas, ces détails rallumant sous la cendre son ancienne passion pour moi, ce fut bientôt un incendie qui m'auroit inévitablement consumé, si je ne m'étois hâté d'appeler à mon secours. Heureusement l'une des femmes de cette furie accourut à mes cris, et sa présence amortit l'impétueuse ardeur de sa maîtresse, qui ne lâcha prise toutefois que pour m'accabler d'outrages, et ne sortit qu'en jurant vengeance pour elle et pour Lycas.

La soubrette étoit jolie. A l'époque de mon intrigue avec sa maîtresse, elle avoit conçu

pour moi la plus tendre inclination. J'y avois été sensible, et son cœur n'avoit pu l'oublier. Aussi me vit-elle avec douleur aux prises avec Tryphène. Elle poussoit de longs soupirs, et son œil lutin s'étoit même attendri. Je lui demandai la cause de son chagrin ; mais elle refusa long-tems de me l'apprendre. Enfin, soit dépit, soit amour, soit tous les deux ensemble, elle ouvrit son cœur à la confiance, me fit l'histoire scandaleuse de sa maîtresse, et me conjura, les mains jointes, de n'avoir jamais aucun commerce avec une dévergondée qui devoit faire honte au moins délicat des hommes. La douceur et la naïveté de la soubrette, lui valurent des plaisirs que j'avois refusés à la pétulance érotique de sa maîtresse.

Après le départ de cette tendre fille, j'éprouvai de très-vives inquiétudes sur les suites de ma dernière aventure avec Lycas et son rival femelle. J'appréhendois sur-tout qu'Eumolpe n'en fût instruit, et qu'il ne s'avisât de faire une satire contre mes impudiques agresseurs. Cette vengeance m'eût couvert d'un ridicule dont l'idée seule m'inspiroit la plus grande répugnance.

Je rêvois donc au moyen de cacher cette

histoire à l'irascibilité du poète. Mais, tandis que je m'occupois de cette idée, il vint m'apprendre lui-même qu'il n'ignoroit rien de ce qui s'étoit passé. Tryphène en avoit fait confidence à Giton, sur lequel l'effrontée coquine avoit voulu se dédommager de mes rigueurs. Eumolpe jetoit feu et flamme contre les coupables. Mais ce qui le mettoit sur-tout en fureur, c'est que leurs violences lui paroissoient autant d'infractions au traité de paix que l'on venoit de signer sous ses auspices.

L'officieux vieillard, touché de ma tristesse, me consola de son mieux; et quoiqu'il connût parfaitement mon aventure, il voulut l'apprendre encore de ma propre bouche. Je la lui racontai dans tous ses détails; et les couleurs dont je peignis la brutalité de Lycas et les emportemens de Tryphène, faillirent lui donner des convulsions. Il cria vengeance d'un ton d'énergumène, et jura que les dieux étoient trop justes pour laisser tant de crimes impunis.

Les dieux même avoient parlé par sa bouche : aussitôt la mer se mutine et s'enfle horriblement ; le jour disparoît sous d'immenses nuages, et fait place à la nuit la plus profonde. Tous les matelots sont à leur poste, et l'on

s'empresse de plier les voiles. Le choc des vents contraires, et sur-tout l'aquilon, tyran de ces parages, poussent le navire tantôt vers la Sicile, et tantôt vers les côtes de l'Italie. Jamais on ne vit des ténèbres plus épaisses: elles dérobent la proue même aux yeux du pilote, trompent son expérience, et l'égarent parmi les écueils qu'il veut éviter.

Lycas, au fort du danger, me tendit des mains suppliantes. — Cher Encolpe, me dit-il du ton d'un homme à l'agonie, mon cher Encolpe, ne refusez pas de nous secourir dans cette affreuse extrémité. Peut-être notre salut dépend-il encore de vous; peut-être suffit-il, pour l'opérer, que vous rendiez à la statue d'Isis, à la divinité tutélaire de ce navire, et sa robe et son sistre. Vous êtes ordinairement si bon! de grace, laissez-vous attendrir, et souscrivez à ma prière. — Un coup de vent coupa la parole au pieux orateur, et le précipita dans la mer. Nous le vîmes tournoyer un moment sur la vague, et disparoître avec elle. Tryphène fut plus heureuse. Elle dut son salut au zèle de ses esclaves, qui la portèrent dans la chaloupe avec ses effets les plus précieux.

Pour moi, je pleurois comme un enfant dans les bras de Giton. — Nous méritions,

lui disois-je, nous méritions des dieux la faveur de mourir ensemble, et de reposer dans la tombe à côté l'un de l'autre. Pourquoi faut-il que le sort nous sépare ! Hélas ! les flots que je vois prêts à nous engloutir, iront, en se divisant, nous jeter sur des côtes diverses. Donne-moi donc, mon cher Giton, donne-moi les plus tendres baisers, et dérobons encore ce plaisir à la mort qui s'approche. — A ces mots, Giton jette son manteau, s'entoure de ma robe, et, plaçant sa bouche à la hauteur de la mienne, nous attache l'un et l'autre avec la même ceinture. — S'il ne nous reste aucun espoir de sauver nos jours, me dit-il tendrement, nous voilà sûrs du moins que les vagues ne pourront nous désunir, et porteront nos dépouilles fraternelles sur quelque rivage, où sans doute un passant charitable les déposera dans le même tombeau. Le pis-aller, si les flots refusent de nous rendre à la terre, est de trouver une sépulture commune dans le ventre d'un monstre marin. — Ce discours me consola dans ce moment terrible ; et je trouvai dans notre attitude funéraire je ne sais quel charme qui m'étourdit sur nos dangers, et me permit d'attendre la mort sans foiblesse.

Cependant la tempête achevoit d'exécuter les arrêts du destin, et dispersoit les dernières défenses du navire. Il avoit perdu ses voiles, ses cordages, son mât, son gouvernail, et n'étoit plus qu'une immense et grossière charpente qui rouloit au gré des vagues. Des pêcheurs, qui l'aperçurent de la côte, accoururent dans de petites barques, conduits par l'avidité du pillage. Mais, en nous voyant sur nos gardes, ils changèrent leur projet de conquête en offres de services.

A travers leurs cris et les nôtres, tout-à-coup percèrent des hurlemens pareils à ceux d'une bête féroce qui cherche à sortir de sa prison. C'étoit dans la chambre du pilote que se faisoit ce vacarme épouvantable. Aussitôt chacun s'empresse d'y courir, et nous trouvons Eumolpe assis devant un immense parchemin, sur lequel il griffonnoit des vers. Quel fut notre étonnement de le voir, au moment d'un naufrage presque inévitable, occupé d'une pareille besogne! Je pressai le maniaque de calmer ses transports, et de songer à son salut. Mais, au lieu d'écouter mes avis, il se débattoit dans mes bras, en nous priant, comme prie un furieux, de ne pas troubler sa verve, parce qu'il

accouchoit des derniers vers d'un poëme qu'il vouloit finir sans désemparer. Nous fûmes obligés d'employer la violence, et de garotter le poète mugissant pour le conduire au rivage.

Un pêcheur nous reçut dans sa cabane, où nous passâmes, après un souper détestable, la plus triste des nuits. Le lendemain, tandis que nous délibérions pour savoir où nous tournerions nos pas, j'aperçus le corps d'un homme qui flottoit sur le dos des vagues, et s'approchoit insensiblement du rivage. A la vue de ce cadavre, je sentis plus vivement le plaisir d'être encore, et je fis de tristes réflexions sur les dangers de la mer. — Hélas, m'écriai-je, peut-être est-ce l'époux d'une femme aimable et sensible qui gémit d'en être séparée, qui, cette nuit même, a baigné de ses larmes sa couche solitaire. Peut-être est-ce un père adoré dont la jeune famille pleure tous les jours l'absence : peut-être est-ce un fils chéri, que son vieux père attend pour mourir dans ses bras. Dieux justes, ne nous donnez-vous la vie que pour nous exposer à des chances aussi déplorables !

Je croyois m'attendrir sur le sort d'un inconnu. Mais enfin les vagues amenèrent le

cadavre sur le rivage, et je vis à mes pieds cet implacable Lycas qui me faisoit encore trembler la veille. Je ne pus retenir mes larmes, et frappant ma poitrine : — Où est ce front menaçant et terrible, m'écriai-je? qu'est devenu ton pouvoir? Hier, ton attitude altière me glaçoit d'épouvante ; aujourd'hui les plus vils insectes peuvent se nourrir impunément de ton cadavre insensible. De ce vaisseau superbe, où tu pensois asservir la fortune, il ne t'est pas resté même une planche pour te sauver du naufrage. Maintenant, ô mortels, formez de vastes projets, et, fiers de vos trésors amassés à force d'injustices, flattez-vous d'un avenir agréable et tranquille! Hier, cet infortuné calculoit encore le produit de ses possessions; hier, il fixoit le jour de sa rentrée dans ses foyers, et délibéroit sur le choix des offrandes qu'il vouloit faire à ses dieux domestiques. O ciel! qu'il est loin de ses calculs et de ses espérances! Mais qu'ai-je dit? est-ce donc seulement sur l'abîme des mers que l'homme touche au néant? Un trait mortel atteint le guerrier sous ses armes inutiles. Tandis qu'un citoyen paisible offre un sacrifice à ses pénates, sa maison s'écroule, et l'écrase : un autre tombe de son char, et se

tue ; tel s'étouffe à force de manger ; et tel meurt d'un excès de frugalité. Parcourez les scènes diverses de la vie, et vous trouverez des écueils sur tous les points de leur étendue. Toutefois, malgré la diversité de nos destins, la mort ne met aucune différence entre ses victimes. Pourquoi donc l'idée seule d'un naufrage en mer fait-elle frémir l'homme le plus intrépide ? parce qu'il l'expose au malheur de périr loin de ses parens ou de ses amis, qui ne pourront célébrer ses funérailles. Eh ! que lui importe de s'anéantir au fond des mers, sur un bûcher, ou dans un tombeau ! si les moyens diffèrent, le résultat est le même. Je ne conçois pas davantage pourquoi l'homme frissonne d'horreur à l'idée d'abandonner sa dépouille mortelle aux bêtes féroces. Vaut-il mieux cependant qu'elle soit la proie des flammes ? Un esclave criminel obtient cet honneur. La pâture des vers dans une tombe ? c'est le sort des animaux de nos basse-cours, et de ceux qui peuplent les champs et les forêts. C'est donc folie de prendre tant de précautions pour sa sépulture, puisque le destin nous la donne en quelque lieu et de quelque manière que la mort nous surprenne. —

Enfin, quoiqu'ennemis de Lycas, nous eûmes l'humanité de lui dresser un tombeau qu'Eumolpe décora d'une épitaphe. Après avoir rempli ce devoir, nous quittâmes ces bords funestes; et bientôt le chemin que nous avions pris pour nous en éloigner, nous conduisit au sommet d'une montagne, d'où nous aperçûmes une ville qui s'étendoit sur des hauteurs voisines. Un paysan nous apprit que c'étoit Crotone, l'une des plus anciennes villes de l'Italie. Je profitai de l'occasion pour m'informer des mœurs de ses habitans, de la nature et de l'étendue de son commerce, et des moyens qu'elle avoit employés pour réparer tous les malheurs de ses guerres si longues et si fréquentes.

— Si vous êtes négocians, nous dit le bonhomme, et si vos spéculations n'ont d'autre base que la probité, cherchez fortune ailleurs. Mais si vos moyens sont d'un ordre plus distingué, si vous savez mentir et tromper avec un front d'airain, je vous prédis des succès éclatans. On ne fait nul cas dans cette ville des dons du génie : un poète, un philosophe, un orateur, et sur-tout un honnête homme, n'y trouveroient que la misère et l'abandon pour loyer de leurs talens et de

leurs vertus. Tous les habitans sont ou dupes ou fripons. C'est à qui n'aura pas d'enfans ; car un père de famille est privé des moindres agrémens de la société : il est abandonné de tout le monde, tandis qu'un vieillard sans héritiers est l'idole d'une cour assidue. Il faut être célibataire pour tout obtenir et ne manquer de rien. Un célibataire est l'enfant gâté de la nature et de la fortune : il n'est pas de talens qu'il ne possède ; le soupçonnât-on d'avoir tué son père, il ne seroit bruit que de ses vertus. Enfin, vous ne verrez dans cette ville, comme en des campagnes dépeuplées par une longue épidémie, ajouta-t-il en nous quittant, que des cadavres réduits à leurs ossemens décharnés, et des corbeaux qui les dévorent. —

— Mes amis, voilà ce que je cherche, me dit Eumolpe ; voilà justement la société qui me convient ! — Je crus d'abord qu'il lui prenoit un de ses accès ordinaires, et j'allois le prier de se taire ; mais son air grave et sérieux m'imposa. — Plût aux dieux, continua-t-il, que je pusse fonder l'imposture que je médite, sur un vêtement plus étoffé que le mien ! bientôt j'aurois troqué ma besace contre un coffre-fort, et je vous conduirois du même vol à la

fortune.— A cette condition, je lui offris tout ce que j'avois volé chez Lycurgue, et même la robe de la statue d'Isis, persuadé que la bonne déesse approuveroit que j'en fisse un si loyal usage.— Hâtons-nous donc, ajouta-t-il, de composer la comédie que nous voulons jouer : je serai le héros de la pièce, et vous en remplirez les personnages subalternes. — Nous consentîmes à sa proposition, et nous jurâmes entre ses mains, suivant les formes observées par les gladiateurs dans leurs engagemens, de nous laisser lier, garotter, frapper, brûler, même crucifier, plutôt que de trahir le secret de la communauté. Ce formulaire rempli, nous saluâmes, en qualité d'esclaves, notre nouveau patron, et nous nous distribuâmes les rôles.

Nous fîmes d'Eumolpe un noble africain de la plus haute importance : il avoit eu le malheur de perdre un fils unique, dans lequel brilloient toutes les graces de la nature, et l'éclat naissant du génie : il avoit pensé mourir lui-même de douleur ; toujours inconsolable, il avoit quitté des lieux où tout contribuoit à lui rappeler le souvenir d'un enfant adoré : pour surcroît d'infortune, un naufrage qu'il venoit d'essuyer sur la côte voisine, lui coûtoit

plus de cent mille écus ; mais il ne penseroit pas même à cet accident, s'il ne l'empêchoit de paroître avec l'éclat convenable à son rang : il avoit près de trois millions dans les places commerçantes de l'Afrique, et des troupeaux d'esclaves si nombreux dans ses domaines de la Numidie, qu'ils suffiroient pour assiéger et prendre Carthage.

Ce n'étoit là que le fond du drame : il y manquoit encore les accessoires ; et tels furent ceux dont nous convînmes à l'unanimité : Eumolpe devoit tousser comme un poitrinaire, jeter un coup-d'œil dédaigneux sur ses alimens, avoir toujours l'air de n'y toucher qu'avec dégoût, ne parler que par millions, rebattre sans cesse la valeur de ses domaines, et les récoltes immenses qu'ils donnoient tous les ans : il falloit enfin qu'il se renfermât tous les jours pendant quelques heures, qu'il feignît de s'occuper, dans ces intervalles, à calculer ses revenus, à réformer son testament, à y ajouter de nouveaux codiciles, et, pour faire encore plus d'illusion, qu'il nous donnât des noms étrangers toutes les fois qu'il nous appelleroit l'un ou l'autre, comme s'il se figuroit avoir autour de lui son peuple imaginaire d'affranchis et d'esclaves.

Après

Après avoir ainsi disposé le jeu des machines, et demandé la protection des dieux pour le succès de l'entreprise, nous continuâmes notre route. Giton, peu fait à la fatigue, ne pouvoit porter son paquet; et Corax, valet d'Eumolpe, pestant contre la pesanteur du sien, le posoit à chaque pas, et nous menaçoit, si nous n'allions moins vîte, ou de l'abandonner, ou de le voler et de s'enfuir. — Me prenez-vous pour une bête de somme, ou pour un vaisseau de transport, nous disoit-il ? Je me suis loué pour un homme, et non pas pour un mulet. Je suis né pauvre, mais libre autant que vous. — Et le drôle assaisonnoit ses plaintes d'un bruit avant-coureur de parfums qui nous embaumoient à nous ôter la respiration. Nous fûmes forcés de lui demander grace ; mais ce ne fut pas sans peine que nous réussîmes à lui inspirer de la résignation.

Nous cheminions assez gaîment, lorsqu'Eumolpe, entraîné par l'ascendant de sa verve : — Aujourd'hui, dit-il d'un ton véhément, aujourd'hui le goût des vers est une épidémie. Tout le monde est poète ou veut l'être. A peine un jeune homme a-t-il assemblé quelques hémistiches, et fait un madrigal ou des couplets

à Glycère, qu'il se croit au sommet de l'Hélicon. Tel, dégoûté du barreau, va chercher un asyle dans le temple des muses, et croit qu'il est plus aisé d'atteindre au laurier d'Homère, que d'ergoter sur les bancs poudreux du Forum. Mais qu'un poète, s'il a du génie, est loin de cette présomption! avant qu'il ose entreprendre un ouvrage de longue haleine, il étudie, compare et puise à toutes les sources. Nouveau Prométhée, il dédaigne les routes vulgaires, et va ravir au ciel même le feu créateur qui doit donner à son style la chaleur et la vie. Mais ce n'est pas tout encore: pour atteindre à la perfection, il faut qu'il enchâsse ses pensées avec tant d'ordre dans son poëme, qu'aucune ne paroisse hors-d'œuvre, et que toutes y brillent comme des fleurs dans un parterre, où la variété des formes et des couleurs semble à-la-fois un chef-d'œuvre de l'art, et un jeu charmant de le nature. Telle est la manière du chantre d'Achille, des Lyriques, de Virgile et d'Horace. Tous les autres ont ignoré le chemin du Parnasse, ou se sont égarés dans ses détours. Qui oseroit, par exemple, entreprendre un poëme sur la guerre civile, et ne seroit accablé du poids du sujet, s'il ne joignoit à un

génie sublime des connoissances profondes dans les belles-lettres? Il n'est pas seulement question de versifier le récit des événemens; c'est le propre de l'histoire: il faut que l'esprit, s'élançant par de-là les régions du monde terrestre, se précipite à travers le merveilleux, mette en mouvement tout l'olympe, et donne à ses pensées le caractère imposant d'une inspiration divine. Mais laissons les préceptes. Voici, sur le sujet que je viens d'indiquer, une esquisse de ma façon, qui vous donnera peut-être une idée des ressorts et des moyens qu'il convient d'employer dans un ouvrage de cette nature:

La victoire a conduit le romain triomphant
Des lieux où naît le jour aux bornes du couchant;
Et son ambition cherche et desire encore
De nouveaux alimens au feu qui le dévore;
Ses flottes ont franchi, souveraines des mers,
Les espaces connus qui bornoient l'univers.
Si l'or brille à ses yeux sur un lointain rivage,
Il y porte aussitôt la guerre et l'esclavage;
Le vil amour de l'or règle ses attentats:
C'est pour avoir de l'or qu'il cherche les combats;
De simples voluptés ne peuvent plus lui plaire,
Et ses sens ont besoin d'une amorce étrangère.
Le soldat, en public, dans l'enceinte d'un camp,
Étale, au lieu de fer, la pourpre d'Orient;
On épuise le marbre aux champs de Numidie,
La soie et les parfums, dans l'Inde et l'Arabie;

La paix même est barbare et féconde en forfaits :
On change en jeux cruels ses innocens bienfaits ;
Les monstres sont forcés dans les forêts du maure,
Et l'on dépeuple Ammon de ceux qu'il voit éclore :
Rome achète à grand prix, pour charmer ses loisirs,
Le tigre nécessaire à ses affreux plaisirs,
Le tigre qui bientôt, sur une arène impie,
Boira le sang humain offert à sa furie,
Tandis qu'un peuple atroce, à la honte des mœurs,
Contemple la victime, et sourit à ses pleurs.

Je rougis de transmettre à la race future
Un crime.... il est l'effroi, l'horreur de la nature !
Par un usage affreux, dans la Perse inventé,
L'homme cesse d'être homme avant sa puberté ;
On détruit dans son sein la sève encor naissante,
Mobile des plaisirs que sa chaleur enfante ;
On veut fixer ainsi sur un front sans honneur,
De ses jeunes attraits la périssable fleur,
Et prolonger l'éclat des beautés printanières
Qui, sous la main du tems, s'effacent les premières.
Son existence alors n'est plus qu'un long trépas ;
La nature se cherche, et ne se trouve pas :
Ce mortel avili, dans sa triste impuissance,
Embrasse pour l'amour sa honteuse apparence,
Et dans un cœur flétri, brûlé de vains desirs,
Nourrit des goûts affreux, qu'il prend pour des plaisirs.

Des citroniers coupés sur les bords atlantiques,
Forment pour les festins des tables magnifiques,
Où l'art et la nature ont, d'un commun effort
Des plus rares couleurs joint l'admirable accord ;
Où d'esclaves dorés, un troupeau mercenaire
Vient servir, en chantant, les sueurs de la terre ;
Où les vins précieux de Crète et de Lesbos,
Au convive enivré sont versés à grands flots ;
Où le luxe prodigue à la débauche immonde
Le prix de cent combats et des larmes du monde.

Un faste sans pudeur préside à ces festins ;
Le sargue y vient mourir des bords les plus lointains,
Et, par ses sels légers, l'huître de Campanie
Rendre au goût émoussé sa première énergie ;
L'oiseau brillant du Phase, à ces tables servi,
A cessé d'embellir un rivage ennemi,
Où, sur l'arbre désert, le zéphyr qui murmure,
Atteste en longs soupirs le deuil de la nature.

Au champ de Mars ouvert au crime triomphant
L'intérêt vend sa voix à l'or de l'intrigant :
Tout s'achète, le peuple, et le sénat lui-même ;
Ils ont mis à l'encan l'autorité suprême :
Le vieillard est sans mœurs, n'a plus de probité,
Fait un trafic des lois, et vend la liberté.
Le mérite est proscrit ; c'est l'or qui tient sa place,
Et dont l'éclat impur l'obscurcit et l'efface.
En vain Caton prétend à l'honneur des faisceaux,
On n'accorde à ses vœux que des affronts nouveaux ;
Son vainqueur, en secret, rend hommage à sa gloire,
Et, plus triste que lui, rougit de sa victoire :
Il sent que son triomphe et tous ses vains honneurs,
Sont l'opprobre du peuple et la perte des mœurs ;
Qu'injuste envers Caton, le peuple, en un seul homme,
Foule à ses pieds les lois, la majesté de Rome ;
Que ce peuple s'immole à ses propres fureurs,
Se détruit par ses mains, et périt sans vengeurs.

Tous les biens s'amassoient, se perdoient par des crimes ;
Et le luxe et l'usure en étoient les abîmes :
Falloit-il d'un avare obtenir les trésors !
On lui cédoit ses biens, on lui livroit son corps.
Des passions de l'homme inconcevable empire !
Le vainqueur des humains à sa perte conspire,
Et, bourreau de sa gloire, infidèle à l'honneur,
Ouvre un cours sans limite aux progrès du malheur.
Dans un sang appauvri, telle une ardeur soudaine
Porte un poison mortel qui court de veine en veine.

Comment arracher Rome à ce lâche sommeil ?
Son génie abattu craint l'effort du réveil ;
Son sort est désormais le tumulte des armes,
La discorde intestine et le bruit des alarmes.
Le hasard des combats plaît à la pauvreté :
Le pauvre est factieux avec sécurité ;
Et les dissipateurs, les notés d'infamie,
Dans le sein de l'empire, appeloient l'anarchie.

Trois chefs ambitieux, au gré de leur espoir,
Avoient asservi Rome à leur triple pouvoir.
La mort les a surpris au milieu des tempêtes,
Dont Mars et la vengeance environnaient leurs têtes,
Dans l'Orient, Crassus vaincu dans un combat,
Pompée aux bords du Nil, et César au sénat.
Ces demi-dieux mortels, dans leur chûte profonde,
Sembloient être un fardeau trop pesant pour le monde :
Aussi, le sort jaloux, en frappant ces héros,
En des climats divers a placé leurs tombeaux.

Entre Naples et Pouzzole est un gouffre effroyable ;
Le Cocyte y répand son onde lamentable ;
Soupirail des enfers, le souffle de la mort
Dessèche et détruit tout sur ce funeste bord ;
Dans les champs d'alentour, tombeau de la nature,
La terre est sans moissons, sans fleurs et sans verdure :
Là, jamais on n'entend ni la voix des amours,
Ni Zéphyre annoncer la saison des beaux jours :
Chaos où l'on ne voit que des roches arides,
Mêlant aux noirs cyprès leurs ombres parricides.

Le gouffre tout-à-coup, de ses flancs ténébreux,
Vomit le dieu des morts sur ce rivage affreux ;
La cendre des tombeaux, un feu pâle et livide,
Couvrent son front sévère, et son sceptre homicide :

— Toi, dit-il, dont l'éclat attire tous les yeux,
Arbitre du destin des hommes et des dieux,

Fortune, dont les goûts inconstans et volages
Ne souffrent point d'empire à l'abri des orages,
As-tu soumis ton sceptre au pouvoir des romains?
Crains-tu de renverser l'ouvrage de tes mains?
Vois dans Rome aujourd'hui son oisive jeunesse
Sommeiller et languir au sein de la mollesse,
Les vieillards sans pudeur au crime se plonger,
Le vol, le brigandage en vertus s'ériger,
Le luxe se frayer des routes inconnues,
Et des palais dorés se perdre dans les nues:
Là, de la mer esclave on borne le niveau;
Ailleurs on la conduit dans un bassin nouveau:
L'art même intervertit l'ordre de la nature;
Les enfers ont perdu leur profondeur obscure:
Pour aller ravir l'or, le marbre et les cristaux,
L'homme au centre du globe, ouvert par ses travaux,
Des vivans et des morts renverse la barrière,
Et mon peuple tremblant entrevoit la lumière....
Il faut que Rome enfin pleure ces attentats,
Des mânes de ses fils inonde mes états;
Après tant de faveurs, que ton bras l'abandonne,
A ce grand châtiment appelle Tisiphone,
Et ramène ce tems où Sylla, leur bourreau,
Transformant son pays en un vaste tombeau,
Dans leur sang, répandu sur la terre assouvie,
Fit croître les moissons aux champs de l'Italie. —
Il dit.... à ce discours, s'élançant des enfers,
Tisiphone en fureur pousse un cri dans les airs;
Et des bords du couchant aux portes de l'aurore,
Des bords glacés du pôle aux rives du Bosphore,
Prophète du malheur par les dieux décrété,
Ce cri fit tressaillir le monde épouvanté.

— O monarque des morts, répondit la Fortune,
Si j'ose l'avouer, notre cause est commune;
Vos vœux seront remplis! pour Rome et ses enfans,
Ma haine a surpassé vos fiers ressentimens.

J'ai porté leur empire aux bornes de la terre;
Mais enfin tant de gloire excite ma colère,
Et ma main, trop long-tems prodigue de faveurs,
Va punir leur orgueil à force de malheurs,
Attacher sur leurs pas la flamme vengeresse,
Et noyer dans le sang leur luxe et leur mollesse.
Je vois, dans deux combats, le sang des légions,
Sous les murs de Philippe, expier nos affronts,
La flamme des bûchers couvrir la Thessalie,
Et des monceaux de morts encombrer l'Ibérie.
J'entends gémir l'Égypte et la Lybie en deuil;
J'entends près d'Actium mugir sur un écueil,
Parmi des flots de sang, le dieu Mars et Bellone;
D'une immense pâture assurez Tisiphone;
Étendez les confins de vos vastes états:
L'univers va passer sous la faulx du trépas;
Et des peuples détruits le monstrueux cortège
Se presser sur les bords des enfers qu'il assiège:
Semblable pour le nombre aux gouttes des torrens,
Qu'un ténébreux orage épanche de ses flancs. —
A ces mots, le ciel gronde, et les feux de la nue
Sillonnent l'horison dans sa vaste étendue;
Pluton tremble et pâlit; la foudre et les éclairs
Le forcent de rentrer dans la nuit des enfers.

Bientôt les dieux vengeurs, aux nations tremblantes,
Donnent de leur courroux des marques effrayantes:
On a vu plusieurs fois le soleil sans clarté
Couvrir son disque éteint d'un crêpe ensanglanté,
Et l'astre de la nuit, abrégeant sa carrière,
Aux coupables mortels retirer sa lumière.
Durant des nuits d'effroi, de soudains tremblemens
Secouoient l'Apennin sur ses vieux fondemens;
Par un bras invisible, enchaînés à leur source,
Les fleuves tout-à-coup s'arrêtoient dans leur course;
Comme au jour du combat des géans et des dieux,
Un bruit affreux de guerre éclatoit dans les cieux;

Et l'Etna jusqu'au ciel lançoit de son cratère
Ses foudres destructeurs et rivaux du tonnerre ;
Des spectres menaçans, couverts de vieux lambeaux,
Dans l'ombre de la nuit pleuroient sur des tombeaux.
Un jour il plut du sang ; et Rome épouvantée,
Vit d'astres inconnus la comète escortée.

Ces menaces des dieux ne laissent pas long-tems,
Sur les malheurs qu'il craint, l'univers en suspens :
César est offensé ; César brûle et s'élance,
Arme aussitôt son bras du fer de la vengeance,
Loin des Gaulois vaincus fait voler ses drapeaux,
Et court au capitole attaquer ses rivaux.

Sur le faîte orageux des Alpes solitaires,
Parmi des rocs brisés, des glaces séculaires,
Est un temple d'Hercule, englouti sous l'amas
D'un torrent éternel de neige et de frimats :
On croit de ces hauteurs, où l'on gravit à peine,
Que l'horison s'abaisse et qu'il touche à la plaine :
Là, jamais au printemps le souffle de zéphyr
N'invita les forêts et les champs à verdir ;
Le soleil n'y répand que des rayons sans vie :
Dans ces déserts affreux, la nature engourdie
Étale les horreurs et le deuil des hivers :
Ces immenses rochers porteroient l'univers.

Les soldats de César ont franchi tant d'obstacles ;
Leur valeur pour les vaincre enfanta des miracles :
Alors César, du haut de ces monts sourcilleux,
Contemple l'Hespérie et ses peuples nombreux,
Élève au ciel sa voix et ses mains invincibles,
Et prononce à regret ces paroles terribles :

— O Jupiter ! ! ! et vous, enfans de Romulus,
Qui régnez sur les rois que César a vaincus,
Qui, jouissant en paix du fruit de mes conquêtes,
Embellissiez pour moi la pompe de vos fêtes,

J'attaque avec douleur de si chers ennemis ;
Je vais, en frémissant, combattre mon pays :
Je le jure par vous ! mais celui qui m'outrage,
A venger mes affronts force enfin mon courage :
On ose me proscrire au moment où mon bras
Vient, sur les bords du Rhin, de livrer cent combats ;
On veut me renverser de mon char de victoire,
Profaner mes lauriers et flétrir ma mémoire,
Quand, vainqueur des Gaulois jusqu'alors indomptés,
J'ai porté la terreur dans leurs champs dévastés,
Chargé leurs propres mains des fers qu'à l'Italie
Apportoit de nouveau leur audace impunie,
Et forcé leur courage, au pied des Apennins,
De perdre son orgueil sous le joug des romains.
Quels sont ces vils mortels que ma gloire épouvante,
Stipendiant les cris d'une foule insolente ?
César à Rome injuste et marâtre envers lui,
Pourroit sans doute encor pardonner aujourd'hui ;
Mais d'un lâche ennemi dévorer une injure ?
César frappe aussitôt qu'il ressent sa blessure.
Compagnons de ma gloire, intrépides soldats,
Allons d'un pas égal châtier des ingrats !
Vous et moi périrons, si l'un de nous succombe ;
Et qui proscrit César, a creusé votre tombe.
C'est à vous que je dois le sceptre des guerriers ;
Vos fronts victorieux partagent mes lauriers :
Puisque Rome, étouffant la voix de la justice,
Pour prix de nos exploits nous destine au supplice,
Amis, ne consultons que les arrêts du sort,
Que le droit de la guerre et la loi du plus fort.
Parmi tant de héros, défenseurs de sa gloire,
César est toujours sûr d'enchaîner la victoire. —

Garans chers et sacrés de la faveur des dieux,
Un aigle alors s'élève et plane au haut des cieux ;
Du fond d'un bois voisin qui se perd dans les nues,
Il s'échappe des feux et des voix inconnues ;

Du soleil tout-à-coup le disque s'agrandit,
Et d'un éclat plus vif l'horison resplendit.

César donne à l'instant l'exemple du courage:
C'est lui qui, le premier, sur les rochers s'engage.
Le sol n'offre d'abord, durci par les frimats,
Qu'un obstacle docile aux efforts des soldats:
Bientôt ils font dissoudre, en pressant sa surface
Sous leur poids qui les brise, et la neige et la glace;
Le sol mollit et fuit sous leurs pas chancelans:
Tantôt du haut des monts s'élancent des torrens;
Tantôt leurs flots, plus lents à bondir dans leur course,
Sont changés en glaçons suspendus à leur source:
Un Dieu semble ordonner ces accidens divers:
Les rochers détrempés et de frimats couverts,
Étoient autant d'écueils où l'armée, hors d'haleine,
Ressembloit à des flots que la tempête entraîne:
Armes, chevaux, guerriers, ensemble renversés,
Roulent du haut des monts, l'un sur l'autre entassés;
Le ciel, au même instant, déchaîne sur leurs têtes
La foudre et les éclairs, la grêle et les tempêtes;
Le nuage écrasé tombe avec l'ouragan:
Tel s'élance, se brise et mugit l'Océan.
La neige et les frimats ont vaincu la nature:
Comme aux jours du chaos, sans forme et sans figure,
Tout semble se confondre et toucher au néant,
Tout, excepté César! lui seul est triomphant,
Lui seul, bravant l'orage, appuyé sur sa lance,
D'un pas tranquille et sûr, gravit, monte et s'avance.
Tel jadis du Caucase Alcide étoit vainqueur;
Ou plutôt tel des cieux abaissant la hauteur,
Au bord de l'horison, le maître du tonnerre
Foudroyoit sur Ossa les enfans de la terre.

Mais devant ce héros, tandis que le destin
Fait tomber les remparts et leurs portes d'airain,
La déesse aux cent voix, de la terreur suivie,
Vers le mont Palatin vole, arrive et s'écrie:

— Romains, préparez-vous à des périls nouveaux;
Mes yeux ont vu les mers se couvrir de vaisseaux;
Les vainqueurs des Gaulois ont franchi les montagnes;
Leurs nombreux bataillons inondent vos campagnes,
Et les feux destructeurs, la guerre et le trépas,
Annoncent leur présence, et marquent tous leurs pas. —

On s'agite, on frémit; le doute augmente encore
Dans les esprits troublés, le danger qu'on ignore:
L'un fuit dans les cités, l'autre dans les déserts:
Tels cherchent leur salut sur l'abîme des mers;
Un grand nombre l'attend du secours de ses armes:
Chacun presse sa fuite au gré de ses alarmes.
Dans ce trouble effrayant le hasard seul conduit
Les flots tumultueux du peuple qui s'enfuit;
Tels de foibles oiseaux, que poursuit la tempête,
Dans le fond des forêts vont chercher leur retraite.
Cet avare imprudent qui croit fuir son malheur,
Conduit, sans le savoir, ses trésors au vainqueur.
De leurs tristes foyers, arrachés par la crainte,
Les grands, de leurs palais, ont déserté l'enceinte:
L'un conduit ses enfans qu'il baigne de ses pleurs;
L'autre emporte avec lui ses lares protecteurs,
Regarde, en frémissant, sa maison délaissée,
Et du sang de César enivre sa pensée.
Là, des femmes suivoient leurs époux attendris;
Plus loin, sont des vieillards emportés par leurs fils:
Fardeau cher et sacré, seul bien qu'en leur misère,
Ces enfans ont sauvé des hasards de la guerre:
Spectacle consolant dans ces momens d'horreur!
Ainsi donc la vertu prête un charme au malheur!

Tels, lorsque l'aquilon, déchaîné sur les ondes,
Épouvante Amphitrite au sein des mers profondes,
Le pilote, trahi par les règles de l'art,
Suit le flot qui l'entraîne, ou manœuvre au hasard;
L'un court au mât qui plie, ajouter un cordage;
L'autre implore à grands cris le calme du rivage;

Celui-là, plus hardi, tranquille sur son bord,
Laisse aux vagues le soin de le conduire au port.

Mais pourquoi signaler un désordre frivole?
Les consuls et Pompée ont fui du capitole!!!
Ce héros qui, toujours à l'abri des revers,
De l'éclat de sa gloire a rempli l'univers,
Qui fit trembler le Pont et dompta Mithridates,
Fut la terreur de l'Inde et l'écueil des pirates;
Qui, trois fois honoré de l'encens des mortels,
Fit craindre à Jupiter de perdre ses autels,
Et vainqueur de l'Asie, où son nom règne encore,
Enchaîna l'Hellespont et les mers du Bosphore:
O tems! ô honte! il fuit, il flétrit ses lauriers,
Il cède à son rival la palme des guerriers;
Il fuit Rome indignée, il renonce à sa gloire,
A l'honneur de guider le char de la victoire,
Et donne à la fortune, infidelle aux romains,
Le plaisir de voir fuir le plus grand des humains.

Tous les dieux qui faisoient le bonheur de la terre,
Perdent dans ce héros leur appui tutélaire;
Loin d'un monde proscrit, par le crime habité,
Leur cortège innocent se sauve épouvanté:
La paix triste et plaintive et fuyant la lumière,
Aux champs élysées arrive la première,
Et la foi, la justice et la concorde en pleurs,
S'empressent de s'unir à ses chastes douleurs.

Mais les dieux des enfers, troupe impure et barbare,
S'élancent tout-à-coup des gouffres du ténare;
La terrible Erinnys, la guerre aux bras d'airain,
L'exécrable Alecton, des serpens à la main,
La trahison, la mort à l'œil cave et livide,
La fureur qui du sein du cortège homicide,
Élève un front meurtri dont la férocité
Se cache sous l'acier d'un casque ensanglanté;

Ce monstre forcené, soigneux de sa défense;
Porte sur son bras gauche un bouclier immense;
Et du bras droit, armé d'un brandon des enfers,
Il semble impatient d'embraser l'univers.

Le ciel aussi prend part aux discordes du Tibre;
Et l'Olympe désert cherche son équilibre:
Au gré de leurs penchans, tous les dieux divisés
Suivent des deux partis les drapeaux opposés.
Vénus a de César embrassé la défense,
Et Mars, avec Pallas, s'arme pour sa vengeance;
D'Alcide et d'Apollon, Pompée obtient l'appui,
Et Mercure a juré de combattre pour lui.

Au son de la trompette, organe du carnage,
La discorde, aux enfers, fuit son antre sauvage.
Les serpens attachés sur son front menaçant,
Alimentoient leur rage, et vivoient de son sang:
Des larmes rougissoient et brûloient sa paupière;
Ses yeux avec horreur s'ouvroient à la lumière:
Ses dents étoient d'airain; et leur double contour
Trituroit des poisons et grinçoit tour à tour:
Dans sa main parricide, une torche enflammée
Lançoit des tourbillons de cendre et de fumée.

Sitôt que la discorde, entr'elle et les enfers,
Eut mis le vaste espace et la hauteur des airs,
Du haut des Apennins, où son vol se termine,
D'où son regard brûlant sur l'univers domine,
Le monstre voit par-tout flotter des étendards,
Et la terre trembler sous les pas du dieu Mars;
Alors sa voix terrible, égale à la tempête,
Mugit ces mots affreux, qu'un triple écho répète:

— Mortels, que ma fureur a choisis pour soldats,
Déployez en tous lieux l'appareil des combats.
Que tout périsse..... Allez, ensanglantez la terre,
Exterminez ensemble et la fille et la mère,

Le foible qui se cache, et l'enfant au berceau,
Et le vieillard tremblant qui touche à son tombeau:
Remplissez l'univers de meurtres et de crimes:
Je veux ne voir par-tout que bourreaux et victimes.

Marcellus, à ta voix, qu'un décret du sénat
Juge César coupable et traître envers l'état.
Toi, Curion, du peuple exalte la furie;
Fais-lui voir dans César et Rome et la patrie.
Aux rigueurs du sénat, aux vœux des vieux romains,
Accours joindre ta voix, tes cris républicains,
O bouillant Lentulus! c'est sur toi que je fonde
Et les malheurs de Rome, et les troubles du monde.

Quoi! tu n'as point soumis les cités et les forts,
Enchaîné ta patrie, envahi ses trésors!
L'univers en suspens ne connaît pas son maître?
Crois-tu donc qu'il suffit de te montrer pour l'être?
Quoi! César temporise, et César est armé?
Ton ardeur n'est qu'un feu sous la cendre enfermée!
Tu n'as point embrasé le couchant et l'aurore!
O Pharsale! ô Munda! vous n'êtes pas encore!
Je veux voir les romains esclaves de César,
Et les maîtres du monde attachés à ton char.

Toi, Pompée, entends-tu les cris de ta patrie?
Pour la sauver encor n'as-tu plus ton génie?
Aux remparts d'Épidamne, écueil de ta grandeur,
Cours cacher ta foiblesse, attendre ton vainqueur,
Et, livrant à la fois ton pays et ta vie,
Rougir de sang humain les champs de Thessalie. —

Comme aux bords des forêts, voisines d'un hameau,
Un feu qu'ont allumé les gardes du troupeau,
Emporté par les vents, et prompt à se répandre,
Brûle, embrase, dévore et réduit tout en cendre;
Tels, à la voix du monstre, à l'instant déchaînés
Sur les peuples tremblans, à la mort destinés,
Les fléaux qu'il prédit, qu'il appelle et féconde,
Couvrent tous à-la-fois la surface du monde.

Eumolpe avoit déclamé ces vers d'un torrent de voix si rapide, qu'il nous sembla ne reprendre haleine qu'au bout de son récit. Nous étions alors aux portes de Crotone, où nous entrâmes avec la nuit. Excédés de fatigues, nous prîmes le parti de loger dans la première auberge que nous rencontrâmes. Le lendemain, tandis que nous cherchions un hôtel de plus belle apparence, une troupe de ces animaux à figure humaine, qui passent leur vie à suivre les successions à la piste, vint nous offrir ses services. Ils nous firent, selon leur usage, un foule de questions; et toutes nos réponses furent conformes au plan que nous avions arrêté. Chacun de nous mentit avec tant de candeur et d'ingénuité, que la bande avide donna tête baissée dans le piège que nous lui tendions. Enfin, dupes de notre artifice, tous à l'envi jettent leur bourse aux pieds d'Eumolpe, et mettent ses bonnes graces à l'enchère.

Nous nagions dans l'abondance, et chaque jour nous apportoit de nouvelles richesses et de nouveaux plaisirs. Eumolpe, enivré de ses succès, ne se souvenoit plus de ses haillons poétiques, il tranchoit du proconsul, et se vantoit d'avoir dans Crotone un crédit illimité.

Ses

Ses gens, à l'en croire, pouvoient impunément commettre un délit public : il étoit assez puissant pour les sauver des mains de la justice.

Je profitois, comme lui, des faveurs de la fortune. Mais mon ivresse étoit plus calme; et je voyois, à travers l'éclat dont nous étions environnés, de terribles sujets d'inquiétude. — Eh quoi! me disois-je, si quelqu'une de nos dupes, plus alerte que les autres, envoyoit en Afrique, et tiroit le rideau qui cache le jeu de nos machines! si le valet d'Eumolpe, las de son bonheur, alloit en découvrir la source à ses amis! et si l'un d'eux, ou tous ensemble, révéloient, par jalousie, ce mystère au public! il nous faudroit chercher un nouvel asyle, et, malgré tant de ruses et d'efforts pour parvenir à la fortune, reprendre encore les lambeaux de l'indigence. Grands dieux! que l'homme est malheureux, quand il viole les lois protectrices de l'ordre social! il passe toutes les heures de sa vie entre le remords de sa perversité, et la crainte du supplice. —

Un jour que je ne pouvois digérer l'amertume de ces réflexions, je sortis pour respirer plus librement, et m'étourdir sur mes terreurs. Ce fut aux promenades publiques que

j'allai porter mes douloureuses rêveries. A peine y étois-je entré, que j'entendis appeler Polyénos, nom de théâtre sous lequel je figurois dans le drame scabreux qu'Eumolpe nous faisoit jouer. Ma joie égale ma surprise, en voyant une esclave jeune et jolie, qui me pria, d'un air riant et gracieux, d'accorder à sa maîtresse un moment d'entretien.

Je doutois de mon bonheur; et, craignant d'embrasser une illusion, je dis à la belle messagère qu'elle se trompoit sans doute, que j'étois un esclave étranger dans Crotone, et que je n'avois aucun titre aux bontés de sa maîtresse. — Quelle humilité, reprit-elle! mais, je le vois, vous n'êtes si modeste que pour mieux vendre vos charmes, et les plaisirs qu'ils promettent. Pourquoi tant d'élégance dans votre coëffure, et ces couleurs artificielles sur vos joues, et cette tendre pétulance dans vos regards, et cette affectation de marcher toujours en mesure, si ce n'est pour donner plus de relief à vos agrémens personnels, et pour les mettre à plus folle enchère? Telle que vous me voyez, je n'ai ni l'art des augures, ni la science des calculs astrologiques; mais je lis les mœurs d'un homme sur son visage; et les vôtres ne sont plus un secret

pour moi. Au surplus, si vous êtes à vendre, l'acheteur est tout prêt. Mais êtes-vous homme à prendre un parti plus délicat? vous paroîtrez plus aimable encore, et l'on mettra son bonheur à vous avoir l'obligation toute entière. Quant à votre qualité d'esclave, loin de vous nuire, elle ajoute à la vivacité de la passion que vous inspirez à ma maîtresse. Il est des femmes d'un goût bizarre et trivial, et l'amour n'a d'attraits pour elles, qu'autant qu'il s'offre à leurs yeux sous les traits d'un esclave, d'un gladiateur, d'un athlète, d'un muletier crasseux, ou d'un vil histrion. Ma maîtresse est de ce nombre. Les nobles rangs de l'orchestre n'attirent point ses regards; c'est des extrémités de l'amphithéâtre, et des yeux d'un plébéïen que part le trait qui l'enflamme. —

Enchanté des graces de l'aimable ambassadrice, je m'imaginai qu'elle avoit parlé pour elle-même, et je lui en fis l'aveu. — Vous, dit-elle gravement, après avoir ri d'abord de mon idée! vous, l'objet de mon amour! je vous défends de le croire. Il me faut de plus illustres conquêtes, et je ne veux pas d'un amant qui pourroit un jour porter sur la croix le souvenir de mes faveurs. Passe aux femmes de condition des bonnes fortunes de cette

espèce ! pour moi, je ne sais pas, comme elles, trouver le bonheur dans les bras d'un esclave, ni me pâmer d'amour sur les honteux stigmates de coups de fouet qu'il a reçus ; et, pour prétendre à mon cœur, il faut porter au moins le noble anneau des chevaliers. — Quel contraste dans les goûts libertins de cette fille et de sa maîtresse ! C'étoit un prodige pour moi de voir dans la première l'orgueil d'une femme du plus haut rang, et dans l'autre les basses inclinations d'un esclave.

Malgré le plaisir que je prenois à cet entretien, je ne voulus pas le prolonger davantage, et je priai mon aimable dédaigneuse d'amener sa maîtresse. J'étois dans un bois de platanes favorable au mystère de notre entrevue. L'obligeante fille part comme un éclair, entre dans une allée voisine, et revient avec une femme dont la beauté m'éblouit. La langue humaine n'a point de mots pour exprimer tant de charmes. Je vais pourtant essayer d'en faire le tableau ; mais combien la copie sera loin des perfections de l'original ! Ses cheveux, naturellement bouclés, flottoient sur ses épaules ; elle avoit le front petit, le nez légèrement aquilin, et la bouche de la volupté même ; le feu de ses regards sembloit deux rayons

échappés du char de l'aurore, et recevoit de deux sourcils presque croisés, et fuyant en arc jusqu'à ses tempes, une adorable expression de douceur et de majesté; les lis et les roses n'ont pas la délicatesse et la fraîcheur de son teint: l'éclat de sa gorge et de ses mains effaçoit la blancheur du marbre de Paros; mais ses pieds sur-tout, ses pieds à moitié nuds dans une chaussure sicyonienne éclatante d'or et de pierres précieuses, présageoient à mon imagination d'autres charmes dont l'idée seule eût suffi pour embraser mon cœur de tous les feux de l'amour. — O Jupiter, m'écriai-je avec l'accent de la plus vive émotion!

Le tems de tes métamorphoses
Est-il donc passé sans retour!
Es-tu las de cueillir les roses
Et du plaisir et de l'amour?
Ton cœur n'a-t-il plus de foiblesses!
Dans ton triste et brillant séjour,
Es-tu l'esclave des déesses,
La froide idole de ta cour!
Pour plaire à celle que j'adore,
Ingénieux et tendre amant,
Il falloit te cacher encore
Sous un nouveau déguisement.
Tu fis autrefois cent folies;
Tu vins déposer ta grandeur
Aux pieds de beautés moins jolies,
Moins dignes d'enflammer ton cœur:
Aux charmes que j'admire en elle,

Europe eût cédé sans détour ;
Danaé n'étoit pas si belle,
Léda méritoit moins d'amour.

Ce transport me valut un sourire enchanteur qui dévoila de nouveaux charmes à mes yeux. — Si vous ne méprisez pas, me dit-elle, avec une voix et des gestes pleins de graces et d'expression, le cœur d'une femme qui passe pour avoir tous les agrémens de son sexe, et qui, l'année dernière, étoit vierge encore, souffrez que nous vivions dans la plus tendre intimité. Vous avez un frère, je le sais, grace aux informations que j'ai faites, et je ne rougis pas de vous avouer une indiscrétion que l'amour autorise. Mais qui vous empêche d'avoir une sœur ? Je ne demande que l'égalité. Heureux par les caresses de Giton, consentez à l'être aussi par les miennes.... — Moi, m'écriai-je ? Ah ! quand vos bontés m'élèvent jusqu'à vous, loin de prétendre donner des lois, je ne sens que mon bonheur, et l'ambition de le mériter par un dévouement sans bornes. Admis au rang de vos adorateurs, j'aurai pour vous cet excès de zèle et d'amour qu'un cœur fervent et religieux porte aux autels de sa divinité favorite ; et, pour preuve du prix inestimable que je mets à

vos faveurs, je vous fais le sacrifice de mon frère. —

— En vérité, répliqua-t-elle avec la plus aimable vivacité? vous en auriez le courage? mais on dit qu'il est votre idole, l'ame de votre ame, la vie de votre vie, tout ce qu'enfin je desire être pour vous, et vous y renonceriez pour moi? Si votre offre est sincère, vous êtes à-la-fois le plus aimable et le plus généreux des hommes. — Sa voix, en prononçant ces paroles, avoit un son si doux, et sa figure je ne sais quoi de si brillant, que je la pris pour une déesse; et, dans mon extase, je lui demandai quel nom elle avoit dans les cieux. — Quoi! vous ne le savez pas encore, répondit-elle en souriant! on auroit dû vous l'apprendre d'abord. Je m'appelle Circé. Cependant je ne suis pas la fille du soleil; et les tendres foiblesses de ma mère n'ont jamais retardé la naissance du jour; c'est dans vos bras seulement que je pourrai me croire au-dessus d'une simple mortelle. Oui, j'aime à penser que notre amour est l'ouvrage des dieux. Circé! Polyénos! la plus tendre sympathie exista de tout tems entre ces deux noms; et nos cœurs, en s'unissant, suivent l'ordre inévitable du destin. — A ces

mots, elle m'ouvre ses bras, et m'entraîne avec elle sur le gazon.

Tous les feux du printemps enflammoient la nature,
Et l'amour seul sembloit animer l'univers.
Ici naissoient des fleurs; là brilloit la verdure,
Et les plus doux parfums s'exhaloient dans les airs.
C'est ainsi qu'autrefois, quand, moins fière et plus belle,
Sur les sommets d'Ida, témoin de son bonheur,
Dans les bras d'un époux trop souvent infidelle,
Junon reprit les droits qu'elle avoit sur son cœur;
Les trésors du printemps, ou s'empressoient d'éclore,
Ou mêloient leurs parfums au souffle de zéphyr;
Le jour étoit plus pur qu'un lever de l'aurore,
Et la nature entière invitoit au plaisir.

Nous voulions en épuiser toutes les gradations, et nous préludâmes long-tems par les plus tendres caresses. Enfin je voyois les cieux ouverts, et j'allois boire l'ambroisie dans la coupe de l'amour. Mais, ô revers maudit cent fois! le charme s'évanouit, et je reste comme un marbre dans les bras de ma belle maîtresse. — Eh quoi! s'écrie-t-elle, indignée de cet affront, mes baisers sont-ils de glace? mon haleine a-t-elle une odeur offensante? ai-je oublié quelques détails dans ma toilette? ou ne dois-je accuser que vos regrets d'être infidelle à Giton? — Je n'osois lever les yeux. Immobile de honte et de douleur, j'avois l'air d'un homme perclus de tous ses membres.

—O ma reine, lui dis-je enfin, n'insultez pas à mon désespoir! un magicien, jaloux de mon bonheur, a sans doute maléficié l'organe de mes plaisirs. — Cette excuse, apparemment trop frivole pour appaiser une femme si cruellement outragée, ne m'attira qu'un coup-d'œil de mépris. — Chrysis, dit-elle à sa suivante, examine-moi bien des pieds à la tête, et rends hommage à la vérité: suis-je laide ou jolie? Mais prête-moi ton miroir; il répondra plus vîte, et sans déguisement. — Après l'avoir passé vingt fois devant sa figure, et comblé mon désespoir par ses mines accusatrices, elle secoua sa robe chiffonnée, et gagna brusquement un temple voisin, consacré à Vénus.

Plus interdit qu'un coupable auquel on vient de lire son arrêt de mort, je doute encore de la trahison de mes sens, et je me demande, en frissonnant, si mon malheur est reél.

Quelquefois dans la nuit on s'imagine en songe,
Que la terre à nos yeux s'ouvre et montre un trésor.
Charmante illusion! délicieux mensonge!
On a déjà tout pris, que l'on veut prendre encor.
On craint de respirer; le cœur tremble et palpite;
Le vol seul d'un oiseau nous glace de frayeur;
Un souffle de zéphyr est pour l'ame interdite,
Ou la voix d'un argus, ou le cri d'un voleur.
Sous un fardeau si cher, croyant avoir des ailes,
A peine est-on parti, qu'on est déjà chez soi,
Où, sous l'œil protecteur de ses lares fidelles,

On calcule à loisir, on jouit sans effroi.
Mais, si du jour naissant la lumière importune
Vient alors nous ravir les faveurs du sommeil,
On ouvre en soupirant ses bras à la fortune,
Et l'on maudit cent fois l'instant de son réveil.

J'éprouvois des regrets beaucoup plus réels, mais qui causoient dans mes idées un désordre à-peu-près semblable. Je ne me sentois pas même le courage de quitter ma place, et j'y restai plus d'une heure dans un repos voisin du néant. Enfin j'eus la force de me lever, et je sortis du jardin. De retour à notre hôtel, j'allai, sous prétexte d'une indisposition, me jeter sur mon lit, où Giton, qu'on instruisit de mon incommodité, se hâta de venir me trouver. Il crut sur ma parole que le besoin de repos étoit le seul motif de ma retraite. Je l'entretins de différentes choses, mais je ne lui dis pas un mot de mon histoire; et, même pour écarter ses soupçons jaloux, je le priai de partager mon lit. Je voulus essayer si j'étois redevenu homme; mais il me fut impossible de tirer mes sens de leur profonde léthargie; et cet accident déplut à mon jeune ami jusqu'à le mettre en colère. Après m'avoir reproché vivement ma froideur, il m'accusa d'aller chauffer mon fer ailleurs, et de le battre sur une autre enclume.

Je lui protestai que je le portois toujours dans mon cœur, mais que le calme de l'amitié avoit succédé à l'emportement de la passion. — Je vous rends grace, dit-il en ricanant d'un air toujours piqué! c'est ainsi que Socrate aimoit son noble élève, et vos procédés ne sont pas moins chastes que les siens. Certes, le bel Alcibiade n'a jamais reposé près de son maître avec plus d'innocence. Et d'où vous vient aujourd'hui tant de retenue? — Hélas! mon aimable ami, répliquai-je, c'est que je ne suis plus que l'ombre d'un homme! elle est morte, absolument morte, cette partie de moi-même où j'avois autrefois la force d'Achille. — Cet aveu lui fit prendre la fuite, dans la crainte sans doute de donner gratuitement carrière à la médisance, et d'être en butte à des soupçons que mon impuissance ne lui inspiroit pas l'audace de braver.

A peine étoit-il sorti de ma chambre, que Chrysis y entra, et me remit des tablettes, où je lus ces mots écrits par sa maîtresse :

CIRCÉ A POLYÉNOS, SALUT.

Si j'avois pour les plaisirs un goût moins délicat, je me plaindrois de vous sans doute. Mais, au lieu de reproches, je vous dois de

la reconnoissance : vos délais ont donné plus d'espace à mes desirs, et prolongé pour mes sens l'éclair de la volupté. Qu'êtes-vous devenu ? vos jambes ont-elles pu vous porter chez vous ? les médecins assurent qu'il faut des nerfs pour marcher. Jeune homme, prenez-y garde, c'est ainsi que s'annonce la paralysie. Je n'ai jamais vu malade en si grand péril. Je vous le jure, le froid de la mort glace déjà chez vous les principales sources de la vie. S'il gagne vos genoux et vos mains, je vous conseille de faire à l'instant les apprêts de vos funérailles. Au reste, moins sensible à l'injure d'un mourant, que touchée de son état, je ne veux pas lui cacher le remède qui peut le rendre à la vie. Voulez-vous ressusciter ? priez Giton de coucher seul. Trois nuits sans amour restitueront à vos nerfs leur force et leur élasticité. Quant à moi, je ne crains pas d'inspirer à personne un amour plus stérile que le vôtre : mon miroir et ma réputation ne me laissent pas d'inquiétude à cet égard. Portez-vous bien, si vous pouvez. —

Ce persifflage aigrit encore ma douleur. Chrysis y fut sensible, et tâcha de me consoler. — Pourquoi vous décourager, me dit-elle ?

est-ce un malheur sans exemple? rien de si commun, sur-tout dans cette ville, où l'on ne peut faire un pas sans rencontrer des magiciennes qui forceroient Priape même à se morfondre sur le sein des graces. Au reste, soyez sans inquiétude, on vous tirera d'affaire. Écrivez seulement à ma maîtresse, et caressez son dépit. Il est des plus vifs, je vous l'avoue. Mais qu'importe! écrivez toujours, et j'ose garantir le succès de vos excuses. — Ce conseil étoit trop de mon goût pour ne pas le suivre avec empressement; et je fis, sur les mêmes tablettes, ma réponse en ces termes :

POLYÉNOS A CIRCÉ, SALUT.

Je ne le nie pas, madame, j'ai souvent fait des fautes, car je suis homme, et jeune encore. Cependant je n'avois, jusqu'à présent, commis aucun crime impardonnable. Je me livre sans réserve à vos ressentimens. Ordonnez de moi ce qu'il vous plaira; je ne mérite pas d'indulgence. Je suis un traître, un parricide, un sacrilége. Inventez donc un supplice égal à mes crimes. Voulez-vous me donner la mort? je vous offre mon épée? Vous contentez-vous de me condamner au fouet?

je cours vous porter des verges. Au moins souvenez-vous, madame, que mon crime est involontaire, et que la nature seule est coupable. Soldat plein d'ardeur, je me suis trouvé sans armes au moment du combat. Quelle est la cause de ce malheur? je l'ignore. Peut-être que mon imagination trop vive a devancé l'action de mes organes, et que le feu de mes desirs a desséché dans mes veines les sources de la volupté. Dans ce cas, où seroit mon crime ? Je dois vous paroître innocent. Il faut, dites-vous, que je me précautionne contre une attaque de paralysie ? Ah ! le trépas est moins à craindre que celle qui m'a glacé dans vos bras. Au reste, voici ma dernière excuse : vous serez contente de moi, si vous me permettez de réparer mes torts. Adieu.

Après avoir renvoyé Chrysis, je préparai mes armes pour le nouveau combat que j'offrois de livrer. Un bain, de légères onctions, des nourritures succulentes, quelques verres d'un vin délicieux, tels sont les moyens que j'employai pour me disposer à sortir avec honneur du champ de bataille. Je pris ensuite un peu d'exercice, et j'allai, sitôt qu'il fut nuit, me coucher sans Giton. J'évitai même

avec soin de le rencontrer, tant je craignois le danger d'une simple émotion.

Le lendemain je me levai frais et dispos, et je descendis au jardin des platanes. Je n'y entrai qu'en tremblant : il m'avoit été si funeste! Chrysis, exacte au rendez-vous, arriva bientôt, suivie d'une petite vieille qui s'appeloit Prosélénos. Tandis que l'une s'informoit de ma santé, et m'invitoit à bien espérer des événemens du jour, l'autre tire de sa poche un cordon de diverses couleurs, l'attache autour de ma tête, crache sur de la poussière, la pétrit avec le doigt que nos chastes ayeux ont noté d'infamie, et me signe le front avec cette drogue dégoûtante.

Après cette étrange cérémonie, qui me faisoit soulever le cœur, elle m'ordonna de cracher trois fois, et de mettre trois fois dans mon sein, de petits cailloux constellés, qu'enveloppoit un morceau de drap rouge. Ensuite elle me tâta le pouls, mais ailleurs qu'au-dessus du poignet, et prononça quelques paroles mystérieuses, auxquelles la partie malade obéit comme à la voix du ciel. Jamais charme n'opéra plus puissamment. Les mains de la magicienne reculèrent, épouvantées de l'énormité du prodige ; et, dans

son ravissement, elle s'écria : — voyez, Chrysis, quel lièvre je viens de lever pour d'autres que pour nous ! — L'officieuse esclave en fut enchantée, et me conduisit à sa maîtresse avec l'empressement d'une personne qui vient de retrouver un trésor égaré.

Circé étoit au fond de son jardin, dans un bosquet délicieux que Vénus eût préféré sans doute à ses bois d'Idalie :

Le cèdre, le platane aux branches étendues,
Y forment mille abris où zéphyr tient sa cour;
Le myrte et le tilleul, de leurs palmes touffues,
En défendent l'entrée aux feux brûlans du jour.
Un ruisseau coule auprès ; et son flot qui murmure,
Aux charmes du sommeil, aux transports de l'amour,
Sur ses bords tapissés de fleurs et de verdure,
Par ses gazouillemens invite tour-à-tour.
Les soupirs de Progné, la voix de Philomèle
Charment, par leur concert, les échos d'alentour;
Dans les bosquets voisins la tendre tourterelle
Pleure un époux volage, ou chante son retour.

La déesse étoit couchée sur un lit de repos; sa gorge, plus blanche que l'ivoire, étoit nue, et de sa main droite elle agitoit l'air, pour le rafraîchir, avec une branche de myrte fleuri. Quand je parus, le souvenir de l'affront qu'elle avoit reçu la veille la fit un peu rougir. Aussitôt que nous fûmes seuls, elle m'offrit une place à côté d'elle, et je m'empressai d'aller

d'aller la prendre. Cependant j'étois encore plus timide qu'elle ; et notre embarras mutuel ne finissoit pas. Enfin, pour se mettre à son aise, elle eut recours à sa branche de myrthe qu'elle étendit sur mes yeux ; et je ne saurois peindre l'aimable liberté et la grace enchanteresse qu'elle mit alors dans ses propos et dans son maintien.

— Vous étiez paralytique hier, me dit-elle avec un demi-sourire. Existez-vous aujourd'hui tout entier ? — Pourquoi cette question, m'écriai-je, quand la preuve est sous vos mains ? Que ce doute m'afflige et m'humilie ! il n'est possible qu'à vous de douter à ce point du pouvoir de vos charmes.

Dans vos yeux enchanteurs, quel feu pur et serein !
Leurs traits ont plus d'éclat que l'astre du matin.
Des plus douces couleurs votre teint se compose :
J'y vois briller ensemble et le lis et la rose.
Que tes cheveux sont beaux ! amour et volupté
Plaçèrent ces flots d'or sur ton front argenté.
Que d'attraits réunis ! que ta bouche est charmante !
Que j'aime de ton sein la neige éblouissante !
Dieux, que sa taille est noble, et quels heureux contours !
Vénus n'est pas si belle au milieu des amours.
Ton bras vient-il s'offrir à mon œil idolâtre !
Je lui vois la blancheur et l'éclat de l'albâtre.
Mais quelle aimable adresse, et quel charme nouveau,
Quand tes doigts délicats font tourner un fuseau,
Quand ils tirent du lin que Memphis nous envoie,
Ou des trésors du ver qui nous donne la soie,

D'invisibles réseaux qui, par l'art réunis,
De leur tissu brillant formeront tes habits!
Que de graces encor dans ta marche légère!
On ne voit pas tes pieds imprimés sur la terre,
Et pour les fleurs des champs, si tu vas y courir,
Tes pas ont la douceur des baisers du zéphyr.
Que Flora, pour cacher les torts de la nature,
D'ornemens étrangers surcharge sa parure;
Que Laïs, pour briller aux yeux de ses amans,
Ait besoin d'emprunter l'éclat des diamans:
Toi seule, ô ma Circé, divinité mortelle,
Toi seule plais toujours, toi seule est toujours belle.
Point de beauté sans ombre!... injurieuse erreur!
La tienne n'offre à l'œil qu'un accord enchanteur:
Ta voix est préférable aux concerts de Thalie,
Et la lyre d'Orphée avoit moins d'harmonie.
Tout est grace dans toi; tes charmes souverains
Mettroient à tes genoux la foule des humains.
Mes yeux n'ont pu les voir sans que mon cœur soupire,
Sans être tout entier soumis à leur empire.
Cependant, quel outrage, ô malheur, ô regrets!
Ma honteuse foiblesse a fait à tant d'attraits!
Mais si ton cœur sensible à ma douleur amère,
Accorde à ton amant un pardon nécessaire,
Mon désespoir s'efface, et le feu du désir
Va rouvrir dans mon sein les sources du plaisir.
La cendre des tombeaux dont le néant dispose,
Reprendroit sa chaleur sous ta bouche de rose.
Mais pourrai-je obtenir cet excès de faveurs!
Ah! si j'ai mérité ta haine et tes rigueurs,
Laisse au moins ton esclave, ô maîtresse chérie!
Exhaler dans tes bras les restes de sa vie.

A ces mots, elle me presse sur son cœur, et je lui prodigue à mon tour les plus vives caresses. La vue de tant de charmes embrasoit

mes sens de tous les feux de l'amour. Déjà mille baisers avoient été pris et rendus ; déjà nos mains avoient interrogé tous les organes du plaisir ; déjà nos enlacemens et nos transports mutuels avoient réalisé l'union de nos âmes ; déjà nos soupirs étoient plus tendres, plus multipliés, et le dernier de tous alloit m'avertir que je devois rendre grace à l'amour, quand tout-à-coup la flamme qui brûloit mon sang, s'éteint dans son foyer, et laisse la coupe du plaisir se glacer sur mes lèvres.

Furieuse de ce nouvel affront, Circé s'élance de son lit, appelle ses esclaves, et me livre à cette canaille qui m'assomme de coups, et me crache à la figure. J'essuyai ce traitement affreux sans oser demander grace ; car mon cœur étoit encore plus sévère que mes bourreaux, qui ne lâchèrent prise que lorsque je fus dans la rue. Sorti de cet enfer, je pansai mes blessures, et les cachai de mon mieux, afin d'éviter les railleries d'Eumolpe, et d'épargner des chagrins à Giton. Toutefois, en rentrant au logis, j'annonçai que j'étois malade, et j'allai me coucher, persuadé que c'étoit le plus sûr moyen, malgré les précautions que j'avois prises, de garder mon secret.

Enfoncé dans mon lit, je tournai toute ma colère contre le perfide auteur de mes disgraces :

Pour punir le coupable, au gré de ma fureur,
Ma main deux ou trois fois saisit un fer vengeur;
Mais semblable au roseau qu'on voit, baissant la tête,
Résister par foiblesse aux coups de la tempête,
Le vil et triste objet de mon transport guerrier,
Va jusques dans mon sein se cacher tout entier.
Le néant le poursuit, et la frayeur le glace.
C'est l'insecte insensible et mourant sous la glace.
De ses restes flétris, indignes de mes coups,
Le déplorable aspect étonne mon courroux,
Et désarmant mon cœur, qu'il ouvre à la clémence,
Fait tomber de ma main le fer de la vengeance.

Toutefois des flots de bile me suffoquoient encore, et je fus contraint, pour ne pas étouffer, de leur donner un libre cours. Ainsi donc, appuyé sur le coude, et les yeux fixés sur l'imperceptible chrysalide, je l'apostrophe en ces termes : — Que diras-tu pour ta défense, opprobre des dieux et des hommes ? je n'ose te placer au rang des choses de ce monde ; car tu portes tous les symptômes du trépas. C'est toi, quand j'allois entrer dans les cieux, et boire à la coupe enchantée du plaisir, c'est ta lâche trahison qui m'a forcé de rester sur la terre, et d'y souffrir les horreurs anticipées du néant. Tu fanes

mon printems par les signes honteux de la vieillesse ; et, si je jugeois de ma santé sur ta physionomie, j'irois à l'heure même acheter mon urne funéraire.... Mais, que dis-je ?

Rien ne peut t'arracher à ton profond sommeil.
Tel qu'un lis expirant dont la sève est tarie,
Tel qu'un pavot brûlé par les feux du soleil,
Tu sembles pour jamais avoir perdu la vie.

Sitôt que je pus réfléchir sur l'indécence de cette invective, je rougis de l'avoir faite. Oublier à ce point les lois de la pudeur ! ce cynique emportement me paroissoit impardonnable. Cependant, à force d'y rêver, je trouvai plus d'une excuse à mes plaintes. — Les préjugés vulgaires à cet égard, dis-je en moi-même, sont d'une bêtise amère, et leur fausse austérité jette le vernis du crime sur les choses les plus innocentes. Qui ne fait point, par exemple, et sans que personne s'en offense, des imprécations contre son ventre, contre sa gorge, contre ses dents, contre sa tête même, lorsqu'ils lui font mal ? Ulysse ne dispute-t-il pas avec son cœur ? Les héros de nos tragédies interpellent leurs yeux, comme s'ils pouvoient les entendre. Les goutteux maudissent ou leurs pieds ou leurs mains. Ceux qui souffrent de la vue, jurent contre

leurs yeux; et, pour tout dire en un mot, on invective sans scrupule toutes les autres parties du corps où l'on éprouve une douleur aiguë :

Pourquoi ces yeux, ce front atrabilaire,
Tristes Catons, inflexibles censeurs !
Pour vous charmer, dans votre langue austère,
Faut-il n'offrir que d'augustes froideurs !
Je crains l'ennui d'un écrit trop sévère :
Il est si doux d'égayer ses lecteurs !
A leur esprit, un moyen sûr de plaire
Dans tous les tems, c'est de peindre les mœurs.
Qui ne connoît l'amour et ses fredaines,
Tous ses secrets, ses transports enchanteurs ?
Qui n'a senti circuler dans ses veines,
Son feu brûlant, et ses tendres fureurs !
Tout bon esprit doit en croire Épicure :
Les dieux, dit-il, ont aussi nos penchans,
Et les plaisirs, les goûts de la nature
Font leur bonheur bien plus que notre encens.

Guéri de mes scrupules, graces à ces réflexions, je me forgeai d'autres chimères. Je trouvois une sorte de plaisir à me rappeler toutes les époques malheureuses de ma vie; et tel étoit le trouble de mes idées, que je desirai savoir de Giton quelle avoit été la conduite d'Ascylte à son égard, lorsqu'il l'avoit enlevé dans mes bras pour le porter dans son lit. Je le fis venir, et je le priai de m'avouer sans détour si l'odieux ravisseur n'avoit pas

poussé la violence aux derniers excès. L'innocent se frotta les yeux, et me jura, dans les termes les plus formels, qu'il n'avoit passé de sa vie une nuit plus chaste et plus paisible.

Certes, il falloit que j'eusse perdu la tête pour faire une pareille question. A quels propos allois-je chercher dans le passé de nouveaux sujets d'affliction? Je sentis ma sottise, et je n'eus garde d'insister. Il étoit bien plus important pour moi de travailler à la restauration de mes nerfs; et c'est à quoi je résolus de donner à l'instant tous mes soins. Plein de cette idée, je cours au temple de Priape, et, me prosternant selon l'usage, je fis au Dieu cette humble prière :

Compagnon de Bacchus, des nymphes bocagères,
Toi, qu'à l'ombre des bois adorent les bergères,
Que d'un pampre éternel on couronne à Lesbos,
Pour qui fume l'encens des peuples de Thasos,
A qui le Lydien, charmé de tes exemples,
Dans la brûlante Hypœpé a consacré des temples,
Puissant fils de Vénus, protecteur des jardins,
Exauce ma prière, et change mes destins!
Je ne viens pas t'offrir les remords d'un perfide,
Les pleurs d'un sacrilége, ou ceux d'un homicide;
Mais les vœux d'un amant vaincu dans les combats,
Condamné, jeune encore, au calme du trépas.
Qui pèche malgré soi, n'est qu'à moitié coupable.
Pardonne à ma foiblesse un malheur excusable.
Si ton feu dans mon sein, brûlé de vains désirs,
Féconde et rajeunit la source des plaisirs,

Priape, à tes autels chargés de mes offrandes,
Embellis par mes mains de fleurs et de guirlandes,
Je voue un sacrifice, où le roi d'un troupeau
Viendra mêler son sang à celui d'un agneau;
Où deux boucs, immolés à la fleur de leur âge,
Expieront mon opprobre écrit sur ton image:
D. s torrens d'un vin pur y seront répandus,
Et des chœurs dans l'ivresse, et d'amour éperdus,
Dans leurs joyeux ébats, rivaux de ta puissance,
Chanteront tes faveurs, et ma reconnoissance.

Tandis que j'attends le succès de ma prière, et que j'épie avidement, les yeux fixés sur la partie défunte, le signal de sa résurrection, Prosélénos arrive au temple. Échevelée, et vêtue d'une robe noire, elle eût disputé de laideur avec la plus hideuse des euménides. A ma vue, l'horrible vieille entre en fureur, et, me saisissant de ses mains décharnées, me force de la suivre. — Quel poison a rongé tes nerfs, me disoit-elle? En passant, la nuit, dans un carrefour, as-tu marché sur les décoctions d'un malade, ou touché un cadavre? Ta foiblesse a trahi les desirs de Giton même. Harassé comme un vieux cheval qui tombe de lassitude au pied d'un côteau, tu n'as pu faire à cet enfant que l'ignoble aveu de ton impuissance. Si c'étoit là du moins ton seul crime! mais, non content d'aller chez Circé mériter et recevoir le plus honteux châtiment,

tu m'exposes moi-même à sa vengeance. Et je serois assez bonne pour te faire grace de la mienne!.... — En même tems la furie, qui m'avoit entraîné dans la chambre de la prêtresse, me pousse sur le lit, prend un bâton derrière la porte, et me frappe de toute la force de son bras. J'étois trop tremblant pour lui résister; et, si le bâton ne s'étoit rompu, je crois qu'elle m'auroit brisé les reins.

L'infame ne se borna pas à ce genre de supplice. Elle eut la cruauté d'aller déterrer sous ma robe le triste objet de mon pélerinage au temple de Priape, et tenta, par d'effroyables secousses, de le rappeler à la vie. Ce douloureux exercice acheva de m'exténuer, et je n'avois plus la force de respirer. Renversé sur le lit, j'inondois l'oreiller de mes larmes. Enfin, lassé de me tourmenter, et de ne remuer que de la cendre éteinte, elle prit le parti de s'asseoir à côté de moi, pleurant de rage, et reprochant aux dieux sa vieillesse, qu'elle accusoit de la stérilité de ses caresses. Nous pleurions de compagnie, quand survint la prêtresse, qui nous demanda, d'un ton plus que mécontent, si nous prenions sa chambre pour un tombeau.

— O Énothée, répondit Prosélénos, le

jeune homme que vous voyez a reçu le jour sous la plus funeste des constellations. L'amour même échoueroit à l'enflammer ; c'est l'homme le plus impotent qu'il y ait sur la terre : ses nerfs n'ont pas plus d'élasticité qu'une éponge détrempée ; et, pour vous le peindre d'un seul trait, sa langueur est à l'épreuve des charmes de Circé. — N'est-ce que cela, répliqua la prêtresse, en venant s'asseoir entre nous deux, et branlant plus que de coutume sa tête décrépite? il n'y a pas dans le monde d'autre médecin que moi pour cette maladie : je me fais un jeu de la guérir. Et ne croyez pas que je me vante d'un pouvoir équivoque ! il ne tient qu'à vous d'en avoir la preuve. Que ce jeune homme couche avec moi cette nuit seulement; et demain, je le jure par Priape, il sera d'acier :

La nature est soumise à mon pouvoir suprême.
Les accens de ma voix font trembler le ciel même.
Je conduis le printems où règnent les hivers,
Change un climat fertile en d'horribles déserts,
Place au sein d'un volcan, sous son cratère aride,
La nayade d'un fleuve ou d'un ruisseau limpide,
Enchaîne l'Océan dans ses gouffres profonds,
Et fais taire à mon gré la voix des aquilons.
Les fleuves, par mes chants, remontent vers leur source ;
Et les fiers léopards s'arrêtent dans leur course.
La lune sur son char obéit à ma loi,
Descend du haut des cieux, et s'éteint devant moi.

Je suspends le soleil au bout de sa carrière,
Et fais naître le jour où finit la lumière.
Si Médée a vaincu par des mots enchantés,
Dans les champs de Colchos, des taureaux indomptés;
Si Circé revêtit, au gré de son caprice,
D'un corps sale et honteux les compagnons d'Ulysse,
Surpassant et Médée, et la fille du jour,
Je force les forêts de quitter leur séjour,
D'aller peupler des mers les retraites profondes,
Et prêter leur ombrage aux habitans des ondes.
Je puis bien plus encor : du penchant des vallons,
Je transporte un torrent sur le sommet des monts,
Et ses flots, à ma voix, franchissant l'atmosphère,
Vont dans la main des dieux éteindre le tonnerre.

Je fus moins ébloui qu'épouvanté de tant de merveilles, et, n'osant ouvrir la bouche, je demandois, des yeux, à Prosélénos, quel degré de confiance je devois donner à ces magiques hyperboles. Mais, au lieu de me répondre, elle invita la prêtresse à réaliser son pouvoir en ma faveur. Ensuite elle se lava les mains, et, s'inclinant sur le lit, elle me baisa deux fois.

Cependant Énothée, après avoir placé une vieille table au milieu de l'autel, l'avoit couverte de charbons ardens; et, jusques là, ses apprêts s'étoient faits heureusement. Mais un vase de bois qui pendoit à la muraille enfumée, se brisa dans ses mains quand elle essaya de le détacher, et le clou qui lui servoit

de support, tomba par terre. Lorsqu'elle eut ressoudé le vase avec de la poix, et renfoncé le clou dans le mur, elle endossa son habit de cérémonie, mit un coquemar devant le feu, et tira d'une armoire vermoulue, un sac qui contenoit, outre la tête à demi-rongée de je ne sais quel animal, des féves qu'elle répandit sur la table, et qu'elle m'ordonna d'éplucher avec une attention scrupuleuse.

J'obéis, mais avec répugnance, car je n'avois jamais rien vu de si malpropre. Je n'osois y toucher que du bout des doigts; et d'ailleurs je m'y prenois si mal, qu'Énothée, impatiente de ma lenteur, s'empare des féves, les dépouille avec ses dents de leurs cosses moisies, qu'elle crache avec tant de rapidité, que l'une n'attendoit pas l'autre, et qu'on eût cru voir voler un essaim de mouches. La pauvreté est la mère de l'industrie; et l'invention des arts, ainsi que leur perfection, est l'ouvrage de la faim. Tout autre à ma place, en voyant l'adresse prodigieuse d'Énothée, et l'excès non moins étonnant de sa misère, auroit fait cette réflexion. Sa demeure étoit vraiment le sanctuaire de l'indigence :

L'œil sur les murs n'y voit point réunis
Le double éclat de l'or et de l'ivoire;

Et le parquet, la voûte et les lambris,
En marbre blanc, Paros n'a pas la gloire,
A très-gros frais, de les avoir fournis.
Un paillasson est la seule parure
Qui cache aux yeux sa triste nudité;
Pourtant deux pots, au fond d'une encoignure,
Deux vieux paniers meublent sa pauvreté;
Et tout près d'eux est une amphore impure,
Que crasse encore le vin qu'elle a porté.
Le jonc, la boue, une paille grossière
Forment le mur, le toit qui la défend,
Moins des frimats, de la grêle et du vent,
Que des rayons du Dieu de la lumière.
Sur les parois de la frêle chaumière,
Pendent des fruits, des raisins décharnés,
Des végétaux qu'a la saison dernière,
Au champ d'autrui la vieille a moissonnés.
Tel fut jadis le sombre et triste azyle,
Où le héros, le sot et l'esprit fort
Venoient, tremblans, aux pieds de la Sybile,
Sur leurs destins interroger le sort.

Après avoir épluché les féves, et mangé quelques bribes de la tête en question, Énothée monta sur une chaise pour serrer dans sa vieille armoire les restes de son repas; mais la chaise vermoulue se brise, la prêtresse tombe, renverse le coquemar sur le foyer qu'il éteint, et plonge dans la cendre sa figure sacerdotale. Je vole à son secours, non sans rire de l'aventure, et je la replace sur ses jambes.

Aussitôt qu'elle eut essuyé sa figure, comme

il falloit du feu pour continuer le sacrifice; elle courut en chercher dans le voisinage. A peine est-elle sortie, que trois oies, accoutumées sans doute à venir tous les jours à la même heure lui demander leur nourriture, arrivent dans ce taudis, en poussant des cris effroyables. Tandis que l'un de ces animaux se jette à ma robe qu'il déchire, et que l'autre s'attache aux cordons de mes souliers qu'il délace, le dernier, qui semble, par son acharnement, être le chef de cette barbare expédition, s'accroche à ma jambe, et la mord jusqu'au sang. Impatient de cette guerre ridicule, je fais sauter le pied de la table, et, non content de forcer l'oiseau vorace à lâcher prise, je l'assomme d'un second coup. La mort du chef força les soldats à la retraite. Cependant ils n'abandonnèrent le champ de bataille qu'après avoir avalé toutes les féves, que j'avois fait rouler sur le pavé, quand j'avois arraché le pied de la table.

Tels ont fui ces oiseaux gênans,
Qu'Alcide, aux rives du Stymphale,
Chassa de leurs marais sanglans,
Au son guerrier de la cymbale;
Tels ont fui ces monstres gloutons,
Fléaux du malheureux Phinée,
Quand ils portèrent leurs poisons
Loin de sa table abandonnée :

L'air fut, dit-on, par leurs cris ébranlé;
Le ciel frémit de leur présence impure;
Et dans l'effroi qu'éprouva la nature,
L'astre du jour sur son axe a tremblé.

Fier de ma victoire, je ramasse mon ennemi palpitant, je le cache derrière le lit, et j'étuve avec du vinaigre la blessure qu'il m'avoit faite à la jambe. Cependant je sentis que ce meurtre pouvoit m'exposer à de nouveaux chagrins, et, pour les éviter, je résolus de prendre la fuite. En conséquence, je répare à la hâte le désordre de ma toilette, et je me dispose à sortir. Mais, à l'instant que je mettois le pied sur le seuil de la porte pour le franchir, j'aperçus Énothée qui rapportoit du feu sur un vieux tesson; et, faisant un pas en arrière, je me contentai de prendre sur la porte l'attitude de l'impatience.

De retour au logis, Énothée étend ses charbons sous une poignée de roseaux qu'elle couvre de plusieurs morceaux de bois; et, pour s'excuser de la longueur de son absence, elle me dit que sa voisine n'avoit pas voulu la laisser sortir, avant qu'elles n'eussent bu trois rasades. — C'est notre usage, ajouta-t-elle; et nous ne nous quittons jamais sans ce joyeux préalable. Mais vous-même, comment avez-vous passé votre tems? auriez-vous mangé

toutes les féves? je n'en vois plus une seule. — Interrogé d'une manière si pressante, et persuadé que ma discrétion ne serviroit à rien, je lui raconte tous les détails du combat que j'avois livré; et, pour la consoler de la mort de son oie, je lui promets d'en acheter une autre. Mais c'est en vain que je lui fais cette promesse: à la vue du défunt, que j'exhume à l'instant, elle pousse des cris affreux, et fait autant de bruit que les trois oies ensemble.

J'étois loin de prévoir un pareil charivari, ni qu'on pût mettre tant d'importance au meurtre d'une oie. Il me sembloit d'ailleurs que ma blessure le justifioit de reste, et j'entrepris d'en faire l'apologie; mais, au lieu de m'écouter, serrant ses mains avec effort: — Scélérat, s'écria-t-elle, comment oses-tu ouvrir la bouche? ignores-tu donc l'énormité de ton crime? Apprends que cette oie faisoit les délices de Priape, et que toutes les femmes en étoient folles. Sa mort est une calamité publique; et, pour te le prouver, les magistrats te condamneront au dernier supplice s'ils en sont instruits. Hélas! ma demeure avoit été jusqu'à présent exempte de souillure, et ta main parricide l'a profanée! il suffit maintenant qu'un ennemi dénonce ce sanglant

sanglant sacrilége, et me voilà chassée du sacerdoce :

Alors la vieille énergumène,
De ses ongles longs et crasseux,
Arrache ses derniers cheveux,
Blanchissant sur son front d'ébène.
Ses yeux sont deux sources de pleurs:
Tel que l'astre de la lumière,
Plus lent à remplir sa carrière
Dans le premier mois des chaleurs,
Change en torrens dans les campagnes,
La neige et les froides vapeurs
Qui couvroient le front des montagnes :
Ainsi, dans ses folles terreurs,
Sur les rides de son visage,
Les convulsions de la rage
Font à grands flots couler ses pleurs.

Excédé de ce vacarme, je la suppliois de modérer ses cris, et je lui promettois une autruche à la place de son oie ; mais, loin de l'appaiser, mes plus douces paroles sembloient augmenter son désespoir. Tandis que je perdois mon éloquence à la consoler, Proselénos qui venoit, à mon insu, de chercher l'argent nécessaire pour payer les frais du sacrifice, rentre, et s'informe du sujet des pleurs qu'elle voit répandre ; mais elle aperçoit l'oiseau fatal, et la voilà qui pleure aussi, se désespère, et me plaint comme si j'avois tué mon père. Je perdis à la fin patience. — Eh

quoi ! m'écriai-je à mon tour, quand je vous aurois battues l'une et l'autre, quand j'aurois même commis un homicide, ne puis-je, avec de l'argent, expier mon crime ? Tenez, voilà deux deniers d'or avec lesquels vous pourrez acheter et des dieux et des oies. —

A la vue de l'or, plus de larmes, plus de cris. — O mon enfant ! dit Énothée, je n'ai jamais eu l'intention de vous nuire, car je vous porte dans mon cœur. Mais je redoutois pour vous les suites de cette aventure, et mes pleurs, mes cris et mes reproches n'avoient d'autre cause que les alarmes de l'amitié. Cependant soyez sans inquiétude ; nous n'aurons garde d'ébruiter l'affaire. Tâchez seulement que les dieux vous pardonnent.

Un homme a-t-il de l'or ! qu'il se fie à Neptune ;
Les zéphyrs sur les mers conduiront sa fortune.
A-t-il vu Danaé ? les gardes de sa tour
Soutiendront qu'elle est vierge, et novice en amour.
Rival des dieux du Pinde, il aspire à leur gloire ?
Aussitôt on l'installe au temple de mémoire.
Prétend-il surpasser les Catons en vertus ?
On en voit dans son cœur autant qu'il a d'écus.
S'il préside au Forum, il y rend des oracles.
Est-il prêtre ? il a fait, il fera des miracles.
Il a tout, tout enfin ; rien ne résiste à l'or.
C'est le sceptre des dieux que la clef d'un trésor.

Cependant Énothée, dont mes deux deniers avoient prodigieusement exalté le zèle

religieux, se dispose à consommer le sacrifice. Elle verse du vin dans un vase, au-dessus duquel elle m'ordonne d'étendre mes dix doigts; après les avoir frottés l'un après l'autre, avec des poireaux et du persil, pour les purifier, elle jette dans le vase des avelines, en prononçant des paroles mystérieuses; et, selon qu'elles surnagent ou s'enfoncent, elle établit sur cette différence d'heureux ou mauvais pronostics. Je n'étois pas la dupe de cette petite ruse sacerdotale, et je savois très-bien que les avelines dont le fruit étoit entier, tomboient de leur propre poids au fond du vase, tandis que la liqueur soutenoit à sa surface celles qui étoient vides.

Alors elle éventre l'oie que Prosélénos avoit plumée, en tire le foie, y cherche mes futures destinées, et me révèle ses rêveries prophétiques. Enfin, pour ne laisser aucune trace de mon crime, elle met en broche l'oiseau, et le fait rôtir dans l'intention de m'en régaler, moi qu'elle avoit jugé digne du dernier supplice un quart d'heure auparavant.

Les deux amies mangèrent gaîment l'objet de leurs récentes lamentations, et burent sec et souvent. Lorsque l'oie fut dévorée, la prêtresse, à moitié ivre, me proposa

d'achever les cérémonies qui devoient opérer le miracle de ma résurrection. Aussitôt elle apporte un talisman de forme cylindrique, qu'elle arrose avec de l'huile, dans laquelle étoient détrempés du poivre et de la graine d'orties pilés ensemble, et s'efforce de me l'insinuer par le revers de la partie qu'il s'agissoit d'arracher au calme anticipé du néant. Ensuite elle humecte toutes les régions voisines, tant avec cette huile, qu'avec une essence plus stimulante encore, et me fouette avec une poignée d'orties vertes. Les intervalles qu'elle mettoit entre ses coups, ne servoient qu'à rendre mes sensations plus douloureuses, et je ne pus y résister plus long-tems. Alors je m'affranchis des mains de mon bourreau, et je me sauve à toutes jambes. Quoique ivres de vin et de luxure, les deux furies courent sur mes traces, et me poursuivent dans les rues, en criant au voleur. Cependant je réussis à m'échapper; mais ce fut aux dépens de mes pieds, que je mis en sang par une course si précipitée.

De retour au logis, j'allai me coucher. J'aurois voulu dormir; mais la fatigue ne me permit pas de fermer les yeux. Qu'elle est cruelle, l'insomnie de la douleur! alors,

passant en revue toutes les traverses de ma vie, je me crus le plus malheureux des hommes. — La fortune et l'amour, m'écriai-je, sont d'accord pour me persécuter. Mais l'amour me traite plus mal encore que la fortune. Il ne me lance que des flèches empoisonnées; et son sourire même est pour moi le signal de ses rigueurs. N'est-ce pas encore pour me tourmenter qu'il enflamme Chrysis ? qu'il l'attache à mes pas ? qu'il étouffe dans son cœur le dégoût que lui causoit mon vêtement d'esclave ? Mais, je le jure, c'est en vain qu'il lui tourne la tête, et qu'il la force à me harceler de ses desirs; mon cœur, invinciblement fermé pour elle, appartient sans réserve à Circé. Qu'elle est belle ! jamais il n'est sorti tant de perfections des mains de la nature. Que ne m'est-il permis d'en approcher encore ! Ah ! si je pouvois seulement recevoir un baiser de sa bouche divine, ou le prendre sur sa gorge ravissante, ce talisman détruiroit sans retour, du moins j'aime à le croire, le charme assoupissant qui m'obsède, et rouvriroit dans mes organes rajeunis toutes les sources du plaisir. Que m'importent les outrages et les coups que j'ai reçus par ses ordres ! je ne me souviens que de ses attraits, et je me croirois

le plus heureux des hommes, si je pouvois, au prix des mêmes affronts, me retrouver dans ses bras, et mériter mon pardon.—

Ces idées avoient prodigieusement échauffé mon imagination. Dupe de son effervescence, je nageois à sec dans mon lit, je foulois le matelat avec fureur, comme si j'eusse eu près de moi l'objet de mes vains desirs. Mais, quelques mouvemens que je me donnasse, mes sens persistèrent dans leur désespérante nullité. Cet acharnement de Priape poussa ma patience à bout. Objet éternel de sa colère, j'évertuai mon esprit à chercher des consolations dans l'histoire des héros que les dieux avoient traités impitoyablement, et je fis en ces termes la récapitulation de mes souvenirs accusateurs :

Combien d'autres les dieux ont-ils persécutés!
On n'oubliera jamais tous les travaux d'Alcide,
Le courroux de Junon, sa vengeance homicide,
Et les malheurs par elle au héros suscités.
Je la vois pour Pélie, égorgé sur son trône,
Raffiner les tourmens et l'horreur du trépas;
Je vois Laomédon, vaincu dans les combats,
Expirer en pleurant sur les fers d'Hésione;
Victime de Neptune, et du fils de Latone,
Il vit d'abord la peste infester ses états;
Et d'Hercule essuyant de nouveaux attentats,
Ce roi perdit enfin la vie et la couronne :
Télèphe accuse encor du fond de son cercueil,

Et Bacchus et Pallas de sa longue infortune;
Et le héros d'Ithaque, assailli par Neptune,
N'échappe à son courroux que d'écueil en écueil.
C'est ainsi qu'en tous lieux, sur la terre et sur l'onde,
A l'ombre des forêts, sur un lit de gazons,
Priape dans mon sein fait couler des glaçons,
Et semble s'amuser de ma douleur profonde.

C'est dans ces réminiscences douloureuses que je passai toute la nuit. Dans aucune époque de ma vie, je n'avois senti mon cœur et mon esprit torturés plus cruellement. Giton, qui étoit informé de mon retour, entra dans ma chambre au point du jour. Il étoit de très-mauvaise humeur, et je crus qu'il m'alloit battre; mais il se contenta de me reprocher vivement mes absences clandestines. A l'entendre, il n'étoit bruit dans la maison que du scandale de ma conduite: je manquois à tous mes devoirs: tout le monde s'en plaignoit; et personne ne doutoit qu'il ne m'arrivât bientôt quelque malheur.

Je vis qu'il étoit instruit de mon intrigue. Mais qui la lui avoit révélée? Ce ne pouvoit être qu'un espion de Circé. Pour m'en assurer, je lui demande si personne n'est venu me demander. Sa réponse ne me parut pas équivoque; et lorsqu'il m'eut appris qu'une femme jeune et jolie, après l'avoir questionné

assez long-tems pour l'impatienter, avoit fini par lui dire que j'avois commis un crime dont on m'avoit puni sans miséricorde, mais qu'on me réservoit un châtiment plus cruel encore, si je ne trouvois moyen de mériter ma grace ; je fus convaincu que je devois accuser Chrysis des bruits qui couroient sur mon compte.

J'en fus au désespoir; et sitôt que Giton m'eut quitté, je déplorai cette nouvelle disgrace. Je me dépitois encore contre la fortune, lorsque Chrysis, entrant comme un éclair dans ma chambre, s'élance sur mon lit, et, m'enlaçant de ses deux bras : — C'est ainsi, me dit-elle amoureusement, c'est dans cette attitude que je brûlois de te surprendre. O mon cher Polyénos ! il n'est plus tems de feindre d'injustes mépris. Mon cœur est à toi sans réserve ; et le feu qui me dévore, ne peut s'éteindre qu'avec le plus pur de ton sang. —

Interdit d'une attaque si brusque et si vive, je crus devoir flatter la passion de cette folle pour en modérer la violence. Elle étoit femme, si je l'avois rebutée, à faire une esclandre, dont Eumolpe, à qui le vent de la fortune avoit prodigieusement rehaussé le sourcil, n'auroit pas manqué de me punir. Je

le craignois du moins, et c'est ce que je voulois éviter. J'employai donc toute mon adresse à calmer des transports si extraordinaires; je dis à Chrysis les choses les plus tendres; je lui peignis mes sentimens pour elle sous des traits qui l'enchantèrent; enfin, quand je me fus emparé de son ame, et que j'en eus dompté la fougueuse effervescence, je lui dépeignis Eumolpe comme un maître fâcheux et sévère, dont j'avois tout à craindre, si l'on nous surprenoit ensemble, et je fus assez heureux pour la décider à sortir de la maison sans délais. Pour surcroît de bonheur, Giton, qui parut dans cet intervalle, lui fit peur, et j'eus la satisfaction de la voir partir aussi rapidement qu'elle étoit arrivée.

A peine étoit-elle hors de ma chambre, qu'un des nouveaux valets d'Eumolpe vint m'apprendre que son maître étoit furieux de ne m'avoir pas vu depuis deux jours. Il ajouta que je ferois bien de forger quelque excuse pour l'appaiser, ou que je recevrois un châtiment rigoureux. Giton, témoin de mon trouble et de ma tristesse, à cette nouvelle, oublia de m'interroger sur mes liaisons avec la nymphe qui venoit de fuir à son aspect, et ne m'entretint que d'Eumolpe, dont il me

conseilla de recevoir les reproches de bonne grace, et même avec gaîté.

J'eus le courage de suivre son avis; et mon entrevue avec le patron se passa très-bien. Il finit même par m'accabler de caresses, fit l'éloge de ma bonne mine, et prétendit que toutes les femmes en étoient folles. Quand il fut las de plaisanter, il ajouta, d'un air sérieux, qu'il savoit de bonne part que j'étois au mieux avec une femme charmante et du premier rang dans la ville; que cette intrigue étoit de nature à pouvoir, dans la suite, être utile à nos vues; et qu'il m'invitoit à la suivre jusqu'au dénouement, tandis qu'il continueroit à jouer de son mieux le rôle dont il s'étoit chargé.

Une femme, nommée Philumène, vint interrompre ce grave entretien. Dans sa jeunesse, elle avoit employé ses charmes à conquérir des successions, et depuis que l'âge avoit blanchi ses cheveux, elle introduisoit son fils et sa fille, tous deux d'une beauté ravissante, chez des vieillards sans héritiers, et continuoit, par leur entremise, le cours de ses exploits. Elle mit dans son compliment à Eumolpe la dignité d'une femme de condition, lui recommanda ses enfans dans les

termes les plus flatteurs, implora pour eux sa bienveillance avec vivacité, mais sans perdre les graces de la modestie, et le conjura de permettre qu'ils achevassent leur éducation sous ses yeux. — Auguste vieillard, ajouta-t-elle, le fruit de vos leçons est l'héritage le plus précieux que je puisse leur laisser; et, pour les mettre à portée d'entendre sans cesse vos discours, je desire qu'ils n'aient désormais d'autre demeure que la vôtre, et je vous donne sur eux tous mes droits. — La chose s'exécuta comme elle l'avoit dit, et, sans attendre de réponse, l'honorable matrone nous quitta, sous prétexte d'aller au temple intercéder les dieux, pour qu'ils conservassent la santé au bienfaiteur futur de ses enfans.

Eumolpe, véritable œgypan, qui n'auroit pas, faute d'un autre objet, respecté la barbe que l'âge m'avoit donnée, ne put contenir, à la vue de la jeune personne, son érotique impatience, et la lui témoigna dans les termes les moins équivoques. Mais comment s'y prendre? il étoit notoire qu'il avoit la goutte, et que ses reins avoient perdu leur souplesse. Faire le jeune homme, c'étoit se trahir, et donner au drame qu'il jouoit avec nous, un dénouement prématuré. Pour prévenir cet

accident, il se couche, place l'innocente sur son sein, et commande à Corax d'aller sous le lit prendre une attitude propre à réparer l'insuffisance présumée de ses moyens. L'officieux valet obéit sans réplique, et se jette sous le lit, où, s'appuyant sur ses mains et sur ses genoux, il soulève doucement les matelats avec son dos, et, par ce moyen, restitue à la nymphe tous les mouvemens dont elle a besoin pour la consommation du sacrifice.

Les éclats de rire des spectateurs n'empêchèrent pas Eumolpe de courir deux fois la même carrière. Quant à moi, moins occupé de ce spectacle que des charmes du jeune homme, je résolus de faire un nouvel essai de mes forces; et, tandis que le bel enfant, la main passée sur ses yeux, regardoit entre ses doigts l'aimable travail de sa sœur, je le joignis pour achever d'enflammer l'amorce. Mais c'est en vain que j'eus le bonheur d'y réussir; malgré son zèle et ma bonne volonté, je retrouve encore Priape et son courroux persécuteur.

Ce nouvel échec ne m'affligea qu'un moment; car je sentis presque aussitôt le charme fatal s'évanouir, et le principe essentiel de la vie circuler dans mes veines, et rendre à mes

nerfs toute leur énergie. Fier de cette découverte : — Les dieux, m'écriai-je, ont ranimé toutes les puissances de mon être. Hercule portoit des armes moins solides dans le plus brillant de ses travaux; et Protésilas n'a jamais eu des droits plus solemnels à l'amour inextinguible de Laodamie. — A ces mots, je levai ma robe, et j'eus le plaisir de voir tous les spectateurs éblouis de l'éclat du prodige. L'étonnement d'Eumolpe ne peut se décrire. La preuve du miracle étoit sous ses yeux; et cependant il ne se crut à l'abri d'une illusion, qu'après l'avoir vérifié de l'une et de l'autre main.

Tout le monde partageoit la joie que me causoit cet évènement. On disoit cent folies dont on rioit aux larmes; et, dans ce débordement de propos grivois ou malicieux, Philumène et ses enfans ne furent pas épargnés. On fit les plaisanteries les plus piquantes sur la prostitution des uns, et sur le prix imaginaire que l'autre s'en promettoit. Enfin le calme se rétablit, et l'on parla plus sérieusement. Néanmoins le dévolu que Philumène avoit jeté sur la succession d'Eumolpe, étoit toujours le sujet de la conversation ; et c'étoit à qui feroit le calcul le plus dérisoire des richesses

que cette femme attendoit de son chaste manège.

Je fis aussi mes réflexions, mais ce fut pour fulminer contre ces moyens infames de séduire des vieillards, d'excroquer leurs successions, et pour observer à Eumolpe que nous méritions nous-mêmes des reproches aussi graves. — A force de prendre, on est pris à son tour, ajoutai-je. Nous sommes placés sur les bords d'un précipice, et le drame périlleux que nous y jouons, finira d'une manière tragique, si nous n'y prenons garde. Nous avons jusqu'à présent négligé toutes les règles de la prudence; et nous devons désormais, si la vie nous est chère, ne nous guider que par ses conseils. Socrate, le plus sage des mortels, au jugement des dieux et des hommes, se vantoit de n'avoir jamais fait une démarche hasardeuse, une entreprise irréfléchie. C'est qu'il étoit convaincu que rien n'est plus utile et plus précieux que l'honneur et la vertu. En effet, l'honnête homme vit dans une paix profonde, tandis qu'il n'est pour les fripons que hasards accumulés, dangers sans cesse renaissans, et malheurs inévitables, dont l'image même les poursuit jusques dans leur sommeil. Telle est notre position dans Crotone.

Arrive-t-il, ce vaisseau si pompeusement annoncé, et qui doit rapporter d'Afrique des sommes incalculables, et une légion d'esclaves? Et comment nous soutenir, si nous ne trouvons le moyen d'attacher la foule à nos hameçons? Vous le savez, l'espérance est l'appât qui peut seul l'engager à ne pas se lasser d'y mordre. Déjà on commence à douter de nos promesses, et la libéralité de nos dupes se refroidit. Bientôt nos finances, si je ne me trompe, vont s'épuiser faute d'alimens, et la fortune s'apprête à nous replonger au plus bas de sa roue. —

— J'ai trouvé, répondit Eumolpe, un expédient infaillible pour empêcher le dessèchement des sources nourricières de notre opulence. Il s'agit de mon testament que j'ai dans ma poche, et que je vais vous lire. Ecoutez-moi donc, et vous me direz ensuite s'il est possible d'imaginer rien de mieux pour aviver sans cesse le zèle de nos amis. — 1°. Tous mes légataires, à l'exception de mes affranchis, ne seront admis au partage de mes biens, que sous la clause expresse de couper mon corps en morceaux, et de le manger sur la place publique. Au surplus, pour diminuer l'horreur qu'un tel aliment pourroit leur causer,

je les prie de se souvenir qu'il est des nations, où l'usage de manger les morts est consacré par une loi formelle, où c'est un crime d'être long-tems malade, et de ne laisser à ses parens qu'un corps desséché par les souffrances. J'ai cru devoir citer cet exemple à mes héritiers, afin de vaincre leur répugnance pour un semblable repas, et de leur inspirer autant de zèle à dévorer mon cadavre, qu'ils faisoient de vœux impatiens pour ma mort. —

Dans ce moment, plusieurs de nos prétendus héritiers, les plus assidus auprès d'Eumolpe, entrèrent dans sa chambre; et, lui voyant son testament à la main, ils le supplièrent d'en continuer la lecture. Il n'eut garde de leur refuser cette complaisance; et le testament fut lu d'un bout à l'autre. Malgré les largesses d'Eumolpe, l'horrible condition du premier article fut cause que le front des auditeurs intéressés à cette pièce singulière, exprima constamment la plus sombre tristesse. Mais telle étoit leur aveugle et basse avidité, qu'aucun d'eux n'osa se récrier contre cette clause épouvantable. Au contraire, un nommé Gorgias protesta de sa résignation et de son courage, pourvu que le sacrifice s'accomplît incessamment.

— Je

— Je ne doute pas, répondit Eumolpe, de la complaisance de vos estomacs. D'ailleurs le prix que j'attache à ce festin tragique, égalera sûrement pour vous le parfum des mets les plus délicats. Au surplus, craignez-vous que vos cœurs ne se soulèvent? Fermez les yeux, et figurez-vous qu'au lieu de chair humaine, vous avalez de l'or. Mais faites mieux encore : mettez à contribution l'art des meilleurs cuisiniers de la ville : ils savent donner aux viandes un goût agréable qu'elles ne comportent pas en elles-mêmes ; et mon corps, à l'aide d'un assaisonnement de leur invention, deviendra sûrement un ragoût très-digne de votre appétit. Faut-il que j'appuie sur d'autres exemples la condition que je vous impose? Les Sagontins, assiégés par Annibal, mangèrent leurs concitoyens ; les habitans de Pétavone, après avoir épuisé toutes les ressources qu'une extrême nécessité suggère, dans les tems de famine, firent de pareils repas; les soldats de Scipion virent, après la prise de Numance, des enfans à moitié dévorés sur le sein de leurs mères ; et cependant tous ces antropophages n'avoient pas, comme vous, des successions à recueillir. —

L'air et le ton qu'Eumolpe avoit mis à

débiter une nouveauté si révoltante, éveillèrent plus que jamais les soupçons sur la réalité de nos promesses, et, dès ce moment, on nous observa de si près, on éplucha si bien nos discours et nos actions, qu'on sut bientôt, à n'en pas douter, que nous étions des aventuriers. Pour surcroît de malheur, des étrangers nous reconnurent; et les lumières perfides qu'ils donnèrent sur notre compte, achevèrent de ruiner nos affaires. En peu de jours, nous fûmes abandonnés de tout le monde; et la haine fut égale à l'empressement affectueux qu'on nous avoit montré d'abord. Ceux qui nous avoient rendu le plus de services, furent les plus ardens à nous persécuter. Ils provoquèrent secrètement contre nous la sévérité des magistrats; et, sans Chrysis, qui se hâta de m'en prévenir, j'allois devenir la victime de leurs manœuvres. Mais, instruit à tems du sort qu'on nous préparoit, je m'enfuis avec Giton.

A quelques jours de-là, j'appris que les Crotoniates, indignés d'avoir été trompés et volés si long-tems impunément, s'étoient vengés de nos escroqueries, en traitant Eumolpe, comme on traite à Marseille, quand cette ville est désolée par la peste, le pauvre diable qui

s'offre volontairement en sacrifice pour le salut de tous ; mais avec cette différence, qu'au lieu de le nourrir, pendant une année, des mets les plus succulens et les plus délicats, de le dévouer avec toutes les cérémonies de la religion, et de le faire précipiter dans la mer par des prêtres, les Crotoniates n'employèrent que les formalités d'usage dans les jugemens criminels, et noyèrent le poète escroc par la main du bourreau.

FIN.

NOTES

DU TOME SECOND.

PAGE 11. Le savant seul..... étranger sur la terre,
Habillé de lambeaux, flétri par la misère,
Dans le temple des arts, sur le double vallon,
Cueille un laurier stérile, et meurt dans l'abandon.

— Malgré l'avare indifférence des riches, nous versifions toujours, s'écrie Juvénal : nous ne sentons pas que c'est tracer sur le sable d'inutiles sillons, et labourer un stérile rivage. Cependant les années qui s'écoulent, nous rendent inhabiles aux travaux de Neptune, de Mars et de Cérès : alors le dégoût s'empare de notre ame ; alors, vieillards éloquens, mais nus et sans support, nous détestons et la vie et le sacré vallon. — C'est dans tous les siècles, que les gens de lettres ont fait des réflexions chagrines sur leur misère habituelle. Mais sont-elles fondées ? elles peuvent l'être en particulier, je le crois ; mais je doute qu'elles le soient jamais en général.

L'opinion contraire, si j'ose le dire, trop accréditée de nos jours, ne me semble propre qu'à précipiter les lettres dans le dernier avilissement. En effet, qu'ont produit, pour la gloire des sciences, les largesses banales que le citoyen Chénier, dont il faut louer d'ailleurs l'intention, a fait décerner, par la convention nationale, aux poètes et aux prosateurs de la république ? Si je ne me trompe, ces sortes de gratifications ne peuvent servir qu'à jeter un essaim de jeunes étourdis, que réclament des professions plus utiles, dans une arène qu'ils arroseront un jour des pleurs du repentir.

Le Brun, Delille, vieillis sous le laurier littéraire, sont-ils dans l'indigence? Ah! que l'état vienne à leur secours! il le doit, et tous les hommes éclairés et sensibles l'en supplieront. Mais qu'il nourrisse ces volées d'étourneaux qui assiègent le Pinde!!! Sans doute, il est des époques où il faut aux talens des encouragemens, des pensions, des récompenses: ce sont celles où l'esprit humain commence à prendre l'essor, où il est nécessaire d'animer cette émulation naissante, où les lettres ont peu de courtisans, les écrivains peu de lecteurs, le génie une gloire tardive à espérer. Mais lorsque la littérature est devenue un métier vers lequel mille attraits entraînent la jeunesse, au préjudice des professions utiles, il importe peut-être d'arrêter ce débordement; il importe d'épargner des gémissemens à tant de familles honnêtes, et des repentirs amers à tant d'auteurs aveuglés, dont la vie infortunée se dissipe trop souvent entre l'indigence et l'inutilité.

Page 25. Laisse de nos malheurs une empreinte éternelle.

Le poète a décrit, dans un coin de ce tableau, la mort de Laocoon et de ses fils; mais comme ce trait n'est qu'accessoire dans son sujet, il n'a pu le traiter avec tout l'intérêt dont il est susceptible. Il m'a semblé que le morceau suivant pouvoit y suppléer d'une manière agréable pour le lecteur; et cette opinion m'a déterminé à le donner au public. C'est une description, en vers latin, du Laocoon, pris dans le moment où il sortit des ruines du palais de Titus. Cette pièce, que nous devons à la muse du cardinal Sadolet, qui fut témoin de la découverte de ce monument inestimable, passe pour un petit chef-d'œuvre. C'étoit une raison pour moi de m'en interdire la traduction. Mais qui fait de son mieux, sans avoir trop compté sur la gloire de réussir, peut se consoler plus aisément d'un mauvais succès.

Le voilà (*) donc sorti de ces vastes décombres ;
Où la nuit du néant le couvroit de ses ombres,
Ce marbre si vanté, ce chef-d'œuvre des arts,
Le plus bel ornement du palais des Césars !
Non, jamais chez les grecs, dans les jours de leur gloire,
Dans les siècles écrits au livre de mémoire,

(*) *Ecce alto e terræ cumulo, ingentisque ruinæ*
Visceribus iterum reducem longinqua reduxit
Laocoonta dies, aulis regalibus olim
Qui stetit, atque tuos ornabat, Tite, penates :
Divinæ simulacrum artis : nec docta vetustas
Nobilius spectabat opus ; nunc alta revisit
Exemptum tenebris redivivæ mœnia Romæ.
Quid primum summum ve loquar ? Miserum ne parentem,
Et Prolem geminam ? An sinuatos flexibus angues
Terribili adspectu ? Caudasque irasque draconum ?
Vulneraque, et veros, saxo moriente, dolores ?
Horret ad hæc animus, mutaque ab imagine, pulsat
Pectora non parvo pietas commixta tremori.
Prolixum vivi spiris glomerantur in orbem
Ardentes colubri, et sinuosis orbibus oram,
Ternaque multiplici constringunt corpora nexu.
Vix oculi sufferre valent crudele tuendo
Exitium, casusque feros. Micat alter, et ipsum
Laocoonta petit, totumque infraque supraque
Implicat, et rabido tandem ferit ilia morsu.
Connexum refugit corpus ; torquentia se se
Membra, latusque retro sinuatum a vulnere cetnas.
Ille, dolore acri et laniatu impulsus acerbo,
Dat gemitum ingentem ; crudosque avellere dentes
Connixus, lævamque impatiens ad terga chelidri
Objicit : intendunt nervi, collectaque ab omni
Corpore, vis frustra summis conatibus instat.
Ferre nequit rabiem, et de vulnere murmur anhelum ejat.
At serpens, lapsu crebro redeunte, subintrat

Le ciseau créateur n'a produit à leurs yeux ;
Pour les palais des rois, pour les temples des dieux,
Un ouvrage où l'artiste, où l'humaine industrie
Ait passé d'aussi loin la borne du génie.

Ce marbre qu'à genoux admiroient nos aïeux,
Chef-d'œuvre disparu que pleuroient leurs neveux,

Lubricus, intortoque ligat genua infima nodo.
Crus tumet, obsepto turgent vitalia pulsu,
Liventesque atro distendunt sanguine venas.
Nec minus in natos eadem vis effera sævit,
Amplexuque angit rabido, miserandaque membra
Dilacerat : jamque alterius depasta cruentum
Pectus, supremaque genitorem voce cientis,
Circumjecta orbis, validoque volumine fulcit.
Alter, adhuc nullo violatus corpora morsu,
Dum parat adducta caudam divellere planta,
Horret ad adspectum miseri patris, hæret in illo ;
Et jam jam ingentes fletus, lacrymasque cadentes
Anceps in dubio retinet timor. Ergo perenni
Qui tantum statuistis opus, jam laude nitetis,
Artifices magni, (quanquam et melioribus actis
Quæritur æternum nomen, multoque licebat
Clarius ingenium venturæ tradere famæ.)
Attamen ad laudem quæcunque oblata facultas,
Egregium hanc rapere, et summa ad fastigia niti ;
Vos rigidum lapidem vivis animare figuris
Eximii, et vivos spiranti in marmore sensus
Inserere adspicimus, motumque iramque dolorumque ;
Et pene audimus gemitus. Vos obtulit olim
Clara Rhodos ; vestræ jacuerant artis honores
Tempore ab immenso, quos rursum in luce secunda
Roma videt, celebratque frequens ; operisque vetusti
Gratia parta recens : quanto præstantius ergo est
Ingenio, aut quovis extendere fata labore,
Quam fastus et opes, et inanem extendere luxum.

Par le tems respecté dans ses formes divines ;
Renaît pour être encor l'honneur des sept collines.
D'un si noble travail, quels traits peindre d'abord!
Est-ce un père et ses fils luttant contre la mort,
Les serpens monstrueux altérés de carnage,
Tous leurs muscles gonflés des poisons de la rage,
Leurs replis tortueux, leurs dards ensanglantés,
(O prodiges de l'art à mes yeux présentés!)
Le marbre obéissant aux lois de la nature,
Et qui semble mourir des tourmens qu'il endure?
Parmi ces traits divers, obligé de choisir,
Je ne puis qu'en silence admirer et frémir;
Et Laocoon mourant, ses fils à l'agonie,
De leurs propres douleurs accablent mon génie.

Les serpens, recourbés en replis inégaux,
Embrassent dans les nœuds de leurs vastes anneaux,
Le père et ses enfans, dont les membres fragiles
Sont froissés et meurtris sous le poids des reptiles.
L'un d'eux faisant siffler son effroyable dard,
Qu'il plonge, à coups pressés, dans le flanc du vieillard,
Toujours plus altéré du sang de sa victime,
En abreuve à longs traits la fureur qui l'anime.
Voyez comme à l'instant le corps de Laocoon
Saillit, pour l'éviter, sous le dard du dragon,
Se courbe en frissonnant, et reporte en arrière
Le côté qu'entrouvrit la flèche meurtrière!
C'est en vain qu'il s'efforce à raffermir son cœur,
Le cri du désespoir échappe à sa douleur.
Tandis que du bras droit, ce vieillard intrépide
S'oppose au dard du monstre, à sa rage homicide;
Du bras gauche, étendu sur son corps écailleux,
Il tâche d'écarter, de rompre tous ses nœuds:
Mais malgré son courage et sa mâle énergie,
Malgré tous ses efforts pour défendre sa vie,
Bientôt le poison frappe à son cœur qu'il atteint,
La douleur le suffoque, et son souffle s'éteint.

Le serpent, irrité de ses propres blessures,
Resserre encor ses nœuds, redouble ses morsures;
Dans le sein du vieillard, par des poisons nouveaux,
De son sang qui se glace, infecte les canaux;
Et toujours lui livrant des assauts plus rapides,
Promène le trépas dans ses veines livides.

Mais quel spectacle offert à mes yeux interdits,
Augmente encor l'effroi dont mes sens sont saisis!
Dieux justes, protégez et sauvez l'innocence!
Verriez-vous sans pitié les larmes de l'enfance?
Je vois de Laocoon les enfans malheureux,
Sous les yeux de leur père encore ouverts sur eux,
Dans les nœuds des dragons, dans leur prison sanglante,
Immobiles d'horreur, palpitans d'épouvante.
Le plus jeune, étouffé par les flots de venin
Que le second serpent a versé dans son sein,
Suspendu dans les nœuds du monstre qui l'enserre,
Expire, en implorant le secours de son père;
L'autre, qu'un Dieu sans doute a couvert de son bras,
Echappé par miracle à la faulx du trépas,
Elève, pour frapper le reptile barbare,
Un pied qu'on voit frémir de l'effort qu'il prépare;
Mais, tournant sur son père un œil épouvanté,
Où naissent quelques pleurs dont il est humecté,
Il retient ses soupirs, il commande à la plainte,
Et reste inanimé de douleur et de crainte.

Auteurs de ce chef-d'œuvre, artistes immortels,
Dont l'amitié guida les ciseaux fraternels,
Le génie a gravé, par les mains de la gloire,
Vos trois noms réunis au temple de mémoire.
Ce marbre, sous vos mains, reçut le mouvement,
Et des traits animés du feu du sentiment,
Il exprime l'effroi, la douleur, la colère,
D'un être organisé l'auguste caractère;
Et dans l'illusion qu'il produit sur les cœurs,
On entend ses soupirs, on voit couler ses pleurs.

Illustres citoyens d'une illustre patrie,
Souveraine des mers, et reine de l'Asie,
Rhodes qui vous vit naître, admira vos travaux,
Et leur dut dans les arts des triomphes nouveaux.
Mais dans la nuit des tems, de vos œuvres perdues,
On eût en vain cherché les traces disparues;
Quand Rome tout-à-coup, du sein de ses débris,
Vit vos titres d'honneur, dans l'ombre ensevelis,
Par le Dieu des beaux-arts rendus à la lumière,
Reprendre leur éclat et leur splendeur première.

Favoris de Plutus, qui, fiers des vains honneurs
Que vous rend à genoux un peuple de flatteurs,
Prétendez envahir le temple de la gloire,
Pour dérober vos noms à l'oubli de l'histoire,
Que servent vos trésors, tant de faste et d'orgueil?
Le néant vous devance aux portes du cercueil.
Mais au nom mérité par des travaux célèbres,
Les ans opposeroient d'inutiles ténèbres:
Météore immortel, par la gloire escorté,
Ce nom franchit des tems l'espace illimité.

Page 41. *Que les dieux vous gardent, dit aussitôt Eumolpe!* L'usage de saluer, quand on éternue, est le seul peut-être qui ait résisté aux diverses révolutions qui ont changé la face du monde. L'universalité, comme l'antiquité de cette coutume, est vraiment étonnante. Quelle en est l'origine? comment se fait-il qu'on la trouve établie chez tous les peuples? On ne donne à cet égard que des conjectures; et, parmi toutes celles qu'on a faites, nous allons exposer les plus dignes, selon nous, de l'attention de nos lecteurs.

1°. Aristote remonte, pour expliquer cet usage, aux sources de la religion naturelle: il observe que la tête est l'origine des nerfs, des esprits, des sensations, le siége de l'ame, l'image de la divinité; qu'à tous ces titres, la substance du cerveau a toujours été honorée;

que les premiers hommes juroient par leur tête ; qu'ils n'osoient toucher, encore moins manger la cervelle d'aucun animal : remplis de ces idées, il n'est pas étonnant qu'ils aient étendu leurs respects religieux jusqu'à l'éternuement. Telle est, suivant Aristote, l'opinion des anciens et des plus savans philosophes.

2°. D'autres crurent trouver à cet usage une source plus lumineuse, en la cherchant dans la philosophie de la fable et de l'âge d'or. Quand Prométhée, disent-ils, eut mis la dernière main à sa figure d'argile, il eut besoin du secours du ciel pour lui donner le mouvement et la vie. Il y fit un voyage sous la conduite de Minerve. Après avoir parcouru légèrement les tourbillons de plusieurs planètes, où il se contenta de recueillir, en passant, certaines influences qu'il jugea nécessaires pour la température des humeurs, il s'approcha du soleil sous le manteau de la déesse, remplit subtilement une phiole de cristal, faite exprès, d'une portion choisie de ses rayons, et, l'ayant bouchée hermétiquement, il revint aussitôt à son ouvrage favori. Alors ouvrant le flacon sous le nez de la statue, le divin phlogistique pénétra dans la tête, s'insinua dans les fibres du cerveau ; et le premier signe de vie que donna la créature nouvelle, fut d'éternuer. Prométhée, ravi de l'heureux succès de son invention, se mit en prières, et fit des vœux pour la conservation de son ouvrage, qui les entendit, s'en souvint, et les répéta toujours, dans la même occasion, à ses enfans, et ceux-ci les ont perpétués jusqu'à ce jour, de génération en génération, dans toutes leurs colonies.

Cette ingénieuse fiction, qui nous laisse entrevoir, dans la plus haute antiquité, la connoissance des procédés de l'électricité, qui montroit à l'homme le premier anneau de la chaîne qui le lie au système général de la création, qui lui révéloit enfin le plus haut principe de la physique et de la religion naturelle,

quoiqu'elle manque de solidité sous le point de vue historique, nous a paru peindre d'une manière trop intéressante la nature et l'homme à sa naissance, pour nous refuser au plaisir de la transmettre à nos lecteurs.

3°. Enfin, l'hypothèse suivante n'est peut-être pas la moins spécieuse. Parmi les enfans qui viennent de naître, dit-on, les uns ne respirent que quelques instans après qu'ils sont au monde, et d'autres restent tellement plongés dans un état de mort apparente, qu'il faut, avec des liqueurs irritantes, leur souffler la chaleur et la vie. Alors le premier effet de l'air, le premier signe d'existence qu'ils donnent, est l'éternuement. Cette espèce de convulsion générale semble les réveiller en sursaut, et là commence le jeu de la respiration, l'harmonie parfaite, et le libre exercice de chaque organe. Au comble de ses vœux, ou dans l'excès même de ses craintes, un père n'a qu'un souhait à faire, un souhait qu'il répétera, ou qui retentira dans son cœur à chaque secousse qui fait tressaillir son enfant : c'est que son fils vive, que le Dieu des cieux le conserve!

Ainsi ces salutations, ou plutôt cet usage, en apparence frivole, ridicule, bizarre, inexplicable, est réellement le plus universel, le plus antique, le plus solemnel : c'est l'image et l'expression du sentiment le plus pur, excité par le tableau le plus touchant de la nature ; c'est la trace de la plus douce émotion et de l'élan irrésistible de l'homme vers son plus cher ouvrage; c'est le souvenir de la première chaine d'affection qui se soit formée autour d'un nouveau membre de la société, du premier *vivat* qui soit sorti de la bouche des hommes. Enfin cet usage, dans quelque sens qu'on le prenne, est le cri général, universel de la tendresse paternelle, de la piété filiale, de l'amitié fraternelle, de toutes les plus douces

affections de l'homme dans l'âge d'or ; et cet âge, du moins sous ce rapport, existera toujours pour les ames sensibles.

Ce respect religieux pour les éternumens, fut pour les romains une source inépuisable d'erreurs et de préjugés ridicules. La superstition distingua les bons éternumens d'avec les mauvais. Quand la lune étoit dans certains signes du zodiaque, l'éternument étoit un bon augure, et dans les autres il étoit mauvais. Le matin, depuis minuit jusqu'à midi, c'étoit un fâcheux pronostic, favorable au contraire depuis midi jusqu'à minuit. On le jugeoit pernicieux en sortant du lit ou de table, il falloit s'y remettre et tâcher ou de dormir ou de boire, ou de manger quelque chose pour changer ou rompre les lois du mauvais quart-d'heure. Ils tiroient aussi de semblables inductions des éternumens simples ou redoublés, de ceux qui se faisoient en tournant la tête à droite ou à gauche, au commencement ou au milieu de l'ouvrage, et de plusieurs autres circonstances dont le détail seroit inutile.

Page 55. *Nous ignorions qu'on ne fait le sacrifice de ses cheveux sur un vaisseau qu'à la dernière extrémité, etc.* Le sacrifice des cheveux passoit, chez les anciens, pour l'un des plus agréables qu'ils pussent offrir aux dieux. Les esclaves, prêts à être affranchis, se rasoient la tête, et en consacroient la dépouille à quelque dieu, comme un échange du bienfait de la liberté qu'ils supposoient lui devoir. Les matelots, non-seulement en faisoient autant dans la circonstance dont parle Pétrone, mais encore lorsque, échappés du naufrage, ils étoient de retour dans leur patrie : alors ils faisoient ce sacrifice à la mer, et de plus suspendoient leurs vêtemens humides dans le temple de Neptune.

Page 57. Par un songe effrayant qui grossit ses malheurs

Lucrèce a traité le même sujet dans son poëme sur la nature. Nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs de rapprocher ces deux morceaux: les objets de comparaison, dans les belles-lettres comme dans les arts, sont les moyens les plus sûrs qu'on puisse offrir au génie naissant pour épurer son goût, éclairer son jugement, et lui indiquer le degré possible de la perfection. Plusieurs critiques, sous prétexte qu'il y a plus de grace, plus de finesse, plus de légèreté dans les vers de Pétrone, prétendent qu'il l'emporte dans cette occasion sur le poète de la nature. Si je ne me trompe, ce jugement est non moins injuste qu'irréfléchi: le philosophe devoit approfondir davantage sa matière, et n'employer que des couleurs convenables à la sévérité de son sujet. En un mot, nous pensons que Lucrèce est aussi supérieur dans sa manière, que Pétrone dans la sienne, et qu'ils méritent l'un et l'autre, avec des moyens de plaire différens, l'admiration des véritables connoisseurs en poésie. Quoi qu'il en soit, voici la traduction des vers de Lucrèce; et nous desirons bien vivement que l'inexactitude et la foiblesse de la copie, ne soient pas assez sensibles pour nous attirer le reproche de l'avoir hasardée.

L'image des plaisirs, des travaux et des soins
Dont le sort, ou ton choix, font pour toi des besoins;
Offerte par un songe à ton ame abusée,
Vient dans l'ombre des nuits occuper ta pensée.
L'orateur croit qu'il plaide et commente les lois;
Le guerrier, qu'il s'élance à de nouveaux exploits;
Et le marin, dormant sous un ciel sans nuages,
Qu'il fait la guerre aux vents, et combat les orages.
Moi-même, à la nature, au milieu du sommeil,
Je ravis des secrets que j'écris au réveil.
Tout mortel, en un mot, s'il a quelque génie,
Sur son art, en dormant, pense, parle, étudie.

Quand un jeune romain, à nos jeux assidu,
Vient d'enivrer ses sens du plaisir d'avoir vu,
Parmi des cris de joie et des chants d'alégresse,
De nos danseurs fameux la grace et la souplesse,
Leurs corps avec vigueur sur la corde élancés,
Et leurs balancemens, et leurs bonds cadencés,
Et sur-tout ces chefs-d'œuvre étalés sur la scène,
Ces spectacles pompeux où se plaît Melpomène,
Nos cirques si brillans, où le luxe et les arts
Se disputent l'honneur d'enchanter les regards;
Le jour, à son esprit, sa mémoire fidelle
Retrace de ces jeux la pompe solemnelle,
Et durant son sommeil, dans l'ombre de la nuit,
A ces mêmes plaisirs un songe le conduit.

Vous verrez quelquefois des coursiers hors d'halcine,
Sommeillant à l'abri des arbres de la plaine,
Se couvrir de sueur, hennir avec efforts,
Et serrer sous leurs dents l'image de leurs mords:
Ils rêvent, dans l'accès d'un transport héroïque,
Qu'ils disputent le prix de la course olympique.

Un chien, dans son sommeil, croit battre les guérêts,
Ou poursuivre un chevreuil dans le fond des forêts:
Son naseau s'élargit; son cœur tremble et palpite;
Ses cris font retentir la maison qu'il habite.
Quelquefois, emporté par l'erreur de ses sens,
Le voilà qui s'élance, et qui court dans les champs,
Où son aveugle instinct qu'exalte son courage,
Poursuit d'un lièvre absent la fantastique image.

Quand le jour a fait place aux ombres de la nuit,
Quelquefois le gardien de mon humble réduit,
Endormi sur sa chaîne, au bord de sa tanière,
Sort du léger sommeil qui fermoit sa paupière:
Il a vu, dans un songe, à travers sa cloison,
Des voleurs, en rampant, aborder ma maison,
D'où ses longs hurlemens, sa terreur indocile,
Vont réveiller au loin les gardes de la ville.

Sur un arbre l'oiseau, dormant d'un doux sommeil,
Avant l'heure où sa voix doit chanter son réveil,
Entend-il, dans un songe, au-dessus de sa tête,
Voltiger un vautour, ou gronder la tempête,
Il s'éveille à l'instant, et s'envole effaré
Dans le parvis d'un temple, ou dans un bois sacré.

Mais pour l'homme sur-tout, ces différens prestiges,
Sitôt qu'il peut penser, enfantent des prodiges :
Tel croit dans son sommeil qu'il détrône des rois;
Tel, qu'il sert sous un maître, ou qu'il dicte des lois;
L'un voit un assassin qui l'enchaîne et l'égorge;
L'autre, un dogue en fureur le saisir à la gorge;
Tel, sortant de son lit, dans l'hiver le plus froid,
Va franchir un torrent, ou courir sur un toit;
Tel, poussant des soupirs et des cris lamentables,
Rêve qu'au fond d'un bois, dans des lieux effroyables,
Il périt sous la dent d'un tigre ou d'un lion;
Celui-ci, dans l'accès de son illusion,
Confie à ses rivaux ce qu'il doit entreprendre;
Celui-là chez les morts se voit prêt à descendre;
Tel croit du haut d'un toit, ou du sommet d'un mont;
Tomber de tout son poids dans un gouffre profond;
Et tel, que la soif mène à la source d'un fleuve,
Pense avaler d'un trait le torrent qui l'abreuve.
Voyez-vous dans son lit sommeiller cet enfant,
Couché sur des tapis, trésors de l'Orient?
Rêvant qu'il est debout près d'un bassin propice,
Au besoin qu'il endure, offert par sa nourrice,
Il arrose sa couche, et les riches tapis
Tissus à Babylone, et filés à Memphis.

Page 57. *L'indocile marin faisoit les expiations d'usage.* L'expiation étoit un acte de religion généralement établi dans le paganisme, pour purifier les coupables et les lieux que l'on croyoit souillés, ou pour appaiser la colère des dieux que l'on supposoit irrités.

irrités. La cérémonie de l'expiation ne s'employa pas seulement pour les crimes ; elle fut pratiquée dans mille autres occasions différentes. Ainsi ces mots si fréquens chez les anciens, *expiare*, *lustrare*, *purgare*, *februare*, signifioient : faire des actes de religion pour effacer quelque faute, ou détourner de sinistres présages.

L'usage des expiations, innocent en lui-même, devint, entre les mains de la superstition, une source intarissable de pratiques ridicules, dont l'avarice et l'hypocrisie des prêtres multiplièrent tellement les abus, qu'elles allumèrent la bile de Juvénal. — Vois-tu fondre, chez ta pieuse épouse, la foule des prêtres de Cybèle et de Bellone, dit-il dans sa sixième Satire ? Vois-tu ce personnage gigantesque, et vénérable aux yeux de ses vils subalternes ; cet homme qui, s'étant autrefois privé des sources de la vie, n'est plus homme qu'à demi, mais à qui la cohorte enrouée et les tambours plébéiens cèdent unanimement l'honneur du pas, et la tiare phrygienne ? L'entends-tu parler avec emphase ? Redoutez, lui dit-il, les approches de septembre et le vent du midi, si vous n'expiez pas vos fautes par une offrande de cent œufs ; si vous ne me donnez vos robes couleur de feuille-morte, afin de détourner sur elles les malignes influences qui vous menacent dans le cours de l'année.

— Au plus fort de l'hiver, elle ira, dès la pointe du jour, briser la glace du Tibre ; elle y plongera par trois fois sa tête intimidée : de-là, tremblante et toute nue, elle se traînera sur ses genoux ensanglantés autour du champ de Tarquin-le-Superbe. S'il lui dit : partez, la blanche Io l'ordonne ; elle ira juqu'aux confins de l'Égypte ; elle en rapportera des eaux chaudes puisées dans l'isle de Meroé, pour les répandre dans le temple d'Isis, voisin de l'antique demeure du pâtre Romulus. Elle croit, n'en doutez pas, avoir entendu la voix de la déesse. Et voilà les

êtres privilégiés à qui les dieux parlent dans la nuit!

— Tels sont les prestiges qui consacrent ce pontife escorté d'un troupeau de prêtres tondus et revêtus de lin; ce vagabond, ce nouvel Anubis, qui se rit de la superstition des folles qu'il aveugle et séduit. Il prie encore pour celles qui cédèrent aux desirs de leurs époux, pendant les jours de continence et de fêtes solemnelles. Vous avez encouru, leur dit-il, un châtiment rigoureux; car j'ai vu le serpent d'argent remuer sa tête. Ses larmes feintes et ses formules préparées appaisent enfin Osiris : bien entendu qu'on l'avoit déjà gagné par l'offrande d'une oie grasse et d'un gâteau. Mais est-il vrai qu'il daigne communiquer avec ces insensés ? Dans ce cas, l'olympe est bien oisif, et vous autres dieux, bien désœuvrés la-haut! —

Page 73. *Qui l'avoit coiffé d'une perruque blonde.* Si l'on s'en rapporte à ce qu'Athénée, dans ses *Déipnosophistes*, fait dire à Cléarque, disciple d'Aristote, il faut déférer aux Japiniens l'honneur de l'invention des perruques. Les Japiniens étoient des habitans de la Pouille, livrés à toutes sortes de voluptés. On dit encore qu'ils se fardoient le visage.

Les Mèdes portoient des perruques au tems de Cyrus. Ce prince, encore enfant, dit Xénophon, étant allé en Médie avec sa mère, s'écria à la vue du roi Astiages, son grand père, qui avoit les sourcils peints, et une perruque à la mode des Mèdes : Ah! ma mère, que mon grand-père est beau! Posidippe, si l'on en croit Élien, dit qu'Aglaïs, fille de Mégacle, qui vivoit aussi du tems de Cyrus, ornoit sa tête de cheveux artificiels, surmontés d'une aigrette.

Les Phéniciennes étoient obligées, aux fêtes des funérailles et de la résurrection d'Adonis, de faire le

sacrifice de leurs cheveux à la déesse Ergette, c'est-à-dire, à Vénus. Cependant les femmes attachées à leur chevelure, pouvoient la conserver, en se prêtant tout le jour aux galans transports des étrangers, qui ne manquoient jamais de venir en grand nombre à ces fêtes. L'argent qu'elles recevoient pour prix de leurs complaisances, appartenoit et étoit consacré à la déesse : c'étoit le casuel des prêtres.

Un particulier, sans doute un mari jaloux, imagina les perruques, et les proposa aux femmes qui ne vouloient ni se prostituer ni rester chauves. Graces à cet ingénieux supplément, la vanité satisfaite fit voir en Phénicie quelques exemples de fidélité conjugale. L'invention prit faveur; mais elle excita la réclamation des ministres de la déesse; et, sur les plaintes du corps sacerdotal, les perruques furent défendues.

Si cette anecdote est vraie, jamais mode n'eut une origine plus respectable : elle lie l'histoire des perruques à celle de la vertu; et certes, il ne falloit pas moins qu'une circonstance aussi singulière pour établir entr'elles le moindre rapport. Si nous ne nous abusons pas, nos lecteurs n'admireront pas moins que nous, cette étrange communauté de gloire.

Mon but n'est pas de suivre les perruques dans tous les voyages qu'elles ont faits, à la suite de la mode, chez différens peuples; et je vais m'arrêter avec elles à Rome pour n'en plus sortir. Quand elles y parurent vers la fin de la république, les dames romaines leur firent l'accueil le plus empressé. Ovide console une de ses amies qui étoit devenue chauve, et lui indique pour ressource l'usage d'une perruque. Il falloit qu'alors les chevelures artificielles fussent bien artistement travaillées, puisque le même auteur assure à cette dame qu'on prendra sa perruque pour ses cheveux, et qu'elle rougira plus d'une fois des éloges prodigués à une chevelure qu'elle aura achetée.

Parmi les cheveux dont on se servoit pour faire les perruques, ceux des allemands étoient fort recherchés : ils devoient cette préférence à leur belle couleur blonde, qui avoit des attraits singuliers pour les petites maîtresses romaines. Cependant il paroît que cette couleur n'étoit pas générale. En effet, si l'on en croit Servius et Tertullien, l'un dans son commentaire sur le quatrième livre de l'*Enéïde*, l'autre dans son traité *du Manteau*, les courtisanes seules portoient des perruques blondes. Leur assertion paroît d'autant plus probable, que Messaline, au rapport de Juvénal, en avoit une de cette espèce, lorsqu'à la faveur de la nuit, s'échappant du lit de l'empereur, et suivie d'une seule esclave, elle alloit dans les mauvais lieux de Rome se dévouer à la brutalité publique.

C'est peut-être cette circonstance qui a décrié les perruques blondes à Rome. Heureusement on ne s'en souvient plus aujourd'hui, et les dames françaises, en adoptant, sur la fin du dix-huitième siècle, une coiffure déshonorée par Messaline, n'ont pas dû craindre l'opprobre de la comparaison : leurs têtes, sous les flots d'or qui les ombragent, ne rappellent que le souvenir de la plus aimable et de la plus touchante des graces. Enfin, si les Cornélies ne sont pas communes parmi nous, il est incontestable que les Messalines le sont moins encore; et, quand il seroit vrai que toutes nos femmes ne sont pas chastes, il est bien rare au moins qu'elles n'aient pas les graces de la décence, et le charme de la retenue.

Les hommes portoient aussi des perruques. Suétone rapporte de Caligula, qu'il se mettoit la nuit en perruque et en robe longue pour fréquenter les lieux de débauche, et rôder avec plus de liberté. Selon le même auteur, Othon, pour cacher sa calvitie, portoit aussi une perruque. Lampride nous représente l'infame Commode se brûlant les cheveux et la barbe, parce qu'il n'osoit se servir d'un barbier, et portant une

chevelure postiche, poudrée avec de la raclure d'or. Lorsque le tyran se promenoit au soleil, sa tête jetoit un éclat que les yeux ne pouvoient soutenir. Grace à cette circonstance, il y avoit donc des instans où les Romains, amis de la liberté, pouvoient pardonner à l'astre du jour d'éclairer la présence du tyran, puisqu'il leur épargnoit l'horreur d'envisager le monstre!

Au reste, il est bon d'observer qu'en général les perruques étoient beaucoup plus rares à Rome sur les têtes des hommes que sur celles des femmes. Il paroît même que, pour les premiers, cette partie de la toilette étoit fort simple : Ovide, ce poète si galant, désapprouvoit ceux de ses contemporains qui faisoient consister tout leur mérite à décorer leur tête; et sur cet article, il étoit d'accord avec les philosophes. Mais la coquetterie avoit ses partisans : Rome produisit des petits-maîtres, ainsi qu'en ont produit tous les autres pays. Parmi les divers moyens dont ils faisoient usage pour embellir leur tête, on voit qu'ils peignoient leurs cheveux; mais cette coutume ne leur est point particulière : on en trouve des traces dans les siècles les plus reculés; et les deux sexes lui ont rendu hommage.

Les vieillards qui avoient encore des prétentions, faisoient teindre en noir leurs cheveux blanchis par les années; mais leur barbe, qu'ils rasoient, conservoit sa couleur naturelle, et formoit une bigarure assez originale. Un amant à cheveux noirs et à barbe blanche, devoit au moins faire rire sa maîtresse : il est permis de le croire, d'après cette épigramme d'Ausone : Un vieillard, dont Laïs avoit rejeté les vœux, attribua cette disgrace à ses cheveux blancs, et revint en cheveux noirs solliciter de nouveau les faveurs de la belle, qui le reconnut sous ce déguisement incomplet : pauvre insensé, dit Laïs, ce que tu demandes, je l'ai refusé hier à ton aïeul.

Non-seulement les perruquiers de Rome avoient l'art d'imprimer la couleur noire aux cheveux blancs ou roux, ils savoient encore leur donner diverses autres nuances. Ils excelloient principalement à rendre les têtes blondes ; et le savon de Hesse, encore aujourd'hui si cher aux allemands, ne leur étoit pas inconnu. Il y a plus ; ces artistes ingénieux trouvèrent le moyen de peindre les têtes chauves, de figurer des cheveux avec des pommades et des poudres colorées. Il eût alors été trop commun d'employer des cheveux étrangers ; et ce fut la mode d'avoir des perruques en peinture. Mais ces coiffures étoient fort dispendieuses : un rien suffisoit pour les déranger ; tous les jours elles exigeoient de nouveaux apprêts ; et l'on en revint à l'usage des perruques, comme plus commode.

Les cheveux ou les perruques des femmes prenoient des formes extrêmement variées. C'est ce que nous apprend Tertullien, dans ses invectives contre le luxe de son tems, et ses reproches aux femmes sur l'inconstance de leurs goûts : — Vous ne savez, leur disoit-il, à quoi vous en tenir sur l'arrangement de vos cheveux ; tantôt vous les mettez en presse ; une autre fois vous les attachez avec négligence, et leur rendez la liberté. Les unes les tiennent avec violence dans leurs boucles ; les autres affectent de les laisser flotter au gré des vents. —

Grégoire de Naziance leur reprochoit de se coiffer extrêmement haut, de s'environner la tête d'un si grand nombre de tresses, de disposer tellement leurs nœuds et leurs boucles par étages, que le tout ensemble formoit une espèce d'édifice. A ne les regarder que par devant, dit Juvénal en leur adressant le même reproche, elles ont la belle taille d'Andromaque ; mais si vous les regardez par derrière, ce ne sont plus que des pygmées qui ont besoin de se dresser sur la pointe des pieds pour baiser leurs amans. —

Souvent leurs cheveux, qu'elles arrondissoient par derrière, s'élevoient de leurs racines, et laissoient voir tout leur chignon. Quelquefois elles leur donnoient une forme militaire : tantôt c'étoit un bouclier, et tantôt un casque qui leur ombrageoit la tête. Il ne paroît pas que les femmes se servissent de poudre d'or ; mais leurs coiffures n'en étoient pas moins brillantes. Elles nouoient leurs cheveux avec de petites chaînes et des anneaux d'or, avec des rubans de diverses couleurs et chargés de pierreries, et y plaçoient de grandes épingles ou poinçons garnis de perles. La vertu avoit son ornement particulier : c'étoit un ruban assez large qu'on tressoit dans la chevelure, et avec les extrémités duquel on formoit ensuite quelques nœuds. — Cette note, qui paroîtra sûrement beaucoup trop longue, aura du moins le petit mérite de prouver à ceux de nos lecteurs qui crient contre l'usage des perruques, que cette folie, si c'en est une, et tant d'autres de cette espèce, ont été celles de tous les peuples chez qui les progrès de la civilisation ont fait vivement sentir aux deux sexes, le besoin de répandre dans leurs relations le plus d'agrémens possibles.

Page 82. *Rien n'égala la surprise et l'admiration que cet étrange événement causoit aux Éphésiens.* Ce conte n'est que plaisant dans Lafontaine. Mais dans Pétrone, il finit par un trait horrible, et qui choque toutes les convenances. Son esprit, qui savoit si bien sacrifier aux graces, auroit dû lui fournir un dénouement plus aimable. Suivant lui, c'est l'épouse consolée qui propose d'exhumer son mari, et de l'accrocher au poteau dépouillé. Au moins le conteur français met cet avis odieux dans la bouche d'une esclave : ce correctif même n'adoucit que foiblement, selon moi, l'horreur que cette circonstance inspire. Tranchons le mot, il n'y a pas une seule femme

au monde qui soit capable de suivre un semblable conseil, à moins que le commerce des hommes ne l'ait totalement avilie et corrompue. D'où vient cette cruelle démangeaison dans les hommes, toujours si vicieux et si méchans, de calomnier le caractère des femmes? Ce ne peut être que le sentiment de leur infériorité morale, qui leur inspire une lâcheté si odieuse. Je ne conçois pas qu'ils puissent oublier à ce point que le cœur sensible des femmes est l'ouvrage le plus aimable de la nature; que c'est de leur caractère affectueux et de leurs graces touchantes, que naissent tous les agrémens de la société; et qu'enfin c'est l'attrait de leur foiblesse et le charme de leur douceur, qui humanisent les passions féroces de l'homme, et qui en font l'être le plus heureux de la création.

Je n'ai jamais vu dans le monde que des hommes dépourvus de sensibilité, ou des libertins méprisables, accuser les femmes. C'est une observation qu'a faite Juvénal lui-même, qu'on ne peut pas accuser de flatterie à l'égard de ses contemporaines. Voici la réponse qu'il met dans la bouche de l'une d'elles, aux injures grossières d'un accusateur du beau sexe: — Tu demandes le rétablissement de la loi contre l'adultère? On en fit une autrefois contre une prostitution monstrueuse dans les hommes; et cette loi ne fut jamais si nécessaire. Avant de faire le procès à mon sexe, considère d'abord, examine les hommes. Les hommes! ils sont mille fois plus dépravés que nous. Mais leur troupe nombreuse, plus fortement unie qu'un bataillon serré, brave tout impunément. L'intérêt des mêmes vices établit entr'eux cette rare concorde. Quoique nous fassions, on nous juge à la rigueur; épargnant les corbeaux, les traits de la censure ne percent que la colombe. —

Je ne sais si la réponse de Laronia convient autant aux modernes ennemis des femmes, qu'à ses

contemporains. Je ne le crois pas : la distance qui nous sépare des anciens dans la carrière du vice, me semble incommensurable. Mais, pour remplir le but que je m'étois proposé dans cette note, j'ai pensé que je ne pouvois mieux faire que d'opposer Juvénal à Pétrone, parce que c'est prouver aux calomniateurs de la plus belle moitié du genre humain, que, dans tous les tems, la justice et la vérité se sont réunis pour lui trouver des vengeurs.

Page 94. *Il faut être célibataire pour tout obtenir et ne manquer de rien.* — Trouve-moi quelqu'un, dit Juvénal, qui sacrifie en faveur d'un ami qui a des héritiers, seulement une poule malade et dont les yeux commencent à se fermer. Que dis-je, une poule ? on ne sacrifieroit pas une caille pour le salut d'un père de famille. Que Paccius et Gallita, ces riches sans enfans, aient ressenti quelques accès de fièvre, les portiques des temples sont aussitôt remplis d'une foule de tableaux dépositaires des vœux de leurs cliens. On en voit qui vont jusqu'à promettre une hécatombe, faute d'éléphans ; car on n'en vend pas à Rome. Mais si Novius et Pacuvius en possédoient un, ils ne tarderoient pas à le conduire aux autels : les lares de Gallita verroient tomber cette victime, digne de telles divinités et de tels adorateurs.

— Ce Pacuvius, s'il étoit permis, dévoueroit à la mort ses esclaves choisis parmi les plus beaux de l'un et l'autre sexe : lui-même attacheroit sur leur tête les fatales bandelettes ; s'il avoit une fille nubile, il livreroit au couteau sacré cette nouvelle Iphigénie, sans espérer que Diane, comme chez les tragiques, dût mettre furtivement une biche en sa place. L'habile homme ! un bon testament est, en effet, de toute autre importance que la flotte des Grecs : car si Libitine lâche sa proie, le riche patron, vrai poisson dans la nasse, épris d'un trait d'attachement si

merveilleux, rayera peut-être son premier testament pour l'instituer son unique héritier.

— Le feu prend-il au palais du célibataire Arturius? les dames romaines font éclater leur désespoir, la noblesse est en deuil, et le préteur interrompt ses audiences. Le palais brûle encore, et déjà l'on accourt de toutes parts : l'un veut fournir le marbre; l'autre, faire à ses frais relever le bâtiment; celui-ci promet les statues les plus rares et les mieux conservées; celui-là, de superbes morceaux de Polyclète et d'Euphranor; d'autres offriront les antiques et précieuses dépouilles de la Grèce : c'est à qui donnera des livres, des tablettes, un buste de Minerve. Dans la même conjoncture, Persicus est encore mieux traité, parce qu'il est le plus opulent de ceux qui n'ont point d'héritiers; de sorte qu'on pourroit, à juste titre, le soupçonner d'avoir spéculé sur l'incendie de sa maison, et de l'avoir lui-même embrasée. —

C'est avec une sorte de scrupule que je cite si souvent des morceaux détachés de la belle traduction de Juvénal : je crois ressembler à un artiste ignorant qui mutileroit un chef-d'œuvre de Phidias ou de Bouchardon, pour en faire servir certaines parties à l'ornement d'un ouvrage de sa composition. Cependant voici mon motif et peut-être mon excuse : Pétrone et Juvénal parlent souvent des mêmes abus, des mêmes vices, des mêmes ridicules; et je me suis imaginé qu'il étoit piquant de les mettre en présence, toutes les fois que l'occasion s'en présentoit.

Page 94. *Enfin vous ne verrez dans cette ville..... que des cadavres réduits à leurs ossemens décharnés, et des corbeaux qui les dévorent.* Pétrone, en faisant cette affreuse caricature, songeoit bien moins à Crotone qu'à la capitale de l'empire. Les descriptions que d'autres auteurs en ont faites, sont d'une force de coloris également remarquable, et laissent de

Rome une idée vraiment effrayante. Juvénal, entr'autres, a peint cette cité célèbre sous des traits bien propres à intéresser tous ceux qui aiment à étudier les mœurs et les usages de l'antiquité ; mais comme nous en avons déjà cité plusieurs passages curieux sur ce sujet, nous nous contenterons d'offrir à nos lecteurs le tableau suivant, tracé par Ammien-Marcellin :

— Si vous êtes, à votre arrivée à Rome, dit-il, conduit, comme un honnête étranger, chez un homme opulent, c'est-à-dire très-orgueilleux, vous serez d'abord reçu avec toute sorte de politesses ; et, après avoir essuyé des questions auxquelles il faut le plus souvent répondre par des contes extravagans, vous vous étonnerez qu'un homme si considérable traite un simple particulier avec tant d'attention : vous irez même jusqu'à vous accuser de n'être pas venu, dix ans plus tôt, dans un si bon pays. Mais, lorsqu'encouragé par ce premier accueil, vous retournerez le lendemain pour faire votre cour, vous resterez là comme un homme inconnu, et qui tombe des nues, tandis qu'on se demandera tout bas d'où vous êtes et d'où vous venez. A la fin, cependant, vous parviendrez à être reconnu et admis à la familiarité ; mais si, après trois ans d'assiduité, vous vous avisez de vous éloigner le même espace de tems, on ne vous demandera pas à votre retour le motif de votre absence, car on ne s'en sera pas même aperçu. Bien plus, lorsque le tems viendra de donner ces repas si longs et si perfides pour la santé, on délibérera long-temps si, outre les convives d'obligation, on invitera encore quelque étranger ; et si, après un mûr examen, on veut bien s'y résoudre, celui-là seul sera admis, qui, docte en fait de spectacles, monte une garde assidue chez les cochers du cirque, ou est expert dans toutes les subtilités du jeu. Pour les hommes savans et vertueux, on les évite comme des ennuyeux et des

trouble-fêtes. Que dirai-je de ces ridicules cavalcades de nos riches fastueux, qui se divertissent à courir la poste dans les rues, au risque de se rompre le cou sur le pavé, traînant à leur suite une si grande quantité de domestiques, que, suivant l'expression du poète comique, ils ne laissent pas même le bouffon pour garder la maison; et ce divertissement ridicule, les matrones même n'ont pas craint de l'imiter, en courant aussi la ville dans des litières découvertes. Leur char triomphal marche au centre d'une armée d'esclaves; et l'arrière-garde est formée par les eunuques, dont le nombre et la difformité nous font détester la mémoire de Sémiramis, cette reine cruelle, qui, la première, violant les lois de la nature, fit regretter à cette mère tendre, mais imprudente, d'avoir montré trop tôt, dans les générations à peine commencées, l'espoir des générations futures.

—Avec de pareilles mœurs, on croira facilement que les maisons où les sciences furent jadis cultivées, ne sont plus maintenant que le réceptacle des plaisirs vains et frivoles; de sorte qu'à la place des orateurs et des philosophes, on n'entend plus, du matin au soir, que le son des flûtes et le chant des musiciens. Pour les bibliothèques, elles sont plus closes et plus abandonnées que les sépulcres. Les orchestres, les instrumens hydrauliques en ont pris la place. Enfin on est venu à ce comble d'indignités, que, lorsque la disette a obligé de chasser de la ville les étrangers, cette loi a été exécutée à la rigueur pour tous ces hommes utiles qui enseignent les arts libéraux, tandis qu'on a conservé les mimes et les histrions, et que jusqu'à trois mille danseuses ont été retenues dans la capitale, ainsi que leur cortège de musiciens et de choristes. Autrefois Rome étoit un asyle assuré pour quiconque y portoit les arts et l'industrie; maintenant je ne sais quelle sotte vanité fait regarder comme vil et abject, tout ce qui est né au-delà du Pomérium.

J'en excepte cependant les célibataires et tous ceux qui n'ont pas d'héritiers. Ceux-là sont comblés d'attentions et de prévenances. Telles sont les mœurs des nobles : pour le menu peuple, il passe souvent la nuit dans les cabarets, ou même dans les théâtres, à l'abri de ces toiles dont nous devons l'invention à Catulus, qui, le premier, introduisit à Rome cette recherche de commodités plus dignes de Capoue que de la ville de Romulus ; d'autres s'exposent des journées entières au soleil ou à la pluie, pour juger les cochers, et disserter sur les évènemens du cirque, etc. —

Page 99. *Il faut que l'esprit, s'élançant par de-là les régions du monde terrestre, se précipite à travers le merveilleux, mette en mouvement tout l'olympe.* Notre auteur fait ici une censure indirecte du plan de la Pharsale ; mais Voltaire, dont l'autorité en matière de goût, vaut au moins celle de Pétrone, en porte un jugement tout différent, et tout à l'avantage de Lucain. — La proximité des tems, dit-il, la notoriété publique de la guerre civile, le siècle éclairé, politique et peu superstitieux où vivoit Lucain, ainsi que les héros de son poëme, la solidité de son sujet, ôtoient à son génie toute liberté d'invention fabuleuse. La grandeur véritable des héros réels qu'il falloit peindre d'après nature, étoit une nouvelle difficulté. Les romains du tems de César étoient des personnages bien autrement importans que Sarpédon, Diomède, Mézence et Turnus. La guerre de Troie étoit un jeu d'enfans, en comparaison des guerres civiles de Rome, où les plus grands capitaines et les plus puissans hommes qui aient jamais été, disputoient de l'empire de la moitié du monde. —

Virgile et Homère avoient fort bien fait d'amener les divinités sur la scène. Lucain a fait tout aussi bien

de s'en passer. Jupiter, Mars, Vénus, étoient des embellissemens nécessaires aux actions d'Enée et d'Agamemnon : on savoit peu de chose de ces héros fabuleux ; ils étoient comme ces vainqueurs des jeux olympiques que Pindare chantoit, et dont il n'avoit presque rien à dire. Il falloit qu'il se jetât sur les louanges de Castor, de Pollux et d'Hercule. Les foibles commencemens de l'empire romain avoient besoin d'être relevés par l'intervention des dieux ; mais César, Pompée, Caton, Labiénus vivoient dans un autre siècle qu'Enée : les guerres civiles de Rome étoient trop sérieuses pour ces jeux d'imagination. Quel rôle César joueroit-il dans la plaine de Pharsale, si Iris venoit lui apporter une armure, ou si Vénus descendoit à son secours dans un nuage d'or ?

— Ceux qui prennent les commencemens d'un art pour les principes de l'art même, sont persuadés qu'un poëme ne sauroit subsister sans divinités, parce que l'Iliade en est pleine ; mais ces divinités sont si peu essentielles au poëme, que le plus bel endroit qui soit dans Lucain, et peut-être dans aucun poète, est le discours de Caton, dans lequel ce stoïque ennemi des fables dédaigne d'aller voir le temple de Jupiter-Ammon : —

Laissons, laissons, dit-il, un secours si honteux
A ces ames qu'agite un avenir douteux.
Pour être convaincu que la vie est à plaindre,
Que c'est un long combat dont l'issue est à craindre ;
Qu'une mort glorieuse est préférable aux fers,
Je ne consulte point les dieux ni les enfers.
Alors que du néant nous passons jusqu'à l'être,
Le ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connoître :
Nous trouvons Dieu par-tout ; par-tout il parle à nous.
Nous savons ce qui fait ou détruit son courroux ;
Et chacun porte en soi ce conseil salutaire,
Si le charme des sens ne le force à se taire.

Pensez-vous qu'à ce temple un Dieu soit limité !
Qu'il ait dans ces déserts caché la vérité !
Faut-il d'autre séjour à ce monarque auguste,
Que les cieux, que la terre, et que le cœur du juste !
C'est lui qui nous soutient ; c'est lui qui nous conduit ;
C'est sa main qui nous guide, et son feu qui nous luit ;
Tout ce que nous voyons, est cet être suprême, etc.

—Ce n'est donc point pour n'avoir pas fait usage du ministère des dieux, mais pour avoir ignoré l'art de bien conduire les affaires des hommes, et de faire agir César, Pompée, Caton d'une manière conforme aux traits nobles et sublimes dont il s'est servi pour les peindre, que la Pharsale est si inférieure à l'Enéide et à l'Iliade.—J'ai rapporté ce jugement motivé de Voltaire sur Lucain, pour l'opposer à Pétrone lui-même et à ses aveugles admirateurs. Il y a moins de génie, selon nous, dans tout le poëme sur la guerre civile, que dans le seul morceau de la Pharsale que nous venons de citer, et dont les vers, si ce n'est pas un crime de l'avouer, nous semblent dignes de Boileau, quoiqu'ils soient de la traduction de Brébeuf.—

Page 99. La victoire a conduit le romain triomphant.

Le texte dit : *Déjà le romain étoit maître de tout l'univers.* Cette façon de parler, qu'on pourroit regarder comme une hyperbole ridicule, étoit familière dans la bouche des romains. Les commentateurs et d'autres savans en rapportent un grand nombre d'exemples, tirés non-seulement des poëtes, mais aussi des orateurs et des historiens. Cicéron, parlant de Pompée, dit : *Ses trois triomphes attestent que le globe de la terre est soumis à notre empire.* Pompée lui-même donna ce titre fastueux à l'un de ses triomphes : *De orbe terrarum.*

Rien n'est plus fréquent, sur les anciens monumens,

que cette manière de parler. De-là ces épithètes de *rector*, *restitutor*, *locupletator orbis terrarum*, qui sont si souvent données aux empereurs sur leurs médailles : de-là ce globe qui représente la terre, et qui décore presque toujours les monumens qu'on leur a consacrés. L'empereur Antonin-le-Pieux, tout modeste qu'il étoit, n'a pas rougi de s'appeler lui-même le maître de l'univers. Justinien, long-tems après la destruction de l'empire d'Occident, n'a pas hésité de nommer Rome *la capitale du monde*. Il paroît que le plus ancien auteur qui se soit servi de cette expression, est Polybe, qui néanmoins y met un correctif, en disant que les romains étoient maîtres de toutes les parties du monde alors connues. Depuis, les Romains s'accoutumèrent facilement à s'entendre traiter de maîtres du monde. Mais cette façon de parler, réduite à sa juste valeur, signifioit seulement l'empire romains, *orbis Romanus*.

Page 99. **Ses flottes ont franchi, souveraines des mers,**
Les espaces connus qui bornoient l'univers.

Le texte porte : *Gravidis freta pressa carinis jam peragrabantur*, ou *peregebantur*. Ce passage a mis à la torture tous les commentateurs. J'ai adopté le sens que présente la suite de cette note, que je dois à M. le président Bouhier ; ce savant littérateur m'en fournira encore plusieurs autres sur ce poëme, qu'il a aussi traduit en vers, et enrichi de remarques historiques et grammaticales : voilà sans doute, dit-il, quelque chose de bien surprenant qu'au tems de César, la mer fût déjà couverte de vaisseaux richement chargés ! je ne puis croire que Pétrone ait dit une telle sottise. Elle ne seroit pas moins choquante, quand il auroit écrit *graïis* au lieu de *gravidis*, comme le vouloit Philippe Rubens. Je suis donc persuadé que le poète a eu en vue quelque expédition maritime que

que les romains avoient faite, peu avant la guerre civile, dans des pays jusqu'alors inconnus; et, si je ne me trompe, Pétrone a voulu désigner ici la descente de César dans la Grande-Bretagne; évènement dont Florus a parlé dans le même sens que Pétrone. Voici ses termes : *Omnibus terra marique captis, respexit (Cesar) oceanum, et quasi huic Romanus orbis non sufficeret, allerum cogitavit* : Maître de la terre et de la mer, César jeta les yeux sur l'Océan; et, comme si le monde romain n'eût pas suffi à son ambition, il médita la conquête d'un autre. Ainsi je soupçonne que le poète avoit écrit : *gravidis freta pressa Carenis.* On appeloit *Careni* un peuple qui habitoit à l'extrémité de l'Écosse, suivant plusieurs manuscrits de Ptolémée, et, entr'autres, celui de la bibliothèque palatine. L'épithète de *gravidis* convient à ce peuple, ajoute M. Bouhier, ainsi qu'à tous les Bretons, auxquels Pausanias et Strabon donnent une taille presque gigantesque. —

Page 99. **Le soldat, en public, dans l'enceinte d'un camp, Étale, au lieu de fer, la pourpre d'Orient.**

Un traducteur plus exact auroit dit, suivant la leçon de M. Bouhier : Le soldat, dégoûté de la pourpre tyrienne, alla jusques dans l'Inde chercher une teinture plus précieuse encore. Inde, dans cet endroit, signifie, ou plutôt désigne l'Afrique. On sait que c'est le nom que les anciens donnoient à cette partie du monde. Cuper en rapporte un grand nombre de preuves.

Cette teinture, plus précieuse que la pourpre de Tyr, et qu'on appeloit *gétulienne*, se tiroit de quelques isles de l'Afrique, au rapport de Pline, qui dit qu'elle fut mise en vogue par le roi Juba. Cependant quelques auteurs, entr'autres, Silius Italicus, font

présumer qu'elle étoit connue dès le tems du roi Scyphax. Quoi qu'il en soit, cette teinture étoit exquise, et des plus recherchées par les romains. Horace et Pline nous l'apprennent.

Page 99. **On épuise le marbre aux champs de Numidie, La soie et les parfums, dans l'Inde et l'Arabie.**

J'ai suivi la leçon commune, parce qu'elle m'a paru plus conforme au sens présumé du poète. En effet, pouvoit-il oublier le marbre et les parfums parmi les objets de luxe des romains? D'ailleurs, la critique manque de motif pour rejeter cette leçon, puisque la Numidie, autrefois vantée par Sénèque, Pline et Sidoine-Apollinaire, pour la beauté de ses marbres, produit encore, suivant le père Boussingault, en son *Théâtre du monde*, non-seulement du marbre, mais encore du jaspe et du porphyre de la plus grande beauté. Quant à l'Arabie, on sait combien, dans tous les tems, elle a été célèbre par ses parfums.

M. Bouhier veut, dans ses corrections sur le texte de Pétrone, qu'il ne soit ici question que des diverses sortes de soies qu'on tiroit de l'Afrique, chez les Numides et les Arabes, et de l'Inde, chez les Serres, ancien nom d'un peuple qui dépendoit de la Chine, et non d'aucune espèce de marbre. Cela peut être; mais comme l'examen de son opinion nous entraîneroit dans une trop longue discussion, nous nous contenterons d'extraire de ses notes des détails assez curieux sur les différentes espèces de soies dont il prétend qu'il est question dans cet endroit :

— La soie de la Chine, dit-il, est assez connue. Mais comme on connoît moins aujourd'hui celle de l'Afrique, il est bon de rappeler ce que les anciens en ont écrit. Pline nous apprend qu'elle se tiroit d'une espèce de cocons qui se formoient sur des arbres du

mont Atlas. L'Arabie n'étoit pas moins fertile que l'Afrique en arbrisseaux qui portoient cette espèce de duvet dont on tiroit la soie. Pline en parle en plus d'un endroit; et, avant lui, Hérodote avoit dit qu'elle étoit d'un grand usage chez les Indiens. Ces soies sont aujourd'hui distinguées des autres, par le nom de soie d'Orient, parmi nos commerçans, qui les disent produites par une plante, dans une gousse à-peu-près semblable à celle des cotoniers. —

Virgile a fait mention des soies de l'Afrique et de la Chine dans les vers suivans:

Quid nemora Æthiopum molli canentia lana?
Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres?

Là, d'un tendre duvet les arbres sont blanchis.
Ici, d'un fil doré les bois sont enrichis.

L'illustre traducteur des Géorgiques me semble avoir sacrifié, dans ces vers, la fidélité à la précision. Si je ne me trompe, il falloit nommer les Éthiopiens et les Serres, ou du moins les contrées qu'ils habitoient..... J'éprouve, en risquant cette observation, la même espèce d'émotion religieuse qu'auroit sans doute ressentie un jeune artiste de la Grèce, en croyant surprendre un défaut dans l'un des chefs-d'œuvre de Protogène ou d'Apelles.

Page 100. Les monstres sont forcés dans les forêts du Maure,
Et l'on dépeuple Ammon de ceux qu'il voit éclore.

La Mauritanie est une province occidentale de l'Afrique, qui s'étend le long de la mer Atlantique, vers le détroit de Gibraltar. Les forêts de cette côte ont été, de tous tems, très-peuplées de bêtes féroces. Quant à l'Ammon, c'est une portion de la Lybie, à l'extrémité orientale de l'Afrique, et séparée de la Mauritanie par une distance d'environ 900 lieues.

Pétrone entend par ces deux provinces, l'Afrique en général ; et, par leurs noms, qui rappellent leur immense éloignement, il a voulu, sans doute, indiquer la prodigieuse extravagance des Romains, qui faisoient venir de si loin et à si grands frais, des bêtes féroces pour les combats du cirque.

Page 100. Tandis qu'un peuple atroce, à la honte des mœurs,
Contemple la victime, et sourit à ses pleurs.

— Quelles mœurs, quelles effroyables mœurs, que celles des Romains, s'écrie Diderot ! je ne parle pas de la débauche, mais de ce caractère féroce qu'ils tenoient apparemment de l'habitude des combats du cirque. Je frémis, lorsque j'entends un de ces nouveaux Sybarites, blasé sur les plaisirs, las des voluptés de la Campanie, du silence et de la fraîcheur des forêts du Brutium, ou des superbes édifices de Tarente, se dire à lui-même : Je m'ennuie ; retournons à la ville ; je me sens le besoin de voir couler du sang..... Et ce mot est celui d'un efféminé !

Page 100. Par un usage affreux, dans la Perse inventé,
L'homme cesse d'être homme avant sa puberté.

Ce fut dans une ville appelée Spada, si l'on en croit Etienne de Byzance. Dans ce cas, un étymologiste trouveroit sans effort dans *spada*, l'origine du mot latin *spado*, chapon, eunuque. Mais cette anecdote a bien l'air d'un conte. Quoi qu'il en soit, on ne sait auquel des deux sexes attribuer cette cruelle invention. Plusieurs anciens l'ont imputée à Sémiramis. Mais le reproche n'en doit-il pas plutôt tomber sur les hommes ? Ce sont eux, en effet, qui trouvent le plus d'avantages dans cet horrible attentat contre l'ordre de la nature. Il est évident que c'est le

sentiment de Pétrone; et c'est aussi l'opinion de Quintilien. Pour faire cette opération, la manière la moins dangereuse étoit de se servir d'un couteau de terre cuite, qui se fabriquoit à Samos, et qui s'appeloit, à cause de cela, *testa samia*, ou *samia* seulement.

Page 100. **Des citroniers coupés sur les bords atlantiques,**
Forment pour les festins des tables magnifiques.

Martial dit expressément qu'elles étoient plus précieuses que l'or. On trouve aussi dans Pline et dans Tertullien des choses presque incroyables sur le prix excessif que les Romains y mettoient. Le *citrum*, ou citronier dont il est ici question, n'est pas celui que nous connoissons, mais un arbre beaucoup plus rare, qui est perdu pour nous. Cicéron reproche à Verrès d'avoir enlevé en Sicile une table superbe, composée de ce bois inestimable. Dans la vente des meubles de Gallus Asinius, il s'en trouva deux de cette espèce, qui furent vendues si cher, que le prix eût suffi, dit Pline, pour acheter deux riches métairies.

Ce luxe prodigieux dans les tables excita la bile de Juvénal. — Les tables de nos sobres aïeux, dit-il, n'étoient faites qu'avec les arbres du pays : si par hasard l'aquilon renversoit un vieux noyer, il servoit à cet usage. Mais, aujourd'hui, les riches mangent sans plaisir, et le turbot et le daim leur semblent insipides, les roses et les parfums blessent leur odorat, à moins que leurs tables ne soient soutenues par un grand léopard à gueule béante, fabriqué avec l'ivoire des plus belles dents que nous envoient Syenne, la Mauritanie, l'Inde, et les forêts de l'Arabie, où les déposa l'éléphant fatigué de leur poids. — Le travail de ces tables l'emportoit encore sur la matière : elles étoient ornées de marqueterie, de nacre de perles et d'ébène. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'ivoire étoit alors plus estimé que l'argent; car, au

dire du même poète, les riches ne dédaignoient pas moins de faire usage d'une table avec un pied d'argent, que de porter un anneau de fer au doigt. Ce qui mit probablement cet objet de luxe en faveur, c'est que les Romains furent long-tems sans connoître les nappes et les serviettes.

Page 100. Où le luxe prodigue à la débauche immonde,
Le prix de cent combats et des larmes du monde.

Le passage suivant de Juvénal étendra l'idée que Pétrone veut donner à ses lecteurs, des excès monstrueux auxquels les riches, à Rome, se livroient dans les festins. Tu te flattes peut-être, dit-il à un ami qu'il invite à souper, que de jeunes espagnoles viendront nous provoquer par leurs chants, par leurs danses lascives, aiguillons et ressources ordinaires de nos riches énervés? L'autre sexe néanmoins les remue davantage; il se développe mieux : il a plus d'expression : aussi remarque-t-on qu'embrasés subitement par les yeux et par les oreilles, ils ne peuvent plus se contenir. La médiocrité n'admet point de semblables licences. Laissons à ceux qui font, en se rinçant la bouche, jaillir le vin sur leurs planchers de marbre, le privilège d'écouter ces instrumens et ces chansons obscènes dont rougiroit la plus vile courtisane; que ceux-là jouissent de tous les raffinemens de la débauche : on le pardonne à leur fortune.

— Voyez, dit-il ailleurs, voyez cette femme se rendre aux bains pendant la nuit; alors sa rencontre est funeste, et son visage terrible : à voir l'attirail qui la suit, on diroit un décampement nocturne. Il faut suer : plus grand fracas encore. Quand ses bras, fatigués d'agiter une masse pesante, tombent dans l'inaction, le baigneur adroit frotte ses membres humides en homme instruit des goûts de la cynique.

Cependant de malheureux convives périssent chez elle de sommeil et de besoin. Elle reparoît enfin ; son visage est vermeil, et son gosier tellement altéré, qu'elle videroit d'un seul trait la cruche au large ventre que l'on met à ses pieds ; elle en boit, avant le repas, deux rasades qu'elle rejette aussitôt sur le plancher, afin de nétoyer son estomac, et d'y provoquer une faim dévorante. Le vin ruisselle sur le marbre ; et, telle qu'un serpent tombé dans un tonneau, l'infâme boit et vomit.

— Quelle est alors la retenue de cette femme ivre de vin et d'amour ? Confondant tout, elle se prête à tout, lorsqu'au milieu de la nuit elle engloutit des huîtres monstrueuses, et boit à pleine coupe le falerne qui fermente avec les parfums ; lorsqu'à ses regards incertains, déjà le plancher tourne, la table se soulève, et la lumière se double. D'où proviennent ces monstrueux désordres, et tant d'autres, de quelle source ?... Nous subissons à présent les maux inséparables d'une trop longue paix : plus cruelle que le glaive, la volupté dégrade notre empire, et venge l'univers asservi. Tous les crimes, tous les forfaits qu'enfante la débauche, règnent ici, depuis que Rome vit périr l'antique pauvreté. Le luxe infecta nos collines de la mollesse de Sybaris, de Rhodes, de Milet, et sur-tout de Tarente, dont les citoyens, insolens et couronnés de pampres, nagent dans les délices. —

Page 101. En vain Caton prétend à l'honneur des faisceaux.

Caton fut exclu de la préture, l'an de Rome 698, sous le consulat de Pompée et de Crassus, qui, redoutant l'incorruptibilité de ce vertueux citoyen, forcèrent le peuple, par leurs intrigues et leurs violences, de lui préférer Vatinius, leur créature, et le plus pervers des Romains dans ce siècle de corruption.

Mais, dans cette occasion, s'agit-il de la préture ? Le mot *fasces*, faisceaux, employé par Pétrone, semble désigner le consulat, quoique les autres magistrats supérieurs, tels que les préteurs, en fussent aussi décorés. Ce qu'il y a de certain, c'est que le consulat, au rapport de Plutarque, fut également refusé une fois à Caton. — Mais doit-on s'en étonner, dit l'auteur anglais de la vie de Cicéron ? Sa vertu farouche devoit lui faire peu d'amis. Sa vie fut un combat continuel contre la corruption de son siècle, et il finit par en être la victime. Sa mort est le plus bel hommage qu'on ait jamais rendu à la liberté.

— Mais toutes ses actions ne brillent pas d'un éclat aussi pur : en effet, si l'on veut étudier sans préjugés le caractère de cet illustre romain, on lui trouvera, quoiqu'il paroisse grand, noble, ami de la vertu, non-seulement des défauts, mais des foiblesses impardonnables dans un stoïcien qui affectoit de mesurer tous ses devoirs sur les règles rigoureuses de sa secte ; et l'on se convaincra que ses principes exagérés, en le plaçant hors des bornes de la nature, avoient armé son ame d'un orgueil inflexible, et d'une austérité qui le mettoient dans un état de guerre continuelle avec les mœurs de son tems. Dans sa vie privée, il étoit sévère, sombre, inexorable ; et les plus douces affections de la nature, il s'en défendoit comme des plus dangereuses ennemies de la justice, craignant toujours que l'amitié, la clémence et la compassion n'altérassent les motifs pour lesquels il vouloit faire le bien.

— Sa conduite étoit encore plus dure dans les affaires publiques, et il ne connoissoit qu'une règle en politique : c'étoit la justice, sans aucun égard aux circonstances, ni même à la force qui pouvoit l'arrêter ou l'entraîner. Il régla sa conduite et ses discours comme s'il eût vécu dans la république de Platon, et non parmi la canaille de Rome. Ne distinguant ni

les tems, ni les hommes, ni les choses, n'accordant rien à la foiblesse de l'état ni au pouvoir de ceux qui l'opprimoient, il ne prenoit d'autre chemin que le plus droit pour arriver à son but. Rencontroit-il des obstacles? il marchoit du même pas, résolu de les surmonter, ou de périr dans l'entreprise. Suivant ses principes, le moindre mouvement rétrograde étoit une foiblesse. Dans un tems où la discipline et le gouvernement touchoient également à leur ruine, il s'emportoit contre la corruption avec un zèle sans mesure, et s'armoit avec la dernière obstination contre un pouvoir supérieur. Au lieu de ménager la puissance des grands pour adoucir le mal, ou pour en tirer quelque bien, il les irritoit par des clameurs éternelles, et par des oppositions violentes, qui les forçoient tôt ou tard à ne plus garder de mesure avec les lois et la liberté; et c'est ainsi qu'avec les meilleures intentions, il rendit souvent les plus mauvais services à sa patrie.

— Telle étoit sa conduite en général. Cependant on remarque, dans le cours de sa vie, quelques occasions où sa fermeté ne fut pas invincible, où l'ambition, l'injustice, la chaleur de parti trouvèrent accès dans son ame, et endormirent sa philosophie jusqu'à le faire entrer dans des mesures absolument contraires à ses maximes. Le plus corrompu des romains, Clodius, eut l'adresse d'en faire, contre Ptolomée, roi de Chypre, l'agent de ses fureurs, et l'instrument des injustices du peuple, que ce tribun factieux gouvernoit. La dernière action de sa vie fut celle qui répondit le mieux à son caractère : lorsqu'il eut perdu l'espérance d'être plus long-tems ce qu'il avoit été, ou lorsque la balance du mal l'eut absolument emporté sur celle du bien, il obéit aux principes de sa secte, qui lui marquoient cet instant pour mourir, et termina sa vie avec un courage et une résolution qui feroient croire volontiers qu'il n'attendoit qu'une semblable

occasion pour se jeter dans les bras de la mort. En un mot, sa vertu a beaucoup d'éclat dans la théorie; mais comme il l'avoit fondée sur les raffinemens de l'école, et qu'elle ne couloit point des sources naturelles ni des convenances sociales, elle fut romanesque, et rarement utile à sa patrie; et si les incidens de sa vie sont propres à lui attirer de l'admiration, il n'a presque rien qu'on puisse proposer pour modèle.

—Mais d'où vient donc cette vénération profonde, et pour ainsi dire religieuse, qu'il inspire? on présume qu'il la doit bien moins aux actions de sa vie, qu'à la circonstance suivante: Après sa mort, Cicéron composa son éloge, et éleva jusqu'au ciel la vertu et le caractère de cette illustre victime de la liberté. Cet ouvrage, où l'auteur déploya toute la force de son génie, fut reçu du public avec des applaudissemens incroyables. César y fit une réponse, où il accusoit Caton dans les formes de la justice, avec tout l'art de la rhétorique et de l'éloquence. C'est à ce combat littéraire, qui fit un éclat prodigieux à Rome et dans tout l'empire, que plusieurs attribuent l'admiration exagérée des siècles pour Caton: la gloire de César et de Cicéron, disent-ils, a jeté sur sa mémoire un immense surcroît de célébrité; ils l'ont environnée de la pompe imposante avec laquelle leurs noms se présentent au souvenir de la postérité, et ils lui ont laissé, en la discutant, le sceau de leur propre grandeur. —

Page 101. Que ce peuple s'immole à ses propres fureurs,
Se détruit par ses mains, et périt sans vengeurs.

Dorat, dans des vers intitulés: *Fragment d'une satire de Lucilius*, a peint les mêmes désordres. Mais, sous des noms romains, ce sont les vices du gouvernement, sous l'avant-dernier de nos rois, que

ce poète aimable a décrits. Les couleurs étrangères dont il a revêtu son tableau, conviennent également au règne de Louis XV, et à tous les gouvernemens oppresseurs et corrompus : c'est, sans doute, que les vices des nations que le luxe a dépravées, et les sottises et les crimes de ceux qui les gouvernent, produisent, dans tous les tems, les mêmes résultats ; c'est sans doute aussi que le génie du mal, trop pressé d'agir, ne prend jamais ni le tems ni la peine de varier sa marche. Quoi qu'il en soit, voici les vers de Dorat. Perdus dans ses œuvres volumineuses, j'aime à penser qu'on ne me saura pas mauvais gré de les trouver ici. C'est un diamant que j'enchâsse dans mes paillettes :

Quel siècle ! quels excès ! quelle aveugle licence !
La noblesse vendue à l'or du plébéïen,
L'art glacé du sophiste étouffant l'éloquence !
Des raisonneurs en foule, et pas un citoyen !
L'un de Thémis en pleurs a brisé la balance,
L'autre, au blâme endurci, bravant tout, n'aimant rien,
Étale effrontément sa coupable opulence ;
Le faste a de l'état séché les réservoirs ;
Le palais de Poppée insulte à nos misères :
L'Amour a son trafic, et Vénus ses comptoirs ;
La toilette d'Albine est un bureau d'affaires :
Tout est vil ou cruel ; l'égoïsme s'étend ;
L'usure au front d'airain sort de ses noirs repaires ;
Et le guerrier lui-même a les mœurs d'un traitant.

Peindrai-je et nos besoins et nos plaisirs factices,
Les crimes enfantés par l'abus du pouvoir,
L'audacieuse intrigue assiégeant les comices,
Des augures trompeurs profanant l'encensoir,
D'imbécilles tyrans dont nos dieux sont complices,
Et de jeunes romains, notre dernier espoir,
De mollesse hébétés, ou vieillis dans les vices !

O pourquoi suis-je né dans ces jours malheureux!
Pleurons, amis, pleurons nos maux et nos injures,
De nos proscriptions l'attentat douloureux;
Rome, hélas! enfonçant le fer dans ses blessures,
Et, la hache à la main, le despotisme affreux,
A ce peuple abattu défendant les murmures;
Pleurons l'oubli des lois, et le mépris des mœurs,
Les progrès menaçans d'une fausse sagesse,
Le rapide déclin des arts consolateurs,
L'indigence qui naît du sein de la richesse,
Et tous les sentimens éteints dans tous les cœurs.

J'ai vu nos légions, parjures à la gloire,
Se laisser sans combat enlever la victoire;
J'ai vu nos ports déserts languir dans l'abandon;
J'ai vu le laboureur, écrasé de subsides,
Sacrifiant sa vie à des maîtres avides,
Connoître la famine auprès de sa moisson;
J'ai vu des proconsuls la débauche effrénée
Dévorer en un jour les trésors de l'année;
Et, tandis qu'auprès d'eux leurs lâches complaisans,
De la bassesse active épuisant l'industrie,
Ranimoient les langueurs de leur ame flétrie,
Tandis qu'à leurs festins faisant fumer l'encens,
Ils leur versoient dans l'or le sang de la patrie;
J'ai vu de vieux soldats, à vivre condamnés,
Traîner dans le besoin leurs jours infortunés:
Je les ai vus, fuyant une pitié frivole,
Ne confier leurs pleurs qu'aux murs du capitole,
Baiser en soupirant l'urne de nos héros,
Et cacher leur douleur dans le fond des tombeaux.

Page. 105. Sur le faîte orageux des Alpes solitaires.

Le texte nomme *Alpes grecques*, la partie de ces montagnes que franchit l'armée de César. C'est une erreur que Cluvier, dans son *Italia antiqua*, n'a

pas manqué de reprocher à Pétrone. En effet, ce fut du côté de Monaco, et conséquemment par les *Alpes maritimes*, que le vainqueur des Gaules repassa les monts. Virgile le dit expressément :

Aggeribus socer Alpinis, atque Monœci
Descendens.

Il n'est pas possible que Pétrone ait fait une pareille bévue. Il faut donc accuser les copistes d'avoir falsifié son texte, et ne rejeter que sur eux la faute présumée de l'auteur. Voici la leçon de Nodot et de Burmann :

Alpibus aeriis, ubi grajo nomine pulsæ,
Descendunt rupes.

Personne ne peut douter que ces mots ne désignent les Alpes grecques. Mais si cette leçon, comme le prétend M. Bouhier, est défectueuse, et s'il faut lui substituer *grajo numine pulsæ*, ou *vulsæ* pour *dejectæ*, la difficulté disparoîtra, puisque ces expressions, jointes aux mots suivans, *est locus Herculeis aris sacer*, indiquent clairement les *Alpes maritimes*, qui, jusqu'alors inaccessibles, avoient été rendues praticables par Hercule, héros grec, dont ses compatriotes, après sa mort, avoient fait un dieu, et auquel, en reconnoissance de ce service, et pour en perpétuer le souvenir, on bâtit dans la suite un temple sur l'une des hauteurs voisines de Monaco.

Page 111. Marcellus, à ta voix, qu'un décret du sénat
Juge César coupable et traître envers l'état.

Marcellus (Marc. Claud.) étoit alors consul. La commission de César dans les Gaules approchoit de sa fin ; et il ne paroissoit pas disposé à les quitter pour venir reprendre à Rome le rang de simple

citoyen. Son prétexte étoit que Pompée, ayant obtenu une prolongation de cinq ans dans son gouvernement d'Espagne, on lui devoit la même faveur, parce qu'il ne pouvoit abandonner le commandement de ses troupes, sans exposer sa personne aux plus grands dangers. Le sénat, pour calmer ses alarmes, avoit consenti qu'il prît le consulat, sans l'avoir sollicité dans les formes; mais cette faveur n'avoit pas été capable de le satisfaire.

Marcellus, trop ami de la liberté pour ne pas craindre et détester César, proposa de lui ôter sans ménagement le commandement de son armée, et de lui nommer un successeur; il vouloit même qu'on rétractât la dispense qu'on lui avoit accordée, et qu'on l'obligeât, pour obtenir les faisceaux, de venir à Rome faire les sollicitations ordinaires; et, pour mettre le comble à tant de sévérité, il demanda que le droit de bourgeoisie fût refusé aux colonies que César avoit fondées au-delà du Pô; en un mot, il fut le plus ferme de tous les magistrats romains à s'opposer aux entreprises de César: l'élévation naturelle de son ame, et l'ancienne splendeur de sa famille, ne lui permettoient pas de supporter l'idée d'un maître; et lorsqu'après la journée de Pharsale, il se fut retiré à Mitilène, dans l'isle de Lesbos, sa résolution étoit d'y passer le reste de sa vie, sans demander sa grace au vainqueur, et même sans l'accepter, en cas qu'il la lui offrît.

Il reçut dans sa retraite, la visite de Brutus, qui le trouva aussi heureux, par l'innocence et la modération de ses desirs, qu'on puisse espérer de l'être dans la condition humaine, environné de savans et de philosophes grecs, ardent à multiplier ses lumières, et si content de son sort, que Brutus, en retournant vers l'Italie, crut moins le laisser en exil qu'y aller lui-même. Ses amis à Rome gémissoient de son absence: il en avoit beaucoup dans le sénat;

et le sénat tout entier demanda sa grace à César, qui l'accorda. Le sage Marcellus apprit son rappel avec indifférence; et il s'obstinoit à ne pas quitter sa retraite : Cicéron eut besoin de toute son adresse et de toute l'autorité qu'il avoit sur son esprit, pour l'y déterminer.

Il partit enfin ; mais s'étant arrêté, dans sa route, au port de Pyrée, pour y passer un seul jour avec Serv. Sulpitius, son ancien ami, qui avoit été son collègue au consulat, il y fut assassiné par un nommé Magius, l'homme du monde qui lui paroissoit le plus attaché. On n'a jamais su la cause du crime de Magius, qui se perça le cœur du même poignard, et mourut sur-le-champ. Sulpitius fit porter à Athènes le corps de son ami, dont il célébra les funérailles avec autant de pompe que sa situation, dans une ville étrangère, le lui permettoit. Il ne put obtenir des Athéniens une place dans leurs murs pour y déposer les restes de Marcellus, parce que leur religion le leur défendoit; mais ils lui laissèrent la liberté de prendre une de leurs écoles publiques; et il choisit celle de l'académie, regardée alors comme le plus noble endroit de l'univers. Il y fit brûler le corps, et laissa des ordres pour élever à sa cendre un monument en marbre.

Marcellus étoit le chef d'une famille qui avoit donné, depuis plusieurs siècles, de grands hommes et des citoyens vertueux à la république. La nature lui avoit accordé des qualités qui répondoient à l'éclat de sa naissance. Il s'étoit formé un caractère particulier d'éloquence, qui lui avoit acquis une réputation brillante au barreau : de tous les orateurs de son tems, il étoit celui qui approchoit le plus de la perfection à laquelle Cicéron s'étoit élevé ; son style avoit de l'élégance, de la force et de l'abondance; sa voix étoit douce autant que son action étoit noble et gracieuse. Sa mort coûta des regrets et des larmes à

tous les romains qui chérissoient encore la liberté et la vertu.

Page 111. Toi, Curion, du peuple exalte la furie ;
Fais-lui voir dans César et Rome et la patrie.

Curion avoit reçu de la nature des qualités égales à sa naissance. Son entrée dans le monde avoit été des plus brillantes : il fronda hautement, à la tête de la jeune noblesse, les entreprises des triumvirs, César, Pompée et Crassus. Cette audace le rendit l'idole du peuple ; il ne paroissoit point au théâtre et dans les autres assemblées, sans y recevoir des preuves éclatantes de sa faveur ; et Pompée n'avoit jamais été plus applaudi dans les beaux jours de sa gloire.

Cicéron l'aimoit beaucoup ; ce grand homme, qui lui connoissoit assez de génie et d'ambition pour faire beaucoup de bien ou de mal à sa patrie, tâcha de l'engager de bonne heure dans les intérêts de la république, de lui inspirer du goût pour la véritable gloire, et de le décider à faire un noble usage des biens immenses qu'il avoit hérités de son père. Le luxe et la corruption rendirent ses efforts inutiles : Curion, qui venoit d'exercer la questure en Asie, donna au peuple, en l'honneur de son père, des jeux qui lui coûtèrent sa fortune. Il y déploya la plus grande magnificence ; mais ce fut sur-tout par la singularité de l'invention, qu'il se distingua. Nous allons mettre le lecteur à même d'en juger, à l'aide des détails suivans :

Il fit construire deux planchers, en forme de croissant, assez vastes pour contenir une portion considérable du peuple romain. Chacun de ces planchers n'avoit d'autre point d'appui qu'un pivot sur lequel on le faisoit tourner à volonté. Ces deux demi-cercles étoient d'abord adossés l'un à l'autre, mais à une

une distance convenable, afin d'avoir la faculté de les faire mouvoir. On représentoit en même-tems sur tous les deux des pièces dramatiques, sans que de l'un à l'autre les acteurs pussent s'entendre ou s'interrompre. Ensuite on faisoit tourner ces deux croissans, dont les extrémités, en se réunissant, formoient un cirque, où se donnoient des combats de gladiateurs.

C'est à cette occasion que Pline s'écrie avec sa causticité ordinaire : Que faut-il le plus admirer dans ce spectacle ? est-ce l'inventeur ou l'invention ? le machiniste, ou celui qui le met en œuvre ? la hardiesse de celui qui commande, ou la docilité de celui qui obéit ? La nouveauté du spectacle a tourné toutes les têtes ; et, dans son ivresse, le peuple romain ne voit pas l'imminent danger de son étonnante et bizarre position : il siége sans inquiétude sur un échafaud mobile prêt à fondre sous lui. Le voilà donc, ce peuple, le roi des nations, le conquérant de l'univers, le distributeur des provinces et des royaumes, le législateur de la terre, cette assemblée de dieux dont les volontés font la destinée du monde!!! embarqué sur deux espèces de navires, spectateur et spectacle tour-à-tour, il pirouette sur deux gonds, et s'applaudit de l'étrange nouveauté du péril qu'il affronte. —

Cicéron, qui craignoit que de pareilles dépenses, en absorbant le patrimoine de son élève, ne fussent l'écueil de sa vertu, l'avoit inutilement engagé à suspendre son projet. L'événement justifia ses craintes : Curion fut réduit dans la suite à se vendre à César. Il étoit alors tribun du peuple ; il n'avoit d'abord sollicité cet emploi que pour mortifier le vainqueur des Gaules, et s'opposer à ses projets contre la république ; mais un million que César lui fit offrir, changea ses dispositions, et le détacha de la cause commune. Ce n'étoit plus le tems des Curius ; et

Fabricius, contemporain de César, eût accepté l'or des Samnites.

Lorsque la guerre civile éclata, Curion sortit de Rome, et se rendit au camp de César, qui le chargea d'aller s'emparer de la Sicile. Caton, que Pompée y avoit envoyé pour la garder, prit le parti de l'abandonner à Curion, qui le suivit aussitôt en Afrique pour le combattre. Le malheur et la mort l'y attendoient : ses troupes furent taillées en pièces par celles de Juba, roi de Mauritanie, attaché au parti de Pompée. Ses amis le pressoient d'assurer sa vie, et de fuir avec les débris de son armée; mais il leur répondit qu'ayant si mal rempli les espérances de César, il ne se sentoit pas la force de paroître à ses yeux ; et, continuant de combattre en homme désespéré, il fut tué entre ses derniers soldats.

Sa mort causa des regrets : Rome avoit peu de jeunes citoyens dont elle eût conçu de si grandes espérances ; et depuis qu'il avoit embrassé le parti de César, il avoit fait oublier les désordres de sa première jeunesse par une conduite où la prudence n'avoit pas eu moins de part que la valeur. On a dit de lui, comme de Catilina, qu'il méritoit de mourir pour une meilleure cause. C'est son père qui, dans une harangue, avoit appelé César le mari de toutes les femmes, et la femme de tous les hommes.

Page 114. *Et ces couleurs artificielles sur vos joues.* Le visage, parmi les femmes de l'antiquité, ne recevoit pas moins de façons et d'ornemens que la chevelure : elles employoient le fard pour réparer la perte des couleurs naturelles, ou pour en augmenter l'éclat. Il paroît même qu'il y avoit des hommes assez efféminés pour s'en servir : Polienos en est la preuve.

On trouve dans Ovide la recette suivante de l'une

des compositions, alors en usage parmi les femmes, pour ajouter à l'éclat de leur teint, ou pour en conserver la fraîcheur : Prenez, dit-il, de l'orge de Lybie; ôtez-en la paille et la robe ; prenez une pareille quantité d'ers ou d'orobe ; détrempez l'une et l'autre dans des œufs; faites sécher, et broyez le tout ; jetez-y de la poudre de corne de cerf, de celle qui tombe au printems ; joignez-y quelques oignons de narcisse pilés dans un mortier ; faites entrer ensuite dans ce mélange de la gomme et de la farine faite avec du froment de Toscane ; enfin liez le tout par une plus grande quantité de miel, et cette composition rendra le teint plus net que la glace d'un miroir.

Pline parle d'une vigne sauvage, qui a les feuilles épaisses et tirant sur le blanc, dont le sarment est noueux, et l'écorce ordinairement brisée : elle produit, dit-il, des grains rouges, avec lesquels on teint en écarlate ; et ces grains, pilés avec des feuilles de la vigne, nétoient parfaitement la peau. L'encens entroit dans la plupart des cosmétiques alors en usage : tantôt il servoit à enlever les taches de la peau, et tantôt les tumeurs. Bien que l'encens, dit Ovide, soit agréable aux dieux, il ne faut pas néanmoins le jeter tout dans les brâsiers sacrés : il est d'autres autels qui réclament sa vapeur parfumée.

Le même poète a connu des femmes qui piloient du pavot dans de l'eau froide, et s'en mettoient sur les joues. D'autres se faisoient enfler le visage avec du pain trempé dans du lait d'ânesse. Poppée se servoit d'une espèce de fard onctueux, où il entroit du seigle bouilli ; on se l'appliquoit sur le visage, où il formoit une croûte, qui subsistoit quelque tems, et ne tomboit qu'après avoir été lavée avec du lait. Poppée, qui avoit mis cette pâte à la mode, lui laissa son nom. Les femmes alloient et venoient, ainsi masquées, dans l'intérieur de leur maison. C'étoit là,

pour ainsi dire, leur visage domestique, et le seul connu des maris. Leurs lèvres, dit Juvénal, s'y prenoient à la glu. Les fleurs nouvelles qu'offroit le visage, après la toilette, étoient réservées pour les amans.

Il y eut une recette plus simple que celle d'Ovide, et qui eut la plus grande vogue : c'étoit un fard composé de la terre de Chio, ou de Samos, que l'on faisoit dissoudre dans du vinaigre. Pline nous apprend que les dames s'en servoient pour se blanchir la peau, de même que de la terre de Selinuse, blanche, dit-il, comme du lait, et qui se dissout promptement dans l'eau. Les Grecs et les Romains avoient un fard métallique qu'ils employoient pour le blanc, et qui n'est autre chose que la céruse. Leur fard rouge se tiroit de la racine *rizion*, qu'ils faisoient venir de la Syrie. Ils se servirent aussi, mais plus tard, pour leur blanc, d'un fard composé d'une espèce de craie argentine ; et, pour le rouge, du *purpurissimum*, préparation qu'ils faisoient de l'écume de la pourpre, lorsqu'elle étoit encore toute chaude. Les qualités nuisibles de ces ingrédiens ont été senties par les anciens, autant que par les modernes : des graces simples et naturelles, a dit Afranius, le rouge de la pudeur, l'enjouement et la complaisance, voilà le fard le plus séduisant de la jeunesse. Quant à la vieillesse, il n'est pour elle d'autre fard que l'esprit et les connoissances.

Page 117. *Ses pieds à moitié nus dans une chaussure sicyonienne.* Le soulier romain, quant à la hauteur, ne se terminoit pas comme le nôtre, mais il s'élevoit jusqu'à mi-jambe ; et la partie supérieure, comme celle de nos brodequins, en étoit ouverte depuis le coude-pied, et se fermoit avec une espèce de ruban ou de lacet.

La chaussure militaire, appelée *caliga*, étoit faite d'une grosse semelle, d'où partoient des bandes de cuir, qui se croisoient sur le pied, dont elles laissoient voir par intervalles la chair nue. Quelquefois une de ces bandes passoit entre le gros orteil et le suivant pour tenir la chaussure plus ferme. Souvent on mettoit des clous à la semelle, probablement afin d'empêcher que le soldat ne glissât, quand il gravissoit ou descendoit les montagnes.

Ces deux chaussures n'étoient pas les seules en usage; il y en avoit de plusieurs sortes qui étoient relatives aux différens états, et distinguées par des noms différens: le *calceus*, le *mulleus*, le *pero*, le *phœcasium*, qui couvroient entièrement le pied, et le *solea*, le *bacca*, le *sandalium*, qui laissoient en partie le dessus du pied à découvert. Les sénateurs portoient sur leur chaussure un ornement nommé *lunulle*, espèce de boucle ou d'agraffe qui se plaçoit, les uns disent sur la partie antérieure du soulier, les autres, entre la cheville du pied et le talon. Cette distinction qui devint, après l'extinction de la république, commune à tous les sénateurs, étoit précédemment réservée aux seuls patriciens.

Pour être bien chaussé, il falloit que l'emboîtement du soulier fût dans les plus justes proportions avec la grosseur du pied. Un soin particulier des gens du siècle, dit Saint-Jérôme, est d'avoir un soulier bien propre et bien tendu. La forme, au volume près, étoit la même pour les hommes et pour les femmes. Que votre pied, dit Ovide à une dame qu'il endoctrine dans l'art de plaire, ne nage pas dans un soulier trop large. La pointe en étoit recourbée. La matière la plus ordinaire étoit le cuir apprêté. On se servoit aussi d'écorces d'arbres. Les bergères espagnoles, au rapport de Pline, fournirent la mode des souliers de joncs et de genêts. On mit encore en

œuvre le lin, la laine et la soie; mais le fond ou tissu ne resta pas long-tems sans recevoir quelques ornemens étrangers.

Si nous en croyons quelques auteurs, non-seulement les souliers se trouvèrent chargés de feuilles d'or, mais il y en avoit même dont les semelles étoient d'or massif. Plaute, dans sa comédie des *Bacchides*, fait dire par un valet auquel son maître demande si un certain Théotime est riche: Pouvez-vous faire cette question sur un homme qui porte des semelles d'or à ses souliers? Le luxe ne s'arrêta point à cet excès; et la vanité alla si loin dans cette partie de la parure, que non-seulement le devant du soulier, mais tous les dehors étoient garnis de pierreries.

La mollesse et la galanterie varièrent la forme de la chaussure; et la mode inventa une sorte de soulier grec, qu'on appeloit *sicyonien*: il étoit plus léger et plus délicat que les autres. Si vous me donniez, dit Cicéron dans le premier livre de l'*Orateur*, des souliers sicyoniens, je ne m'en servirois certainement pas: c'est une chaussure trop efféminée; j'en aimerois peut-être la commodité; mais, à cause de leur indécence, je ne m'en permettrois jamais l'usage.

On employa le liége pour hausser la chaussure et élever la taille, suivant la mode des Perses, qui voyoient les nains de mauvais œil; et dans ces tems reculés, comme au tems de Boileau:

La trop courte beauté monta sur des patins.

L'usage en étoit général: les coquettes s'en servoient dans les bals; les actrices, sur le théâtre, sur-tout dans le comique; et les prêtres, dans l'exercice de leur ministère.

La mode avoit affecté la couleur blanche aux souliers des femmes. Cependant le rouge prévalut dans

la suite, quoique les courtisanes, qui s'en étoient emparé, en eussent déshonoré l'usage. Mais soit que la mode commande aux bienséances, et qu'elle n'ait d'autre règle que son caprice, soit que la vertu dans quelques femmes, soit assez confiante et assez hardie pour s'affranchir d'un préjugé ennemi du goût et de l'inclination, celles qui se piquoient le plus de régularité, portèrent impunément des souliers rouges long-tems avant le règne d'Aurélien, qui leur en permit l'usage, et l'ôta en même-tems aux hommes.

L'ordonnance de ce prince fut d'autant plus flatteuse pour les dames, qu'il réserva aussi cette couleur, au rapport de Dion Cassius, pour lui et pour ses successeurs, à l'exemple des anciens rois d'Albe. Elle régna dans le bas empire pendant plusieurs siècles, et passa des empereurs d'Occident à la personne des papes, dont la mule, dans le tems qu'on mettoit à si haut prix le ridicule honneur de la baiser, a rappelé sans doute à plus d'un profane courtisan des successeurs de saint Pierre, les jolis petits pieds qui charmoient les payens de l'ancienne Rome.

Page 121. *Mais prête-moi ton miroir.* Les premiers miroirs artificiels furent de métal. Cicéron en attribue l'invention au premier Esculape. Une preuve plus incontestable de leur antiquité seroit, si notre traduction est bonne, le huitième verset du chapitre 38 de l'Exode, où il est rapporté que l'on fondit les miroirs des femmes pour en faire un grand vase d'airain. Quoi qu'il en soit, il paroît que ce meuble n'entroit pas encore dans la toilette des femmes au tems d'Homère : il n'en parle pas dans sa description de la toilette de Junon, quoiqu'il ait pris plaisir à rassembler tout ce qui contribuoit à la parure la plus recherchée.

Après avoir fait des miroirs d'airain, d'étain, de fer bruni, on en fabriqua d'un mélange des deux premiers métaux. L'argent pur obtint ensuite la préférence. Un artiste, nommé Praxitèle, contemporain du grand Pompée, fut l'inventeur des miroirs de cette dernière espèce. On en fit même d'or, où le luxe prodigua les pierreries et les embellissemens de tous les genres.

Il est étonnant que les anciens, qui poussèrent si loin les progrès de la découverte du verre, n'aient pas connu l'art de le rendre propre à la représentation des objets, en appliquant l'étain derrière les glaces. Il ne l'est pas moins que connoissant l'usage du crystal, plus propre encore que le verre à la fabrication des miroirs, ils ne s'en soient pas servis pour cet objet. Quoi qu'il en soit, ce ne fut que très-tard qu'ils commencèrent à faire des miroirs de verre; et les premiers sortirent des verreries de Sidon. Pline ne dit pas à quelle époque; mais comme il n'y en avoit pas encore du tems de Pompée, il est certain qu'ils parurent depuis la destruction de la république. Avant et depuis cette époque, on en ornoit les murs des appartemens et les alcoves des lits; on en incrustoit les plats et les bassins dans lesquels on servoit les viandes sur la table; on en revêtoit les tasses et les gobelets, qui multiplioient ainsi l'image des convives.

Page 130. Laisse au moins ton esclave, ô maîtresse chérie,
Exhaler dans tes bras les restes de sa vie.

Les vers dont on vient de lire la traduction, n'existent que dans les fragmens insérés par M. Burmann, éditeur et commentateur de Pétrone, à la suite du *Satyricon*, dans les éditions qu'il en a faites. Ce savant critique avoue qu'il n'a pu trouver

leur véritable place dans le corps de l'ouvrage. Cependant il soupçonne, dans une de ses notes sur ce morceau, qu'il appartient à l'endroit où j'ai hasardé de le mettre en œuvre. J'aurois dû peut-être donner moins d'importance à ce soupçon, imiter la réserve de l'illustre hollandois, et ne pas tirer ce fragment de sa solitude. Mais il m'a paru qu'il étoit propre à produire quelque intérêt, et je n'ai pu résister à l'envie d'en faire usage. Au reste, je ne veux esquiver aucun reproche mérité, et, aux risques de paroître avoir fait un emploi forcé de ce lambeau poétique, je le place à la suite de cette note, afin d'épargner aux amateurs de la langue latine, qui liront cet ouvrage, la peine de recourir à l'édition de M. Burmann.

Candida sidereis ardescunt lumina flammis,
Fundunt colla rosas, et cedit crinibus aurum,
Mellea purpureum depromunt ora ruborem,
Lacteaque admixtus sublimat pectora sanguis,
Ac totus tibi servit honor, formaque dearum
Fulges, et Venerem cœlesti corpore vincis.
Argento stat facta manus, digitisque tenellis
Serica fila trahens, pretioso stamine ludis.
Planta decens modicos nescit calcare lapillos,
Et dura lædi scelus est vestigia terra:
Ipsa tuos quum ferre velis per lilia gressus,
Nulli sternuntur leviori pondere flores.
Guttura nunc aliæ magnis monilibus ornent,
Aut gemmas aptent capiti: tu sola placere,
Vel spoliata, potes. Nulli laudabile totum
In te cuncta probat, si quisquam cernere possit.
Sirenum cantus et dulcia plectra Thaliæ
Ad vocem tacuisse reor, quæ mella propagas
Dulcia, et in miseros telum jacularis amoris.
Cor grave vulnus alit, nullo sanabile ferro,
Sed tua labra meo sævum de corde dolorem

Depellant, morbumque animæ mediesminis hujus
Cura fuget, nec te anta putres violentia nervos
Dissecet, atque tuæ moriar pro crimine causse.
Sed, si hoc grande putas, saltem concede precanti,
Ut jam defunctum niveis ambire lacertis
Digneris, vitamque mihi post fata reducas.

Page 141. Tel fut jadis le sombre et triste asyle,
Où le héros, le sot et l'esprit fort
Venoient tremblans aux pieds de la Sybille,
Sur leurs destins interroger le sort.

Le texte porte :

Qualis in actæa quondam fuit hospita terra,
Digna sacris Hecales, quam musa, sequentibus annis,
Battiada veteris mirando tradidit ævo.

Telle étoit, dans l'Attique, la cabane hospitalière de la vieille et charitable Hecale, dont le jeune Thésée perpétua le souvenir par sa reconnaissance religieuse, et que Callimaque a jugé digne de ses chants immortels. —

Si je ne me trompe, le ton des vers que je viens de traduire, fait un contraste choquant avec le tableau qui précède. En effet, rien de plus noble que l'objet de la comparaison, et de plus burlesque que le sujet principal. Hécale, donnant l'hospitalité à un jeune héros qui s'apprête à remplir la plus noble carrière, présente une image aussi intéressante que Baucis ; et la prêtresse de Priape n'excite que le mépris et même le dégoût.

D'après ces réflexions, j'ai pris le parti de substituer à la comparaison d'Hécale, celle de la Sybille, comme plus analogue au ton des vers précédens. Je n'entreprendrai pas de justifier cette licence, parce que je la crois de nature à trouver

des contradicteurs implacables, et dont les principes sont fondés, je l'avoue, sur des raisons assez bonnes pour que je me fasse un devoir, sinon de m'y astreindre, du moins de les respecter.

Page 146. *Voilà deux deniers d'or avec lesquels vous pourrez acheter et des dieux et des oies.* Les philosophes payens avoient, comme les nôtres, un gros grain d'irréligion, qui tantôt les rendoit plaisans, et tantôt enflammoit violemment leur bile. Parmi les preuves que nous en pourrions citer, nous nous contenterons de ce passage curieux de Juvénal : Quelle est la fête assez solemnelle pour arrêter la fraude, la perfidie, le brigandage et la cupidité ? Que les gens de bien sont rares ! nous sommes dans le neuvième âge, et nous vivons dans un siècle pire que le siècle de fer : les noms manquent aux crimes, et la nature n'a plus de nouveau métal pour les désigner. Cependant nous ne cessons de réclamer l'équité des mortels et des dieux. Réponds, auguste et vertueux vieillard, tu ne sais donc pas que l'on rit de ta simplicité, quand tu prétends nous persuader qu'un dieu vengeur réside dans nos temples, et sur les autels teints du sang des victimes ? Cette vieille probité fut en honneur chez les premiers habitans du Latium, avant que Saturne, déposant son diadême, prît, en fuyant, la faulx des moissonneurs; lorsque Junon n'étoit qu'un enfant, et Jupiter qu'un simple particulier dans les antres du mont Ida; quand les dieux n'avoient pas encore de banquet dans l'olympe ; quand on n'y voyoit ni Ganymède ni la jeune Hebé servir d'échansons, ni Vulcain essuyant, après avoir bu le nectar, ses bras enfumés dans sa forge. Alors chaque dieu dînoit chez soi ; la foule en étoit bien moindre qu'elle ne l'est aujourd'hui ; et le ciel, content de quelques

divinités ; pesoit moins sur les épaules du malheureux Atlas. Le sort n'avoit pas encore décidé qui d'entre eux gouverneroit le triste empire des gouffres de la mer. Le farouche Pluton et l'épouse qu'il ravit dans les champs siciliens, ne régnoient pas encore dans le ténare : la roue d'Ixion, le rocher de Sisyphe, les torches des furies, le vautour de Prométhée, y étoient inconnus ; et les enfers sans tyrans, ne contenoient que des ombres satisfaites.

FIN DES NOTES.

TITI PETRONII

ARBITRI

EQUITIS ROMANI

SATYRICON.

Fax nulla in præsidio erat, quæ iter aperiret errantibus, nec silentium noctis jam mediæ promittebat occurrentium lumen. Accedebat huc ebrietas, et imprudentia locorum, etiam interdiu obscura. Itaque cum hora pene tota, per omnes scrupos, *glarearumque* eminentium fragmenta traxissemus cruentos pedes, tandem expliciti acumine Gitonis sumus. Prudens enim pridie, cum luce etiam clara timeret errorem, omnes pilas columnasque notaverat creta quæ lineamenta evicerunt spississiman noctem, et notabili candore ostenderunt errantibus viam. Quamvis non minus sudoris habuimus etiam postquam ad stabulum pervenimus. Anus etiam ipsa, inter diversitores diutius ingurgitata, ne ignem quidem admotum sensisset : et forsitan pernoctassemus in limine, ni tabellarius Trimalchionis intervenisset, *decem* vehiculis dives. Non diu ergo tumultuatus stabuli januam effregit, et nos per eandem fenestram admisit.

« Cubiculum ingressus cum fratre lectum petii; et opipare epulatus, ardensque tentigine, me totum voluptatibus ingurgitavi. »

Qualis nox fuit illa, dii; deæque!
Quam mollis torus! hæsimus calentes,
Et transfudimus hinc et hinc labellis
Errantes animas, valete curæ!
Mortalis ego sic perire cœpi.

Sine causa gratulor mihi. Nam cum solutus mero amisissem ~~ebrias manus~~, Ascyltos, omnis injuriæ inventor, subduxit mihi nocte puerum, in lectum transtulit suum; volutatusque liberius cum fratre non suo, sive non sentiente injuriam, sive dissimulante, indormivit alienis amplexibus oblitus juris humani. Itaque ergo experrectus pertrectavi gaudio despoliatum torum; si qua est amantibus fides, ego dubitavi, an utrumque trajicerem gladio, somnumque morti jungerem. Tutius demum secutus consilium, Gitona quidem verberibus excitavi: Ascylton autem truci intuens vultu: quoniam, inquam, fidem *sceleste* violasti, et communem amicitiam; res tuas ocius tolle, et alium locum, quem polluas, quære.

Non repugnavit ille; sed postquam optima fide partiti manubias sumus: age, inquit, nunc et puerum dividamus.

Jocari putabam discedentem; at ille gladium parricidali manu strinxit, et: non frueris, inquit, hac præda, super quam solus incumbis. Partem meam necesse est vel hoc gladio

contentus abscindam. Idem ego ex altera parte feci; et intorto circa brachium pallio, composui ad præliandum gradum.

Inter hanc *furiosorum dementiam*, infelicissimus puer tangebat utriusque genua cum fletu, petebatque suppliciter, ne Thebanum par humilis taberna spectaret, neve sanguine mutuo pollueremus familiaritatis carissimæ sacra. Quod si utique, proclamabat, facinore opus est, *nudum* ecce jugulum, convertite huc manus, imprimite mucrones: ego mori debeo, qui amicitiæ sacramentum delevi.

Inhibuimus ferrum post has preces; et prior Ascyltos: ego, inquit, finem discordiæ imponam. Puer ipse, quem vult, sequatur, ut sit illi saltem in eligendo fratre salva libertas.

Ego *qui* vetustissimam consuetudinem putabam in sanguinis pignus transiisse, nihil timui, imo conditionem præcipiti festinatione rapui, commisique judici litem: qui ne deliberavit quidem, ut videretur cunctatus, verum statim ab extrema parte verbi consurrexit fratrem*que* Ascylton elegit.

Fulminatus hac pronuntiatione, sicut eram sine gladio, in lectulum decidi, et attulissem mihi damnatas manus, si non inimici victoriæ invidissem.

Egreditur superbus cum præmio Ascyltos, et paulo ante carissimum sibi commilitonem, fortunæque etiam similitudine parem, in loco peregrino destituit abjectum.

Nomen amicitiæ, si quatenus expedit, hæret.
Calculus in tabula mobile ducit opus.
Cum fortuna manet, vultum servatis, amici;
Cum cecidit, turpi vertitis ora fuga.
Grex agit in scena mimum, pater ille vocatur,
Filius hic, nomen divitis ille tenet:
Mox ubi ridendas inclusit pagina partes,
Vera redit facies, *assimulata* perit.

Nec diu tamen lachrymis indulsi, sed veritus ne Menelaus etiam antescholanus, inter cætera mala, solum me in diversorio inveniret; collegi sarcinulas, locumque secretum et proximum littori mœstus conduxi. Ibi triduo inclusus, redeunte in animum solitudine atque contemptu, verberabam ægrum planctibus pectus, et inter tot altissimos gemitus frequenter etiam proclamabam: ergo me non ruina terra potuit haurire? non iratum etiam innocentibus mare? Hospitem occidi, aufugi judicium, arenæ imposui, ut inter audaciæ nomina mendicus, exul, in diversorio græcæ urbis jacerem desertus? Et quis mihi hanc solitudinem imposuit? Adolescens omni libidine impurus, et sua quoque confessione dignus *exitio:* stupro liber, stupro ingenuus, cujus anni ad tesseram venerunt, quem tanquam puellam conduxit etiam, qui virum putavit. Quid ille alter? ô dii! qui *eo die, quo togam virilem*, stolam sumpsit, qui ne vir esset, a matre persuasus est; qui opus muliebre in ergastulo fecit, qui postquam conturbavit, et libidinis suæ solum vertit, reliquit veteris amicitiæ nomen, et, proh pudor! tanquam mulier secutuleïa, unius noctis *tractu* omnia

omnia vendidit? Jacent nunc amatores obligati noctibus totis, et forsitan mutuis libidinibus attriti derident solitudinem meam; sed non impune. Nam aut vir ego liberque non sum, aut noxio sanguine parentabo injuriæ meæ.

Hæc locutus gladio latus cingor, et, ne infirmitas militiam perderet, largioribus cibis excito vires; mox in publicum prosilio, furentisque more omnes circumeo porticus. Sed dum attonito vultu efferatoque nil aliud quam cædem et sanguinem cogito, frequentiusque manum ad capulum, quem devoveram, refero, notavit me miles, sive ille planus fuit, sive nocturnus grassator: et, quid tu, inquit, commilito, ex qua legione es, aut cujus centuriæ? Cum constantissime et centurionem, et legionem essem ementitus: age ergo, inquit ille, in exercitu vestro phœcasiati milites ambulant? Cum deinde vultu atque ipsa trepidatione mendacium prodidissem, ponere jussit arma, et malo cavere. Despoliatus ergo, imo præcisa ultione, retro ad diversorium tendo, paulatimque temeritate *laxata*, cœpi grassatoris audaciæ gratias agere.

« Interim mihi arduum erat amorem vindictæ superare, et mediam noctem anxius consumpsi; sed tristitiæ sublevandæ, injuriæque propellendæ causa egressus diluculo, omnes circuivi porticus, et » in pinacothecam perveni vario genere tabularum mirabilem: nam et Zeuxidos manus vidi nondum vetustatis injuria victas; et Protogenis rudimenta

cum ipsius naturæ veritate certantia, non sine quodam horrore tractavi. Jam vero Apellis, quam græci *Monochromon* appellant, etiam adoravi. Tanta enim subtilitate extremitates imaginum erant ad similitudinem præcisæ, ut crederes etiam animorum esse picturam.

Hinc aquila ferebat cœlo sublimis Deum. Illinc candidus Hylas repellebat improbam Naïada. Damnabat Apollo noxias manus, lyramque resolutam modo nato flore *coronabat.*

Inter quos etiam pictorum amantium vultus, tanquam in solitudine exclamavi : ergo amor etiam deos tangit? Jupiter in cœlo suo non invenit quod eligeret, et peccaturus in terris, nemini tamen injuriam fecit. Hylam nympha prædata, imperasset amori suo, si venturum ad interdictum Herculem credidisset. Apollo pueri umbram revocavit in florem, et omnes fabulæ quoque habuerunt sine æmulo complexus. At ego in societatem recepi hospitem Lycurgo crudeliorem.

Ecce autem, ego dum cum ventis litigo, intravit pinacothecam senex canus exercitati vultus, et qui videretur nescio quid magnum promittere; sed cultu non proinde speciosus, ut facile appareret, eum ex hac nota litteratorum esse, quos odisse divites solent. Is ergo ad latus constitit meum : et, ego, inquit, poeta sum, et, ut spero, non humillimi spiritus, si modo coronis aliquid credendum est, quas etiam ad imperitos deferre gratia solet.

Quare, ergo, *inquam*, tam male vestitus es.

Propter hoc ipsum, ait. Amor ingenii neminem unquam divitem fecit.

Qui pelago credit, magno se fenore tollit;
Qui pugnas et castra petit, præcingitur auro;
Vilis adulator picto jacet ebrius ostro;
Et qui sollicitat nuptas, ad præmia peccat.
Sola pruinosis horret facundia pannis,
Atque inopi lingua desertas invocat artes.

Non dubito ita est, si quis vitiorum omnium inimicus, rectum iter vitæ cœpit insistere, primum propter morum differentiam odium habet: (quis enim potest probare diversa?) deinde, qui solas extruere divitias curant, nihil volunt inter homines melius credi, quam quod ipsi tenent. Jactantur itaque, quacumque ratione possunt, litterarum amatores, ut videantur illi quoque infra pecuniam positi.

Nescio, *inquam*, quomodo bonæ mentis soror est paupertas; *et suspirabam. Merito, inquit senex, sortem doles litteratorum.*

« Non illud, inquam, suspiriorum materia; dolendi mihi altera causa est, et longe gravior: simulque, ut propensio humana alienis auribus proprios dolores deponit, fortunam meam illi exposui, imprimisque Ascylti perfidiam exaggeravi, proclamans inter tot gemitus: » vellem tam innocens esset frugalitatis meæ hostis, ut deliniri posset: nunc veteranus est latro, et ipsis lenonibus doctior.

« Visus ego semi ingenuus, me solari cœpit; utque tristitiam leniret meam, quid sibi in amoribus olim contigerat narravit. »

In Asiam, *inquit*, cum a quæstore essem stipendio eductus, hospitium Pergami accepi: ubi cum libenter habitarem, non solum propter cultum ædicularum, sed etiam propter hospitis formosissimum filium, excogitavi rationem, qua non essem patrifamiliæ suspectus amator. Quotiescumque enim in convivio de usu formosorum mentio facta est, tam vehementer excandui, tam severa tristitia violari aures meas obscœno sermone dolui, ut me mater præcipue tanquam unum ex philosophis intueretur. Jam ego cœperam ephebum in gymnasium deducere, ego studia ejus ordinare, ego docere ac præcipere, ne quis prædator corporis admitteretur in domum.

Forte cum in triclinio jaceremus, quia dies solemnis ludum arctaverat, pigritiamque recedendi imposuerat hilaritas longior; fere circa mediam noctem intellexi puerum vigilare. Itaque timidissimo murmure votum feci: et, domina, inquam, Venus, si ego hunc puerum basiavero, ita ut ille non sentiat, cras illi par columbarum donabo.

Audito voluptatis pretio, puer stertere cœpit. Itaque aggressus simulantem aliquot basiolis invasi. Contentus hoc principio, bene mane surrexi, electumque par columbarum attuli expectanti, ac me voto exsolvi.

Proxima nocte, cum idem liceret, mutavi optionem : et, si hunc, inquam, tractavero improba manu, et ille non senserit, gallos gallinaceos pugnacissimos duos donabo patienti. Ad hoc votum ephebus ultro se admovit, et, puto, vereri cœpit ne ego obdormissem. Indulsi ergo sollicito, totoque corpore citra summam voluptatem me ingurgitavi. Deinde, ut dies venit, attuli gaudenti quidquid promiseram.

Ut tertia nox licentiam dedit, consurrexi ad aurem male dormientis : dii, inquam, immortales ! si ego huic dormienti abstulero coïtum plenum et optabilem, pro hac felicitate cras puero asturconem Macedonicum optimum donabo, cum hac tamen exceptione, si ille non senserit. Nunquam altiore somno ephebus obdormivit. Itaque primum implevi lactentibus papillis manus, mox basio inhæsi, deinde in unum omnia vota conjunxi.

Mane sedere in cubiculo cœpit, atque expectare consuetudinem meam. Scis quanto facilius sit columbas gallosque gallinaceos emere, quam asturconem ; et præter hoc etiam timebam, ne tam grande munus suspectam faceret humanitatem meam. Ergo aliquot horis spatiatus, in hospitium reverti, nihilque aliud quam puerum basiavi : at ille circumspiciens, ut cervicem meam junxit amplexui : rogo, inquit, domine, ubi est asturco ?

« Difficultas, inquam, elegantem nanciscendi, munus differre coëgit, sed intra paucos

dies promissis stabo. Quid hoc sibi vellet scite intellexit ephebus, et motus internos prodidit vultus. »

Interim, cum ob hanc offensam præclusissem mihi aditum quem feceram, iterum ad licentiam redii. Interpositis enim paucis diebus, cum similis nos casus in eandem fortunam retulisset, ut intellexi stertere patrem, rogare cœpi ephebum, ut reverteretur in gratiam mecum, id est, ut pateretur satisfieri sibi, et cætera, quæ libido distenta dictat. At ille plane iratus, nihil aliud dicebat nisi hoc aut dormi, aut ego jam dicam patri.

Nihil est tam arduum, quod non improbitas extorqueat. Dum dicit, patrem excitabo, irrepsi tamen, et male repugnanti gaudium extorsi. At ille, non indelectatus nequitia mea, postquam diu questus est, deceptum se et derisum, traductumque inter condiscipulos, quibus jactasset censum meum: videris tamen, inquit, non ero tui similis. Si quid vis, fac iterum. Ego vero deposita omni offensa, cum puero in gratiam redii, ususque beneficio ejus, in somnum delapsus sum. Sed non fuit contentus iteratione ephebus plenæ maturitatis, et annis ad patiendum gestientibus. Itaque excitavit me sopitum: et, numquid vis inquit? Et non plane jam molestum erat munus. Utcumque igitur inter anhelitus sudoresque tritus, quod voluerat: accepit, rursusque in somnum decidi gaudio lassus. Interposita minus hora, pungere me manu cœpit, et dicere: quare nec facimus? Tum

ego toties excitatus, plane vehementer excandui, et reddidi illi voces suas: aut dormi, aut ego jam patri dicam.

Erectus his sermonibus, consulere prudentiorem cœpi ætates tabularum, et quædam argumenta mihi obscura, simulque causam desidiæ præsentis excutere; cur pulcherrimæ artes periissent, inter quas pictura ne minimum quidem sui vestigium reliquisset. Tum ille: pecuniæ, inquit, cupiditas hæc tropica instituit. Priscis enim temporibus, cum adhuc nuda virtus placeret, vigebant artes ingenuæ, summumque certamen inter homines erat, ne quid profuturum seculis diu lateret. Itaque *argilla* omnium herbarum succos Democritus expressit; et ne lapidum virgultorumque vis lateret, ætatem inter experimenta consumpsit. Eudoxus quidem in cacumine excelsissimi montis consenuit, ut astrorum cœlique motus deprehenderet: et Chrysippus, ut ad inventionem sufficeret, ter helleboro animum detersit.

Verum, ut ad plastas convertar, Lysippum statuæ unius lineamentis inhærentem inopia extinxit: et Myron, qui pæne hominum animas ferarumque ære comprehenderat, non invenit hæredem. At nos vino scortisque demersi, ne *partas* quidem artes audemus cognoscere; sed accusatores antiquitatis, vitia tantum docemus et discimus. Ubi est dialectica? Ubi astronomia? Ubi sapientiæ consultissima via? Quis unquam venit in templum, et votum fecit, si ad eloquentiam pervenisset?

Quis, si philosophiæ fontem invenisset? ac ne bonam quidem mentem aut bonam valetudinem petunt: sed statim, antequam limen capitolii tangant, alius donum promittit si propinquum divitem extulerit: alius, si thesaurum effoderit: alius, si ad trecenties H-S. salvus pervenerit. Ipse senatus, recti bonique præceptor, mille pondo auri capitolio promittere solet: et ne quis dubitet pecuniam concupiscere, Jovem quoque peculio exorat. Nolito ergo mirari, si pictura defecit, cum omnibus diis hominibusque formosior videatur massa auri, quam quidquid Apelles Phidiasve, græculi delirantes, fecerunt. Sed video totum te in illa hærere tabula, quæ Trojæ halosin ostendit; itaque conabor opus versibus pandere:

Jam decuma mœstos, inter ancipites metus,
Phrygas obsidebat messis, et vatis fides
Calchantis atro dubia pendebat metu:
Cum, Delio profante, cæsi vertices
Idæ trahuntur, scissaque in molem cadunt
Robora, minacem quæ figurarent equum.
Aperitur ingens claustrum, et obducti specus,
Qui castra caperent. Huc decenni prælio
Irata virtus abditur: stipant graves
Equi recessus Danaï, et in voto latent.
O patria! pulsas mille credidimus rates,
Solumque bello liberum: hoc titulus fero
Incisus, hoc ad fata compositus Sinon
Firmabat, et mendacium in damnum potens.
Jam turba portis libera, ac bello carens
In vota properant: fictibus manant genæ,
Mentisque pavidæ gaudium lacrymas habet.

Quas metus abegit : jamque Neptuno sacer,
Crinem solutus, omne Laocoon replet
Clamore vulgus ; mox reducta cuspide
Uterum notavit : fata sed tardant manus,
Ictusque resilit, et dolis addit fidem.
Iterum tamen confirmat invalidam manum,
Altaque bipenni latera pertentat. Fremit
Captiva pubes intus, et dum murmurat,
Roborea moles spirat alieno metu.
Ibat juventus capta, dum Trojam capit,
Bellumque totum fraude ducebat nova.
Ecce alia monstra ! Celsa qua Tenedos mare
Dorso repellit, tumida consurgunt freta,
Undaque resultat scissa tranquillo minor ;
Qualis silenti nocte remorum sonus
Longe refertur, cum premunt classes mare,
Pulsumque marmor abiete imposita gemit.
Respicimus, angues orbibus geminis ferunt
Ad saxa fluctus : tumida quorum pectora,
Rates ut altæ, lateribus spumas agunt :
Dant caudæ sonitum : liberæ ponto jubæ
Coruscant luminibus, fulmineum jubar
Incendit æquor, sibilisque undæ tremunt :
Stupuere mentes. Infulis stabant sacri
Phrygioque cultu gemina nati pignora
Laocoonte, quos repente tergoribus ligant
Angues corusci : parvulas illi manus
Ad ora referunt : neuter auxilio sibi,
Uterque fratri transtulit pias vices,
Morsque ipsa miseros mutuo perdit metu.
Accumulat ecce liberûm funus parens,
Infirmus auxiliator ; invadunt virum
Jam morte pasti, membraque ad terram trahunt.
Jacet sacerdos inter aras victima,
Terramque plangit. Sic profanatis sacris,
Peritura Troja perdidit primum deos.
Jam plena Phœbe candidum extulerat jubar,

Minora ducens astra radianti face,
Cum inter sepultos Priamidas nocte et mero
Danaï relaxant claustra, et effundunt viros.
Tentant in armis se duces, ceu uti solet
Duro remissus Thessali quadrupes jugo
Cervicem, et altas quatere ad excursum jubas.
Gladios retractant, commovent orbes manu,
Bellumque sumunt. Hic graves alius mero
Obtruncat, et continuat in *noctem* ultimam
Somnos: ab aris alius accendit faces,
Contraque Troas invocat Trojæ sacra.

Ex his, qui in porticibus spatiabantur, lapides in Eumolpum recitantem miserunt. At ille, qui plausum ingenii sui noverat, operuit caput, extraque templum profugit. Timui ego, ne me poëtam vocarent : itaque subsecutus fugientem ad littus perveni ; et, ut primum extra teli conjectum licuit consistere : rogo, inquam, quid tibi vis cum isto morbo? Minus quam duabus horis mecum moraris, et sæpius poetice quam humane locutus es. Itaque non miror, si te populus lapidibus prosequitur. Ego quoque sinum meum saxis onerabo, ut quotiescumque cœperis a te exire, sanguinem tibi e capite mittam.

Movit ille vultum : et, o mi, inquit, adolescens, non hodie primum auspicatus sum : imo quoties theatrum, ut recitem aliquid, intravi, hac me adventitia excipere frequentia solet. Cæterum, ne et tecum quoque habeam rixandum toto die, me ab hoc cibo abstinebo. Imo, inquam ego, si ejuras hodiernam bilem, una cœnabimus : *simulque* mando

ædicularum custodi cœnulæ officium, *et continuo in balneum ivimus; ubi* video Gitona cum linteis et strigilibus parieti applicitum, tristem, confusumque: scires non libenter servire. Itaque, ut experimentum oculorum caperem, convertit ille solutum gaudio vultum: et, miserere, inquit, frater; ubi arma non sunt, libere loquor: eripe me latroni cruento, et qualibet sævitia pœnitentiam judicis tui puni. Satis magnum erit misero solatium, tua voluntate cecidisse.

Supprimere ego querelam jubeo, ne quis consilia deprehenderet: relictoque Eumolpo (nam in balneo carmen recitabat) per tenebrosum et sordidum egressum extraho Gitona, raptimque in hospitium meum pervolo. Præclusis deinde foribus, invado pectus amplexibus, et perfusum os lacrymis vultu meo contero. Diu vocem neuter invenit; nam puer etiam singultibus crebris amabile pectus quassaverat. O facinus, inquam, indignum! quod amo te, quamvis relictus; et in hoc pectore, cum vulnus ingens fuerit, cicatrix non est. Quid dicis, peregrini amoris concessio? Dignus hac injuria fui?

Postquam se amari sensit, supercilium altius sustulit. *Sed, inquam ego*, nec amoris arbitrium ad alium judicem tuli; nihil jam queror, nihil jam memini, si bona fide pœnitentiam emendas.

Hæc cum inter gemitus lacrymasque fudissem, detersit ille pallio vultum: et, quæso,

inquit, Encolpi, fidem memoriæ tuæ appello: ego te reliqui, an tu prodidisti? Equidem fateor, et præ me fero, cum duos armatos viderem, ad fortiorem confugi.

Exosculatus pectus sapientia plenum, injeci cervicibus manus: et ut facile intelligeret, rediisse me in gratiam, et optima fide reviviscentem amicitiam, toto pectore astrinxi.

Et jam plena nox erat, mulierque cœnæ mandata curaverat, cum Eumolpus ostium pulsat. Interrogo ego: quod estis? obiterque per rimam foris speculari diligentissime cœpi, num Ascyltos una venisset. Demum, ut solum hospitem vidi, momento recepi. Ille se ut in grabatum rejecit, viditque Gitona in conspectu ministrantem, movit caput: et, laudo, inquit, Ganymedem: oportet hodie bene sit.

Non delectavit me tam curiosum principium, timuique ne in contubernium recepissem Ascylti parem. Instat Eumolpus, et cum puer illi potionem dedisset: malo te, inquit, quam balneum totum: siccatoque avide poculo, negat sibi unquam *aridius* fuisse: nam et dum lavor, ait, pæne vapulavi; quia conatus sum circa solium sedentibus carmen recitare: et postquam de balneo tanquam de theatro ejectus sum, circuire omnes angulos cœpi, et clara voce Encolpion clamitare. Ex altera parte juvenis nudus, qui vestimenta perdiderat, non minore clamoris indignatione Gitona flagitabat. Et me quidem

pueri tanquam insanum, imitatione petulantissima, deriserunt : illum autem frequentia ingens circumvenit cum plausu et admiratione timidissima : habebat enim inguinum pondus tam grande, ut ipsum hominem laciniam fascini crederes. O juvenem laboriosum ! puto illum pridie incipere, postero die finire. Itaque statim invenit auxilium : nescio quis enim eques romanus, ut aiebant, infamis, sua veste errantem circumdedit, ac domum abduxit : credo, ut tam magna fortuna solus uteretur. At ego ne mea quidem vestimenta ab officioso recepissem, nisi notorem dedissem. Tanto magis *expedit* inguina quam ingenia fricare.

Hæc Eumolpo dicente, mutabam ego frequentissime vultum : injuriis scilicet, inimici nostri hilaris, commodis tristis. Utcumque tamen, tanquam non agnoscerem fabulam, tacui, et cœnæ ordinem explicui.

« Vix dum finieram, cum cœnula allata est : cibus scilicet plebeius, sed succosus, et nutritivus, quem Eumolpus, doctor famelicus, devoravit. Satur vero philosophos de negotio ejicere cœpit, et multa jactare in illos qui vulgo nota contemnunt, raraque solum plurimi faciunt. Corruptæ menti, inquit, » vile est quod licet, et animus errore lentus injurias diligit.

Nolo, quod cupio, statim tenere,
Nec victoria mi placet parata.
Ales Phasiacis petita Colchis,
Atque Afre volucres placent palato,

Quod non sunt faciles : ut albus anser,
Et pictis anas enovata pennis,
Plebeium sapit. Ultimis ab oris
Attractus Scarus ; atque arata Syrtis,
Si quid naufragio dedit, probatur.
Mullus jam gravis est. Amica vincit
Uxorem. Rosa cinnamum veretur.
Quidquid quæritur, optimum videtur.

Hoc est, inquam, quod promiseras ne quem hodie versum faceres? Per fidem, saltem nobis parce, qui te nunquam lapidavimus. Nam si aliquis ex his qui in eodem synœcio potant, nomen poetæ olfecerit, totam concitabit viciniam, et nos omnes sub eadem causa obruet. Miserere, et aut pinacothecam, aut balneum cogita.

Sic me loquentem objurgavit Giton mitissimus puer, et negavit recte facere, quod seniori conviciarer; simulque oblitus officii, mensam, quam humanitate posuissem, contumelia tollerem ; multaque alia moderationis verecundiæque verba, quæ formam ejus egregie decebant.

O felicem, inquit *Eumolpus*, matrem tuam, quæ te talem peperit! macte virtute esto! Raram facit misturam cum sapientia forma. Itaque, ne putes te tot verba perdidisse, amatorem invenisti. Ego laudes tuas carminibus implebo. Ego pædagogus, et custos, etiam quo non jusseris, sequar : nec injuriam Encolpius accipit, alium amat.

Profuit etiam Eumolpo miles ille, qui mihi

abstulit gladium; alioquin, quem animum adversus Ascylton sumpseram, eum in Eumolpi sanguinem exercuissem. Nec fefellit hoc Gitona. Itaque extra cellam processit, tanquam aquam peteret, iramque meam prudenti absentia extinxit. Paululum ergo, intepescente sævitia: Eumolpe, inquam, jam malo vel carminibus loquaris, quam ejusmodi tibi vota proponas: et ego iracundus sum, et tu libidinosus; vide quam non conveniat his moribus. Puta igitur me furiosum esse: cede insaniæ, id est, ocius foras exi.

Confusus hac denunciatione Eumolpus, non quæsiit iracundiæ causam, sed continuo limen egressus, obduxit repente ostium cellæ, meque nihil tale expectantem inclusit, exemitque raptim clavem, et ad Gitona investigandum cucurrit.

Inclusus ego suspendio vitam finire constitui: et jam semicinctio stantem ad parietem spondam vinxeram, cervicesque nodo condebam; cum reseratis foribus intrat Eumolpus cum Gitone, meque a fatali jam meta revocat ad lucem. Giton præcipue ex dolore in rabiem efferatus, tollit clamorem, me *que* utraque manu impulsum præcipitat super lectum. Erras, inquit, Encolpi, si putas contingere posse, ut ante *me* moriaris. Prior cœpi, in Ascylti hospitio gladium quæsivi. Ego, si te non invenissem, periturus per præcipitia fui; et ut scias, non longe esse quærentibus mortem, specta invicem quod me spectare voluisti.

Hæc locutus, mercenario Eumolpi novaculam rapit, et semel iterumque cervice percussa, ante pedes collabitur nostros. Exclamo ego attonitus; secutusque labentem, eodem ferramento ad mortem viam quæro. Sed neque Giton ulla erat suspicione vulneris læsus, neque ego ullum sentiebam dolorem. Rudis enim novacula, et in hoc retusa, ut pueris discentibus audaciam tonsoris daret, instruxerat thecam. Ideoque nec mercenarius ad raptum ferramentum expaverat, nec Eumolpus interpellaverat mortem mimicam.

Dum hæc fabula inter amantes luditur, diversitor cum *altera* parte cœnulæ intervenit, contemplatusque fœdissimam jacentium volutationem: rogo, inquit, ebrii estis, an fugitivi, an utrumque? quis autem grabatum illum erexit? aut quid sibi vult tam furtiva molitio? vos, me-Hercules! ne mercedem cellæ daretis, fugere nocte in publicum voluistis; sed non impune. Jam enim faxo sciatis non viduæ hanc insulam esse, sed M. Manicii.

Exclamat Eumolpus: etiam minaris? simulque os hominis palma excussissima pulsat. Ille tot hospitum potionibus liberum urceolum *fictilem* in Eumolpi caput jaculatus est, solvitque clamantis frontem, et de cella se proripuit. Eumolpus contumeliæ impatiens rapit ligneum candelabrum, sequitur abeuntem, et creberrimis ictibus supercilium suum vindicat. Fit concursus familiæ, hospitumque ebriorum frequentia. Ego autem nactus occasionem

occasionem vindictæ, Eumolpum excludo, redditaque scordalo vice, sine æmulo scilicet, et cella utor, et nocte.

Interim coctores, insulariique mulcant exclusum: et alius veru extis stridentibus plenum in oculos ejus intentat: alius, furca de carnario rapta, statum prælianti componit: anus præcipue lippa, sordidissimo linteo præcincta, soleis ligneis imparibus imposita, canem ingentis magnitudinis catena trahit, instigatque in Eumolpum: sed ille candelabro se ab omni periculo vindicabat.

Videbamus nos omnia per foramen valvæ, quod paulo ante ansa osti oli rupta laxaverat; favebamque ego vapulanti. Giton autem non oblitus misericordiæ suæ, reserandum ostium, succurrendumque periclitanti censebat. Ego durante adhuc iracundia, non continui manum, sed caput miserantis stricto acutoque articulo percussi. Et ille flens quidem consedit in lecto: ego autem alternos opponebam foramini oculos, injuriæque Eumolpi advocationem commodabam, et veluti quodam cibo me replebam: cum procurator insulæ Bargates a cœna excitatus, a duobus lecticariis in mediam rixam perfertur: nam erat etiam pedibus æger. Is, ut rabiosa barbaraque voce in ebrios fugitivosque diu peroravit, respiciens ad Eumolpum: o poetarum, inquit, dissertissime, tu eras? et non discedunt ocius nequissimi servi, manusque continent a rixa? *Tum ad aures Eumolpi accedens*: contubernalis mea, *inquit submissius*, mihi fastum facit:

ita, si me amas, maledic illam versibus, ut habeat pudorem.

Dum Eumolpus cum Bargate in secreto loquitur, intrat stabulum præco cum servo publico, aliaque sane *non* modica frequentia, facemque fumosam magis quam lucidam quassans, hæc proclamavit:

PUER IN BALNEO PAULO ANTE
ABERRAVIT,
ANNORUM CIRCA XVI.
CRISPUS, MOLLIS, FORMOSUS,
NOMINE GITON:
SI QUIS EUM REDDERE,
AUT COMMONSTRARE
VOLUERIT,
ACCIPIET NUMMOS MILLE.

Nec longe a præcone Ascyltos stabat amictus discoloria veste, atque in lance argentea indicium, et fidem præferebat.

Imperavi Gitoni, ut raptim grabatum subiret; annecteretque pedes et manus institis, quibus sponda culcitam ferebat: ac, sicut olim Ulyxes pro ariete adhæsisset, extentus infra grabatum scrutantium eluderet manus.

Non est moratus Giton imperium, momentoque temporis inseruit *vinculis* manus, et Ulyxem astu simillimo vicit. Ego, ne suspicioni relinquerem locum, lectulum vestimentis implevi, uniusque hominis vestigium ad corporis mei mensuram figuravi.

Interim Ascyltos, ut perrerravit omnes cum viatore cellas, venit ad meam : et hoc quidem pleniorem spem concepit, quo diligentius oppessulatas invenit fores. Publicus vero servus, insertans commissuris secures, claustrorum firmitatem laxavit.

Ego ad genua Ascylti procubui, et per memoriam amicitiæ, perque societatem miseriarum, petii ut saltem ostenderet fratrem; imo, ut fidem haberent fictæ preces : scio te, inquam, Ascylte, ad occidendum me venisse : quo enim secures attulisti? Itaque satia iracundiam tuam : præbeo ecce cervicem, funde sanguinem, quem sub prætextu quæstionis petiisti.

Amolitur Ascyltos invidiam; et, se vero nihil aliud quam fugitivum suum dixit quærere; mortem nec hominis concupisse, nec supplicis, utique ejus, quem post fatalem rixam habuit carissimum.

At non servus publicus tam languide agit, sed raptam cauponi arundinem subter lectum mittit, omniaque etiam foramina parietum scrutatur. Subducebat Giton ab ictu corpus, et reducto timidissime spiritu ipsos cimices ore tangebat.

Illis autem *vix egressis*, Eumolpus, quia effractum ostium cellæ neminem poterat excludere, irrumpit perturbatus : et, mille, inquit, nummos inveni; jam enim persequar abeuntem præconem, et in potestate tua esse Gitonem, meritissima *proditione* monstrabo.

Genua ego perseverantis amplector, ne morientes vellet occidere : et, merito, inquam, excandesceres, si posses te proditum ostendere. Nunc inter turbam puer fugit, nec quo abierit, suspicari possum. Per fidem, Eumolpe, reduc puerum, et vel Ascylto redde.

Dum hæc ego jam credenti persuadeo, Giton, collectione spiritus plenus, ter continuo ita sternutavit, ut grabatum concuteret. Ad quem motum Eumolpus conversus, salvere Gitona jubet. Remota etiam culcita, videt Ulyxem, cui vel esuriens Cyclops potuisset parcere. Mox conversus ad me, quid est, inquit, latro ? Ne deprehensus quidem ausus es mihi verum dicere ? Imo, ni deus quidam humanarum rerum arbiter pendenti puero excussisset indicium, elusus circa popinas errarem. *At* Giton, longe blandior quam ego, primum araneis oleo madentibus vulnus, quod in supercilio factum erat, coarctavit, mox palliolo suo laceratam mutavit vestem, amplexusque jam mitigatum, osculis tanquam fomentis aggressus est : et, in tua, inquit, pater carissime, in tua sumus custodia. Si Gitona tuum amas, incipe velle servare. Utinam me solum inimicus ignis hauriret ! utinam hibernum invaderet mare ? Ego enim omnium scelerum materia : ego causa sum. Si perirem, convenirem inimicis.

« Eumolpus, tum Encolpii, tum Gitonis, commotus ærumnis, et præcipue blanditiarum Gitonis non immemor : stultissimi, inquit, certe estis vos, qui virtute præditi,

felices esse potestis, vitam tamen ærumnosam degitis, et singulis diebus vos ultro novis torquetis cruciatibus. » Ego sic semper et ubique vixi, ut ultimam quamque lucem, tanquam non redituram, consumerem, « id est in tranquillitate : si me vultis imitari, sollicitudines animis mittite. Ascyltos hic vos insectatur : fugite illum, et me profecturum in regiones extraneas sequimini. In navigio vector proxima forsan nocte proficiscar : ibi plane notus sum, et gratiose accipiemur. »

« Prudens utileque hoc consilium mihi visum est, quia Ascylti vexationibus me vindicabat, vitamque pollicebatur feliciorem. Eumolpi victus humanitate, nuper illi injuriam fecisse maxime dolui ; meæque æmulationis, tot malorum causæ, pœnitentiam agere cœpi. »

Profusis ego lacrymis rogo, quæsoque, ut mecum quoque redeat in gratiam : neque enim in amantium esse potestate furiosam æmulationem : daturum tamen operam, ne aut dicam, aut faciam amplius quo possit offendi. Tantum omnem scabitudinem animo, tanquam bonarum artium magister, deleret sine cicatrice. Incultis asperisque regionibus diutius nives hærent : ast ubi ea aratro *domita* tellus nitet, *dum loqueris*, *levi* pruina *dilabuntur*. Similiter in pectoribus ira considit : feras quidem mentes obsidet, eruditas prælabitur.

Ut scias, inquit Eumolpus, verum esse quod dicis, ecce etiam osculo iram finio : itaque

quod bene eveniat, expedite sarcinulas, vel sequimini me, vel, si mavultis, ducite.

Adhuc loquebatur, cum crepuit ostium impulsum, stetitque in limine *barba horrendus* nauta : et, moraris, inquit, Eumolpe, tanquam prope diem ignores.

Haud mora, omnes consurgimus, et Eumolpus quidem mercenarium suum, jam olim dormientem, exire cum sarcinis jubet : ego cum Gitone quidquid erat, in *alutam* compono, et adoratis sideribus intro navigium.

« In puppis constrato locum semotum elegimus, et nondum orta die Eumolpus dormitabat. Ego vero Gitonque, ne quidem minimum somni haurire potuimus. Anxius perpendebam me in societatem recepisse Eumolpum Ascylto formidabiliorem æmulum, et illud valde me torquebat. Ratione vero dolorem vincente, *molestum*, inquam, » quod puer hospiti placet. Quid autem, non commune est, quod natura optimum fecit ? Sol omnibus lucet. Luna innumerabilibus comitata sideribus, etiam feras ducit ad pabulum. Quid aquis dici formosius potest ? in publico tamen manant. Solus ergo amor furtum potius, quam præmium, erit ? Imo vero nolo habere bona, nisi quibus populus inviderit. Vietus et senex non erit gravis, etiam cum voluerit aliquid sumere : opus anhelitu perdet.

Hoc ut infra fiduciam posui, fraudavique animum diffidentem, cœpi somnum, obruto

tunicula capite, mentiri. Sed repente, quasi destruente fortuna constantiam meam, ejusmodi vox super constratum puppis congemuit: ergo me derisit? At hæc quidem virilis, et pæne auribus meis familiaris animum palpitantem percussit. Cæterum eadem indignatione mulier lancinata ulterius excanduit: et, si quis deus manibus meis, inquit, Gitona imponeret, quam bene exulem *exciperem.*

Uterque nostrum tam inexpectato ictus sono amiserat sanguinem. Ego præcipue, quasi somnio quodam turbulento circumamictus, diu vocem collegi, tremulisque manibus Eumolpi, jam in soporem labentis, laciniam duxi: et, per fidem, inquam, pater, cujus hæc navis est, aut quos vehat, dicere potes? Inquietatus ille moleste tulit: et, hoc erat, inquit, quod placuerat tibi, ut super constratum navis occuparemus secretissimum locum, ne nos patereris requiescere. Quid porro ad rem pertinet, si dixero, Lycam Tarentinum esse dominum hujusce navigii, qui Tryphænam exulem Tarentum ferat?

Intremui post hoc fulmen attonitus, jugulóque detecto: aliquando, inquam, totum me, fortuna vicisti. Nam Giton quidem super meum pectus positus, *pæne* animam egit; deinde ut effusus sudor utriusque spiritum revocavit, comprehendi Eumolpi genua: miserere, inquam, morientium, id est, pro consortio studiorum commoda manum. Mors venit, quæ, nisi per te licet, potest esse pro munere.

Inundatus hac Eumolpus invidia, jurat per deos deasque, se neque scire quid acciderit, nec ullum dolum malum consilio adhibuisse; sed mente simplicissima, et vera fide in navigium comites induxisse, quo *ipse* jampridem fuerit usurus. Quæ autem hic insidiæ sunt, inquit? aut quis nobis-*cum* Hannibal navigat? Lycas Tarentinus homo verecundissimus, et non tantum hujus navigii dominus, quod regit, sed fundorum etiam aliquot, et familiæ negotiantis, onus deferendum ad mercatum conduxit. Hic est Cyclops ille, et archipirata, cui vecturam debemus: et præter hunc Tryphæna omnium feminarum formosissima; quæ voluptatis causa huc atque illuc vectatur.

Hi sunt, inquit Giton, quos fugimus: simulque raptim causas odiorum, et instans periculum trepidanti Eumolpo exponit.

Confusus ille, et consilii egens, jubet quemque suam sententiam proponere: et, fingite, inquit, nos antrum Cyclopis intrasse. Quærendum est aliquod effugium, nisi naufragium ponimus, et omni nos periculo liberamus.

Imo, inquit Giton, persuade gubernatori, ut in aliquem portum navem deducat, non sine præmio scilicet; et affirma ei, impatientem maris fratrem tuum in ultimis esse. Poteris hanc simulationem et lacrymis, et vultus confusione obumbrare, ut misericordia permotus gubernator indulgeat tibi.

Negavit hoc Eumolpus fieri posse; quia magna navigia portibus se gravatim insinuant, nec tam cito fratrem defecisse, verisimile erit. Accedit his, quod forsitan Lycas officii causa visere languentem desiderabit. *Videsis*, quam valde nobis expediat, ultro ad dominum fugientes accedere. Sed finge navem ab ingenti posse cursu deflecti, et Lycam non utique circumiturum ægrorum cubilia; quomodo possumus egredi nave, ut non conspiciamur a cunctis? Opertis capitibus, an nudis? Opertis? Et quis non dare manum languentibus volet? Nudis? Et quid erit aliud, quam seipsos proscribere?

Quin potius, inquam ego, ad temeritatem confugimus, et per funem lapsi descendimus in scapham, præsisoque vinculo, reliqua fortunæ committimus? Nec ego in hoc periculo Eumolpum arcesso. Quid enim attinet, innocentem alieno periculo imponere? Contentus sum, si nos descendentes adjuverit casus.

Non imprudens consilium, inquit Eumolpus, si aditum haberet. Quis enim non euntes notabit? Utique gubernator, qui pervigil nocte siderum quoque motus custodit. Et utcumque imponi vel *non* dormienti posset, si per aliam partem navis fuga quæreretur: nunc per puppim, per ipsa gubernacula dilabendum est, a quorum regione funis descendit, qui scaphæ custodiam tenet. Præterea illud miror, Encolpi, tibi non succurrisse, unum nautam stationis perpetuæ interdiu noctuque jacere in scapha, nec posse inde custodem,

nisi aut cæde expelli, aut præcipitari viribus. Quod an fieri possit, interrogate audaciam vestram. Nam quod ad meum quidem comitatum attinet, nullum recuso periculum, quod salutis spem ostendit. Nam sine causa quidem spiritum tanquam rem vacuam impendere, nec vos quidem existimo velle. Videte numquid hoc placeat : ego vos in duas jam pelles conjiciam, vinctosque loris inter vestimenta pro sarcinis habebo, apertis scilicet aliquatenus labris, quibus et spiritum recipere possitis, et cibum. Conclamabo deinde nocte servos pœnam graviorem timentes præcipitasse se in mare : deinde cum ventum fuerit in portum, sine ulla suspicione, pro sarcinis vos efferam.

Ita vero, inquam ego, tamquam solidos alligaturus, quibus non soleat venter injuriam facere; an tanquam eos, qui sternutare non soleamus, nec stertere? an quia hoc genus furti semel mihi feliciter cessit? Sed finge una die vinctos posse durare : quid ergo si diutius, aut tranquillitas nos tenuerit, aut adversa tempestas; quid facturi sumus? vestes quoque diutius vinctas ruga consumit, et cartæ alligatæ mutant figuram. Juvenes adhuc laboris expertes, statuarum ritu patiemur pannos et vincula? Adhuc aliud iter salutis quærendum est. Inspicite quod ego inveni : Eumolpus tanquam litterarum studiosus utique atramentum habet. Hoc ergo remedio mutemus *colorem* a capillis usque ad ungues; ita, tanquam servi Æthiopes, et præsto *illi* erimus sine

tormentorum injuria hilares, et permutato colore imponemus inimicis.

Quin tu, inquit Giton, et circumcide nos, ut Judæi videamur; et pertunde aures, ut imitemur Arabes; et increta facies, ut suos Gallia cives putet: tanquam hic solus color figuram possit pervertere, et non multa una oporteat consentiant, et non natione mendacium constet. Puta infectam medicamine faciem diutius durare posse: finge nec aquæ asperginem impositurum aliquam corpori maculam, nec vestem atramento adhæsuram, quod frequenter etiam non accersito ferrumine infigitur: age, numquid et labra possumus tumore teterrimo implere? numquid et crines calamistro convertere? numquid et frontes cicatricibus scindere? numquid et crura in orbem pandere? numquid et talos ad terram deducere? numquid barbam peregrima ratione figurare? Color arte compositus inquinat corpus, non mutat. Audite quid dementi succurrerit: præligemus vestibus capita, et nos in profundum mergamus.

Nec istud dii hominesque patiantur, Eumolpus exclamat, ut vos tam turpi exitu vitam finiatis. Imo potius facite quod jubeo: mercenarius meus, ut ex novacula comperistis, tonsor est: hic continuo radat utriusque non solum capita, sed etiam supercilia. Sequar ego, frontes notans inscriptione solerti, ut videamini stigmate esse puncti. Ita eædem litteræ, et suspicionem declinabunt quærentium, et vultus umbra supplicii teget.

Placuit, et non est dilata fallacia : ad latus navigii furtim processimus, capitaque cum superciliis denudanda tonsori præbuimus. Implevit Eumolpus frontes utriusque ingentibus litteris, et notum fugitivorum epigramma per totam faciem liberali manu duxit. Unus forte ex vectoribus, qui adclinatus lateri navis exonerabat stomachum nausea gravem, notavit sibi ad lunam tonsorem intempestivo inhærentem ministerio, exsecratusque omen, quod imitaretur naufragorum ultimum votum, in cubile rejectus est. Nos, dissimulata nauseantis devotione, ad ordinem tristitiæ redimus, silentioque composito, reliquas noctis horas male soporati consumpsimus.

« Postero die statim atque Eumolpus e lecto Tryphænam consurrexisse intellexit, diætam Lycæ intravit ; ubi postquam locutum est de felicissima navigatione quam cœli serenitas augurabat, Lycas respiciens ad Tryphænam :» Videbatur, *inquit*, secundum quietem Priapus dicere : Encolpion, quem quæris, scito à me in navem tuam esse perductum.

Exhorruit Tryphæna : et, putes, inquit, una nos dormiisse : nam et mihi simulachrum Neptuni, quod Bajis ter stylo notaveram, videbatur dicere : in navi Lycæ Gitona invenies.

Hinc scies, inquit Eumolpus, Epicurum hominem esse divinum, qui ejusmodi ludibria facetissima ratione condemnat.

Somnia, quæ mentes ludunt volitantibus umbris,
Non delubra deûm, nec ab æthere numina mittunt;
Sed sibi quisque facit. Nam cum prostrata sopore
Urget membra quies, et mens sine pondere ludit,
Quidquid luce fuit, tenebris agit. Oppida bello
Qui quatit, et flammis miserandas sævit in urbes;
Tela videt, versasque acies, et funera regum,
Atque exundantes perfuso sanguine campos.
Qui causas orare solent, legesque forumque,
Et pavido cernunt inclusum corde tribunal.
Condit avarus opes, defossumque invenit aurum.
Venator saltus canibus quatit. Eripit undis,
Aut puppim eversam periturus navita puppim.
Scribit amatori meretrix. Dat adultera munus.
Et canis in somnis leporis vestigia latrat.
In noctis spatio miserorum vulnera durant.

Cæterum Lycas, ut Tryphænæ somnium expiavit : quis, inquit, prohibet navigium scrutari, ne videamur divinæ mentis opera damnare ?

Is, qui nocte miserorum furtum deprehenderat, Æsius nomine, subito proclamat : ergo illi, qui sunt, qui nocte ad lunam radebantur ? pessimo, medius-fidius, exemplo. Audio enim non licere cuiquam mortalium in nave neque ungues, neque capillos deponere, nisi cum pelago ventus irascitur.

Excanduit Lycas hoc sermone turbatus : et, itane, inquit, capillos aliquis in nave præcidit, et hoc nocte intempesta ? attrahite ocius nocentes in medium, ut sciam quorum capitibus debeat navigium lustrari.

Ego, inquit Eumolpus, hoc jussi, nec non

eodem futurus navigio, auspicium mihi feci: quia nocentes horridos longosque habebant capillos, ne viderer de nave carcerem facere, jussi squallorem damnatis auferri, simul ut notæ quoque litterarum, non adumbratæ comarum præsidio, totæ ad oculos legentium accederent. Inter cætera apud communem amicam consumpserunt pecuniam meam, a qua illos proxima nocte extraxi mero unguentisque perfusos. Ad summam, adhuc patrimonii mei reliquias olent.

Itaque, ut tutela navis expiaretur, placuit quadragenas utrisque plagas imponi. Nulla ergo fit mora: aggrediuntur nos furentes nautæ cum funibus, tentantque vilissimo sanguine tutelam placare. Et ego quidem tres plagas Spartana nobilitate concoxi: cæterum Giton semel ictus tam valde exclamavit, ut Triphænæ aures notissima voce repleret. Non solum ergo turbata est, sed ancillæ quoque omnes familiari sono inductæ ad vapulantem decurrunt.

Jam Giton mirabili forma exarmaverat nautas, cœperatque etiam sine voce sævientes rogare, cum ancillæ pariter proclamant: Giton est, Giton, inhibete crudelissimas manus, Giton est, domina, succurre.

Deflectit aures Tryphæna jam sua sponte credentes, raptimque ad puerum devolat.

Lycas, qui me optime noverat, tanquam et ipse vocem audisset, accurrit; et nec manus, nec faciem meam consideravit, sed

continuo ad inguina mea luminibus deflexis, movit officiosam manum : et, salve, inquit, Encolpi. Miretur nunc aliquis Ulyxis nutricem post vicesimum annum cicatricem invenisse originis indicem ; cum homo prudentissimus, confusis omnibus corporis indiciorumque lineamentis, ad unicum fugitivi argumentum tam docte pervenerit. Tryphæna lacrymas effudit, decepta supplicio : vera enim stigmata credebat captivorum frontibus impressa, sciscitarique submissius cœpit, quod ergastulum intercepisset errantes ; aut cujus tam crudeles manus in hoc supplicium durassent ; meruisse quidem contumeliam aliquam fugitivos, quibus in odium bona sua venissent.

Concitatus iracundia prosiliit Lycas : et, o te, inquit, feminam simplicem ! tanquam vulnera ferro præparata litteras biberint. Utinam quidem hac se inscriptione frontis maculassent ! haberemus nos extremum solatium. Nunc mimicis artibus petiti sumus, et adumbrata inscriptione derisi.

Volebat Tryphæna misereri, quia non totam voluptatem perdiderat : sed Lycas, memor adhuc uxoris corruptæ, contumeliarumque, quas in Herculis porticu acceperat, turbato vehementius vultu proclamat : deos immortales rerum humanarum agere curam, puto, intellexisti, o Tryphæna ! nam imprudentes noxios in nostrum induxere navigium, et quid fecissent, admonuerunt pari somniorum consensu. Ita vide ut prosit, illis ignosci,

quos ad pœnam ipse deus deduxit. Quod ad me attinet, non sum crudelis, sed vereor ne quod remisero, patiar.

Tam superstitiosa oratione Tryphænâ mutata, negat se interpellare supplicium, imo accedere etiam justissimæ ultioni : nec se minus grandi vexatam injuria, quam Lycam, cujus pudoris dignitas in concione proscripta sit.

« Ut ad vindictam unanimem et propensam vidit Tryphænam Lycas, nova jussit addi supplicia : quæ ut intellexit Eumolpus, his eum mitigare conatus est :

« Infelices, inquit, illi, quorum te vindice stat exitium, tuam, Lyca, implorant misericordiam, et » me utpote hominem non ignotum elegerunt ad hoc officium, petieruntque ut se reconciliarem aliquando amicissimis. *Certe* putatis juvenes casu in has plagas incidisse, cum omnis vector nihil prius quærat, quam cujus se diligentiæ credat. Flectite ergo mentes satisfactione lenitas, et patimini liberos homines ire sine injuria, quo destinant. Sævi quoque et implacabiles domini crudelitatem suam impediunt, si quando pœnitentia fugitivos reduxit; et deditiis hostibus parcimus. Quid ultra petitis? Aut quid vultis? In conspectu vestro supplices jacent juvenes, ingenui, honesti, et quod utroque potentius est, familiaritate vobis aliquando conjuncti. Si, me-Hercules! intervertissent pecuniam vestram, si fidem proditione læsissent; satiari tamen

tamen potuissetis hac pœna, quam videtis. Servitia ecce in frontibus cernitis, et vultus ingenuos voluntaria pœnarum lege proscriptos.

Interpellavit deprecationem supplicis Lycas: et, noli, inquit, causam confundere, sed impone singulis modum.

Ac primum omnium, si ultro venerunt, cur nudavere crinibus capita? vultum enim qui permutat, fraudem parat, non satisfactionem.

Deinde si gratiam a legato moliebantur, quid ita omnia fecisti, ut quos tuebaris, absconderes? Ex quo apparet casu incidisse noxios in plagas, et te artem quæsisse, qua nostræ animadversionis impetum eluderes.

Nam quod invidiam facis nobis, ingenuos honestosque clamando, vide ne deteriorem facias confidentia causam. Quid debent læsi facere, ubi rei ad pœnam confugiunt? At enim amici fuerunt nostri? eo majora meruerunt supplicia. Nam qui ignotos lædit, latro appellatur: qui amicos, paulo minus quam parricida.

Resolvit Eumolpus tam iniquam declamationem: et, intelligo, inquit, nihil magis obesse juvenibus miseris, quam quod nocte deposuerunt capillos: hoc argumento incidisse in navem videntur, non venisse. Quod velim, tam candide ad vestras aures perveniat, quam simpliciter gestum est. Voluerunt enim,

antequam conscenderent, exonerare capita molesto et supervacuo pondere, sed celerior ventus distulit curationis propositum. Nec tamen putaverunt ad rem pertinere, ubi inciperent quod placuerat ut fieret; quia nec omen, nec legem navigantium noverant.

Quid, inquit Lycas, attinuit supplices radere? nisi forte miserabiliores calvi solent esse. Quanquam quid attinet, veritatem per interpretem quærere? Quid dicis tu, latro? quæ salamandra supercilia tua *exussit*? Cui deo crinem vovisti? Pharmace, responde.

Obstupueram ego supplicii metu pavidus, nec quid in re manifestissima dicerem, inveniebam. Turbatus et deformis præter spoliati capitis dedecus, superciliorum etiam æqualis cum fronte calvities, ut nihil nec facere deceret, nec dicere. Ut vero spongia uda facies *plorantium* detersa est, et liquefactum per totum os atramentum, omnia scilicet lineamenta fuliginea nube confudit, in odium se ira convertit. Negat Eumolpus passurum se ut quisquam ingenuos contra fas legemque contaminet, interpellatque sævientium minas, non solum voce, sed et manibus. Aderat interpellanti mercenarius comes, et unus, alterque infirmissimus vector, solatia magis litis, quam virium auxilia.

Nec quidquam pro me deprecabar, sed intentans in oculos Tryphænæ manus, usurum me viribus meis clara liberaque voce clamavi, ni abstineret a Gitone mulier *damnanda*, et

in toto navigio sola verberanda, *passuram injuriam.*

Accenditur audacia mea iratior Lycas, indignatusque, quod ego relicta mea causa tantum pro alio clamo.

Nec minus Tryphæna contumelia sævit accensa, totiusque navigii turbam diducit in partes.

Hinc mercenarius tonsor ferramenta sua nobis, et ipse armatus, distribuit : illinc Tryphænæ familia nudas expedit manus. Ac ne ancillarum quidem clamor aciem destituit, uno tantum gubernatore relicturum se navis ministerium denuntiante, si non desinat rabies libidine perditorum collecta.

Nihilominus tamen perseverat dimicantium furor ; illis pro ultione, nobis pro vita pugnantibus. Multi ergo utrinque semimortui labuntur, plures cruenti vulneribus referunt veluti ex prælio pedem; nec tamen cujusquam ira laxatur.

Tunc fortissimus Giton ad virilia sua admovit novaculam *infectam*, minatus se abscissurum tot miseriarum causam : inhibuitque Tryphæna tam grande facinus, non dissimulata missione. Sæpius ego cultrum tonsorium super jugulum meum posui, non magis me occisurus, quam Giton quod *minabatur* facturus. Audacius ille tamen tragœdiam implebat, quia sciebat se illam habere novaculam, qua jam sibi cervicem præciderat.

Stante ergo utraque acie, cum appareret futurum non stlatarium bellum, ægre expugnavit gubernator, ut caduceatoris more Tryphæna inducias faceret. Data ergo, acceptaque, patrio more, fide, protendit ramum oleæ a tutela navigii raptum, atque in colloquium venire ausa.

Quis furor, exclamat, pacem convertit in arma?
Quid nostræ meruere manus? non Troïus hostis
Hac in classe vehit decepti pignus Atridæ;
Nec Medea furens fraterno sanguine pugnat:
Sed contemptus amor vires habet; et mihi fata
Hos inter fluctus quis raptis evocat armis?
Cui non est mors una satis? ne vincite pontum,
Gurgitibusque feris altos immittite fluctus.

Hæc ut turbato clamore mulier effudit, hæsit paulisper acies, revocatæque ad pacem manus intermisere bellum: utitur pœnitentiæ occasione dux Eumolpus, et castigato ante vehementissime Lyca, tabulas fœderis signat, queis hæc formula erat.

Ex tui animi sententia, ut tu, Tryphæna, neque injuriam tibi factam à Gitone quereris, neque, si quid ante hunc diem factum est, objicies, vindicabisve, aut ullo alio genere persequendum curabis; et ut nihil imperabis puero repugnanti, non amplexum, non osculum, non coïtum venere constrictum, nisi pro quaque re præsentes numeraveris denarios centum.

Item, Lyca, ex tui animi sententia, ut tu Encolpion nec verbo contumelioso insequeris,

nec vultu, neque quæres ubi nocte dormiat; aut si quæsieris, pro singulis injuriis numerabis præsentes denarios ducentos.

In hæc verba fœderibus compositis, arma deponimus: et ne residua in animis etiam post jusjurandum ira remaneret, præterita aboleri osculis placet.

Exhortantibus universis odia detumescunt; epulæque ad certamen prolatæ conciliant hilaritate convivium. Exsonat ergo cantibus totum navigium, et quia repentina tranquillitas intermiserat cursum, alius exultantes quærebat fuscina pisces; alius hamis blandientibus convellebat prædam repugnantem. Ecce etiam per antennam pelagiæ consederant volucres, quas tectis arundinibus peritus artifex tetigit: illæ viscatis illigatæ viminibus deferebantur ad manus; tollebat plumas aura volitantes, pinnasque per maria inanis spuma torquebat.

Jam Lycas redire mecum in gratiam cœperat; jam Tryphena Gitona extrema parte potionis spargebat; cum Eumolpus, et ipse vino solutus, dicta voluit in calvos stigmososque jaculari: donec consumpta frigidissima urbanitate, rediit ad carmina sua, cœpitque capillorum elegidarion dicere.

Quod summum formæ decus est, cecidere capilli;
Vernantesque comas tristis abegit hiems.
Nunc umbra nudata sua jam tempora mœrent,
Areaque attritis *nides* adusta pilis.
O fallax natura deûm! quæ prima dedisti
Ætati nostræ gaudia, prima rapis.

Infelix, modo crinibus nitebas,
Phœbo pulchrior, et sorore Phœbi:
At nunc lævior ære, vel rotundo
Horti tubere, quod creavit unda,
Ridentes fugis et times puellas.
Ut mortem citius venire credas,
Scito jam capitis perisse partem.

Plura volebat proferre, credo, et ineptiora præteritis; cum ancilla Triphænæ Gitona in partem navis inferiorem ducit, corymbioque dominæ pueri adornat caput. Imo supercilia etiam profert de pyxide, sciteque jacturæ lineamenta secuta, totam illi formam suam reddidit.

Agnovit Tryphæna verum Gitona: lacrymisque turbata tunc primum bona fide puero basium dedit.

Ego, etiamsi repositum in pristinum decorem puerum gaudebam, abscondebam tamen frequentius vultum, intelligebamque me non tralatitia deformitate esse insignitum, quem alloquio dignum nec Lycas quidem crederet. Sed huic tristitiæ eadem illa succurrit ancilla, sevocatumque me non minus decoro exornavit capillamento: imo commendatior vultus enituit, quia *flavum* corymbion erat.

Cæterum Eumolpus, et periclitantium advocatus, et præsentis concordiæ auctor, ne sileret sine fabulis hilaritas, multa in muliebrem levitatem cœpit jactare: quam facile adamarent; quam cito etiam philorum obliviscerentur; nullamque esse feminam tam

pudicam, quæ non peregrina libidine usque ad furorem averteretur; nec se tragœdias veteres curare, aut nomina seculis nota; sed rem sua memoria factam, quam expositurum se esse, si vellemus audire. Conversis igitur omnium in se vultibus auribusque, sic orsus est:

Matrona quædam Ephesi tam notæ erat pudicitiæ, ut vicinarum quoque gentium feminas ad sui spectaculum evocaret. Hæc ergo cum virum extulisset, non contenta vulgari more, funus passis prosequi crinibus, aut nudatum pectus in conspectu frequentiæ plangere; in conditorium etiam prosecuta est defunctum, positumque in hypogæo, Græco more, corpus custodire, ac flere totis noctibus diebusque cœpit. Sic afflictantem se, ac mortem inedia persequentem, non parentes potuerunt abducere, non propinqui: magistratus ultimo repulsi abierunt: comploratoque ab omnibus singularis exempli femina, quintum jam diem sine alimento trahebat.

Assidebat ægræ fidissima ancilla, simulque et lacrymas commodabat lugenti, et quoties defecerat positum in monumento lumen, renovabat. Una igitur in tota civitate fabula erat; et solum illud affulsisse verum pudicitiæ amorisque exemplum, omnis ordinis homines confitebantur.

Cum interim imperator provinciæ latrones jussit cruoibus affigi, secundum illam eandem casulam, in qua recens cadaver matrona

deflebat. Proxima ergo nocte, cum miles, qui cruces servabat, ne quis ad sepulturam corpora detraheret, notasset sibi et lumen inter monumenta clarius fulgens, et gemitum lugentis audisset, vitio gentis humanæ concupiit scire, quis aut quid faceret. Descendit igitur in conditorium, visaque pulcherrima muliere, primo quasi quodam monstro, infernisque imaginibus turbatus substitit: deinde, ut et corpus jacentis conspexit, et lacrymas consideravit, faciemque unguibus sectam; ratus scilicet *id* quod erat, desiderium extincti non posse feminam pati; attulit in monumentum cœnulam suam, cœpitque hortari lugentem, ne perseveraret in dolore supervacuo, et nihil profuturo gemitu pectus diduceret: omnium eundem exitum esse, sed et idem domicilium, et cætera quibus exulceratæ mentes ad sanitatem revocantur. At illa ignota consolatione percussa, laceravit vehementius pectus, ruptosque crines super *corpus* jacentis imposuit.

Nec recessit tamen miles, sed eadem exhortatione tentavit dare mulierculæ cibum; donec ancilla, vini certe ab eo odore corrupta, primum ipsa porrexit ad humanitatem invitantis victam manum: deinde, refecta potione et cibo, expugnare dominæ pertinaciam cœpit. Et, quid proderit, inquit, hoc tibi, si soluta inedia fueris? si te vivam sepelieris? si, antequam fata poscant, indemnatum spiritum effuderis?

Id cinerem, aut manes credis curare sepultos!

Vis tu reviviscere reluctantibus fatis extinctum ? vis, discusso muliebri errore, quamdiu licuerit, lucis commodis frui? ipsum te jacentis corpus admonere debet, ut vivas.

Nemo invitus audit, cum cogitur aut cibum sumere, aut vivere. Itaque mulier, aliquot dierum abstinentia sicca, passa est frangi pertinaciam suam : nec minus avide replevit se cibo, quam ancilla quæ prior victa est. Cæterum, scitis quid tentare plerumque soleat humanam satietatem. Quibus blanditiis impetraverat miles, ut matrona vivere vellet, iisdem etiam pudicitiam ejus aggressus est. Nec deformis aut infacundus juvenis castæ videbatur, conciliante gratiam ancilla, ac subinde dicente :

——— Placitone etiam pugnabis amori?
Nec venit in mentem quorum consederis arvis?

Quid diutius moror? ne hanc quidem mulier partem corporis abstinuit, victorque miles utrumque persuasit. Jacuerunt ergo una, non tantum illa nocte qua nuptias fecerunt, sed postero etiam ac tertio die, præclusis videlicet conditorii foribus, ut quisque ex notis ignotisque ad monumentum venisset, putasset expirasse super corpus viri pudicissimam uxorem. Cæterum delectatus miles et forma mulieris, et secreto, quidquid boni per facultates poterat, coëmebat, et prima statim nocte in monumentum ferebat.

Itaque cruciarii unius parentes, ut viderunt

laxatam custodiam, detraxere nocte pendentem, supremoque mandaverunt officio. At miles circumscriptus dum residet, ut postero die vidit unam sine cadavere crucem; veritus supplicium, mulieri, quid accidisset, exponit: nec se expectaturum judicis sententiam, sed gladio jus dicturum ignaviæ suæ; commodaret modo illa perituro locum, et fatale conditorium familiari ac viro faceret.

Mulier non minus misericors quam pudica: nec istud, inquit, dii sinant, ut eodem tempore duorum mihi carissimorum hominum duo funera spectem: malo mortuum impendere, quam vivum occidere. Secundum hanc orationem jubet corpus mariti sui tolli ex arca, atque illi, quæ vacabat, cruci affigi. Usus est miles ingenio prudentissimæ feminæ; posteroque die populus miratus est, qua ratione mortuus isset in crucem.

Risu excepere fabulam nautæ, erubescente non mediocriter Tryphæna, vultumque suum super cervicem Gitonis amabiliter ponente. At non Lycas risit, sed iratum commovens caput: si justus, inquit, imperator fuisset, debuit patris-familiæ corpus in monumentum referre, mulierem affigere cruci. Non dubie redierat in animum mœchile expilatumque libidinosa migratione navigium. Sed nec fœderis verba permittebant meminisse; nec hilaritas, quæ præoccupaverat mentes, dabat iracundiæ locum.

Cæterum Tryphæna in gremio Gitonis

posita, modo implebat osculis pectus, interdum concinnabat spoliatum crinibus vultum.

Ego mœstus, et impatiens fœderis novi, non cibum, non potionem capiebam; sed obliquis trucibusque oculis utrumque spectabam. Omnia me oscula vulnerabant, omnes blanditiæ, quascumque mulier libidinosa fingebat; nec tamen adhuc sciebam utrum magis puero irascerer, quod amicam mihi auferret, an amicæ, quod puerum corrumperet. Utraque inimicissima oculis meis, et captivitate præterita tristiora. Accedebat huc, quod neque Tryphæna me alloquebatur tanquam familiarem, et aliquando gratum sibi amatorem; nec Giton me aut tralatitia propinatione dignum judicabat, aut, quod minimum est, sermone communi vocabat: credo veritus ne inter initia coëuntis gratiæ recentem cicatricem rescinderet. Inundavere pectus lacrymæ dolore paratæ, gemitusque suspirio tectus animam pæne submovit.

« Mœrenti tamen mihi, cum novum decus adderet flavum corymbion, Lycas novo etiam incensus amore, amasiis oculis mi nictitabat, et in » partem voluptatis tentabat admitti, nec domini supercilium induebat, sed amici quærebat obsequium, « et diu frustraque tentavit: tandem omnino repulsus amorem vertit in furorem, et vi gratiam extorquere conatus est; cum inexpectata Tryphæna, oppido ingressa, illius procacitatem notavit. Ille perturbatus diligenter amicitur, et fugit. »

« Hinc Tryphæna, majori libidine concitata:

quo pertinet, inquit, illa petulans Lycæ molitio? et fari coëgit : narratione ardentior facta, et antiquæ familiaritatis memor, ad pristinas me voluit revocare voluptates : ast ego, tot voluptatibus fatigatus, illius blanditias respui. Illa autem amore furens, amplexu effusissimo me invasit, et tam arcte me complexa est, ut subito exclamaverim. Ex ancillis una ad clamorem accurrit, facileque credidit me, quam gratiam dominæ negaveram, ab ea extorquere conari ; et irrumpens amplexus solvit. Tryphæna sic repudiata, furorisque libidinosæ impatiens, durius me excepit, et additis minis convolat ad Lycam, ut eum in me magis commoveret, meque vindicta communi insectarent. »

« Scies autem me olim huic ancillæ acceptissimum fuisse, cum dominæ familiaris eram: itaque iniquo tulit animo me cum Tryphæna deprehendisse, et gemitus duxit altissimos, quorum ardenter causam sciscitatus sum ; » dum *illa resistens* in hæc erupit : si quid ingenui sanguinis habes, non pluris illam facies quam *scortum*. Si vir fueris, non ibis ad *spurcam*.

Hæc animi pendentem angebant : sed me nihil magis pudebat, quam ne Eumolpus sensisset quidquid illud fuerat, et homo dicacissimus carminibus vindicaret creditam noxiam « : hoc enim ardens studium haud dubie me traduxisset, et illud valde timebam. »

« Cum autem apud me perpenderem quo pacto, ne id resciret Eumolpus, efficere

possem, ecce subito ipse ingreditur rei peractæ haud ignarus. Tryphæna enim omnia Gitoni retulerat, ipsaque repulsæ meæ pensationem, fratris sumptibus, habere tentaverat: unde vehementer excandescebat Eumolpus, et eo magis, quod petulantiæ illæ signatum fœdus aperte violarent. »

« Quum senex me conspexit, sortem meam dolens, narrare jussit ut res se habuerat. Lycæ ergo stuprosam petulantiam, Tryphænæque libidinosum impetum jam bene monito ingenue exposui : quibus auditis *jurat Eumolpus verbis conceptissimis* se nos haud dubie vindicaturum, et deos æquiores esse, ut tot crimina paterentur impunita. »

Dum hæc taliaque jactamus, inhorruit mare, nubesque undique adductæ obruere tenebris diem. Discurrunt nautæ ad officia trepidantes, velaque tempestati subducunt. Sed nec certos fluctus ventus impulerat, nec quo destinaret cursum gubernator sciebat : Siciliam modo ventus dabat, sæpissime Italici littoris aquilo possessor convertebat huc illuc obnoxiam ratem : et quod omnibus procellis periculosius erat, tam spissæ repente tenebræ lucem suppresserant, ut ne proram quidem totam gubernator videret. Itaque, Hercules ! postquam spes omnis manifesto evolavit, Lycas trepidans ad me supinas porrigit manus : et, tu, inquit, Encolpi, succurre periclitantibus, id est, vestem illam divinam, sistrumque redde navigio. Per fidem, miserere, quemadmodum quidem

soles. Et illum quidem vociferantem in mare ventus excussit, repetitumque infesto gurgite procella circumegit, atque hausit.

Tryphænam autem *propere* fidelissimi rapuerunt servi, scaphæque impositam cum maxima sarcinarum parte abduxere certissimæ morti.

Ego Gitoni applicitus cum clamore flevi: et, hoc, inquam, a diis meruimus, ut nos sola morte conjungerent; sed non crudelis fortuna concedit. Ecce jam ratem fluctus evertet: ecce jam amplexus amantium iratum dividet mare. Igitur, si vere Encolpion dilexisti, da oscula, dum licet, et ultimum hoc gaudium fatis properantibus rape.

Hæc ut ego dixi, Giton vestem deposuit, meaque tunica contectus exeruit ad osculum caput: et ne sic cohærentes malignior fluctus distraheret, utrumque zona circumvenienti præcinxit: et, si nihil aliud, certe diutius, inquit, *junctos mare feret;* vel si voluerit misericors ad idem littus expellere, aut prætereiens aliquis tralatitja humanitate lapidabit; aut, quod ultimum est, iratis etiam fluctibus, imprudens arena componet. Patior ego vinculum extremum, et veluti lecto funebri aptatus expecto mortem jam non molestam.

Peragit interim tempestas mandata fatorum, omnesque reliquias navis expugnat. Non arbor erat relicta, non gubernacula, non funis, aut remus: sed quasi rudis atque infecta materies ibat cum fluctibus.

Procurrere piscatores parvulis expediti navigiis ad prædam rapiendam : deinde ut aliquos viderunt, qui suas opes defenderent, mutaverunt crudelitatem in auxilium.

Tum vocum concursu facto, audimus murmur insolitum, et sub diæta magistri, quasi cupientis exire belluæ gemitum. Persecuti igitur sonum invenimus Eumolpum sedentem, membranæque ingenti versus ingerentem. Mirati ergo quod illi vacaret in vicinia mortis poëma facere, extraximus clamantem, jubemusque bonam habere mentem. At ille interpellatus excanduit : et sinite me, inquit, sententiam explere, laborat carmen in fine. Injicio ego phrenetico manum, jubeoque Gitona accedere, et in terram trahere *poëtam* mugientem.

Hoc opere tandem elaborato, casam piscatoriam subimus mœrentes, cibisque naufragio corruptis utcumque curati, tristissimam exegimus noctem.

Postero die cum poneremus consilium, cui nos regioni crederemus, repente video corpus humanum circumactum levi vortice ad littus deferri. Substiti ergo tristis, cœpique viventibus oculis maris fidem inspicere.

Et, hunc forsitan, proclamo, in aliqua parte terrarum secura expectat uxor : forsitan ignarus tempestatis filius : aut patrem utique reliquit, cui proficiscens osculum dedit. Hæc sunt consilia mortalium, hæc vota magnarum cogitationum. En homo quemadmodum natat.

Adhuc tanquam ignotum deflebam, cum inviolatum os fluctus convertit in terram, agnovique terribilem paulo ante et implacabilem Lycam pedibus meis pæne subjectum.

Non tenui igitur diutius lacrymas, imo percussi semel iterumque manu pectus: et, ubi nunc est, inquam, iracundia tua? Ubi potentia tua? nempe piscibus belluisque expositus es; et qui paulo ante jactabas vires imperii tui, de tam magna nave ne tabulam quidem naufragus habes. Ite nunc, mortales, et magnis cogitationibus pectora implete: ite cauti, et opes fraudibus captas per mille annos disponite. Nempe hic proxima luce patrimonii sui rationes inspexit, nempe diem etiam, quo venturus esset in patriam, animo suo finxit. Dii deæque, quam longe a destinatione sua jacet! sed non sola mortalibus maria hanc fidem præstant. Illum bellantem arma decipiunt: illum diis vota reddentem penatum suorum ruina sepelit: ille vehiculo lapsus properantem spiritum excussit. Cibus avidum strangulavit, abstinentem frugalitas. Si bene calculum ponas, ubique naufragium est. At fluctibus obruto non contingit sepultura. Tanquam intersit periturum corpus quæ ratio consumat, ignis, an fluctus, an mora. Quidquid feceris, omnia hæc eodem ventura sunt. Feræ tamen corpus lacerabunt. Tanquam melius ignis accipiat. Imo hanc pœnam gravissimam credimus, ubi servis irascimur. Quæ ergo dementia est, omnia facere, ne quid e nobis relinquat sepultura, quando etiam ita de invitis fata statuant?

« Secundum

« Secundum has considerationes supremo cadaver mandavimus officio : » Et Lycam quidem rogus inimicis collatus manibus adolebat : Eumolpus autem dum epigramma mortuo facit, oculos ad arcessendos sensus longius mittit.

Hoc peracto libenter officio, destinatum carpimus iter, ac momento temporis in montem sudantes conscendimus ; ex quo haud procul impositum arce sublimi oppidum cernimus. Nec quid esset sciebamus errantes, donec a villico quodam Crotona esse cognovimus, urbem antiquissimam, et aliquando Italiæ primam. Cum deinde diligentius exploraremus, qui homines inhabitarent nobile solum, quodve genus negotiationis præcipue probarent, post attritas bellis frequentibus opes.

O mi, inquit, hospites : si negotiatores estis, mutate propositum, aliudque vitæ præsidium quærite. Sin autem urbanioris notæ homines sustinetis semper mentiri, recta ad lucrum curritis. In hac enim urbe non litterarum studia celebrantur, non eloquentia locum habet, non frugalitas sanctique mores laudibus ad fructum perveniunt, sed quoscumque homines in hac urbe videritis, scitote in duas partes esse divisos. Nam aut captantur, aut captant. In hac urbe nemo liberos tollit : quia quisquis suos hæredes habet, nec ad cœnas nec ad spectacula admittitur ; sed omnibus prohibetur commodis, inter ignominiosos latitat. Qui vero nec uxores unquam duxerunt, nec proximas

necessitudines habent, ad summos honores perveniunt; id est soli militares, soli fortissimi, atque etiam innocentes habentur. Videbitis, inquit, oppidum, tanquam in pestilentia campos, in quibus nihil aliud est, nisi cadavera quæ lacerantur, aut corvi qui lacerant.

Prudentior Eumolpus convertit ad novitatem rei mentem, genusque *divitationis* sibi non displicere confessus est. Jocari ego senem poëtica levitate credebam, cum ille: utinam quidem sufficeret largior scena, id est vestis humanior, quæ præberet mendacio fidem. Non, me-Hercules! peram istam differrem, sed continuo vos ad magnas opes ducerem.

Atqui promitto quidquid exigeret, dummodo placeret vestis rapinæ comes, et quidquid Lycurgi villa grassantibus præbuisset. Nam nummos in præsentem usum deûm matrem pro fide sua reddituram.

Quid ergo, inquit Eumolpus, cessamus mimum componere? Facite ergo me dominum, si negotiatio placet.

Nemo ausus est artem damnare nihil auferentem. Itaque ut duraret inter omnes tutum mendacium, in verba Eumolpi sacramentum juravimus, uri, vinciri, verberari, ferroque necari, et quidquid aliud Eumolpus jussisset, tanquam legitimi gladiatores, domino corpora animasque religiosissime addicimus.

Post peractum sacramentum serviliter fieti dominum consalutamus, elatumque ab Eumolpo filium pariter condiscimus, juvenem

ingentis eloquentiæ, et spei: ideoque de civitate sua miserrimum senem exisse; ne aut clientes sodalesque filii sui, aut sepulchrum quotidie causam lacrymarum cerneret. Accessisse huic tristitiæ proximum naufragium, quo amplius vicies sestertium amiserit: nec illum jactura moveri, sed destitutum ministerio non agnoscere dignitatem suam. Præterea habere in Africa trecenties sestertium fundis, nominibusque depositum. Nam familiam quidem tam magnam per agros Numidiæ esse sparsam, ut possit vel Carthaginem capere.

Secundum hanc formulam imperamus Eumolpo, ut plurimum tussiat, ut sit modo solutioris stomachi, cibosque omnes palam damnet; loquatur aurum et argentum, fundosque mendaces, et perpetuam terrarum sterilitatem. Sedeat præterea quotidie ad rationes, tabulasque testamenti omnibus diebus renovet; et ne quid scenæ deesset, quotiescumque aliquem nostrum vocare tentasset, alium pro alio vocaret, ut facile appareret dominum etiam eorum meminisse, qui præsentes non essent.

His ita ordinatis, *quod* bene feliciterque eveniret precati deos, viam ingredimur. Sed neque Giton sub insolito fasce durabat; et mercenarius Corax detrectator ministerii, posita frequentius sarcina, maledicebat properantibus, affirmabatque se aut projecturum sarcinas, aut cum onere fugiturum. Quid vos, inquit, me jumentum putatis esse, aut lapidariam navem? hominis operas

locavi, non caballi; nec minus liber sum quam vos, etsi pauperem pater me reliquit. Nec contentus maledictis, tollebat subinde altius pedem, et strepitu obscœno simul atque odore viam implebat.

Ridebat contumaciam Giton, et singulos strepitus ejus pari clangore *prose*quebatur, olfactui ut officeret.

Sed et hic ad ingenium redux Eumolpus; multos, inquit, ô juvenes, carmen decepit: nam ut quisque versum pedibus instruxit, sensumque teneriorem verborum ambitu intexuit; putavit se continuo in Heliconem venisse. Sic forensibus ministeriis exercitati, frequenter ad carminis tranquillitatem, tanquam ad portum faciliorem, refugerunt, credentes facilius poëma extrui posse, quam controversiam sententiolis vibrantibus pictam. Cæterum neque generosior spiritus vanitatem amat, neque concipere aut edere partum mens potest, nisi ingenti flumine litterarum inundata. Effugiendum est ab omni verborum, ut ita dicam, vilitate; et sumendæ voces à plebe submotæ, ut fiat,

Odi profanum vulgus, et arceo.

Præterea curandum est, ne sententiæ emineant extra corpus orationis expressæ; sed *intexto* vestibus colore niteant. Homerus testis, et lyrici, romanusque Virgilius, et Horatii curiosa felicitas. Cæteri enim, aut non viderunt viam qua iretur ad carmen, aut visam timuerunt calcare. Ecce, belli

civilis ingens opus quisquis attigerit, nisi plenus litteris, sub onere labetur. Non enim res gestæ versibus comprehendendæ sunt, quod longe melius historici faciunt; sed per ambages, deorumque ministeria, et fabulosum sententiarum tormentum præcipitandus est liber spiritus; ut potius furentis animi vaticinatio appareat, quam religiosæ orationis sub testibus fides: tamquam si placet hic impetus, etiamsi nondum recepit ultimam manum.

Orbem jam totum victor Romanus habebat,
Qua mare, qua terræ, qua sidus currit utrumque;
Nec satiatus erat. Gravidis freta pulsa carinis
Jam peragrabantur; si quis ea sinus abditus ultra,
Si qua foret tellus quæ fulvum mitteret aurum,
Hostis erat: fatisque in tristia bella paratis
Quærebantur opes. Non vulgo nota placebant
Gaudia: non usu plebeio trita voluptas.
Assyria concham laudabat miles in unda;
Quæsitas tellure nitor certaverat ostro.
Hinc Numidæ crustas, illinc nova vellera Seres;
Atque Arabum populus sua dispoliaverat arva.
Ecce aliæ clades, et lassæ vulnera pacis:
Quæritur in sylvis Mauris fera, et ultimus Ammon
Afrorum excutitur: ne desit bellua dente
Ad mortes pretiosa suas, premit advena classes
Tigris, et aurata gradiens vectatur in aula,
Ut bibat humanum populo plaudente cruorem.
Heu! pudet effari, perituraque prodere fata!
Persarum ritu male pubescentibus annis
Subripuere viros; exsectaque viscera ferro
In venerem fregere; atque ut fuga mobilis ævi
Circumscripta mora properantes differat annos,
Quærit se natura, nec invenit. Omnibus ergo
Scorta placent, fractique enervi corpore gressus,

Et laxi crines, et tot nova nomina vestis,
Quæque virum quærunt. Ecce Afris eruta terris
Citrea mensa, greges servorum, ostrumque renidens
Ponitur, ac maculis imitatur vilibus aurum,
Quæ turbant cenam! hostile, ac male nobile lignum.
Turba sepulta mero circumvenit: omniaque orbis
Præmia, conceptis miles vagus extruit armis.
Ingeniosa gula est. Siculo Scarus æquore mersus
Ad mensam vivus perducitur; inque Lucrinis
Eruta littoribus vendunt conchylia cœnas,
Ut renovent per damna famem. Jam Phasidos unda
Orbata est avibus: mutoque in littore tantum
Solæ desertis aspirant frondibus auræ.

Nec minor in campo furor est, emptique quirites
Ad prædam strepitumque fori suffragia vertunt;
Venalis populus, venalis curia patrum:
Est favor in pretio, flectibus quoque libera virtus
Exciderat, sparsisque opibus conversa potestas,
Ipsaque majestas auro corrupta jacebat.
Pellitur a populo victus Cato: tristior ille est
Qui vicit, fascesque pudet rapuisse Catoni:
Namque hoc dedecus est populi, morumque ruina.
Non homo pulsus erat: sed in uno victa potestas,
Romanumque decus. Quare tam perdita Roma
Ipsa sui merces erat, et sine vindice præda.
Præterea gemino deprensam gurgite prædam
Fenoris ingluvies, usuque exederat aeris.
Nulla est certa domus, nullum sine pignore corpus:
Sed veluti tabes, tacitis concepta medullis,
Intra membra furens hiris latrantibus errat.

Arma placent miseris, detritaque commoda luxu
Vulneribus reparantur: inops audacia tuta est.
Hoc mersam cœno Romam, somnoque jacentem
Quæ poterant artes sana ratione movere,
Ni furor, et bellum, ferroque excita libido!
Tres dederat fortuna duces, quos obruit omnes

Armorum strue diversa feralis Enyo,
Crassum Parthus habet, Lybico jacet æquore magnus,
Julius ingratam perfudit sanguine Romam;
Et, quasi non posset tot tellus ferre sepulchra,
Divisit cineres. Hos gloria reddit honores.

Est locus exciso penitus demersus hiatu,
Parthenopen inter magnæque Dicarchidos arva,
Cocyta perfusus aqua: nam spiritus extra
Qui furit, effusus funesto spargitur æstu.
Non hæc autumno tellus viret, aut alit herbas
Cespite lætus ager; non verno persona cantu
Mollia discordi strepitu virgulta loquuntur:
Sed chaos, et nigro squallentia pumice saxa
Gaudent ferali circumtumulata cupressu.
Has inter sedes Ditis pater extulit ora,
Bustorum flammis, et cana sparsa favilla;
Ac tali volucrem Fortunam voce lacessit:

Rerum humanarum divinarumque potestas,
Fors, cui nulla placet nimium secura potestas,
Quæ nova semper amas, et mox possessa relinquis,
Ecquid Romano sentis te pondere victam?
Nec posse ulterius perituram extollere molem?
Ipsa suas vires odit Romana juventus,
Et quas struxit opes, male sustinet: aspice late
Luxuriam spoliorum, et censum in damna furentem.
Ædificant auro, sedesque ad sidera mittunt.
Expelluntur aquæ saxis, mare nascitur arvis;
Et permutata rerum statione rebellant.
En etiam mea regna petunt. Perfossa dehiscit
Molibus insanis tellus: jam montibus haustis
Antra gemunt; et, dum varios lapis invenit usus,
Inferni manes cœlum sperare jubentur.
Quare age, Fors, mutæ pacatum in prælia vultum,
Romanosque cie, ac nostris da fœnera regnis.
Jam pridem nullo perfundimus ora cruore,
Nec mea Tisiphone sitientes perfuit artus,

Ex quo Sullanus bibit ensis, et horrida tellus
Extulit in lucem nutritas sanguine fruges.

Hæc ubi dicta dedit, dextræ conjungere dextram
Conatus, rupto tellurem solvit hiatu.
Tum Fortuna levi defudit pectore voces:

O genitor, cui Cocyti penetralia parent,
Si modo vera mihi fas est impune profari,
Vota tibi cedent: nec enim minor ira *rebullit*
Pectore in hoc, leviorve exurit flamma medullas;
Omnia, quæ tribui Romanis arcibus, odi;
Muneribusque meis irascor: destruet istas
Idem, qui posuit, moles Deus; et mihi cordi
Quippe cremare viros, et sanguine pascere luxum.
Cerno equidem gemina jam stratos morte Philippos,
Thessaliæque rogos, et funera gentis Iberæ:
Et Lybiæ cerno, et tua, Nile, gementia claustra.
Jam fragor armorum trepidantes personat aures;
Actiacosque sinus, et Appollinis arma timentes.
Pande, age, terrarum sitientia regna tuarum;
Atque animas arcesse novas: vix navita Porthmeus
Sufficiet simulachra virûm traducere cymba;
Classe opus est. Tuque ingenti satiare ruina,
Pallida Tisiphone, concisaque vulnera mande:
A stygios manes laceratus ducitur orbis.

Vix dum finierat, cum fulgure rupta corusco
Intremuit nubes, elisosque abscidit ignes.
Subsedit pater umbrarum, gremioque reducto
Telluris, pavitans fraternos palluit ictus.

Continuo clades hominum ventusaque damna
Auspiciis patuere deûm; namque ore cruento
Deformes Titan vultus caligine texit,
Civiles acies jam tum spirare putares.
Parte alia plenos extinxit Cynthia vultus,
Et lucem sceleri subduxit. Rapta tonabant,
Verticibus lapsis montis juga, nec vaga passim

Flumina per notas ibant morientia ripas.
Armorum strepitu cœlum furit, et tuba martem
Sideribus transmissa ciet : jamque ÆEtna voratur
Ignibus insolitis, et in æthera fulmina mittit.
Ecce inter tumulos atque ossa carentia bustis
Umbrarum facies diro stridore minantur.
Fax stellis comitata novis incendia ducit ;
Sanguineoque rubens descendit Jupiter imbre.
Hæc ostenta brevi solvit Deus. Exuit omnes
Quippe moras Cæsar, vindictæque actus amore,
Gallica projecit, civilia sustulit arma.

Alpibus æreis, ubi grajo nomine, vulsæ
Descendunt rupes ; nec se patiuntur adiri,
Est locus Herculeis aris sacer ; hunc nive dura
Claudit hiems, canoque ad sidera vertice tollit ;
Cœlum illinc cecidisse putes : non solis adulti
Mansuescit radiis, non verni temporis aura :
Sed glacie concreta rigens, hiemisque pruinis,
Totum ferre potest humeris minantibus obem.
Hæc ubi calcavit Cæsar juga, milite læto,
Optavitque locum ; summo de vertice montis
Hesperiæ campos late prospexit, et ambas
Intentans cum voce manus ad sidera, dixit :

Jupiter omnipotens, et tu, Saturnia tellus,
Armis læta meis, olimque onerata triumphis ;
Testor ad has acies invitum arcessere martem,
Invitas me ferre manus ; sed vulnere cogor,
Pulsus ab urbe mea, dum Rhenum sanguine tingo ;
Dum Gallos iterum capitolia nostra petentes
Alpibus excludo : vincendo, certior exul :
Sanguine Germano, sexagintaque triumphis,
Esse nocens cœpi. Quanquam quos gloria terret !
Aut qui sunt, qui bella volunt ! mercedibus emptæ,
Ac viles operæ ! quorum est mea Roma noverca,
Ut reor, haud impune ; nec hanc sine vindice dextram
Vincet ignavus. Victores ite furentes,

Ite mei comites, et causam dicite ferro;
Namque omnes unum crimen vocat; omnibus una
Impendet clades. Reddenda est gratia vobis;
Non solus vici. Quare, quia pœna trophæis
Imminet, et sordes meruit victoria nostra;
Judice fortuna cadat alea. Sumite bellum,
Et tentate manus: certe mea causa peracta est:
Inter tot fortes armatus nescio vinci.

Hæc ubi personuit, de cœlo delphicus ales
Omina læta dedit, pepulitque meatibus auras:
Nec non horrendi nemoris de parte sinistra
Insolitæ voces flamma sonuere frequenti.
Ipse nitor Phœbi vulgato latior orbe
Crevit, et aurato præcinxit fulgure vultus.

Fortior omnibus movit mavortia signa
Cæsar, et insolitos gressus prior occupat ausu.
Prima quidem glacies, et cana vincta pruina
Non pugnavit humus, mitique horrore quievit:
Sed postquam turmæ nimbos fregere ligatos,
Et pavidus quadrupes undarum vincula rupit;
Incaluere nives, mox flumina montibus altis
Undabant modo nata; sed hæc quoque jussa putares:
Vinctaque mox stabant; fluctus stupuêre pruina;
Et paulo ante lues jam concidenda jacebat.
Tum vero malefida prius vestigia lusit,
Decepitque pedes; passim turmæque, virique,
Armaque congesta strue deplorata jacebant.
Ecce etiam rigido concussæ flamine nubes
Exonerabantur; nec rupto turbine venti
Deerant, aut tumida confractum grandine cœlum.
Ipsæ jam nubes ruptæ super arma cadebant,
Et conoreta gelu, ponti velut, unda ruebat.
Victa erat ingenti tellus nive, victaque cœli
Sidera, victa suis hærentia flumina ripis;
Nondum Cæsar erat: sed magnam nixus in hastam,
Horrida securis frangebat gressibus arva.

Qualis caucasea decurrens arduus arce
Amphitryoniades, aut torvo Jupiter ore,
Cum se verticibus magni demisit olympi,
Et perituroruṁ dejecit tela gigantum.

Dum Cæsar tumidas iratus deprimit arces;
Interea volucer motis conterrita pennis
Fama volat, summique petit juga celsa Palati,
Atque hæc Romano attonito fert omnia signa:
Jam classes fluitare mari, totasque per Alpes
Fervere Germano perfusas sanguine turmas.
Arma, cruor, cædes, incendia, totaque bella
Ante oculos volitant: ergo pulsata tumultu
Pectora per dubias scinduntur territa causas.
Huic fuga per terras, illi magis unda probatur;
Est patria pontus jam tutior: est magis arma
Qui tentata velit: fatisque jubentibus actus,
Quantum quisque timet, tantum fugit. Ocior ipse
Hos inter motus populus, (miserabile visu!)
Quo mens icta jubet, deserta ducitur urbe.
Gaudet Roma fuga, debellatique quirites
Rumoris sonitu mœrentia tecta relinquunt.
Ille manu trepida natos tenet: ille Penates
Occultat gremio; deploratumque relinquit
Limen, et absentem votis interficit hostem.
Sunt qui conjugibus mœrentia pectora jungant;
Grandævosque patres oneris ignara juventus,
Id, pro quo metuit tantum, trahit: omnia secum
Hic vehit imprudens, prædamque in prælia ducit.
Ac velut ex alto cum magnus inhorruit auster,
Et pulsas evertit aquas, non arma ministris,
Non regimen prodest: ligat alter pondera pinus,
Alter tuta sinu tranquillaque littora quærit:
Hic dat vela fugæ, fortunæque omnia credit.

Quid tam parva queror? gemino cum consule magnus,
Ille tremor ponti, sævi quoque terror Hydaspis,
Et piratarum scopulus; modo quem ter ovantem

Jupiter horruerat; quem fracto gurgite pontus,
Et veneratus erat submissa Bosphorus unda;
Pro pudor! imperii deserto nomine fugit,
Ignavaque fuga Romam famamque relinquit;
Ut, Fortuna levis, magni quoque terga *videres*.

Ergo tanta lues divum quoque numina vidit;
Censensitque fugæ cœli timor. Ecce per orbem
Mitis turba Deûm, terras exosa furentes
Deserit, atque hominum damnatum avertitur agmen:
Pax prima ante alias, niveos pulsata lacertos,
Abscondit *olea vinctum* caput; atque relicto
Orbe fugax Ditis petit implacabile regnum.
Huic comes it submissa Fides, et crine soluto
Justitia, ac mœrens lacera Concordia palla.

At contra, sedes Erebi qua rupta dehiscit,
Emergit late Ditis chorus, horrida Erinnys,
Et Bellona minax, facibusque armata Megæra;
Letumque, insidiæque, et lurida mortis imago:
Quas inter furor, obruptis ceu liber habenis,
Sanguineum late tollit caput, oraque mille
Vulneribus confossa cruenta casside velat.
Hæret detritus lævæ Marvortius umbo,
Innumerabilibus telis gravis; atque flagranti
Stipite dextra minax terris incendia portat.

Sentit terra deos, mutataque sidera pondus
Quæsivere suum: namque omnis regia cœli
In partes diducta ruit: primumque Dione
Cæsaris acta sui ducit: comes additur illi
Pallas, et ingentem quatiens Mavortius hastam:
Magnum cum Phœbo soror, et Cyllenia proles
Excipit, ac totis similis Tirynthius actis.

Intremuere tubæ, ac scisso Discordia crine
Extulit ad superos stygium caput: hujus in ore
Concretus sanguis, contusaque lumina flebant:
Stabant orati scabra rubigine dentes,

Tabo lingua fluens, obsessa draconibus ora;
Atque, inter *toto* laceratam pectore vestem,
Sanguinea tremulam quatiebat lampada dextra.

Hæc ut Cocyti tenebras, et Tartara liquit,
Alta petit gradiens juga nobilis Apennini,
Unde omnes terras atque omnia littora posset
Aspicere, ac toto fluitantes orbe catervas:
Atque has erumpit furibundo pectore voces:

Sumite nunc, gentes, accensis mentibus arma;
Sumite, et in medias immittite lampadas urbes:
Vincetur quicumque latet; non fœmina cesset,
Non puer, aut ævo jam desolata senectus:
Ipsa tremat tellus, laceratæque tecta rebellent:
Tu legem, Marcelle, tene: tu concute plebem,
Curio: tu fortem ne supprime, Lentule, martem:
Quid porro tu, dive, tuis cunctaris in armis?
Non frangis portas? non moris oppida solvis,
Thesaurosque rapis? nescis tu, magne, tueri
Romanas arces? *Epidamnia* mœnia quære,
Thessaliæque sinus humano sanguine tinge.
Factum est in terris, quidquid Discordia jussit.

Cum hæc Eumolpus ingenti volubilitate verborum effudisset, tandem Crotona intravimus: ubi quidem parvo diversorio refecti, postero die, amplioris fortunæ domum quærentes, incidimus in turbam hæredipetarum sciscitantium quod genus hominum, aut unde veniremus. Ex præscripto ergo consilii communis, exaggerata verborum volubilitate, unde aut qui essemus haud dubie credentibus indicavimus: qui statim opes suas, summo cum certamine, in Eumolpum congesserunt, et omnes *ejus* gratiam muneribus sollicitant.

Dum hæc magno tempore Crotone aguntur, et Eumolpus felicitate plenus prioris fortunæ esset oblitus statum, adeo ut suis jactaret, neminem gratiæ suæ ibi posse resistere, impuneque suos, si quid deliquissent in ea urbe, beneficio amicorum laturos.

Cæterum ego, etsi quotidie magis magisque superfluentibus bonis saginatum corpus impleveram, putabamque a custodia mei removisse vultum fortunam : tamen sæpius *non* tam consuetudinem meam cogitabam, quam causam. Et, quid, aiebam, si callidus captator exploratorem in Africam miserit, mendaciumque deprehenderit nostrum? Quid si etiam mercenarius præsenti felicitate lassus, indicium ad amicos detulerit, totamque fallaciam invidiosa proditione detexerit? Nempe rursus fugiendum erit, et tandem expugnata paupertas nova mendicitate revocanda. Dii, deæque, quam male est extra legem viventibus! quidquid meruerunt, semper expectant.

« Animo hæc volvens domo egredior tristissimus, liberiori aëre mentis recreandæ causa : sed ambulationem publicam vix intraveram, cum haud inculta puella obvia venit, meque vocans Polyænum, fictum mihi nomen metamorphoseos, declaravit dominam suam rogare, ut sibi mecum liceret loqui. »

« Falleris, inquam ego perturbatus, servus sum extraneus, et hac gratia minime dignus. »

« At te ipsum, inquit, jussa sum : sed, » quia nosti venerem tuam, superbiam captas,

vendisque amplexus, non commodas. Quo enim spectant flexæ pectine comæ? quo facies medicamine attrita, et oculorum quoquo mobilis petulantia? Quo incessus tute compositus, et ne vestigia quidem pedum extra mensuram aberrantia, nisi quod formam prostituis, ut vendas? Vides me? nec auguria novi, nec mathematicorum cœlum curare soleo: ex vultibus tamen hominum mores colligo; et cum spatiantem vidi, quid cogites, scio. Sive ergo nobis vendis quod peto, mercator paratus est: sive, quod humanius est, commodas, effice ut beneficium *debeat.* Nam quod servum te et humilem fateris, accendis desiderium æstuantis. Quædam enim feminæ sordibus calent. Nec libidinem concitant, nisi aut servos viderint, aut statores altius cinctos. Arenarius aliquas accendit, aut perfusus pulvere mulio, aut histrio scenæ ostentatione traductus. Ex hac nota domina est mea; usque ab orchestra quatuordecim transilit, et in extrema plebe quærit quod diligat.

Itaque oratione blandissima plenus: rogo, inquam, numquid illa quæ me amat, tu es? Multum risit ancilla post tam frigidum schema: et, nolo, inquit, tibi tam valde placeas: ego adhuc servo nunquam succubui, nec hoc dii sinant, ut amplexus meos in crucem mittam. Viderint matronæ, quæ flagellorum vestigia osculantur: ego, etiamsi ancilla sum, nunquam tamen nisi in equestribus sedeo.

Mirari equidem tam discordem libidinem cœpi, atque inter monstra numerare, quod

ancilla haberet matronæ superbiam, et matrona ancillæ humilitatem.

Procedentibus deinde longius jocis, rogavi ancillam, ut in platanona produceret dominam. Placuit puellæ consilium: itaque collegit altius tunicam, flexitque se in eum daphnona, qui ambulationi hærebat: nec diu morata, pominam producit e latebris, laterique applicat meo mulierem omnibus simulacris emendatiorem. Nulla vox est, quæ formam ejus possit comprehendere: nam quidquid dixero, minus erit. Crines, ingenio suo flexi, per totos sese humeros effuderant: frons minima, et quæ radices capillorum retro flexerat: supercilia usque ad malarum stricturam currentia, et rursus confinio luminum pæne permixta: oculi clariores stellis extra lunam fulgentibus: nares paululum inflexæ; et osculum, quale Praxiteles habere *Venerem* credidit. Jam mentum, jam cervix, jam manus, jam pedum candor intra auri gracile vinculum positus, Parium marmor extinxerat. Itaque tunc primum Dorida vetus amator contempsi.

Qui factum est, quod tu projectis, Jupiter, armis
Inter cœlicolas fabula muta taces?
Nunc erat a torva submittere cornua fronte;
Nunc pluma canos dissimulare tuos.
Hæc vera est Danaë: tenta modo tangere corpus;
Jam tua flammifero membra calore fluent.

Delectata illa risit tam blandum, ut videretur mihi plenum os extra nubem luna proferre. Mox, digitis gubernantibus vocem: si non fastidis, inquit, feminam ornatam, et

et hoc primum anno virum expertam, concilio tibi, ô juvenis, sororem. Habes tu quidem et fratrem, neque enim me piguit inquirere : sed quid prohibet et sororem adoptare ? eodem gradu venio : tu tantum dignare et meum osculum, cum libuerit, agnoscere.

Imo, inquam ego, per formam tuam te rogo, ne fastidias hominem peregrinum inter cultores admittere : invenies religiosum, si te adorari permiseris. Ac ne me judices, ad hoc templum amoris gratis accedere, dono tibi fratrem meum.

Quid ? inquit illa, donas mihi eum, sine quo non potes vivere ? ex cujus osculo pendes ? quem sic tu amas, quemadmodum ego te volo ? Hæc ipsa cum diceret, tanta gratia conciliabat vocem loquentis, tam dulcis sonus pertentatum mulcebat aëra, ut putares inter auras canere sirenum concordiam. Itaque miranti, et toto mihi clarius cœlo nescio quid relucente, libuit deæ nomen quærere.

Ita, inquit, non dixit tibi ancilla mea, Circen me vocari ? non sum quidem solis progenies ; nec mea mater, dum *placuit*, labentis mundi cursum detinuit : habebo tamen quod cœlo imputem, si nos fata conjunxerint. Imo etiam nescio quid tacitis cogitationibus deus agit. Nec sine causa Polyænon Circe amat. Semper inter hæc nomina fax surgit. Sume ergo amplexum, si placet. Neque est, quod curiosum aliquem extimescas : longe ab hoc loco frater est.

Dixit hæc Circe, implicitumque me brachiis mollioribus pluma, deduxit in terram vario gramine indutam.

Idæo quales fudit de vertice flores
Terra parens, cum se confesso junxit amori
Jupiter, et toto concepit pectore flammas:
Emicuere rosæ, violæque, et molle cyperon,
Albaque de viridi riserunt lilia prato:
Talis humus venerem molles cliuavit in herbas,
Candidiorque dies secreto favit amori.

In hoc gramine pariter compositi mille osculis lusimus, quærentes voluptatem robustam. « Sed nervorum subita debilitate Circe decepta fuit, qua injuria excandescens: quid est, inquit? » numquid te osculum meum offendit? numquid spiritus jejunio *acer?* numquid alarum negligens sudor? Porro, si hæc non sunt, numquid Gitona times?

Perfusus ego rubore manifesto, etiam, si quid habueram virium, perdidi; totoque corpore velut laxato: quæso, inquam, regina, noli sugillare miserias. Veneficio contactus sum.

« Tam levis excusatio Circes iram minime sedavit: a me contemptim oculos reflexit, et ancillam respiciens: » dic, Chrysis, sed verum: numquid indecens sum? numquid incompta? numquid ab aliquo naturali vitio formam meam excæco? noli decipere dominam tuam: nescio quid peccavimus.

Rapuit deinde tacenti speculum, et, postquam omnes vultus tentavit, quos solet inter

amantes risus frangere, excussit vexatam solo vestem, raptimque *in vicinam* ædem veneris intravit.

Ego contra damnatus, et quasi quodam visu in horrorem perductus, interrogare animum meum cœpi, an vera voluptate fraudatus essem.

Nocte soporifera veluti cum somnia ludunt
Errantes oculos, effossaque protulit aurum
In lucem tellus. Versat manus improba furtum;
Thesaurosque rapit. Sudor quoque perluit ora,
Et mentem timor altus habet, ne forte gravatum
Excutiat gremium secreti conscius auri.
Mox ubi fugerunt elusam gaudia mentem,
Veraque forma redit. Animus quod perdidit optat,
Atque in præterita se totus imagine versat.

« Infortunium illud somnium verum, imo vera fascinatio mihi certe videbatur; et tam diu nervis destitutus fui, ut nec surgere potuerim. Animi tandem oppressione paulatim laxata, vigor sensim rediit, domumque petii, ubi languorem simulans in lectulum me conjeci. Paulo post Giton, qui me ægrotare acceperat, tristis intravit cubiculum. Ut vero mentem illius sedarem, declaravi me sola quiescendi causa lectum petiisse : multaque alia jactavi, de infortunio autem nihil, quia ejus æmulationem valde timebam; et ad omnem suspicionem avertendam, eum lateri applicans meo, amoris specimen præbere tentavi : sed anhelitus sudoresque fuerunt irriti. Surrexit ira commotus, et nervorum debilitatem animique alterationem accusans,

dixit se jam dudum animadvertisse me non dubie primum vires spiritusque alibi consumere.»

«Imo, inquam, frater, erga te meus semper idem fuit amor : sed nunc ratio amorem vincit, et petulantiam.»

Itaque, *inquit*, *me irridens*, hoc nomine tibi gratias ago, quod me Socratica fide diligis. Nam tam intactus Alcibiades in præceptoris sui lectulo jacuit.

«Tum rursus adjeci : » Crede mihi, frater, non intelligo me virum esse, non sentio. Funerata est pars illa corporis, qua quondam Achilles eram.

« Me sine nervis esse Giton sentiens, et » veritus puer ne in secreto deprehensus daret sermonibus locum, proripuit se, et in partem ædium interiorem fugit.

Eo vix egresso, cubiculum meum intravit Chrysis, codicillosque mihi dominæ suæ reddidit, in quibus hæc erant scripta :

CIRCE POLYÆNO SALUTEM.

Si libidinosa essem, quererer decepta : nunc etiam languori tuo gratias ago. In umbra voluptatis diutius lusi. Quid tamen agas, quæro, et an tuis pedibus perveneris domum? negant enim medici sine nervis homines ambulare posse. Narrabo tibi, adolescens, paralysin cave. Nunquam ego ægrum tam magno

periculo vidi. Medius fidius! jam peristi. Quod si idem frigus genua manusque tentaverit tuas, licet ad tubicines mittas. Quid ergo est? etiamsi gravem injuriam accepi, homini tamen misero non invideo medicinam. Si vis sanus esse, Gitonem roga; recipies, inquam, nervos tuos, si triduo sine fratre dormieris. Nam quod ad me attinet, non timeo ne quis inveniatur cui minus placeam; nec speculum mihi, nec fama mentitur. Vale si potes.

Ut intellexit Chrysis me perlegisse totum convicium: solent, inquit, hæc fieri, et præcipue in hac civitate, in qua mulieres etiam lunam deducunt. Itaque hujus quoque rei cura agetur: rescribe modo blandius dominæ, animumque ejus candida humanitate restitue. Verum enim fatendum est: ex qua hora injuriam accepit, apud se non est.

Libenter quidem parui ancillæ, verbaque codicillis talia imposui:

POLYÆNOS CIRCE SALUTEM.

Fateor me, domina, sæpe peccasse: nam et homo sum, et adhuc juvenis: nunquam tamen ante hunc diem usque ad mortem deliqui. Habes, inquam, confitentem reum. Quidquid jusseris, merui. Proditionem feci, hominem occidi, templum violavi: in hæc facinora quæré supplicium. Sive occidere placet, ferro meo venio: sive verberibus contenta es, curro nudus ad dominam. Illud

unum memento, non me, sed instrumenta peccasse. Paratus miles arma non habui. Quis hæc turbaverit, nescio. Forsitan animus antecessit corporis moram: forsitan, dum omnia concupisco, voluptatem tempore consumpsi. Non invenio quod feci. Paralysin tamen cavere jubes; tanquam major fieri possit, quæ abstulit mihi per quod etiam te habere potui. Summa tamen excusationis meæ hæc est: placebo tibi, si me culpam emendare permiseris. Vale.

Dimissa cum ejusmodi pollicitatione Chryside, curavi diligentius noxiosissimum corpus, balneoque præterito, modica unctione usus, mox cibis validioribus pastus, id est, bulbis, cochlearumque sine jure cervicibus, hausi parcius merum. Hinc ante somnum levissima ambulatione compositus, sine Gitone cubiculum intravi. Tanta erat placandi cura, ut timerem ne latus meum frater convelleret.

Postero die, cum sine offensa corporis animique consurrexissem, in eundem platanona descendi, etiamsi locum inauspicatum timebam; cœpique inter arbores ducem itineris expectare Chrysidem. Nec diu spatiatus consederam ubi hesterno die fueram, cum illa intervenit comitem aniculam trahens. Atque, ut me consalutavit: quid est, inquit, fastose? ecquid bonam mentem habere cœpisti?

Hæc dicente, *anus* illa de sinu licium protulit varii coloris filis intortum, cervicemque vinxit meam. Mox turbatum sputo

pulverem medio sustulit digito, frontemque repugnantis signavit.

Hoc peracto carmine, ter me jussit exspuere, terque lapillos conjicere in sinum, quos ipsa præcantatos purpura involverat; admotisque manibus tentare cœpit inguinum vires. Dicto citius nervi paruerunt imperio, manusque aniculæ ingenti tumore repleverunt. At illa gaudio exultans: vides, inquit, Chrysis mea, vides *quem aliis* leporem excitavi.

Dum vivis, sperare licet. Tu, rustice custos,
Huc ades, et, nervis tente Priape, fave.

« His peractis anus me restituit Chrysidi, quæ lætissima erat thesaurum recuperasse dominæ: festinans ergo me ad illam præcipitem duxit, et in secessum admisit amœnissimum, ubi quidquid gratum oculis natura prodit, videbatur. »

Nobilis æstivas platanus diffuderat umbras,
Et circumtonsæ trepidanti vertice pinus,
Et baccis redimita Daphne, tremulæque cupressus:
Has inter ludebat aquis errantibus amnis
Spumeus, et querulo versabat rore lapillos.
Dignus amore locus: testis sylvester *Atdon*,
Atque urbana Progne: quæ circum gramina fusæ,
Et molles violas, cantu sua rura colebant.

Premebat illa resoluta marmoreis cervicibus aureum torum, myrtoque florenti quietum verberabat. Itaque ut me vidit, paululum erubuit, hesternæ scilicet injuriæ memor:

deinde ut remotis omnibus secundum invitantem consedi, ramum super oculos meos posuit, et quasi pariete interjecto audacior facta : quid est, inquit, paralytice ? ecquid hodie totus venisti ?

Rogas, inquam ego, potius quam tentas ? totoque corpore in amplexum ejus immissus, *com*precantis usque ad satietatem osculis fruor. Ipsa corporis pulchritudine me ad se vocante trahebat ad venerem : jam pluribus osculis collisa labra crepitabant : jam implicitæ manus omne genus amoris invenerant : jam alligata mutuo ambitu corpora, animarum quoque mixturam fecerant : « Sed inter hæc gratissima primordia, nervis adhuc subito deficientibus, ad summam voluptatem pervenire non potui. »

Manifestis matrona contumeliis verberata, tandem ad ultionem decurrit, vocatque cubicularios, et me jubet catorogare. Nec contenta mulier tam gravi injuria mea, convocat omnes quasillarias, familiæque sordidissimam partem, ac me conspui jubet. Oppono ego manus oculis meis, nullisque precibus effusis, quia sciebam quid meruissem, verberibus sputisque extra januam ejectus sum. Ejicitur et Proselenos, Chrysis vapulat, totaque familia tristis inter se mussat, quæritque, quis dominæ hilaritatem confuderit.

Ego vero curatis vibicibus animosior, verberum notas arte contexi, ne aut Eumolpus contumelia mea hilarior fieret, aut

tristior Giton. Quod solum igitur salvo pudore poteram confingere, languorem simulare cœpi, conditusque lectulo, totum ignem furoris in eam converti, quæ mihi omnium malorum causa fuerat,

Ter corripui terribilem manu bipennem,
Ter languidior coliculi tepenti thyrso,
Ferrum timui, quod trepido male dabat usum.
Nec jam poteram, quod modo conficere libebat:
Namque illa metu frigidior rigente bruma,
Confugerat in viscera mille operta rugis.
Ita non potui supplicio caput aperire:
Sed furciferæ mortifero timore lusus,
Ad verba, magis quæ poterant nocere, fugi.

Erectus igitur in cubitum, hac fere oratione contumacem vexavi: quid dicis, inquam, omnium hominum deorumque pudor? Nam nec nominare quidem te inter res serias fas est. Hoc de te merui, ut me in cœlo positum ad inferos traheres? ut traduceres annos primo florentes vigore, senectæque ultimæ mihi lassitudinem imponeres? ROGO TE, MIHI APODIXIN defunctoriam REDDE. Hæc ut iratus effudi,

Illa solo fixos oculos aversa tenebat,
Nec magis incepto vultum sermone movetur,
Quam lentæ salices, lassove papavera collo.

Nec minus ego tam fœda objurgatione finita, pœnitentiam agere sermonis mei cœpi, secretoque rubore perfundi, quod oblitus verecundiæ meæ, cum ea parte corporis

verba contulerim, quam ne ad *cogitationem* quidem admittere severioris notæ homines solent. Mox perfricata diutius fronte, quid autem ego, inquam, mali feci, si dolorem meum naturali convicio exoneravi? aut quid est, quod in corpore humano ventri maledicere solemus, aut gulæ, capitique etiam, cum sæpius dolet? quid? non et Ulyxes cum corde litigat suo? et quidem tragici oculos suos tanquam audientes castigant. Podagrici pedibus suis maledicunt, chiragrici manibus, lippi oculis; et qui offenderunt sæpe digitos, quidquid doloris habent, in pedes deferunt.

Quid me constricta spectatis fronte, Catones,
Damnatisque novæ simplicitatis opus!
Sermonis puri non tristis gratia ridet;
Quodque facit populus, candida lingua refert:
Nam quis concubitus veneris, quis gaudia nescit?
Quis vetat in tepido membra calere toro?
Ipse pater veri doctus Epicurus in arte
Jussit, et hanc vitam dixit habere deos.

Nihil est hominum inepta persuasione falsius, nec ficta severitate ineptius.

Hac declamatione finita, Gitona voco: et, narra mihi, inquam, frater, sed tua fide: ea nocte, qua te mihi Ascyltos subduxit, usque in injuriam vigilavit, an contentus fuit vidua pudicaque nocte? Tetigit puer oculos suos, conceptissimisque juravit verbis, sibi ab Ascylto nullam vim factam.

« His certe obrutus non mei compos eram, nec quæ dicebam probe noram. Quid enim,

aiebam, præterita iterumque nocitura in memoriam revocare? Denique ut nervos reciperem, nihil non sum molitus: volui et etiam me diis vovere: Priapum igitur exoraturus egredior, »et ut ut res se haberet, spem vultu simulavi, positoque in limine genu, sic deprecatus sum numina versu:

Nympharum Bacchique comes, quem pulchra Dione
Divitibus sylvis numen dedit, inclita paret
Cui Lesbos, viridisque Thasos; quem Lydus adorat
Vestifluus, templumque *suis* imponit Hypæpis:
Huc ades, ô Bacchi tutor, Dryadumque voluptas,
Et timidas admitte preces: non sanguine tristi
Perfusus venio; non templis impius hostis
Admovi dextram; sed inops, et rebus egenus
Attritis, facinus non toto corpore feci.
Quisquis peccat inops, minor est reus: hac prece, quæso,
Exonera mentem, culpæque ignosce minori.
Et quandoque mihi fortunæ arriserit hora,
Non sine honore tuum patiar decus: ibit ad aras,
Sancte, tuas hircus, pecoris pater ibit ad aras
Corniger, et quærulæ fœtus suis, hostia lactens;
Spumabit pateris hornus liquor: et ter cevantem
Circa delubrum gressum feret ebria pubes.

Dum hæc ago, solertique cura deposito meo caveo, intravit delubrum anus laceratis crinibus, atraque veste deformis; extraque vestibulum me injecta manu duxit cuncta trementem: quæ striges, *inquit*, comederunt nervos tuos? aut quod purgamentum nocte calcasti in trivio, aut cadaver? Nec a puero quidem te vindicasti: sed mollis, debilis, lassus, tanquam caballus in clivo, et operam et sudorem perdidisti; nec contentus ipse

peccare, mihi deos iratos excitasti, et pœnas mihi nullas dabis?

Ac me iterum in cellam sacerdotis nihil recusantem perduxit, impulitque super lectum, et arundinem ab ostio rapuit, iterumque nihil respondentem mulcavit. Ac nisi primo ictu arundo quassata verberantis impetum minuisset, forsitan etiam brachia mea caputque fregisset.

Ingemui ego, utique propter mascarpionem, lacrymisque ubertim manantibus, obscuratum dextra caput super pulvinum inclinavi. Nec minus illa fletu confusa altera parte lectuli sedit, ætatisque longæ moram tremulis vocibus cœpit accusare, donec intervenit sacerdos, et: quid vos, inquit, in cellam meam, tanquam ante recens bustum, venistis? utique die feriarum, quo etiam lugentes rident?

O, inquit, o Enothea! *quem* adolescentem vides, malo astro natus est: nam neque puero, neque puellæ bona sua vendere potest. Nunquam tu hominem tam infelicem vidisti. Lorum in aqua, non inguina habet. Ad summam, qualem putas esse, qui de Circes toro sine voluptate surrexit?

His auditis, Enothea inter utrumque consedit, motoque diutius capite: istum, inquit, morbum sola sum quæ emendare scio. Et ne putetis perplexe agere, rogo ut adolescentulus mecum nocte dormiat, nisi illud tam rigidum reddidero quam cornu.

Quidquid in orbe vides, paret mihi : florida tellus,
Cum volo, spissatis arescit languida succis ;
Cum volo, fundit opes : scopulique atque horrida saxa
Niliacas jaculantur aquas : mihi pontus inertes
Submittit fluctus : zephyrique tacentia ponunt
Ante meos sua flabra pedes. Mihi flumina parent,
Hircanæque tygres, et jussi stare dracones.
Quid leviora loquor ! Lunæ descendit imago
Carminibus deducta meis : trepidusque furentes
Flectere phœbus equos revoluto cogitur orbe :
Tantum dicta valent. Taurorum flamma quiescit
Virgineis extincta sacris : phœbeïa Circe
Carminibus magicis socios mutavit Ulyxis :
Proteus esse solet, quidquid libet. His ego callens
Artibus, *idæos* frutices in gurgite sistam,
Et rursus fluvios in summo vertice ponam.

Inhorrui ego tam fabulosa pollicitatione conterritus, anumque inspicere diligentius cœpi. Ergo exclamat : o Enothea, imperio para te : detersisque curiose manibus, inclinavit se in lectulum, ac me semel iterumque basiavit.

Enothea mensam veterem posuit in medio altari, quam vivis impleyit carbonibus; et camellam *jam* vetustate ruptam pice temperata refecit. Tum clavum, qui detrahentem secutus cum camella lignea fuerat, fumoso parieti reddidit : mox incincta quadrato pallio cucumam ingentem foco apposuit, simulque pannum de carnario detulit furca, in quo faba erat ad usum reposita, et sincipitis vetustissima particula mille plagis dolata. Ut solvit ergo licio pannum, partem leguminis super mensam effudit, jussitque me diligenter

purgare. Servio ego imperio, granaque sordidissimis putaminibus vestita curiosa manu segrego. At illa inertiam meam accusans improba tollit, dentibusque folliculos perite spoliat, atque in terram veluti muscarum imaginem despuit. Mirabile quidem paupertatis ingenium, singularumque rerum quasdam artes fames edocuit. « Sacerdos hujus virtutis ita sectatrix videbatur, ut apud eam eluceret in minimis : casa præcipue illius verum erat paupertatis sacrarium. »

Non Indum fulgebat ebur, quod inhæserat auro,
Nec jam calcato radiabat marmore terra,
Muneribus delusa suis : sed crate saligna
Impositum Cereris vacuæ *nemus*, et nova terræ
Pocula, quæ facili vilis rota finxerat actu.
Hinc mollis stillæ lacus, et de caudice lento
Viminæ lances, maculataque testa lyæo :
At paries circa palea satiatus inani,
Fortuitoque luto, *clavos* numerabat *agrestes*,
Et viridi junco gracilis pendebat arundo.
Præterea quæ fumoso suspensa tigillo,
Conservabat opes humilis casa, mitia sorba
Inter odoratas pendebant texta coronas,
Et thymbræ veteres, et passis uva racemis.
Qualis in actæa quondam fuit hospita terra,
Digna sacris *Hecales*, quam musa *sequentibus* annis
Battiadæ veteris mirando tradidit ævo.

Dum illa, *purgata faba*, carnis etiam paululum delibat : et coæquale natalium suorum sinciput in carnarium furca reponit, fracta est putris sella, quæ staturæ altitudinem adjecerat, anumque suo pondere dejectam super foculum mittit. Frangitur ergo cervix cucumæ;

ignemque modo convalescentem extinguit : vexat cubitum ipsa stipite ardenti, faciemque totam excitato cinere perfudit.

Consurrexi equidem turbatus, anumque non sine risu meo erexi, statimque ne res aliqua sacrificium moraretur, ad reficiendum ignem in vicinia cucurrit. Vix ad casæ ostiolum processerat, cum ecce tres anseres sacri, qui, ut puto, medio die solebant ab anu diaria exigere, impetum in me faciunt, *fœdoque*, ac veluti rabioso stridore circumsistunt trepidantem : atque alius tunicam meam lacerat, alius vincula calceamentorum resolvit, ac trahit ; unus etiam dux ac magister sævitiæ, non dubitavit crus meum serrato vexare morsu. Oblitus itaque nugarum, pedem mensulæ extorsi, cœpique pugnacissimum animal armata elidere manu ; nec satiatus defunctorio ictu, morte me anseris vindicavi.

Tales Herculea Stymphalidas arte coactas
Ad cœlum fugisse reor, sanieque fluentes
Harpyias, cum Phineo maduere veneno
Fallaces epulæ. Tremuit perterritus æther
Planctibus insolitis, confusaque regia cœli
Visa suas moto transcurrere cardine metas.

Jam reliqui *resolutam*, passimque per totum effusam pavimentum collegerant fabam ; orbatique, ut existimo, duce, redierant in templum, cum ego præda simul atque hac vindicta gaudens, post lectum occisum anserem mitto, vulnusque cruris haud altum aceto

diluo. Deinde convicium verens, abeundi formavi consilium: collectoque cultu meo ire extra casam cœpi. Nec dum libaveram cellulæ limen, cum animadverto Enotheam cum testo ignis pleno venientem. Reduxi igitur gradum, projectaque veste, tanquam expectarem morantem, in aditu steti.

Collocavit illa ignem *quassis* arundinibus collectum, ingestisque super pluribus lignis, excusare cœpit moram, quod amica se non dimisisset tribus nisi potionibus e lege siccatis. Quid porro tu, inquit, me absente fecisti? aut ubi est faba?

Ego, qui putaveram me rem laude etiam dignam fecisse, ordine illi totum prælium exposui; et, ne diutius tristis esset, jacturæ pensionem anserem obtuli. Cum protuli anserem, anus ut vidit, tam magnum æque clamorem sustulit, ut putares iterum anseres limen intrasse.

Confusus itaque, et novitate facinoris attonitus, quærebam quid excanduisset, aut quare anseris potius quam mei misereretur.

At illa complosis manibus: scelerate, inquit, etiam loqueris? nescis quam magnum flagitium admiseris. Occidisti Priapi delicias, anserem omnibus matronis acceptissimum. Itaque ne te putes nihil egisse, si magistratus hoc scierint, ibis in crucem. Polluisti sanguine domicilium meum ante hunc diem inviolatum; fecistique, ut me quisquis voluerit inimicus, sacerdotio pellat.

Hæc

Hæc ait, et tremulo deduxit vertice canos,
Consecuitque genas: oculis nec defuit imber,
Sed qualis rapitur per valles improbus amnis,
Cum gelidæ periere nives, et languidus auster
Non patitur glaciem resoluta vivere terra:
Gurgite sic pleno facies manavit, et alto
Insonuit gemitu turbatum murmure pectus.

Tum ego: rogo, inquam, noli clamare: ego tibi pro anserc struthiocamelum reddam.

Dum hæc me stupente in lectulo sedet, anserisque fatum complorat, interim Proselenos cum impensa sacrificii venit, visoque ansere occiso, sciscitata causam tristitiæ, et ipsa flere vehementius cœpit, miciue misereri, tanquam patrem meum, non publicum anserem, occidissem. Itaque tædio fatigatus: rogo, inquam, expiare manus pretio licet, si vos provocassem, etiam si homicidium fecissem? Ecce duos aureos pono, unde possitis et deos, et anseres emere.

Quos, ut vidit Enothea: ignosce, inquit, adolescens, sollicita sum tua causa: amoris est hoc argumentum, non malignitatis. Itaque dabimus operam, ne quis hoc sciat. Tu modo deos roga, ut illi facto tuo ignoscant.

Quisquis habet nummos secura naviget aura,
Fortunamque suo temperet arbitrio.
Uxorem ducat Danaën, ipsumque licebit
Acrisium jubeat credere, quod Danaën.
Carmina componat, declamet, concrepet, omnes
Et peragat causas, sitque Catone prior.
Jurisconsultus, PARET, NON PARET, habeto;

Atque esto quidquid Servius, et Labeo.
Multa loquor : quidvis nummis præsentibus opta;
Et veniet. Clausum possidet arca Jovem.

Interea hæc satagens, infra manus meas camellam vini posuit ; et cum digitos pariter extensos porris apioque lustrasset, avellanas nuces cum precatione mersit in vinum : et sive in summum redierant, sive subsederant, ex hoc conjecturam ducebat : nec me fallebat, inanes scilicet ac sine medulla ventosas nuces in summo humore consistere, graves autem et plenas integro fructu ad ima deferri.

Tum ad anserem appellens sese, recluso pectore extraxit fortissimum jecur, et inde mihi futura prædixit. Imo, ne quod vestigium sceleris superesset, totum anserem laceratum verubus confixit, epulasque etiam lautas, paulo ante, ut ipsa dicebat, perituro paravit.

Volabant inter hæc potiones meracæ ; « Aniculæque anserem, materiam antea tristitiæ, vorabant lætæ : illo exeso, Enothea semiebria ad me respiciens : perficienda sunt, inquit, mysteria, ut recipias nervos : simulque « profert scorteum fascinum, quod ut oleo et minuto pipere, atque urticæ trito circumdedit semine, paulatim cœpit inserere ano meo. Hoc crudelissima anus spargit subinde humore femina mea. Nasturcii succum cum abrotono miscet ; perfusisque inguinibus meis, viridis urticæ fascem comprehendit, omniaque infra umbilicum cœpit lenta manu cædere. *Tum me* urticis ustum fuga *subduco* :

Aniculæ *æstuantes consectantur;* et quamvis solutæ mero ac libidine essent, eandem viam tentant, et per aliquos vicos secutæ fugientem : prehende furem! clamant. Evasi tamen, omnibus digitis inter præcipitem decursum cruentatis.

« Ubi tamen me domum potui recipere, defatigatione gravis lectum petii ; nec tamen somnum capere potui ; quæque enim adversa mihi contigerant animo volvebam : reputansque neminem magis casibus me obnoxium esse, proclamabam : fortuna semper infensa mihi egebat-ne amoris cruciatibus ut me magis torqueret? O me infelicem! junctis viribus Fortuna et Amor in perniciem conspirant meam. Ipse dirus amor nusquam mihi pepercit : amans amatusve crucior. En Chrysis, quæ me perdite amat, lacessere non desinit. Illa, quæ, cum mihi dominam conciliabat, me ut servum contemptum despexit, quia servili induebar veste : illa, inquam, » Chrysis, quæ priorem fortunam tuam oderat, hanc vel cum periculo capitis persequi destinat, « seque lateribus tuis semper instituram juravit, cum sui amoris vehementiam mihi patefecit : at Circe me totum habet, cæteras sperno. Revera quid illa pulchrius? « Quid huic formæ aut Ariadne habuit, aut Leda simile? quid contra hanc Helene, quid Venus posset? Ipse Paris, dearum libidinantium judex, si hanc in comparatione vidisset tam petulantibus oculis, et Helenen huic donasset, et deas. Saltem si permitteretur osculum capere, si

illud cœleste ac divinum pectus amplecti ; forsitan rediret hoc corpus ad vires, et resipiscerent partes veneficio, credo, sopitæ. Nec me contumeliæ lassant : quod verberatus sum, nescio ; quod ejectus sum, lusum puto ; modo redire in gratiam liceat.

« Hæc taliaque cum idea formosissimæ Circes ita meum concitarunt animum, ut « torum frequenti tractatione vexavi, amoris mei quasi quandam imaginem ; » sed inutiles adhuc fuerunt conatus. *Sic pervicax* vexatio meam tandem fregit patientiam ; et veneficium, quo eram contactus, genio inimico exprobravi. Animo tamen collecto, inter heroas antiquos, ira deorum olim insectatos, consolationem quærens in hæc erupi : »

Non solum me numen, et implacabile fatum
Persequitur ; prius Inachia Tirynthius ira
Exagitatus onus cœli tulit : ante profanus
Junonem Pelias sensit : tulit inscius arma
Laomedon : gemini satiavit numinis iram
Telephus : et regnum Neptuni pavit Ulyxes.
Me quoque per terras, per cani Nereos æquor
Hellespontiaci sequitur gravis ira Priapi.

« His tortus sollicitudinibus anxie noctem consumpsi totam ; et Giton, qui acceperat me cubuisse domi, cellulam intravit primo diluculo, meque licentiosius vivere vehementer accusavit, dixitque familiam de mea agendi ratione valde conqueri, rarissime ministeriis me adesse, et mihi fortasse funestum fore illud quod gerebam commercium. »

« His intellexi de meis negotiis illum esse commonitum, et aliquem domi forte de me percontatum fuisse : « Quærere *igitur* à Gitone cœpi, num aliquis me quæsisset : nemo, inquit, hodie ; sed hesterno die mulier quædam haud inculta januam intravit : cumque diu mecum esset locuta, et me accersito sermone lassasset, ultimo cœpit dicere, te noxam meruisse, daturumque serviles pœnas, si læsus in querela perseverasset.

« Hæc vehementer me torserunt, novaque convicia in fortunam jeci, et » nondum querelam finieram, cum Chrysis intervenit, amplexuque effusissimo me invasit, et : teneo te, inquit, qualem speraveram : tu desiderium meum, tu voluptas mea, nunquam finies hunc ignem nisi sanguine extinxeris.

« Chrysidis petulantia multùm turbatus fui, et verborum blanditiis usus sum, ut illam dimitterem : timebam ne rumores furentis ad aures Eumolpi pervenirent ; a felicitate enim superbum domini supercilium induerat. Omnem ergo adhibui industriam ut mitigaretur Chrysis : amorem finxi, blande susurravi ; in summam ita dissimulavi astute ut me amore captum crediderit : exposui quo in periculo uterque essemus si mecum in cella deprehenderetur, Eumolpumque vel de minimo pœnas repetere. His auditis confestim exit, et eo celerius quod reducem videbat Gitona, qui, paulo antequam illa me convenisset, exierat cubiculo. »

« Vix egressa » unus ex novitiis servulis subito accucurrit, et mihi dominum iratissimum esse affirmavit, quod biduo jam officio defuissem; recte ergo me facturum, si excusationem aliquam idoneam præparassem : vix enim posse fieri, ut rabies irascentis sine verbere considat.

« Adeo turbatus mœstusque visus sum Gitoni, ut nihil mihi de muliere dixerit : de Eumolpo dumtaxat locutus est, jussitque potius cum illo jocari quam agereserio. Parui equidem, et tam hilari vultu ad illum accessi, ut non severe sed festive me exceperit. De venere mihi propitia cavillatus est : laudavit formam et elegantiam meam matronis omnibus acceptissimam : et, non me latet, inquit, te a formosissima deperiri : at nunc, Encolpi, illud nobis in loco prodesse : Phili ergo sustine personam, equidem quam suscepi sustinebo.

« Adhuc loquebatur, cum intravit » matrona inter primas honesta, Philumene nomine, quæ multas sæpe hæreditates officio ætatis extorserat, tum anus et floris extincti, filium filiamque ingerebat orbis senibus et per hanc successionem artem suam perseverabat extendere. Ea ergo ad Eumolpum venit, et commendare liberos suos ejus prudentiæ, bonitatique credere se, et vota sua. Illum esse solum in toto orbe terrarum, qui præceptis etiam salubribus instruere juvenes quotidie posset. Ad summum, relinquere se pueros in domo Eumolpi, ut illum loquentem audirent, quæ

sola posset hæreditas juvenibus dari. Nec aliter fecit ac dixerat, filiamque speciosissimam cum fratre Ephebo in cubiculo reliquit, simulavitque se in templum ire ad vota nuncupanda.

Eumolpus, qui tam frugi erat, ut illi etiam ego puer viderer, non distulit puellam invitare ad Pygiciaca sacra. Sed et podagricum se esse, lumborumque solutorum omnibus dixerat, et si non servasset integram simulationem, periclitabatur totam pæne tragœdiam evertere. Itaque, ut constaret mendacio fides, puellam quidem exoravit, ut sederet supra *commodatam* bonitatem; Coraci autem imperavit, ut lectum, in quo ipse jacebat, subiret, positisque in pavimento manibus, dominum lumbis suis commoveret. Ille lento parebat imperio, puellæque artificium pari motu remunerabat. Cum ergo res ad effectum spectaret, clara Eumolpus voce exhortabatur Coraca, ut spissaret officium. Sic inter mercenarium amicamque positus senex, veluti oscillatione ludebat.

Hoc semel iterumque ingenti risu, etiam suo, Eumolpus fecerat. Itaque ego quoque, ne desidia consuetudinem perderem, dum frater sororis suæ automata per clostellum miratur, accessi tentaturus an pateretur injuriam. Nec se rejiciebat a blanditiis doctissimus puer, sed numen inimicum ibi quoque *inveni*.

« Non tam graviter sustuli hanc debilitatem quam pristinas : paulo post enim redierunt nervi, et repente me sentiens valentiorem

esse, proclamavi: » Dii majores sunt, qui me restituerunt in integrum. Mercurius enim, qui animas ducere, et reducere solet, suis beneficiis reddidit mihi, quod manus irata præciderat, ut scias me gratiosiorem esse quam Protesilaum, aut quemquam alium antiquorum.

Hæc locutus sustuli tunicam, Eumolpoque me totum adprobavi. At ille primo exhorruit: deinde, ut plurimum crederet, utraque manu deorum beneficia tractat.

« Hac ingenti gratia hilaritatem nobis concitante, risimus prudentiam Philumenes, liberorumque experientiam in arte, illis quoad nos nihil profuturam; sola enim hæreditatis spe puerum puellamque illa nobis prodiderat. Hinc igitur sordidum orbos senes circumveniendi modum apud me reputans, de nostræ præsentis fortunæ statu ratiocinandi occasionem nactus, commonui Eumolpum captando captatores captari posse. Omnes, inquam, nostræ actiones cum prudentia convenire debent. » Socrates deorum hominumque judicio sapientissimus gloriari solebat, quod nunquam neque in tabernam conspexerat, nec ullius turbæ frequentioris concilio oculos suos crediderat. Adeo nihil est commodius, quam semper cum sapientia loqui. Omnia ista vera sunt: nec ulli enim celerius homines incidere debent in malam fortunam, quam qui alienum concupiscunt. Unde plani autem, unde levatores viverent, nisi aut locellos, aut sonantes ære sacellos pro hamis in turbam

mitterent ? Sicut muta animalia cibo inescantur; sic homines non caperentur spe, nisi aliquid morderent. « Quamobrem Crotoniatæ tam laute hactenus nos exceperunt. Sed » ex Africa navis, ut promiseras, cum pecunia tua, et familia tua, non venit. Captatores jam exhausti liberalitatem imminuerunt. Itaque aut fallor, aut fortuna communis cœpit redire ad pœnitentiam suam.

« Modum excogitavi, inquit Eumolpus, quo nostros captatores valde sollicitos habeamus : simulque tabulas e pera trahens sic ultimas legit voluntates :

Omnes qui in testamento meo legata habent, præter *libertos* meos, hac conditione percipient quæ dedi, si corpus meum in partes conciderint, et adstante populo comederint. Ne plus æquo exhorrescant : apud quasdam gentes scimus adhuc legem servari, ut a propinquis suis consumantur defuncti, adeo quidem ut objurgentur ægri frequenter, quod carnem suam faciant pejorem. His admoneo amicos meos, ne recusent quæ jubeo; sed quibus animis devoveant spiritum meum, eisdem etiam corpus consumant.

« Cumque prima capita legeret, quidam magis Eumolpo familiares intrarunt cubiculum, et in ejus manu tabulas testamenti conspicientes, ut fierent lectionis participes eum enixe rogarunt : annuit ille subito, et a primo ad ultimum recitavit. Hi vero audita necessitate cadaveris edendi non tralatitia propositione,

tristes admodum fuerunt : sed *excæcabat ingens fama oculos, animosque miserorum ;* et illius ad aspectum tam humiles erant, ut de hac novitate conqueri non ausi fuerint. Ast unus ex his, nomine *Gorgias*, *paratus erat exsequi*, dummodo diutius non expectaret. Ad hoc Eumolpus : » de stomachi tui recusatione non habeo quod timeam : sequeretur imperium, si promiseris illi pro unius horæ fastidio multorum bonorum pensationem. Operi modo oculos, et finge te, non humana viscera, sed centies sestertium comesse. Accedet huc, quod aliqua inveniemus blandimenta, quibus saporem mutemus. Neque enim ulla caro per se placet, sed arte quadam corrumpitur, et stomacho conciliatur averso. Quod si exemplis vis quoque probari consilium, Saguntini oppressi ab Annibale, humanas edere carnes : nec hæreditatem expectabant. Petavii idem fecerunt in ultima fame ; nec quidquam aliud in hac epulatione captabant, nisi tantum ne esurirent. Cum esset Numantia à Scipione capta, inventæ sunt matres quæ liberorum suorum tenerent semesa in sinu corpora. « Ultimo, cum sola cogitatio carnis edendæ fastidium creare potest, animum adversum toto corde vincetis, ut legata immensa, de quibus statuo vobis, recipiatis. »

« Has novitates propudiosas ita incomposite effudit Eumolpus, ut Captatores de illius promissis diffidere cœperint ; et statim dicta factaque nostra propius explorantes, suspicionibus experientia auctis, planos et levatores

nos crediderint. Accedebat huc quod quibusdam advenis noti eramus, itaque qui nos majoribus impensis exceperant; nos invadere, et vindictam pro merito sumere decreverunt. Sed Chrysis, omnium machinarum particeps, Crotoniatarum in nos consilium mihi renuntiavit. Quo audito ita perterritus fui, ut illico una cum Gitone effugerim, relicto fatis iniquis Eumolpo: et paucis ab hinc diebus accepi Crotoniatas indignantes, quod veterator iste sumptibus publicis laute diu alitus fuerat, Massiliotico more illum mactasse. Id ut intelligatis, scitote quod » Massilienses, quoties pestilentia laborabant, unus se ex pauperibus offerebat alendus anno integro publicis et purioribus cibis. Hic postea ornatus verbenis et vestibus sacris circumducebatur per totam civitatem cum execrationibus, ut in ipsum reciderent mala civitatis: et sic *de rupe* projiciebatur.

FINIS.

CONSIDÉRATIONS

SUR

LA MATRONE D'ÉPHÈSE,

SUIVIES

D'UN CONTE CHINOIS

SUR LE MÊME SUJET.

CONSIDÉRATIONS

SUR

LA MATRONE D'ÉPHÈSE,

SUIVIES

D'UN CONTE CHINOIS

SUR LE MÊME SUJET.

L'ingénieux Saint-Évremond a traduit la Matrone d'Éphèse; il fait de ce conte l'éloge le plus brillant; et tout lui paroît exquis dans ce morceau, si peu digne, à mon avis, d'un homme aussi délicat, et dont l'âge présent vante encore la galanterie. Je ne conçois pas son engouement. Si je ne me trompe, son caractère noble et chevaleresque auroit dû l'en défendre. Cela me semble incompréhensible dans un homme qui pensoit d'une manière si fine et si déliée sur les foiblesses de l'amour, et qui peignit, dans ces vers faciles et gracieux, les vices qui régnoient, dans sa jeunesse, à la cour de France:

Une politique indulgente,
De notre nature innocente,
Favorisoit tous les desirs;
Tout goût paroissoit légitime:
La douce erreur ne s'appeloit pas crime;
Les vices délicats se nommoient des plaisirs.

Enfin, selon nous, l'adorateur des charmes de la belle Mazarin; l'homme dont l'esprit aimable faisoit les délices de toutes les femmes, dans ces conversations brillantes qui tenoient alors lieu de ces bouillotes si nécessaires pour chasser l'ennui de nos cercles modernes; cet homme qui connut Ninon, qui l'aima toute sa vie, qui sut apprécier toute la grace, toute la finesse, toute la solidité de son esprit, et toutes les nobles qualités de son cœur; cet homme, en un mot, qui fut un modèle de politesse, ne devoit pas assez mal penser des femmes pour louer une pièce dont le style est, si l'on veut, plein d'agrémens, mais qui se dénoue d'une manière si atroce. Il est vrai que Desmaiseaux, dans la vie de cet homme célèbre, l'accuse d'avoir aimé foiblement le beau sexe. Mais faut-il donc l'adorer pour être juste à son égard? Pour moi, je suis persuadé que parmi toutes les vivandières d'une armée, quelque

quelque nombreuses qu'elles fussent, on n'en trouveroit peut-être pas deux assez profondément dépravées pour se conduire comme la veuve Éphésienne.

J'ai quelquefois cherché le motif secret qui porte si souvent les hommes à parler des femmes avec tant d'injustice et d'amertume; j'aurois voulu les justifier à mes yeux de cette bassesse; mais, malgré tous mes efforts pour leur trouver une raison plausible, j'ai toujours fini mes recherches par ne voir en eux que des valets qui se vengent de tous les avantages que leurs maîtres ont sur eux, par des propos d'anti-chambres ou des injures de halles. J'ai observé que dans les romans faits par des hommes, il y a toujours plusieurs femmes vicieuses; et que pour une qui fait honneur à son sexe, toutes les autres en sont le fléau et l'opprobre. Sans doute il y a des femmes de cette dernière espèce; mais ne sont-elles pas des exceptions? mais en voit-on beaucoup qui réunissent aux foiblesses de leur sexe les vices qui nous déshonorent? Tous ceux des femmes, lorsqu'ils ne sont pas notre ouvrage, ont leur origine dans leur exquise sensibilité; et la source des nôtres est odieuse et vile comme leurs résultats. Et

pourquoi proposer des exceptions? La morale dans les livres, comme la loi qui en est l'interprête, ne doit pas traiter des exceptions. Pour être à la portée de tout le monde, il faut qu'elle se borne à des vues générales. A quoi bon, par exemple, le caractère de la marquise dans les *Liaisons dangereuses*? Et quelle femme, en lisant cet ouvrage, peut se reconnoître dans un pareil portrait, et rougir de la ressemblance? Enfin, les femmes, en général, n'ont qu'une passion dominante; et si cette passion fait commettre des sottises à quelques-unes, à combien d'autres ne prête-t-elle pas de nouveaux charmes et des vertus nouvelles? L'illustre et malheureux Lah*** jugeoit les deux sexes avec bien plus de justesse et de vérité, quand il a dit:

. . . . . L'homme s'agite en ses vœux inconstans,
Et du même bonheur n'est pas heureux long-tems;
Il porte en ses plaisirs sa vague inquiétude.
Les femmes, dont l'amour est la plus douce étude,
Satisfaites de plaire, heureuses de charmer,
Pour remplir leurs momens, n'ont besoin que d'aimer.

Et c'est néanmoins ce penchant à l'amour qui sert de texte à toutes les horreurs que l'on débite contr'elles, soit dans les livres, soit dans les conversations! cette manie est

atroce; elle est le comble de l'injustice et de l'ingratitude. En effet, s'il est vrai que ce penchant les égare quelquefois, il est encore plus vrai qu'il est l'ame et le lien des sociétés, l'élément le plus actif et le plus fécond de tous ceux qui concourent à l'harmonie du monde moral, et sans lequel, si je ne me trompe, la civilisation seroit impossible.

« — Les femmes, nous dit-on, se consolent aisément de cette persécution lâche et cruelle, par les hommages publics qu'elles reçoivent d'ailleurs. La satire de Despréaux est dans la bouche de tout le monde; et cependant les femmes n'ont rien perdu de leur empire. Au tems de Simonide, l'ami des dieux, et l'ennemi mortel du beau sexe; dans le siècle même de Juvénal, qui distilla sur lui tout le fiel de sa plume, il fut toujours au-dessus de la calomnie; et l'on voyoit les philosophes les plus distingués venir déposer à ses pieds le faste de leur sagesse et l'orgueil de leurs maximes. » — Sans doute ces hommages peuvent charmer la vanité des femmes; mais compensent-ils le mal que des sarcasmes scandaleux et le fiel de la satire font à leurs mœurs, ainsi qu'à leur caractère? Nous voulons qu'elles soient honnêtes, et nous les

avilissons ! l'expression du mépris corrompt tout ce qu'elle touche ; et les femmes sur-tout ont, sous ce rapport, la délicatesse de la sensitive. En un mot, il me semble que le plus grand nombre ne devient méprisable, que parce que nous cessons de les respecter, ou, si l'on veut, de les aimer de manière à leur inspirer de l'estime pour elles-mêmes.

L'honneur des femmes est un dépôt que la nature, à raison de leur foiblesse, confie à la générosité des hommes ; et cependant que ne font-ils pas pour le flétrir ! c'est dans tous les siècles et chez toutes les nations, qu'on les voit, quand ils ne sont plus, comme dans l'état sauvage, les bourreaux des femmes, se déchaîner sans pitié contre les égaremens où les entraînent quelquefois le besoin d'aimer et l'extrême susceptibilité de leurs organes, et leur faire payer par des injures ce qu'ils ont perdu de leur tyrannie. Enfin, nous ressemblons, dans toutes les contrées du globe, à cet amant d'Ovide, qui ne peut ni vivre avec sa maîtresse, ni s'en séparer (1). Qui croiroit, par exemple, que la Chine a eu son Pétrone, et que l'écrivain chinois ne ménage pas plus

(1) *Nec tecum possum vivere, nec sine te.*

les femmes, que l'auteur de la Matrone d'Éphèse ? Il est peu de savans qui l'ignorent; mais aussi ce n'est point à eux que nous prétendons l'apprendre.

Le fond du tableau est le même que dans la satire latine; mais, à n'en juger que sous le rapport de l'invention, les circonstances en sont peut-être encore plus heureuses; et les connoisseurs y verront un dénouement mieux concerté, selon nous, et plus ingénieusement amené. Nous pensons d'ailleurs qu'il y a dans cette pièce un mérite que n'a point la Matrone d'Éphèse : c'est que le but moral y est mieux expliqué. Le lecteur trouvera peut-être quelque plaisir à comparer ces deux morceaux; et cette considération nous a déterminés à les rapprocher l'un de l'autre. Ce conte, qui fait partie de la description de l'empire de la Chine par le P. du Halde, nous semble un des morceaux les plus curieux et les mieux traités de ce grand ouvrage; et nous le rapportons sans y rien changer que le titre, et un très-petit nombre de tournures et d'expressions, qui nous ont paru, bien ou mal à propos, avoir eu le malheur de vieillir; et, parmi celles-là même, nous nous sommes gardés de toucher à celles qui nous ont offert de la grace ou de l'énergie,

TCHOUANG-TSE ET TIEN,

OU

LA MATRONE CHINOISE.

Les richesses et les avantages qu'elles procurent, sont comme un agréable songe de quelques momens. Les honneurs et la célébrité, c'est un météore brillant, mais qui bientôt est dissipé. L'affection de ceux-là mêmes qui nous sont attachés par les liens de la chair et du sang, n'est le plus souvent qu'une vaine apparence. Les amitiés les plus tendres se changent quelquefois en de cruelles inimitiés. Gardons-nous d'aimer à porter un collier, parce qu'il est d'or, et des chaînes, parce qu'elles sont de diamans. Que nos desirs soient raisonnables, mais sur-tout qu'ils soient modérés. Dégageons-nous de l'attachement aux choses de ce monde; c'est là nous tirer, en quelque façon, d'un tas de poussière. Regardons comme un point capital, de nous conserver dans un état de joie et de liberté, qui ne dépend ni des hommes ni des choses. Un de nos poètes a dit :

En se garantissant de toute passion violente, on mène
une vie douce et agréable,
Loin des inquiétudes qui nuisent à la santé.
Ce n'est pas qu'on veuille blâmer l'amour naturel qui
lie un père à son fils,
Ni celui qui unit des frères ensemble :
Ils sont les uns aux autres, ce que sont les branches
d'un arbre avec le tronc.
Cet amour doit durer autant que ce rapport mutuel.

Les sectes de Tao et de Fo, quoique très-différentes de la secte littéraire (1), s'accordent avec elle sur ces grands principes, et

(1) Il y a trois principales sectes dans l'empire de la Chine : la secte des Lettrés, qui suit la doctrine des anciens livres, et qui regarde Confucius comme son maître ; la secte de Tao, dont le fondateur se nomme Lao-Kiun ; la secte des Idolâtres, qui adore une divinité nommée Fo ou Foë, dont le culte fut transporté des Indes à la Chine, environ soixante-cinq ans après la mort de Jésus-Christ. La première de ces sectes est la seule qui fasse profession d'une étude réglée pour s'élever aux dignités de l'empire par la voie du mérite, de l'esprit et des connoissances. La seconde, qui a dégénéré de sa simplicité primitive, se compose de magiciens et d'enchanteurs, qui se vantent d'avoir le secret de faire de l'or, et de se rendre immortels ; ils entendent par le Tao, l'esprit ou la raison qui produit toutes choses. La morale de Lao-Kiun et de ses sectateurs, est assez semblable à celle d'Épicure : elle consiste à écarter les desirs violens et à réprimer les passions capables de troubler la paix de l'ame. La troisième n'est qu'un amas de fables et de superstitions entretenues par les Bonzes. Un de ses dogmes les plus remarquables est la métempsycose ou transmigration des ames d'un corps dans un autre.

n'ont jamais pensé à les combattre ou à les affoiblir. Il est pourtant vrai que l'amour des pères pour les enfans, ne doit pas jeter dans des inquiétudes excessives. Aussi dit-on communément : *La fortune des enfans doit être leur propre ouvrage.*

Quant aux époux, ils sont unis très-étroitement et par des liens infiniment respectables; mais cependant, ou le divorce, ou la mort rompent souvent cette union. C'est ce que nous apprend le proverbe, qui dit : *L'époux et l'épouse sont comme les oiseaux de la campagne, le soir les réunit dans le même bocage, et le matin les sépare.* Il faut pourtant l'avouer ; il y a moins lieu de craindre l'excès dans l'amour paternel, que dans l'amitié conjugale. Celle-ci s'entretient et s'accroît dans le secret des têtes-à-têtes, par les douceurs de l'intimité, par les charmes de la confiance. Aussi n'est-il pas rare qu'une jeune femme se rende maîtresse de l'esprit de son époux ; mais ce sont de ces foiblesses dont les hommes de mérite savent se préserver.

Nos ancêtres ont fait une moralité qu'ils ont prise dans la manière dont le laboureur cultive son champ, et qu'un de nos poètes a renfermée dans ces vers ;

Il transplante le riz en herbe dans une terre nouvellement défrichée ;

Et peu de tems après, une eau pure y ayant été introduite, il voit dans ce champ verdoyant et inondé l'image d'un beau ciel azuré.

Notre cœur est ce champ; il a sa parure et ses richesses, lorsque les passions y sont pures et réglées.

Le moyen sûr d'atteindre à l'état de perfection, et une marque qu'on y tend, c'est de ne pas présumer de soi-même, et de ne pas se vanter qu'on y est arrivé.

Je vais, à ce sujet, raconter un trait de la vie du fameux Tchouang-Tse. Mais je proteste d'abord que ce que je dirai ne tend point à affoiblir l'union et la paix qui doivent régner entre les gens mariés. Je veux seulement faire voir qu'on doit être attentif à distinguer le vrai et le faux mérite pour régler ses affections, et les renfermer dans les bornes d'une juste modération.

Sur la fin de la dynastie des Tcheou, parut à la Chine un fameux philosophe, appelé Tchouang-Tse. Il naquit à Mong, ville du royaume de Song (1). Il eut un petit mandarinat, et se fit disciple d'un sage très-célèbre de la secte de Tao. Le nom de ce sage étoit

(1) C'est la province de Chan-Tong.

Ly, et son surnom Eul; mais comme il étoit venu au monde avec des cheveux blancs, il fut appelé Lao-Tse, c'est-à-dire, enfant-vieillard.

Toutes les fois que Tchouang-Tse dormoit, son sommeil étoit interrompu par un songe: il s'imaginoit être un gros papillon voltigeant ça et là dans un verger ou dans une prairie. Ce songe laissoit dans son esprit des traces si fortes et si profondes, qu'à son réveil même, il croyoit avoir des ailes, et les cherchoit à ses épaules. Plein d'inquiétude et de curiosité sur un rêve si fréquent et d'une espèce si singulière, un jour, après un discours de son maître Lao-Tse sur l'Yking (1), il profita d'un moment de loisir pour lui demander l'explication de ce songe opiniâtre.

La voici, répondit cet homme admirable, qui n'ignoroit rien des merveilles de la nature. — Au tems que le chaos se débrouilla, et que cet univers fut formé, vous étiez un beau papillon blanc. Les eaux furent la première production du ciel; la seconde, ce furent les arbres et les plantes, parure de la terre; car tout brilla, tout fleurit à l'instant.

(1) Livre canonique des Chinois.

Ce beau papillon erroit de côté et d'autre, et alloit recueillir le parfum des fleurs les plus belles et les plus exquises. Il sut même tirer du soleil et de la lune des agrémens infinis, et se procurer une force qui le rendit immortel. Ses ailes étoient grandes et presque arrondies; son vol étoit rapide.

Un jour qu'il prenoit ses ébats, il trouva le secret de pénétrer dans le jardin de la grande reine, vola sur les fleurs, et gâta quelques boutons à peine éclos. L'oiseau mystérieux, à qui l'on avoit confié la garde de ce jardin, lui donna un coup de bec dont il mourut. Son corps resta sans vie; mais son ame, qui étoit immortelle, a passé depuis dans d'autres corps. C'est vous, Tchouang-Tse, qu'elle anime aujourd'hui; et c'est ce qui vous donne de si heureuses dispositions pour voler aux vérités les plus sublimes, et devenir un grand philosophe. —

De ce moment, Lao-Tse n'eut rien de caché pour son disciple, et il lui dévoila les plus profonds mystères de sa doctrine. Ces révélations firent tout-à-coup de Tchouang-Tse un autre homme. Il eut désormais les inclinations de sa première origine : il voltigea comme un papillon sans se fixer à aucun objet, quelque

charmant qu'il lui parût; c'est-à-dire, qu'il commença à voir le vide et le néant de tout ce qui occupe et charme les hommes. La fortune la plus brillante ne fut plus capable de le tenter; et les plus grands avantages de ce monde lui parurent aussi peu solides que la vapeur déliée dont se forme un nuage qui est le jouet des vents, aussi peu stables que l'eau d'un torrent qui se précipite. On ne le voyoit occupé qu'à lire, à méditer, à mettre en pratique la doctrine de son maître. Il se défit même de la charge qu'il possédoit, et, prenant congé de Lao-Tse, il alla voyager dans la vue d'acquérir de nouvelles connoissances.

Il avoit mis tant de soins et d'application à sonder son intérieur, à le purifier, à le raffiner, pour ainsi dire, qu'il étoit enfin parvenu à comprendre parfaitement la différence qui se trouvoit entre les deux substances dont son être étoit composé, entre le corps qui se corrompt, et l'esprit qui, en quittant son enveloppe mortelle, acquiert une nouvelle vie par une espèce de transformation admirable.

Mais, quelque ardeur qu'il eût pour l'étude, et quelque prix qu'il mît à la tranquillité de son cœur, il ne renonça point aux plaisirs de

l'union conjugale : il se maria successivement jusqu'à trois fois. Sa première femme lui fut promptement enlevée par une maladie ; il répudia la seconde pour une infidélité dans laquelle il l'avoit surprise ; la troisième est l'héroïne de cette histoire.

Elle s'appeloit Tien, et descendoit des rois de Tsy (1). Tchouang-Tse s'étoit fait estimer dans ce royaume, et l'un des princes de cette famille, épris de son mérite, la lui avoit donnée en mariage. Elle l'emportoit de beaucoup sur les deux femmes qu'il avoit eues : elle étoit bien faite ; elle avoit le teint blanc et fleuri ; son caractère d'esprit étoit charmant ; elle joignoit à une douceur aimable une vivacité surprenante. Aussi notre philosophe l'aima-t-il tendrement, quoiqu'il eût appris à régler ses passions.

Cependant le roi de Tsou (2), sur la haute réputation de Tchouang-Tse, voulut l'attirer dans ses états : il lui députa des officiers de sa cour avec de riches présens en or et en soieries, pour l'inviter à venir prendre place dans son conseil en qualité de premier

(1) A présent la province de Champ-Sy.
(2) Maintenant la province de Hou-Quang.

ministre. Mais Tchouang-Tse, loin de se laisser éblouir par des offres si brillantes, répondit, en soupirant, par cet apologue :

Une génisse destinée aux sacrifices, et nourrie depuis long-tems avec délicatesse, marchoit en pompe, chargée de tous les ornemens dont on pare les victimes. Au milieu de cette espèce de triomphe, elle aperçut, sur sa route, des bœufs attelés à une charrue qu'ils traînoient avec peine. Ce spectacle redoubla sa fierté. Mais après qu'on l'eut introduite dans le temple, lorsqu'elle vit le couteau levé sur elle et prêt à l'immoler, elle eût bien voulu se trouver à la place de ceux dont elle avoit méprisé les grossières occupations, et dont elle avoit jugé la destinée si malheureuse. Mais ses souhaits furent inutiles ; il lui en coûta la vie. — C'est ainsi que Tchouang-Tse refusa, d'une manière honnête, et les présens et les offres du roi de Tsou.

Il se retira, peu de tems après, avec sa nouvelle épouse, dans le royaume de Song, sa patrie. Il choisit pour sa demeure l'agréable montagne de Nan-Hoa, dans le district de Tsao-Tcheou, résolu d'y passer sa vie en philosophe, et d'y goûter, loin du faste des

cours et du bruit des villes, les innocens plaisirs de la campagne.

Un jour qu'il promenoit ses rêveries au bas de la montagne, il se trouva près des sépultures de l'habitation voisine. Cette multitude de tombeaux le frappa. Hélas! s'écria-t-il, en gémissant, les voilà donc tous égaux! il n'y a plus de rang ni de distinction! l'insensé est ici confondu avec le sage! l'ignorant, avec l'érudit! le stupide, avec l'homme d'esprit! la terre est enfin la demeure éternelle de tous les hommes! et quand une fois on a pris place dans le séjour des morts, il n'y a plus de retour à la vie!!!

Après s'être quelque tems occupé de ces sombres idées, il s'avance, et se trouve près d'un tombeau nouvellement élevé. La petite éminence de terre battue n'étoit pas encore entièrement desséchée. Tout contre, étoit assise une jeune femme, qu'il n'avoit pas aperçue d'abord. Elle étoit en grand deuil, c'est-à-dire, qu'elle étoit vêtue d'un long habit blanc de grosse serge sans couture. Elle tenoit dans sa main un éventail blanc, dont elle éventoit sans cesse l'extrêmité supérieure du tombeau.

Oserois-je, lui dit Tchouang-Tse, surpris

de cette aventure, vous demander quel fut celui que renferme ce monument, et pourquoi vous prenez la peine d'éventer cette terre encore humide?—La dame, continuant toujours d'agiter l'éventail, répandit des larmes; elle ne s'étoit pas levée, comme la politesse sembloit l'exiger, et murmuroit entre ses dents : ce qui faisoit voir que la honte, plutôt que sa timidité naturelle, l'empêchoit de s'expliquer.

Cependant elle se décida, non sans peine, à lui faire cette réponse : — Vous voyez une veuve au tombeau de son mari. Celui dont les restes mortels reposent sous cette tombe, m'a été bien cher durant sa vie. Il m'aimoit avec une égale tendresse; même en expirant, il ne pouvoit me quitter. Je me souviens encore de ses dernières paroles: Chère épouse, me disoit-il, si dans la suite tu songeois à un second mariage, je te conjure d'attendre que l'extrémité supérieure de mon tombeau, qui doit être d'une terre mouillée et bien battue, soit entièrement sèche. Je te permets alors de te remarier. — Quelle idée! — Elle est sacrée pour moi. Mais j'ai fait réflexion que la surface de cette terre nouvellement amoncelée ne sécheroit pas aisément; et voilà pourquoi

pourquoi vous me voyez occupée à l'éventer sans cesse, afin d'en dissiper l'humidité.

A un aveu si naïf, le philosophe eut bien de la peine à s'empêcher de rire; mais cependant il sut se posséder. Voilà une femme bien pressée, se disoit-il en lui-même! comment ose-t-elle se vanter d'avoir aimé son mari et d'en avoir été chérie! qu'eût-elle donc fait, s'ils se fussent haïs? Puis lui adressant la parole: Vous souhaitez donc que le dessus de ce tombeau soit bientôt sec? Mais, délicate comme vous l'êtes, vous serez bientôt lasse, et les forces vous manqueront. Permettez que je vous aide. — La dame se lève à l'instant, et, faisant une profonde révérence, elle lui présente un éventail pareil au sien. Tchouang-Tse, qui avoit l'art d'évoquer les esprits, les appelle à son secours, donne quelques coups d'éventail, et, dans l'espace d'un moment, toute l'humidité du tombeau s'évapore.

La jeune veuve, après avoir remercié son bienfaiteur avec le sourire du contentement, tire de ses cheveux une aiguille d'argent, et la lui offre, avec l'éventail dont elle s'étoit servie, comme un gage de sa reconnoissance. Tchouang-Tse refusa l'aiguille, et prit l'éventail. La dame se retira très-satisfaite:

sa joie éclatoit dans sa marche leste et dégagée.

Il n'en étoit pas ainsi de Tchouang-Tse : il retourna tout pensif chez lui, s'abandonnant aux réflexions qui naissoient d'une aventure si singulière. Assis dans sa salle, où il se croyoit seul, il considère quelque tems l'éventail dont on venoit de lui faire présent, puis il jette un profond soupir, et dit les vers suivans :

Ne diroit-on pas que deux personnes ne s'unissent ensemble, que par un reste de haine conservée de la vie précédente (1),
Et qu'elles se cherchent dans le mariage, afin de se maltraiter le plus long-tems qu'elles peuvent ?
C'est donc ainsi, à ce que je vois, qu'on est indignement oublié après sa mort par la personne qu'on avoit le plus chérie.
Qu'il faut être insensé pour aimer, durant sa vie, des êtres enclins à tant de légèreté !

L'épouse du philosophe étoit derrière lui, sans en être aperçue. Lorsqu'il eut terminé sa plaintive apostrophe, elle se montra : Peut-on savoir, lui dit-elle, ce qui vous fait soupirer, et d'où vous vient cet éventail que vous

(1) Il parle selon l'opinion de ceux qui croient la métempsycose.

tenez à la main? — Tchouang-Tse lui raconta l'histoire de la jeune veuve, et tout ce qui s'étoit passé près du tombeau de son mari. A ce récit, elle fait éclater son indignation; ses yeux sont enflammés, et peignent, de la manière la plus énergique, le desir de battre la veuve absente; mais réduite à la charger de malédictions, elle l'appelle la honte de son sexe, et l'opprobre de l'espèce humaine.

Regardant ensuite Tchouang-Tse : oui, s'écrie-t-elle, je le dis, je le pense, et rien n'est plus vrai : c'est là un monstre de perfidie et d'insensibilité! c'est le seul être de son espèce qui porte un si mauvais cœur! — Tchouang-Tse, sans trop l'écouter, et tout entier aux divers mouvemens qui l'agitoient, mit le comble à la colère vertueuse de son épouse, en disant ces autres vers :

Tandis qu'un mari se porte bien, quelle est la femme
qui ne le loue et ne le flatte?
Est-il mort? la voilà prête à prendre l'éventail pour
faire, au plus vîte, sécher son tombeau.
La peinture représente bien l'extérieur de l'animal, mais
elle ne montre pas ce qu'il est au-dedans.
On voit le visage d'une personne, mais on n'en voit pas
le cœur.

A ce discours, l'épouse de Tchouang-Tse

ne mit point de bornes à sa fureur:—Comment pouvez-vous, dit-elle, d'une voix qui rendoit merveilleusement la violence de son émotion, comment pouvez-vous parler de la sorte en ma présence, condamner toutes les femmes, et confondre celles qui ont de l'honneur et de la vertu, avec des malheureuses qui ne méritent pas de vivre?— A quoi bon ce courroux déclamateur, répliqua l'imperturbable philosophe? Allons, avouez-le de bonne-foi: si je venois maintenant à mourir; avec la jeunesse, la beauté, l'enjouement que vous avez, seriez-vous d'humeur à laisser écouler trois et même cinq années, sans penser à un nouveau mariage, ainsi que le grand rit l'ordonne?—

Ne dit-on pas, répondit la dame: Un grand qui est fidèle à son prince, renonce à tout emploi après la mort de son maître. De même une veuve vertueuse ne pense jamais à se donner un second mari. A-t-on jamais vu des femmes de mon rang, qui, après avoir été mariées, aient passé dans une autre famille; qui, après avoir perdu leurs époux, aient quitté le lit de leurs premières noces? Au surplus, si, pour mon malheur, vous me réduisiez à l'état de veuve, sachez que je

serois incapable d'une telle action, et qu'un second hymen ne me tenteroit pas, je ne dis point avant le terme expiré de trois ou cinq ans, mais durant toute ma vie. Oui, je vous le jure, cette pensée ne me viendroit pas même en songe : telle est ma résolution; et rien au monde ne parviendroit à la changer. —

De semblables promesses, reprit Tchouang-Tse, se font aisément, mais elles ne s'accomplissent pas de même. — Quoi! toujours des outrages, s'écria-t-elle? sachez qu'une femme a souvent l'ame plus noble et plus constante dans ses affections, qu'un homme de votre caractère. Ne diroit-on pas que vous êtes un parfait modèle de fidélité conjugale? Votre première épouse meurt; peu de tems après, vous en prenez une autre; celle-ci, vous la répudiez; et je suis enfin la troisième. Vous jugez des autres par vous; et c'est pour cela que vous en jugez si mal. Ignorez-vous donc enfin qu'à nous autres femmes, mariées à des philosophes, et qui faisons, comme eux, profession d'une vertu austère, il nous est encore bien moins permis de passer à de secondes noces? et si nous avions cette foiblesse, ne serions-nous pas la fable du public, et l'objet de ses risées?

Mais, au fait, pourquoi ce langage, et quel plaisir prenez-vous à me chagriner? Vous vous portez bien. Quelle peut être votre intention, quand vous cherchez à me désespérer par la supposition que vous êtes mort, et que..... Alors, sans en dire davantage, elle se jette sur l'éventail que tenoit son mari, le lui arrache, et le met en pièces. — Calmez-vous, dit Tchouang-Tse; votre vivacité me fait plaisir, et je suis vraiment ravi que vous preniez feu sur un pareil sujet. — La dame, en effet, se calma, et l'on parla d'autre chose.

A quelques jours de-là, Tchouang-Tse tomba dangereusement malade. Sa femme, fondant en larmes, et poussant des sanglots continuels, ne quittoit point le chevet de son lit. Tchouang-Tse se sentit bientôt à sa dernière heure: Je le vois bien, dit-il à son épouse, je vais mourir; et, ce soir même, ou demain matin, il faudra nous dire un éternel adieu. Quel dommage que vous n'ayez pas conservé l'éventail que j'avois apporté l'autre jour! il auroit pu vous servir à éventer et sécher la couche de chaux et de terre dont on enduira mon cercueil. — Eh! de grace, mon ami, s'écria l'épouse affligée, dans l'état où vous êtes, ne vous occupez pas d'idées si

tristes pour vous, et si injurieuses pour moi. J'ai étudié nos livres; je sais nos rits; mon cœur vous a été donné; jamais un autre ne le possédera, je vous le jure; et si vous doutez de ma sincérité, je consens et je demande à mourir avant vous, afin que vous soyez bien persuadé de mon inviolable attachement. —

Il suffit, répartit le mourant; et me voilà parfaitement rassuré sur la constance de vos sentimens à mon égard. Hélas! je sens que j'expire; mes yeux se ferment; je ne vous verrai plus! — A ces mots, il ne donna plus aucun signe de vie. Sa femme, jetant les cris du désespoir, l'embrassa, le tint long-tems serré sur son cœur, et sembloit prête elle-même à rendre le dernier soupir. Ensuite elle l'habille, et le place proprement dans un cercueil. Elle prit tous les signes de la douleur en usage dans ces sortes d'occasions; et, nuit et jour, elle faisoit retentir les environs de ses plaintes et de ses gémissemens. Elle portoit à un tel excès l'expression de son chagrin, qu'on eût dit qu'elle avoit perdu la raison. Elle ne vouloit prendre ni nourriture ni sommeil.

Les habitans de l'un et de l'autre côté de la montagne vinrent rendre les derniers devoirs

au défunt, qu'ils savoient être un sage du premier ordre. Lorsque la foule commençoit à se retirer, on vit paroître un jeune bachelier, bien fait et de bonne mine. Il avoit un bonnet de soie violet, un habit de lettré fort propre, une ceinture brodée, et une chaussure élégante; un vieux domestique le suivoit. Ce jeune homme fit savoir qu'il descendoit des rois de Tsou. Il y a quelques années, dit-il, que j'avois déclaré au philosophe Tchouang-Tse, que je voulois me faire son disciple: je venois dans ce dessein; et j'apprends, à mon arrivée, qu'il est mort. Quelle perte!!!

Il quitte aussitôt son habit de couleur, et en prend un de deuil. Il se rend près du tombeau, frappe quatre fois de la tête contre terre, et s'écrie d'une voix entrecoupée de sanglots: Sage et savant Tchouang-Tse, votre disciple est malheureux, puisqu'il n'a pu vous trouver en vie, ni profiter à loisir de vos leçons: je veux au moins vous marquer mon attachement et mes regrets, en restant ici dans le deuil, pendant l'espace de cent jours. A ces mots, il se prosterne encore quatre fois, et arrose la terre de ses larmes.

Il fit demander à la veuve l'honneur de la

voir pour lui faire son compliment de condoléance; mais elle s'excusa deux ou trois fois de paroître. Alors Ouang-Sun, tel étoit le nom du jeune homme, représenta que, selon les anciens rits, les veuves pouvoient se laisser voir, lorsque d'intimes amis de leurs maris venoient chez elles. J'ai encore, ajouta-t-il, plus de droit que tout autre de jouir de ce privilége, puisque je devois loger chez le docte Tchouang-Tse, en qualité de son disciple.

La dame enfin se laissa persuader; et, sortant de l'intérieur de sa maison, elle s'avança, d'un pas lent, dans la salle pour recevoir le jeune étranger. Les complimens se firent en peu de mots. La veuve éplorée ne se fut pas plutôt aperçue de la figure charmante, des belles manières, de l'esprit et des agrémens de ce jeune seigneur, qu'elle en fut charmée, et sentit au fond de son cœur les mouvemens d'une passion naissante, qu'elle ne démêloit pas encore très-bien, mais qui lui firent souhaiter qu'il prolongeât son séjour dans la contrée.

Ouang-Sun la prévint : puisque j'ai eu le malheur, dit-il, de perdre mon maître, dont la mémoire me sera toujours chère, j'ai envie

de chercher près d'ici un petit logement, où je passerai les cent jours de deuil que j'ai fait vœu de lui consacrer; ensuite j'assisterai aux funérailles. Mais en attendant qu'elles se fassent, je serois bien aise de lire les ouvrages de cet illustre philosophe : ils me tiendront lieu des leçons dont je suis privé. — C'est un honneur pour feu mon époux, répondit la dame, et je n'y vois d'ailleurs aucun inconvénient.— Elle invita le jeune étranger à dîner. Il n'eut garde de refuser. Pendant le repas, elle rassembla les compositions de Tchouang-Tse, y joignit le livre de Tao-Tse, présent du fameux Lao-Tse, et vint offrir le tout à Ouang-Sun, qui le reçut avec sa politesse naturelle.

A côté de la salle où étoit le cercueil, il y avoit, dans une des ailes, deux chambres qui regardoient cette salle, toute ouverte pardevant. Elles furent destinées à loger Ouang-Sun. La jeune veuve venoit souvent près du cercueil pour y pleurer; puis, en se retirant, elle disoit quelques mots d'honnêteté à son hôte, qui se présentoit pour la saluer. Dans ces fréquentes entrevues, leurs yeux se rencontroient, et trahissoient les sentimens de l'un et de l'autre.

Ouang-Sun étoit déjà fortement épris, et

la jeune veuve l'étoit tout-à-fait. Ce qui lui faisoit plaisir, c'est qu'ils se trouvoient à la campagne, et dans une maison écartée, où les infractions aux rits du deuil ne pouvoient être remarquées, et par conséquent porter de scandale. Mais comme les premières avances coûtent toujours à une femme, elle s'avisa d'un expédient : elle fit venir en secret le vieux domestique d'Ouang-Sun, le régala de quelques rasades d'excellent vin, le flatta, l'amadoua, si j'ose ainsi m'exprimer, et par des détours adroits, en vint jusqu'à lui demander si son maître étoit marié.

Pas encore, répondit-il. — Eh! continua-t-elle, quelles qualités voudroit-il trouver dans une femme pour l'épouser?— Le valet, que le vin avoit mis de bonne humeur : Je lui ai oui-dire, madame, que s'il en trouvoit une qui vous ressemblât, il seroit au comble de ses vœux. — Ne mens-tu pas? Ce que tu dis, est-il bien vrai? — Ah! madame, un homme de mon âge mentir! avoir le front d'en imposer à une femme de votre rang et de votre mérite! — Hé bien, tu me sembles très-propre à ménager mon mariage avec ton maître. Sois sûr que tu ne perdras pas tes peines. Parle-lui donc de moi, et si tu vois que je

lui plaise, assure-le que je regarderois l'avantage d'être à lui, comme le plus grand bonheur de ma vie. — Il n'est pas besoin, madame, de le sonder sur cet article, puisqu'il m'a franchement avoué qu'un pareil mariage seroit tout-à-fait de son goût. Mais, me disoit-il ensuite, cela n'est pas possible, parce que je suis disciple du défunt : on en jaseroit dans le monde.—

Bagatelle que cet empêchement! ton maître n'a pas été réellement disciple de Tchouang-Tse, il n'a fait que promettre de le devenir; ce n'est pas l'avoir été. D'ailleurs nous sommes à la campagne, et loin des regards du public. Qui songeroit à parler de notre mariage? Va, quand il surviendroit quelqu'autre obstacle, je te crois assez habile pour le lever; et je reconnoîtrai libéralement tes bons offices. — En même-tems, elle remplit plusieurs fois la tasse du vieillard, pour achever de le disposer en sa faveur. Aussi l'assura-t-il d'un dévouement sans bornes; et comme il s'en alloit : Écoute, lui dit-elle, si ton maître accepte mes offres, viens au plus tôt m'en apporter la nouvelle, à quelque heure du jour ou de la nuit que ce soit. Va, et songe que je t'attends avec impatience. —

Le départ de son négociateur la laissa dans

une inquiétude extrême ; et comme il ne revenoit pas assez vîte à son gré, elle alla vingt fois dans la salle du mort, sous différens prétextes, mais au fond pour s'approcher de la chambre de son amant. A la faveur des ténèbres, elle alla même écouter à la porte et aux fenêtres pour apprendre si l'on ne parloit pas de l'affaire qu'elle avoit tant à cœur. En passant assez près du cercueil, elle entendit quelque bruit, et tressaillit de frayeur. Hé quoi, dit-elle, en respirant à peine, le défunt donneroit-il quelque signe de vie ?

Elle rentre au plus tôt dans sa chambre, et, prenant une lampe, elle y vient chercher la cause du bruit qui l'a frappée. Elle trouve le vieux domestique étendu sur la table qu'on avoit placée devant le cercueil pour y brûler des parfums et y déposer des offrandes à certaines heures. Il cuvoit le vin qu'elle lui avoit fait boire. Toute autre femme auroit éclaté contre une pareille irrévérence. Mais celle-ci n'osa ni se plaindre, ni même éveiller cet ivrogne. Elle alla se coucher, mais il lui fut impossible de dormir.

Le lendemain, elle rencontra ce valet qui se promenoit tranquillement, sans songer même à lui parler de sa commisson. Cette

froideur et ce silence l'alarmèrent. Elle l'appelle ; et, l'ayant fait entrer dans sa chambre : Hé bien, comment va l'affaire dont je t'ai chargé ? — Il n'y faut plus penser, madame ! — Eh ! pourquoi donc ? Sans doute tu n'as pas retenu ce que je t'avois prié de dire, ou tu n'as point su le faire valoir ? — Je n'ai rien oublié, madame ; et mon maître a même été fortement ébranlé : il trouve l'offre extrêmement flatteuse ; et votre réponse sur l'obstacle qu'il trouvoit d'abord dans sa qualité de disciple de Tchouang-Tse, lui paroît aussi solide que lumineuse ; ainsi cette considération ne l'arrête plus ; mais il y a, selon lui, trois autres obstacles insurmontables. —

Voyons un peu, quels sont-ils ? Tu me fais trembler ; parle ! — Les voici, madame : 1°. m'a-t-il dit, le cercueil du mort est encore exposé dans la salle, et c'est un spectacle bien lugubre : comment pourroit-on s'y réjouir et célébrer un mariage ? 2°. L'illustre Tchouang-Tse aimoit tendrement son épouse ; et celle-ci lui témoignoit en retour le plus vif attachement, fondé sur les qualités éminentes de Tchouang-Tse : j'ai donc bien lieu de craindre que le cœur de cette dame, sur-tout lorsqu'elle connoîtra mon peu de mérite, ne

reste constamment fidèle à son mari. 3°. Enfin, je n'ai ici ni meubles ni argent, et je ne puis fournir les fonds nécessaires pour les présens et pour le repas des noces. — Voilà, madame, ce qui l'arrête.

Tu me rassures, mon ami; tu me rends toutes mes espérances. Va, ces trois obstacles vont être levés à l'instant même, et très-aisément : 1°. Cette machine lugubre, que renferme-t-elle? un cadavre infect, dont il n'y a rien à espérer ni à craindre; j'ai dans une partie de mon terrein une vieille masure; et quelques paysans du voisinage que je ferai venir, y transporteront le cercueil. 2°.... Ah! vraiment feu mon mari étoit bien ce qu'il paroissoit être, un homme d'une vertu rare et d'un grand savoir! Avant de m'épouser, il avoit déjà répudié sa seconde femme; c'étoit un beau ménage, comme tu vois! Sur le bruit de sa réputation, qui étoit assez mal fondée, le dernier roi de Tsou lui envoya de riches présens, et voulut le faire son premier ministre. Mais lui, qui sentoit son incapacité réelle, et qui craignoit de la mettre en évidence dans un pareil emploi, prit la fuite, et vint se cacher dans ce lieu solitaire. Il n'y a qu'un mois que, se promenant seul au bas de la

montagne, il rencontra une jeune veuve occupée à faire sécher à coups d'éventail l'extrémité supérieure du tombeau de son mari, parce qu'elle ne devoit se remarier que lorsque la surface de ce monument auroit perdu toute son humidité. Tchouang-Tse l'accoste, la cajole, lui ôte des mains l'éventail, et, dans la vue de lui plaire, se met à en jouer pour sécher plus vîte le tombeau. Il retint même cet éventail, comme un gage de l'amitié reconnoissante de la veuve; et, le croirois-tu? il osa l'apporter ici; mais je le lui arrachai des mains, et le mis en pièces. Au lit de la mort, il me rappela cette histoire; ce qui nous brouilla de nouveau. Quels bienfaits ai-je donc reçus de lui? Son amitié pour moi étoit-elle donc si tendre? Ton maître est jeune; il aime l'étude; il se fera sûrement un nom dans la littérature; sa naissance lui donne déjà de l'illustration; il est, comme moi, du sang des rois: certes, voilà entre nous des rapports admirables; et je ne doute pas que le ciel même ne l'ait conduit ici pour nous unir.

3°. Quant aux bijoux, ainsi qu'au festin des noces, je me charge d'y pourvoir. Crois-tu que j'aie été assez simple pour ne pas me faire un petit trésor de mes épargnes? Tiens, voilà

voilà déjà vingt taëls ; va les offrir à ton maître ; c'est pour avoir des habits neufs : pars à l'instant, et rends-lui fidèlement tout ce que je viens de te dire. S'il se rend à mes raisons, je vais tout disposer pour célébrer, ce soir même, la fête de notre mariage. —

Le valet prit les vingt taëls, et alla rapporter tout cet entretien à Ouang-Sun, qui donna enfin le consentement si desiré. Dès que la veuve eut appris cette agréable nouvelle, elle fit éclater sa joie de mille manières. Elle quitte aussitôt ses habits de deuil, se pare, s'ajuste, se farde, tandis que, par ses ordres, on transporte le cercueil dans la vieille masure. La salle fut à l'instant ornée pour la cérémonie de l'entrevue et des noces ; et, dans le même tems, afin que rien ne manquât à la fête, on préparoit le festin. Sur le soir, on parfuma d'odeurs exquises le lit des nouveaux mariés ; la salle fut éclairée d'un grand nombre de belles lanternes garnies de bougies, et l'on plaça sur la table du fond le grand cierge nuptial.

Lorsque tout fut prêt, Ouang-Sun parut avec un habit et un ornement de tête qui relevoient admirablement la beauté de ses traits et de sa taille. La dame vint le joindre

aussitôt: elle étoit vêtue d'une longue robe de soie, enrichie d'une broderie très-fine. Ils se placèrent l'un à côté de l'autre, vis-à-vis du flambeau nuptial : c'étoit un couple charmant. Ainsi rapprochés, ils se donnoient mutuellement plus d'éclat et de graces, à-peu-près comme des pierreries et des perles rehaussent l'éclat d'une étoffe d'or, et paroissent plus belles à leur tour.

Après avoir fait les révérences d'usage dans une pareille cérémonie, et s'être mutuellement souhaité toutes sortes de prospérités dans leur union, ils se prirent par la main, et passèrent dans l'appartement intérieur. Là, ils pratiquèrent le grand rit de boire tous deux dans la coupe d'alliance ; après quoi ils se mirent à table.

Le repas venoit de finir, et les nouveaux époux se disposoient à passer dans le lit nuptial, lorsqu'il prit tout-à-coup à Ouang-Sun d'horribles convulsions: son visage parut tout défiguré ; ses sourcils se froncèrent ; sa bouche se tordit ; il ne put faire un pas, et, voulant monter sur le lit, il tomba par terre. Étendu de tout son long, il se serroit la poitrine de ses deux mains, en poussant des cris affreux que lui arrachoit la douleur.

La dame éplorée appelle au secours : elle se précipite sur Ouang-Sun : elle l'embrasse ; elle lui frotte la poitrine, où étoit la violence du mal : elle lui demande quelle en est la nature ; mais Ouang-Sun souffroit trop pour répondre : on eût dit qu'il étoit près de rendre le dernier soupir. Son vieux domestique, accourant au bruit, le prend entre ses bras, et l'agite.

Dis-moi, s'écrie la dame, mon cher Ouang-Sun a-t-il déjà éprouvé de semblables accidens ? — Hélas ! oui, répond le valet, et il n'y a guère d'année qu'il ne soit attaqué de cette maladie. Un seul remède est capable de le sauver. — Et quel est ce remède ? hâte-toi donc de m'en instruire. — Le médecin de la famille royale, madame, a trouvé ce secret, qui est infaillible : il faut prendre de la cervelle d'un homme nouvellement mis à mort, et lui en faire avaler dans du vin chaud : les convulsions cessent dans la minute, et il est sur pied. La première fois que ce mal l'assaillit, le roi, son parent, ordonna qu'on fît mourir au moment même un prisonnier que le magistrat venoit de condamner au supplice, et qu'on prît de sa cervelle. A l'instant mon maître fut guéri. Mais, hélas ! où trouver actuellement une cervelle ? —

Mais, est-ce que la cervelle d'un homme qui meurt de sa mort naturelle, n'auroit pas un bon effet ? — Le médecin, madame, nous a dit qu'au besoin on pourroit absolument se servir de la cervelle d'un mort, pourvu qu'il le fût tout récemment, parce que sa cervelle n'étant pas encore desséchée, conserve sa vertu. —

Ah ! dans ce cas, on pourroit donc prendre la cervelle de mon mari ? — J'y avois bien pensé, madame ; mais je n'avois osé vous le proposer : je craignois que l'idée seule ne vous en fît horreur. — Bon ! que me dis-tu ? Ton maître n'est-il pas à présent mon époux ? Si, pour le guérir, il falloit de mon sang, crois-tu que je l'épargnerois ? Et j'hésiterois de sauver une vie qui m'est si chère, par respect pour un vil cadavre !

Aussitôt elle laisse Ouang-Sun entre les bras du vieux domestique. D'une main, elle prend une hache, et de l'autre, une lampe ; elle court vers la masure où est le cercueil ; puis, retroussant ses longues manches, et posant la lampe à terre, elle empoigne la hache des deux mains, en décharge un coup de toutes ses forces sur le couvercle du cercueil, et le fend en deux. Quelques autres coups achevèrent de le briser.

Comme l'effort extraordinaire qu'elle avoit fait, l'avoit essoufflée, elle s'arrêta pour reprendre haleine; et dans ce moment, que la femme la plus intrépide se peigne son effroi, s'il est possible! dans ce moment, elle entend un grand soupir!!! A demi-morte de frayeur, elle hasarde cependant de jeter les yeux sur le cercueil; et que voit-elle? son mari lui-même, qui se relève, et se met sur son séant.

A cet aspect, l'émotion dont elle est saisie lui fait pousser un cri terrible; ses genoux se dérobent sous elle; et, dans le trouble où elle est, la hache lui tombe des mains sans qu'elle s'en aperçoive. — Chère épouse, lui dit Tchouang-Tse, aide-moi un peu, je veux quitter ce mauvais gîte: prête-moi ta main pour me lever tout-à-fait. Sorti du cercueil, il prend la lampe, et s'avance vers l'appartement.

La dame le suit, mais d'un pas chancelant, et agitée des plus vives alarmes, parce qu'elle avoit laissé dans ce même appartement le jeune Ouang-Sun et son vieux domestique, et que c'étoient les premiers objets qui devoient frapper les regards de son mari; mais, contre son attente, bien fondée assurément, ils n'y

étoient plus. Alors elle se rassure, et songe aux moyens de se tirer d'un si mauvais pas.

Elle commence par jeter un regard plein de tendresse sur Tchouang-Tse : Votre petite esclave, lui dit-elle ensuite, depuis le moment de votre mort, étoit jour et nuit occupée de votre cher souvenir. Ayant entendu tout-à-l'heure un bruit assez distinct qui venoit du cercueil, et me ressouvenant des histoires que l'on rapporte de certains morts qui sont revenus à la vie, je me suis flattée que vous pourriez être de ce nombre. J'ai donc couru avec empressement à votre cercueil, et je l'ai ouvert. Béni soit le ciel ! mon espérance n'a point été déçue. Quelle félicité pour moi de retrouver un mari si cher, dont je pleurois continuellement la perte ! —

Je vous suis obligé, madame, du vif attachement que vous me montrez. Mais j'ai cependant une petite question à vous faire : pourquoi n'êtes-vous pas en deuil ? pourquoi vous vois-je si pompeusement vêtue ? — J'allois, mon doux ami, ouvrir le cercueil avec un secret pressentiment de mon bonheur ; et la joie dont j'étois comblée, ne demandoit pas un vêtement lugubre : certes, il n'étoit pas convenable que je gardasse mes habits de deuil,

pour vous revoir plein de vie; et c'est ce qui m'a fait prendre mes ornemens de noces.—C'est très-bien, ma tendre épouse! mais pourquoi mon cercueil se trouve-t-il dans cette masure, et non dans la salle où naturellement il doit être? — Cette question présenta trop de difficultés à la dame pour qu'elle pût y répondre.

Tchouang-Tse portant les yeux sur les décorations de l'appartement, sur les plats, sur les tasses, sur tout cet appareil de fête, s'arrêta long-tems à les considérer. Puis, sans s'expliquer sur ce qu'il en pensoit, il demanda du vin chaud, dont il but plusieurs coups, toujours sans proférer une parole. Aussi la dame étoit cruellement intriguée.

Enfin, prenant un pinceau et du papier, il écrivit ces vers :

Épouse infidèle, est-ce ainsi que tu réponds à ma tendresse ?
Si je consentois à vivre avec toi, comme un bon mari doit faire avec sa femme,
N'aurois-je pas à craindre que tu ne vinsses une seconde fois briser mon cercueil à coups de hache ? —

Il fait lire ces vers à sa femme, qui, dans sa confusion, n'ose ouvrir la bouche. Puis, continuant d'écrire, il trace encore les vers suivans sur le même papier :

Qu'ai-je gagné par tant de témoignages de la plus tendre amitié ?
Un inconnu n'a eu qu'à paroître, j'ai été aussitôt oublié.
On est venu m'assaillir dans le cercueil à grands coups de hache :
C'est-là un empressement bien plus grand, que celui de sécher un tombeau avec un éventail.

Tchouang-Tse, après avoir fini d'écrire, dit à sa femme : Regarde ces deux hommes qui sont derrière toi ; et il les montroit du geste. Elle se tourne, et aperçoit Ouang-Sun et son domestique. Elle frémit. Cependant, malgré la terreur qui l'obsède, elle tourne la tête une seconde fois ; mais elle ne les voit plus. En effet, ils avoient disparu ; car c'étoient des fantômes que Tchouang-Tse avoit mis en jeu pour éprouver sa femme, de même que c'étoit par son art sublime qu'il s'étoit donné les apparences d'une mort véritable, et qu'il avoit pu rester gisant dans le cercueil.

Son infidelle épouse, désespérée de voir ses intrigues découvertes, et ne pouvant survivre à sa honte, se retire à l'écart ; et là, elle dénoue sa ceinture de soie et se pend à une poutre : fin déplorable où conduit d'ordinaire une passion honteuse à laquelle on s'abandonne. Tchouang-Tse l'ayant trouvée dans

cet état, la détache, va raccommoder son cercueil, et, sans plus de cérémonie, y enferme la défunte. Ensuite il fait apporter dans la masure les pots, les plats et les autres ustensiles qui avoient servi au festin des noces; après quoi, s'appuyant sur un coin du cercueil, et frappant en cadence sur toute cette vaisselle, il entonne la chanson suivante, qu'il accompagne de son ridicule carrillon:

Terrestre masse sans ame! durant ta vie, nous avons été unis ensemble.
Mais ai-je jamais bien été ton mari? et dois-je te regarder comme ma femme?
Le pur hasard nous réunit, je ne sais comment; et ma malheureuse destinée nous plaça sous le même toit.
Le terme est enfin expiré; j'en suis quitte.
Si nous fûmes unis, nous voilà éternellement séparés, ingrate et infidèle.
Dès que tu me crus mort, ton cœur volage passa à un autre;
Il fit voir ce qu'il étoit: auparavant, avoit-il été un moment à moi?
Il n'y a que quelques heures que, nageant dans la joie, tu te donnois un nouvel époux.
Serois-tu morte pour aller joindre cet époux dans le séjour des morts?
Les plaisantes funérailles dont tu m'honorois!
Tu me régalois d'un grand coup de hache!
Les tiennes, du moins, sont de vraies funérailles.

C'est pour te consoler qu'est faite cette chanson avec sa symphonie.

Le sifflement de la hache se fit entendre à mes oreilles,
Et il me réveilla du sommeil de la mort.

Les accens de ma voix, dans ce concert, doivent aller jusqu'à toi.

Je crève de dépit et de joie ; mettons en pièces ces pots et ces plats de terre, ridicules instrumens de ma symphonie.

La fête de tes obsèques est finie. O qui t'auroit bien connue ! tu dois à présent me connoître.

Te voilà morte ! il n'y a plus qu'à t'enterrer.

Quand tu me vis expiré, tu disois : je me remarierai.

Si je m'étois trouvé véritablement mort, la belle fête qui alloit suivre !

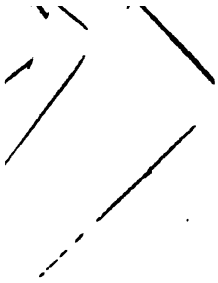
Que de plaisanteries tu aurois faites cette nuit sur mon compte !

A ce dernier vers, Tchouang-Tse fit de grands éclats de rire, et, frappant à grands coups, de droite et de gauche, sur les ustensiles du festin des noces, il les brisa tous. Il fit plus, il mit le feu à la masure ; tout fut réduit en cendre, et ce fut là le bûcher de sa coupable épouse, dont il ne resta plus de vestiges. Bientôt après, Tchouang-Tse se remit à voyager, très-résolu de ne jamais se remarier. Dans ses courses, il rencontra son maître Lao-Tse, auquel il s'attacha, et il passa agréablement avec lui le reste de sa vie.

L'auteur chinois termine l'histoire qu'on vient de lire par ces quatre vers :

Le fameux Ou, dans un transport de jalousie, tue sa femme; c'est brutalité.
L'illustre Siun meurt de douleur à la mort de la sienne; c'est folie.
Le philosophe Tchouang-Tse, qui s'égaie par le carrillon des pots et des verres,
Et qui prend le parti de la liberté et de la joie :
Voilà mon maître en cas d'un évènement semblable au sien.

FIN.



This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

CANCELLED
NOV 23 1972

DUE NOV '73 H